This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

VI. 1768 (8)

Digitized by Google

COLLECTION

Complette

DES

ŒUVRES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME HUITIEME.

Digitized by Google

AVIS.

Outre la table des chapitres qui termine chaque volume, on trouve à la fin de celui-ci celle de tous les noms des personnes dont il est fait mention dans cet ESSAI.

ERRATA

Tome I, page 243, ligne 1, *retranchez ces mots :* « ce qui est très-faux » *& supprimez les six premières lignes de la page* 311 *qui sont répétées par mépriſe depuis* « toutes les nations ».

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ESSAI

SUR

LES MŒURS ET L'ESPRIT

DES NATIONS,

ET SUR LES PRINCIPAUX FAITS DE L'HISTOIRE,
DEPUIS CHARLEMAGNE JUSQU'A LOUIS XIII.

TOME PREMIER.

GENEVE.

M. DCC. LXIX.

Digitized by Google

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 DEC 1989
OF OXFORD
LIBRARY

Digitized by Google

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Introduction.

Vous voudriez que des philoſophes euſſent écrit l'hiſtoire ancienne, parce que vous voulez la lire en philoſophe. Vous ne cherchez que des vérités utiles, & vous n'avez guères trouvé, dites-vous, que d'inutiles erreurs. Tâchons de nous éclairer enſemble; eſſayons de déterrer quelque monumens précieux ſous les ruines des ſiecles.

Commençons par examiner ſi le globe que nous habitons était autrefois tel qu'il eſt aujourd'hui.

Il ſe peut que notre monde ait ſubi autant de changemens que les Etats ont éprouvé de révolutions. Il paraît prouvé que la mer a couvert des terrains immenſes chargés aujourd'hui de grandes villes & de riches moiſſons. Il n'y a point de rivage que le temps n'ait éloigné ou rapproché de la mer.

Les ſables mouvans de l'Afrique ſeptentrionale & des bords de la Syrie voiſins de l'Egypte, peuvent-ils être autre choſe que les ſables de la mer qui ſont demeurés amoncelés quand la mer s'eſt peu à peu retirée? *Hérodote* qui ne ment pas toujours, nous dit ſans doute une très-grande vérité, quand il raconte que ſuivant le récit des prêtres de l'Egypte, le Delta n'avait pas été toujours terre. Ne pouvons-nous pas en dire autant des contrées toutes ſablonneuſes qui ſont vers la mer Baltique? Les Cicclades n'atteſtent-elles pas aux yeux mêmes, par tous les bas fonds qui les entourent, par les végétations qu'on découvre aiſément ſous l'eau qui les baigne, qu'elles ont fait partie du Continent?

Le détroit de la Sicile, cet ancien gouffre de Caribde & de Scilla, dangereux encore aujourd'hui pour les petites barques, ne ſemble-t-il pas nous apprendre que la Sicile était

Digitized by Google

autrefois jointe à l'Appulie, comme l'antiquité l'a toujours cru? Le mont Véſuve & le mont Etna ont les mêmes fondemens ſous la mer qui les ſépare. Le Véſuve ne commença d'être un volcan dangereux que quand l'Etna ceſſa de l'être; l'un des deux ſoupiraux jette encore des flammes quand l'autre eſt tranquille. Une ſecouſſe violente abîma la partie de cette montagne qui joignait Naples à la Sicile.

Toute l'Europe ſait que la mer a englouti la moitié de la Friſe. J'ai vu il y a quarante ans les clochers de dix-huit villages près du Mordik, qui s'élevaient encor au-deſſus de ſes inondations, & qui ont cédé depuis à l'effort des vagues. Il eſt ſenſible que la mer abandonne en peu de temps ſes anciens rivages. Voyez Aiguemorte, Fréjus, Ravenne, qui ont été des ports & qui ne le ſont plus. Voyez Damiette où nous abordames du temps des croiſades, & qui eſt actuellement à dix milles au milieu des terres; la mer ſe retire tous les jours de Rozette. La nature rend par-tout témoignage de ces révolutions; & s'il s'eſt perdu des étoiles dans l'immenſité de l'eſpace, ſi la ſeptième des Pleyades eſt diſparue depuis longtemps, ſi pluſieurs autres ſe ſont évanouies aux yeux de la voie lactée, devons-nous être ſurpris que notre petit globe ſubiſſe des changemens continuels?

Je n'oſerais pourtant aſſurer que la mer ait formé ou même cotoyé toutes les montagnes de la terre. Les coquilles trouvées près de ces montagnes peuvent avoir été le logement des petits teſtacées qui habitaient des lacs; & ces lacs qui ont diſparu par des tremblemens de terre, ſe ſeront jettés dans d'autres lacs inférieurs. Les cornes d'Ammon, les pierres étoilées, les lenticulaires, les judaïques, les gloſſopêtres, m'ont paru des foſſiles terreſtres. Je n'ai jamais oſé penſer que ces gloſſopêtres puſſent être des langues de chien marin, & je ſuis de l'avis de celui qui a dit qu'il vaudrait autant croire que des milliers de femmes ſont venues dépoſer leurs *concas veneris* ſur un rivage, que de croire que des milliers de chiens marins y ſont venus apporter leurs langues.

Gardons-nous de mêler le douteux au certain, & le faux avec le vrai; nous avons aſſez de preuves des grandes révolutions du globe, ſans en aller chercher de nouvelles.

Digitized by Google

La plus grande de toutes ces révolutions ſerait la perte de la terre Atlantique, s'il était vrai que cette partie du monde eût exiſté. Il eſt vraiſemblable que cette terre n'était autre choſe que l'île de Madère découverte peut-être par les Phéniciens, les plus hardis navigateurs de l'antiquité, oubliée enſuite, & enfin retrouvée au commencement du quinzième ſiecle de notre ére vulgaire.

Enfin il paraît évident, par les échancrures de toutes les terres que l'Océan baigne, par ces golphes que les irruptions de la mer a formés, par ces archipels ſemés au milieu des eaux, que les deux hémiſphères ont perdu plus de deux mille lieues de terrein d'un côté, & qu'ils l'ont regagné de l'autre.

Des différentes races d'hommes.

Ce qui eſt le plus intéreſſant pour nous, c'eſt la différence ſenſible des eſpèces d'hommes qui peuplent les quatre parties connues de notre monde.

Il n'eſt permis qu'à un aveugle de douter que les Blancs, les Negres, les Albinos, les Hottentots, les Lapons, les Chinois, les Américains, ſoient des races entièrement différentes.

Il n'y a point de voyageur inſtruit qui en paſſant par Leide n'ait vu la partie du *reticulum mucoſum* d'un Negre diſſéqué par le célèbre *Ruish*. Tout le reſte de cette membrane eſt dans le cabinet des raretés à Péterſbourg. Cette membrane eſt noire, & c'eſt elle qui communique aux Negres cette noirceur inhérente qu'ils ne perdent que dans les maladies qui peuvent déchirer ce tiſſu, & permettre à la graiſſe échappée de ces cellules de faire des taches blanches ſous la peau.

Leurs yeux ronds, leur nez épaté, leurs lèvres toujours groſſes, leurs oreilles différemment figurées, la laine de leur tête, la meſure même de leur intelligence, mettent entr'eux & les autres eſpèces d'hommes des différences prodigieuſes; & ce qui démontre qu'ils ne doivent point cette différence à leur climat, c'eſt que des Negres & des Négreſſes tranſportés dans les pays les plus froids, y produiſent toujours des ani-

Digitized by Google

maux de leur eſpèce, & que les mulâtres ne ſont qu'une race bâtarde d'un noir & d'une blanche, ou d'un blanc & d'une noire.

Les Albinos ſont à la vérité une nation très-petite & très-rare; ils habitent au milieu de l'Afrique. Leur foibleſſe ne leur permet guères de s'écarter des cavernes où ils demeurent; cependant les Negres en attrapent quelquefois, & nous les achetons d'eux par curioſité. J'en ai vu deux, & mille Européans en ont vu. Prétendre que ce ſont des Negres nains, dont une eſpèce de lèpre a blanchi la peau, c'eſt comme ſi on diſait que les noirs eux-mêmes ſont des blancs que la lèpre a noircis. Un Albino ne reſſemble pas plus à un Negre de Guinée qu'à un Anglais ou à un Eſpagnol. Leur blancheur n'eſt pas la nôtre, rien d'incarnat, nul mélange de blanc & de brun, c'eſt une couleur de linge, ou plutôt de cire blanchie; leurs cheveux, leurs ſourcils ſont de la plus belle & de la plus douce ſoie; leurs yeux ne reſſemblent en rien à ceux des autres hommes, mais ils approchent beaucoup des yeux de perdrix. Ils reſſemblent aux Lapons par la taille, à aucune nation par la tête, puiſqu'ils ont une autre chevelure, d'autres yeux, d'autres oreilles, & ils n'ont d'homme que la ſtature du corps, avec la faculté de la parole & de la penſée dans un degré très-éloigné du nôtre.

Le tablier que la nature a donné aux Cafres, & dont la peau lâche & molle tombe du nombril à la moitié des cuiſſes; le mamelon noir des femmes Samoyèdes, la barbe des hommes de notre continent, & le menton toujours imberbe des Américains, ſont des différences ſi marquées, qu'il n'eſt guères poſſible d'imaginer que les uns & les autres ne ſoient pas des races différentes.

Au reſte, ſi l'on demande d'où ſont venus les Américains? il faut auſſi demander d'où ſont venus les habitans des terres auſtrales? & on a déja répondu que la Providence qui a mis des hommes dans la Norvège en a planté auſſi en Amérique & ſous le cercle polaire méridional, comme elle y a planté des arbres, & fait croître de l'herbe.

Pluſieurs ſavans ont ſoupçonné que quelques races d'hommes, ou d'animaux approchant de l'homme, ont péri; les Al-

Digitized by Google

binos ſont en ſi petit nombre, ſi faibles, & ſi maltraités par les Negres, qu'il eſt à craindre que cette eſpèce ne ſubſiſte pas encore longtemps.

Il eſt parlé de Satyres dans preſque tous les auteurs anciens. Je ne vois pas que leur exiſtence ſoit impoſſible; on étouffe encore en Calabre quelques monſtres mis au monde par des femmes. Il n'eſt pas improbable que dans les pays chauds, des ſinges ayent ſubjugué des filles. *Hérodote* au livre II, dit, que dans ſon voyage en Egypte, il y eut une femme qui s'accoupla publiquement avec un bouc dans la province de Mendès; & il appelle toute l'Egypte en témoignage. Il eſt défendu dans le Lévitique au chap. 17 de commettre des abomination avec les boucs & avec les chèvres. Il faut donc que ces accouplemens ayent été communs; & juſqu'à ce qu'on ſoit mieux éclairci, il eſt à préſumer que des eſpèces monſtrueuſes ont pû naître de ces amours abominables; mais ſi elles ont exiſté, elles n'ont pu influer ſur le genre humain, & ſemblables aux mulets qui n'engendrent point, elles n'ont pu dénaturer les autres races.

A l'égard de la durée de la vie des hommes, (ſi vous faites abſtraction de cette ligne de deſcendans d'*Adam* conſacrée par les livres Juifs,) il eſt vraiſemblable que toutes les races humaines ont joui d'une vie à peu-près auſſi courte que la nôtre, comme les animaux, les arbres, & toutes les productions de la nature ont toujours eu la même durée.

Mais il faut obſerver que le commerce n'ayant pas toujours apporté au genre humain les productions & les maladies des autres climats, & les hommes ayant été plus robuſtes & plus laborieux dans la ſimplicité d'un état champêtre pour lequel ils ſont nés, ils ont dû jouir d'une ſanté plus égale, et d'une vie un peu plus longue que dans la moleſſe, ou dans les travaux mal ſains des grandes villes; c'eſt-à-dire que ſi dans Conſtantinople, Paris & Londres, une homme ſur vingt mille arrive à cent années, il eſt probable que vingt hommes ſur vingt mille attaignaient autrefois cet âge. C'eſt ce qu'on vit dans pluſieurs endroits de l'Amérique où le genre humain s'était conſervé dans l'état de pure nature.

La peſte, la petite vérole que les caravanes Arabes com-

Digitized by Google

muniquèrent avec le temps aux peuples de l'Asie & de l'Europe, furent longtemps inconnues. Ainsi le genre humain en Asie, & dans les beaux climats de l'Europe, se multipliait plus aisément qu'ailleurs. Les maladies d'accident, & plusieurs blessures ne se guérissaient pas à la vérité comme aujourd'hui, mais l'avantage de n'être jamais attaqué de la petite vérole & de la peste, compensait tous les dangers attachés à notre nature; de sorte qu'à tout prendre il est à croire que le genre humain dans les climats favorables, jouissait autrefois d'une vie beaucoup plus saine & plus heureuse que depuis l'établissement des grands Empires.

De l'antiquité des nations.

Presque tous les peuples, mais sur-tout ceux de l'Asie, comptent une suite de siecles qui nous effraye. Cette conformité entre eux doit au moins nous faire examiner si leurs idées sur cette antiquité étaient destituées de toute vraisemblance.

Pour qu'une nation soit rassemblée en corps de peuple, qu'elle soit puissante, aguerrie, savante, il est certain qu'il faut un temps prodigieux. Voyez l'Amérique; il n'y avait que deux royaûmes quand elle fut découverte, & encore dans ces deux royaumes on n'avait pas inventé l'art d'écrire. Tout le reste de ce vaste continent était partagé, & l'est encore, en petites sociétés à qui les arts sont inconnus. Toutes ces peuplades vivent sous des huttes, elles se vétissent de peaux de bêtes dans les climats froids, & vont presque nues dans les tempérés. Les unes se nourrissent de la chasse, les autres de racines qu'elles paitrissent. Elles n'ont point recherché un autre genre de vie; parce qu'on *ne desire point ce qu'on ne connaît pas.* Leur industrie n'a pu aller au delà de leurs besoins pressans. Les Samoyèdes, les Lapons, les habitans du nord de la Sibérie, ceux du Kamshatka, sont encore moins avancés que les peuples de l'Amérique. La plupart des Negres, tous les Cafres sont plongés dans la même stupidité.

Il faut un concours de circonstances favorables pendant des siecles pour qu'il se forme une grande société d'hommes ras-

Digitized by Google

ſemblés ſous les mêmes loix. Il en faut même pour former un langage. Les hommes n'articuleraient pas ſi on ne leur apprenait à prononcer des paroles; ils ne jetteraient que des cris confus, ils ne ſe feraient entendre que par ſignes. Un enfant ne parle au bout de quelque temps que par imitation; & il ne s'énoncerait qu'avec une extrême difficulté ſi on laiſſait paſſer ſes premières années ſans dénouer ſa langue.

Il a falu peut-être plus de temps pour que les hommes doués d'un talent ſingulier ayent enſeigné aux autres les premiers rudimens d'un langage imparfait & barbare, qu'il n'en a falu pour parvenir enſuite à l'établiſſement de quelque ſociété. Il y a même des nations entières qui n'ont jamais pu parvenir à former un langage régulier & à prononcer diſtinctement; tels ont été les Troglodites au rapport de *Pline*; tels ſont encore ceux qui habitent vers le Cap de Bonne-Eſpérance. Mais qu'il y a loin encore de ce jargon barbare à l'art de peindre ſes penſées! la diſtance eſt immenſe.

Cet état de brutes où le genre humain a été longtemps, dut rendre l'eſpèce infiniment rare dans tous les climats. Les hommes ne pouvaient guères ſuffire à leurs beſoins, & ne s'entendant pas ils ne pouvaient ſe ſecourir. Les bêtes carnaſſières ayant plus d'inſtinct qu'eux, devaient couvrir la terre, & dévorer une partie de l'eſpèce humaine.

Les hommes ne pouvaient ſe défendre contre les animaux féroces, qu'en lançant des pierres, & en s'armant de groſſes branches d'arbres; & de-là, peut-être, vint cette notion confuſe de l'antiquité, que les premiers héros combattaient contre les lions & contre les ſangliers avec des maſſues.

Les pays les plus peuplés furent ſans doute les climats chauds, où l'homme trouva une nourriture facile & abondante dans les cocos, les dates, les ananas, & dans le ris qui croît de lui-même. Il eſt bien vraiſemblable que l'Inde, la Chine, les bords de l'Euphrate & du Tigre, étaient très-peuplés, quand les autres régions étaient preſque déſertes. Dans nos climats ſeptentrionaux au contraire, il était beaucoup plus aiſé de rencontrer une compagnie de loups qu'une ſociété d'hommes.

Digitized by Google

De la connaiſſance de l'ame.

Quele notion tous les premiers peuples auront-ils eue de l'ame? Celle qu'ont tous nos gens de campagne avant qu'ils ayent entendu le catéchiſme, ou même après qu'ils l'ont entendu. Ils n'acquièrent qu'une idée confuſe, ſur laquelle même ils ne réfléchiſſent jamais. La nature a eu trop de bonté pour eux pour en faire des métaphyſiciens; cette nature eſt toujours & par-tout la même. Elle fit ſentir aux premières ſociétés qu'il y avait quelque être ſupérieur à l'homme, quand elles éprouvaient des fléaux extraordinaires. Elle leur fit ſentir de même qu'il eſt dans l'homme quelque choſe qui agit & qui penſe. Elles ne diſtinguaient point cette faculté de celle de la vie.

Par quels degrés peut-on parvenir à imaginer dans notre être phyſique un autre être métaphyſique? Certainement des hommes uniquement occupés de leurs beſoins n'étaient pas philoſophes.

Il ſe forma dans la ſuite des temps des ſociétés un peu policées, dans leſquelles un petit nombre d'hommes put avoir le loiſir de réfléchir. Il doit être arrivé qu'un homme ſenſiblement frappé de la mort de ſon père, ou de ſon frère, ou de ſa femme, ait vu dans un ſonge la perſonne qu'il regrettait. Deux ou trois ſonges de cette nature auront inquiété toute une peuplade. Voilà un mort qui apparait à des vivans, & cependant ce mort rongé de vers eſt toujours en la même place. C'eſt donc quelque choſe qui était en lui, qui ſe promène dans l'air. C'eſt ſon ame, ſon ombre, ſes mânes; c'eſt une figure légère de lui-même. Tel eſt le raiſonnement naturel de l'ignorance qui commence à raiſonner. Cette opinion eſt celle de tous les premiers temps connus, & doit avoir été par conſéquent celle des temps ignorés. L'idée d'être purement immatériel n'a pu ſe préſenter à des eſprits qui ne connaiſſaient que la matière. Il a fallu des forgerons, des charpentiers, des mâçons, des labourcurs, avant qu'il ſe trouvât un homme qui eût aſſez de loiſir pour méditer. Tous les arts de la main ont ſans doute précédé la métaphyſique de pluſieurs ſiecles.

Remar-

Digitized by Google

Remarquons en paſſant que dans l'âge moyen de la Grèce, du temps d'*Homère*, l'ame n'était autre choſe qu'une image aërienne du corps. *Ulyſſe* voit dans les enfers des ombres, des manes; pouvait-il voir des eſprits purs?

Nous examinerons dans la ſuite comment les Grecs empruntèrent des Egyptiens l'idée des enfers & de l'apotheoſe des morts; comment ils crurent, ainſi que d'autres peuples, une ſeconde vie, ſans ſoupçonner la ſpiritualité de l'ame; au contraire ils ne pouvaient imaginer qu'un être ſans corps pût éprouver du bien & du mal. Et je ne ſais ſi *Platon* n'eſt pas le premier qui ait parlé d'un être purement ſpirituel. C'eſt là peut-être un des plus grands efforts de l'intelligence humaine. Mais nous n'en ſommes pas à ces temps ſi nouveaux, & nous ne conſidérons le monde que comme encore informe & à peine dégroſſi.

De la religion des premiers hommes.

Lorſqu'après un grand nombre de ſiecles quelques ſociétés ſe furent établies, il eſt à croire qu'il y eut quelque religion, quelque eſpèce de culte groſſier. Les hommes alors uniquement occupés du ſoin de ſoutenir leur vie, ne pouvaient remonter à l'auteur de la vie; ils ne pouvaient connaître ces rapports de toutes les parties de l'univers, ces moyens, & ces fins innombrables qui annoncent aux ſages un éternel architecte.

La connaiſſance d'un Dieu créateur, rémunérateur & vengeur, eſt le fruit de la raiſon cultivée, ou de la révélation.

Tous les peuples furent donc, pendant des ſiecles, ce que ſont aujourd'hui les habitans de pluſieurs côtes méridionales de l'Afrique, ceux de pluſieurs iſles, & la moitié des Américains. Ces peuples n'ont nulle idée d'un Dieu unique, ayant tout fait, préſent en tous lieux, exiſtant par lui même dans l'éternité. On ne doit pas pourtant les nommer athées dans le ſens ordinaire; car ils ne nient point l'Etre ſuprême; ils ne le connaiſſent pas; ils n'en ont nulle idée. Les Cafres prennent pour protecteur un inſecte, les Negres un ſerpent. Chez

Digitized by Google

les Américains, les uns adorent la lune les autres un arbre. Plusieurs n'ont absolument aucun culte.

Les Péruviens étant policés adoraient le soleil. Ou *Mango Capac* leur avait fait accroire qu'il était le fils de cet astre, ou leur raison commencée leur avait dit qu'ils devaient quelque reconnaissance à l'astre qui anime la nature.

Pour savoir comment tous ces cultes ou ces superstitions s'établirent, il me semble qu'il faut suivre la marche de l'esprit humain abandonné à lui-même. Une bourgade d'hommes presque sauvages, voit périr les fruits qui la nourrissent : une inondation détruit quelques cabanes; la tonnerre en brûle quelques autres. Qui leur a fait ce mal? Ce ne peut être un de leurs concitoyens, car tous ont également souffert. C'est donc quelque puissance secrete; elle les a maltraités, il faut donc l'appaiser. Comment en venir à bout? en la servant comme on sert ceux à qui on veut plaire, en lui faisant de petits présens. Il y a un serpent dans le voisinage, ce pourrait bien être le serpent; on lui offrira du lait près de la caverne où il se retire; il devient sacré dès-lors; on l'invoque quand on a la guerre contre la bourgade voisine, qui de son côté a choisi un autre protecteur.

D'autres petites peuplades se trouvent dans le même cas. Mais n'ayant chez elles aucun objet qui fixe leur crainte & leur adoration, elles appelleront en général l'être qu'elles soupçonnent leur avoir fait du mal, *le Maître*, *le Seigneur*, *le Chef*, *le Dominant*.

Cette idée étant plus conforme que les autres à la raison commencée qui s'accroît & se fortifie avec le temps, demeure dans toutes les têtes quand la nation est devenue plus nombreuse. Ainsi nous voyons que beaucoup de nations n'ont eu d'autre Dieu que le Maître, le Seigneur. C'était *Adonaï* chez les Phéniciens, *Baal*, *Melkom*, *Adad* chez les peuples de Syrie. Tous ces noms ne signifient que *le Seigneur*, *le Puissant*.

Chaque état eut donc avec le temps sa divinité tutélaire, sans savoir seulement ce que c'est qu'un Dieu; & sans pouvoir imaginer que l'Etat voisin n'eût pas comme lui un protecteur véritable. Car comment penser, lorsqu'on avait un Seigneur, que les autres n'en eussent pas aussi? Il s'agissait

Digitized by Google

seulement de savoir lequel de tant de maîtres, de seigneurs, de Dieux, l'emporterait quand les nations combattraient les unes contre les autres.

Ce fut là, sans doute, l'origine de cette opinion si généralement, & si long-temps répandue, que chaque peuple était réellement protégé par la divinité qu'il avait choisie. Cette idée fut tellement enracinée chez les hommes, que dans des temps très-postérieurs, on la voit adoptée par les Juifs eux-mêmes. *Jephté* dit aux Ammonites, *Ne possédez-vous pas de droit ce que votre seigneur* Chamos *vous a donné ? Souffrez donc que nous possédions la terre que notre seigneur* Adonaï *nous a promise.*

Il y a deux autres passages non moins forts, ce sont ceux de *Jérémie* & d'*Isaie*, où il est dit, *Quelle raison a eu le seigneur* Melkom *pour s'emparer du pays de Gad ?* Il est clair par ces expressions, que les Juifs, quoique serviteurs d'*Adonaï*, reconnaissaient pourtant le seigneur *Melkom* & le seigneur *Chamos.*

Il y a bien plus. Rien ne fut plus commun que d'adopter les Dieux étrangers. Les Grecs reconnurent ceux des Egyptiens, je ne dis pas le bœuf *Apis* & le chien *Anubis*, mais *Ammon*, & les douze grands Dieux. Les Romains adorèrent tous les Dieux des Grecs. *Jérémie*, *Amos* & *St.-Etienne*, nous assurent que dans le désert pendant quarante années, les Juifs ne reconnurent que *Moloc*, *Remphan & Kium*, qu'ils ne firent aucun sacrifice, ne présentèrent aucune offrande au seigneur *Adonaï*, qu'ils adorèrent depuis. Il est vrai que le pentateuque ne parle que du *veau d'or*, dont aucun prophete ne fait mention ; mais ce n'est pas ici le lieu d'éclaircir cette grande difficulté : il suffit de révérer également *Moyse*, *Jérémie*, *Amos*, & *St.-Etienne*, qui semblent se contredire, & que l'on concilie.

Ce que j'observe seulement, c'est qu'excepté ces temps de guerre & de fanatisme sanguinaire qui éteignent toute humanité & qui rendent les mœurs, les loix, la religion d'un peuple l'objet de l'horreur d'un autre peuple, toutes les nations trouvèrent très-bon que leurs voisins eussent leurs Dieux particuliers, & qu'elles imitèrent souvent le culte & les cérémonies des étrangers.

Digitized by Google

Les Juifs mêmes, malgré leur horreur pour le reſte des hommes, qui s'accrut avec le temps, imitèrent la circonciſion des Arabes & des Egyptiens, s'attachèrent comme ces derniers à la diſtinction des viandes, prirent d'eux les ablutions, les proceſſions, les danſes ſacrées, le bouc *Hazazel*, la *vache rouſſe*. Ils adorèrent ſouvent le *Baal*, le *Belphegor* de leurs autres voiſins; tant la nature & la coutume l'emporte preſque toujours ſur la loi, ſur-tout quand cette loi n'eſt pas généralement connue du peuple. Ainſi *Jacob* petit-fils d'*Abraham* ne fit nulle difficulté d'épouſer deux ſœurs, qui étaient ce que nous appellons idolâtres, & filles d'un pere idolâtre. *Moyſe* même épouſa la fille d'un prêtre Madianite idolâtre.

Ces mêmes Juifs qui criaient tant contre les cultes étrangers, appellèrent dans leurs livres ſacrés l'idolâtre *Nabuchodonoſor*, l'oint du ſeigneur, l'idolâtre *Cyrus* auſſi l'oint du ſeigneur. Un de leurs prophetes fut envoyé à l'idolâtre Ninive. *Eliſée* permit à l'idolâtre *Naaman* d'aller dans le temple de *Remnon*. Mais n'anticipons rien; nous ſavons aſſez que les hommes ſe contrediſent toujours dans leurs mœurs & dans leurs loix. Ne ſortons point ici du ſujet que nous traitons; continuons à voir comment les religions diverſes s'établirent.

Les peuples les plus policés de l'Aſie en deça de l'Euphrate adorèrent les aſtres. Les Chaldéens avant le premier *Zoroaſtre*, rendaient hommage au Soleil, comme firent depuis les Péruviens dans un autre hémiſphère. Il faut que cette erreur ſoit bien naturelle à l'homme, puiſqu'elle a eu tant de ſectateurs dans l'Aſie & dans l'Amérique. Une nation petite & à demi ſauvage n'a qu'un protecteur. Devient-elle plus nombreuſe? elle augmente le nombre de ſes Dieux. Les Egyptiens commencent par adorer *Isheth* ou *Iſis*, & ils finiſſent par adorer des chats. Les premiers hommages des Romains agreſtes ſont pour *Mars*, ceux des Romains maîtres de l'Europe ſont pour la Déeſſe de l'acte du mariage, pour le Dieu des latrines. Et cependant *Cicéron* & tous les philoſophes & tous les initiés reconnaiſſaient un Dieu ſuprême & tout-puiſſant. Ils étaient tous revenus par la raiſon au point dont les hommes ſauvages étaient partis par inſtinct.

Les apothéoſes ne peuvent avoir été imaginées que très-

Digitized by Google

long-temps après les premiers cultes. Il n'eſt pas naturel de faire d'abord un Dieu d'un homme que nous avons vu naître comme nous, ſouffrir comme nous les maladies, les chagrins, les misères de l'humanité, ſubir les mêmes beſoins humilians, mourir & devenir la pâture des vers. Mais voici ce qui arriva chez preſque toutes les nations après les révolutions de pluſieurs ſiecles.

Un homme qui avait fait de grandes choſes, qui avait rendu des ſervices au genre humain, ne pouvait être à la vérité regardé comme un Dieu par ceux qui l'avaient vu trembler de la fièvre, & aller à la garderobe; mais les enthouſiaſtes ſe perſuadèrent qu'ayant des qualités éminentes, il les tenait d'un Dieu, qu'il était fils d'un Dieu : ainſi les Dieux firent des enfans dans tout le monde; car ſans compter les réveries de tant de peuples qui précédèrent les Grecs, *Bacchus*, *Perſée*, *Hercule*, *Caſtor* & *Pollux* furent fils de Dieu, *Romulus* fils de Dieu; *Alexandre* fut déclaré fils de Dieu en Egypte; un certain *Odin*, chez nos nations du Nord fils de Dieu; *Mango Capac* fils du ſoleil au Pérou. L'hiſtorien des Mogols *Abulgazi* rapporte qu'une des aïeules de *Gengis-Kan* nommée *Alanku*, étant fille fut groſſe d'un rayon céleſte. *Gengis-Kan* lui-même paſſa pour le fils de Dieu. Et lorſque le pape *Innocent* envoya frere *Aſcelin à Batoukan* petit-fils de *Gengis*, ce moine ne pouvant être préſenté qu'à l'un des viſirs, lui dit qu'il venait de la part du vicaire de Dieu : le miniſtre répondit, ce vicaire ignore-t-il qu'il doit des hommages & des tributs au fils de Dieu le grand *Batoukan* ſon maître?

D'un fils de Dieu à un Dieu il n'y a pas loin chez les hommes amoureux du merveilleux. Il ne faut que deux ou trois générations pour faire partager au fils le domaine de ſon pere; ainſi des temples furent élevés avec le temps à tous ceux qu'on avait ſuppoſés être nés du commerce ſurnaturel de la Divinité avec nos femmes & avec nos filles.

On pourrait faire des volumes ſur ce ſujet; mais tous ces volumes ſe réduiſent à deux mots, c'eſt que le gros du genre humain a été très-long-temps inſenſé & imbécille; & que peut-être les plus inſenſés de tous ont été ceux qui ont voulu trouver un ſens à ces fables abſurdes, & mettre de la raiſon dans la folie.

Digitized by Google

Des uſages & des ſentimens communs à preſque toutes les nations anciennes.

La nature étant par-tout la même, les hommes ont dû néceſſairement adopter les mêmes vérités & les mêmes erreurs dans les choſes qui tombent le plus ſous les ſens, & qui frappent le plus l'imagination. Ils ont dû tous attribuer le fracas & les effets du tonnerre au pouvoir d'un être ſupérieur habitans dans les airs. Les peuples voiſins de l'océan voyant les grandes marées inonder leurs rivages à la pleine lune, ont dû croire que la lune était cauſe de tout ce qui arrivait dans le temps de ſes différentes phaſes.

Dans leurs cérémonies religieuſes, preſque tous ſe tournèrent vers l'orient, ne ſongeant pas qu'il n'y a ni orient ni occident, & rendant tous une eſpèce d'hommage au ſoleil, qui ſe levait à leurs yeux.

Parmi les animaux, le ſerpent dut leur paraître doué d'une intelligence ſupérieure, parce que voyant muer quelquefois ſa peau, ils durent croire qu'il rajeuniſſait. Il pouvait donc en changeant de peau ſe maintenir toujours dans ſa jeuneſſe; il était donc immortel. Auſſi fut-il en Egypte, en Grèce, le ſymbole de l'immortalité. Les gros ſerpens qui ſe trouvaient auprès des fontaines empêchaient les hommes timides d'en approcher. On penſa bientôt qu'ils gardaient les tréſors. Ainſi un ſerpent gardait les pommes d'or heſpérides; un autre veillait autour de la toiſon d'or; & dans les myſtères de *Bacchus* on portait l'image d'un ſerpent qui ſemblait garder une grappe d'or.

Le ſerpent paſſait donc pour le plus habile des animaux; & de-là cette ancienne fable Indienne, que Dieu ayant créé l'homme, lui donna une drogue qui lui aſſurait une vie ſaine & longue; que l'homme chargea ſon âne de ce préſent divin, mais qu'en chemin l'âne ayant eu ſoif, le ſerpent lui enſeigna une fontaine, & prit la drogue pour lui, tandis que l'âne buvait; de ſorte que l'homme perdit l'immortalité par ſa négligence, & le ſerpent l'acquit par ſon adreſſe. De-là enfin tant de contes de ſerpens & d'ânes.

Digitized by Google

Ces ſerpens faiſaient du mal, mais comme ils avaient quelque choſe de divin, il n'y avait qu'un Dieu qui eût pû enſeigner à les détruire. Ainſi le ſerpent *Python* fut tué par *Apollon*. Ainſi *Ophionée* le grand ſerpent, fit la guerre aux Dieux long-temps avant que les Grecs euſſent forgé leur *Apollon*. Un fragment de *Phérécide* rapporte que cette fable du grand ſerpent ennemi des Dieux était une des plus anciennes de la Phénicie.

Nous avons déja vu que les ſonges, les rêves dûrent introduire la même ſuperſtition dans toute la terre. Je ſuis inquiet pendant la veille de la ſanté de ma femme, de mon fils, je les vois mourans pendant mon ſommeil, ils meurent quelques jours après : il n'eſt pas douteux que les Dieux ne m'ayent envoyé ce ſonge véritable. Mon rêve n'a-t-il pas été accompli? c'eſt un rêve trompeur que les Dieux m'ont député. Ainſi dans *Homère*, *Jupiter* envoie un ſonge trompeur au chef des Grecs *Agamemnon*. Tous les ſonges vrais ou faux viennent du ciel. Les oracles s'établiſſent de même par toute la terre.

Une femme vient demander à des mages ſi ſon mari mourra dans l'année. L'un lui répond oui, l'autre non. Il eſt bien certain que l'un d'eux aura raiſon; ſi le mari vit, la femme garde le ſilence; s'il meurt, elle crie par toute la ville que le mage qui a prédit cette mort eſt un prophete divin. Il ſe trouve bientôt dans tous les pays des hommes qui prédiſent l'avenir, & qui découvrent les choſes les plus cachées. Ces hommes s'appellent les *Voyans* chez les Egyptiens, comme dit *Manéthon* au rapport même de *Joſeph* dans ſon diſcours contre *Appion*.

Il y avait des Voyans en Chaldée, en Syrie. Chaque temple eut ſes oracles. Ceux d'*Apollon* obtinrent un ſi grand crédit, que *Rollin*, dans ſon hiſtoire ancienne, répète les oracles rendus par *Apollon* à *Créſus*. Le Dieu devine que le Roi fait cuire une tortue dans une tourtière de cuivre, & lui répond que ſon regne finira quand un mulet ſera ſur le trône des Perſes. *Rollin* n'examine point ſi ces prédictions dignes de *Noſtradamus* ont été faites après coup. Il ne doute pas de la ſcience des prêtres d'*Apollon*, & il croit que Dieu permettait qu'*A-*

Digitized by Google

pollon dit vrai. C'était apparemment pour confirmer les Païens dans leur religion.

Une queſtion plus philoſophique, dans laquelle toutes les grandes nations policées ſe ſont accordées depuis l'Inde juſqu'à la Grèce, c'eſt l'origine du bien & du mal.

Les premiers théologiens de toutes les nations durent ſe faire la queſtion que nous faiſons tous dès l'âge de quinze ans. Pourquoi y a-t-il du mal ſur la terre?

On enſeigna dans l'Inde qu'*Adimo* fils de *Brama* produiſit les hommes juſtes par le nombril du côté droit, & les injuſtes du côté gauche, & que c'eſt de ce côté gauche que vint le mal moral & le mal phyſique. Les Egyptiens eurent leur *Typhon*, qui fut l'ennemi d'*Oſiris*. Les Perſans imaginèrent qu'*Ariman* perça l'œuf qu'avait pondu *Oromaſe*, & y fit entrer le péché. On connaît la *Pandore* des Grecs : c'eſt la plus belle de toutes les allégories que l'antiquité nous ait tranſmiſes.

L'allégorie de *Job* fut certainement écrite en Arabe, puiſque les traductions Hébraïques & Grecques ont conſervé pluſieurs termes Arabes. Ce livre qui eſt d'une très-haute antiquité, repréſente le *Sathan*, qui eſt l'*Ariman* des Perſes, & le *Typhon* des Egyptiens, ſe promenant dans toute la terre, & demandant permiſſion au ſeigneur d'affliger *Job*. *Sathan* paraît ſubordonné au ſeigneur; mais il réſulte que *Sathan* eſt un être très-puiſſant, capable d'envoyer ſur la terre des maladies, & de tuer les animaux.

Il ſe trouva au fond que tant de peuples ſans le ſavoir étaient d'accord ſur la croyance de deux principes, & que l'univers alors connu était en quelque ſorte Manichéen.

Tous les peuples durent admettre les expiations; car où était l'homme qui n'eût pas commis de grandes fautes contre la ſociété? & où était l'homme à qui l'inſtinct de ſa raiſon ne fit pas ſentir des remords? L'eau lavait les ſouillures du corps & des vêtemens, le feu purifiait les métaux; il fallait bien que l'eau & le feu purifiaſſent les ames. Auſſi n'y eut-il aucun temple ſans eaux & ſans feux ſalutaires.

Les hommes ſe plongèrent dans le Gange, dans l'Indus, dans l'Euphrate, au renouvellement de la lune, & dans les éclipſes. Cette immerſion expiait les péchés. Si on ne ſe purifiait

Digitized by Google

rifiait pas dans le Nil, c'eſt que les crocodiles auraient dévoré les pénitens. Mais les prêtres qui ſe purifiaient pour le peuple ſe plongeaient dans de larges cuves, & y baignaient les criminels qui venaient demander pardon aux Dieux.

Les Grecs dans tous leurs temples eurent des bains ſacrés, commes des feux ſacrés, ſymboles univerſels chez tous les hommes de la pureté des ames. Enfin les ſuperſtitions paraiſſent établies chez toutes les nations, excepté chez les lettrés de la Chine.

Des Sauvages.

Entendez-vous par ſauvages des ruſtres vivans dans des cabanes avec leurs femelles & quelques animaux, expoſés ſans ceſſe à toute l'intempérie des ſaiſons, ne connaiſſant que la terre qui les nourrit, le marché où ils vont quelquefois vendre leurs denrées, pour y acheter quelques habillemens groſſiers, parlant un jargon qu'on n'entend pas dans les villes, ayant peu d'idées, & par conſéquent peu d'expreſſions; ſoumis, ſans qu'ils ſachent pourquoi, à un homme de plume, auquel ils portent tous les ans la moitié de ce qu'ils ont gagné à la ſueur de leur front; ſe raſſemblant certains jours dans une eſpèce de grange pour célébrer des cérémonies où ils ne comprennent rien, écoutant un homme vêtu autrement qu'eux, & qu'ils n'entendent point; quittant quelquefois leur chaumière lorſqu'on bat le tambour, & s'engageant à s'aller faire tuer dans une terre étrangère, & à tuer leurs ſemblables pour le quart de ce qu'ils peuvent gagner chez eux en travaillant? Il y a de ces ſauvages-là dans toute l'Europe. Il faut convenir, ſur tout, que les peuples du Canada, & les Cafres, qu'il nous a plu d'appeler ſauvages, ſont infiniment ſupérieurs aux nôtre. Le Huron, l'Algonquin, l'Illinois, le Cafre, le Hotentot, ont l'art de fabriquer eux-mêmes tout ce dont ils ont beſoin, & cet art manque à nos ruſtres. Les peuplades d'Amérique & d'Afrique ſont libres, & nos ſauvages n'ont pas même d'idée de la liberté.

Les prétendus ſauvages d'Amérique ſont des ſouverains qui reçoivent des ambaſſadeurs de nos colonies, que l'avarice &

Digitized by Google

la légéreté ont transplantés auprès de leurs territoire. Ils connaissent l'honneur, dont jamais nos sauvages d'Europe n'ont entendu parler. Ils ont une patrie, ils l'aiment, ils la défendent; ils font des traités; ils se battent avec courage, & parlent souvent avec une énergie héroïque. Y a-t-il une plus belle réponse dans les grands-hommes de *Plutarque*, que celle de ce chef des Canadiens, à qui une nation Européane proposait de lui céder son patrimoine : *Nous sommes nés sur cette terre, nos peres y sont ensevelis, dirons-nous aux ossemens de nos peres, levez-vous, & venez avec nous dans une terre étrangère?*

Ces Canadiens étaient des Spartiates en comparaison de nos rustres qui végètent dans nos villages, & des Sibarites qui s'énervent dans nos villes.

Entendez-vous par sauvages des animaux à deux pieds, marchant sur les mains dans le besoin, isolés, errans dans les forêts, *Salvatici*, *Selvagi*, s'accouplant à l'aventure, oubliant les femmes auxquelles ils se sont joints, ne connaissant ni leurs fils ni leurs peres, vivant en brutes, sans avoir ni l'instinct ni les ressources des brutes? On a écrit que cet état est le véritable état de l'homme, & que nous n'avons fait que dégénérer misérablement depuis que nous l'avons quitté. Je ne crois pas que cette vie solitaire attribuée à nos premiers peres soit dans la nature humaine.

Nous sommes, si je ne me trompe, au premier rang (s'il est permis de le dire) des animaux qui vivent en troupe, comme les abeilles, les fourmis, les castors, les oies, les poules, les moutons, &c. Si on rencontre une abeille errante, devra-t-on conclure que cette abeille est dans l'état de pure nature, & que celles qui travaillent dans la ruche ont dégénéré?

Tout animal n'a-t-il pas son instinct irrésistible auquel il obéit nécessairement? Qu'est-ce que cet instinct? l'arrangement des organes dont le jeu se déploie par le temps. Cet instinct ne peut se déployer d'abord, parce que les organes n'ont pas acquis leur plénitude.

Leur pouvoir est constant, leur principe est divin,
Il faut que l'enfant croisse avant qu'il les exerce;

Digitized by Google

Il ne les connaît pas ſous la main qui le berce.
Le moineau dans l'inſtant qu'il a reçu le jour,
Sans plume dans ſon nid peut-il ſentir l'amour?
Le renard en naiſſant va-t-il chercher ſa proie?
Les inſectes changeans qui nous filent la ſoie,
Les eſſains bourdonnans de ces filles du ciel,
Qui paitriſſent la cire, & compoſent le miel,
Si-tôt qu'ils ſont éclos forment-ils leur ouvrage?
Tout s'accroît par le temps, tout meurit avec l'âge.
Chaque être a ſon objet, & dans l'inſtant marqué
Marche & touche à ſon but par le ciel indiqué.

Ne voyons-nous pas en effet que tous les animaux, ainſi que tous les autres êtres, exécutent invariablement la loi que la nature donne à leur eſpèce? L'oiſeau fait ſon nid, comme les aſtres fourniſſent leur courſe, par un principe qui ne change jamais. Comment l'homme ſeul aurait-il changé? S'il eût été deſtiné à vivre ſolitaire comme les autres animaux carnaſſiers, aurait-il pu contredire la loi de la nature juſqu'à vivre en ſociété? & s'il était fait pour vivre en troupe comme les animaux de baſſe-cour & tant d'autres, eût-il pû d'abord pervertir ſa deſtinée juſqu'à vivre pendant des ſiecles en ſolitaire? Il eſt perfectible, & de-là on a conclu qu'il s'eſt perverti. Mais pourquoi n'en pas conclure qu'il s'eſt perfectionné juſqu'au point où la nature a marqué les limites de ſa perfection?

Tous les hommes vivent en ſociété : peut-on en inférer qu'ils n'y ont pas vécu autrefois? n'eſt-ce pas comme ſi on concluait que ſi les taureaux ont aujourd'hui des cornes, c'eſt parce qu'ils n'en ont pas toujours eu?

L'homme en général a toujours été ce qu'il eſt : cela ne veut pas dire qu'il ait toujours eu de belles villes, du canon de vingt-quatre livres de balle, des opéra comiques & des couvens de religieuſes; mais il a toujours eu le même inſtinct qui le porte à s'aimer dans ſoi-même, dans la compagne de ſon plaiſir, dans ſes enfans, dans ſes petits-fils, dans les œuvres de ſes mains.

Voilà ce qui jamais ne change d'un bout de l'univers à l'au-

Digitized by Google

tre. Le fondement de la ſociété exiſtant toujours, il y a donc toujours eu quelque ſociété; nous n'étions donc point faits pour vivre à la manière des ours.

On a trouvé quelquefois des enfans égarés dans les bois, & vivans comme des brutes; mais on y a trouvé auſſi des moutons & des oies; cela n'empêche pas que les oies & les moutons ne ſoient deſtinés à vivre en troupeaux.

Il y a des faquirs dans les Indes, qui vivent ſeuls, chargés de chaines. Oui; & ils ne vivent ainſi qu'afin que les paſſans qui les admirent, viennent leur donner des aumônes. Ils font par un fanatiſme rempli de vanité, ce que font nos mendians des grands chemins, qui s'eſtropient pour attirer la compaſſion. Ces excrémens de la ſociété humaine ſont ſeulement des preuves de l'abus qu'on peut faire de cette ſociété.

Il eſt très-vraiſemblable que l'homme a été agreſte pendant des milliers de ſiecles, comme ſont encore aujourd'hui une infinité de payſans. Mais l'homme n'a pu vivre comme les bléraux & les liévres.

Par quelle loi, par quels liens ſecrets, par quel inſtinct l'homme aura-t-il toujours vécu en famille ſans le ſecours des arts, & ſans avoir encore formé un langage? C'eſt par ſa propre nature, par le goût qui le porte à s'unir avec une femme; c'eſt par l'attachement qu'un Morlaque, un Iſlandois, un Lapon, un Hottentot ſent pour ſa compagne, lorſque ſon ventre groſſiſant, lui donne l'eſpérance de voir naître de ſon ſang un être ſemblable à lui; c'eſt par le beſoin que cet homme & cette femme ont l'un pour l'autre, par l'amour que la nature leur inſpire pour leur petit dès qu'il eſt né, par l'autorité que la nature leur donne ſur ce petit, par l'habitude de l'aimer, par l'habitude que le petit prend néceſſairement d'obéir au pere & à la mere, par les ſecours qu'ils en reçoivent dès qu'il a cinq ou ſix ans, par les nouveaux enfans que font cet homme & cette femme; c'eſt enfin parce que dans un âge avancé ils voient avec plaiſir leurs fils & leurs filles faire enſemble d'autres enfans qui ont le même inſtinct que leurs peres & leurs meres.

Tout cela eſt un aſſemblage d'hommes bien groſſiers, je l'avoue; mais croit-on que les charbonniers des forêts d'Allemagne,

Digitized by Google

les habitans du Nord, & cent peuples de l'Afrique, vivent aujourd'hui d'une manière bien différente?

Quelle langue parleront ces familles sauvages & barbares? elles seront sans doute très-long-temps sans en parler aucune; elles s'entendront très-bien par des cris & par des gestes. Toutes les nations ont été ainsi des sauvages, à prendre ce mot dans ce sens; c'est-à-dire, il y aura eu long-temps des familles errantes dans les forêts, disputant leur nourriture aux autres animaux, s'armant contr'eux de pierres & de grosses branches d'arbres, se nourrissant de légumes sauvages, de fruits de toute espèce, & enfin d'animaux mêmes.

Il y a dans l'homme un instinct de mécanique que nous voyons produire tous les jours de très-grands effets dans des hommes fort grossiers. On voit des machines inventées par des habitans des montagnes du Tirol & des Vosges, qui étonnent les savans. Le payſan le plus ignorant sait par-tout remuer les plus gros fardeaux par le secours du levier, sans se douter que la puissance faisant équilibre, est au poids, comme la distance du point d'appui à ce poids est à la distance de ce même point d'appui à la puissance. S'il avait fallu que cette connaissance précédât l'usage des leviers, que de siecles se seraient écoulés avant qu'on eût pu deranger une grosse pierre de sa place?

Proposez à des enfans de sauter un fossé; tous prendront machinalement leur secousse, en se retirant un peu en arrière, & en courant ensuite. Ils ne savent pas assurément que leur force en ce cas est le produit de leur masse multipliée par leur vîtesse.

Il est donc prouvé que la nature seule nous inspire des idées utiles qui précèdent toutes nos réflexions. Il en est de même dans la morale. Nous avons tous deux sentimens qui sont le fondement de la société, la commisération & la justice. Qu'un enfant voie déchirer son semblable, il éprouvera des angoisses subites, il les témoignera par ses cris & par ses larmes, il secourra, s'il peut celui qui souffre.

Demandez à un enfant sans éducation, qui commencera à raisonner & à parler, si le grain qu'un homme a semé dans son champ lui appartient, & si le voleur qui en a tué le propriè-

Digitized by Google

taire, a un droit légitime ſur ce grain; vous verrez ſi l'enfant ne répondra pas comme tous les légiſlateurs de la terre.

Dieu nous a donné un principe de raiſon univerſelle, comme il a donné des plumes aux oiſeaux, & la fourure aux ours; & ce principe eſt ſi conſtant qu'il ſubſiſte malgré toutes les paſſions qui le combattent, malgré les tyrans qui veulent le noyer dans le ſang, malgré les impoſteurs qui veulent l'anéantir dans la ſuperſtition. C'eſt ce qui fait que le peuple le plus groſſier juge toujours très-bien à la longue des loix qui le gouvernent, parce qu'il ſent ſi ces loix ſont conformes ou oppoſées aux principes de commiſération & de juſtice qui ſont dans ſon cœur.

Mais avant d'en venir à former une ſociété nombreuſe, un peuple, une nation, il faut un langage, & c'eſt le plus difficile. Sans le don de l'imitation on n'y ſerait jamais parvenu. On aura ſans doute commencé par des cris qui auront exprimé les premiers beſoins; enſuite les hommes les plus ingénieux, nés avec les organes les plus flexibles, auront formé quelques articulations que leurs enfans auront répétées; les meres ſurtout auront dénoué leurs langues les premières. Tout idiome commençant aura été compoſé de monoſillabes, comme plus aiſé à former & à retenir.

Nous voyons en effet que les nations les plus anciennes, qui ont conſervé quelque choſe de leur premier langage, expriment encore par des monoſillabes les choſes les plus familières, & qui tombent le plus ſous nos ſens : preſque tout le Chinois eſt fondé encore aujourd'hui ſur des monoſillabes.

Conſultez l'ancien Tudeſque, & tous les idiomes du Nord; vous verrez à peine une choſe néceſſaire & commune, exprimée par plus d'une articulation. Tout eſt monoſillabe; *ſon*, le ſoleil; *moun*, la lune; *ſé*, la mer; *flus*, fleuve; *man*, l'homme; *kof*, la tête; *boum*, un arbre; *drink*, boire; *march*, marcher; *shlaf*, dormir, &c.

C'eſt avec cette briéveté qu'on s'exprimait dans les forêts des Gaules & de la Germanie, & de tout le Septentrion. Les Grecs & les Romains n'eurent des mots plus compoſés que long-temps après s'être réunis en corps de peuple.

Mais par quelle ſagacité avons-nous pu marquer les diffé-

Digitized by Google

rences des temps? Comment aurons-nous pu exprimer les nuances, *je voudrais*, *j'aurais voulu*, les choſes poſitives, les choſes conditionnelles? Ce ne peut être que chez les nations déja les plus policées, qu'on ſoit parvenu avec le temps à rendre ſenſibles par des mots compoſés ces opérations ſecretes de l'eſprit humain. Auſſi voit-on que chez les barbares il n'y a que deux ou trois temps. Les Hébreux n'exprimaient que le préſent & le futur. Et enfin malgré tous les efforts des hommes, il n'eſt aucun langage qui approche de la perfection.

De l'Amérique.

Se peut-il qu'on demande encore d'où ſont venus les hommes qui ont peuplé l'Amérique? On doit aſſurément faire la même queſtion ſur les nations des terres Auſtrales. Elles ſont beaucoup plus éloignées du port dont partit *Chriſtophe Colomb* que ne le ſont les iſles Antilles. On a trouvé des hommes & des animaux par-tout où la terre eſt habitable; qui les y a mis? On l'a déja dit, c'eſt celui qui fait croître l'herbe des champs; & on ne devait pas être plus ſurpris de trouver en Amérique des hommes que des mouches.

Il eſt aſſez plaiſant que le jéſuite *Lafiteau* prétende dans ſa préface de l'*hiſtoire des Sauvages Américains*, qu'il n'y a que des athées qui puiſſent dire que Dieu a créé les Américains.

On grave encore aujourd'hui des cartes de l'ancien monde, où l'Amérique paraît ſous le nom d'iſle Atlantique. Les iſles du Cap-Vert y ſont ſous le nom des Gorgades, les Caraïbes ſous celui des Heſpérides. Tout cela n'eſt pourtant fondé que ſur l'ancienne découverte des iſles Canaries, & probablement de celle de Madère, où les Phéniciens & les Carthaginois voyagèrent, elles touchent preſque à l'Afrique, & peut-être en étaient-elles moins éloignées dans les anciens temps qu'aujourd'hui.

Laiſſons le pere *Lafiteau* faire venir les Caraïbes des peuples de Carie, à cauſe de la conformité du nom, & ſur-tout, parce que les femmes Caraïbes faiſaient la cuiſine de leurs maris, ainſi que les femmes Cariennes; laiſſons-le ſuppoſer que

Digitized by Google

les Caraïbes ne naiſſent rouges, & les négreſſes noires, qu'à cauſe de l'habitude de leurs premiers peres de ſe peindre en noir ou en rouge.

Il arriva, dit-il, que les négreſſes voyant leurs maris teints en noir en eurent l'imagination ſi frappée que leur race s'en reſſentit pour jamais. La même choſe arriva aux femmes Caraïbes, qui par la même force d'imagination accouchèrent d'enfans rouges. Il rapporte l'exemple des brebis de *Jacob*, qui nâquirent bigarrées, par l'adreſſe qu'avait eu ce patriarche de mettre devant leurs yeux des branches dont la moitié était écorcée; ces branches paraiſſant à-peu-près de deux couleurs, donnerent auſſi deux couleurs aux agneaux du patriarche. Mais le jéſuite devait ſavoir que tout ce qui arrivait du temps de *Jacob*, n'arrive plus aujourd'hui.

Si on avait demandé au gendre de *Laban*, pourquoi ſes brebis voyant toujours de l'herbe ne faiſaient pas des agneaux verds, il aurait été bien embarraſſé.

Enfin *Laſiteau* fait venir les Américains des anciens Grecs, & voici ſes raiſons. Les Grecs avaient des fables, quelques Américains en ont auſſi. Les premiers Grecs allaient à la chaſſe, les Américains y vont. Les premiers Grecs avaient des oracles, les Américains ont des ſorciers. On danſait dans les fêtes de la Grèce, on danſe en Amérique. Il faut avouer que ces raiſons ſont convaincantes.

On peut faire ſur les nations du nouveau monde une réflexion que le pere *Laſiteau* n'a point faite, c'eſt que les peuples éloignés des tropiques, ont toujours été invincibles, & que les peuples plus rapprochés des tropiques, ont preſque tous été ſoumis à des monarques. Il en fut long-temps de même dans notre continent. Mais on ne voit point que les peuples du Canada ſoient allés jamais ſubjuguer le Mexique, comme les Tartares ſe ſont répandus dans l'Aſie & dans l'Europe. Il paraît que les Canadiens ne furent jamais en aſſez grand nombre pour envoyer ailleurs des colonies.

En général, l'Amérique n'a jamais pu être auſſi peuplée que l'Europe & l'Aſie; elle eſt couverte de marécages immenſes qui rendent l'air très-mal ſain; la terre y produit un nombre prodigieux de poiſons: les fléches trempées dans les ſucs

Digitized by Google

ſucs de ces herbes venimeuſes, ſont des plaies toujours mortelles. La nature enfin avait donné aux Américains beaucoup moins d'induſtrie qu'aux hommes de l'ancien monde. Toutes ces cauſes enſemble ont pû nuire beaucoup à la population.

Parmi toutes les obſervations phyſiques qu'on peut faire ſur cette quatrième partie de notre univers ſi long-temps inconnue, la plus ſingulière peut-être, c'eſt qu'on n'y trouve qu'un ſeul peuple qui ait de la barbe; ce ſont les Eſquimaux; ils habitent au nord vers le cinquante-deuxième degré, où le froid eſt plus vif qu'au ſoixante & ſixième de notre continent. Leurs voiſins ſont imberbes. Voilà donc deux races d'hommes abſolument différentes, à côté l'une de l'autre.

Vers l'iſthme de Panama eſt la race des Dariens preſque ſemblables aux Albinos, qui fuit la lumière & qui végète dans des cavernes: race faible, & par conſéquent en très-petit nombre.

Les lions en Amérique ſont chétifs & poltrons; les moutons y ſont grands & ſi vigoureux qu'ils ſervent à porter les fardeaux. Tous les fleuves y ſont dix fois au moins plus larges que les nôtres. Enfin les productions naturelles de la terre ne ſont pas celles de notre hémiſphère. Ainſi tout eſt varié; & la même providence qui a produit l'éléphant, le rhinoceros & les negres, a fait naître dans un autre monde des orignans, des contours, des porcs qui ont le nombril ſur le dos, & des hommes d'un caractère qui n'eſt pas le nôtre.

De la théocratie.

Il ſemble que la plupart des anciennes nations ayent été gouvernées par une eſpèce de théocratie. Commencez par l'Inde, vous y voyez les brames long-temps ſouverains; en Perſe les mages ont la plus grande autorité. L'hiſtoire des oreilles de *Smerdis* peut bien être une fable; mais il en réſulte toujours que c'était un mage qui était ſur le trône de *Cyrus*. Pluſieurs prêtres d'Egypte preſcrivaient aux rois juſqu'à la meſure de leur boire & de leur manger, élevaient leur enfance, & les jugeaient après leur mort, & ſouvent ſe faiſaient rois eux-mêmes.

Digitized by Google

Si nous descendons aux Grecs, leur histoire, toute fabuleuse qu'elle est, ne nous apprend-elle pas que le prophete *Calcas* avait assez de pouvoir dans l'armée pour sacrifier la fille du roi des rois ?

Descendez encore plus bas chez des nations sauvages postérieures aux Grecs ; les druïdes gouvernaient la nation Gauloise.

Il ne paraît pas même possible que dans les premières peuplades on ait eu d'autre gouvernement que la théocratie ; car dès qu'une nation a choisi un Dieu tutélaire, ce Dieu a des prêtres. Ces prêtres dominent sur l'esprit de la nation ; ils ne peuvent dominer qu'au nom de leur dieu ; ils le font donc toujours parler ; ils débitent ses oracles, & c'est par un ordre exprès de Dieu que tout s'exécute.

C'est de cette source que sont venus les sacrifices de sang humain qui ont souillé presque toute la terre. Quel pere, quelle mere aurait jamais pû abjurer la nature au point de présenter son fils ou sa fille à un prêtre pour être égorgés sur un autel, si on n'avait pas été certain que le Dieu du pays ordonnait ce sacrifice ?

Non-seulement la théocratie a long-temps régné, mais elle a poussé la tyrannie au plus horrible excès où la démence humaine puisse parvenir ; & plus ce gouvernement se disait divin, plus il était abominable.

Presque tous les peuples ont sacrifié des enfans à leurs Dieux ; donc ils croyaient recevoir cet ordre dénaturé de la bouche des Dieux qu'ils adoraient.

Parmi les peuples qu'on appelle si improprement civilisés, je ne vois guères que les Chinois qui n'ayent pas pratiqué ces horreurs absurdes. La Chine est le seul des anciens états connus qui n'ait pas été soumis au sacerdoce ; car les Japonois étaient sous les loix d'un prêtre six cents ans avant notre ére. Presque par-tout ailleurs la théocratie est si établie, si enracinée, que les premières histoires sont celles des Dieux mêmes qui se sont incarnés pour venir gouverner les hommes. Les Dieux, disaient les peuples de Thèbes & de Memphis, ont régné douze mille ans en Egypte. *Brama* s'incarna pour régner dans l'Inde ; *Sammonocodom* à Siam ; le Dieu *Adad* gouverna la Sy-

Digitized by Google

rie ; la déesse *Cibèle* avait été souveraine de Phrygie, *Jupiter* de Crête, *Saturne* de Grèce & d'Italie. Le même esprit préside à toutes ces fables ; c'est par-tout une confuse idée chez les hommes que les Dieux sont autrefois descendus sur la terre.

Des Chaldéens.

Les Chaldéens, les Indiens, les Chinois, me paraissent les nations les plus anciennement policées. Nous avons une époque certaine de la science des Chaldéens ; elle se trouve dans les dix-neuf cent trois ans d'observations célestes, envoyées de Babylone par *Callisthène* au précepteur d'*Alexandre*. Ces tables astronomiques remontent précisément à l'année 2234 avant notre ére vulgaire. Il est vrai que cette époque touche au tems où la vulgate place le déluge. Mais n'entrons point ici dans les profondeurs des différentes chronologies de la vulgate, des Samaritains & des Septante, que nous révérons également. Le déluge universel est un grand miracle, qui n'a rien de commun avec nos recherches. Nous ne raisonnons ici que d'après les notions naturelles, en soumettant toujours les faibles tâtonnemens de notre esprit borné aux lumières d'un ordre supérieur.

D'anciens auteurs cités dans *George le Sincelle*, disent que du temps du roi Chaldéen nommé *Xixoutrou*, il y eut une terrible inondation. Le Tigre & l'Euphrate se débordèrent apparemment plus qu'à l'ordinaire. Mais les Chaldéens n'auraient pû savoir que par la révélation qu'un pareil fléau eût submergé toute la terre habitable. Encore une fois je n'examine ici que le cours ordinaire de la nature.

Il est clair que si les Chaldéens n'avaient existé sur la terre que depuis dix-neuf cents années avant notre ére, ce court espace ne leur eût pas suffi pour trouver le veritable système de notre univers ; notion étonnante, à laquelle les Chaldéens étaient enfin parvenus. *Aristarque* de Samos nous apprend que les sages de Chaldée avaient connu combien il est impossible que la terre occupe le centre du monde planétaire, qu'ils avaient assigné au soleil cette place qui lui appartient ; qu'ils

Digitized by Google

faisaient rouler la terre & les autres planètes autour de lui, chacune dans un orbe différent.

Les progrès de l'esprit sont si lents, l'illusion des yeux est si puissante, l'asservissement aux idées reçues si tyrannique, qu'il n'est pas possible qu'un peuple qui n'aurait eu que dix-neuf cents ans eût pû parvenir à ce haut degré de philosophie qui contredit les yeux, & qui demande la théorie la plus approfondie. Aussi les Chaldéens comptaient quatre cent soixante & dix mille ans. Encore cette connaissance du vrai système du monde ne fut en Chaldée que le partage du petit nombre des philosophes. C'est le sort de toutes les grandes vérités; & les Grecs qui vinrent ensuite, n'adoptèrent que le système commun, qui est le système des enfans.

(*a*) Quatre cent soixante & dix mille ans, c'est beaucoup pour nous autres qui sommes d'hier; mais c'est bien peu de chose pour l'univers entier. Je sais bien que nous ne pouvons adopter ce calcul, que *Cicéron* s'en est moqué, qu'il est exorbitant, & que sur-tout nous devons croire au pentateuque plutôt qu'à *Sanchoniaton* & à *Bérose*; mais encore une fois, il est impossible (humainement parlant) que les hommes soyent parvenus en dix-neuf cents ans à deviner de si étonnantes vérités. Le premier art est celui de pourvoir à sa subsistance, ce qui était autrefois beaucoup plus difficile aux hommes qu'aux brutes. Le second, de former un langage; ce qui certainement demande un espace de temps très-considérable. Le troisième, de se bâtir quelques huttes; le quatrième de se vétir. Ensuite pour forger le fer, ou pour y suppléer, il faut tant de hazards heureux, tant d'industrie, tant de siecles, qu'on n'imagine pas

a) Notre sainte religion si supérieure en tout à nos lumières, nous apprend que le monde n'est fait que depuis environ six mille années selon la vulgate, ou environ sept mille suivant les Septante. Les interprêtes de cette religion ineffable nous enseignent qu'*Adam* eut la science infuse, & que tous les arts se perpétuèrent d'*Adam* à *Noé*. Si c'est-là en effet le sentiment de l'église, nous l'adoptons d'une foi ferme & constante, soumettant d'ailleurs tout ce que nous écrivons au jugement de cette sainte église qui est infaillible. C'est vainement que l'empereur *Julien*, d'ailleurs si respectable par sa vertu, sa valeur, & sa science, dit dans son discours censuré par le grand & modéré *St.* Cy-

Digitized by Google

même comment les hommes en sont venus à bout. Quel saut de cet état à l'astronomie !

Long-temps les Chaldéens gravèrent leurs observations & leurs loix sur la brique, en hiéroglyphes, qui étaient des caractères parlans, usage que les Egyptiens connurent après plusieurs siecles. L'art de transmettre ses pensées par des caractères alphabétiques, ne dut être inventé que très-tard dans cette partie de l'Asie.

Il est à croire qu'au temps où les Chaldéens bâtirent des villes, ils commencèrent à se servir de l'alphabet. Comment faisait-on auparavant ? dira-t-on ; comme on fait dans mon village, & dans cent mille villages du monde, où personne ne sait ni lire, ni écrire, & cependant où l'on s'entend fort bien, où les arts nécessaires sont cultivés, & même quelquefois avec génie.

Babylone était probablement une très-ancienne bourgade avant qu'on en eût fait une ville immense & superbe. Mais qui a bâti cette ville ? je n'en sais rien. Est-ce *Sémiramis ?* est-ce *Belus ?* est-ce *Nabonassar ?* Il n'y a jamais eu dans l'Asie ni de femme appelée *Sémiramis*, ni d'homme appelé *Bélus*. C'est comme si nous donnions à des villes grecques les noms d'*Armagnac* & d'*Abbeville*. Les Grecs qui changèrent toutes les terminaisons barbares en mots grecs, dénaturèrent tous les noms asiatiques. De plus, l'histoire de *Sémiramis* ressemble en tout aux contes orientaux.

Nabonassar, ou plutôt *Nabon-assor*, est probablement celui qui embellit & fortifia Babylone, & en fit à la fin une ville si superbe. Celui-là est un véritable monarque, connu dans l'Asie par l'ére qui porte son nom. Cette ére incontestable ne

ville, que soit qu'*Adam* eût la science infuse, ou non, Dieu ne pouvait lui ordonner de ne point toucher à l'arbre de la science du bien & du mal, que Dieu devait au contraire lui commander de manger beaucoup de fruits de cet arbre, afin de se perfectionner dans la science infuse s'il l'avait, & de l'acquérir s'il ne l'avait pas. On sait avec quelle sagesse *St. Cyrille* a réfuté cet argument. En un mot nous prévenons toujours le lecteur que nous ne touchons en aucune manière aux choses sacrées. Nous protestons contre toutes les fausses interprétations, contre toutes les inductions malignes que l'on voudrait tirer de nos paroles.

Digitized by Google

déen étaient un des articles de leur religion. Ils étaient sous le gouvernement de douze Dieux secondaires, douze Dieux médiateurs : chacun d'eux présidait à une de ces constellations, ainsi que nous l'apprend *Diodore de Sicile* (livre II.) Cette religion des anciens Chaldéens était le *Sabisme*, c'est-à-dire, l'adoration d'un Dieu suprême, & la vénération des astres & des intelligences célestes qui présidaient aux astres. Quand ils priaient, ils se tournaient vers l'étoile du nord : tant leur culte était lié à l'astronomie.

Vitruve dans son neuvième livre, où il traite des cadrans solaires, des hauteurs du soleil, de la longueur des ombres, de la lumière réfléchie par la lune, cite toujours les anciens Chaldéens, & non les Egyptiens. C'est, ce me semble, une preuve assez forte qu'on regardait la Chaldée, & non pas l'Egypte, comme le berceau de cette science ; de sorte que rien n'est plus vrai que cet ancien proverbe latin :

TRADIDIT ÆGYPTIS BABYLON ÆGYPTUS ACHIVIS.

Des Babyloniens devenus Persans.

A l'orient de Babylone étaient les Perses. Ceux-ci portèrent les armes & leur religion à Babylone, lorsque *Koresh* que nous appellons *Cyrus*, prit cette ville avec le secours des Mèdes établis au nord de la Perse. Nous avons deux fables principales sur *Cyrus*, celle d'*Hérodote*, & celle de *Xénophon*, qui se contredisent en tout, & que mille écrivains ont copiées indifféremment.

Hérodote suppose un roi Mède, c'est-à-dire, un roi d'Hircanie, qu'il appelle *Astiage* d'un nom Grec. Cet Hircanien *Astyage* commande de noyer son petit-fils *Cyrus* au berceau, parce qu'il a vû en songe sa fille *Mandane* mère de *Cyrus*, *pisser si copieusement qu'elle inonda toute l'Asie*. Le reste de l'aventure est à-peu-près dans ce goût ; c'est une histoire de *Gargantua* écrite sérieusement.

Xénophon fait de la vie de *Cyrus* un roman moral, à-peu-près semblable à notre *Télémaque*. Il commence par supposer, pour faire valoir l'éducation mâle & vigoureuse de son héros, que

que les Mèdes étaient des voluptueux plongés dans la molleſſe. Des habitans de l'Hircanie, que les Tartares alors nommés Scythes, avaient ravagée pendant trente années, étaient-ils des Sibarites?

Tout ce qu'on peut aſſurer de *Cyrus*, c'eſt qu'il fut un grand conquérant, par conſéquent un fléau de la terre. Le fonds de ſon hiſtoire eſt très-vrai; les épiſodes ſont fabuleux: il en eſt ainſi de toute hiſtoire.

Rome exiſtait du tems de *Cyrus*: elle avait un territoire de quatre à cinq lieues, & pillait tant qu'elle pouvait ſes voiſins; mais je ne voudrais pas garantir le combat des trois *Horaces*, & l'aventure de *Lucrèce*, & les boucliers deſcendus du ciel, & la pierre coupée avec un raſoir. Il y avait quelques Juifs eſclaves dans la Babylonie & ailleurs; mais humainement parlant on pourrait douter que l'ange *Raphaël* fût deſcendu *du ciel* pour conduire à pied le jeune *Tobie* vers l'Hircanie, afin de le faire payer de quelque argent, et de chaſſer le diable *Aſmodée* avec la fumée du foie d'un brochet.

Je me garderai bien d'examiner ici le roman d'*Hérodote*, ou le roman de *Xénophon*, concernant la vie & la mort de *Cyrus*; mais je remarquerai que les Parſis ou Perſes prétendaient avoir eu parmi eux, il y avait ſix mille ans, un ancien *Zerduſt*, un prophete, qui leur avait appris à être juſtes, & à révérer le ſoleil, comme les anciens Chaldéens avoient révéré les étoiles en les obſervant.

Je me garderai bien d'affirmer que ces Perſes & ces Chaldéens fuſſent ſi juſtes, & de ſavoir préciſément en quel tems vint le ſecond *Zerduſt* qui rectifia le culte du ſoleil, & qui leur apprit à n'adorer que le Dieu, auteur du ſoleil & des étoiles. Il écrivit ou commenta, dit-on, le livre du *Zend*, que les Parſis diſperſés aujourd'hui dans l'Aſie révèrent comme leur bible: ce livre eſt peut-être le plus ancien du monde, après celui des cinq Kings des Chinois: il eſt écrit dans l'ancienne langue ſacrée des Chaldéens; & Mr. *Hide* qui nous a donné une traduction du *Sadder*, nous auroit procuré celle du *Zend*, s'il avait pû ſubvenir aux frais de cette recherche. Je m'en rapporte au moins au *Sadder*, à cet extrait du *Zend* qui eſt le catéchiſme des Parſis. J'y vois que ces Parſis croyaient depuis

Digitized by Google

longtems un Dieu, un Diable, une réſurrection, un paradis, un enfer. Ils ſont les premiers, ſans contredit, qui ont établi ces idées; c'eſt le ſyſtême le plus antique, et qui ne fut adopté par les autres nations qu'après bien des ſiecles, puiſque les Phariſiens chez les Juifs ne ſoutinrent hautement l'immortalité de l'ame, & le dogme des peines & des récompenſes après la mort, que vers le tems d'*Hérode*.

Voilà peut-être ce qu'il y a de plus important dans l'ancienne hiſtoire du monde. Voilà une religion utile, établie ſur le dogme de l'immortalité de l'ame, & ſur la connaiſſance de l'Etre créateur. Ne ceſſons de remarquer par combien de degrés il fallut que l'eſprit humain paſsât pour concevoir un tel ſyſtême. Remarquons encore que le baptême, l'immerſion dans l'eau pour purifier l'ame par le corps, eſt un des préceptes du *Zend* (p. 251.). La ſource de tous les rites eſt venue peut-être des Perſans & des Chaldéens juſqu'aux extrêmités de l'occident.

Je n'examine point ici pourquoi & comment les Babyloniens eurent des Dieux ſécondaires en reconnoiſſant un Dieu ſouverain. Ce ſyſtême, ou plutôt ce chaos, fut celui de toutes les nations, excepté des tribunaux de la Chine. On trouve preſque par-tout l'extrême folie jointe à un peu de ſageſſe dans les lois, dans les cultes, dans les uſages. L'inſtinct plus que la raiſon conduit le genre humain. On adore en tous lieux la Divinité, & on la déshonore. Les Perſes révérèrent des ſtatues dès qu'ils purent avoir des ſculpteurs; tout en eſt plein dans les ruines de Perſépolis: mais auſſi on voit dans ces figures les ſymboles de l'immortalité; on voit des têtes qui s'envolent au ciel avec des ailes, ſymboles de l'émigration d'une vie paſſagère à la vie immortelle.

Paſſons aux uſages purement humains. Je m'étonne qu'*Hérodote* ait dit devant toute la Grèce dans ſon premier livre, que toutes les Babyloniennes étoient obligées par la loi de ſe proſtituer au moins une fois dans leur vie aux étrangers, dans le temple de *Milita* ou *Vénus*. Je m'étonne encore plus que dans toutes les hiſtoires faites pour l'inſtruction de la jeuneſſe, on renouvelle aujourd'hui ce conte. Certes ce devait être une belle fête & une belle dévotion, que de voir accourir dans

Digitized by Google

une église des marchands de chameaux, de chevaux, de bœufs & d'ânes, & de les voir descendre de leurs montures pour coucher devant l'autel avec les principales dames de la ville. De bonne foi, cette infamie peut-elle être dans le caractère d'un peuple policé? Est-il possible que des magistrats d'une des plus grandes villes du monde ayent établi une telle police? que les maris ayent consenti de prostituer leurs femmes? que tous les pères ayent abandonné leurs filles aux palefreniers de l'Asie? Ce qui n'est pas dans la nature n'est jamais vrai. J'aimerois autant croire *Didon Cassius*, qui assure que les graves sénateurs de Rome proposèrent un décret par lequel *César* âgé de cinquante-sept ans aurait le droit de jouir de toutes les femmes qu'il voudrait.

Ceux qui en compilant aujourd'hui l'histoire ancienne, copient tant d'auteurs sans en examiner aucun, n'auraient-ils pas dû s'appercevoir ou qu'*Hérodote* débitait des fables, ou plutôt que son texte était corrompu, & qu'il ne voulait parler que des courtisanes établies dans toutes les grandes villes, & qui même attendaient les passans sur les chemins.

Je ne croirai pas davantage *Sextus Empiricus*, qui prétend que chez les Perses la pédéraſtie était ordonnée. Quelle pitié! Comment imaginer que des hommes eussent fait une loi, qui, si elle avait été exécutée, aurait détruit la race des hommes? La pédéraſtie, au contraire, était expressément défendue dans le livre du *Zend*, & c'est ce qu'on voit dans l'abrégé du *Sadder*, où il est dit, (porte 9) *qu'il n'y a point de plus grand péché.*

Strabon dit que les Perses épousaient leurs mères, mais quels sont ses garans? des ouï-dire, des bruits vagues. Cela put fournir une épigramme à *Catulle : Non magus ex matre & nato nascatur oportet* : Tout mage doit naître de l'inceste d'une mère & d'un fils. Une telle loi n'est pas croyable; une épigramme n'est pas une preuve. Si on n'avait pas trouvé de mères qui voulussent coucher avec leurs fils, il n'y aurait donc point eu de prêtres chez les Perses. La religion des mages, dont le grand objet était la population, devait plutôt permettre aux pères de s'unir à leurs filles, qu'aux mères de coucher avec leurs enfans, puisqu'un vieillard peut engendrer, & qu'une vieille n'a pas cet avantage.

Digitized by Google

En un mot, en lisant toute histoire, soyons en garde contre toute fable.

De la Syrie.

Je vois par tous les monumens qui nous restent, que la contrée qui s'étend depuis Alexandrette ou Scanderon, jusqu'auprès de Bagdat, fut nommée toujours Syrie, que l'alphabet de ces peuples fût toujours Syriac, que c'est là que furent les anciennes villes de Zobah, de Balpek, de Damas, & depuis celles d'Antioche, de Séleucie, de Palmire. Balk était si ancienne que les Perses prétendent que leur *Bram* ou *Abraham* était venu de Balk chez eux. Où pouvait donc être ce puissant empire d'Assyrie dont on a tant parlé, si ce n'est dans le pays des fables?

Les Gaules tantôt s'étendirent jusqu'au Rhin, tantôt furent plus resserrées; mais qui jamais imagina de placer un vaste empire entre le Rhin & les Gaules? qu'on ait appelé les nations voisines de l'Euphrate *Assyriennes*, quand elles se furent étendues vers Damas? & qu'on ait appelé *Assyriens* les peuples de Syrie, quand ils s'approchèrent de l'Euphrate? C'est là où se peut réduire la difficulté. Toutes les nations voisines se sont mêlées, toutes ont été en guerre, & ont changé de limites. Mais lorsqu'une fois il s'est élevé des villes capitales, ces villes établissent une différence marquée entre deux nations. Ainsi les Babyloniens ou vinqueurs ou vaincus, furent toujours différens des peuples de Syrie. Les anciens caractères de la langue syriaque ne furent point ceux des anciens Chaldéens.

Le culte, les superstitions, les loix, bonnes ou mauvaises, les usages bizarres ne furent point les mêmes. La déesse de Syrie si ancienne n'avoit aucun rapport avec le culte des Chaldéens. Les mages Chaldéens, Babyloniens, Persans, ne se firent jamais ennuques comme les prêtres de la déesse de Syrie; chose étrange, les Syriens révéraient la figure de ce que nous appellons *Priape*, & les prêtres se dépouillaient de leur virilité!

Ce renoncement à la génération ne prouve-t-il pas une

Digitized by Google

grande antiquité, une population considérable? Il n'est pas possible qu'on eût voulu attenter ainsi contre la nature dans un pays où l'espèce aurait été rare.

Les prêtres de *Cibèle* en Phrygie se rendaient ennuques comme ceux de Syrie. Encore une fois, peut-on douter que ce ne fût l'effet de l'ancienne coutume de sacrifier aux Dieux ce qu'on avait de plus cher, & de ne se point exposer devant des êtres qu'on croyait purs, aux accidens de ce qu'on croyait impureté? Peut-on s'étonner après de tels sacrifices de celui que l'on faisait de son prépuce chez d'autres peuples, & de l'amputation d'un testicule chez les nations Africaines? Les fables d'*Atis* & de *Combabus* ne sont que des fables, comme celle de *Jupiter* qui rendit ennuque *Saturne* son père. La superstition invente des usages ridicules, & l'esprit romanesque en invente des raisons absurdes.

Ce que je remarquerai encore des anciens Syriens, c'est que la ville qui fut nommée depuis la ville sainte, & Hiérapolis par les Grecs, était nommée par les Syriens *Magog*. Ce mot *Mag* a un grand rapport avec les anciens mages; il semble commun à tous ceux qui dans ces climats étaient consacrés au service de la Divinité. Chaque peuple eut une ville sainte. Nous savons que Thèbes en Egypte était la ville de Dieu, Babylone la ville de Dieu; Apamée en Phrygie était aussi la ville de Dieu.

Les Hébreux longtems après, parlent des peuples de Gog & de Magog; ils pouvaient entendre par ces noms les peuples de l'Euphrate & de l'Oronte : ils pouvaient entendre aussi les Scythes qui vinrent ravager l'Asie avant *Cyrus*, & qui dévastèrent la Phénicie. Mais il importe fort peu de savoir quelle idées passait par la tête d'un Juif quand il prononçait *Magog* ou *Gog*.

Au reste je ne balance pas à croire les Syriens beaucoup plus anciens que les Egyptiens, par la raison évidente, que les pays les plus aisément cultivables sont nécessairement les premiers peuplés, & les premiers florissans.

Digitized by Google

Des Phéniciens, & de Sanchoniaton.

Les Phéniciens ſont probablement raſſemblés en corps de peuple auſſi anciennement que les autres habitans de la Syrie. Ils peuvent être moins anciens que les Chaldéens, parce que leur pays eſt moins fertile. Sidon, Tyr, Joppé, Berith, Aſcalon, ſont des terrains ingrats. Le commerce maritime a toujours été la dernière reſſource des peuples. On a commencé par cultiver ſa terre avant de bâtir des vaiſſeaux pour en aller chercher de nouvelles au-delà des mers. Mais ceux qui ſont forcés de s'adonner au commerce maritime ont bientôt cette induſtrie fille du beſoin qui n'aiguillonne point les autres nations. Il n'eſt parlé d'aucune entrepriſe maritime, ni des Chaldéens, ni des Indiens. Les Egyptiens même avaient la mer en horreur; la mer était leur *Typhon*, un être mal-faiſant; & c'eſt ce qui fait révoquer en doute les quatre cents vaiſſeaux équipés par *Séſoſtris* pour aller conquérir l'Inde. Mais les entrepriſes des Phéniciens ſont réelles. Carthage & Cadis fondées par eux, l'Angleterre découverte, leur commerce aux Indes par *Eziongaber*, leurs manufactures d'étoffes précieuſes, leur art de teindre en pourpre, ſont des témoignages de leur habileté, & cette habileté fit leur grandeur.

Les Phéniciens furent dans l'antiquité ce qu'étaient les Vénitiens au quinzième ſiecle, & ce que ſont devenus depuis les Hollandais, forcés de s'enrichir par leur induſtrie.

Le commerce exigeait néceſſairement qu'on eût des regiſtres qui tinſſent lieu de nos livres de compte, avec des ſignes aiſés & durables pour établir ces regiſtres. L'opinion qui fait les Phéniciens auteurs de l'écriture alphaphétique eſt donc très-vraiſemblable. Je n'aſſurerais pas qu'ils ayent inventé de tels caractères avant les Chaldéens, mais leur alphabet fut certainement le plus complet & le plus utile, puiſqu'ils peignirent les voyelles que les Chaldéens n'exprimaient pas. Ce mot même *Alphabeth*, compoſé de leurs deux premiers caractères, dépoſe en faveur des Phéniciens.

Je ne vois point que les Egyptiens ayent jamais communiqué leurs lettres, leur langue, à aucun peuple : au contraire,

Digitized by Google

les Phéniciens transmirent leur langue & leur alphabet aux Carthaginois, qui les altérèrent depuis. Leurs lettres devinrent celles des Grecs. Quel préjugé pour l'antiquité des Phéniciens !

Sanchoniaton Phénicien, qui écrivait longtems avant la guerre de Troye, l'histoire des premiers âges, & dont *Eusèbe* nous a conservé quelques fragmens, traduits par *Philon* de Biblos; *Sanchoniaton*, dis-je, nous apprend que les Phéniciens avaient sacrifié de tems immémorial aux élémens & aux vents, ce qui convient en effet à un peuple navigateur. Il voulut dans son histoire s'élever jusqu'à l'origine des choses, comme tous les premiers écrivains; il eut la même ambition que les auteurs du *Zend* & du *Védam*, la même qu'eurent *Manéthon* en Egypte & *Hésiode* en Grèce.

Ce qui prouve la prodigieuse antiquité du livre de *Sanchoniaton*, c'est qu'on en lisait les premières lignes dans les mystères d'*Isis* & de *Cérès*, hommage que les Egyptiens & les Grecs n'eussent pas rendu à un auteur étranger, s'il n'avait pas été regardé comme une des premières sources des connaissances humaines.

Sanchoniaton n'écrivit rien de lui-même; il consulta toutes les archives anciennes, & sur-tout le prêtre *Jerombal*. Le nom de *Sanchoniaton* signifie en ancien Phénicien, *Amateur de la vérité*. *Porphyre*, *Théodoret*, *Eusèbe* l'avouent. La Phénicie était appelée *le pays des Archives*, *Kirjath Sepher*. Quand les Hébreux vinrent s'établir dans une partie de cette contrée, ils lui rendirent ce témoignage, comme on le voit dans *Josué* & dans *les Juges*.

Jerombal consulté par *Sanchoniaton* était prêtre du Dieu suprême, que les Phéniciens nommaient *Iaho*, *Jehova*, nom réputé sacré, adopté chez les Egyptiens, & ensuite chez les Juifs. On voit par les fragmens de ce monument si antique, que Tyr existait depuis très-longtems, quoiqu'elle ne fut pas parvenue encore à être une ville puissante.

Ce mot *El*, qui désignait Dieu chez les premiers Phéniciens, a quelque rapport à l'*Alla* des Arabes; & il est probable que de ce monosyllabe *El*, les Grecs composèrent leur *Elios*. Mais ce qui est plus remarquable, c'est qu'on trouve chez les anciens

Digitized by Google

Phéniciens le mot *Eloa*, *Eloïm*, dont les Hébreux se servirent très-longtems après, quand ils s'établirent dans le Canaan.

C'est de la Phénicie que les Juifs prirent tous les noms qu'ils donnèrent à Dieu, *Eola*, *Iaho*, *Adonai*; cela ne peut être autrement, puisque les Juifs ne parlèrent longtems en Canaan que la langue phénicienne.

Ce mot *Iaho*, ce nom ineffable chez les Juifs, & qu'ils ne prononçaient jamais, était si commun dans l'Orient, que *Diodore* dans son livre second, en parlant de ceux qui feignirent des entretiens avec les Dieux, dit que Minos *se vantoit d'avoir communiqué avec le Dieu* Zeus; Zamolxis *avec la déesse* Vesta, *& le Juif* Moyse *avec le Dieu* Iaho, &c.

Ce qui mérite sur-tout d'être observé, c'est que *Sanchoniaton* en rapportant l'ancienne cosmologie de son pays, parle d'abord du chaos enveloppé d'un air ténébreux, *Chautereb*. L'Erèbe, la nuit d'*Hésiode*, est prise du mot phénicien qui s'est conservé chez les Grecs. Du chaos sortit *Muth* ou *Moth*, qui signifie la matière. Or qui arrangea la matière? C'est *Colpi Iaho*, l'Esprit de Dieu, le vent de Dieu, ou plutôt la bouche de Dieu, la voix de Dieu. C'est à la voix de Dieu que naquirent les animaux & les hommes.

Il est aisé de se convaincre que cette cosmogonie est l'origine de presque toutes les autres. Le peuple le plus ancien est toujours imité par ceux qui viennent après lui; ils apprennent sa langue, ils suivent une partie de ses rites, ils s'approprient ses antiquités & ses fables. Je sais combien toutes les origines Chaldéennes, Syriennes, Phéniciennes, Egyptiennes & Grecques sont obscures. Quelle origine ne l'est pas? Nous ne pouvons avoir rien de certain sur la formation du monde, que ce que le Créateur du monde aura daigné nous apprendre lui-même. Nous marchons avec sûreté jusqu'à certaines bornes: nous savons que Babylone existait avant Rome, que les villes de Syrie étaient puissantes avant qu'on connût Jérusalem, qu'il y avait des Rois d'Egypte avant *Jacob*, avant *Abraham*; nous savons quelles sociétés se sont établies les dernières; mais pour savoir précisément quel fut le premier peuple, il faut une révélation.

Au moins nous est-il permis de peser les probabilités & de nous

Digitized by Google

nous ſervir de notre raiſon dans ce qui n'intéreſſe point nos dogmes ſacrés ſupérieurs à toute raiſon.

Il eſt très-avéré que les Phéniciens occupaient depuis long-temps leur pays avant que les Hébreux s'y préſentaſſent. Les Hébreux purent-ils apprendre la langue phénicienne, quand ils erraient loin de la Phénicie dans le déſert au milieu de quelques hordes d'Arabes ?

La langue phénicienne put-elle devenir le langage ordinaire des Hébreux ? & purent-ils écrire dans cette langue du temps de *Joſué* parmi des dévaſtations & des maſſacres continuels ? Les Hébreux après *Joſué* devenus long-temps eſclaves dans ce même pays qu'ils avaient mis à feu & à ſang, n'apprirent-ils pas alors un peu de la langue de leurs maîtres, comme depuis ils apprirent un peu de Chaldéen quand ils furent eſclaves à Babylone ?

N'eſt-il pas de la plus grande vraiſemblance qu'un peuple commerçant, induſtrieux, ſavant, établi de temps immémorial, & qui paſſe pour l'inventeur des lettres, écrivit long temps avant un peuple errant nouvellement établi dans ſon voiſinage, ſans aucune ſcience, ſans aucune induſtrie, ſans aucun commerce, ſubſiſtant uniquement de rapines ?

Peut-on nier ſérieuſement l'authenticité des fragmens de *Sanchoniaton* conſervés par *Euſèbe ?* ou peut-on imaginer avec le ſavant *Huet* que *Sanchoniaton* ait puiſé chez *Moyſe ?* Quand tout ce qui reſte de monumens antiques nous avertit que *Sanchoniaton* vivait à-peu près du temps de *Moyſe*, nous ne décidons rien ; c'eſt au lecteur éclairé & judicieux à décider entre *Huet* & *Vandale* qui l'a refuté. Nous cherchons la vérité & non la diſpute.

Des Scythes, & des Gomerites.

Laiſſons *Gomer* preſqu'au ſortir de l'arche, aller ſubjuguer les Gaules & les peupler en quelques années. Laiſſons aller *Tubal* en Eſpagne, & *Magog* dans le nord de l'Allemagne, vers le temps où les fils de *Cham* faiſaient une prodigieuſe quantité d'enfans tout noirs vers la Guinée & le Congo. Ces impertinences dégoutantes ſont débitées dans tant de livres,

Digitized by Google

que ce n'eſt pas la peine d'en parler. Les enfans commencent à en rire. Mais par quelle faibleſſe, ou par quelle malignité ſecrete, ou par quelle affectation de montrer une éloquence déplacée, tant d'hiſtoriens ont-ils fait de ſi grands éloges des Scythes qu'ils ne connaiſſaient pas?

Pourquoi *Quinte-Curce*, en parlant des Scythes qui habitaient au nord de la Sogdiane au-delà de l'Oxus, (qu'il prend pour le Tanaïs qui en eſt à cinq cents lieues) pourquoi, dis-je, *Quinte-Curce* met-il une harangue philoſophique dans la bouche de ces barbares? pourquoi ſuppoſe-t-il qu'ils reprochent à *Alexandre* ſa ſoif de conquérir? pourquoi leur fait-il dire qu'*Alexandre* eſt le plus fameux voleur de la terre, eux qui avaient exercé le brigandage dans toute l'Aſie ſi longtemps avant lui? pourquoi enfin, *Quinte-Curce* peint-il ces Scythes comme les plus juſtes de tous les hommes? La raiſon en eſt que, comme il place le Tanaïs du côté de la mer Caſpienne en mauvais géographe, il parle du prétendu déſintéreſſement des Scythes en déclamateur.

Si *Horace* en oppoſant les mœurs des Scythes à celles des Romains, fait en vers harmonieux le panégyrique de ces barbares, s'il dit,

Campeſtres melius Scythæ
Quorum plauſtra vagas rite trahunt domos
Vivunt & rigidi Getæ:
Voyez les habitans de l'affreuſe Scythie
Qui vivent ſur des chars,
Avec plus d'innocence ils conſument leur vie
Que le peuple de Mars;

c'eſt qu'*Horace* parle en poëte un peu ſatyrique, qui eſt bien aiſe d'élever des étrangers aux dépens de ſon pays.

C'eſt par la même raiſon que *Tacite* s'épuiſe à louer les barbares Germains, qui pillaient les Gaules & qui immolaient des hommes à leurs abominables Dieux. *Tacite*, *Quinte-Curce*, *Horace* reſſemblent à ces pédagogues, qui pour donner de l'émulation à leurs diſciples, prodiguent en leur préſence

Digitized by Google

des louanges à des enfans étrangers, quelque groſſiers qu'ils puiſſent être.

Les Scythes ſont ces mêmes barbares que nous avons depuis appelés Tartares; ce ſont ceux-là même qui long-temps avant *Alexandre* avaient ravagé pluſieurs fois l'Aſie, & qui ont été les déprédateurs d'une grande partie du continent. Tantôt ſous le nom de Monguls, ou de Huns, ils ont aſſervi la Chine & les Indes; tantôt ſous le nom de Turcs, ils ont chaſſé les Arabes qui avaient conquis une partie de l'Aſie. C'eſt de ces vaſtes campagnes que partirent les Huns pour aller juſqu'à Rome. Voilà ces hommes déſintéreſſés & juſtes, dont nos compilateurs vantent encore aujourd'hui l'équité quand ils copient *Quinte-Curce*. C'eſt ainſi qu'on nous accable d'hiſtoires anciennes ſans choix & ſans jugement; on les lit à-peu-près avec le même eſprit qu'elles ont été faites, & on ne ſe met dans la tête que des erreurs.

Les Ruſſes habitent aujourd'hui l'ancienne Scythie Européne; ce ſont eux qui ont fourni à l'hiſtoire des vérités bien étonnantes. Il y a eu ſur la terre des révolutions qui ont plus frappé l'imagination; il n'y en a pas une qui ſatisfaſſe autant l'eſprit humain & qui lui faſſe autant d'honneur. On a vû des conquérans & des dévaſtations; mais qu'un ſeul homme ait en vingt années changé les mœurs, les loix, l'eſprit du plus vaſte empire de la terre, que tous les arts ſoient venus en foule embellir des déſerts, c'eſt là ce qui eſt admirable. Une femme qui ne ſavait ni lire ni écrire, perfectionna ce que *Pierre le grand* avait commencé. Une autre femme (*Elizabeth*) étendit encore ces nobles commencemens. Uue autre impératrice encore, eſt allée plus loin que les deux autres; ſon génie s'eſt communiqué à ſes ſujets; les révolutions du palais n'ont pas retardé d'un moment les progrès de la félicité de l'empire; & enfin, on a vû en un demi-ſiecle la cour de Scythie plus éclairée que ne l'ont été jamais la Grèce & Rome.

De l'Arabie.

Si l'on eſt curieux de monumens tels que ceux de l'Egypte, je ne crois pas qu'on doive les chercher en Arabie. La Mec-

Digitized by Google

que fut, dit-on, bâtie vers le temps d'*Abraham*; mais elle eſt dans un terrein ſi ſablonneux & ſi ingrat, qu'il n'y a pas d'apparence qu'elle ait été fondée avant celles qu'on éleva près des fleuves dans des contrées fertiles. Plus de la moitié de l'Arabie eſt un vaſte déſert, ou de ſables, ou de pierres. Mais l'Arabie heureuſe a mérité ce nom, en ce qu'étant environnée de ſolitudes & d'une mer orageuſe, elle a été à l'abri de la rapacité des voleurs appelés conquérans juſqu'à *Mahomet*, ou plutôt elle fut la compagne de ſes victoires. Cet avantage eſt bien au-deſſus de ſes aromates, de ſon encens, de ſa canelle qui eſt d'une eſpèce médiocre, & même de ſon café qui fait aujourd'hui ſa richeſſe.

L'Arabie déſerte eſt ce pays malheureux habité par quelques Amalécites, Moabites, Madianites; pays affreux, qui ne contient pas aujourd'hui neuf à dix mille Arabes errans & voleurs, & qui ne peut en nourrir davantage. C'eſt dans ces mêmes déſerts qu'il eſt dit que deux millions d'Hébreux paſsèrent quarante années. Ce n'eſt point la vraie Arabie, & ce pays eſt ſouvent appelé déſert de Syrie.

L'Arabie pétrée n'eſt ainſi appelée que du nom de *Pétra*, petite forteresſe, à qui ſûrement les Arabes n'avaient pas donné ce nom, mais qui fut nommée ainſi par les Grecs vers le temps d'*Alexandre*. Cette Arabie pétrée eſt fort petite, & peut être confondue, ſans lui faire tort, avec l'Arabie déſerte. L'une & l'autre ont toujours été habitées par des hordes vagabondes.

Pour cette vaſte partie appelée *heureuſe*, plus de la moitié conſiſte auſſi en déſerts; mais quand on avance quelques milles dans les terres, ſoit à l'orient de Moka, ſoit même à l'orient de la Mecque, c'eſt alors qu'on trouve le pays le plus agréable de la terre. L'air y eſt parfumé, dans un été continuel, de l'odeur des plantes aromatiques que la nature y fait croître ſans culture. Mille ruiſſeaux deſcendent des montagnes & entretiennent une fraîcheur perpétuelle, qui tempère l'ardeur du ſoleil ſous des ombrages toujours verds.

C'eſt ſur-tout dans ces pays que le mot de *jardin*, *paradis*, ſignifia la faveur céleſte.

Les jardins de Saana vers Aden, furent plus fameux chez les Arabes, que ne le furent depuis ceux d'*Alcinoüs* chez les

Digitized by Google

Grecs. Et cet *Aden* ou *Eden*, était nommé le lieu des délices. On parle encore d'un ancien *Shedad*, dont les jardins n'étaient pas moins renommés. La félicité dans ces climats brûlans était l'ombrage.

Ce vaſte pays de l'Yemen eſt ſi beau, ſes ports ſont ſi heureuſement ſitués ſur l'océan Indien, qu'on prétend qu'*Alexandre* voulut conquérir l'Yemen pour en faire le ſiége de ſon empire, & y établir l'entrepôt du commerce du monde. Il eût entretenu l'ancien canal des rois d'Egypte, qui joignait le Nil à la mer rouge; & tous les tréſors de l'Inde auraient paſſé d'Aden, ou d'Eden, à ſa ville d'Alexandrie. Une telle entrepriſe ne reſſemble pas à ces fables inſipides & abſurdes dont toute l'hiſtoire ancienne eſt remplie. Il eût fallu à la vérité ſubjuguer toute l'Arabie. Si quelqu'un le pouvait, c'était *Alexandre*. Mais il paraît que ces peuples ne le craignirent point; ils ne lui envoyèrent pas même des députés quand il tenait ſous le joug l'Egypte & la Perſe.

Les Arabes défendus par leurs déſerts & par leur courage, n'ont jamais ſubi le joug étranger. *Trajan* ne conquit qu'un peu de l'Arabie pétrée. Aujourd'hui même ils bravent la puiſſance du Turc. Ce grand peuple a toujours été auſſi libre que les Scythes, & plus civiliſé qu'eux.

Il faut bien ſe garder de confondre ces anciens Arabes avec les hordes qui ſe diſent deſcendues d'*Iſmaël*. Les Iſmaëlites, ou Agaréens, ou ceux qui ſe diſaient enfans de *Cethura*, étaient des tribus étrangères, qui ne mirent jamais le pied dans l'Arabie heureuſe. Leurs hordes erraient dans l'Arabie pétrée, vers le pays de Madian; elles ſe mêlèrent depuis avec les vrais Arabes du temps de *Mahomet*, quand elles embraſſèrent ſa religion.

Ce ſont les peuples de l'Arabie proprement dite, qui étaient véritablement indigènes, c'eſt-à-dire, qui de temps immémorial habitaient ce beau pays ſans mélange d'aucune autre nation, ſans avoir jamais été ni conquis, ni conquérans. Leur religion était la plus naturelle & la plus ſimple de toutes; c'était le culte d'un Dieu, & la vénération pour les étoiles, qui ſemblaient ſous un ciel ſi beau & ſi pur, annoncer la grandeur de Dieu avec plus de magnificence que le reſte de la

Digitized by Google

nature. Ils regardaient les planètes comme les médiatrices entre Dieu & les hommes. Ils eurent cette religion jusqu'à *Mahomet*. Je crois bien qu'il y eut beaucoup de superstitions, puisqu'ils étaient hommes ; mais séparés du reste du monde par des mers & des déserts, possesseurs d'un pays délicieux ; & se trouvant au-dessus de tout besoin & de toute crainte, ils dûrent être nécessairement moins méchans & moins superstitieux que d'autres nations.

On ne les avait jamais vus ni envahir le bien de leurs voisins comme des bêtes carnacières affamées, ni égorger les faibles, en prétextant les ordres de la divinité, ni faire leur cour aux puissans en les flattant par de faux oracles. Leurs superstitions ne furent ni absurdes ni barbares.

On ne parle point d'eux dans nos histoires universelles fabriquées dans notre occident. Je le crois bien ; ils n'ont aucun rapport avec la petite nation juive qui est devenue l'objet & le fondement de nos histoires prétendues universelles, dans lesquelles un certain genre d'auteurs se copiant les uns les autres, oublient les trois quarts de la terre.

De Bram, Abram, Abraham.

Il semble que ce nom de *Bram*, *Brama*, *Abram*, *Ibrahim*, soit un des noms des plus communs aux anciens peuples de l'Asie. Les Indiens que nous croyons une des premières nations, font de leur Brama un fils de Dieu, qui enseigna aux brames la manière de l'adorer. Ce nom fut en vénération de proche en proche. Les Arabes, les Chaldéens, les Persans se l'approprièrent, & les Juifs le regardèrent comme un de leurs patriarches. Les Arabes qui trafiquaient avec les Indiens, eurent probablement les premiers quelques idées confuses de *Brama*, qu'ils nommèrent *Abrama*, & dont ensuite ils se vantèrent d'être descendus. Les Chaldéens l'adoptèrent comme un législateur. Les Perses appelaient leur ancienne religion, *Millat Ibrahim* ; les Mèdes *Kish Ibrahim*. Ils prétendaient que cet *Ibrahim*, ou *Abraham*, était de la Bactriane, & qu'il avait vécu près de la ville de Balk. Ils révéraient en lui un prophete de

Digitized by Google

la religion de l'ancien *Zoroaſtre*. Il n'appartient ſans doute qu'aux Hébreux, puiſqu'ils le reconnaiſſent pour leur pere dans leurs livres ſacrés.

Des ſavans ont cru que le nom était Indien, parce que les prêtres Indiens s'appelaient brames, brachmanes, & que pluſieurs de leurs inſtitutions ſacrées ont un rapport immédiat à ce nom, au lieu que chez les Aſiatiques occidentaux vous ne voyez aucun établiſſement qui tire ſon nom d'*Abram*, ou *Abraham*. Nulle ſociété ne s'eſt jamais nommée *Abramique*. Nul rite, nulle cérémonie de ce nom. Mais puiſque les livres Juifs diſent qu'*Abraham* eſt la tige des Hébreux, il faut les croire ſans difficulté.

L'Alcoran cite, touchant *Abraham*, les anciennes hiſtoires Arabes; mais il en dit très-peu de choſe. Elles prétendent que cet *Abraham* fonda la Mecque.

Les Juifs le font venir de Chaldée, & non pas de l'Inde, ou de la Bactriane; ils étaient voiſins de la Chaldée; l'Inde, & la Bactriane leur étaient inconnues. *Abraham* était un étranger pour tous ces peuples, & la Chaldée étant un pays dès long-temps renommé pour les ſciences & les arts, c'était un honneur, humainement parlant, pour une petite nation renfermée dans la Paleſtine, de compter un ancien ſage reputé Chaldéen au nombre de ſes ancêtres.

S'il eſt permis d'examiner la partie hiſtorique des livres judaïque par les mêmes regles qui nous conduiſent dans la critique des autres hiſtoires, il faut convenir avec tous les commentateurs que le récit des aventures d'*Abraham* tel qu'il ſe trouve dans le pentateuque, ſerait ſujet à quelques difficultés, s'il ſe trouvait dans une autre hiſtoire.

La Geneſe dit qu'*Abraham* ſortit d'Aran âgé de ſoixante & quinze ans, après la mort de ſon pere.

Mais la même Geneſe dit que *Tharé* ſon pere l'ayant engendré à ſoixante & dix ans, vécut juſques à deux cent cinq. Ainſi *Abraham* avait cent trente-cinq ans quand il quitta la Chaldée. Il paraît étrange qu'à cet âge il ait abandonné le fertile pays de la Méſopotamie, pour aller à trois cents milles de là, dans la contrée ſtérile & pierreuſe de Sichem, qui n'était point un lieu de commerce. De Sichem on le fait aller acheter

Digitized by Google

du blé à Memphis, qui eſt environ à ſix cents milles ; & dès qu'il arrive, le roi devient amoureux de ſa femme âgée de ſoixante & quinze ans.

Je ne touche point à ce qu'il y a de divin dans cette hiſtoire ; je m'en tiens toujours aux recherches de l'antiquité. Il eſt dit qu'*Abraham* reçut de grands préſens du roi d'Egypte. Ce pays était dès-lors un puiſſant état ; la monarchie était établie, les arts y étaient donc cultivés ; le fleuve avait été dompté, on avait creuſé par-tout des canaux pour recevoir ſes inondations, ſans quoi la contrée n'eût pas été habitable.

Or je demande à tout homme ſenſé, s'il n'avait pas fallu des ſiecles pour établir un tel empire dans un pays long-temps inacceſſible & dévaſté par les eaux mêmes qui le fertiliſèrent ? *Abram*, ſelon la Genèſe, arriva en Egypte deux mille ans avant notre ére vulgaire. Il faut donc pardonner aux *Manétons*, aux *Herodotes*, aux *Diodores*, aux *Eratoſthénes*, & à tant d'autres, la prodigieuſe antiquité qu'ils accordent tous au royaume d'Egypte ; & cette antiquité devait être très-moderne en comparaiſon de celle des Chaldéens, & des Syriens.

Qu'il ſoit permis d'obſerver un trait de l'hiſtoire d'*Abraham*. Il eſt repréſenté au ſortir de l'Egypte comme un paſteur Nomade, errant entre le mont Carmel & le lac Aſphaltide ; c'eſt le déſert le plus aride de l'Arabie pétrée. Il y voiture ſes tentes avec trois cent dix-huit ſerviteurs, & ſon neveu *Loth* eſt établi dans la ville ou bourg de Sodome. Un roi de Babylone, un roi de Perſe, un roi de Pont, & un roi de pluſieurs autres nations, ſe liguent enſemble pour faire la guerre à Sodome & à quatre bourgades voiſines. Ils prennent ces bourgs & Sodome. *Loth* eſt leur priſonnier. Il n'eſt pas aiſe de comprendre comment cinq grands rois ſi puiſſans ſe liguèrent pour venir ainſi attaquer une horde d'Arabes dans un coin de terre ſi ſauvage, ni comment *Abraham* défit de ſi puiſſans monarques avec trois cents valets de campagne, ni comment il les pourſuivit juſques par-delà Damas. Quelques traducteurs ont mis *Dan* pour *Damas* ; mais *Dan* n'exiſtait pas du temps de *Moyſe*, encore moins du temps d'*Abraham*. Il y a de l'extrêmité du lac Aſphaltide où Sodome était ſituée, juſqu'à Damas, plus de trois cents milles de route. Tout cela eſt au deſſus de nos conceptions.

Tout

Digitized by Google

Tout eſt miraculeux dans l'hiſtoire des Hébreux. Nous l'avons déja dit, & nous rediſons encore que nous croyons ces prodiges & tous les autres, ſans aucun examen.

De l'Inde.

S'il eſt permis de faire des conjectures, les Indiens vers le Gange ſont peut-être les hommes les plus anciennement raſſemblés en corps de peuple. Il eſt certain que le terrain où les animaux trouvent la pâture la plus facile eſt bientôt couvert de l'eſpèce qu'elle peut nourrir. Or il n'y a point de contrée au monde où l'eſpèce humaine ait ſous ſa main des alimens plus ſains, plus agréables, & en plus grande abondance, que vers le Gange; le riz y croît ſans culture; l'ananas, le cocos, la date, le figuier, préſentent de tous côtés des mets délicieux; l'oranger, le citronier, fourniſſent à-la-fois des boiſſons rafraîchiſſantes avec quelque nourriture. Les cannes de ſucre ſont ſous la main. Les palmiers, les figuiers à larges feuilles, donnent le plus épais ombrage. On n'a pas beſoin dans ce pays, d'écorcher des troupeaux pour défendre ſes enfans des rigueurs des ſaiſons; on les élève encore aujourd'hui tout nuds juſqu'à la puberté. Jamais ou ne fut obligé dans ce pays de riſquer ſa vie pour la ſoutenir, en attaquant les animaux, & en ſe nourriſſant de leurs membres déchirés, comme on fait preſque par-tout ailleurs.

Les hommes ſe ſeront raſſemblés d'eux-mêmes en ſociété dans ce climat heureux; on ne ſe ſera point diſputé un terrain aride pour y établir de maigres troupeaux; on ne ſe ſera point fait la guerre pour un puits, pour une fontaine, comme ont fait des barbares dans l'Arabie pétrée.

Je ne parlerai point ici des anciens monumens dont les brames ſe vantent; il ſuffit de ſavoir que les raretés les plus antiques que l'empereur Chinois *Cam-hi* eut dans ſon palais étaient Indiennes : il montrait à nos miſſionnaires mathématiciens d'anciennes monnoies Indiennes, frappées au coin, fort antérieures aux monnoies de cuivre des empereurs Chinois : & c'eſt probablement des Indiens que les rois de Perſe apprirent l'art monétaire.

Digitized by Google

Les Grecs avant *Pythagore* voyageaient dans l'Inde pour s'inſtruire. Les ſignes des ſept planètes & des ſept métaux ſont encore dans preſque toute la terre ceux que les Indiens inventèrent : les Arabes furent obligés de prendre leurs chiffres. Celui des jeux qui fait le plus d'honneur à l'eſprit humain nous vient inconteſtablement de l'Inde ; les éléphans auxquels nous avons ſubſtitué des tours, en ſont une preuve.

Enfin, les peuples les plus anciennement connus, Perſans, Phéniciens, Arabes, Egyptiens, allèrent de temps immémorial trafiquer dans l'Inde, pour en rapporter les épiceries que la nature n'a données qu'à ces climats, ſans que jamais les Indiens allaſſent rien demander à aucune de ces nations.

On nous parle d'un *Bacchus*, qui partit, dit-on, d'Egypte, ou d'une contrée de l'Aſie occidentale, pour conquérir l'Inde. Ce *Bacchus* quel qu'il ſoit, ſavait donc qu'il y avait au bout de notre continent une nation qui valait mieux que la ſienne. Le beſoin fit les premiers brigands, ils n'envahirent l'Inde que parce qu'elle était riche, & ſûrement le peuple riche eſt raſſemblé, civiliſé, policé, long-temps avant le peuple voleur.

Ce qui me frappe le plus dans l'Inde, c'eſt cette ancienne opinion de la tranſmigration des ames, qui s'étendit avec le temps juſqu'à la Chine & dans l'Europe. Ce n'eſt pas que les Indiens fuſſent ce que c'eſt qu'une ame : mais ils imaginaient que ce principe, ſoit aérien, ſoit igné, allait ſucceſſivement animer d'autres corps. Remarquons attentivement ce ſyſtême de philoſophie qui tient aux mœurs. C'était un grand frein pour les pervers que la crainte d'être condamné par *Viſnou*, & par *Brama*, à devenir les plus vils & les plus malheureux des animaux. Nous verrons bientôt que tous les grands peuples avaient une idée de l'autre vie, quoiqu'avec des notions différentes. Je ne vois guères parmi les anciens empires que les Chinois qui n'établirent pas la doctrine de l'immortalité de l'ame. Leurs premiers légiſlateurs ne promulguèrent que des loix morales; ils crurent qu'il ſuffiſait d'exhorter les hommes à la vertu, & de les y forcer par une police ſévère.

Les Indiens eurent un frein de plus en embraſſant la doctrine de la métempſycoſe; la crainte de tuer ſon pere ou ſa mere en tuant des hommes & des animaux, leur inſpira une

Digitized by Google

horreur pour le meurtre & pour toute violence, qui devint chez eux une seconde nature. Ainsi tous les Indiens, dont les familles ne se sont alliées ni aux Arabes, ni aux Tartares, sont encore aujourd'hui les plus doux de tous les hommes. Leur religion & la température de leur climat, rendirent ces peuples entièrement semblables à ces animaux paisibles que nous élevons dans nos bergeries, & dans nos colombiers pour les égorger à notre plaisir. Toutes les nations farouches qui descendirent du Caucase, du Taurus, & de l'Immaüs pour subjuguer les habitans des bords de l'Inde, de l'Hidaspe, du Gange, les asservirent en se montrant.

C'est ce qui arriverait aujourd'hui à ces chrétiens primitifs appelés Quakers, aussi pacifiques que les Indiens; ils seraient dévorés par les autres nations, s'ils n'étaient protégés par leurs belliqueux compatriotes. La religion chrétienne que ces seuls primitifs suivent à la lettre, est aussi ennemie du sang que la Pythagoricienne. Mais les peuples chrétiens n'ont jamais observé leur religion, & les anciennes castes Indiennes ont toujours pratiqué la leur. C'est que le Pythagorisme est la seule religion au monde qui ait su faire de l'horreur du meurtre une piété filiale & un sentiment religieux. La transmigration des ames est un système si simple, & même si vraisemblable aux yeux des peuples ignorans, il est si facile de croire que ce qui anime un homme peut ensuite en animer un autre, que tous ceux qui adoptèrent cette religion, crurent voir les ames de leurs parens dans tous les hommes qui les environnaient. Ils se crurent tous freres, peres, meres, enfans, les uns des autres. Cette idée inspirait nécessairement une charité universelle. On tremblait de blesser un être qui était de la famille : en un mot l'anciennne religion de l'Inde & celle des lettrés à la Chine, sont les seules dans lesquelles les hommes n'aient point été barbares. Comment peut-il arriver qu'ensuite ces mêmes hommes qui se faisaient un crime d'égorger un animal, permissent que les femmes se brûlassent sur le corps de leurs maris, dans la vaine espérance de renaître dans des corps plus beaux & plus heureux? c'est que le fanatisme & les contradictions sont l'apanage de la nature humaine.

Il faut sur-tout considérer que l'abstinence de la chair des

Digitized by Google

animaux est une suite de la nature du climat. L'extrême chaleur & l'humidité y pourrissent bientôt la viande, elle y est une très-mauvaise nourriture. Les liqueurs fortes y sont aussi défendues par la nature qui exige dans l'Inde des boissons rafraîchissantes. La métempsycose passa à la vérité chez nos nations septentrionales. Les Celtes crurent qu'ils renaîtraient dans d'autres corps : mais si les druïdes avaient ajouté à cette doctrine la défense de manger de la chair, ils n'auraient pas été obéis.

Nous ne connaissons presque rien des anciens rites des brames conservés jusques à nos jours. Ils communiquent peu les livres du *Hanscrit* qu'ils ont encore dans cette ancienne langue sacrée : leurs *Védams* ont été aussi long-temps inconnus que le *Zend* des Perses, & que les cinq *Kings* des Chinois. Il n'y a guères que six vingts ans que les Européans eurent les premières notions des cinq *Kings* : & le *Zend* n'a été vu que par le célèbre docteur *Hide*, qui n'eut pas de quoi l'acheter, & de quoi payer l'interprète, & par le marchand *Chardin* qui ne voulut pas en donner le prix qu'on lui en demandait. Nous n'eûmes que cet extrait du *Zend*, ce *Sadder* dont j'ai parlé fort au long.

Un hazard plus heureux a procuré à la bibliothèque de Paris, un ancien livre des brames, c'est l'*Ezourvedam*, écrit avant l'expédition d'*Alexandre* dans l'Inde, avec un rituel de tous les anciens rites des bracmanes, intitulé le *Cormo-Védam* : ce manuscrit traduit par un brame, n'est pas à la vérité le *Védam* lui-même, mais c'est un résumé des opinions & des rites contenus dans cette loi. Nous pouvons donc nous flatter d'avoir aujourd'hui quelque connaissance des trois plus anciens écrits qui soit au monde.

Il faut désespérer d'avoir jamais rien des Egyptiens; leurs livres sont perdus; leur religion s'est anéantie; ils n'entendent plus leur ancienne langue vulgaire, encore moins la sacrée. Ainsi ce qui était plus près de nous, plus facile à conserver, déposé dans des bibliothèques immenses, a péri pour jamais; & nous avons trouvé au bout du monde des monumens non moins antiques, que nous ne devions pas espérer de découvrir.

Digitized by Google

On ne peut douter de la vérité, de l'autenticité de ce rituel des bracmanes dont je parle. L'auteur assurément ne flatte pas sa secte; il ne cherche point à déguiser ses superstitions, à leur donner quelque vraisemblance par des explications forcées, à les excuser par des allégories. Il rend compte des loix les plus extravagantes avec la simplicité de la candeur. L'esprit humain paraît là dans toute sa misère. Si les brames observaient toutes les loix de leur *Védam*, il n'y a point de moine qui voulût s'assujétir à cet état. A peine le fils d'un brame est-il né, qu'il est l'esclave des cérémonies. On frotte sa langue avec de la poix résine, détrempée dans de la farine; on prononce le mot *Oum;* on invoque vingt divinités avant qu'on lui ait coupé le bout du nombril; mais aussi on lui dit, *Vivez pour commander aux hommes;* & dès qu'il peut parler, on lui fait sentir la dignité de son être. En effet, les bracmanes furent long-temps souverains dans l'Inde, & la théocratie fut établie dans cette vaste contrée plus qu'en aucun pays du monde.

Bientôt on expose l'enfant à la lune : on prie l'Etre suprême d'effacer les péchés que l'enfant peut avoir commis, quoiqu'il ne soit né que depuis huit jours : on adresse des antiennes au feu; on donne à l'enfant avec cent cérémonies le nom de *Chormo*, qui est le titre d'honneur des brames.

Dès que cet enfant peut marcher, il passe sa vie à se baigner & à réciter des prières. Il fait le sacrifice des morts; & ce sacrifice est institué pour que *Brama* donne à l'ame des ancêtres de l'enfant une demeure agréable dans d'autres corps.

On fait des prières aux cinq vents qui peuvent sortir par les cinq ouvertures du corps humain. Cela n'est pas plus étrange que les prières récitées au dieu *Pet* par les bonnes vieilles de Rome.

Nulle fonction de la nature, nulle action chez les brames sans prières. La première fois qu'on rase la tête de l'enfant, le pere dit au rasoir dévotement, *Rasoir, rase mon fils comme tu as rasé le Soleil & le Dieu Indro.* Il se pourrait après tout que le dieu *Indro* eût été autrefois rasé : mais pour le soleil, cela n'est pas aisé à comprendre, à moins que les brames n'aient eu notre *Apollon*, que nous représentons encore sans barbe.

Digitized by Google

Le récit de toutes ces cérémonies ſerait auſſi ennuyeux qu'elles nous paraiſſent ridicules; & dans leur aveuglement ils en diſent autant des nôtres; mais il y a chez eux un myſtère qui ne doit pas être paſſé ſous ſilence : c'eſt le *Matricha Machom*. On ſe donne par ce myſtère un nouvel être, une nouvelle vie.

L'ame eſt ſuppoſée être dans la poitrine, & c'eſt en effet le ſentiment de preſque toute l'antiquité. On paſſe la main de la poitrine à la tête, en appuyant ſur le nerf qu'on croit aller d'un de ces organes à l'autre, & l'on conduit ainſi ſon ame à ſon cerveau; quand on eſt ſûr que ſon ame eſt bien montée, alors le jeune homme s'écrie que ſon ame & ſon corps ſont réunis à l'Etre ſuprême, & dit : *Je ſuis moi-même une partie de la Divinité.*

Cette opinion a été celle des plus reſpectables philoſophes de la Grèce, de ces Stoïciens qui ont élevé la nature humaine au-deſſus d'elle-même, celle des divins *Antonins;* & il faut avouer que rien n'était plus capable d'inſpirer de grandes vertus. Se croire une partie de la Divinité, c'eſt s'impoſer la loi de ne rien faire qui ne ſoit digne de Dieu même.

On trouve dans cette loi des bracmanes dix commandemens, & ce ſont dix péchés à éviter. Ils ſont diviſés en trois eſpèces, les péchés du corps, ceux de la parole, ceux de la volonté. Frapper, tuer ſon prochain, le voler, violer les femmes, ce ſont les péchés du corps; diſſimuler, mentir, injurier, ce ſont les péchés de la parole; ceux de la volonté conſiſtent à ſouhaiter le mal, à regarder le bien des autres avec envie, à n'être pas touché des misères d'autrui. Ces dix commandemens ſont pardonner tous les rites ridicules. On voit évidemment que la morale eſt la même chez toutes les nations civiliſées, & que les uſages les plus conſacrés chez un peuple, paraiſſent aux autres ou extravagans ou haïſſables. Les rites établis diviſent aujourd'hui le genre humain, & la morale le réunit.

La ſuperſtition n'empêcha jamais les bracmanes de reconnaître un Dieu unique. *Strabon* dans ſon 15e. livre dit qu'ils adorent un Dieu ſuprême, qu'ils gardent le ſilence pluſieurs années avant d'oſer parler, qu'ils ſont ſobres, chaſtes, tempérans; qu'ils vivent dans la juſtice, & qu'ils meurent ſans re-

Digitized by Google

gret. C'eſt le témoignage que leur rendent *St Clément d'Alexandrie*, *Apulée*, *Porphire*, *Pallade*, *Saint-Ambroiſe*. N'oublions pas ſur-tout qu'ils eurent un paradis terreſtre, & que les hommes qui abuſèrent des bienfaits de Dieu furent chaſſés de ce paradis.

La chute de l'homme dégénéré eſt le fondement de la théologie de preſque toutes les anciennes nations. Le penchant naturel de l'homme à ſe plaindre du préſent, & à vanter le paſſé, a fait imaginer par-tout une eſpèce d'âge d'or auquel les ſiecles de fer ont ſuccédé. Ce qui eſt plus ſingulier encore, c'eſt que le *Védam* des anciens bracmanes enſeigne que le premier homme fut *Adimo*, & la première femme *Procriti*. *Adimo* ſignifiait *Seigneur*, & *Procriti* voulait dire *la vie*; comme *Heva* chez les Phéniciens & les Hébreux ſignifiait auſſi la *vie* ou le *ſerpent*. Cette conformité mérite une grande attention.

De la Chine.

Oſerons-nous parler des Chinois ſans nous en rapporter à leurs propres annales? elles ſont confirmées par le témoignage unanime de nos voyageurs de différentes ſectes, jacobins, jéſuites, luthériens, calviniſtes, tous intéreſſés à ſe contredire. Il eſt évident que l'empire de la Chine était formé il y a plus de quatre mille ans. Ce peuple antique n'entendit jamais parler d'aucune de ces révolutions phyſiques, de ces inondations, de ces incendies dont la faible mémoire s'était conſervée & altérée dans les fables du déluge de *Deucalion*, & de la chute de *Phaëton*. Le climat de la Chine avait donc été préſervé de ces fléaux, comme il le fut toujours de la peſte proprement dite, qui a tant de fois ravagé l'Afrique, l'Aſie & l'Europe.

Si quelques annales portent un caractère de certitude, ce ſont celles des Chinois, qui ont joint, comme on l'a déja dit ailleurs, l'hiſtoire du ciel à celle de la terre. Seuls de tous les peuples ils ont conſtamment marqué leurs époques par les éclipſes, par les conjonctions des planètes; & nos aſtronomes qui ont examiné leurs calculs, ont été étonnés de les trouver

Digitized by Google

preſque tous véritables. Les autres nations inventèrent des fables allégoriques, & les Chinois écrivirent leur hiſtoire la plume & l'aſtrolobe à la main, avec une ſimplicité dont on ne trouve point d'exemple dans le reſte de l'Aſie.

Chaque regne de leurs empereurs a été écrit par de contemporains; nulle différente manière de compter parmi eux; nulles chronologies qui ſe contrediſent. Nos voyageurs miſſionnaires rapportent avec candeur que lorſqu'ils parlèrent au ſage empereur *Cam-hi* des variations conſidérables de la chronologie de la Vulgate, des Septante, & des Samaritains, *Cam-hi* leur répondit: Eſt-il poſſible que les livres en qui vous croyez ſe combattent?

Les Chinois écrivaient ſur des tablettes légères de bambou, quand les Chaldéens n'écrivaient encore que ſur la brique; & ils ont même encore des anciennes tablettes que leurs vernis ont préſervées de la pourriture. Ce ſont peut-être les plus anciens monumens du monde. Point d'hiſtoire chez eux avant celles de leurs empereurs; point de fictions, aucun prodige, nul homme inſpiré qui ſe diſe demi-Dieu comme chez les Egyptiens & chez les Grecs; dès que ce peuple écrit, il écrit raiſonnablement.

Il diffère ſur-tout des autres nations, en ce que leur hiſtoire ne fait aucune mention d'un collége de prêtres qui ait jamais influé ſur les loix. Les Chinois ne remontent point juſqu'aux temps ſauvages où les hommes eurent beſoin qu'on les trompât pour les conduire. D'autres peuples commencèrent leur hiſtoire par l'origine du monde, le *Zend* des Perſes, le *Shaſta* & le *Védam* des Indiens, *Sanchoniaton*, *Manéton*; enfin, juſqu'à *Héſiode*, tous remontent à l'origine des choſes, à la formation du monde. Les Chinois n'ont point eu cette folie; leur hiſtoire n'eſt que celle des temps hiſtoriques.

C'eſt ici qu'il faut ſur-tout appliquer notre grand principe, qu'une nation dont les premières chroniques atteſtent l'exiſtence d'un vaſte empire puiſſant & ſage, doit avoir été raſſemblée en corps de peuple pendant des ſiecles antérieurs. Voilà ce peuple qui depuis plus de quatre mille ans écrit journellement ſes annales. Encore une fois, n'y aurait-il pas de la démence à ne pas voir que pour être exercé dans tous les arts

Digitized by Google

arts qu'exige la ſociété des hommes, & pour en venir non-ſeulement juſqu'à écrire, mais juſqu'à bien écrire, il avait fallu plus de temps que l'empire Chinois n'a duré, en ne comptant que depuis l'empereur *Fo-hi* juſqu'à nos jours? Il n'y a point de lettré à la Chine qui doute que les cinq *Kings* n'ayent été écrits deux mille trois cents ans avant notre ére vulgaire. Ce monument précède donc de quatre cents années les premières obſervations Babyloniennes envoyées en Grèce par *Calliſthène*. De bonne foi ſied-il bien à des lettrés de Paris de conteſter l'antiquité d'un livre Chinois, regardé comme authentique par tous les tribunaux de la Chine?

Les premiers rudimens ſont en tout genre plus lents chez les hommes que les grands progrès. Souvenons-nous toujours que preſque perſonne ne ſavait écrire il y a cinq cents ans, ni dans le Nord, ni en Allemagne, ni parmi nous. Ces tailles dont ſe ſervent encore aujourd'hui nos boulangers, étaient nos hiéroglyphes & nos livres de compte. Il n'y avait point d'autre arithmétique pour lever les impôts, & le nom de taille l'atteſte encore dans nos campagnes. Nos coutumes capricieuſes, qui n'ont été rédigées par écrit que depuis quatre cent cinquante ans, nous apprennent aſſez combien l'art d'écrire était rare alors. Il n'y a point de peuple en Europe qui n'ait fait en dernier lieu plus de progrès en un demi-ſiecle dans tous les arts, qu'il n'en avait fait depuis les invaſions des Barbares juſqu'au quatorzième ſiecle.

Je n'examinerai point ici pourquoi les Chinois, parvenus à connaître & à pratiquer tout ce qui eſt utile à la ſociété, n'ont pas été auſſi loin que nous allons aujourd'hui dans les ſciences. Ils ſont auſſi mauvais phyſiciens, je l'avoue, que nous l'étions il y a deux cents ans, & que les Grecs & les Romains l'ont été; mais ils ont perfectionné la morale, qui eſt la première des ſciences.

Leur vaſte & populeux empire était déja gouverné comme une famille, dont le monarque était le pere, & dont quarante tribunaux de légiſlation étaient regardés comme les frères aînés, quand nous étions errans en petit nombre dans la forêt des Ardennes.

Leur religion était ſimple, ſage, auguſte, libre de toute ſu-

Digitized by Google

perſtition & de toute barbarie, quand nous n'avions pas même encore des *Teutates* à qui des druïdes ſacrifiaient les enfans de nos ancêtres dans de grandes mannes d'oſier.

Les empereurs Chinois offraient eux-mêmes au Dieu de l'univers, au *Chang-ti*, au *Tien*, au principe de toutes choſes, les prémices des récoltes deux fois l'année; & de quelles récoltes encore? de ce qu'ils avaient ſemé de leurs propres mains. Cette coutume s'eſt ſoutenue pendant quarante ſiecles, au milieu même des révolutions & des plus horribles calamités.

Jamais la religion des empereurs & des tribunaux ne fut déshonorée par des impoſtures, jamais troublée par les querelles du ſacerdoce & de l'empire, jamais chargée d'innovations abſurdes qui ſe combattent les unes les autres avec des argumens auſſi abſurdes qu'elles, & dont la démence a mis à la fin le poignard aux mains des fanatiques conduits par des factieux. C'eſt par-là ſur-tout que les Chinois l'emportent ſur toutes les nations de l'univers.

Leur *Confutſée* n'imagina ni nouvelles opinions, ni nouveaux rite. Il ne fit ni l'inſpiré ni le prophete. C'était un magiſtrat qui enſeignait les anciennes loix. Nous diſons quelquefois, & bien mal-à-propos, *la religion de Confucius*; il n'en avait point d'autre que celle de tous les empereurs & de tous les tribunaux, point d'autre que celles des premiers ſages. Il ne recommande que la vertu, il ne prêche aucun myſtère. Il dit dans ſon premier livre, que pour apprendre à gouverner il faut paſſer tous ſes jours à ſe corriger: dans le ſecond, il prouve que Dieu a gravé lui-même la vertu dans le cœur de l'homme; il dit, que l'homme n'eſt point né méchant, & qu'il le devient par ſa faute: le troiſième eſt un recueil de maximes pures où vous ne trouvez rien de bas, & rien d'une allégorie ridicule. Il eut cinq mille diſciples, il pouvait ſe mettre à la tête d'un parti puiſſant, & il aima mieux inſtruire les hommes que les gouverner.

On s'eſt élevé avec force dans un *Eſſai ſur l'hiſtoire générale*, contre la témérité que nous avons eue au bout de l'occident de vouloir juger de cette cour orientale, & de lui attribuer l'athéïſme. Par quelle fureur en effet quelques-uns d'entre nous ont-ils pu appeler athée un empire dont preſque toutes les

Digitized by Google

loix ſont fondées ſur la connaiſſence d'un Etre ſuprême, rémunérateur & vengeur ? Les inſcriptions de leurs temples, dont nous avons des copies authentiques, ſont : *Au premier principe ſans commencement & ſans fin. Il a tout fait, il gouverne tout. Il eſt infiniment bon, infiniment juſte ; il éclaire, il ſoutient, il regle toute la nature.*

On a reproché en Europe aux jéſuites qu'on n'aimait pas, de flatter les athées de la Chine. Un Français nommé *Maigrot*, évêque de Conon, qui ne ſavait pas un mot de Chinois, fut député par un pape pour aller juger le procès ſur les lieux ; il traita *Confucius* d'athée, ſur ces paroles de ce grand-homme, *le ciel m'a donné la vertu, l'homme ne peut me nuire.* Le plus grand de nos ſaints n'a jamais débité de maxime plus céleſte. Si *Confucius* était athée, *Caton*, & le chancelier de l'*Hôpital* l'étaient auſſi.

Répétons ici pour faire rougir la calomnie, que les mêmes hommes qui ſoutenaient contre *Bayle*, qu'une ſociété d'athées était impoſſible, avançaient en même temps que le plus ancien gouvernement de la terre était une ſociété d'athées. Nous ne pouvons trop nous faire honte de nos contradictions.

Répétons encore que les lettrés Chinois, adorateur d'un ſeul Dieu, abandonnèrent le peuple aux ſuperſtitions des bonzes. Ils reçurent la ſecte de *Laokium* & celle de *Fo* & pluſieurs autres. Les magiſtrats ſentirent que le peuple pouvait avoir des religions différentes de celles de l'état, comme il a une nourriture plus groſſière ; ils ſouffrirent les bonzes & les continrent. Preſque par-tout ailleurs ceux qui faiſaient le métier de bonzes avaient l'autorité principale.

Il eſt vrai que les loix de la Chine ne parlent point de peines & de récompenſes après la mort ; ils n'ont point voulu affirmer ce qu'ils ne ſavaient pas. Cette différence entr'eux & tous les grands peuples policés eſt très-étonnante. La doctrine de l'enfer était utile, & le gouvernement des Chinois ne l'a jamais admiſe. Ils ſe contentèrent d'exhorter les hommes à révérer le ciel, & à être juſtes. Il crurent qu'une police exacte toujours exercée, ferait plus d'effet que des opinions qui peuvent être combattues, & qu'on craindrait plus la loi toujours préſente, qu'une loi à venir. Nous parlerons en ſon temps d'un

Digitized by Google

autre peuple, infiniment moins considérable, qui eut à-peu-près la même idée, ou plutôt qui n'eut aucune idée, mais qui fut conduit par des voies inconnues aux autres hommes.

Résumons ici seulement que l'empire Chinois subsistait avec splendeur quand les Chaldéens commençaient le cours de ces dix-neuf cents années d'observations astronomiques envoyées en Grèce par *Callisthène*. Les brames régnaient alors dans une partie de l'Inde; les Perses avaient leurs loix; les Arabes au midi, les Scythes au septentrion, habitaient sous des tentes. L'Egypte dont nous allons parler, était un puissant royaume.

De l'Egypte.

Il me paraît sensible que les Egyptiens, tout antiques qu'ils sont, ne purent être rassemblés en corps, civilisés, policés, industrieux, puissans, que très-long-temps après tous les peuples qui ont passé en revue. La raison en est évidente. L'Egypte jusqu'au Delta est resserrée par deux chaînes de rochers, entre lesquels le Nil se précipite, en descendant d'Ethiopie du midi au septentrion. Il n'y a des cataractes du Nil à ses embouchures en ligne droite que cent soixante lieues de trois mille pas géométriques, & la largeur n'est que de dix à quinze & vingt lieues jusqu'au Delta, partie basse de l'Egypte, qui embrasse une étendue de cinquante lieues d'orient en occident. A la droite du Nil, sont les déserts de la Thébaïde, & à la gauche les sables inhabitables de la Libie jusqu'au petit pays où fut bâti le temple d'*Ammon*.

Les inondations du Nil dûrent pendant des siecles écarter tous les colons d'une terre submergée quatre mois de l'année; ces eaux croupissantes s'accumulant continuellement, dûrent long-temps faire un marais de toute l'Egypte. Il n'en est pas ainsi des bords de l'Euphrate, du Tigre, de l'Indé, du Gange & d'autres rivières qui se débordent aussi, presque chaque année en été, à la fonte des neiges. Leurs débordemens ne sont pas si grands, & les vastes plaines qui les environnent, donnent aux cultivateurs toute la liberté de profiter de la fertilité de la terre.

Digitized by Google

Obſervons ſur-tout que la peſte, ce fléau attaché au genre animal, regne une fois en dix ans au moins en Egypte; elle devait être beaucoup plus deſtructive quand les eaux du Nil, en croupiſſant ſur la terre, ajoutaient leur infection à cette contagion horrible; & ainſi la population de l'Egypte dut être très-faible pendant bien des ſiecles.

L'ordre naturel des choſes ſemble donc démontrer invinciblement que l'Egypte fut une des dernières terres habitées. Les Troglodites, nés dans ces rochers dont le Nil eſt bordé, furent obligés à des travaux auſſi longs que pénibles pour creuſer des canaux qui reçuſſent le fleuve, pour élever des cabanes & les rehauſſer de vingt-cinq pieds au-deſſus du terrain. C'eſt-là pourtant ce qu'il fallut faire avant de bâtir Thèbes aux cent portes, avant d'élever Memphis & de ſonger à conſtruire des pyramides. Il eſt bien étrange qu'aucun ancien hiſtorien n'ait fait une réflexion ſi naturelle.

Nous avons déja obſervé que dans le temps où l'on place les voyages d'*Abraham*, l'Egypte était un puiſſant royaume. Ses rois avaient déja bâti quelques-unes de ces pyramides, qui étonnent encore les yeux & l'imagination. Les Arabes ont écrit que la plus grande fut élevée par *Saurid*, pluſieurs ſiecles avant *Abraham*. On ne ſait en quel temps fut conſtruite la fameuſe Thèbes aux cent portes, la ville de Dieu, *Dioſpolis*. Il paraît que dans ces temps reculés les grandes villes portaient le nom de *Villes de Dieu* comme Babylone. Mais qui pourra croire que par chacune des cent portes de Thèbes il ſortait deux cents chariots armés en guerre, & cent mille combattans? Cela ferait vingt mille chariots & dix millions de ſoldats; & à un ſoldat pour cinq perſonnes, ce nombre ſuppoſe au moins cinquante millions de têtes pour une ſeule ville, dans un pays qui n'eſt pas ſi grand que l'Eſpagne ou que la France, & qui n'avait pas, ſelon *Diodore de Sicile*, plus de trois millions d'habitans, & plus de cent ſoixante mille ſoldats pour ſa défenſe. *Diodore* dit (livre I.er) que l'Egypte était ſi peuplée, qu'autrefois elle avait eu juſqu'à ſept millions d'habitans, & que de ſon temps elle en avait encore trois millions.

Vous ne croyez pas plus aux conquêtes de *Séſoſtris* qu'aux dix millions de ſoldats qui ſortent par les cent portes de Thèbes.

Digitized by Google

Ne penſez-vous pas lire l'hiſtoire de *Picrocole*, quand ceux qui copient *Hérodote* vous diſent que le père de *Séſoſtris* fondant ſes eſpérances ſur un ſonge & ſur un oracle, deſtina ſon fils à ſubjuguer le monde; qu'il fit élever à ſa cour dans le métier des armes tous les enfans nés le même jour que ce fils, qu'on ne leur donnait à manger qu'après qu'ils avaient couru huit de nos grandes lieues, & qu'enfin *Séſoſtris* partit avec ſix cent mille hommes, vingt-ſept mille chars de guerre, & alla conquérir toute la terre, depuis l'Inde juſqu'aux extrémités du Pont-Euxin, & qu'il ſubjugua la Mingrélie & la Géorgie, appelées alors la Colchide. *Hérodote* ne doute pas que *Séſoſtris* n'ait laiſſé des colonies en Colchide, parce qu'il a vu à Colchos des hommes bazanés, avec des cheveux crêpus, reſſemblans aux Egyptiens. Je croirais bien plutôt que ces eſpèces de Scythes des bords de la mer noire & de la mer caſpienne, vinrent rançonner les Egyptiens quand ils ravagèrent ſi long-temps l'Aſie avant le regne de *Cyrus*. Je croirais qu'ils emmenèrent avec eux des eſclaves d'Egypte, ce vrai pays d'eſclaves, dont *Hérodote* put voir, ou crut voir les deſcendans en Colchide. Si ces Colchidiens avaient en effet la ſuperſtition de ſe faire circoncire, ils avaient probablement retenu cette coutume d'Egypte, comme il arriva preſque toujours aux peuples du Nord de prendre les rites des nations civiliſées qu'ils avaient vaincues.

Jamais les Egyptiens dans les temps connus ne furent redoutables; jamais ennemis n'entra chez eux qu'il ne les ſubjuguât. Les Scythes commencèrent; après les Scythes vint *Nabucodonoſor*, qui conquit l'Egypte ſans réſiſtance; *Cyrus* n'eut qu'à y envoyer un de ſes lieutenans; révoltée ſous *Cambyſe*, il ne fallut qu'une campagne pour la ſoumettre: & ce *Cambyſe* eut tant de mépris pour les Egyptiens, qu'il tua leur dieu *Apis* en leur préſence. *Ochus* réduiſit l'Egypte en province de ſon royaume. *Alexandre*, *Céſar*, *Auguſte*, le calife *Omar* conquirent l'Egypte avec une égale facilité. Ces mêmes peuples de Colchos, ſous le nom de Mammelucs, revinrent encore s'emparer de l'Egypte du temps des croiſades; enfin *Sélim* conquit l'Egypte en une ſeule campagne, comme tous ceux qui s'y étaient préſentés; il n'y a jamais eu que nos ſeuls croiſés qui ſe ſoient

Digitized by Google

fait battre par ces Egyptiens, le plus lâche de tous les peuples, comme on l'a remarqué ailleurs; mais c'eſt qu'alors ils étaient gouvernés par la milice des Mammelucs de Colchos.

Il eſt vrai qu'un peuple humilié peut avoir été autrefois conquérant, témoins les Grecs & les Romains. Mais nous ſommes plus ſûrs de l'ancienne grandeur des Romains & des Grecs que de celle de *Séſoſtris*.

Je ne nie pas que celui qu'on appelle *Séſoſtris* n'ait pu avoir une guerre heureuſe contre quelques Ethiopiens, quelques Arabes, quelques peuples de la Phénicie. Alors, dans le langage des exagérateurs, il aura conquis toute la terre. Il n'y a point de nation ſubjuguée qui ne prétende en avoir autrefois ſubjugué d'autres. La vaine gloire d'une ancienne ſupériorité conſole de l'humiliation préſente.

Hérodote racontait ingénument aux Grecs ce que les Egyptiens lui avaient dit; mais comment, en ne lui parlant que de prodiges, ne lui dirent-ils rien des fameuſes plaies d'Egypte, de ce combat magique entre les ſorciers de *Pharaon* & le miniſtre du Dieu des Juifs, & d'une armée entière engloutie au fond de la mer rouge ſous les eaux élevées comme des montagnes à droite & à gauche, pour laiſſer paſſer les Hébreux, leſquelles en retombant ſubmergèrent les Egyptiens? C'était aſſurément le plus grand événement dans l'hiſtoire du monde: ni *Hérodote*, ni *Manéton*, ni *Eratoſthènes*, ni aucun des Grecs, ſi grands amateurs du merveilleux, & toujours en correſpondance avec l'Egypte, n'ont parlé de ces miracles, qui devaient occuper la mémoire de toutes les générations. Je ne fais pas aſſurément cette réflexion pour infirmer le témoignage des livres hébreux, que je révère comme je dois. Je me borne à m'étonner ſeulement du ſilence de tous les Egyptiens & de tous les Grecs. Dieu ne voulut pas ſans doute qu'une hiſtoire ſi divine nous fût tranſmiſe par aucune main profane.

De la langue des Egyptiens, & de leurs ſymboles.

Le langage des Egyptiens n'avait aucun rapport avec celui des nations de l'Aſie. Vous ne trouvez chez ce peuple ni le

Digitized by Google

mot d'*Adoni* ou d'*Adonaï*, ni de *Bal* ou *Baal*, termes qui ſignifient le ſeigneur; ni de *Mitra*, qui était le ſoleil chez les Perſes; ni de *Melch*, qui ſignifie roi en Syrie; ni de *Shak*, qui ſignifie la même choſe chez les Indiens & chez les Perſans. Vous voyez au contraire que *Pharao* était le nom Egyptien qui répond à roi. *Oshireth* (*Oſiris*) répondait au *Mitra* des Perſans; & le mot vulgaire *On* ſignifiait le ſoleil. Les prêtres Chaldéens s'appelaient *Mag*, ceux des Egyptiens *Choen*, au rapport de *Diodore de Sicile*. Les hiéroglyphes, les caractères alphabétiques d'Egypte que le temps a épargnés & que nous voyons encore gravés ſur les obéliſques, n'ont aucun rapport à ceux des autres peuples.

Avant que les hommes euſſent inventé les hiéroglyphes; ils avaient indubitablement des ſignes repréſentatifs; car en effet, qu'ont pu faire les premiers hommes ſinon ce que nous faiſons quand nous ſommes à leur place? Qu'un enfant ſe trouve dans un pays dont il ignore la langue, il parle par ſignes; ſi on ne l'entend pas, il deſſine ſur un mur avec un charbon les choſes dont il a beſoin, pour peu qu'il ait la moindre ſagacité.

On peignit donc d'abord groſſièrement ce qu'on voulut faire entendre, & l'art de deſſiner précéda ſans doute l'art d'écrire. C'eſt ainſi que les Mexicains & les Péruviens écrivaient; ils n'avaient pas pouſſé l'art plus loin. Telle était la méthode de tous les premiers peuples policés. Avec le temps on inventa les figures ſymboliques: deux mains entrelacées ſignifièrent la paix; des fléches repréſentèrent la guerre; un œil ſignifia la Divinité; un ſceptre marqua la royauté; & des lignes qui joignaient ces figures exprimèrent des phraſes courtes.

Les Chinois inventèrent enfin des caractères pour exprimer chaque mot de leur langue. Mais quel peuple inventa l'alphabet, lequel en mettant ſous les yeux les différens ſons qu'on peut articuler, donne la facilité de combiner par écrit tous les mots poſſibles? Qui put ainſi apprendre aux hommes à graver ſi aiſément leurs penſées? Je ne répéterai point ici tous les contes des anciens ſur cet art, qui éterniſe tous les arts; je dirai ſeulement qu'il a fallu bien des ſiecles pour y arriver.

Les choen, ou prêtres d'Egypte, continuèrent long-temps d'écrire

Digitized by Google

d'écrire en hiéroglyphes, ce qui eſt défendu par le ſecond article de la loi des Hébreux, & quand les peuples d'Egypte eurent des caractères alphabétiques, les choen en prirent de différens qu'ils appelèrent ſacrés, afin de mettre toujours une barrière entre eux & le peuple. Les mages, les brames en uſaient de même, tant l'art de ſe cacher aux hommes a ſemblé néceſſaire pour les gouverner. Non-ſeulement ces choen avaient des caractères qui n'appartenaient qu'à eux, mais ils avaient encore conſervé l'ancienne langue de l'Egypte, quand le temps avait changé celle du vulgaire.

Manéton, cité dans *Euſèbe*, parle de deux colonnes gravées par *Toth*, le premier *Hermes*, en caractère de la langue ſacrée. Mais qui ſait en quel temps vivait cet ancien *Hermes?* Il eſt très-vraiſemblable qu'il vivait plus de huit cents ans avant le temps où l'on place *Moyſe* : Car *Sanchoniaton* dit avoir lu les écrits de *Toth*, faits, dit-il, il y a huit cents ans. Or *Sanchoniaton* écrivait en Phénicie, pays voiſin de la petite contrée Cananéenne, miſe à feu & à ſang par *Joſué*, ſelon les livres Juifs; s'il avait été contemporain de *Moyſe*, ou s'il était venu après lui, il aurait ſans doute parlé d'un homme ſi extraordinaire, & de ſes prodiges épouvantables; il aurait rendu témoignage à ce fameux légiſlateur Juif, & *Euſèbe* n'aurait pas manqué de ſe prévaloir des aveux de *Sanchoniaton*.

Quoi qu'il en ſoit, les Egyptiens gardèrent ſur-tout très-ſcrupuleuſement leurs premiers ſymboles. C'eſt une choſe curieuſe de voir ſur leurs monumens un ſerpent qui ſe mord la queue, figurant les douze mois de l'année, & ces douze mois exprimés chacun par des animaux, qui ne ſont pas ceux du Zodiaque que nous connaiſſons. On voit encore les cinq jours ajoutés depuis aux douze mois ſous la forme d'un petit ſerpent, ſur lequel cinq figures ſont aſſiſes; c'eſt un épervier, un homme, un chien, un lion & un ibis. On les voit deſſinés dans *Kirker* d'après des monumens conſervés à Rome. Ainſi preſque tout eſt ſymbole & allégorie dans l'antiquité.

Digitized by Google

Des monumens des Egyptiens.

Il eſt certain qu'après les ſiecles où les Egyptiens fertiliſèrent le ſol par les ſaignées du fleuve, après les temps où les villages commencèrent à être changés en villes opulentes, alors les arts néceſſaires étant perfectionnés, les arts d'oſtentation commencèrent à être en honneur. Alors il ſe trouva des ſouverains qui employèrent leurs ſujets, & quelques Arabes voiſins du lac Sirbon, à bâtir leurs palais & leurs tombeaux en pyramides, à tailler des pierres énormes dans les carrières de la haute Egypte, à les embarquer ſur des radeaux juſqu'à Memphis, à élever ſur des colonnes maſſives de grandes pierres plates ſans goût & ſans proportions. Ils connurent le grand & jamais le beau. Ils enſeignèrent les premiers Grecs; mais enſuite les Grecs furent leurs maîtres en tout quand ils eurent bâti Alexandrie.

Il eſt triſte que dans la guerre de *Céſar*, la moitié de la fameuſe bibliothèque des *Ptolomées* ait été brûlée, & que l'autre moitié ait chauffé les bains des Muſulmans, quand *Omar* ſubjugua l'Egypte. On eût connu du moins l'origine des ſuperſtitions dont ce peuple fut infecté, le chaos de leur philoſophie, quelques-unes de leurs antiquités & de leurs ſciences.

Il faut abſolument qu'ils euſſent été en paix pendant pluſieurs ſiecles, pour que leurs princes euſſent le temps & le loiſir d'élever tous ces bâtimens prodigieux, dont la plupart ſubſiſtent encore.

Leurs pyramides coûtèrent bien des années & bien des dépenſes; il fallut qu'une nombreuſe partie de la nation avec des eſclaves étrangers fût long-temps employée à ces ouvrages immenſes. Ils furent élevés par le deſpotiſme, la vanité, la ſervitude & la ſuperſtition. En effet, il n'y avait qu'un roi deſpotique qui pût forcer ainſi la nature. L'Angleterre, par exemple, eſt aujourd'hui plus puiſſante que n'était l'Egypte; un roi d'Angleterre pourrait-il employer ſa nation à élever de tels monumens?

La vanité y avait part ſans doute; c'était chez les anciens rois d'Egypte à qui éléverait la plus belle pyramide à ſon pere

Digitized by Google

ou à lui-même; la ſervitude procura la main-d'œuvre. Et quant à la ſuperſtition, on ſait que ces pyramides étaient des tombeaux, on ſait que les chochamatim ou choen d'Egypte, c'eſt-à-dire des prêtres, avaient perſuadé la nation que l'ame rentrerait dans ſon corps au bout de mille années. On voulait que le corps fut mille ans entiers à l'abri de toute corruption: c'eſt pourquoi on l'embaumait avec un ſoin ſi ſcrupuleux; & pour le dérober aux accidens, on l'enfermait dans une maſſe de pierre ſans iſſue. Les rois, les grands ſe dreſſaient des tombeaux dans la forme la moins en priſe aux injures du temps. Leurs corps ſe ſont conſervés au-delà des eſpérances humaines. Nous avons aujourd'hui des momies Egyptiennes de plus de quatre mille années. Des cadavres ont duré autant que des pyramides.

Cette opinion d'une réſurrection après dix ſiecles paſſa depuis chez les Grecs, diſciples des Egyptiens, & chez les Romains, diſciples des Grecs. On la retrouve dans le ſixième livre de l'Enéide, qui n'eſt que la deſcription des myſtères d'*Iſis* & de *Cérès Eleuſine*.

Has omnes ubi mille rotam volvêre per annos
Lethæum ad fluvium Deus advocat agmine magno;
Scilicet ut memores ſupera & convexa reviſant.

Elle s'introduiſit enſuite chez les chrétiens, qui établirent le regne de mille ans; la ſecte des millénaires l'a fait revivre juſqu'à nos jours. C'eſt ainſi que pluſieurs opinions ont fait le tour du monde. En voilà aſſez pour faire voir dans quel eſprit on bâtit ces pyramides. Ne répétons pas ce qu'on a dit ſur leur architecture & ſur leurs dimenſions; je n'examine que l'hiſtoire de l'eſprit humain.

Des rites Egyptiens, & de la circonciſion.

Premièrement les Egyptiens reconnurent-ils un Dieu ſuprême? Si on eût fait cette queſtion aux gens du peuple, ils n'auraient ſu que répondre; ſi à de jeunes étudians dans la théo-

Digitized by Google

logie Egyptienne, ils auraient parlé long-temps sans s'entendre; si à quelqu'un des sages consultés par *Pythagore*, par *Platon*, par *Plutarque*, il eût dit nettement qu'il n'adorait qu'un Dieu; il se serait fondé sur l'ancienne inscription de la statue d'*Isis*, *Je suis ce qui est;* & cette autre, *Je suis tout ce qui a été & qui sera; nul mortel ne pourra lever mon voile;* il aurait fait remarquer le globe placé sur la porte du temple de Memphis, qui représentait l'unité de la nature divine sous le nom de *Knef*. Le nom même le plus sacré parmi les Egyptiens était celui que les Hébreux adoptèrent *Y ha ho*. On le prononce diversement; mais *Clément d'Alexandrie* assure dans ses stromates, que ceux qui entraient dans le temple de *Sérapis* étaient obligés de porter sur eux le nom de *i ha ho*, ou bien celui de *i ha hou*, qui signifie le Dieu éternel. Les Arabes n'en ont retenu que la syllabe *hou*, adoptée enfin par les Turcs, qui la prononcent avec encore plus de respect que le mot *allah*; car ils se servent d'*allah* dans la conversation, & ils n'emploient *hou* que dans leurs prières. Disons ici en passant, que quand l'ambassadeur Turc *Said Effendi* vit représenter à Paris le *Bourgeois gentilhomme*, & cette cérémonie ridicule dans laquelle on le fait Turc, quand il entendit prononcer le nom sacré *hou* avec dérision & avec des postures extravagantes, il regarda ce divertissement comme la profanation la plus abominable.

Revenons. Les prêtres d'Egypte nourrissaient un bœuf sacré, un chien sacré, un crocodile sacré! oui, & les Romains eurent aussi des oies sacrées; ils eurent des Dieux de toute espèce; & les dévotes avaient parmi leurs pénates le Dieu de la chaise percée, *Deum stercutium*, & le Dieu Pet, *Deum crepitum :* mais en reconnaissaient-ils moins le *Deum optimum maximum*, le maître des Dieux & des hommes? quel est le pays qui n'ait pas eu une foule de superstitieux & un petit nombre de sages?

Ce qu'on doit sur-tout remarquer de l'Egypte & de toutes les nations, c'est qu'elles n'ont jamais eu d'opinions constantes, comme elles n'ont jamais eu de loix toujours uniformes, malgré l'attachement que les hommes ont à leurs anciens usages. Il n'y a d'immuable que la géométrie; tout le reste est une variation continuelle.

Digitized by Google

Les savans disputent & disputeront. L'un assure que les anciens peuples ont tous été idolâtres, l'autre le nie. L'un dit qu'ils n'ont adoré qu'un Dieu sans simulacre, l'autre qu'ils ont révéré plusieurs Dieux dans plusieurs simulacres; ils ont tous raison; il n'y a qu'à distinguer les temps & les hommes qui ont changé; rien ne fut jamais d'accord. Quand les *Ptolomées* & les principaux prêtres se moquaient du bœuf Apis, le peuple tombait à genoux devant lui.

Juvenal a dit que les Egyptiens adoraient des oignons: mais aucun historien ne l'avait dit. Il y a bien de la différence entre un oignon sacré & un oignon Dieu; on n'adore pas tout ce qu'on place, tout ce que l'on consacre sur un autel. Nous lisons dans *Cicéron* que les hommes qui ont épuisé toutes les superstitions ne sont point parvenus encore à celle de manger leurs Dieux, & que c'est la seule absurdité qui leur manque.

La circoncision vient-elle des Egyptiens, des Arabes, ou des Ethiopiens? Je n'en sais rien. Que ceux qui le savent le disent. Tout ce que je sais, c'est que les prêtres de l'antiquité s'imprimaient sur le corps des marques de leur consécration, comme depuis on marqua d'un fer ardent la main des soldats Romains. Là des sacrificateurs se taillaient le corps, comme firent depuis les prêtres de *Bellone* : ici ils se faisaient eunuques, comme les prêtres de *Cibèle*.

Ce n'est point du tout par un principe de santé que les Ethiopiens, les Arabes, les Egyptiens se circoncirent. On a dit qu'ils avaient le prépuce trop long. Mais si on peut juger d'une nation par un individu, j'ai vu un jeune Ethiopien qui, né hors de sa patrie, n'avait point été circoncis; je peux assurer que son prépuce était précisément comme les nôtres.

Je ne sais pas quelle nation s'avisa la première de porter en procession le *Kteis* & le *Phallum*, c'est-à-dire la représentation des signes distinctifs des animaux mâles & femelles; cérémonie aujourd'hui indécente, autrefois sacrée. Les Egyptiens eurent cette coutume; on offrait aux Dieux des prémices, on leur immolait ce qu'on avait de plus précieux. Il paraît naturel & juste que les prêtres offrissent une légère partie de l'organe de la génération à ceux par qui tout s'engen-

Digitized by Google

drait. Les Ethiopiens, les Arabes circoncirent auſſi leurs filles, en coupant une très-légère partie des nymphes; ce qui prouve bien que la ſanté ni la netteté ne pouvaient être la raiſon de cette cérémonie; car aſſurément une fille incirconciſe peut être auſſi propre qu'une circonciſe.

Quand les prêtres d'Egypte eurent conſacré cette opération, leurs initiés la ſubirent auſſi; mais avec le temps on abandonna aux ſeuls prêtres cette marque diſtinctive. On ne voit pas qu'aucun *Ptolomée* ſe ſoit fait circoncire, & jamais les auteurs Romains ne flétrirent le peuple Egyptien du nom d'*Apella* qu'ils donnaient aux Juifs. Ces Juifs avaient pris la circonciſion des Egyptiens, avec une partie de leurs cérémonies. Ils l'ont toujours conſervée, ainſi que les Arabes & les Ethiopiens. Les Turcs s'y ſont ſoumis, quoiqu'elle ne ſoit pas ordonnée dans l'alcoran. Ce c'eſt qu'un ancien uſage qui commença par la ſuperſtition, & qui s'eſt conſervé par la coutume.

Des myſtères des Egyptiens.

Je ſuis bien loin de ſavoir quelle nation inventa la première ces myſtères, qui furent ſi accrédités depuis l'Euphrate juſqu'au Tibre. Les Egyptiens ne nomment point l'auteur des myſtères d'*Iſis*. *Zoroaſtre* paſſe pour en avoir établi en Perſe, *Cadmus* & *Inachus* en Grèce, *Orphée* en Thrace, *Minos* en Crète. Il eſt certain que tous ces myſtères annonçaient une vie future; car *Celſe* dit aux chrétiens (*a*), *Vous vous vantez de croire des peines éternelles*, & tous les miniſtres des myſtères ne les annoncèrent-ils pas aux initiés?

Les Grecs qui prirent tant de choſes des Egyptiens, leur *Tartharath* dont ils firent le Tartare, *le lac* dont ils firent l'Achéron, le batelier *Caron* dont ils firent le nocher des morts, n'eurent leurs fameux myſtères d'*Eleuſine* que d'après ceux d'*Iſis*. Mais que les myſtères de *Zoroaſtre* n'aient pas précédé ceux des Egyptiens, c'eſt ce que perſonne ne peut affirmer. Les uns & les autres étaient de la plus haute antiquité; & tous

(*a*) *Origène*, livre 8.

Digitized by Google

les auteurs Grecs & Latins qui en ont parlé, conviennent que l'unité de Dieu, l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenſes après la mort, étaient annoncées dans ces cérémonies ſacrées.

Il y a grande apparence que les Egyptiens ayant une fois établi ces myſtères en conſervèrent les rites; car malgré leur extrême légéreté, ils furent conſtans dans la ſuperſtition. La prière que nous trouvons dans *Apulée* quand *Lucius* eſt initié aux myſtères d'*Iſis*, doit être l'ancienne prière. *Les puiſſances céleſtes te ſervent, les enfers te ſont ſoumis, l'univers tourne ſous ta main, tes pieds foulent le Tartare, les aſtres répondent à ta voix, les ſaiſons reviennent à tes ordres, les élémens t'obéiſſent, &c.*

Peut-on avoir une plus forte preuve de l'unité d'un ſeul Dieu reconnu par les Egyptiens, au milieu de toutes leurs ſuperſtitions mépriſables?

Des Grecs, de leurs anciens déluges, de leurs alphabets, & de leur génie.

La Grèce eſt un petit pays montagneux entrecoupé par la mer, à-peu-près de l'étendue de la Grande-Bretagne. Tout atteſte dans cette contrée les révolutions phyſiques qu'elle a dû éprouver. Les iſles qui l'environnent montrent aſſez, par les écueils continus qui les bordent, par le peu de profondeur de la mer, par les herbes & les racines qui croiſſent ſous les eaux, qu'elles ont été détachées du continent. Les golphes de l'Eubée, de Calcis, d'Argos, de Corinthe, d'Actium, de Meſsène, apprennent aux yeux que la mer s'eſt fait des paſſages dans les terres. Les coquillages de mer dont ſont remplies les montagnes qui renferment la fameuſe vallée de Tempé, ſont des témoignages viſibles d'une ancienne inondation : & les déluges d'*Ogigès* & de *Deucalion*, qui ont fourni tant de fables, ſont d'une vérité hiſtorique. C'eſt même probablement ce qui fait des Grecs un peuple ſi nouveau. Ces grandes révolutions les replongèrent dans la barbarie, quand les nations de l'Aſie & de l'Egypte étaient floriſſantes.

Digitized by Google

Je laiſſe à de plus ſavans que moi le ſoin de prouver que les trois enfans de *Noé*, qui étaient les ſeuls habitans du globe, le partagèrent tout entier, qu'ils allèrent chacun à deux ou trois mille lieues l'un de l'autre, fonder par-tout de puiſſans empires, & que *Javan* ſon petit-fils peupla la Grèce en paſſant en Italie : que c'eſt de-là que les Grecs s'appellerent *Ioniens*, parce qu'*Ion* envoya des colonies ſur les côtes de l'Aſie mineure ; que cet *Ion* eſt viſiblement *Javan*, en changeant *I* en *Ja*, & *on* en *van*. On fait de ces contes aux enfans, & les enfans n'en croyent rien.

Nec pueri credunt niſi qui nondum æra lavantur.

Le déluge d'*Ogigès* eſt placé communément environ douze cents années avant la première olympiade. Le premier qui en parle eſt *Acéſilas*, cité par *Euſèbe* dans ſa *préparation évangélique*, & par *George le Sincelle*. La Grèce, dit-on, reſta preſque déſerte deux cents années après cette irruption de la mer dans le pays. Cependant on prétend que dans le même temps il y avait un gouvernement établi à Sicione, & dans Argos ; on cite même les noms des premiers magiſtrats de ces petites provinces, & on leur donne le nom de *Baſileis*, qui répond à celui de princes. Ne perdons point de temps à pénétrer ces inutiles obſcurités.

Il y eut encore une autre inondation du temps de *Deucalion* fils de *Prométhée*. La fable ajouta qu'il ne reſta des habitans de ces climats que *Deucalion* & *Pirra*, qui refirent des hommes en jettant des pierres derriere eux entre leurs jambes. Le genre humain ſe repeupla beaucoup plus vîte qu'une garenne.

Si l'on en croit des hommes très-judicieux, comme *Pétau* le jéſuite, un ſeul fils de *Noé* produiſit une race qui au bout de deux cent quatre-vingt-cinq ans, ſe montait à ſix cent vingt-trois milliards ſix cent douze millions d'hommes. Le calcul eſt un peu fort. Nous ſommes aujourd'hui aſſez malheureux pour que de vingt-ſix mariages, il n'y en ait d'ordinaire que quatre dont il reſte des enfans qui deviennent peres. C'eſt ce qu'on a calculé ſur les relevés des regiſtres de nos plus grandes villes. De mille enfans nés dans une même année il en reſte à peine

Digitized by Google

peine ſix cents au bout de vingt ans. Défions-nous de *Pétau* & de ſes ſemblables, qui font des enfans à coups de plume, auſſi-bien que de ceux qui ont dit que *Deucalion & Pirra* peuplèrent la Grèce à coups de pierres.

La Grèce fut, comme on ſait, le pays des fables, & preſque chaque fable fut l'origine d'un culte, d'un temple, d'une fête publique. Par quel excès de démence, par quelle opiniâtreté abſurde tant de compilateurs ont-ils voulu prouver dans tant de volumes énormes, qu'une fête publique établie en mémoire d'un événement était une démonſtration de la vérité de cet événement? Quoi, parce qu'on célébrait dans un temple le jeune *Bacchus* ſortant de la cuiſſe de *Jupiter*, ce *Jupiter* avait en effet gardé ce *Bacchus* dans ſa cuiſſe! Quoi, *Cadmus* & ſa femme avaient été changés en ſerpent dans la Béotie, parce que les Béotiens en faiſaient commémoration dans leurs cérémonies! Le temple de *Caſtor* & de *Pollux* à Rome démontrait il que ces Dieux étaient venus combattre en faveur des Romains?

Soyez ſûr bien plutôt, quand vous voyez une ancienne fête, un temple antique, qu'ils ſont les ouvrages de l'erreur. Cette erreur s'accrédite au bout de deux ou trois ſiecles; elle devient enfin ſacrée, & on bâtit des temples à des chimères.

Dans les temps hiſtoriques, au contraire, les plus nobles vérités trouvent peu de ſectateurs; les plus grands hommes meurent ſans honneur. Les *Themiſtocles*, les *Cimons*, les *Miltiades*, les *Ariſtides*, les *Phocions* ſont perſécutés, tandis que *Perſée*, *Bacchus* & d'autres perſonnages fantaſtiques ont des temples.

On peut croire un peuple ſur ce qu'il dit de lui-même à ſon déſavantage, quand ſes récits ſont accompagnés de vraiſemblance, & qu'ils ne contrediſent en rien l'ordre ordinaire de la nature.

Les Athéniens qui étaient épars dans un terrein très-ſtérile, nous apprennent eux-mêmes qu'un Egyptien nommé *Cécrops* chaſſé de ſon pays, leur donna leurs premières inſtitutions. Cela paraît ſurprenant, puiſque les Egyptiens n'étaient pas navigateurs: mais il ſe peut que les Phéniciens, qui voyageaient chez toutes les nations, ayent amené ce *Cécrops* dans l'Attique. Ce qui eſt bien ſûr, c'eſt que les Grecs ne prirent

Digitized by Google

point les lettres Egyptiennes, à qui les leurs ne reſſemblent point du tout. Les Phéniciens leur portèrent leur premier alphabet, qui ne conſiſtait alors qu'en ſeize caractères, qui ſont évidemment les mêmes. Les Phéniciens depuis y ajoutèrent huit autres lettres que les Grecs adoptèrent encore.

Je regarde un alphabet comme un monument inconteſtable du pays dont une nation a tiré ſes premières connaiſſances. Il paraît encore bien probable que les Phéniciens exploitèrent les mines d'argent qui étaient dans l'Attique, comme ils travaillèrent à celles d'Eſpagne. Des marchands furent les premiers précepteurs de ces mêmes Grecs, qui depuis inſtruiſirent tant d'autres nations.

Ce peuple tout barbare qu'il était au temps d'*Ogigès*, paraît né avec des organes plus favorables aux beaux arts que tous les autres peuples. Ils avaient dans leur nature je ne ſais quoi de plus fin & de plus délié; leur langage en eſt un témoignage, car avant même qu'ils ſuſſent écrire on voit qu'ils eurent dans leur langue un mélange harmonieux de conſonnes douces, & de voyelles qu'aucun peuple de l'Aſie n'a jamais connu.

Certainement le nom de *Knath* qui déſigne les Phéniciens ſelon *Sanchoniaton*, n'eſt pas ſi harmonieux que celui d'*Hellenos* ou *Graios*. Argos, Athènes, Lacédémone, Olimpie, ſonnent mieux à l'oreille que la ville de Reheboth. *Sophia*, la ſageſſe, eſt plus doux que *Shochemath* en ſyriac & en hébreu. *Baſileus*, roi, ſonne mieux que *Melk* ou *Shak*. Comparez les noms d'*Agamemnon*, de *Diomède*, d'*Idoménée* à ceux de *Mardokempad*, *Simordak*, *Sohaſduch*, *Niricaſſolahſſar*. *Joſeph* lui-même, dans ſon livre contre *Appion*, avoue que les Grecs ne pouvaient prononcer le nom barbare de *Jéruſalem* c'eſt que les Juifs prononçaient *Hershalaïm*: ce mot écorchait le goſier d'un Athénien; & ce furent les *Grecs* qui changèrent *Hershalaïm* en *Jéruſalem*.

Les Grecs transformèrent tous les noms rudes ſyriacs, perſans, égyptiens. De *Coresh* ils firent *Cirus*; d'*Isheth*, *Osheth*, ils firent *Iſis* & *Oſiris*; de *Moph*, ils firent *Memphis*, & coutumèrent enfin les barbares à prononcer comme eux; de ſorte que du temps des *Ptolomées*, les villes & les Dieux d'Egypte n'eurent plus que des noms à la Grecque.

Digitized by Google

Ce ſont les Grecs qui donnèrent le nom à l'Inde & au Gange. Le Gange s'appelait *Sannoubi* dans la langue des brames; l'Indus *Sombadipo*. Tels ſont les anciens noms qu'on trouve dans le *Védam*.

Les Grecs en s'étendant ſur les côtes de l'Aſie mineure y amenèrent l'harmonie. Leur *Homère* naquit probablement à Smyrne.

La belle architecture, la ſculpture perfectionnée, la peinture, la bonne muſique, la vraie poëſie, la vraie éloquence, la manière de bien écrire l'hiſtoire, enfin, la philoſophie même quoiqu'informe & obſcure, tout cela ne parvint aux nations que par les Grecs. Les derniers venus l'emportèrent en tout ſur leur maîtres.

L'Egypte n'eut jamais de belles ſtatues que de la main des Grecs. L'ancienne Balbek en Syrie, l'ancienne Palmire en Arabie, n'eurent ces palais, ces temples réguliers & magnifiques, que lorſque les ſouverains de ces pays appellèrent des artiſtes de la Grèce. On ne voit que des reſtes de barbarie, comme on l'a déja dit ailleurs, dans les ruines de Perſépolis, bâtie par les Perſes; & les monumens de Balbek & de Palmire, ſont encore ſous leurs décombres des chefs-d'œuvre d'architecture.

Des légiſlateurs Grecs, de Minos, d'Orphée, de l'immortalité de l'ame.

Que des compilateurs répètent les batailles de Marathon & de Salamine, ce ſont de grands exploits aſſez connus; que d'autres répètent qu'un petit-fils de *Noé* nommé *Settim* fut roi de Macédoine, parce que dans le premier livre des *Maccabées*, il eſt dit qu'*Alexandre* ſortit du pays de Kittim; je m'attacherai à d'autres objets.

Minos vivait à-peu-près au temps où nous plaçons *Moyſe*; & c'eſt même ce qui a donné au ſavant *Huet* évêque d'Avranche quelque faux prétexte de ſoutenir que *Minos* né en Crète, & *Moyſe* né ſur les confins de l'Egypte, étaient la même perſonne; ſyſtême qui n'a trouvé aucun partiſan, tout abſurde qu'il eſt.

Digitized by Google

Ce n'eſt pas ici une fable grecque; il eſt indubitable que *Minos* fut un roi légiſlateur. Les fameux marbres de Paros, monument le plus précieux de l'antiquité (& que nous devons aux Anglais) fixent ſa naiſſance quatorze cent quatre-vingt-deux ans avant notre ére vulgaire. *Homère* l'appelle dans l'Odyſſée *le ſage confident de Dieu*. *Flavien Joſeph* ne balance pas à dire qu'il reçut ſes loix d'un Dieu. Cela eſt un peu étrange dans un Juif qui ne ſemblait pas devoir admettre d'autre Dieu que le ſien, à moins qu'il ne penſât comme les Romains ſes maîtres, & comme chaque premier peuple de l'antiquité, qui admettait l'exiſtence de tous les Dieux des autres nations.

Il eſt ſûr que *Minos* était un légiſlateur très-ſévère, puiſqu'on ſuppoſa qu'après ſa mort il jugeait les ames des morts dans les enfers; il eſt évident qu'alors la croyance d'une autre vie était généralement répandue dans une aſſez grande partie de l'Aſie & l'Europe.

Orphée eſt un perſonnage auſſi réel que *Minos*; il eſt vrai que les marbres de Paros n'en font point mention; c'eſt probablement parce qu'il n'était pas né dans la Grèce proprement dite, mais dans la Thrace. Quelques-uns ont douté de l'exiſtence du premier *Orphée*, ſur un paſſage de *Cicéron*, dans ſon excellent livre ſur la nature des Dieux. *Cotta*, un des interlocuteurs, prétend qu'*Ariſtote* ne croyait pas que cet *Orphée* eut été chez les Grecs; mais *Ariſtote* n'en parle pas dans les ouvrages que nous avons de lui. L'opinion de *Cotta* n'eſt pas d'ailleurs celle de *Cicéron*. Cent auteurs anciens parlent d'*Orphée*. Les myſtères qui portent ſon nom lui rendaient témoignage. *Pauſanias*, l'auteur le plus exact qu'ayent jamais eu les Grecs, dit que ſes vers étaient chantés dans les cérémonies religieuſes, de préférence à ceux d'*Homère* qui ne vint que longtemps après lui. On ſait bien qu'il ne deſcendit pas aux enfers; mais cette fable même prouve que les enfers étaient un point de la théologie de ces temps reculés.

L'opinion vague de la permanence de l'ame après la mort, ame aërienne, ombre du corps, mânes, ſoufle léger, ame inconnue, ame incompréhenſible, mais exiſtante, & la croyance des peines & des récompenſes dans une autre vie, étaient admiſes

Digitized by Google

dans toute la Grèce, dans les isles, dans l'Asie, dans l'Egypte.

Les Juifs seuls parurent ignorer absolument ce mystère; le livre de leurs loix n'en dit pas un seul mot; on n'y voit que des peines & des récompenses temporelles. Il est dit dans l'*Exode*, *Honore ton père & ta mère, afin qu'*Adonaï *prolonge tes jours sur la terre*; & le livre du Zend (porte 11) dit, *Honore ton père & ta mère, afin de mériter le ciel.*

L'évêque *Warburton*, qui a démontré que le pentateuque ne fait aucune mention de l'immortalité de l'ame, prétend que ce dogme n'était pas nécessaire dans la théocratie. *Arnauld*, dans son apologie de Port-royal, s'exprime ainsi: *C'est le comble de l'ignorance de mettre en doute cette vérité, qui est des plus communes, & qui est attestée par tous les peres, que les promesses de l'ancien testament n'étaient que temporelles & terrestres, & que les Juifs n'adoraient Dieu que pour les biens charnels.*

On a objecté que si les Perses, les Arabes, les Syriens, les Indiens, les Egyptiens, les Grecs croyaient l'immortalité de l'ame, une vie à venir, des peines & des récompenses éternelles, les Hébreux pouvaient bien aussi les croire; que si tous les législateurs de l'antiquité ont établi de sages loix sur ce fondement, *Moyse* pouvait bien en user de même; que s'il ignorait ces dogmes utiles, il n'était pas digne de conduire une nation; que s'il les savait, & les cachait, il en était encore plus indigne.

On répond à ces argumens, que Dieu, dont *Moyse* était l'organe, daignait se proportionner à la grossiéreté des Juifs. Je n'entre point dans cette question épineuse; & respectant toujours tout ce qui est divin, je continue l'examen de l'histoire des hommes.

Des sectes des Grecs.

Il paraît que chez les Egyptiens, chez les Persans, chez les Chaldéens, chez les Indiens, il n'y avait qu'une secte de philosophie. Les prêtres de toutes ces nations étant tous d'une race particulière, ce qu'on appelait la *sagesse* n'appartenait qu'à cette race. Leur langue sacrée inconnue au peuple, ne

Digitized by Google

laiſſait le dépôt de la ſcience qu'entre leurs mains. Mais dans la Grèce plus libre & plus heureuſe, l'accès de la raiſon fut ouvert à tout le monde; chacun donna l'eſſor à ſes idées; & c'eſt ce qui rendit les Grecs le peuple le plus ingénieux de la terre. C'eſt ainſi que de nos jours la nation anglaiſe eſt devenue la plus éclairée, parce qu'on peut penſer impunément chez elle.

Les ſtoïques admirent une ame univerſelle du monde, dans laquelle les ames de tous les êtres vivans ſe replongeaient. Les épicuriens nièrent qu'il y eût une ame, & ne connurent que des principes phyſiques. Ils ſoutinrent que les Dieux ne ſe mêlaient pas des affaires des hommes; & on laiſſa les épicuriens en paix comme ils y laiſſaient les Dieux.

Les écoles retentirent depuis *Thalès* juſqu'au temps de *Platon* & d'*Ariſtote*, de diſputes philoſophiques qui toutes décèlent la ſagacité & la folie de l'eſprit humain, ſa grandeur & ſa faibleſſe. On argumenta preſque toujours ſans s'entendre, comme nous avons fait depuis le treizième ſiecle où nous commençâmes à raiſonner.

La réputation qu'eut *Platon* ne m'étonne pas; tous les philoſophes étaient inintelligibles, il l'était autant que les autres, & s'exprimait avec plus d'éloquence. Mais quel ſuccès auroit *Platon*, s'il paraiſſait aujourd'hui dans une compagnie de gens de bon ſens, & s'il leur diſait ces belles paroles qui ſont dans ſon Timée; *De la ſubſtance indiviſible & de la diviſible, Dieu compoſa une troiſième eſpèce de ſubſtance au milieu des deux, tenant de la nature* du même & de l'autre; *puis prenant ces trois natures enſemble, il les mêla toutes en une ſeule forme, & força la nature de l'ame à ſe mêler avec la nature* du même; *& les ayant mêlées avec la ſubſtance, & de ces trois ayant fait un ſuppôt, il le diviſa en portions convenables; chacune de ces portions était mêlée* du même & de l'autre; *& de la ſubſtance il fit ſa diviſion.*

Enſuite il explique avec la même clarté le quaternaire de *Pythagore*. Il faut convenir que des hommes raiſonnables qui viendraient de lire *l'entendement humain* de *Locke*, prieraient *Platon* d'aller à ſon école.

Ce galimathias du bon *Platon* n'empêche pas qu'il n'y ait de

Digitized by Google

temps en temps de très-belles idées dans ſes ouvrages. Les Grecs avaient tant d'eſprit qu'ils en abuſèrent. Mais ce qui leur fait beaucoup d'honneur, c'eſt qu'aucun de leurs gouvernemens ne gêna la penſée des hommes. Il n'y a que *Socrate* dont il ſoit averé que ſes opinions lui coûtèrent la vie; & il fut encore moins la victime de ſes opinions que celle d'un parti violent élevé contre lui. Les Athéniens, à la vérité, lui firent boire de la ciguë; mais on ſait combien ils s'en repentirent; on ſait qu'ils punirent ſes accuſateurs, & qu'ils élevèrent un temple à celui qu'ils avaient condamné. Athènes laiſſa une liberté entière, non-ſeulement à la philoſophie, mais à toutes les religions. Elle recevait tous les Dieux étrangers, elle avait même un autel dédié aux Dieux inconnus.

Il eſt inconteſtable que les Grecs reconnaiſſaient un Dieu ſuprême, ainſi que toutes les nations dont nous avons parlé. Leur *Zeus*, leur *Jupiter*, était le maître des Dieux & des hommes. Cette opinion ne changea jamais depuis *Orphée*; on la retrouve cent fois dans *Homère*: tous les autres Dieux ſont inférieurs. On peut les comparer aux Péris des Perſes, aux génies des autres nations orientales. Tous les philoſophes, excepté les ſtratoniciens & les épicuriens, reconnurent l'architecte du monde, le *Demiourgos*.

Ne craignons point de trop peſer ſur cette grande vérité hiſtorique, que la raiſon humaine commencée adora quelque puiſſance, quelque être qu'on croyait au deſſus du pouvoir ordinaire, ſoit le ſoleil, ſoit la lune, ou les étoiles; que la raiſon humaine cultivée adora, malgré toutes ſes erreurs, un Dieu ſuprême maître des élémens & des autres Dieux, & que toutes les nations policées depuis l'Inde juſqu'au fond de l'Europe, crurent en général une vie à venir, quoique pluſieurs ſectes de philoſophes euſſent une opinion contraire.

De Zaleucus & de quelques autres légiſlateurs.

J'oſe ici défier tous les moraliſtes & tous les légiſlateurs, & je leur demande à tous s'ils ont dit rien de plus beau & de plus utile que l'exorde des loix de *Zaleucus*, qui vivait

Digitized by Google

avant *Pythagore*, & qui fut le premier magiſtrat des Locriens.

Tout citoyen doit être perſuadé de l'exiſtence de la Divinité. Il ſuffit d'obſerver l'ordre & l'harmonie de l'univers, pour être convaincu que le haſard ne peut l'avoir formé. On doit maîtriſer ſon ame, la purifier, en écarter tout mal, perſuadé que Dieu ne peut être bien ſervi par des pervers, & qu'il ne reſſemble point aux miſérables mortels qui ſe laiſſent toucher par de magnifiques cérémonies, & par de ſomptueuſes offrandes. La vertu ſeule, & la diſpoſition conſtante à faire le bien, peuvent lui plaire. Qu'on cherche donc à être juſte dans ſes principes & dans la pratique, c'eſt ainſi qu'on ſe rendra cher à la Divinité. Chacun doit craindre ce qui mène à l'ignominie; bien plus que ce qui conduit à la pauvreté. Il faut regarder comme le meilleur citoyen celui qui abandonne la fortune pour la juſtice; mais ceux que leurs paſſions violentes entraînent vers le mal, hommes, femmes, citoyens, ſimples habitans, doivent être avertis de ſe ſouvenir des Dieux, & de penſer ſouvent aux jugemens ſévères qu'ils exercent contre les coupables; qu'ils ayent devant les yeux l'heure de la mort, l'heure fatale qui nous attend tous, heure où le ſouvenir des fautes amène les remords, & le vain repentir de n'avoir pas ſoumis toutes ſes actions à l'équité.

Chacun doit donc ſe conduire à tout moment, comme ſi ce moment était le dernier de ſa vie; mais ſi un mauvais génie le porte au crime, qu'il fuie aux pieds des autels, qu'il prie le ciel d'écarter loin de lui ce génie malfaiſant, qu'il ſe jette ſur-tout entre les bras des gens de bien, dont les conſeils le ramèneront à la vertu, en lui repréſentant la bonté de Dieu & ſa vengeance.

Non, il n'y a rien dans toute l'antiquité qu'on puiſſe préférer à ce morceau ſimple et ſublime, dicté par la raiſon & par la vertu, dépouillé d'enthouſiaſme & de ces figures giganteſques que le bon ſens déſavoue.

Charondas, qui ſuivit *Zaleucus*, s'expliqua de même. Les *Platons*, les *Cicérons*, les divins *Antonins*, n'eurent point depuis d'autre langage. C'eſt ainſi que s'explique en cent endroits ce *Julien* qui eut le malheur d'abandonner la religion chrétienne, mais qui fit tant d'honneur à la naturelle; *Julien* le ſcandale de notre égliſe & la gloire de l'empire Romain.

Il faut, dit-il, *inſtruire les ignorans, & non les punir; les plain-*

Digitized by Google

plaindre, & non les haïr. Le devoir d'un empereur eſt d'imiter Dieu : l'imiter, c'eſt d'avoir le moins de beſoins, & de faire le plus de bien qu'il eſt poſſible. Que ceux donc qui inſultent l'antiquité apprennent à la connaître ; qu'ils ne confondent pas les ſages légiſlateurs avec des conteurs de fables ; qu'ils ſachent diſtinguer les loix des plus ſages magiſtrats, les uſages ridicules des peuples ; qu'ils ne diſent point, On inventa des cérémonies ſuperſtitieuſes, on prodigua de faux oracles & de faux prodiges, donc tous les magiſtrats de la Grèce & de Rome qui les toléraient, étaient des aveugles trompés & des trompeurs ; c'eſt comme s'ils diſaient, Il y a des bonzes à la Chine qui abuſent la populace, donc le ſage *Confucius* était un miſérable impoſteur.

On doit dans un ſiecle auſſi éclairé que le nôtre rougir de ces declamations que l'ignorance a ſi ſouvent débitées contre des ſages qu'il fallait imiter, & non pas calomnier. Ne ſait-on pas que dans tout pays le vulgaire eſt imbécille, ſuperſtitieux, inſenſé ? N'y a-t-il pas eu des convulſionnaires dans la patrie du chancelier de *l'hôpital*, de *Charon*, de *Montagne*, de *la Motte le Vayer*, de *Deſcartes*, de *Bayle*, de *Fontenelle*, de *Monteſquieu ?* N'y a-t-il pas des méthodiſtes, des moraves, des millénaires, des fanatiques de toute eſpèce dans le pays qui eut le bonheur de donner naiſſance au chancelier *Bacon*, à ces génies immortels *Newton* & *Locke*, & à une foule de grands-hommes ?

De Bacchus.

Excepté les fables viſiblement allégoriques, comme celles des *Muſes*, de *Vénus*, des *Graces*, de *l'Amour*, de *Zéphire* & de *Flore*, & quelques-unes de ce genre, toutes les autres ſont un ramas de contes qui n'ont d'autre mérite que d'avoir fourni de beaux vers à *Ovide* & à *Quinault*, & d'avoir exercé le pinceau de nos meilleurs peintres ; mais il en eſt une qui paraît mériter l'attention de ceux qui aiment les recherches de l'antiquité, c'eſt la fable de *Bacchus*.

Ce *Bacchus*, ou *Back*, ou *Backos*, ou *Dioniſios*, fils de Dieu, a-t-il été un perſonnage véritable ? Tant de nations

Digitized by Google

en parlent ainſi que d'*Hercule* : on a célébré tant d'*Hercules* & tant de *Bacchus* différens, qu'on peut ſuppoſer qu'en effet il y a eu un *Bacchus* ainſi qu'un *Hercule*.

Ce qui eſt indubitable, c'eſt que dans l'Egypte, dans l'Aſie & dans la Grèce, *Bacchus* ainſi qu'*Hercule* était reconnu pour un demi-Dieu, qu'on célébrait leurs fêtes, qu'on leur attribuait des miracles, qu'il y avait des myſtères inſtitués au nom de *Bacchus* avant qu'on connût les livres juifs.

On ſait aſſez que les Juifs ne communiquèrent leurs livres aux étrangers que du temps de *Ptolomée Philadelphe*, environ deux cent trente ans avant notre ére. Or avant ce temps l'orient & l'occident retentiſſaient des orgies de *Bacchus*. Les vers attribués à l'ancien *Orphée* célèbrent les conquêtes & les bienfaits de ce prétendu demi-Dieu. Son hiſtoire eſt ſi ancienne, que les peres de l'égliſe ont prétendu que *Bacchus* était *Noé*, parce que *Bacchus* & *Noé* paſſent tous deux pour avoir cultivé la vigne.

Hérodote, en rapportant les anciennes opinions, dit que *Bacchus* était un Egyptien élevé dans l'Arabie heureuſe. Les vers orphiques diſent qu'il fut ſauvé des eaux dans un petit coffre, qu'on l'appela *Miſem* en mémoire de cette aventure, qu'il fut inſtruit des ſecrets des dieux, qu'il avait une verge qu'il changeait en ſerpent quand il voulait, qu'il paſſa la mer rouge à pied ſec, comme *Hercule* paſſa depuis dans ſon gobelet le détroit de Calpé & d'Abila ; que quand il alla dans les Indes, lui & ſon armée jouiſſaient de la clarté du ſoleil pendant la nuit, qu'il toucha de ſa baguette enchantereſſe les eaux du fleuve Oronte & de l'Hidaſpe, & que ces eaux s'écoulèrent pour lui laiſſer un paſſage libre. Il eſt même dit qu'il arrêta le cours du ſoleil & de la lune. Il écrivit ſes loix ſur deux tables de pierre. Il était anciennement repréſenté avec des cornes ou des rayons qui partaient de ſa tête.

Il n'eſt pas étonnant après cela que pluſieurs ſavans hommes, & ſur tout *Bochart* & *Huet* dans nos derniers temps, ayent prétendu, que *Bacchus* eſt une copie de *Moyſe* & de *Joſué*. Tout concourt a favoriſer la reſſemblance : car *Bacchus* s'appelait chez les Egyptiens *Arſaph*, & parmi les noms que les peres ont donnés à *Moyſe* on y trouve celui d'*Oſaſirph*.

Digitized by Google

Entre ces deux hiſtoires qui paraiſſent ſemblables en tant de points, il n'eſt point douteux que celle de *Moyſe* ne ſoit la vérité, & que celle de *Bacchus* ne ſoit la fable. Mais il paraît que cette fable était connue des nations long-temps avant que l'hiſtoire de *Moyſe* fût parvenue juſqu'à elles. Aucun auteur Grec n'a cité *Moyſe* avant *Longin* qui vivait ſous l'empereur *Aurelien*; & tous avaient célébré *Bacchus*.

Il paraît inconteſtable que les Grecs ne purent prendre l'idée de *Bacchus* dans le livre de la loi juive qu'ils n'entendaient pas, & dont ils n'avaient pas la moindre connaiſſance, livre d'ailleurs ſi rare chez les Juifs mêmes, que ſous le roi *Joſias* on n'en trouva qu'un ſeul exemplaire; livre preſqu'entièrement perdu pendant l'eſclavage des Juifs tranſportés en Chaldée & dans le reſte de l'Aſie; livre reſtauré enſuite par *Eſdras* dans les temps floriſſans d'Athènes, & des autres républiques de la Grèce; temps où les myſtères de *Bacchus* étaient déja inſtitués.

Dieu permit donc que l'eſprit de menſonge divulguât les abſurdités de la vie de *Bacchus* chez cent nations, avant que l'eſprit de vérité fît connaître la vie de *Moyſe* à aucun peuple excepté aux Juifs.

Le ſavant évêque d'Avranche frappé de cette étonnante reſſemblance, ne balança pas à prononcer que *Moyſe* était non-ſeulement *Bacchus*, mais le *Thaut*, l'*Oſiris* des Egyptiens. Il ajoute même (*a*), pour allier les contraires, que *Moyſe* était auſſi leur *Typhon*, c'eſt-à-dire, qu'il était à la fois le bon & le mauvais principe, le protecteur & l'ennemi, le Dieu & le diable reconnu en Egypte.

Moyſe, ſelon ce ſavant homme, eſt le même que *Zoroaſtre*. Il eſt *Eſculape*, *Amphion*, *Apollon*, *Faunus*, *Janus*, *Perſée*, *Romulus*, *Vertumne*, & enfin *Adonis* & *Priape*. La preuve qu'il était *Adonis*, c'eſt que *Virgile* a dit:

Et formoſus oves ad flumina pavit Adonis.
Et le bel Adonis a gardé les moutons.

Or *Moyſe* garda les moutons vers l'Arabie. La preuve qu'il

(*a*) Propoſition 4, pag. 79 & 87.

Digitized by Google

était *Priape* est encore meilleure : c'est que quelquefois on représentait *Priape* avec un âne, & que les Juifs passèrent pour adorer un âne. *Huet* ajoute pour dernière confirmation, que la verge de *Moyse* pouvait fort bien être comparée au sceptre de *Priape* (*a*).

Sceptrum Priapo tribuitur, virga Mosi.

Voilà ce que *Huet* appelle sa démonstration. Elle n'est pas à la vérité géométrique. Il est à croire qu'il en rougit les dernières années de sa vie, & qu'il se souvenait de sa démonstration, quand il fit son traité de la faiblesse de l'esprit humain, & de l'incertitude de ses connaissances.

Des métamorphoses chez les Grecs, recueillies par Ovide.

L'opinion de la migration des ames conduit naturellement aux métamorphoses, comme nous l'avons déja vû. Toute idée qui frappe l'imagination & qui l'amuse, s'étend bientôt par tout le monde. Dès que vous m'avez persuadé que mon ame peut entrer dans le corps d'un cheval, vous n'aurez pas de peine à me faire croire que mon corps peut être changé en cheval aussi.

Les métamorphoses recueillies par *Ovide*, dont nous avons déja dit un mot, ne devaient point du tout étonner un pythagoricien, un brame, un Chaldéen; un Egyptien. Les Dieux s'étaient changés en animaux dans l'ancienne Egypte. *Derceto* était devenu poisson en Syrie ; *Sémiramis* avait été changée en colombe à Babylone. Les Juifs dans des temps très-postérieurs écrivent que *Nabucodonosor* fut changé en bœuf ; sans compter la femme de *Loth* transformée en statue de sel. N'est-ce pas même une métamorphose réelle quoique passagère, que toutes les apparitions des Dieux & des Génies sous la forme humaine ?

Un Dieu ne peut guères se communiquer à nous qu'en se

(*a*) *Huet*, pag. 110.

Digitized by Google

métamorphoſant en homme. Il eſt vrai que *Jupiter* prit la figure d'un beau cygne pour jouir de *Léda*. Mais ces cas ſont rares; & dans toutes les religions la Divinité prend toujours la figure humaine quand elle vient donner des ordres. Il ſerait difficile d'entendre la voix des Dieux s'ils ſe préſentaient à nous en ours ou en crocodiles.

Enfin les Dieux ſe métamorphoſèrent preſque par-tout; & dès que nous fumes inſtruits des ſecrets de la magie; nous nous métamorphoſames nous-mêmes. Pluſieurs perſonnes dignes de foi ſe changèrent en loups. Le mot de loup-garou atteſte encore parmi nous cette métamorphoſe.

Ce qui aide beaucoup à croire toutes ces tranſmutations & tous les prodiges de cette eſpèce, c'eſt qu'on ne peut prouver en forme leur impoſſibilité. On n'a nul argument à pouvoir alléguer à quiconque vous dira, un Dieu vint hier chez moi ſous la figure d'un beau jeune homme, & ma fille accouchera dans neuf mois d'un bel enfant que le Dieu a daigné lui faire. Mon frère qui a oſé en douter a été changé en loup; il court & heurle actuellement dans les bois. Si la fille accouche en effet, ſi l'homme devenu loup vous affirme qu'il a ſubi en effet cette métamorphoſe, vous ne pouvez démontrer que la choſe n'eſt pas vraie. Vous n'auriez d'autres reſſources que d'aſſigner devant les juges le jeune homme qui a contrefait le Dieu, & fait l'enfant à la demoiſelle, qu'à faire obſerver l'oncle loup-garou, & à prendre des témoins de ſon impoſture; mais la famille ne s'expoſera pas à cet examen; elle vous ſoutiendra avec les prêtres du canton que vous êtes un profane & un ignorant; ils vous feront voir que puiſqu'une chenille eſt changée en papillon, un homme peut tout auſſi aiſément être changé en bête; & ſi vous diſputez, vous ſerez déféré à l'inquiſition du pays comme un impie qui ne croit ni aux loups-garoux, ni aux Dieux qui engroſſent les filles.

De l'idolatrie.

Après avoir lû tout ce qu'on a écrit ſur l'idolatrie, on ne trouve rien qui en donne une notion préciſe, Il ſemble que

Digitized by Google

Locke ſoit le premier qui ait appris aux hommes à définir les mots qu'ils prononçaient, & à ne point parler au hazard. Le terme qui répond à idolatrie ne ſe trouve dans aucune langue ancienne; c'eſt une expreſſion des Grecs des derniers âges, dont on ne s'était jamais ſervi avant le ſecond ſiecle de notre ére. Elle ſignifie adoration d'images. C'eſt un terme de reproche, un mot injurieux. Jamais aucun peuple n'a pris la qualité d'idolâtres, jamais aucun gouvernement n'ordonna qu'on adorât une image comme le Dieu ſuprême de la nature. Les anciens Chaldéens, les anciens Arabes, les anciens Perſes, n'eurent long-temps ni images ni temples. Comment ceux qui vénéraient dans le ſoleil, les aſtres & le feu, les emblêmes de la Divinité, peuvent-ils être appelés idolâtres? Ils révéraient ce qu'ils voyaient. Mais certainement révérer le ſoleil & les aſtres, ce n'eſt pas adorer une figure taillée par un ouvrier; c'eſt avoir un culte erroné, mais ce n'eſt point être idolâtre.

Je ſuppoſe que les Egyptiens ayent adoré réellement le chien *Anubis*, & le bœuf *Apis*, qu'ils ayent été aſſez fous pour ne les pas regarder comme des animaux conſacrés à la Divinité, & comme un emblême du bien que leur *Isheth*, leur *Iſis*, faiſait aux hommes, pour croire même qu'un rayon céleſte animât ce bœuf & ce chien conſacrés, il eſt clair que ce n'était pas adorer une ſtatue. Une bête n'eſt pas une idole.

Il eſt indubitable que les hommes eurent des objets de culte avant d'avoir des ſculpteurs, & il eſt clair que ces hommes ſi anciens ne pouvaient point être appelés idolâtres. Il reſte donc à ſavoir ſi ceux qui firent enfin placer des ſtatues dans les temples, & qui firent révérer ces ſtatues, ſe nommèrent adorateurs de ſtatues, & leurs peuples adorateurs de ſtatues. C'eſt aſſurément ce qu'on ne trouve dans aucun monument de l'antiquité.

Mais en ne prenant point le titre d'idolâtres l'étaient-ils en effet? était-il ordonné de croire que la ſtatue de bronze qui repréſentait la figure fantaſtique de *Bel* à Babylone était le maître, le Dieu, le créateur du monde? la figure de *Jupiter* était-elle *Jupiter* même? n'eſt-ce pas, s'il eſt permis de comparer les uſages de notre ſainte religion avec les uſages antiques, n'eſt-ce pas comme ſi on diſait que nous adorons

Digitized by Google

la figure du Père éternel avec une barbe longue, la figure d'une femme & d'un enfant, la figure d'une colombe? ce ſont des ornemens emblématiques dans nos temples. Nous les adorons ſi peu que quand ces ſtatues ſont de bois on s'en chauffe, dès qu'elles pourriſſent, on en érige d'autres; elles ſont de ſimples avertiſſemens qui parlent aux yeux & à l'imagination. Les Turcs & les réformés croyent que les catholiques ſont idolâtres, mais les catholiques ne ceſſent de proteſter contre cette injure.

Il n'eſt pas poſſible qu'on adore réellement une ſtatue, ni qu'on croie que cette ſtatue eſt le Dieu ſuprême. Il n'y avait qu'un *Jupiter* mais il y avait mille de ſes ſtatues. Or ce *Jupiter* qu'on croyait lancer la foudre, était ſuppoſé habiter les nuées, ou le mont Olimpe, ou la planète qui porte ſon nom. Ses figures ne lançaient point la foudre, & n'étaient ni dans une planette, ni dans les nuées, ni ſur le mont Olimpe. Toutes les prières étaient adreſſées aux Dieux immortels, & aſſurément les ſtatues n'étaient pas immortelles.

Des fourbes, il eſt vrai, firent croire, & des ſuperſtitieux crurent, que des ſtatues avaient parlé. Combien de fois nos peuples groſſiers n'ont-ils pas eu la même crédulité? mais jamais chez aucun peuple ces abſurdités ne furent la religion de l'état. Quelque vieille imbécille n'aura pas diſtingué la ſtatue & le Dieu; ce n'eſt pas une raiſon d'affirmer que le gouvernement penſait comme cette vieille. Les magiſtrats voulaient qu'on révérât les repréſentations des Dieux adorés, & que l'imagination du peuple fût fixée par ces ſignes viſibles. C'eſt préciſément ce qu'on fait dans la moitié de l'Europe. On a des figures qui repréſentent Dieu le pere ſous la forme d'un vieillard, & on ſait bien que Dieu n'eſt pas un vieillard. On a des images de pluſieurs ſaints qu'on vénère, & on ſait bien que ces ſaints ne ſont pas Dieu le pere.

De même, ſi on oſe le dire, les anciens ne ſe méprenaient pas entre les demi-Dieux, les Dieux, & le maître des Dieux. Si ces anciens étaient idolâtres pour avoir des ſtatues dans leurs temples, la moitié de la chrétienneté eſt donc idolâtre auſſi; & ſi elle ne l'eſt pas, les nations antiques ne l'étaient pas davantage.

Digitized by Google

En un mot, il n'y a pas dans toute l'antiquité un ſeul poëte, un ſeul philoſophe, un ſeul homme d'état qui ait dit qu'on adorait de la pierre, du marbre, du bronze, ou du bois. Les témoignages du contraire ſont innombrables : les nations idolâtres ſont donc comme les ſorciers, on en parle, mais il n'y en eut jamais.

Un commentateur a conclu qu'on adorait réellement la ſtatue de *Priape*, parce qu'*Horace* en faiſant parler cet épouvantail, lui fait dire, *J'étais autrefois un tronc, l'ouvrier incertain s'il en ferait un Dieu ou un eſcabelle, prit le parti d'en faire un Dieu*, &c. Le commentateur cite le prophete *Baruch*, pour prouver que du temps d'*Horace* on regardait la figure de *Priape* comme une divinité réelle. Il ne voit pas qu'*Horace* ſe moque & du prétendu Dieu & de ſa ſtatue. Il ſe peut qu'une de ſes ſervantes en voyant cette énorme figure, crut qu'elle avait quelque choſe de divin : mais aſſurément tous ces *Priapes* de bois dont les jardins étaient remplis pour chaſſer les oiſeaux, n'étaient pas regardés comme les créateurs du monde.

Il eſt dit que *Moyſe*, malgré la loi divine de ne faire aucune repréſentation d'hommes ou d'animaux, érigea un ſerpent d'airain, ce qui était une imitation du ſerpent d'argent que les prêtres d'Egypte portaient en proceſſion ; mais quoique ce ſerpent fût fait pour guérir les morſures des ſerpens véritables, cependant on ne l'adorait pas. *Salomon* mit deux chérubins dans le temple ; mais on ne regardait pas ces chérubins comme des Dieux. Si donc dans le temple des Juifs & dans les nôtres, on a reſpecté des ſtatues ſans être idolâtres, pourquoi tant de reproches aux autres nations ? Ou nous devons les abſoudre, ou elles doivent nous accuſer.

Des oracles.

Il eſt évident qu'on ne peut ſavoir l'avenir, parce qu'on ne peut ſavoir ce qui n'eſt pas ; mais il eſt clair auſſi qu'on peut conjecturer un événement.

Vous voyez une armée nombreuſe & diſciplinée conduite par un chef habile, s'avancer dans un lieu avantageux, contre un

Digitized by Google

un capitaine imprudent suivi de peu de troupes mal armées, mal postées, & dont vous savez que la moitié le trahit; vous prédisez que ce capitaine sera battu.

Vous avez remarqué qu'un jeune homme & une fille s'aiment éperduement; vous les avez observés sortans l'un & l'autre de la maison paternelle; vous annoncez que dans peu cette fille sera enceinte; vous ne vous trompez guères. Toutes les prédictions se réduisent au calcul des probabilités. Il n'y a donc point de nation chez laquelle on n'ait fait des prédictions qui se sont en effet accomplies. La plus célèbre, la plus confirmée est celle que fit ce traître *Flavien Joseph* à *Vespasien* & *Titus* son fils, vainqueurs des Juifs. Il voyait *Vespasien* & *Titus* adorés des armées romaines dans l'orient, & *Néron* détesté de tout l'empire. Il ose, pour gagner les bonnes graces de *Vespasien*, lui prédire au nom du Dieu des Juifs (*a*) que lui & ses fils seront empereurs. Ils le furent en effet; mais il est évident que *Joseph* ne risquait rien. Si *Vespasien* succombe un jour en prétendant à l'empire, il n'est pas en état de punir *Joseph*; s'il est empereur, il le récompense, & tant qu'il ne regne pas il espère régner. *Vespasien* fait dire à ce *Joseph* que s'il est prophete il devait avoir prédit la prise de Jotapat qu'il avait en vain défendue contre l'armée romaine: *Joseph* répond qu'en effet il l'avait prédite, ce qui n'était pas bien surprenant. Quel commandant en soutenant un siége dans une petite place contre une grande armée ne prédit pas que la place sera prise?

Il n'était pas bien difficile de sentir qu'on pouvait s'attirer le respect & l'argent de la multitude en faisant le prophete, & que la crédulité du peuple devait être le revenu de quiconque saurait le tromper. Il y eut par-tout des devins; mais ce n'était pas assez de ne prédire qu'en son propre nom, il fallait parler au nom de la Divinité: & depuis les prophetes de l'Egypte qui s'appelaient *les voyans*, jusqu'à *Ulpius* prophete du mignon de l'empereur *Adrien* devenu Dieu, il y eut un nombre prodigieux de charlatans sacrés, qui firent parler les Dieux pour se moquer des hommes. On sait assez comment ils pouvaient réussir, tantôt par une réponse ambiguë qu'ils expli-

(*a*) *Joseph*, liv. 3, chap. 28.

Digitized by Google

quaient ensuite comme ils voulaient, tantôt en corrompant des domestiques, en s'informant d'eux secrétement des aventures des dévots qui venaient les consulter. Un idiot était tout étonné qu'un fourbe lui dît de la part de Dieu ce qu'il avait fait de plus caché.

Ces prophetes passaient pour savoir le passé, le présent & l'avenir; c'est l'éloge qu'*Homère* fait de *Calchas*. Je n'ajouterai rien ici à ce que le savant *Vandale*, & le judicieux *Fontenelle* son rédacteur, ont dit des oracles. Ils ont dévoilé avec sagacité des siecles de fourberie; & le jésuite *Balthus* montra bien peu de sens, ou beaucoup de malignité, quand il soutint contre eux la vérité des oracles païens, par les principes de la religion chrétienne. C'était réellement faire à Dieu une injure, de prétendre que ce Dieu de bonté & de vérité eût lâché les diables de l'enfer pour venir faire sur la terre ce qu'il ne fait pas lui-même pour rendre des oracles.

Ou ces diables disaient vrai, & en ce cas il était impossible de ne les pas croire; & Dieu lui-même appuyant toutes les fausses religions par des miracles journaliers, jetait lui-même l'univers entre les bras de ses ennemis : ou ils disaient faux; & en ce cas, Dieu déchaînait les diables pour tromper tous les hommes. Il n'y a peut-être jamais eu d'opinion plus absurde.

L'oracle le plus fameux fut celui de Delphes. On choisit d'abord de jeunes filles innocentes, comme plus propres que les autres à être inspirées, c'est-à-dire, à proférer de bonne foi le galimathias que les prêtres leur dictaient. La jeune pythie montait sur un trépied posé dans l'ouverture d'un trou dont il sortait une exhalaison prophétique. L'esprit divin entrait sous la robe de la pythie par un endroit fort humain; mais depuis qu'une jolie pythie fut enlevée par un dévot, on prit des vieilles pour faire le métier : & je crois que c'est la raison pour laquelle l'oracle de Delphes commença à perdre beaucoup de son crédit.

Les divinations, les augures étaient des espèces d'oracles, & sont, je crois, d'une plus haute antiquité; car il fallait bien des cérémonies, bien du temps pour achalander un oracle divin qui ne pouvait se passer de temple & de prêtres; & rien n'é-

Digitized by Google

tait plus aiſé que de dire la bonne aventure dans les carrefours. Cet art ſe ſubdiviſa en mille façons; on prédit par le vol des oiſeaux, par le foie des moutons, par les plis formés dans la paume de la main, par des cercles tracés ſur la terre, par l'eau, par le feu, par des petits cailloux, par des baguettes, par tout ce qu'on imagina, & ſouvent même par un pur enthouſiaſme qui tenait lieu de toutes les regles. Mais qui fut celui qui inventa cet art? ce fut le premier fripon qui rencontra un imbécille.

La plupart des prédictions étaient comme celles de l'almanach de Liége. *Un grand mourra, il y aura des naufrages.* Un juge de village mourrait-il dans l'année? c'était, pour ce village, le grand dont la mort était prédite : une barque de pêcheurs était-elle ſubmergée? voilà les grands naufrages annoncés. L'auteur de l'almanach de Liége eſt un ſorcier, ſoit que ſes prédictions ſoient accomplies, ſoit qu'elles ne le ſoient pas; car ſi quelque événement les favoriſe, ſa magie eſt démontrée : ſi les événemens ſont contraires, on applique la prédiction à toute autre choſe, & l'allégorie le tire d'affaire.

L'almanach de Liége a dit qu'il viendrait un peuple du nord qui détruirait tout; ce peuple ne vient point; mais un vent du nord fait geler quelques vignes, c'eſt ce qui a été prédit par *Matthieu Laensberg.* Quelqu'un oſe-t-il douter de ſon ſavoir? auſſi-tôt les colporteurs le dénoncent comme un mauvais citoyen, & les aſtrologues le traitent même de petit eſprit & de méchant raiſonneur.

Les ſunnites mahométans ont beaucoup employé cette méthode dans l'explication du *Koran* de *Mahomet.* L'étoile *Aldebaram* avait été en grande vénération chez les Arabes, elle ſignifie l'œil du taureau; cela voulait dire que l'œil de *Mahomet* éclairerait les Arabes, & que comme un taureau il frapperait ſes ennemis de ſes cornes.

L'arbre acacia était en vénération dans l'Arabie, on en faiſait de grandes haies qui préſervaient les moiſſons de l'ardeur du ſoleil; *Mahomet* eſt l'acacia qui doit couvrir la terre de ſon ombre ſalutaire. Les Turcs ſenſés rient de ces bêtiſes ſubtiles; les jeunes femmes n'y penſent pas; les vieilles dévotes y croyent; & celui qui dirait publiquement à un derviche qu'il

Digitized by Google

enseigne des sotises, courrait risque d'être empalé. Il y a eu des savans qui ont trouvé l'histoire de leur temps dans *l'Iliade* & dans l'*Odyssée*; mais ces savans n'ont pas fait la même fortune que les commentateurs de l'*Alcoran*.

La plus brillante fonction des oracles fut d'assurer la victoire dans la guerre. Chaque armée, chaque nation avait ses oracles qui lui promettaient des triomphes. L'un des deux partis avait reçu infailliblement un oracle véritable. Le vaincu qui avait été trompé attribuait sa défaite à quelque faute commise envers les Dieux après l'oracle rendu; il espérait qu'une autre fois l'oracle s'accomplirait. Ainsi presque toute la terre s'est nourrie d'illusion. Il n'y eut presque point de peuple qui ne conservât dans ses archives, ou qui n'eût par la tradition orale, quelque prédiction qui l'assurait de la conquête du monde, c'est-à-dire, des nations voisines; point de conquérant qui n'ait été prédit formellement, aussi-tôt après sa conquête. Les Juifs mêmes, enfermés dans un coin de terre presque inconnu entre l'Anti-Liban, l'Arabie déserte & la pétrée, espérèrent comme les autres peuples d'être les maîtres de l'univers, fondés sur mille oracles que nous expliquons dans un sens mystique, & qu'ils entendaient dans le sens littéral.

Des sibylles chez les Grecs, & de leur influence sur les autres nations.

Lorsque presque toute la terre était remplie d'oracles, il y eut des vieilles filles qui, sans être attachées à aucun temple, s'avisèrent de prophétiser pour leur compte. On les appela *sibylles*, mot grec de la dialecte de Laconie, qui signifie conseil de Dieu. L'antiquité en compte dix principales en divers pays. On sait assez le conte de la bonne femme qui vint apporter dans Rome à l'ancien *Tarquin*, les neuf livres de l'ancienne sibylle de Cumes. Comme *Tarquin* marchandait trop, la vieille jeta au feu les six premiers livres, & exigea autant d'argent des trois restants qu'elle en avait demandé des neuf entiers. *Tarquin* les paya. Ils furent, dit-on, conservés à Rome jusqu'au temps de *Sylla*, & furent consumés dans un incendie du capitole.

Digitized by Google

Mais comment se passer des prophéties des sibylles? On envoya trois sénateurs à Erytre, ville de Grèce où l'on gardait précieusement un millier de mauvais vers grecs, qui passaient pour être de la façon de la sibylle *Erytrée*. Chacun en voulait avoir des copies. La sibylle *Erytrée* avait tout prédit. Il en était de ses prophéties comme de celles de *Nostradamus* parmi nous. On ne manquait pas à chaque événement de forger quelques vers grecs qu'on attribuait à la sibylle.

Auguste qui craignait avec raison qu'on ne trouvât dans cette rapsodie quelques vers qui autoriseraient des conspirations, défendit sous peine de mort qu'aucun Romain eût chez lui des vers sibyllins; défense digne d'un tyran soupçonneux, qui conservait avec adresse un pouvoir usurpé par le crime.

Les vers sibyllins furent respectés plus que jamais quand il fut défendu de les lire. Il fallait bien qu'ils continssent la vérité, puisqu'on les cachait aux citoyens.

Virgile, dans son églogue sur la naissance de *Pollion*, ou de *Marcellus*, ou de *Drusus*, ne manqua pas de citer l'autorité de la sibylle de Cumes, qui avait prédit nettement que cet enfant, qui mourut bientôt après, ramènerait le siecle d'or. La sibylle *Erytrée* avait, disait-on alors, prophétisé aussi à Cumes. L'enfant nouveau né appartenant à *Auguste*, ou à son favori, ne pouvait manquer d'être prédit par la sibylle. Les prédictions, d'ailleurs, ne sont jamais que pour les grands, les petits n'en valent pas la peine.

Ces oracles des sibylles étant donc toujours en très grande réputation, les premiers chrétiens trop emportés par un faux zèle, crurent qu'ils pouvaient forger de pareils oracles, pour battre les gentils par leurs propres armes. *Hermas* & St. *Justin* passent pour être les premiers qui eurent le malheur de soutenir cette imposture. St. *Justin* cite des oracles de la sibylle de Cumes, débités par un chrétien qui avait pris le nom d'*Istape*, & prétendait que sa sibylle avait vécu du temps du déluge (*a*). St. *Clément d'Alexandrie*, dans ses stromates, assure que l'apôtre St. *Paul* recommande dans ses épîtres *la lecture des sibylles, qui ont manifestement prédit la naissance du fils de Dieu.*

(*a*) *Strom.* Liv. 6.

Digitized by Google

Il faut que cette épître de St. *Paul* ſoit perdue; car on ne trouve ces paroles, ni rien d'approchant, dans aucune des épîtres de St. *Paul*. Il courait dans ce temps-là parmi les chrétiens, une infinité de livres que nous n'avons plus, comme les prophéties de *Jaldabaſth*, celles de *Seth*, d'*Enoch* & de *Kam*; la pénitence d'*Adam*, l'hiſtoire de *Zacharie*, pere de St. *Jean*; l'évangile des Egyptiens; l'évangile de St. *Pierre*, d'*André*, de *Jacques*; l'évangile d'*Eve*, l'apocalypſe d'*Adam*, les lettres de *Jéſus-Chriſt*, & cent autres écrits, dont il reſte à peine quelques fragmens, enſevelis dans des livres qu'on ne lit guères.

L'égliſe chrétienne était alors partagée en ſociété judaïſante, & ſociété non-judaïſante. Ces deux étaient diviſées en pluſieurs autres. Quiconque ſe ſentait un peu de talent, écrivait pour ſon parti. Il y eut plus de cinquante évangiles juſqu'au concile de Nicée; il ne nous en reſte aujourd'hui que ceux de la *Vierge*, de l'*enfance* & de *Nicodème*. On forgea ſur-tout des vers attribués aux anciennes ſibylles. Tel était le reſpect du peuple pour ces oracles ſibyllins, qu'on crut avoir beſoin de cet appui étranger pour fortifier le chriſtianiſme naiſſant. Non-ſeulement on fit des vers grecs ſibyllins, qui annonçaient *Jéſus-Chriſt*; mais on les fit en acroſtiches, de manière que les lettres de ces mots, *Jeſous Chreiſtos ïos Soter*, étaient l'une après l'autre le commencement de chaque vers. C'eſt dans ces poëſies qu'on trouve cette prédiction :

Avec cinq pains & deux poiſſons,
Il nourrira cinq mille hommes au déſert,
Et en ramaſſant les morceaux qui reſteront,
Il en remplira douze paniers.

On ne s'en tint pas là; on imagina qu'on pouvait détourner en faveur du chriſtianiſme le ſens des vers de la quatrième églogue de *Virgile*:

Ultima Cumæi jam carminis ætas:
Jam nova progenies cælo demittitur alto.

Digitized by Google

Les temps de la sibylle enfin sont arrivés,
Un nouveau rejetton descend du haut des cieux.

Cette opinion eut un si grand cours dans les premiers siecles de l'église, que l'empereur *Constantin* la soutint hautement. Quand un empereur parlait, il avait sûrement raison. *Virgile* passa longtemps pour un prophete. Enfin, on était si persuadé des oracles des sibylles, que nous avons dans une de nos hymnes, qui n'est pas fort ancienne, ces deux vers remarquables :

Solvet saclum in favilla
Teste David cum sibylla.

Il mettra l'univers en cendres,
Témoin la sibylle & David.

Parmi les prédictions attribuées aux sibylles, on faisait surtout valoir le regne de mille ans, que les peres de l'église adoptèrent jusqu'au temps de *Théodose second.*

Ce regne de *Jésus-Christ* pendant mille ans sur la terre était fondé d'abord sur la prophétie de St. *Luc*, (chap. 21.) prophétie mal entendue, que *Jésus-Christ viendrait dans les nuées, dans une grande puissance & dans une grande majesté, avant que la génération présente fût passée.* La génération avait passé; mais St. *Paul* avait dit aussi dans sa première épître au Thessaloniciens, chap. 4 :

Nous vous déclarons, comme l'ayant appris du Seigneur, que nous qui vivons, & qui sommes réservés pour son avénement, nous ne préviendrons point ceux qui sont déja dans le sommeil.

Car aussi-tôt que le signal aura été donné par la voix de l'archange, & par le son de la trompette de Dieu, le Seigneur lui-même descendra du ciel, & ceux qui seront morts en Jésus-Christ *ressusciteront les premiers.*

Puis nous autres qui sommes vivans, & qui seront demeurés jusqu'alors, nous serons emportés avec eux dans les nuées, pour aller au-devant du Seigneur au milieu de l'air; & ainsi nous vivrons pour jamais avec le Seigneur.

Il est bien étrange que *Paul* dise que c'est le Seigneur lui-

Digitized by Google

même qui lui avait parlé; car *Paul* loin d'avoir été un des disciples de *Christ*, avait été long-temps un de ses persécuteurs. Quoi qu'il en puisse être, l'Apocalypse avait dit aussi, chap. 20, que les justes *régneraient sur la terre pendant milleans avec Jésus-Christ.*

On s'attendait donc à tout moment que *Jesus-Christ* descendrait du ciel pour établir son regne, & rebâtir Jérusalem, dans laquelle les chrétiens devaient se réjouir avec les patriarches.

Cette nouvelle Jérusalem était annoncée dans l'Apocalypse. *Moi* Jean, *je vis la nouvelle Jérusalem qui descendait du ciel parée comme une épousée.... Elle avait une grande & haute muraille, douze portes, & un ange à chaque porte..... douze fondemens où sont les noms des apôtres de l'agneau..... Celui qui me parlait avait une toise d'or pour mesurer la ville, les portes & la muraille. La ville est bâtie en quarré, elle est de douze mille stades; sa longueur, sa largeur & sa hauteur sont égales..... Il en mesura aussi la muraille, qui est de cent quarante-quatre coudées.... cette muraille était de jaspe, & la ville était d'or, &c.*

On pouvait se contenter de cette prédiction, mais on voulut encore avoir pour garant une sibylle, à qui l'on fait dire à-peu-près les mêmes choses. Cette persuasion s'imprima si fortement dans les esprits, que St. *Justin*, dans son dialogue contre *Triphon*, dit *qu'il en est convenu, & que* Jésus *doit venir dans cette Jérusalem boire & manger avec ses disciples.*

St. *Irenée* se livra si pleinement à cette opinion, qu'il attribue à St. *Jean* l'évangéliste ces paroles : *Dans la nouvelle Jerusalem chaque sep de vigne produira dix mil e branches, & chaque branche dix mille baurgeons, chaque bourgeon dix mille grappes, chaque grappe dix mille grains, chaque raisin vingt-cinq amphores de vin. Et quand un des saints vendangeurs cueillera un raisin, le raisin voisin lui dira : Prends-moi, je suis meilleur que lui* (a).

Ce n'était pas assez que la sibylle eût prédit ces merveilles, on avait été témoin de l'accomplissement. On vit, au rapport de *Tertullien*, la Jérusalem nouvelle descendre du ciel pendant quarante nuits consécutives.

(a) *Irenée*, chap. 35, liv. 5.

Tertullien

Digitized by Google

Tertullien s'exprime ainſi : (*a*) *Nous confeſſons que le royaume nous eſt promis pour mille ans en terre, après la réſurrection dans la cité de Jéruſalem apportée du ciel ici-bas.*

C'eſt ainſi que l'amour du merveilleux & l'envie d'entendre & de dire des choſes extraordinaires, a perverti le ſens commun dans tous les temps. C'eſt ainſi qu'on s'eſt ſervi de la fraude, quand on n'a pas eu la force. La religion chrétienne fut d'ailleurs ſoutenue par des raiſons ſi ſolides, que tout cet amas d'erreurs ne put l'ébranler. On dégagea l'or pur de tout cet alliage, & l'égliſe parvint par degrés à l'état où nous la voyons aujourd'hui.

Des miracles.

Revenons toujours à la nature de l'homme ; il n'aime que l'extraordinaire ; & cela eſt ſi vrai que ſi-tôt que le beau, le ſublime eſt commun, il ne paraît plus ni beau ni ſublime. On veut de l'extraordinaire en tout genre ; & on va juſqu'à l'impoſſible. L'hiſtoire ancienne reſſemble à celle de ce chou plus grand qu'une maiſon, & à ce pot plus grand qu'une égliſe, fait pour cuire ce chou.

Quelle idée avons-nous attachée au mot *miracle*, qui d'abord ſignifiait *choſe admirable ?* Nous avons dit, c'eſt ce que la nature ne peut opérer, c'eſt ce qui eſt contraire à toutes ſes loix. Ainſi l'Anglais qui promit au peuple de Londres de ſe mettre tout entier dans une bouteille de deux pintes, annonçait un miracle. Et autrefois on n'aurait pas manqué de légendaires qui auraient affirmé l'accompliſſement de ce prodige, s'il en était revenu quelque choſe au couvent.

Nous croyons ſans difficulté aux vrais miracles, opérés dans notre ſainte religion, & chez les Juifs dont la religion prépara la nôtre. Nous ne parlons ici que des autres nations, & nous ne raiſonnons que ſuivant les regles du bon ſens, toujours ſoumiſes à la révélation.

Quiconque n'eſt pas illuminé par la foi, ne peut regarder un miracle que comme une contravention aux loix éternelles

(*a*) *Tert.* contre *Marcion*, liv. 3.

Digitized by Google

de la nature. Il ne lui paraît pas poſſible que Dieu dérange ſon propre ouvrage ; il ſait que tout eſt lié dans l'univers par des chaînes que rien ne peut rompre. Il ſait que Dieu étant immuable, ſes loix le ſont auſſi, & qu'une roue de la grande machine ne peut s'arrêter, ſans que la nature entière ſoit dérangée.

Si *Jupiter* en couchant avec *Alcmène* fait une nuit de vingt-quatre heures lorſqu'elle devait être de douze, il eſt néceſſaire que la terre s'arrête dans ſon cours, & reſte immobile douze heures entières. Mais comme les mêmes phénomènes du ciel reparaiſſent la nuit ſuivante, il eſt néceſſaire auſſi que la lune & toutes les planètes ſe ſoient arrêtées. Voilà une grande révolution dans tous les orbes céleſtes, en faveur d'une femme de Thèbes en Béotie.

Un mort reſſuſcite au bout de quelques jours : il faut que toutes les parties imperceptibles de ſon corps qui s'étaient exhalées dans l'air, & que les vents avaient emportées au loin, reviennent ſe remettre chacune à leur place, que les vers & les oiſeaux, ou les autres animaux nourris de la ſubſtance de ce cadavre, rendent chacun ce qu'ils lui ont pris. Les vers engraiſſés des entrailles de cet homme auront été mangés par des hirondelles, ces hirondelles par des pigriéches, ces pigriéches par des faucons, ces faucons par des vautours. Il faut que chacun reſtitue préciſément ce qui appartenait au mort : ſans quoi ce ne ſerait plus la même perſonne. Tout cela n'eſt rien encore, ſi l'ame ne revient dans ſon hôtellerie.

Si l'Etre éternel qui a tout prévu, tout arrangé, qui gouverne tout par des loix immuables, devient contraire à lui-même en renverſant toutes ſes loix, ce ne peut être que pour l'avantage de la nature entière. Mais il parait contradictoire de ſuppoſer un cas où le créateur & le maître de tout, puiſſe changer l'ordre du monde pour le bien du monde. Car ou il a prévu le prétendu beſoin qu'il en aurait, ou il ne l'a pas prévu. S'il l'a prévu, il y a mis ordre dès le commencement ; s'il ne l'a pas prévu, il n'eſt plus Dieu.

On dit que c'eſt pour faire plaiſir à une nation, à une ville, à une famille, que l'Etre éternel reſſuſcite *Pélops*, *Hippolyte*, *Heres*, & quelques autres fameux perſonnages ; mais il ne pa-

Digitized by Google

raît pas vraiſemblable que le maître commun de l'univers oubliè le ſoin de cet univers en faveur de cet *Hippolyte* & de ce *Pélops*.

Plus les miracles ſont incroyables (ſelon les faibles lumières de notre eſprit), plus ils ont été crus. Chaque peuple eut tant de prodiges, qu'ils devinrent des choſes très-ordinaires. Auſſi ne s'aviſait-on pas de nier ceux de ſes voiſins. Les Grecs diſaient aux Egyptiens, aux nations aſiatiques, les Dieux vous ont parlé quelquefois, ils nous parlent tous les jours; s'ils ont combattu vingt fois pour vous, ils ſe ſont mis quarante fois à la tête de nos armées. Si vous avez des métamorphoſes, nous en avons cent fois plus que vous. Si vos animaux parlent, les nôtres ont fait de très-beaux diſcours. Il n'y a pas même juſqu'aux Romains chez qui les bêtes n'ayent pris la parole pour prédire l'avenir. *Tite-Live* rapporte qu'un bœuf s'écria en plein marché, *Rome, prends garde à toi. Pline*, dans ſon livre 8, dit qu'un chien parla lorſque *Tarquin* fut chaſſé du trône. Une corneille, ſi l'on en croit *Suétone*, s'écria dans le capitole, lorſqu'on allait aſſaſſiner *Domitien; eſtai panta Kalos*, c'eſt fort bien fait, *tout eſt bien.* C'eſt ainſi qu'un des chevaux d'*Achille* nommé *Xante* prédit à ſon maître qu'il mourra devant Troye. Avant le cheval d'*Achille*, le bélier de *Phryxus* avait parlé, auſſi bien que les vaches du mont Olimpe. Ainſi au lieu de réfuter les fables, on enchériſſait ſur elles. On faiſait comme ce praticien à qui on produiſait une fauſſe obligation; il ne s'amuſa point à plaider, il produiſit ſur-le-champ une fauſſe quittance.

Il eſt vrai que nous ne voyons guères de morts reſſuſcités chez les Romains, ils s'en tenaient à des guériſons miraculeuſes. Les Grecs plus attachés à la métempſycoſe, eurent beaucoup de réſurrections. Ils tenaient ce ſecret des orientaux, de qui toutes les ſciences & les ſuperſtitions étaient venues.

De toutes les guériſons miraculeuſes les plus atteſtées, les plus authentiques, ſont celles de cet aveugle à qui l'empereur *Veſpaſien* rendit la vue, & de ce paralytique auquel il rendit l'uſage de ſes membres. C'eſt dans Alexandrie que ce double miracle s'opère; c'eſt devant un peuple innombrable, devant des Romains, des Grecs, des Egyptiens. C'eſt ſur ſon tribu-

Digitized by Google

nal que *Veſpaſien* opère ces prodiges. Ce n'eſt pas lui qui cherche à ſe faire valoir par des preſtiges, dont un monarque affermi n'a pas beſoin. Ce ſont ces deux malades, eux-mêmes, qui proſternés à ſes pieds le conjurent de les guérir : il rougit de leurs prières, il s'en mocque, il dit qu'une telle guériſon n'eſt pas au pouvoir d'un mortel. Les deux infortunés inſiſtent : *Sérapis* leur eſt apparu, *Sérapis* leur a dit qu'ils ſeraient guéris par *Veſpaſien*. Enfin il ſe laiſſe fléchir, il les touche ſans ſe flatter du ſuccès. La Divinité favorable à ſa modeſtie & à ſa vertu, lui communique ſon pouvoir ; à l'inſtant l'aveugle voit & l'eſtropié marche. Alexandrie, l'Egypte, tout l'empire applaudiſſent à *Veſpaſien* favori du ciel. Le miracle eſt conſigné dans les archives de l'empire, & dans toutes les hiſtoires contemporaines. Cependant avec le temps ce miracle n'eſt cru de perſonne, parce que perſonne n'a intérêt de le ſoutenir.

Si l'on en croit je ne ſais quel écrivain de nos ſiecles barbares, nommé *Helgaut*, le roi *Robert* fils de *Hugues Capet* guérit auſſi un aveugle. Ce don des miracles dans *Robert* fut apparemment la récompenſe de la charité avec laquelle il avait fait brûler le confeſſeur de ſa femme & des chanoines d'Orléans accuſés de ne pas croire l'infaillibilité & la puiſſance abſolue du pape, & par conſéquent d'être manichéens : ou ſi ce ne fut pas le prix de cette bonne action, ce fut celui de l'excommunication qu'il ſouffrit pour avoir couché avec la reine ſa femme.

Les philoſophes ont fait des miracles comme les empereurs & les rois. On connaît ceux d'*Apollonios* de *Thiane* ; c'était un philoſophe pythagoricien, tempérant, chaſte, & juſte, à qui l'hiſtoire ne reproche aucune action équivoque, ni aucune de ces faibleſſes dont fut accuſé *Socrate*. Il voyagea chez les mages & chez les bracmanes, & fut d'autant plus honoré par-tout, qu'il était modeſte, donnant toujours de ſages conſeils, & diſputant rarement. La prière qu'il avait coutume de faire aux Dieux eſt admirable. *Dieux immortels, accordez-nous ce que vous jugerez convenable, & dont nous ne ſoyons pas indignes.* Il n'avait nul enthouſiaſme ; ſes diſciples en eurent : ils lui ſuppoſèrent des miracles qui furent recueillis par *Philoſtrate*. Les

Digitized by Google

Thianéens le mirent au rang des demi-Dieux ; & les empereurs Romains approuvèrent son apothéose. Mais avant le temps, l'apothéose d'*Apollonios* eut le sort de celui qu'on décernait aux empereurs Romains, & la chapelle d'*Apollonios* fut aussi déserte que le *Socrateion* élevé par les Athéniens à *Socrate*.

Les rois d'Angleterre depuis *St. Edouard*, jusqu'au roi *Guillaume III*, firent journellement un grand miracle, celui de guérir les écrouelles que les médecins ne pouvaient guérir. Mais *Guillaume III* ne voulut point faire de miracles, & ses successeurs s'en sont abstenus comme lui. Si l'Angleterre éprouve jamais quelque grande révolution qui la replonge dans l'ignorance, alors elle aura des miracles tous les jours.

Des temples.

On n'eut pas un temple si-tôt qu'on reconnut un Dieu. Les Arabes, les Chaldéens, les Persans qui révéraient les astres, ne pouvaient guère avoir d'abord des édifices consacrés ; ils n'avaient qu'à regarder le ciel, c'était-là leur temple. Celui de *Bel* à Babylone passe pour le plus ancien de tous ; mais ceux de *Brama* dans l'Inde, doivent être d'une antiquité plus reculée ; au moins les brames le prétendent.

Il est dit dans les annales de la Chine que les premiers empereurs sacrifiaient dans un temple. Celui d'*Hercule* à Tyr ne paraît pas être des plus anciens. *Hercule* ne fut jamais chez aucun peuple qu'une divinité secondaire ; cependant le temple de Tyr est très-antérieur à celui de Judée. *Hiram* en avait un magnifique lorsque *Salomon* aidé par *Hiram* bâtit le sien. *Hérodote* qui voyagea chez les Tyriens, dit que de son temps les archives de Tyr ne donnaient à ce temple que deux mille trois cents ans d'antiquité. L'Egypte était remplie de temples depuis long-tems. *Hérodote* dit encore qu'il apprit que le temple de *Vulcain* à Memphis avait été bâti par *Mènes* vers le temps qui répond à trois mille ans avant notre ére ; & il n'est pas à croire que les Egyptiens eussent élevé un temple à *Vulcain* avant d'en avoir donné un à *Isis* leur principale divinité.

Je ne puis concilier avec les mœurs ordinaires de tous les

Digitized by Google

hommes, ce que dit *Hérodote* au livre second; il prétend qu'excepté les Egyptiens & les Grecs tous les autres peuples avaient coutume de coucher avec les femmes au milieu de leurs temples. Je soupçonne le texte grec d'avoir été corrompu; les hommes les plus sauvages s'abstiennent de cette action devant des témoins. On ne s'est jamais avisé de caresser sa femme ou sa maitresse en présence de gens pour qui on a les moindres égards.

Il n'est guères possible que chez tant de nations qui étaient religieuses jusqu'au plus grand scrupule, tous les temples eussent été des lieux de prostitution. Je crois qu'*Hérodote* a voulu dire que les prêtres qui habitaient dans l'enceinte qui entourait le temple, pouvaient coucher avec leurs femmes dans cette enceinte qui avait le nom de temple, comme en usaient les prêtres Juifs, & d'autres: mais que les prêtres Egyptiens n'habitant point dans l'enceinte, s'abstenaient de toucher à leurs femmes quand ils étaient de garde dans les porches dont le temple était entouré.

Les petits peuples furent très-long-temps sans avoir de temples. Ils portaient leurs Dieux dans des coffres, dans des tabernacles. Nous avons déja vû que quand les Juifs habitèrent les déserts à l'orient du lac Asphaltide, ils portaient le tabernacle du Dieu *Rempham*, du Dieu *Moloc*, du Dieu *Kium*, comme le disent *Jérémie*, *Amos* & *St. Etienne*.

C'est ainsi qu'en usaient toutes les autres petites nations du désert. Cet usage doit être le plus ancien de tous, par la raison qu'il est bien plus aisé d'avoir un coffre que de bâtir un grand édifice.

C'est probablement de ces Dieux portatifs que vint la coutume des processions qui se firent chez tous les peuples. Car il semble qu'on ne se serait pas avisé d'ôter un Dieu de sa place dans son temple pour le promener dans la ville; & cette violence eût pû paraître un sacrilège, si l'ancien usage de porter son Dieu sur un chariot, ou sur un brancard, n'avait pas été dès long temps établi.

La plupart des temples furent d'abord des citadelles, dans lesquelles on mettait en sûreté les choses sacrées. Ainsi le palladium était dans la forteresse de Troye, les boucliers descendus du ciel se gardaient dans le capitole.

Digitized by Google

Nous voyons que le temple des Juifs était une maiſon forte, capable de ſoutenir un aſſaut. Il eſt dit au troiſième livre des Rois que l'édifice avait ſoixante coudées de long, & vingt de large; c'eſt environ quatre-vingt-dix pieds de long ſur trente de face. Il n'y a guères de plus petit édifice public. Mais cette maiſon étant de pierre & bâtie ſur une montagne, pouvait au moins ſe défendre d'une ſurpriſe: les fenêtres qui étaient beaucoup plus étroites au dehors qu'en dedans, reſſemblaient à des meurtrières.

Il eſt dit que les prêtres logeaient dans des appentis de bois adoſſés à la muraille.

Il eſt difficile de comprendre les dimenſions de cette architecture. Le même livre des Rois nous apprend que ſur les murailles de ce temple il y avait trois étages de bois: que le premier avait cinq coudées de large, le ſecond ſix, & le troiſième ſept. Ces proportions ne ſont pas les nôtres; ces étages de bois auraient ſurpris *Michel-Ange* & *Bradamante*. Quoi qu'il en ſoit, il faut conſidérer que ce temple était bâti ſur le penchant de la montagne Moria, & que par conſéquent il ne pouvait avoir une grande profondeur. Il fallait monter pluſieurs degrés pour arriver à la petite eſplanade où fut bâti le ſanctuaire, long de vingt coudées. Or un temple dans lequel il faut monter & deſcendre eſt un édifice barbare. Il était recommandable par ſa ſainteté, mais non pas par ſon architecture. Il n'était pas néceſſaire pour les deſſeins de Dieu que la ville de Jéruſalem fût la plus magnifique des villes, & ſon peuple le plus puiſſant des peuples; il n'était pas néceſſaire non plus que ſon temple ſurpaſsât celui des autres nations; le plus beau des temples eſt celui où les hommages les plus purs lui ſont offerts.

La plupart des commentateurs ſe ſont donné la peine de deſſiner cet édifice chacun à ſa manière. Il eſt à croire qu'aucun de ces deſſinateurs n'a jamais bâti de maiſon. On conçoit pourtant que les murailles qui portaient ces trois étages étant de pierre, on pouvait ſe défendre un jour ou deux dans cette petite retraite.

Cette eſpèce de fortereſſe d'un peuple privé des arts, ne tint pas contre *Nabuzardam*, l'un des capitaines du roi de Babylone que nous nommons *Nabucodonoſor*.

Digitized by Google

Le ſecond temple bâti par *Néhémie* fut moins grand & moins ſomptueux. Le livre d'*Eſdras* nous aprend que les murs de ce nouveau temple n'avaient que trois rangs de pierre brute, & que le reſte était de ſimple bois. C'était bien plutôt une grange qu'un temple. Mais celui qu'*Hérodote* fit bâtir depuis fut une vraie fortereſſe. Il fut obligé, comme nous l'apprend *Joſeph*, de démolir le temple de *Néhémie*, qu'il appelle le temple d'*Aggée*. *Hérode* combla une partie du précipice au bas de la montagne Moria pour faire une plate-forme appuyée d'un très-gros mur ſur lequel le temple fut élevé. Près de cet édifice était la tour Antonia qu'il fortifia encore, de ſorte que ce temple était une vraie citadelle.

En effet, les Juifs osèrent s'y défendre contre l'armée de *Titus*, juſqu'à ce qu'un ſoldat Romain ayant jetté une ſolive enflammée dans l'intérieur de ce fort, tout prit feu à l'inſtant. Ce qui prouve que les bâtimens dans l'enceinte du temple n'étaient que de bois du temps d'*Hérode*, ainſi que ſous *Néhémie* & ſous *Salomon*.

Ces bâtimens de ſapin contrediſent un peu cette grande magnificence dont parle l'exagérateur *Joſeph*. Il dit que *Tite* étant entré dans le ſanctuaire l'admira, & avoua que ſa richeſſe paſſait ſa renommée. Il n'y a guères d'apparence qu'un empereur Romain au milieu du carnage, marchant ſur des monceaux de morts, s'amusât à conſidérer avec admiration un édifice de vingt coudées de long tel qu'était le ſanctuaire, & qu'un homme qui avait vû le capitole fût ſurpris de la beauté d'un temple Juif. Ce temple était très-ſaint, ſans doute; mais un ſanctuaire de vingt coudées de long n'avait pas été bâti par un *Vitruve*. Les beaux temples étaient ceux d'Ephèſe, d'Alexandrie, d'Athènes, d'Olimpie, de Rome.

Joſeph dans ſa déclamation contre *Appion*, dit qu'il ne fallait *qu'un temple aux Juifs, parce qu'il n'y a qu'un Dieu*. Ce raiſonnement ne paraît pas concluant; car ſi les Juifs avaient eu ſept ou huit cents milles de pays, comme tant d'autres peuples, il aurait fallu qu'ils paſſaſſent leur vie à voyager pour aller ſacrifier dans ce temple chaque année. De ce qu'il n'y a qu'un Dieu, il ſuit que tous les temples du monde ne doivent être élevés qu'à lui; mais il ne ſuit pas que la terre ne doive avoir qu'un

Digitized by Google

qu'un temple. La ſuperſtition a toujours une mauvaiſe logique.

D'ailleurs comment *Joſeph* peut-il dire qu'il ne fallait qu'un temple aux Juifs, lorſqu'ils avaient depuis le regne de *Ptolomée Philometor* le temple aſſez connu de *l'Onion* à Bubaſte en Egypte?

De la magie.

Qu'eſt-ce que la magie? Le ſecret de faire ce que ne peut faire la nature; c'eſt la choſe impoſſible; auſſi a-t-on cru à la magie dans tous les tems. Le mot eſt venu des *Mag*, *Magdim*, ou *Mages* de Chaldée. Ils en ſavaient plus que les autres; ils recherchaient la cauſe de la pluie & du beau tems; & bientôt ils paſsèrent pour faire le beau tems & la pluie. Ils étaient aſtronomes; les plus ignorans & les plus hardis furent aſtrologues. Un événement arrivait ſous la conjonction de deux planètes, donc ces deux planètes avaient cauſé cet événement; & les aſtrologues étaient les maîtres des planètes. Des imaginations frappées avaient vû en ſonge leurs amis mourans ou morts; les magiciens faiſaient apparaître les morts.

Ayant connu le cours de la lune, il était tout ſimple qu'ils fiſſent deſcendre la lune ſur la terre. Ils diſpoſaient même de la vie des hommes, ſoit en faiſant des figures de cire, ſoit en prononçant le nom de Dieu, ou celui du diable. *Clément d'Alexandrie*, dans ſes ſtromates, livre 5, dit que ſuivant un ancien auteur, *Moyſe* prononça le nom de *Ihaho*, ou *Jehovah*, d'une manière ſi efficace à l'oreille du roi d'Egypte *Phara Nekeſr*, que ce roi en mourut ſur le champ.

Enfin, depuis *Jannès & Membrès*, qui étaient les ſorciers à brevet de *Pharaon*, juſqu'à la maréchale d'*Ancre* qui fut brûlée à Paris pour avoir tué un coq blanc dans la pleine lune, il n'y a pas un ſeul tems ſans ſortilège.

La pythoniſſe d'Endor qui évoqua l'ombre de *Samuel*, eſt aſſez connue; il eſt vrai qu'il eſt fort étrange que ce mot de *Γγhon* qui eſt grec, fût connu des Juifs du tems de *Saül*. Pluſieurs ſavans en ont conclu que cette hiſtoire ne fut écrite que quand les Juifs furent en commerce avec les Grecs après *Alexandre*; mais ce n'eſt pas ce dont il s'agit ici.

Digitized by Google

Revenons à la magie. Les Juifs en firent le métier dès qu'ils furent répandus dans le monde. Le ſabbath des ſorciers en eſt une preuve parlante ; & le bouc avec lequel les ſorcières étaient ſuppoſées s'accoupler, vient de cet ancien commerce que les Juifs eurent avec les boucs dans le déſert, ce qui leur eſt reproché dans le Lévitique (chap. 17.).

Il n'y a guères eu parmi nous de procès criminels de ſorciers, ſans qu'on y ait impliqué quelque Juif.

Les Romains, tout éclairés qu'ils étaient du tems d'*Auguſte*, s'infatuaient encore des ſortilèges tout comme nous. Voyez l'églogue de *Virgile* intitulée *Pharmaceutria*.

Carmina vel cœlo poſſunt deducere lunam.
La voix de l'enchanteur fait deſcendre la lune.

* * *

His ego ſæpe lupum fieri & ſe condere ſilvis
Mœrin ſæpe animas imis exire ſepulcris.

Mœris devenu loup ſe cachait dans les bois.
Du creux de leur tombeau j'ai vû ſortir les ames.

On s'étonne que *Virgile* paſſe aujourd'hui à Naples pour un ſorcier. Il n'en faut pas chercher la raiſon ailleurs que dans cette églogue.

Horace reproche à *Sagana* & à *Canidia* leurs horribles ſortilèges. Les premieres têtes de la république furent infectées de ces imaginations funeſtes. *Sextus*, le fils du grand *Pompée*, immola un enfant dans un de ces enchantemens.

Les philtres pour ſe faire aimer étaient une magie plus douce ; les Juifs étaient en poſſeſſion de les vendre aux dames Romaines. Ceux de cette nation qui ne pouvaient devenir de riches courtiers, faiſaient des prophéties ou des philtres.

Toutes ces extravagances, ou ridicules, ou affreuſes, ſe perpétuerent chez nous ; & il n'a pas un ſiecle qu'elles ſont décréditées. Des miſſionnaires ont été tout étonnés de trouver ces extravagances au bout du monde ; ils ont plaint les peuples à qui le démon les inſpirait. Eh mes amis, que ne reſtiez-vous

Digitized by Google

dans votre patrie? vous n'y auriez pas trouvé plus de diables, mais vous y auriez trouvé tout autant de sotises.

Vous auriez vû des milliers de misérables assez insensés pour se croire sorciers, & des juges assez imbécilles & assez barbares pour les condamner aux flammes; vous auriez vû une jurisprudence établie en Europe sur la magie, comme on a des loix sur le larcin & sur le meurtre; jurisprudence fondée sur les décisions des conciles. Ce qu'il y avait de pis, c'est que les peuples voyant que la magistrature & l'église croyaient à la magie, n'en étaient que plus invinciblement persuadés de son existence; par conséquent, plus on poursuivait les sorciers, plus il s'en formait. D'où venait une erreur si funeste & si générale? de l'ignorance; & cela prouve que ceux qui détrompent les hommes sont leurs véritables bienfaiteurs.

On a dit que le consentement de tous les hommes était une preuve de la vérité. Quelle preuve! tous les peuples ont cru à la magie, à l'astrologie, aux oracles, aux influences de la lune. Il eût fallu dire au moins que le consentement de tous les sages était, non pas une preuve, mais une espèce de probabilité. Et quelle probabilité encore! tous les sages ne croyaient-il pas avant *Copernic* que la terre était immobile au centre du monde?

Aucun peuple n'est en droit de se moquer d'un autre. Si *Rabelais* appelle *Picatrix, mon révérend pere en diable*, parce qu'on enseignait la magie à Tolède, à Salamanque & à Seville, les Espagnols peuvent reprocher aux Français le nombre prodigieux de leurs sorciers.

La France est peut-être de tous les pays celui qui a le plus uni la cruauté & le ridicule. Il n'y a point de tribunal en France qui n'ait fait brûler beaucoup de magiciens. Il y avait dans l'ancienne Rome des fous qui pensaient être sorciers; mais on ne trouva point de barbares qui les brûlassent.

Des victimes humaines.

Les hommes auraient été trop heureux s'ils n'avaient été que trompés; mais le tems qui tantôt corrompt les usages,

Digitized by Google

& tantôt les rectifie, ayant fait couler le sang des animaux sur les autels, des prêtres bouchers accoutumés au sang, passèrent des animaux aux hommes; & la superstition fille dénaturée de la religion s'écarta de la pureté de sa mere, au point de forcer les hommes à immoler leurs propres enfans, sous prétexte qu'il fallait donner à Dieu ce qu'on avait de plus cher.

Le premier sacrifice de cette nature, si l'on en croit les fragmens de *Sanchoniaton*, fut celui de *Jéhud* chez les Phéniciens, qui fut immolé par son pere *Hillu* environ deux mille ans avant notre ére. C'était un tems où les grands états étaient déja établis, où la Syrie, la Chaldée, l'Egypte étaient très-florissantes; & déja, dit *Hérodote*, on noyait une fille dans le Nil, pour obtenir de ce fleuve un plein débordement, qui ne fût ni trop fort, ni trop faible.

Ces abominables holocaustes s'établirent dans presque toute la terre. *Pausanias* prétend que *Lycaon* immola le premier des victimes humaines en Grèce. Il fallait bien que cet usage fût reçu du tems de la guerre de Troye, puisqu'*Homère* fait immoler par *Achille* douze Troyens à l'ombre de *Patrocle*. *Homère* eût-il osé dire une chose si horrible? n'aurait-il pas craint de révolter tous ses lecteurs, si de tels holocaustes n'avaient pas été en usage?

Je ne parle pas du sacrifice d'*Iphigénie* & de celui d'*Idamante*, fils d'*Idoménée*: vrais ou faux ils prouvent l'opinion régnante. On ne peut guères révoquer en doute que les Scythes de la Tauride immolassent des étrangers.

Si nous descendons à des tems plus modernes, les Tyriens & les Carthaginois, dans les grands dangers, sacrifiaient un homme à *Saturne*. On en fit autant en Italie; & les Romains eux-mêmes qui condamnèrent ces horreurs, immolèrent deux Gaulois & deux Grecs pour expier le crime d'une vestale. C'est *Plutarque* qui nous l'apprend dans ses questions sur les Romains.

Les Gaulois, les Germains eurent cette horrible coutume. Les druïdes brûlaient des victimes humaines dans de grandes figures d'osier: des sorcières, chez les Germains, égorgeaient les hommes dévoués à la mort, & jugeaient de l'avenir par le plus ou le moins de rapidité du sang qui coulait de la blessure.

Je crois bien que ces sacrifices étaient rares: s'ils avaient été

Digitized by Google

fréquens, si on en avait fait des fêtes annuelles, si chaque famille avait eu continuellement à craindre que les prêtres vinssent choisir la plus belle fille, ou le fils aîné de la maison pour lui arracher le cœur saintement sur une pierre consacrée, on aurait bientôt fini par immoler les prêtres eux-mêmes. Il est très-probable que ces saints parricides ne se commettaient que dans une nécessité pressante, dans les grands dangers où les hommes sont subjugués par la crainte, & où la fausse idée de l'intérêt public forçait l'intérêt particulier à se taire.

Chez les brames, toutes les veuves ne se brûlaient pas toujours sur les corps de leurs maris. Les plus dévotes & les plus folles firent de tems immémorial, & font encore cet étonnant sacrifice. Les Scythes immolèrent quelquefois aux mânes de leurs kans les officiers les plus chéris de ces princes. *Hérodote* dit qu'on les empâlait autour du cadavre royal; mais il ne paraît point par l'histoire que cet usage ait duré long-tems.

Si nous lisions l'histoire des Juifs écrite par un auteur d'une autre nation, nous aurions peine à croire qu'il y ait eu en effet un peuple fugitif d'Egypte, qui soit venu par ordre exprès de Dieu immoler sept ou huit petites nations qu'il ne connaissait pas, égorger sans miséricorde toutes les femmes, les vieillards & les enfans à la mamelle, & ne réserver que les petites filles; que ce peuple saint ait été puni de son Dieu quand il avait été assez criminel pour épargner un seul homme dévoué à l'anathême. Nous ne croirions pas qu'un peuple si abominable eût pû exister sur la terre : mais comme cette nation elle-même nous rapporte tous ces faits dans ses livres saints, il faut la croire.

Je ne traite point ici la question si ces livres ont été inspirés. Notre sainte église qui a les Juifs en horreur, nous apprend que les livres juifs ont été dictés par le Dieu créateur & pere de tous les hommes; je ne puis en former aucun doute, ni me permettre même le moindre raisonnement.

Il est vrai que notre faible entendement ne peut concevoir dans Dieu une autre sagesse, une autre justice, une autre bonté que celle dont nous avons l'idée; mais enfin, il a fait ce qu'il a voulu; ce n'est pas à nous de le juger; je m'en tiens toujours au simple historique.

Digitized by Google

Les Juifs ont une loi par laquelle il leur eſt expreſſément ordonné de n'épargner aucune choſe, aucun homme dévoué au Seigneur. *On ne pourra le racheter, il faut qu'il meure*, dit la loi du Lévitique au chap. 27. C'eſt en vertu de cette loi qu'on voit *Jephté* immoler ſa propre fille, le prêtre *Samuël* couper en morceaux le roi *Agag*. Le pentateuque nous dit que dans le petit pays de Madian, qui eſt environ de neuf lieues quarrées, les Iſraëlites ayant trouvé ſix cent ſoixante & quinze mille brebis, ſoixante & douze mille bœufs, ſoixante & un mille ânes, & trente-deux mille filles vierges, *Moyſe* commanda qu'on maſſacrât tous les hommes, toutes les femmes, & tous les enfans, mais qu'on gardât les filles, dont trente-deux ſeulement furent immolées. Ce qu'il y a de remarquable dans ce dévouement, c'eſt que ce même *Moyſe* était gendre du grand prêtre des Madianites *Jéthro*, qui lui avait rendu les plus ſignalés ſervices, & qui l'avait comblé de bienfaits.

Le même livre nous dit que *Joſué*, fils de *Nun*, ayant paſſé avec ſa horde la rivière du Jourdain à pied ſec, & ayant fait tomber au ſon des trompettes les murs de Jérico dévoué à l'anathême, il fit périr tous les habitans dans les flammes, qu'il conſerva ſeulement *Rahab la paillarde* & ſa famille, qui avait caché les eſpions du ſaint peuple : que le même *Joſué* dévoua à la mort douze mille habitans de la ville de Haï, qu'il immola au Seigneur trente & un rois du pays, tous ſoumis à l'anathême, & qui furent pendus. Nous n'avons rien de comparable à ces aſſaſſinats religieux dans nos derniers tems, ſi ce n'eſt peut-être la St. Barthelemi & les maſſacres d'Irlande.

Ce qu'il y a de triſte, c'eſt que pluſieurs perſonnes doutent que les Juifs ayent trouvé ſix cent ſoixante & quinze mille brebis, & trente-deux mille filles pucelles dans le village d'un déſert au milieu des rochers, & que perſonne ne doute de la St. Barthelemi. Mais ne ceſſons de répéter combien les lumières de notre raiſon ſont impuiſſantes pour nous éclairer ſur les étranges événemens de l'antiquité, & ſur les raiſons que Dieu, maître de la vie & de la mort, pouvait avoir de choiſir le peuple Juif pour exterminer le peuple Cananéen.

Digitized by Google

Des myſtères de Cérès Eleuſine.

Dans les chaos des ſuperſtitions populaires qui auraient fait de preſque tout le globe un vaſte repaire de bêtes féroces, il y eut une inſtitution ſalutaire, qui empêcha une partie du genre humain de tomber dans un entier abrutiſſement; ce fut celui des myſtères & des expiations. Il était impoſſible qu'il ne ſe trouvât des eſprits doux & ſages parmi tant de fous cruels, & qu'il n'y eût des philoſophes qui tâchaſſent de ramener les hommes à la raiſon & à la morale.

Ces ſages ſe ſervirent de la ſuperſtition même pour en corriger les abus énormes, comme on emploie le cœur des vipères pour guérir de leurs morſures; on mêla beaucoup de fables avec des vérités utiles, & les vérités ſe ſoutinrent par les fables.

On ne connaît plus les myſtères de *Zoroaſtre*. On ſait peu de choſe de ceux d'*Iſis*; mais nous ne pouvons douter qu'ils n'annonçaſſent le grand ſyſtême d'une vie future; car *Celſe* dit à *Origène* (livre 8), *Vous vous vantez de croire des peines éternelles, & tous les miniſtres des myſtères ne les annoncèrent-ils pas aux initiés?*

L'unité de Dieu était le grand dogme de tous les myſtères. Nous avons encore la prière des prêtreſſes d'*Iſis* conſervée dans *Apulée*. *Les puiſſances céleſtes te ſervent; les enfers te ſont ſoumis; l'univers tourne ſous ta main; tes pieds foulent le Tartare; les aſtres répondent à ta voix; les ſaiſons reviennent à tes ordres; les élémens t'obéiſſent.*

Les cérémonies myſtérieuſes de *Cérès* furent une imitation de celles d'*Iſis*. Ceux qui avaient commis des crimes les confeſſaient & les expiaient: on jeunait, on ſe purifiait, on donnait l'aumône. Toutes les cérémonies étaient tenues ſecrettes ſous la religion du ſerment pour les rendre plus vénérables. Les myſtères ſe célébraient la nuit pour inſpirer une ſainte horreur. On y repréſentait des eſpèces de tragédies, dont le ſpectacle étalait aux yeux le bonheur des juſtes & les peines des méchans. Les plus grands hommes de l'antiquité, les *Platons*, les *Cicérons* ont fait l'éloge de ces myſtères, qui n'étaient pas encore dégénérés de leur pureté première.

Digitized by Google

De très-ſavans hommes ont prouvé que le ſixième livre de l'*Enéïde* n'eſt que la peinture de ce qui ſe pratiquait dans ces ſpectacles ſi ſecrets & ſi renommés. Il n'y parle point à la vérité du *Demiourgos* qui repréſentait le créateur; mais il fait voir dans le veſtibule, dans l'avant-ſcène, les enfans que leurs parens avaient laiſſé périr, & c'était un avertiſſement aux peres & aux meres. *Continuo auditæ voces, vagitus & ingens, &c.* Enſuite paraiſſait *Minos* qui jugeait les morts. Les méchans étaient entraînés dans le Tartare, & les juſtes conduits dans les champs Eliſées. Ces jardins étaient tout ce qu'on avait inventé de mieux pour les hommes ordinaires. Il n'y avait que les héros demi-Dieux à qui on accordait l'honneur de monter au ciel. Toute religion adopta un jardin pour la demeure des juſtes; & même quand les Eſſéniens chez le peuple Juif reçurent le dogme d'une autre vie, ils crurent que les bons iraient après la mort dans des jardins au bord de la mer : car pour les phariſiens, ils adoptèrent la métempſycoſe, & non la réſurrection. S'il eſt permis de citer l'hiſtoire ſacrée de *Jeſus-Chriſt* parmi tant de choſes profanes, nous remarquerons qu'il dit au voleur repentant, Tu ſeras aujourd'hui avec moi dans le jardin (*a*). Il ſe conformait au langage de tous les hommes.

Les myſtères d'*Eleuſine* devinrent les plus célèbres. Une choſe très-remarquable, c'eſt qu'on y liſait le commencement de la theogonie de *Sanchoniaton* le Phénicien; c'eſt une preuve que *Sanchoniaton* avait annoncé un Dieu ſuprême, créateur & gouverneur du monde. C'était donc cette doctrine qu'on dévoilait aux initiés imbus de la créance du polithéiſme. Figurons-nous parmi nous un peuple ſuperſtitieux qui ſerait accoutumé dès ſa tendre enfance à rendre à la *Vierge*, à *St. Joſeph*, aux autres ſaints le même culte qu'à Dieu le pere. Il ſerait peut-être dangereux de vouloir les détromper tout d'un coup; il ſerait ſage de révéler d'abord aux plus modérés, aux plus raiſonnables, la diſtance infinie qui eſt entre Dieu & les créatures. C'eſt préciſément ce que firent les myſtagogues. Les participans aux myſtères s'aſſemblaient dans le temple de *Cérès*,

(*a*) *Luc.* chap. 23.

Digitized by Google

rès, & l'hiérophante leur apprenait qu'au lieu d'adorer *Cérès* conduisant *Triptolème* sur un char traîné par des dragons, il fallait adorer le Dieu qui nourrit les hommes, & qui permit que *Cérès* & *Triptolème* missent l'agriculture en honneur.

Cela est si vrai que l'hiérophante commençait par réciter les vers de l'ancien *Orphée*. *Marchez dans la voie de la justice, adorez le seul maître de l'univers; il est un, il est seul par lui-même, tous les êtres lui doivent leur existence; il agit dans eux & par eux; il voit tout, & jamais il n'a été vû des yeux mortels.*

J'avoue que je ne conçois pas comment *Pausanias* peut dire que ces vers ne valent pas ceux d'*Homère*; il faut convenir que du moins pour le sens ils valent beaucoup mieux que l'*Iliade* & l'*Odyssée* entière.

Le savant évêque *Warburton*, quoique très-injuste dans plusieurs de ses décisions audacieuses, donne beaucoup de force à tout ce que je viens de dire de la nécessité de cacher le dogme de l'unité de Dieu à un peuple entêté du polithéisme. Il remarque d'après *Plutarque* que le jeune *Alcibiade* ayant assisté à ces mystères, ne fit aucune difficulté d'insulter aux statues de *Mercure* dans une partie de débauche avec plusieurs de ses amis, & que le peuple en fureur demanda la condamnation d'*Alcibiade*.

Il fallait donc alors la plus grande discrétion pour ne pas choquer les préjugés de la multitude. *Alexandre* lui-même ayant obtenu en Egypte de l'hiérophante des mystères, la permission de mander à sa mère le secret des initiés, la conjura en même temps de brûler sa lettre après l'avoir lue, pour ne pas irriter les Grecs.

Ceux qui trompés par un faux zele ont prétendu depuis que ces mystères n'étaient que des débauches infâmes, devaient être détrompés par le mot même qui répond à *initiés*; il veut dire, qu'on commençait une nouvelle vie.

Une preuve encore sans replique que ces mystères n'étaient célébrés que pour inspirer la vertu aux hommes, c'est la formule par laquelle on congédiait l'assemblée. On prononçait chez les Grecs les deux anciens mots phéniciens *Koff omphet*, *Veillez & soyez purs*. Enfin pour dernière preuve, c'est que

Digitized by Google

l'empereur *Néron* coupable de la mort de sa mère, ne put être reçu à ces mystères quand il voyagea dans la Grèce; le crime était trop énorme: & tout empereur qu'il était, les initiés n'auraient pas voulu l'admettre. *Zozime* dit aussi que *Constantin* ne put trouver de prêtres païens qui voulussent le purifier & l'absoudre de ses parricides.

Il y avait donc en effet chez les peuples qu'on nomme païens, gentils, idolâtres, une religion très-pure, tandis que les peuples & les prêtres avaient des usages honteux, des cérémonies puériles, des doctrines ridicules, & que même ils versaient quelquefois le sang humain à l'honneur de quelques Dieux imaginaires, méprisés & détestés par les sages.

Cette religion pure consistait dans l'aveu de l'existence d'un Dieu suprême, de sa providence & de sa justice. Ce qui défigurait ces mystères, c'était, si l'on en croit *Tertullien*, la cérémonie de la régénération. Il fallait que l'initié parût ressusciter; c'était le symbole du genre nouveau de vie qu'il devait embrasser. On lui présentait une couronne, il la foulait aux pieds; l'hiérophante levait sur lui le couteau sacré: l'initié qu'on feignait de frapper feignait aussi de tomber mort; après quoi, il paraissait ressusciter. Il y a encore chez les francs-maçons un reste de cette ancienne cérémonie.

Pausanias dans ses arcadiques nous apprend que dans plusieurs temples d'*Eleusine* on flagellait les pénitens, les initiés; coutume odieuse, introduite longtemps après dans plusieurs églises chrétiennes. Je ne doute pas que dans tous ces mystères, dont le fonds était si sage & si utile, il n'entrât beaucoup de superstitions condamnables. Les superstitions conduisirent à la débauche, qui amena le mépris. Il ne resta enfin de tous ces anciens mystères que des troupes de gueux que nous avons vus sous le nom d'Egyptiens & de Bohêmes courir l'Europe avec des castagnettes, danser la danse des prêtres d'*Isis*, vendre du baume, guérir la galle, & en être couverts, dire la bonne aventure, & voler les poules. Telle a été la fin de ce qu'on eut de plus sacré dans la moitié de la terre connue.

Digitized by Google

Des Juifs, au temps où ils commencèrent à être connus.

Nous toucherons le moins que nous pourrons à ce qui eſt divin dans l'hiſtoire des Juifs; ou ſi nous ſommes forcés d'en parler, ce n'eſt qu'autant que leurs miracles ont un rapport eſſentiel à la ſuite des événemens. Nous ayons pour les prodiges continuels qui ſignalèrent tous les pas de cette nation, le reſpect qu'on leur doit. Nous les croyons avec la foi raiſonnable qu'exige l'égliſe ſubſtituée à la ſynagogue; nous ne les examinons pas; nous nous en tenons toujours à l'hiſtorique. Nous parlerons des Juifs comme nous parlerons des Scythes & des Grecs, en peſant les probabilités & en diſcutant les faits. Perſonne au monde n'ayant écrit leur hiſtoire qu'eux-mêmes avant que les Romains détruiſiſſent leur état, il faut ne conſulter que leurs annales.

Cette nation eſt des plus modernes, à ne la regarder comme les autres peuples que depuis le temps où elle forme un établiſſement, & où elle poſsède une capitale. Les Juifs ne paraiſſent conſidérés de leurs voiſins que du temps de *Salomon*, qui était à-peu-près celui d'*Héſiode* & d'*Homère*, & des premiers archontes d'Athènes.

Le nom de *Salomoh* ou *Soleiman*, eſt fort connu des orientaux; mais celui de *David* ne l'eſt point, *Saül* encore moins. Les Juifs avant *Saül* ne paraiſſent qu'une horde d'Arabes du déſert, ſi peu puiſſans que les Phéniciens les traitaient à-peu-près comme les Lacédémoniens traitaient les Ilotes. C'étoient des eſclaves auxquels il n'était pas permis d'avoir des armes. Ils n'avaient pas le droit de forger le fer, pas même celui d'aiguiſer les ſocs de leurs charrues & le tranchant de leurs coignées. Il fallait qu'ils allaſſent à leurs maîtres pour les moindres ouvrages de cette eſpèce; les Juifs le déclarent dans le livre de *Samuël*, & ils ajoutent qu'ils n'avaient ni épée, ni javelot, dans la bataille que *Saül* & *Jonathas* donnèrent à Béthaven contre les Phéniciens, ou Philiſtins; journée où il eſt rapporté que *Saül* fit ſerment d'immoler au Seigneur celui qui aurait mangé pendant le combat.

Il eſt vrai qu'avant cette bataille gagnée ſans armes il eſt

Digitized by Google

dit au chapitre précédent (*a*), que *Saül* avec une armée de trois cent trente mille hommes défit entièrement les Ammonites; ce qui ſemble ne ſe pas accorder avec l'aveu qu'ils n'avaient ni javelot, ni épée, ni aucune arme. D'ailleurs les plus grands rois ont eu rarement à la fois trois cent trente mille combattans effectifs. Comment les Juifs qui ſemblent errans & opprimés dans ce petit pays, qui n'ont pas une ville fortifiée, pas une arme, pas une épée, ont-ils mis en campagne trois cent trente mille ſoldats? il y avait là de quoi conquérir l'Aſie & l'Europe. Laiſſons à des auteurs ſavans & reſpectables le ſoin de concilier ces contradictions apparentes que des lumières ſupérieures font diſparaître; reſpectons ce que nous ſommes tenus de reſpecter, & remontons à l'hiſtoire des Juifs par leurs propres écrits.

Des Juifs en Egypte.

Les annales des Juifs diſent que cette nation habitait ſur les confins de l'Egypte dans les temps ignorés, que ſon ſéjour était dans le petit pays de Goſſen, ou Geſſen, vers le mont Caſius & le lac Sirbon. C'eſt là que ſont encore des Arabes qui viennent en hiver paître leurs troupeaux dans la baſſe Egypte. Cette nation n'était compoſée que d'une ſeule famille, qui en deux cent cinq années produiſit un peuple de deux millions de perſonnes; car pour fournir ſix cent mille combattans que la Genèſe compte au ſortir de l'Egypte, il faut au moins deux millions de têtes. Cette multiplication contre l'ordre de la nature, eſt un des miracles que Dieu daigna faire en faveur des Juifs.

C'eſt en vain qu'une foule de ſavans hommes s'étonne que le roi d'Egypte ait ordonné à deux ſages-femmes de faire périr tous les enfans mâles des Hébreux; que la fille du roi qui demeurait à Memphis ſoit venue ſe baigner loin de Memphis dans un bras du Nil où jamais perſonne ne ſe baigne à cauſe des crocodiles. C'eſt en vain qu'ils font des objections ſur l'âge

(*a*) I. Rois, chap. II.

Digitized by Google

de quatre-vingts ans auquel *Moyſe* était déja parvenu avant d'entreprendre de conduire un peuple entier hors l'eſclavage.

Ils diſputent ſur les dix playes d'Egypte; ils diſent que les magiciens du royaume ne pouvaient faire les mêmes miracles que l'envoyé de Dieu, & que ſi Dieu leur donnait ce pouvoir, il ſemblait agir contre lui-même. Ils prétendent que *Moyſe* ayant changé toutes les eaux en ſang, il ne reſtait plus d'eau pour que les magiciens puſſent faire la même métamorphoſe.

Ils demandent comment *Pharaon* put pourſuivre les Juifs avec une cavalerie nombreuſe, après que tous les chevaux étaient morts dans la cinquième & ſixième playe? Ils demandent pourquoi ſix cent mille combattans s'enfuirent ayant Dieu à leur tête, & pouvant combattre avec avantage des Egyptiens dont tous les premiers-nés avaient été frappés de mort? Ils demandent encore pourquoi Dieu ne donna pas la fertile Egypte à ſon peuple chéri, au lieu de le faire errer quarante ans dans d'affreux déſerts?

On n'a qu'une ſeule réponſe à toutes ces objections ſans nombre; & cette réponſe eſt, Dieu l'a voulu; l'égliſe le croit, & nous devons le croire. C'eſt en quoi cette hiſtoire diffère des autres. Chaque peuple a ſes prodiges, mais tout eſt prodige chez le peuple Juif; & cela devait être ainſi, puiſqu'il était conduit par Dieu même. Il eſt clair que l'hiſtoire de Dieu ne doit point reſſembler à celle des hommes. C'eſt pourquoi nous ne rapportons aucun de ces faits ſurnaturels dont il n'appartient qu'à l'Eſprit ſaint de parler; encore moins oſerons-nous tenter de les expliquer. Examinons ſeulement le peu d'événemens qui peuvent être ſoumis à la critique.

De Moyſe conſidéré ſimplement comme chef d'une nation.

Le maître de la nature donne ſeul la force au bras qu'il daigne choiſir. Tout eſt ſurnaturel dans *Moyſe*. Plus d'un ſavant l'a regardé comme un politique très-habile. D'autres ne voyent en lui qu'un roſeau faible, dont la main divine daigne ſe ſervir pour faire le deſtin des empires. Qu'eſt-ce en effet qu'un

Digitized by Google

vieillard de quatre-vingts ans pour entreprendre de conduire par lui-même tout un peuple sur lequel il n'a aucun droit? Son bras ne peut combattre, & sa langue ne peut articuler. Il est peint décrépit & bégue. Il ne conduit ses suivans que dans des solitudes affreuses pendant quarante années. Il veut leur donner un établissement, & il ne leur en donne aucun. A suivre sa marche dans les déserts de Sur, de Sin, d'Oreb, de Sinaï, de Pharan, de Cadés-Barné, & à le voir rétrograder jusques vers l'endroit d'où il était parti, il serait difficile de le regarder comme un grand capitaine. Il est à la tête de six cent mille combattans, & il ne pourvoit ni au vêtement ni à la subsistance de ses troupes. Dieu fait tout, Dieu remédie à tout, il nourrit, il vêtit le peuple par des miracles. *Moyse* n'est donc rien par lui-même, & son impuissance montre qu'il ne peut être guidé que par le bras du Tout-puissant; aussi nous ne considérons en lui que l'homme, & non le ministre de Dieu. Sa personne en cette qualité est l'objet d'une recherche plus sublime.

Il veut aller au pays des Cananéens à l'occident du Jourdain, dans la contrée de Jérico, qui est en effet le seul bon terroir de cette province; & au lieu de prendre cette route, il tourne à l'orient entre Esiongaber & la mer morte, pays sauvage, stérile, hérissé de montagnes sur lesquelles il ne croît pas un arbuste, sans aucun ruisseau, sans sources, excepté quelques petits puits d'eau salée. Les Cananéens ou Phéniciens, sur le bruit de cette irruption d'un peuple étranger, viennent le battre dans ces déserts vers Cadés-Barné. Comment se laisse-t-il battre à la tête de six cent mille soldats, dans un pays qui ne contient pas aujourd'hui trois mille habitans? Au bout de trente-neuf ans il remporte deux victoires; mais il ne remplit aucun objet de sa législation : lui & son peuple meurent avant d'avoir mis le pied dans le pays qu'il voulait subjuguer.

Un législateur selon nos notions communes doit se faire aimer & craindre; mais il ne doit pas pousser la sévérité jusqu'à la barbarie; il ne doit pas, au lieu d'infliger par les ministres de la loi quelques supplices aux coupables, faire égorger au hazard une grande partie de sa nation par l'autre.

Se pourrait-il qu'à l'âge de près de six-vingts ans, *Moyse* n'é-

Digitized by Google

tant conduit que par lui-même, eut été si inhumain, si endurci au carnage, qu'il eût commandé aux lévites de massacrer, sans distinction, leurs frères jusqu'au nombre de vingt-trois mille, pour la prévarication de son propre frère, qui devait plutôt mourir que de faire un veau pour être adoré? Quoi, après cette indigne action son frère est grand pontife, & vingt-trois mille hommes sont massacrés.

Moyse avait épousé une Madianite, fille de *Jéthro* grand prêtre de Madian, dans l'Arabie pétrée; *Jethro* l'avait comblé de bienfaits; il lui avoit donné son fils pour lui servir de guide dans les déserts; par quelle cruauté opposée à la politique, (à ne juger que par nos faibles notions) *Moyse* aurait-il pû immoler vingt-quatre mille hommes de sa nation, sous prétexte qu'on a trouvé un Juif couché avec une Madianite? Et comment peut-on dire, après ces étonnantes boucheries, que *Moyse était le plus doux de tous les hommes*? Avouons qu'humainement parlant, ces horreurs révoltent la raison & la nature. Mais si nous considérons dans *Moyse* le ministre des desseins & des vengeances de Dieu, tout change alors à nos yeux; ce n'est point un homme qui agit en homme, c'est l'instrument de la Divinité, à laquelle nous ne devons pas demander compte. Nous ne devons qu'adorer & nous taire.

Si *Moyse* avait institué sa religion de lui-même, comme *Zoroastre*, *Thauth*, les premiers brames, *Numa*, *Mahomet*, & tant d'autres, nous pourrions lui demander pourquoi il ne s'est pas servi dans sa religion du moyen le plus efficace & le plus utile pour mettre un frein à la cupidité & au crime? pourquoi il n'a pas annoncé expressément l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenses après la mort, dogmes reçus dès longtemps en Egypte, en Phénicie, en Mésopotamie, en Perse, & dans l'Inde? *Vous avez été instruit*, lui dirions-nous, *dans la sagesse des Egyptiens, vous êtes législateur, & vous négligez absolument le dogme principal des Egyptiens, le dogme le plus nécessaire aux hommes, croyance si salutaire & si sainte, que vos propres Juifs, tout grossiers qu'ils étaient, l'ont embrassée longtemps après vous; du moins elle fut adoptée en partie par les Esséniens & les Pharisiens au bout de mille années.*

Cette objection accablante contre un législateur ordinaire,

Digitized by Google

tombe & perd, comme on voit, toute sa force quand il s'agit d'une loi donnée par Dieu même, qui ayant daigné être le roi du peuple Juif, le punissait & le récompensait temporellement, & qui ne voulait lui révéler la connaissance de l'immortalité de l'ame, & les supplices éternels de l'enfer, que dans les temps marqués par ses décrets. Presque tout événement purement humain chez le peuple Juif est le comble de l'horreur. Tout ce qui est divin est au dessus de nos faibles idées. L'un & l'autre nous réduisent toujours au silence.

Il s'est trouvé des hommes d'une science profonde qui ont poussé le pyrrhonisme de l'histoire jusqu'à douter qu'il y ait eu un *Moyse*; sa vie qui est toute prodigieuse depuis son berceau jusqu'à son sépulcre, leur a paru une imitation des anciennes fables Arabes, & particuliérement de celle de l'ancien *Bacchus*.(a) Ils ne savent en quel temps placer *Moyse*; le nom même du *Pharaon* ou roi d'Egypte sous lequel on le fait vivre, est inconnu. Nul monument, nulle trace ne nous reste du pays dans lequel on le fait voyager. Il leur paraît impossible que *Moyse* ait gouverné deux ou trois millions d'hommes pendant quarante ans dans des déserts inhabitables, où l'on trouve à peine aujourd'hui deux ou trois hordes vagabondes qui ne composent pas trois à quatre mille hommes. Nous sommes bien loin d'adopter ce sentiment téméraire qui sapperait tous les fondemens de l'histoire ancienne du peuple Juif.

Nous n'adhérons pas non plus à l'opinion d'*Aben Esra*, de *Maimonide*, de *Nugnès*, de l'auteur des cérémonies judaïques; quoique le docte *Le Clerc*, *Midleton*, les savans connus sous le titre de théologiens de Hollande, & même le grand *Newton*, ayent fortifié ce sentiment. Ces illustres savans prétendent que ni *Moyse*, ni *Josué* ne purent écrire les livres qui leur sont attribués : ils disent que leurs histoires & leurs loix auraient été gravées sur la pierre, si en effet elles avaient existé; que cet art exige des soins prodigieux, & qu'il n'était pas possible de cultiver cet art dans des déserts. Ils se fondent, comme on peut le voir ailleurs, sur des anticipations, sur des contradictions apparentes. Nous embrassons contre ces grands-hommes, l'opinion

(a) Voyez l'article *Bacchus*.

Digitized by Google

nion commune, qui eſt celle de la Synagogue & de l'égliſe dont nous reconnaiſſons l'infaillibilité.

Ce n'eſt pas que nous oſions accuſer les *Le Clerc*, les *Middleton*, les *Newton* d'impiété, à Dieu ne plaiſe! Nous ſommes convaincus que ſi les livres de *Moyſe* & de *Joſué*, & le reſte du pentateuque ne leur paraiſſaient pas être de la main de ces héros Iſraëlites, ils n'en ont pas été moins perſuadés que ces livres ſont inſpirés. Ils reconnaiſſent le doigt de Dieu à chaque ligne de la *Geneſe*, dans *Joſué*, dans *Samſon*, dans *Ruth*. L'écrivain Juif n'a été, pour ainſi dire, que le ſecrétaire de Dieu; c'eſt Dieu qui la tout dicté. *Newton* ſans doute n'a pu penſer autrement, on le ſent aſſez. Dieu nous préſerve de reſſembler à ces hypocrites pervers qui ſaiſiſſent ſous les prétextes d'accuſer tous les grands hommes d'irreligion, comme on les accuſait autrefois de magie! Nous croirions non ſeulement agir contre la probité, mais inſulter cruellement la religion chrétienne, ſi nous étions aſſez abandonnés pour vouloir perſuader au public que les plus ſavans hommes & les plus grands génies de la terre ne ſont pas de vrais chrétiens. Plus nous reſpecterons l'égliſe à laquelle nous ſommes ſoumis, plus nous penſons que cette égliſe tolère les opinions de ces ſavans vertueux avec la charité qui fait ſon caractère.

Des Juifs après Moyſe juſqu'à Saül.

Je ne recherche point pourquoi *Joſuah* ou *Joſué*, capitaine des Juifs, faiſant paſſer ſa horde de l'orient du Jourdain à l'occident vers Jérico, a beſoin que Dieu ſuſpende le cours de ce fleuve, qui n'a pas en cet endroit quarante pieds de largeur, ſur lequel il était ſi aiſé de jeter un pont de planches, & qu'il était plus aiſé encore de paſſer à gué. Il y avait pluſieurs gués à cette rivière, témoin celui auquel les Iſraëlites égorgèrent les quarante-deux mille Iſraëlites qui ne pouvaient prononcer *Shiboleth*.

Je ne demande point pourquoi Jérico tombe au ſon des trompettes; ce ſont de nouveaux prodiges que Dieu daigne faire en faveur du peuple dont il s'eſt déclaré le roi; cela n'eſt

Digitized by Google

pas du reſſort de l'hiſtoire. Je n'examine point de quel droit *Joſué* venait détruire des villages qui n'avaient jamais entendu parler de lui. Les Juifs diſaient : Nous deſcendons d'*Abraham*; *Abraham* voyagea chez vous il y a quatre cent quarante années, donc votre pays nous appartient; & nous devons égorger vos meres, vos femmes & vos enfans.

Fabricius & *Holſtenius* ſe ſont fait l'objection ſuivante. Que dirait-on ſi un Norvégien venait en Allemagne avec quelques centaines de ſes compatriotes, & diſait aux Allemans : Il y a quatre cents ans qu'un homme de notre pays, fils d'un potier, voyagea près de Vienne, ainſi l'Autriche nous appartient, & nous venons tout maſſacrer au nom du Seigneur? Les mêmes auteurs conſidèrent que le temps de *Joſué* n'eſt pas le nôtre, que ce n'eſt pas à nous à porter un œil profane dans les choſes divines; & ſur-tout que Dieu avait le droit de punir les péchés des Cananéens par les mains des Juifs.

Il eſt dit qu'à peine Jérico eſt ſans défenſe, que les Juifs immolent à leur Dieu tous les habitans, vieillards, femmes, filles, enfans à la mamelle & tous les animaux, excepté une femme proſtituée, qui avait gardé chez elle les eſpions Juifs; eſpions d'ailleurs inutiles, puiſque les murs devaient tomber au ſon des trompettes. Pourquoi tuer auſſi tous les animaux qui pouvaient ſervir?

A l'égard de cette femme, que la vulgate appelle *meretrix*, apparemment elle mena depuis une vie plus honnête, puiſqu'elle fut une aïeule de *David*, & même du Sauveur du monde. Tous ces événemens ſont des figures, des prophéties qui annoncent de loin la loi de grâce. Ce ſont encore une fois des myſtères auxquels nous ne touchons pas.

Le livre de *Joſué* rapporte que ce chef s'étant rendu maître d'une partie du pays de Canaan, fit pendre ſes rois au nombre de trente & un, c'eſt-à-dire, trente & un chefs de bourgades, qui avaient oſé défendre leurs foyers, leurs femmes & leurs enfans. Il faut ſe proſterner ici devant la providence, qui châtiait les péchés de ces rois par le glaive de *Joſué*.

Il n'eſt pas bien étonnant que les peuples voiſins ſe réuniſſent contre les Juifs, qui ne pouvaient paſſer que pour des brigands exécrables dans l'eſprit des peuples aveuglés, & non

Digitized by Google

pour les instrumens sacrés de la vengeance divine & du futur salut du genre humain. Ils furent réduits en esclavage par *Cusan* roi de Mésopotamie. Il y a loin, il est vrai, de la Mésopotamie à Jérico; il fallait donc que *Cusan* eût conquis la Syrie & une partie de la Palestine. Quoi qu'il en soit, ils sont esclaves huit années, & restent ensuite soixante & deux ans sans remuer. Ces soixante & deux ans sont une espèce d'asservissement, puisqu'il leur était ordonné par la loi de prendre tout le pays depuis la Méditerranée jusqu'à l'Euphrate, que tout ce vaste pays (*a*) leur était promis, & qu'assurément ils auraient été tentés de s'en emparer, s'ils avaient été libres. Ils sont esclaves dix-huit années sous *Eglon*, roi des Moabites, assassiné par *Aod*; ils sont ensuite pendant vingt années esclaves d'un peuple Cananéen qu'ils ne nomment pas, jusqu'au temps où la prophétesse guerrière *Débora* les délivre. Ils sont encore esclaves pendant sept ans jusqu'à *Gédéon*.

Ils sont esclaves dix-huit ans des Phéniciens, qu'ils appellent Philistins, jusqu'à *Jephté*. Ils sont encore esclaves des Phéniciens quarante années jusqu'à *Salik*. Ce qui peut confondre notre jugement, c'est qu'ils étaient esclaves du temps même de *Samson*, pendant qu'il fossilic à *Samson* d'une simple mâchoire d'âne pour tuer mille Philistins, & que Dieu opérait par les mains de *Samson* les plus étonnans prodiges.

Arrêtons-nous ici un moment pour observer combien de Juifs furent exterminés par leurs propres frères, ou par l'ordre de Dieu même, depuis qu'ils errèrent dans les déserts jusqu'au temps où ils eurent un roi élu par le sort.

Les lévites après l'adoration du veau d'or jeté en fonte par le frère de *Moyse*, égorgent	23000. Juifs.
Consumés par le feu pour la révolte de *Coré*.	250.
Egorgé pour la même révolte.	14700.
Egorgés pour avoir commerce avec des filles Madianites.	24000.
Egorgés au gué du Jourdain, pour n'avoir pas pu prononcer *Schibboleth*.	42000.
	103950.

(*a*) Genèse, ch. 15, v. 18. Deuteron. ch. 17, v. 7.

Digitized by Google

	103950.
Tués par les Benjamites qu'on attaquait.	40000.
Benjamites tués par les autres tribus. . .	45000
Lorsque l'arche fut prise par les Philistins, & que Dieu pour les punir les ayant affligés d'hémorroïdes ils ramenèrent l'arche à Bethsamès, & qu'ils offrirent au Seigneur cinq anus d'or & cinq rats d'or, les Bethsamites frappés de mort pour avoir regardé l'arche, au nombre de	50070.
Somme totale	239020.

Voilà deux cent trente-neuf mille vingt Juifs exterminés par l'ordre de Dieu même, ou par leurs guerres civiles, sans compter ceux qui périrent dans le désert, & ceux qui moururent dans les batailles contre les Cananéens, &c.

Si on jugeait des Juifs comme des autres nations, on ne pourrait concevoir comment les enfans de *Jacob* auraient pu produire une race assez nombreuse pour supporter une telle perte. Mais Dieu qui les conduisait, Dieu qui les éprouvait & les punissait, rendit cette nation si différente en tout des autres hommes, qu'il faut la regarder avec d'autres yeux que ceux dont on examine le reste de la terre, & ne point juger de ces événemens comme on juge des événemens ordinaires.

Des Juifs depuis Saül.

Les Juifs ne paraissent pas jouir d'un sort plus heureux sous leurs rois que sous leurs juges.

Leur premier roi *Saül* est obligé de se donner la mort. *Isboseth* & *Miphiboseth* ses fils sont assassinés.

David livre aux Gabaonites sept petits-fils de *Saül* pour être mis en croix. Il ordonne à *Salomon* son fils de faire mourir *Adonias* son autre fils, & son général *Joab*. Le roi *Asa* fait tuer une partie du peuple dans Jérusalem. *Baasa* assassine *Na-*

Digitized by Google

dab, fils de *Jéroboam* & tous ſes parens. *Jéhu* aſſaſſine *Joram* & *Ochoſias* ſoixante & dix fils d'*Achab*, quarante-deux frères d'*Ochoſias*, & tous leurs amis. *Athalie* aſſaſſine tous ſes petits-fils, excepté *Joas*; elle eſt aſſaſſinée par le grand-prêtre *Joiadad*. *Joas* eſt aſſaſſiné par ſes domeſtiques; *Amaſias* eſt tué; *Zacharias* eſt aſſaſſiné par *Sellum*, qui eſt aſſaſſiné par *Manahem*, lequel *Manahem* fait fendre le ventre à toutes les femmes groſſes dans Tapſa. *Phaceïa*, fils de *Manahem*, eſt aſſaſſiné par *Phacée*, fils de *Roméli*, qui eſt aſſaſſiné par *Oſée*, fils d'*Ela*. *Manaſſé* fait tuer un grand nombre de Juifs, & les Juifs aſſaſſinent *Ammon*, fils de *Manaſſé*, &c.

Au milieu de ces maſſacres dix tribus enlevées par *Salmaneſar*, roi des Babyloniens, ſont eſclaves & diſperſées pour jamais, excepté quelques manœuvres qu'on garde pour cultiver la terre.

Il reſte encore deux tribus, qui bientôt ſont eſclaves à leur tour pendant ſoixante & dix ans: au bout de ces ſoixante & dix ans, les deux tribus obtiennent de leurs vainqueurs & de leurs maîtres, la permiſſion de retourner à Jéruſalem. Ces deux tribus, ainſi que le peu de Juifs qui peuvent être reſtés à Samarie avec les nouveaux habitans étrangers, ſont toujours ſujetes des rois de Perſe.

Quand *Alexandre* s'empare de la Perſe, la Judée eſt compriſe dans ſes conquêtes. Après *Alexandre*, les Juifs demeurèrent ſoumis tantôt aux *Séleucides*, ſes ſucceſſeurs en Syrie, tantôt aux *Ptolomées*, ſes ſucceſſeurs en Egypte; toujours aſſujétis, & ne ſe ſoutenant que par le métier de courtiers qu'ils faiſaient dans l'Aſie. Ils obtinrent quelques faveurs du roi d'Egypte *Ptolomée Epiphane*. Un Juif, nommé *Joſeph*, devint fermier général des impôts ſur la baſſe Syrie & la Judée, qui appartenaient à ce *Ptolomée*. C'eſt là l'état le plus heureux des Juifs; car c'eſt alors qu'ils bâtirent la troiſième partie de leur ville, appelée depuis l'enceinte des *Maccabées*, parce que les *Maccabées* l'achevèrent.

Du joug du roi *Ptolomée* ils repaſſent à celui du roi de Syrie *Antiochus le Dieu*. Comme ils s'étaient enrichis dans les fermes, ils devinrent audacieux & ſe révoltèrent contre leur maître *Antiochus*. C'eſt le temps des *Maccabées*, dont les Juifs

Digitized by Google

d'Alexandrie ont célébré le courage & les grandes actions; mais les *Maccabées* ne purent empêcher que le général d'*Antiochus Eupator*, fils d'*Antiochus Epiphane*, ne fît raser les murailles du temple, en laissant subsister seulement le sanctuaire, & qu'on ne fît trancher la tête au grand-prêtre *Onias*, regardé comme l'auteur de la révolte.

Jamais les Juifs ne furent plus inviolablement attachés à leur loi que sous les rois de Syrie; ils n'adorèrent plus de divinités étrangères; ce fut alors que leur religion fut irrévocablement fixée; & cependant ils furent plus malheureux que jamais, comptant toujours sur leur délivrance, sur les promesses de leurs prophetes, sur le secours de leur Dieu, mais abandonnés par la providence, dont les décrets ne sont pas connus des hommes.

Ils respirèrent quelque temps par les guerres intestines des rois de Syrie. Mais bientôt les Juifs eux-mêmes s'armèrent les uns contre les autres. Comme ils n'avaient point de rois, & que la dignité de grand sacrificateur était la première, c'était pour l'obtenir qu'il s'élevait de violens partis: on n'était grand-prêtre que les armes à la main, & on n'arrivait au sanctuaire que sur les cadavres de ses rivaux.

Hircan, de la race des *Maccabées*, devenu grand-prêtre, mais toujours sujet des Syriens, fit ouvrir le sépulcre de *David*, dans lequel l'exagérateur *Joseph* prétend qu'on trouva trois mille talens. C'était quand on rebâtissait le temple sous *Néhémie* qu'il eût fallu chercher ce prétendu trésor. Cet *Hircan* obtint d'*Antiochus Sidétès* le droit de battre monnoie. Mais comme il n'y eut jamais de monnoie juive, il y a grande apparence que le trésor du tombeau de *David* n'avait pas été considérable.

Il est à remarquer que ce grand-prêtre *Hircan* était saducéen, & qu'il ne croyait ni à l'immortalité de l'ame, ni aux anges; sujet nouveau de querelle qui commençait à diviser les saducéens & les pharisiens. Ceux-ci conspirèrent contre *Hircan*, & voulurent le condamner à la prison & au fouet. Il se vengea d'eux, & gouverna despotiquement.

Son fils *Aristobule* osa se faire roi pendant les troubles de Syrie & d'Egypte. Ce fut un tyran plus cruel que tous ceux

Digitized by Google

qui avaient opprimé le peuple juif. *Ariſtobule*, exact à la vérité à prier dans le temple, & ne mangeant jamais de porc, fit mourir de faim ſa mere, & fit égorger *Antigone* ſon frère. Il eut pour ſucceſſeur un nommé *Jean* ou *Jeanné*, auſſi méchant que lui.

Ce *Jeanné*, ſouillé de crimes, laiſſa deux fils qui ſe firent la guerre. Ces deux fils étaient *Ariſtobule* & *Hircan*. *Ariſtobule* chaſſa ſon frère & ſe fit roi. Les Romains alors ſubjuguaient l'Aſie. *Pompée* en paſſant vint mettre les Juifs à la raiſon, prit le temple, fit pendre les ſéditieux aux portes, & chargea de fers le prétendu roi *Ariſtobule*.

Cet *Ariſtobule* avait un fils qui oſait ſe nommer *Alexandre*. Il remua, il leva quelques troupes, & finit par être pendu par ordre de *Pompée*.

Enfin, *Marc-Antoine* donna pour roi aux Juifs un Arabe Iduméen, du pays de ces Amalécites tant maudits par les Juifs. C'eſt ce même *Hérode* que St. *Matthieu* dit avoir fait égorger tous les petits enfans des environs de Bethléem, ſur ce qu'il apprit qu'il était né un roi des juifs dans ce village, & que trois mages conduits par une étoile étaient venus lui offrir des préſens.

Ainſi les Juifs furent preſque toujours ſubjugués ou eſclaves. On ſait comme ils ſe révoltèrent contre les Romains, & comme *Titus* les fit tous vendre au marché, au prix de l'animal dont ils ne voulaient pas manger.

Ils eſſuyèrent un ſort encore plus funeſte ſous les empereurs *Trajan* & *Adrien*, & ils le méritèrent. Il y eut du temps de *Trajan* un tremblement de terre qui engloutit les plus belles villes de la Syrie. Les Juifs crurent que c'était le ſignal de la colère de Dieu contre les Romains; ils ſe raſſemblèrent, ils s'armèrent en Afrique & en Chipre : une telle fureur les anima, qu'ils dévorèrent les membres des Romains égorgés par eux. Mais bientôt tous les coupables moururent dans les ſupplices. Ce qui reſtait fut animé de la même rage ſous *Adrien*, quand *Barcochebas*, ſe diſant leur meſſie, ſe mit à leur tête. Ce fanatiſme fut étouffé dans des torrens de ſang.

Il eſt étonnant qu'il reſte encore des Juifs. Le fameux *Benjamin de Tudel*, rabin très-ſavant, qui voyagea dans l'Europe & dans l'Aſie au douzième ſiecle, en comptait environ trois cent quatre-vingt mille, tant Juifs que Samaritains : car il ne faut

Digitized by Google

pas faire mention d'un prétendu royaume de Théma vers le Thibet, où ce *Benjamin*, trompé ou trompeur sur cet article, prétend qu'il y avait trois cent mille Juifs des dix anciennes tribus, rassemblés sous un souverain. Jamais les Juifs n'eurent aucun pays en propre depuis *Vespasien*, excepté quelques bourgades dans les déserts de l'Arabie heureuse vers la mer rouge, *Mahomet* fut d'abord obligé de les ménager. Mais à la fin il détruisit la petite domination qu'ils avaient établie au nord de la Mecque. C'est depuis *Mahomet* qu'ils ont cessé réellement de composer un corps de peuple.

En suivant simplement le fil historique de la petite nation juive, on voit qu'elle ne pouvait avoir une autre fin. Elle se vante elle-même d'être sortie d'Egypte comme une horde de voleurs, emportant tout ce qu'elle avait emprunté des Egyptiens; elle fait gloire de n'avoir jamais épargné ni la vieillesse, ni le sexe, ni l'enfance, dans les villages & dans les bourgs dont elle a pu s'emparer. Elle ose étaler une haine irréconciliable contre toutes les autres nations; elle se révolte contre tous ses maîtres; toujours superstitieuse, toujours avide du bien d'autrui, toujours barbare, rampante dans le malheur, & insolente dans la prospérité. Voilà ce que furent les Juifs aux yeux des Grecs & des Romains qui purent lire leurs livres : mais aux yeux des chrétiens éclairés par la foi, ils ont été nos précurseurs, ils nous ont préparé la voie. Ils ont été les hérauts de la Providence.

Les deux autres nations qui sont errantes comme la juive dans l'orient, & qui comme elle ne s'allient avec aucun autre peuple, sont les Banians & les Parsis nommés Guèbres. Ces Banians, adonnés au commerce ainsi que les Juifs, sont les descendans des premiers habitans paisibles de l'Inde; ils n'ont jamais mêlé leur sang à un sang étranger, non plus que les bracmanes. Les Parsis sont ces mêmes Perses, autrefois dominateurs de l'orient & souverains des Juifs. Ils sont dispersés depuis *Omar*, & labourent en paix une partie de la terre où ils régnèrent, fidèles à cette antique religion des mages, adorant un seul Dieu & conservant le feu sacré qu'il regardent comme l'ouvrage & l'emblême de la Divinité.

Je ne compte point ces restes d'Egyptiens, adorateurs secrets d'*Isis*

Digitized by Google

d'*Isis*, qui ne subsistent aujourd'hui que dans quelques troupes vagabondes, bientôt pour jamais anéanties.

Des prophetes Juifs.

Nous nous garderons bien de confondre les *Nabim*, les *Roheim* des Hébreux avec les imposteurs des autres nations. On sait que Dieu ne se communiquait qu'aux Juifs, excepté dans quelques cas particuliers, comme, par exemple, quand il inspira *Balaam* prophete de Mésopotamie, & qu'il lui fit prononcer le contraire de ce qu'on voulait lui faire dire. Ce *Balaam* était le prophete d'un autre Dieu, & cependant il n'est point dit qu'il fût un faux prophete (*a*). Nous avons déja remarqué que les prêtres d'Egypte étaient prophetes & voyans. Quel sens attachait-on à ce mot? celui d'inspiré. Tantôt l'inspiré devinait le passé, tantôt l'avenir; souvent il se contentait de parler dans un style figuré. C'est pourquoi, lorsque *St. Paul* cite ce vers d'un poëte grec, Aratus, *tout vit dans Dieu, tout se meut, tout respire en Dieu*, il donne à ce poëte le nom de prophete (*b*).

Le titre, la qualité de prophete était-elle une dignité chez les Hébreux, un ministère particulier attaché par la loi à certaines personnes choisies, comme la dignité de pythie à Delphes? Non; les prophetes étaient seulement ceux qui se sentaient inspirés, ou qui avaient des visions. Il arrivait de là que souvent il s'élevait de faux prophetes sans mission, qui croyaient avoir l'esprit de Dieu, & qui souvent causèrent de grands malheurs, comme les prophetes des Cévennes au commencement de ce siecle.

Il était très-difficile de distinguer le faux prophete du véritable. C'est pourquoi *Manassé*, roi de Juda, fit périr *Isaïe* par le supplice de la scie. Le roi *Sédécias* ne pouvait décider entre *Jérémie* & *Ananie* qui prédisaient des choses contraires; & il fit mettre *Jérémie* en prison. *Ezéchiel* fut tué par des Juifs com-

(*a*) Nombres, ch. 22. (*b*) Actes des apôtres, ch. 17.

Digitized by Google

pagnons de ſon eſclavage. *Michée* ayant prophétiſé des malheurs aux rois *Achab* & *Joſaphat*, un autre prophete *Thſedékia* fils de *Canaa* (*a*) lui donna un ſoufflet, en lui diſant, L'eſprit de l'Eternel a paſſé par ma main pour aller ſur ta joue. *Oſée*, chap. 9, déclare que les prophetes ſont des fous, *ſtultum prophetam, inſanum virum ſpiritualem.* Les prophetes ſe traitaient les uns les autres de viſionnaires & de menteurs. Il n'y avait donc d'autre moyen de diſcerner le vrai du faux que d'attendre l'accompliſſement des prédictions.

Eliſée étant allé à Damas en Syrie, le roi qui était malade lui envoya quarante chameaux chargés de préſens, pour ſavoir s'il guérirait; *Eliſée* répondit, *que le roi pourrait guérir, mais qu'il mourrait.* Le roi mourut en effet. Si *Eliſée* n'avait pas été un prophete du vrai Dieu, on aurait pû le ſoupçonner de ſe ménager une évaſion à tout événement; car ſi le roi n'était pas mort, *Eliſée* avait prédit ſa guériſon en diſant qu'il pouvait guérir, & qu'il n'avait pas ſpécifié le temps de ſa mort. Mais ayant confirmé ſa miſſion par des miracles éclatans, on ne pouvait douter de ſa véracité.

Nous ne rechercherons pas ici avec les commentateurs, ce que c'était que l'eſprit double qu'*Eliſée* reçut d'*Elie*, ni ce que ſignifie le manteau que lui donna *Elie* en montant au ciel dans un char de feu traîné par des chevaux enflammés, comme les Grecs figurèrent en poëſie le char d'*Apollon.* Nous n'approfondirons point quel eſt le type, quel eſt le ſens myſtique de ces quarante-deux petits enfans, qui en voyant *Eliſée* dans le chemin eſcarpé qui conduit à Bethel, lui dirent en riant, *monte chauve, monte;* & de la vengeance qu'en tira le prophete, en faiſant venir ſur-le-champ deux ours qui dévorèrent ces innocentes créatures. Les faits ſont connus; & le ſens peut en être caché.

Il faut obſerver ici une coutume de l'orient, que les Juifs pouſsèrent à un point qui nous étonne. Cet uſage était non-ſeulement de parler en allégories, mais d'exprimer par des actions ſingulières les choſes qu'on voulait ſignifier. Rien n'était plus naturel alors que cet uſage; car les hommes n'ayant

(*a*) Paralipomènes chap. 18.

Digitized by Google

écrit long-temps leurs penſées qu'en hiéroglyphes, ils devaient prendre l'habitude de parler comme ils écrivaient.

Ainſi les Schytes (ſi on en croit *Hérodote*) envoyèrent à *Darah*, que nous appellons *Darius*, un oiſeau, une ſouris, une grenouille & cinq fleches; cela voulait dire que ſi *Darius* ne s'enfuyait auſſi vîte qu'un oiſeau, ou s'il ne ſe cachait comme une ſouris & comme une grenouille, il périrait par leurs fleches. Le conte peut n'être pas vrai, mais il eſt toujours un témoignage des emblêmes en uſage dans ces temps reculés.

Les rois s'écrivaient en énigmes; on en a des exemples dans *Hiram*, dans *Salomon*, dans la reine de *Saba*. *Tarquin le ſuperbe* conſulté dans ſon jardin par ſon fils ſur la manière dont il faut ſe conduire avec les Gabiens, ne répond qu'en abattant les pavots qui s'élevaient au-deſſus des autres fleurs. Il faiſait aſſez entendre qu'il fallait exterminer les grands, & épargner le peuple.

C'eſt à ces hiéroglyphes que nous devons les fables, qui furent les premiers écrits des hommes. La fable eſt bien plus ancienne que l'hiſtoire ſimple.

Il faut être un peu familiariſé avec l'antiquité pour n'être point effarouché des actions & des diſcours énigmatiques des prophetes Juifs.

Iſaïe veut faire entendre au roi *Achas* qu'il ſera délivré dans quelques années du roi de Syrie, & du melk ou roitelet de Samarie unis contre lui; il lui dit: *Avant qu'un enfant ſoit en âge de diſcerner le mal & le bien, vous ſerez délivré de ces deux rois. Le Seigneur prendra un raſoir de louage pour raſer la tête, le poil du pénil* (qui eſt figuré par les pieds) *& la barbe, &c.* Alors le prophete prend deux témoins, *Zacharie* & *Urie*; il couche avec la propheteſſe; elle met au monde un enfant; le Seigneur lui donne le nom de Maher-Salal-has-bas, *Partagez vîte les dépouilles*; & ce nom ſignifie qu'on partagera les dépouilles des ennemis.

Je n'entre point dans le ſens allégorique & infiniment reſpectable qu'on donne à cette prophétie; je me borne à l'examen de ces uſages étonnans aujourd'hui pour nous.

Le même *Iſaïe* marche tout nud dans Jéruſalem, pour marquer que les Egyptiens ſeront entièrement dépouillés par le roi de Babylone.

Digitized by Google

Quoi ! dira-t-on, eſt-il poſſible qu'un homme marche tout nud dans Jéruſalem ſans être repris de juſtice ? Oui, ſans doute : *Diogène* ne fut pas le ſeul dans l'antiquité qui eut cette hardieſſe ; *Strabon*, dans ſon 15e. livre, dit qu'il y avait dans les Indes une ſecte de bracmanes qui auraient été honteux de porter des vêtemens. Aujourd'hui encore on voit des pénitens dans l'Inde qui marchent nuds & chargés de chaînes, avec un anneau de fer attaché à la verge, pour expier les péchés du peuple. Il y en a dans l'Afrique & dans la Turquie. Ces mœurs ne ſont pas nos mœurs, & je ne crois pas que du temps d'*Iſaïe* il y eût un ſeul uſage qui reſſemblât aux nôtres.

Jérémie n'avait que quatorze ans quand il reçut l'Eſprit. Dieu étendit ſa main & lui toucha la bouche, parce qu'il avait quelque difficulté de parler. Il voit d'abord une chaudière bouillante tournée au nord ; cette chaudière repréſente les peuples qui viendront du ſeptentrion ; & l'eau bouillante figure les malheurs de Jéruſalem.

Il achète une ceinture de lin, la met ſur ſes reins, & va la cacher par l'ordre de Dieu dans un trou auprès de l'Euphrate. Il retourne enſuite la prendre & la trouve pourrie. Il nous explique lui-même cette parabole en diſant que l'orgueil de Jéruſalem pourrira.

Il ſe met des cordes au cou, il ſe charge de chaînes, il met un joug ſur ſes épaules ; il envoie ces cordes, ces chaînes, & ce joug aux rois voiſins, pour les avertir de ſe ſoumettre au roi de Babylone *Nabucodonoſor*, en faveur duquel il prophétiſe.

Ezéchiel peut ſurprendre davantage ; il prédit aux Juifs que les peres mangeront leurs enfans, & que les enfans mangeront leurs peres. Mais avant d'en venir à cette prédiction, il voit quatre animaux étincelans de lumière, & quatre roues couvertes d'yeux ; il mange un volume de parchemin ; on le lie avec des chaînes. Il trace un plan de Jéruſalem ſur une brique ; il met à terre une poële de fer ; il couche trois cent quatre-vingt dix jours ſur le côté gauche, & quarante jours ſur le côté droit. Il doit manger du pain de froment, d'orge, de fèves, de lentilles, de millet, & le couvrir d'excrémens humains. *C'eſt ainſi*, dit-il, *que les enfans d'Iſraël mangeront*

Digitized by Google

leur pain ſouillé parmi les nations chez leſquelles ils ſeront chaſſés. Mais après avoir mangé de ce pain de douleur, Dieu lui permet de ne le couvrir que des excrémens de bœufs.

Il coupe ſes cheveux & les diviſe en trois parts; il en met un partie au feu, coupe la ſeconde avec une épée autour de la ville, & jette au vent la troiſième.

Le même *Ezéchiel* a des allégories encore plus ſurprenantes.

Il introduit le Seigneur qui parle ainſi; (*a*) *Quand tu naquis, on ne t'avait point coupé le nombril, tu n'étais ni lavée ni ſalée..... tu es devenue grande, ta gorge s'eſt formée, ton poil a paru..... J'ai paſſé, j'ai connu que c'était le temps des amans. Je t'ai couverte, & je me ſuis étendu ſur ton ignominie..... Je t'ai donné des chauſſures & des robes de coton, des braſſelets, un collier, des pendans d'oreille..... Mais pleine de confiance en ta beauté tu t'es livrée à la fornication..... & tu as bâti un mauvais lieu; tu t'es proſtituée dans les carrefours; tu as ouvert tes jambes à tous les paſſans..... tu as recherché les plus robuſtes..... On donne de l'argent aux courtiſanes, & tu en as donné à tes amans, &c.*

(*b*) Ooalla *a forniqué ſur moi; elle a aimé avec fureur ſes amans, princes, magiſtrats, cavaliers..... Sa ſœur* Ooliba *s'eſt proſtituée avec plus d'emportement. Sa luxure a recherché ceux qui avaient le.... d'un âne, & qui..... comme des chevaux.*

Ces expreſſions nous ſemblent bien indécentes & bien groſſières; elles ne l'étaient point chez les Juifs, elles ſignifiaient les apoſtaſies de Jéruſalem & de Samarie. Ces apoſtaſies étaient repréſentées très-ſouvent comme une fornication, comme un adultère. Il ne faut pas, encore une fois, juger des mœurs, des uſages, des façons de parler anciennes, par les nôtres; elles ne ſe reſſemblent pas plus que la langue françaiſe ne reſſemble au chaldéen & à l'arabe.

Le Seigneur ordonne d'abord au prophete *Oſée* (chap. 1) de prendre pour ſa femme une proſtituée, & il obéit. Cette proſtituée lui donne un fils. Dieu appelle ce fils *Jeſraël*: c'eſt un type de la maiſon de *Jéhu*, qui périra, parce que *Jéhu* avait tué *Jaram* dans *Jeſraël*. Enſuite le Seigneur ordonne à

(*a*) *Ezéch.* ch. 16. (*b*) *Ezéch.* ch. 23.

Digitized by Google

Oſée d'épouſer une femme adultère qui ſoit aimée d'un autre, comme le Seigneur aime les enfans d'*Iſraël*, qui regardent les Dieux étrangers & qui aiment le marc de raiſin (chap. 3). Le Seigneur dans la prophétie d'*Amos* menace les vaches de Samarie (chap. 4) de les mettre dans la chaudière. Enfin tout eſt l'oppoſé de nos mœurs & de notre tour d'eſprit ; & ſi on examine les uſages de toutes les nations orientales, nous les trouverons également oppoſés à nos coutumes, non-ſeulement dans les temps reculés, mais aujourd'hui même lorſque nous les connaiſſons mieux.

Des prières des Juifs.

Il nous reſte peu de prières des anciens peuples. Nous n'avons que deux ou trois formules des myſtères, & l'ancienne prière à *Iſis* rapportée dans *Apulée*. Les Juifs ont conſervé les leurs.

Si l'on peut conjecturer le caractère d'une nation par les prières qu'elle fait à Dieu, on s'appercevra aiſément que les Juifs étaient un peuple charnel & ſanguinaire. Ils paraiſſent dans leurs pſeaumes ſouhaiter la mort du pécheur plutôt que ſa converſion ; & ils demandent au Seigneur dans le ſtyle oriental tous les biens terreſtres.

Pſ. 88. *Tu arroſeras les montagnes, la terre ſera raſſaſiée de fruits.*

Pſ. 103. *Tu produis le foin pour les bêtes, & l'herbe pour l'homme.*

Tu fais ſortir le pain de la terre, & le vin qui réjouit le cœur ; tu donnes l'huile qui répand la joie ſur le viſage.

Pſ. 107. *Juda eſt une marmite remplie de viandes ; la montagne du Seigneur eſt une montagne coagulée, une montagne graſſe. Pourquoi regardez-vous les montagnes coagulées ?*

Mais il faut avouer que les Juifs maudiſſent leurs ennemis dans un ſtyle non moins figuré.

Pſ. 2. *Demande-moi, & je te donnerai en héritage toutes les nations ; tu les régiras avec une verge de fer.*

Pſ. 27. *Mon Dieu, traitez mes ennemis ſelon leurs œuvres, ſelon leurs deſſeins méchans, puniſſez-les comme ils le méritent.*

Pſ. 30. *Que mes ennemis impies rougiſſent qu'ils ſoient conduits dans le ſépulcre.*

Digitized by Google

Seigneur, prenez vos armes & votre bouclier, tirez votre épée, fermez tous les passages; que mes ennemis soient couverts de confusion, qu'ils soient comme la poussière emportée par le vent, qu'ils tombent dans le piége. Ps. 34.

Que la mort les surprenne, qu'ils descendent tous vivans dans la fosse. Ps. 54.

Dieu brisera leurs dents dans leur bouche; il mettra en poudre les mâchoires de ces lions. Ps. 57.

Ils souffriront la faim comme des chiens, ils se disperseront pour chercher à manger, & ne seront point rassasiés. Ps. 58.

Je m'avancerai vers l'Idumée, & je la foulerai aux pieds. Ps. 59.

Réprimez ces bêtes sauvages, c'est une assemblée de peuples semblables à des taureaux & à des vaches..... Vos pieds seront baignés dans le sang de vos ennemis, & la langue de vos chiens en sera abreuvée. Ps. 67.

Faites fondre sur eux tous les traits de votre colère, qu'ils soient exposés à votre fureur, que leur demeure & leurs tentes soient désertes. Ps. 68.

Répandez abondamment votre colère sur les peuples à qui vous êtes inconnu. Ps. 78.

Mon Dieu, traitez-les comme les Madianites, rendez-les comme une roue qui tourne toujours, comme la paille que le vent emporte, comme une forêt brûlée par le feu. Ps. 82.

Asservissez le pécheur; que le malin soit toujours à son côté droit. Ps. 108.

Qu'il soit toujours condamné quand il plaidera.

Que sa prière lui soit imputée à péché; que ses enfans soient orphelins, & sa femme veuve; que ses enfans soient des mendians vagabonds; que l'usurier enlève tout son bien.

Le Seigneur juste coupera leurs têtes: que tous les ennemis de Sion soient comme l'herbe seche des toits. Ps. 128.

Heureux celui qui éventrera tes petits enfans encore à la mamelle, & qui les écrasera contre la pierre, &c. Ps. 136.

On voit que si Dieu avait exaucé toutes les prières de son peuple, il ne serait resté que des Juifs sur la terre; car ils détestaient toutes les nations, ils en étaient détestés; & en demandant sans cesse que Dieu exterminât tous ceux qu'ils haïssaient, ils semblaient demander la ruine de la terre entière. Mais

Digitized by Google

il faut toujours se souvenir que non-seulement les Juifs étaient le peuple chéri de Dieu, mais l'instrument de ses vengeances. C'était par lui qu'il punissait les péchés des autres nations, comme il punissait son peuple par elles. Il n'est plus permis aujourd'hui de faire les mêmes prières, & de lui demander qu'on éventre les meres & les enfans encore à la mamelle, & qu'on les écrase contre la pierre. Dieu étant reconnu pour le pere commun de tous les hommes, aucun peuple ne fait ces imprécations contre ses voisins. Nous avons été aussi cruels quelquefois que les Juifs; mais en chantant leurs pseaumes, nous n'en détournons pas le sens contre les peuples qui nous font la guerre. C'est un des grands avantages que la loi de grâce a sur la loi de rigueur. Et plût à Dieu que sous une loi sainte & avec des prières divines, nous n'eussions pas répandu le sang de nos frères, & ravagé la terre au nom d'un Dieu de miséricorde!

De Joseph, historien des Juifs.

On ne doit pas s'étonner que l'histoire de *Flavien Joseph* trouvât des contradicteurs quand elle parut à Rome. Il est vrai qu'il n'y en avait que très-peu d'exemplaires; il fallait au moins trois mois à un copiste habile pour la transcrire. Les livres étaient très-chers & très-rares: peu de Romains daignaient lire les annales d'une chétive nation d'esclaves, pour qui les grands & les petits avaient un mépris égal. Cependant il paraît par la réponse de *Joseph* à *Appion*, qu'il trouva un petit nombre de lecteurs, & l'on voit aussi que ce petit nombre le traita de menteur & de visionnaire.

Il faut se mettre à la place des Romains du temps de *Titus*, pour concevoir avec quel mépris mêlé d'horreur les vainqueurs de la terre connue & les législateurs des nations devaient regarder l'histoire du peuple Juif. Ces Romains ne pouvaient guères savoir que *Joseph* avait tiré la plupart des faits des livres sacrés dictés par le St. Esprit. Ils ne pouvaient pas être instruits que *Joseph* avait ajouté beaucoup de choses à la Bible, & en avait passé beaucoup sous silence. Ils ignoraient qu'il avait

Digitized by Google

avait pris le fond de quelques historiettes dans le troisième livre d'*Esdras*, & que ce livre d'*Esdras* est un de ceux qu'on nomme apocryphes.

Que devait penser un sénateur Romain en lisant ces contes orientaux? *Joseph* rapporte (liv. 10. ch. 12.) que *Darius*, fils d'*Astiage*, avait fait le prophete *Daniel* gouverneur de trois cent soixante villes, lorsqu'il défendit sous peine de la vie de prier aucun Dieu pendant un mois. Certainement l'écriture ne dit point que *Daniel* gouvernait trois cent soixante villes.

Joseph semble supposer ensuite que toute la Perse se fit juive.

Le même *Joseph* donne au second temple des Juifs, rebâti par *Zorobabel*, une singulière origine.

Zorobabel, dit-il, *était l'intime ami du roi Darius*. Un esclave Juif intime ami du roi des rois, c'est à-peu-près comme si un de nos historiens nous disait qu'un fanatique des Cévennes délivré des galères, était l'intime ami de *Louis XIV*.

Quoi qu'il en soit, selon *Flavien Joseph*, *Darius*, qui était un prince de beaucoup d'esprit, proposa à toute sa cour une question digne du mercure galant; savoir, qui avait le plus de force, ou du vin, ou des rois, ou des femmes? Celui qui répondrait le mieux devait pour récompense avoir une tiare de lin, une robe de pourpre, un colier d'or, boire dans une coupe d'or, coucher dans un lit d'or, se promener dans un chariot d'or, traîné par des chevaux enharnachés d'or, & avoir des patentes de cousin du roi.

Darius s'assit sur son trône d'or pour écouter les réponses de son académie de beaux esprits. L'un disserta en faveur du vin, l'autre fut pour les rois. *Zorobabel* prit le parti des femmes. Il n'y a rien de si puissant qu'elles, car j'ai vu dit-il, *Apamée* la maitresse du roi mon seigneur, donner de petits soufflets sur les joues de sa sacrée majesté, & lui ôter son turban pour s'en coëffer.

Darius trouva la réponse de *Zorobabel* si comique, que sur-le-champ il fit rebâtir le temple de Jérusalem.

Ce compte ressemble assez à celui qu'un de nos plus ingénieux académiciens a fait de *Soliman* & d'un nez retroussé, lequel a servi de canevas à un fort joli opéra bouffon. Mais

Digitized by Google

nous ſommes contraints d'avouer que l'auteur du nez retrouſſé n'a eu ni le lit d'or, ni le caroſſe d'or, & que le roi de France ne l'a point appelé mon couſin; nous ne ſommes plus au temps des *Darius*.

Ces rêveries dont *Joſeph* ſurchargeait les livres ſaints, firent tort ſans doute chez les païens aux vérités que la Bible contient. Les Romains ne pouvaient diſtinguer ce qui avait été puiſé dans une ſource impure, de ce que *Joſeph* avait tiré d'une ſource ſacrée. Cette Bible, ſacrée pour nous, était ou inconnue aux Romains, ou auſſi mépriſée d'eux que *Joſeph* lui-même. Tout fut également l'objet des railleries & du profond dédain que les lecteurs conçurent pour l'hiſtoire juive. Les apparitions des anges aux patriarches, le paſſage de la mer rouge, les dix plaies d'Egypte, l'inconcevable multiplication du peuple Juif en ſi peu de temps & dans un auſſi petit terrain, tous les prodiges qui ſignalèrent cette nation ignorée, furent traités avec ce mépris qu'un peuple vainqueur de tant de nations, un peuple roi, mais à qui Dieu s'était caché, avait naturellement pour un petit peuple réduit en eſclavage.

Joſeph ſentait bien que tout ce qu'il écrivait révolterait des auteurs profanes; il dit en pluſieurs endroits, *le lecteur en jugera comme il voudra*. Il craint d'effaroucher les eſprits; il diminue autant qu'il le peut la foi qu'on doit aux miracles. On voit à tout moment qu'il eſt honteux d'être Juif, lors même qu'il s'efforce de rendre ſa nation recommandable à ſes vainqueurs. Il faut ſans doute pardonner aux Romains, qui n'avaient que le ſens commun, & qui n'avaient pas encore la foi, de n'avoir regardé l'hiſtorien *Joſeph* que comme un miſérable transfuge qui leur contait des fables ridicules, pour tirer quelque argent de ſes maîtres. Béniſſons Dieu, nous qui avons le bonheur d'être plus éclairés que les *Titus*, les *Trajans*, les *Antonins*, & que tout le ſénat & les chevaliers Romains, nos maîtres; nous qui, éclairés par des lumières ſupérieures, pouvons diſcerner les fables abſurdes de *Joſeph* & les ſublimes vérités que la ſainte écriture nous annonce.

Digitized by Google

D'un menſonge de Flavien Joſeph, concernant Alexandre & les Juifs.

Lorſqu'*Alexandre*, élu par tous les Grecs comme ſon pere, & comme autrefois *Agamemnon*, pour aller venger la Grèce des injures de l'Aſie, eut remporté la victoire d'Iſſus, il s'empara de la Syrie, l'une des provinces de *Darah* ou *Darius*; il voulait s'aſſurer de l'Egypte avant de paſſer l'Euphrate & le Tigre, & ôter à *Darius* tous les ports qui pourraient lui fournir des flottes. Dans ce deſſein, qui était celui d'un très-grand capitaine, il fallut aſſiéger Tyr. Cette ville était ſous la protection des rois de Perſe & ſouveraine de la mer; *Alexandre* la prit après un ſiége opiniâtre de ſept mois, & y employa autant d'art que de courage; la digue qu'il oſa faire ſur la mer eſt encore aujourd'hui regardée comme le modèle que doivent ſuivre tous les généraux dans pareilles entrepriſes. C'eſt en imitant *Alexandre* que le duc de Parme prit Anvers, & le cardinal de *Richelieu* la Rochelle, s'il eſt permis de comparer les petites choſes aux grandes. *Rollin*, à la vérité, dit qu'*Alexandre* ne prit Tyr que parce qu'elle s'était moquée des Juifs, & que Dieu voulut venger l'honneur de ſon peuple. Mais *Alexandre* pouvait avoir encore d'autres raiſons: il fallait après avoir ſoumis Tyr, ne pas perdre un moment pour s'emparer du port de Péluſe. Ainſi *Alexandre* ayant fait une marche forcée pour ſurprendre Gaza, il alla de Gaza à Péluſe en ſept jours. C'eſt ainſi qu'*Arrien*, *Quinte-Curce*, *Diodore*, *Paul Oroſe* même, le rapportent fidèlement d'après le journal d'*Alexandre*.

Que fait *Joſeph* pour relever ſa nation ſujète des Perſes, tombée ſous la puiſſance d'*Alexandre* avec toute la Syrie, & honorée depuis de quelques priviléges par ce grand homme? Il prétend qu'*Alexandre*, en Macédoine, avait vu en ſonge le grand-prêtre des Juifs *Jaddus*, (ſuppoſé qu'il y eût en effet un prêtre Juif dont le nom finit en *us*) que ce prêtre l'avait encouragé à ſon expédition contre les Perſes; que c'était par cette raiſon qu'*Alexandre* avait attaqué l'Aſie. Il ne manqua donc pas après le ſiége de Tyr de ſe détourner de cinq ou

Digitized by Google

ſix journées de chemin pour aller voir Jéruſalem; comme le grand-prêtre *Jaddus* avait autrefois apparu en ſonge à *Alexandre*, il reçut auſſi en ſonge un ordre de Dieu d'aller ſaluer ce roi; il obéit, & revêtu de ſes habits pontificaux, ſuivi de ſes lévites en ſurplis, il alla en proceſſion au-devant d'*Alexandre*: dès que ce monarque vit *Jaddus*, il reconnut le même homme qui l'avait averti en ſonge ſept ou huit ans auparavant de venir conquérir la Perſe; & il le dit à *Parménion*. *Jaddus* avait ſur ſa tête ſon bonnet orné d'une lame d'or, ſur laquelle était gravé un mot hébreu; *Alexandre* qui ſans doute entendait l'hébreu parfaitement, reconnut auſſi-tôt le nom *Jehovah*, & ſe proſterna humblement, ſachant bien que Dieu ne pouvait avoir que ce nom. *Jaddus* lui montra auſſi-tôt des prophéties qui diſaient clairement qu'*Alexandre* s'emparerait de l'empire des Perſes, prophéties qui ne furent jamais faites après l'événement. Il le flatta que Dieu l'avait choiſi pour ôter à ſon peuple chéri toute eſpérance de régner ſur la terre promiſe, ainſi qu'il avait choiſi autrefois *Nabucodonoſor* & *Cyrus* qui avaient poſſédé la terre promiſe l'un après l'autre. Ce conte abſurde du romancier *Joſeph* ne devait pas, ce me ſemble, être copié par *Rollin*, comme s'il était atteſté par un écrivain ſacré.

Mais c'eſt ainſi qu'on a écrit l'hiſtoire ancienne, & bien ſouvent la moderne.

Des préjugés populaires auxquels les écrivains ſacrés ont daigné ſe conformer par condeſcendance.

Les livres ſaints ſont faits pour enſeigner la morale & non la phyſique.

Le ſerpent paſſait dans l'antiquité pour le plus habile de tous les animaux. L'auteur du pentateuque veut bien dire que le ſerpent fut aſſez ſubtil pour ſéduire *Eve*. On attribuait quelquefois la parole aux bêtes: l'écrivain ſacré fait parler le ſerpent & l'ânesſe de *Balaam*. Pluſieurs Juifs & pluſieurs docteurs chrétiens ont regardé cette hiſtoire comme une allégorie; mais ſoit emblême, ſoit réalité, elle eſt également reſpec-

Digitized by Google

table. Les étoiles étaient regardées comme des points dans les nuées : l'auteur divin ſe perfectionne à cette idée vulgaire, & dit que la lune fut faite pour préſider aux étoiles.

L'opinion commune était que les cieux étaient ſolides; on les nommait en hébreu *Rakiak*, mot qui répond à la plaque de métal, à un corps étendu & ferme, que nous traduiſions par *firmament*. Il portait des eaux, leſquelles ſe répandaient par des ouvertures. L'écriture ſe proportionne à cette phyſique.

Les Indiens, les Chaldéens, les Perſans imaginaient que Dieu avait formé le monde en ſix temps. L'auteur de la Genèſe, pour ne pas effaroucher la faibleſſe des Juifs, repréſente Dieu formant le monde en ſix jours, quoiqu'un mot & un inſtant ſuffiſent à ſa toute-puiſſance. Un jardin, des ombrages étaient un très-grand bonheur dans les pays ſecs, brûlés du ſoleil; le divin auteur place le premier homme dans un jardin.

On n'avait point d'idée d'un être purement immatériel : Dieu eſt toujours repréſenté comme un homme; il ſe promène à midi dans le jardin, il parle & on lui parle.

Le mot *ame*, *Ruah*, ſignifie le ſouffle, la vie : l'ame eſt toujours employée pour la vie dans le pentateuque.

On croyait qu'il y avait des nations de géans, & la Genèſe veut bien dire qu'ils étaient les enfans des anges & des filles des hommes.

On accordait aux brutes une eſpèce de raiſon. Dieu daigne faire alliance après le déluge avec les brutes comme avec les hommes.

Perſonne ne ſavait ce que c'eſt que l'arc-en-ciel, il était regardé comme une choſe ſurnaturelle, & *Homère* en parle toujours ainſi. L'écriture l'appelle l'arc de Dieu, le ſigne d'alliance.

Parmi beaucoup d'erreurs auxquelles le genre humain a été livré, on croyait qu'on pouvait faire naître les animaux de la couleur qu'on voulait, en préſentant cette couleur aux meres avant qu'elles conçuſſent : l'auteur de la Genèſe dit que *Jacob* eut des brebis tachetées par cet artifice.

Toute l'antiquité ſe ſervait de charmes contre la morſure des ſerpens; & quand la plaie n'était pas mortelle, ou qu'elle

Digitized by Google

était heureuſement ſucée par des charlatans nommés *Pſilles*; ou qu'enfin on avait appliqué avec ſuccès des topiques convenables, on ne doutait pas que les charmes n'euſſent opéré. *Moyſe* éleva un ſerpent d'airain, dont la vue guériſſait ceux que les ſerpens avaient mordus. Dieu changeait une erreur populaire en une vérité nouvelle.

Une des plus anciennes erreurs était l'opinion que l'on pouvait faire naître des abeilles d'un cadavre pourri. Cette idée était fondée ſur l'expérience journalière de voir des mouches & des vermiſſeaux couvrir les corps morts des animaux. De cette expérience qui trompait les yeux, toute l'antiquité avait conclu que la corruption eſt le principe de la génération. Puiſqu'on croyait qu'un corps mort produiſait des mouches, on ſe figurait que le moyen ſûr de ſe procurer des abeilles était de préparer les peaux ſanglantes des animaux de la manière requiſe pour opérer cette métamorphoſe. On ne faiſait pas réflexion combien les abeilles ont d'averſion pour toute chair corrompue, combien toute infection leur eſt contraire. La méthode de faire naître des abeilles ne pouvait réuſſir; mais on croyait que c'était faute de s'y bien prendre. *Virgile*, dans ſon quatrième chant des géorgiques, dit que cette opération fut heureuſement faite par *Ariſtée;* mais auſſi il ajoute que c'eſt un miracle, *mirabile monſtrum.*

C'eſt en rectifiant cet antique préjugé qu'il eſt rapporté que *Samſon* trouva un eſſaim d'abeilles dans la gueule d'un lion qu'il avait déchiré de ſes mains.

C'était encore une opinion vulgaire que l'aſpic ſe bouchait les oreilles de peur d'entendre la voix de l'enchanteur. Le pſalmiſte ſe prête à cette erreur, en diſant, pſ. 58 : *Tel que l'aſpic ſourd qui bouche ſes oreilles, & qui n'entend point les enchantemens.*

L'ancienne opinion que les femmes font tourner le vin & le lait, empêchent le beurre de figer & font périr les pigeonnaux dans les colombiers quand elles ont leurs regles, ſubſiſte encore dans le petit peuple, ainſi que les influences de la lune. On crut que les purgations des femmes étaient les évacuations d'un ſang corrompu, & que ſi un homme approchait de ſa femme dans ce temps critique, il faiſait néceſſairement des

Digitized by Google

enfans lépreux ou eſtropiés : cette idée avait tellement prévenu les Juifs, que le Lévitique, chapitre 20, condamne à mort l'homme & la femme qui ſe ſeront rendu le devoir conjugal dans ce temps critique.

Enfin l'eſprit ſaint veut bien ſe conformer tellement aux préjugés populaires, que le Sauveur lui-même dit, qu'on ne met jamais le vin nouveau dans de vieilles futailles, & qu'il faut que le blé pourriſſe pour mûrir.

St. *Paul* dit aux Corinthiens, en voulant leur perſuader la réſurrection : *Inſenſés, ne ſavez-vous pas qu'il faut que le grain meure pour ſe vivifier ?* on ſait bien aujourd'hui que le grain ne pourrit ni ne meurt en terre pour lever ; s'il pourriſſait, il ne leverait pas ; mais alors on était dans cette erreur ; & le St. Eſprit daignait en tirer des comparaiſons utiles. C'eſt ce que St. *Jérome* appelle parler par économie.

Toutes les maladies de convulſions paſſèrent pour des poſſeſſions de diable, dès que la doctrine des diables fut admiſe. L'épilepſie chez les Romains comme chez les Grecs fut appelée le *mal ſacré*. La mélancolie accompagnée d'une eſpèce de rage, fut encore un mal dont la cauſe était ignorée ; ceux qui en étaient attaqués erraient la nuit en hurlant autour des tombeaux. Ils furent appelés démoniaques, lykantropes chez les Grecs. L'écriture admet des démoniaques qui errent autour des tombeaux.

Les coupables chez les anciens Grecs étaient ſouvent tourmentés des furies ; elles avaient réduit *Oreſte* à un tel déſeſpoir, qu'il s'était mangé un doigt dans un accès de fureur ; elles avaient pourſuivi *Alcméon*, *Etéocle* & *Polinice*. Les Juifs helléniſtes qui furent inſtruits de toutes les opinions grecques, admirent enfin chez eux des eſpèces de furies, des eſprits immondes, des diables qui tourmentaient les hommes. Il eſt vrai que les ſaducéens ne reconnaiſſaient point de diables ; mais les phariſiens les reçurent un peu avant le regne d'*Hérode*. Il y avait alors chez les Juifs des exorciſtes qui chaſſaient les diables ; ils ſe ſervaient d'une racine qu'ils mettaient ſous le nez des poſſédés, & employaient une formule tirée d'un prétendu livre de *Salomon*. Enfin ils étaient tellement en poſſeſſion de chaſſer les diables, que notre Sauveur lui-même accuſé, ſelon

Digitized by Google

St. *Matthieu*, de les chaſſer par les enchantemens de *Belzébuth*, accorde que les Juifs ont le même pouvoir, & leur demande ſi c'eſt par *Belzébuth* qu'ils triomphent des eſprits malins ?

Certes ſi les mêmes Juifs qui firent mourir *Jéſus* avaient eu le pouvoir de faire de tels miracles, ſi les phariſiens chaſſaient en effet les diables, ils faiſaient donc le même prodige qu'opérait le Sauveur; ils avaient le don que *Jéſus* communiquait à ſes diſciples; & s'ils ne l'avaient pas, *Jéſus* ſe conformait donc au préjugé populaire, en daignant ſuppoſer que ſes implacables ennemis, qu'il appelait race de vipères, avaient le don des miracles, & dominaient ſur les démons. Il eſt vrai que ni les Juifs ni les chrétiens ne jouiſſent plus aujourd'hui de cette prérogative long-temps ſi commune. Il y a toujours des exorciſtes, mais on ne voit plus de diables, ni de poſſédés : tant les choſes changent avec le temps! Il était dans l'ordre alors qu'il y eût des poſſédés, & il eſt bon qu'il n'y en ait plus aujourd'hui. Les prodiges néceſſaires pour élever un édifice divin ſont inutiles quand il eſt au comble. Tout a changé ſur la terre; la vertu ſeule ne change jamais : elle eſt ſemblable à la lumière du ſoleil, qui ne tient preſque rien de la matière connue, & qui eſt toujours pure, toujours immuable, quand tous les élémens ſe confondent ſans ceſſe. Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour bénir ſon auteur.

Des anges, des génies, des diables chez les anciennes nations & chez les Juifs.

Tout a ſa ſource dans la nature de l'eſprit humain; tous les hommes puiſſans, les magiſtrats, les princes avaient leurs meſſagers; il était vraiſemblable que les Dieux en avaient auſſi. Les Chaldéens & les Perſes ſemblent être les premiers qui parlèrent des anges. Les Parſis ignicoles qui ſubſiſtent encore, ont communiqué à l'auteur de la religion des anciens Parſis (*a*), les noms des anges que les premiers Perſes reconnaiſſaient. On en

(*a*) Hide, *de religione veterum Perſarum.*

trouve

Digitized by Google

trouve cent dix-neuf, parmi lesquels ne sont ni *Raphaël*, ni *Gabriel*, que les Perses n'adoptèrent que long-temps après. Ces mots sont chaldéens ; ils ne furent connus des Juifs que dans leur captivité : car avant l'histoire de *Tobie* on ne voit le nom d'aucun ange, ni dans le pentateuque, ni dans aucun livre des Hébreux.

Les Perses dans leur ancien catalogue qu'on trouve au devant du *Sadder*, ne comptaient que douze diables ; & *Arimane* était le premier. C'était du moins une chose consolante de reconnaître plus de génies bienfaisans que de démons ennemis du genre humain.

On ne voit pas que cette doctrine ait été suivie des Egyptiens. Les Grecs au lieu de génies tutélaires eurent des divinités sécondaires, des héros & des demi-Dieux. Au lieu de diables ils eurent *Até*, *Erinnis*, les *Eumènides*. Il me semble que ce fut *Platon* qui parla le premier d'un bon & d'un mauvais génie, qui présidaient aux actions de tout mortel. Depuis lui, les Grecs & les Romains se piquèrent d'avoir chacun deux génies ; & le mauvais eut toujours plus d'occupations & de succès que son antagoniste.

Quand les Juifs eurent enfin donné des noms à leur milice céleste, ils la distinguèrent en dix classes ; les saints, les rapides, les forts, les flammes, les étincelles, les députés, les princes, les fils de princes, les images, les animés. Mais cette hiérarchie ne se trouve que dans le Talmud & dans le Targum, & non dans les livres du canon hébreu.

Ces anges eurent toujours la forme humaine, & c'est ainsi que nous les peignons encore aujourd'hui, en leur donnant des aîles. *Raphaël* conduisit *Tobie*. Les anges qui apparurent à *Abraham*, à *Loth*, burent & mangèrent avec ces patriarches ; & la brutale fureur des habitans de Sodome ne prouve que trop que les anges de *Loth* avaient un corps. Il serait même difficile de comprendre comment les anges auraient parlé aux hommes, & comment on leur eût répondu, s'ils n'avaient paru sous la figure humaine.

Les Juifs n'eurent pas même une autre idée de Dieu. Il parle le langage humain avec *Adam* & *Eve* ; il parle même au serpent ; il se promène dans le jardin d'Eden à l'heure de midi.

Digitized by Google

Il daigne converser avec *Abraham*, avec les patriarches, avec *Moyse*. Plus d'un commentateur a crû même que ces mots de la Genèse, *faisons l'homme à notre image*, pouvaient être entendus à la lettre; que le plus parfait des êtres de la terre était une faible ressemblance de la forme de son créateur; & que cette idée devait engager l'homme à ne jamais dégénérer.

Quoique la chute des anges tranformés en diables, en demons, soit le fondement de la religion juive & de la chrétienne, il n'en est pourtant rien dit dans la Genese, ni dans la loi, ni dans aucun livre canonique. La Genèse dit expressément qu'un serpent parla à *Eve* & la séduisit. Elle a soin de remarquer que le serpent était le plus habile, le plus rusé de tous les animaux; & nous avons observé que toutes les nations avaient cette opinion du serpent. La Genèse marque encore positivement que la haine des hommes pour les serpens vient du mauvais office que cet animal rendit au genre humain; que c'est depuis ce temps-là qu'il cherche à nous mordre, que nous cherchons à l'écraser; & qu'enfin il est condamné pour sa mauvaise action à ramper sur le ventre, & à manger la poussière de la terre. Il est vrai que le serpent ne se nourrit point de terre; mais toute l'antiquité le croyait.

Il semble à notre curiosité que c'était là le cas d'apprendre aux hommes que ce serpent était un des anges rebelles devenus démons, qui venait exercer sa vengeance sur l'ouvrage de Dieu & le corrompre. Cependant, il n'est aucun passage dans le pentateuque dont nous puissions inférer cette interprétation, en ne consultant que nos faibles lumières.

Sathan paraît dans *Job* le maître de la terre, subordonné à Dieu. Mais quel homme un peu versé dans l'antiquité ne sait que ce mot *Sathan* était chaldéen, que ce *Sathan* était l'*Arimane* des Perses adopté par les Chaldéens, le mauvais principe qui dominait sur les hommes? *Job* est représenté comme un pasteur Arabe, vivant sur les confins de la Perse. Nous avons déja dit que les mots arabes conservés dans la traduction hébraïque de cette ancienne allégorie, montrent que le livre fut d'abord écrit par des Arabes. *Flavien Joseph*, qui ne le compte point parmi les livres du canon hébreu, ne laisse aucun doute sur ce sujet.

Digitized by Google

Les démons, les diables, chassés d'un globe du ciel, précipités dans le centre de notre globe, & s'échappant de leur prison pour tenter les hommes, sont regardés depuis plusieurs siecles comme les auteurs de notre damnation. Mais encore une fois, c'est une opinion dont il n'y a aucune trace dans l'ancien testament. C'est une vérité de tradition.

Quelques commentateurs ont écrit que ce passage d'*Isaïe*, *Comment es-tu tombé du ciel, ô* Lucifer, *qui paraissais le matin?* désigne la chute des anges, & que c'est *Lucifer* qui se déguisa en serpent pour faire manger la pomme à *Eve* & à son mari.

Mais en vérité, une allégorie si étrangère ressemble à ces énigmes qu'on faisait imaginer autrefois aux jeunes écoliers dans les colléges. On exposait, par exemple, un tableau représentant un vieillard & une jeune fille. L'un disait, C'est l'hyver & le printemps; l'autre, C'est la neige & le feu; un autre, C'est la rose & l'épine, ou bien, C'est la force & la faiblesse: & celui qui avait trouvé le sens le plus éloigné du sujet, l'application la plus extraordinaire, gagnait le prix.

Il en est précisément de même de cette application singulière de l'étoile du matin au diable. *Isaïe* dans son 14e. chap. en insultant à la mort d'un roi de Babylone, lui dit, *A ta mort on a chanté à gorge déployée; les sapins, les cèdres s'en sont réjouis. Il n'est venu depuis aucun exacteur nous mettre à la taille. Comment ta hauteur est-elle descendue au tombeau malgré le son de tes musettes? comment es-tu couché avec les vers & la vermine? comment es-tu tombée du ciel, étoile du matin,* Hélel, *toi qui pressais les nations, tu es abattue en terre!*

On a traduit cet *Hélel* en latin par *Lucifer*: on a donné depuis ce nom au diable, quoiqu'il y ait assurément peu de rapport entre le diable & l'étoile du matin. On a imaginé que ce diable étant une étoile tombée du ciel, était un ange qui avait fait la guerre à Dieu: il ne pouvait la faire lui seul, il avait donc des compagnons. La fable des géans armés contre les dieux répandue chez toutes les nations, est selon plusieurs commentateurs une imitation profane de la tradition qui nous apprend que des anges s'étaient soulevés contre leur maître. Cette idée reçut une nouvelle force de l'épître de *St. Jude*,

Digitized by Google

où il eſt dit : « *Dieu a gardé dans les ténèbres, enchaînés juſ-* » *qu'au jugement du grand jour, les anges qui ont dégénéré de* » *leur origine, & qui ont abandonné leur propre demeure.....* » *Malheur à ceux qui ont ſuivi les traces de* Caïn..... *deſ-* » *quels* Enoc *ſeptième homme après* Adam *a prophétiſé, en* » *diſant, Voici, le ſeigneur eſt venu avec ſes millions de ſaints, &c.*

On s'imagina qu'*Enoc* avait laiſſé par écrit l'hiſtoire de la chute des anges. Mais il y a deux choſes importantes à obſerver ici. Premiérement, *Enoc* n'écrivit pas plus que *Seth*, à qui les Juifs attribuèrent des livres ; & le faux *Enoc* que cite *St. Jude*, eſt reconnu pour être forgé par un Juif. (*a*) Secondement, ce faux *Enoc* ne dit pas un mot de la rébellion & de la chute des anges avant la formation de l'homme. Voici ce qu'il dit dans ſes *Egregori :*

Le nombre des hommes s'étant prodigieuſement accru, ils eurent de très-belles filles ; les anges, les veillans, Egregori, *en devinrent amoureux, & furent entraînés dans beaucoup d'erreurs. Ils s'animèrent entr'eux ; ils ſe dirent, Choiſſons-nous des femmes parmi les filles des hommes de la terre.* Semiaxas *leur prince dit, Je crains que vous n'oſiez pas accomplir un tel deſſein, & que je ne demeure ſeul chargé du crime. Tous répondirent, Faiſons ſerment d'exécuter notre deſſein, & dévouons-nous à l'anathême ſi nous y manquons. Ils s'unirent donc par ſerment & firent des imprécations. Ils étaient deux cents en nombre. Ils partirent enſemble du temps de* Jared, *& allèrent ſur la montagne appelée* Hermonim *à cauſe de leur ſerment. Voici le nom des principaux :* Semiaxas, Atarculph, Araciel, Chobabiel Hoſampſich, Zaciel Parmar, Thauſaël, Samiel, Tiriel, Sumiel.

Eux & les autres prirent des femmes l'an onze cent ſoixante

(*a*) Il faut pourtant que ce livre d'*Enoc* ait quelque antiquité, car on le trouve cité pluſieurs fois dans le teſtament des douze patriarches, autre livre juif, retouché par un chrétien du premier ſiecle : & ce teſtament des douze patriarches eſt même cité par *St. Paul*, dans ſa première épître aux Theſſaloniciens, ſi c'eſt citer un paſſage que de le répéter mot pour mot. Le teſtament du patriarche *Ruben*, porte au chap. 6 : *La colère du Seigneur tomba enfin ſur eux* : & *ſaint Paul* dit préciſément les mêmes paroles. Au reſte, ces douze teſtamens

Digitized by Google

& dix de la création du monde. De ce commerce nâquirent trois genres d'hommes, les géans Naphilim, *&c.*

L'auteur de ce fragment écrit de ce ſtyle qui ſemble appartenir aux premiers temps; c'eſt la même naïveté. Il ne manque pas de nommer les perſonnages; il n'oublie pas les dates; point de réflexions, point de maximes, c'eſt l'ancienne manière orientale.

On voit qte cette hiſtoire eſt fondée ſur le ſixiéme chapitre de la Genèſe: *Or en ce temps il y avait des géans ſur la terre; car les enfans de Dieu ayant eu commerce avec les filles des hommes, elles enfantèrent les puiſſans du ſiecle.*

Le livre d'*Enoc* & la Genèſe ſont entièrement d'accord ſur l'accouplement des anges avec les filles des hommes, & ſur la race des géans qui en nâquit. Mais ni cet *Enoc*, ni aucun livre de l'ancien teſtament, ne parle de la guerre des anges contre Dieu, ni de leur défaite, ni de leur chute dans l'enfer, ni de leur haine contre le genre humain.

Il n'eſt queſtion des eſprits malins & du diable que dans l'allégorie de *Job*, dont nous avons parlé, laquelle n'eſt pas un livre Juif, & dans l'aventure de *Tobie*. Le diable *Aſmodée*, ou *Shammadey*, qui étrangla les ſept premiers maris de *Sara*, & que *Raphaël* fit déloger avec la fumée du foie d'un poiſſon, n'était point un diable Juif, mais Perſan. *Raphaël* l'alla enchaîner dans la haute Egypte; mais il eſt conſtant que les Juifs n'ayant point d'enfer, ils n'avaient point de diables. Ils ne commencèrent que fort tard à croire l'immortalité de l'ame, & un enfer, & ce fût quand la ſecte des phariſiens prévalut. Ils étaient donc bien éloignés de penſer que le ſerpent qui tenta *Eve* fût un diable, un ange précipité dans l'enfer. Cette pierre qui ſert de fondement à tout l'édifice ne fut poſée que la dernière. Nous n'en révérons pas moins l'hiſtoire de la chute

ne ſont pas conformes à la Genèſe, dans tous les faits. L'inceſte de *Juda*, par exemple, n'y eſt pas rapporté de la même manière. *Juda* dit qu'il abuſa de ſa belle-fille étant ivre. Le teſtament de *Ruben* a cela de particulier, qu'il admet dans l'homme ſept organes des ſens au lieu de cinq; il compte la vie & l'acte de la génération pour deux ſens. Au reſte, tous ces patriarches ſe repentent dans ce teſtament d'avoir vendu leur frère *Joſeph*.

Digitized by Google

des anges devenus diables; mais nous ne savons où en trouver l'origine.

On appela diables *Belzébuth*, *Belphégor*, *Astaroth*; mais c'étaient d'anciens Dieux de Syrie. *Belphégor* était le Dieu du mariage; *Belzébuth*, ou *Bel-se-buth*, signifiait le Seigneur qui préserve des insectes. Le roi *Ochosias* même l'avait consulté comme un Dieu, pour savoir s'il guérirait d'une maladie; & *Elie* indigné de cette démarche avait dit, *N'y a-t-il point de Dieu en Israël, pour aller consulter le Dieu d'Accaron?*

Astaroth était la lune, & la lune ne s'attendait pas à devenir diable.

L'apôtre *Jude* dit encore *que le diable se querella avec l'ange* Michaël *au sujet du corps de* Moyse. Mais on ne trouve rien de semblable dans le canon des Juifs. Cette dispute de *Michaël* avec le diable n'est que dans un livre apocryphe intitulé, *Analypses de Moyse*, cité par *Origène* dans le troisiéme livre de ses principes.

Il est donc indubitable que les Juifs ne reconnurent point de diables jusques vers le temps de leur captivité à Babylone. Ils puisèrent cette doctrine chez les Perses qui la tenaient de *Zoroastre*.

Il n'y a que l'ignorance, le fanatisme & la mauvaise foi qui puissent nier tous ces faits; & il faut ajouter que la religion ne doit pas s'effrayer des conséquences. Dieu a certainement permis que la croyance aux bons & aux mauvais génies, à l'immortalité de l'ame, aux récompenses & aux peines éternelles, ait été établie chez vingt nations de l'antiquité avant de parvenir au peuple Juif. Notre sainte religion a consacré cette doctrine; elle a établi ce que les autres avaient entrevu; & ce qui n'était chez les anciens qu'une opinion, est devenu par la révélation une vérité divine.

Si les Juifs ont enseigné les autres nations, ou s'ils ont été enseignés par elles.

Les livres sacrés n'ayant jamais décidé si les Juifs avaient été les maîtres ou les disciples des autres peuples, il est permis d'examiner cette question.

Digitized by Google

Philon, dans sa rélation de sa mission auprès de *Caligula*, commence par dire qu'*Israël* est un terme chaldéen, que c'est un nom que les Chaldéens donnèrent aux justes consacrés à Dieu, qu'*Israël* signifie *voyant Dieu*. Il paraît donc prouvé par cela seul que les Juifs n'appelèrent *Jacob Israël*, qu'ils ne se donnèrent le nom d'*Israëlites*, que lorsqu'ils eurent quelque connaissance du chaldéen. Or ils ne purent avoir connaissance de cette langue que quand ils furent esclaves en Chaldée. Est-il vraisemblable que dans les déserts de l'Arabie pétrée, ils eussent appris déja le chaldéen?

Flavien Joseph, dans sa réponse à *Appion*, à *Lysimaque* & à *Molon* (liv. 2, ch. 5.) avoue en propres termes, *que ce sont les Egyptiens qui apprirent à d'autres nations à se faire circoncire*, *comme* Hérodote *le témoigne*. En effet serait-il probable que la nation antique & puissante des Egyptiens, eût pris cette coutume d'un petit peuple qu'elle abhorrait, & qui de son aveu ne fut circoncis que sous *Josué*.

Les livres sacrés eux-mêmes nous apprennent que *Moyse* avait été nourri dans les sciences des Egyptiens, & ils ne disent nulle part que les Egyptiens ayent jamais rien appris des Juifs. Quand *Salomon* voulut bâtir son temple & son palais, ne demanda-t-il pas des ouvriers au roi de Tyr? il est dit même qu'il donna vingt villes au roi *Hiram*, pour obtenir des ouvriers & des cèdres: c'était sans doute payer bien chèrement, & le marché est étrange; mais jamais les Tyriens demandèrent-ils des artistes Juifs?

Le même *Joseph* dont nous avons parlé avoue que sa nation, qu'il s'efforce de relever, *n'eut long-temps aucun commerce avec les autres nations*, qu'elle fut *sur-tout inconnue des Grecs*, *qui connaissaient les Scythes & les Tartares*. *Faut-il s'étonner* (ajoute-t-il liv. 1er. ch. 5.) que *notre nation éloignée de la mer*, *& ne se piquant point de rien écrire*, *ait été si peu connue?*

Lorsque le même *Joseph* raconte avec ses exagérations ordinaires, la manière aussi honorable qu'incroyable, dont le roi *Ptolomée Philadelphe* acheta une traduction grecque des livres juifs, faite par des Hébreux dans la ville d'Alexandrie, *Joseph*, dis-je, ajoute que *Démétrius de Phalère*, qui fit faire cette traduction pour la bibliothèque de son roi, demanda à

Digitized by Google

l'un des traducteurs, comment il ſe *pouvait faire qu'aucun hiſtorien, aucun poëte étranger n'eût jamais parlé des loix juives ?* le traducteur répondit : *Comme ces loix ſont toutes divines, perſonne n'a oſé entreprendre d'en parler, & ceux qui ont voulu le faire en ont été châtiés de Dieu.* Théopompe *voulant en inſérer quelque choſe dans ſon hiſtoire, perdit l'eſprit durant trente jours ; mais ayant reconnu dans un ſonge qu'il était devenu fou pour avoir voulu pénétrer dans les choſes divines, & en faire part aux profanes, (a) il appaiſa la colère de Dieu par ſes prières, rentra dans ſon bon ſens.*

Théodecte *poëte grec, ayant mis dans une tragédie quelques paſſages qu'il avait tirés de nos livres ſaints, devint auſſitôt aveugle, & ne recouvra la vue qu'après avoir reconnu ſa faute.*

Ces deux contes de *Joſeph* indignes de l'hiſtoire, & d'un homme qui a le ſens commun, contrediſent à la vérité les éloges qu'il donne à cette traduction grecque des livres juifs ; car ſi c'était un crime d'en inſerer quelque choſe dans une autre langue, c'était ſans doute un bien plus grand crime de mettre tous les Grecs à portée de les connaître. Mais au moins *Joſeph*, en rapportant ces deux hiſtoriettes, convient que les Grecs n'avaient jamais eu connaiſſance des livres de ſa nation.

Au contraire, dès que les Hébreux furent établis dans Alexandrie, ils s'adonnèrent aux lettres grecques ; on les appela les Juifs helléniſtes. Il eſt donc indubitable que les Juifs depuis *Alexandre* prirent beaucoup de choſes des Grecs, dont la langue était devenue celle de l'Aſie mineure, & d'une partie de l'Egypte, & que les Grecs ne purent rien prendre des Hébreux.

Des Romains. Commencemens de leur empire & de leur religion : leur tolérance.

Les Romains ne peuvent point être comptés parmi les nations primitives. Ils ſont trop nouveaux. Rome n'exiſte que ſept cent cinquante ans avant notre ére vulgaire. Quand elle eut

(a) *Joſeph*, hiſt. des Juifs, liv. 12, ch. 2.

Digitized by Google

eut des rites & des loix, elle les tint des Toscans & des Grecs. Les Toscans lui communiquèrent la superstition des augures, superstition pourtant fondée sur des observations physiques, sur le passage des oiseaux dont on augurait les changemens de l'athmosphère. Il semble que toute superstition ait une chose naturelle pour principe, & que bien des erreurs soient nées d'une vérité dont on abuse.

Les Grecs fournirent aux Romains la loi des douze tables. Un peuple qui va chercher des loix & des Dieux chez un autre, devait être un peuple petit & barbare; aussi les premiers Romains l'étaient-ils. Leur territoire du temps des rois & des premiers consuls, n'était pas si étendu que celui de Raguse. Il ne faut pas sans doute entendre par ce nom de roi, des monarques tels que *Cyrus* & ses successeurs. Le chef d'un petit peuple de brigands, ne peut jamais être despotique. Les dépouilles se partagent en commun, & chacun défend sa liberté comme son bien propre. Les premiers rois de Rome étaient des capitaines de flibustiers.

Si l'on en croit les historiens Romains, ce petit peuple commença par ravir les filles & les biens de ses voisins. Il devait être exterminé; mais la férocité & le besoin qui le portait à ces rapines, rendirent ses injustices heureuses; il se soutint étant toujours en guerre; & enfin, au bout de quatre siecles, étant bien plus aguerri que tous les autres peuples, il les soumit tous les uns après les autres, depuis le fond du golphe Adriatique jusqu'à l'Euphrate.

Au milieu du brigandage, l'amour de la patrie domina toujours jusqu'au temps de *Sylla*. Cet amour de la patrie consista pendant plus de quatre cents ans, à rapporter à la masse commune ce qu'on avait pillé chez les autres nations. C'est la vertu des voleurs. Aimer la patrie c'était tuer & dépouiller les autres hommes. Mais dans le sein de la république il y eut de très-grandes vertus. Les Romains policés avec le temps, policèrent tous les barbares vaincus, & devinrent enfin les législateurs de l'occident.

Les Grecs paraissent dans les premiers temps de leurs républiques une nation supérieure en tout aux Romains. Ceux-ci ne sortent des repaires de leurs sept montagnes avec des

Digitized by Google

poignées de foin, *manipuli*, qui leur ſervent de drapeaux, que pour piller des villages voiſins. Ceux-là au contraire ne ſont occupés qu'à défendre leur liberté. Les Romains volent à quatre ou cinq milles à la ronde les Eques, les Volſques, les Antiates. Les Grecs repouſſent les armées innombrables du grand roi de Perſe, & triomphent de lui ſur terre & ſur mer. Ces Grecs vainqueurs cultivent & perfectionnent tous les beaux arts; & les Romains les ignorent tous, juſques vers le temps de *Scipion l'Africain*.

J'obſerverai ici ſur leur religion deux choſes importantes; c'eſt qu'ils adoptèrent, ou permirent les cultes de tous les autres peuples, à l'exemple des Grecs, & qu'au fond le ſénat & les empereurs reconnurent toujours un Dieu ſuprême, ainſi que la plupart des philoſophes, & des poëtes de la Grèce.

La tolérance de toutes les religions était une loi naturelle, gravée dans les cœurs de tous les hommes. Car de quel droit un être créé pourrait-il forcer un autre être à penſer comme lui? mais quand un peuple eſt raſſemblé, quand la religion eſt devenue une loi de l'état, il faut ſe ſoumettre à cette loi. Or les Romains par leurs loix adoptèrent tous les Dieux des Grecs, qui eux-mêmes avaient des autels pour les Dieux inconnus, comme nous l'avons déja remarqué.

Les ordonnances des douze tables portent; *ſeparatim nemo habeſſit Deos neve advenas niſi publice adſcitos*: que perſonne n'ait des Dieux étrangers & nouveaux ſans la ſanction publique. On donna cette ſanction à pluſieurs cultes; tous les autres furent tolérés. Cette aſſociation de toutes les divinités du monde, cette eſpèce d'hoſpitalité divine fut le droit des gens de toute l'antiquité, excepté peut-être chez un ou deux petits peuples.

Comme il n'y eut point de dogmes, il n'y eut point de guerre de religion. C'était bien aſſez que l'ambition, la rapine verſaſſent le ſang humain, ſans que la religion achevât d'exterminer le monde.

Il eſt encore très-remarquable que chez les Romains on ne perſécuta jamais perſonne pour ſa manière de penſer. Il n'y en a pas un ſeul exemple depuis *Romulus* juſqu'à *Domitien*, & chez les Grecs il n'y eut que le ſeul *Socrate*.

Digitized by Google

Il eſt encore inconteſtable que les Romains, comme les Grecs, adoraient un Dieu ſuprême. Leur *Jupiter* était le ſeul qu'on regardât comme le maître du tonnerre, comme le ſeul que l'on nommât le Dieu très-grand & très-bon, *Deus optimus maximus*. Ainſi de l'Italie à l'Inde & à la Chine, vous trouvez le culte d'un Dieu ſuprême & la tolérance dans toutes les nations connues.

A cette connaiſſance d'un Dieu, à cette indulgence univerſelle, qui ſont par-tout le fruit de la raiſon cultivée, ſe joignit une foule de ſuperſtitions, qui étaient le fruit ancien de la raiſon commencée & erronée. On ſait bien que les poulets ſacrés, & la déeſſe *Pertunda*, & la déeſſe *Cloacina*, ſont ridicules.

Pourquoi les vainqueurs & les légiſlateurs de tant de nations n'abolirent-ils pas ces ſotiſes ? C'eſt qu'étant anciennes elles étaient chères au peuple, & qu'elles ne nuiſaient point au gouvernement. Les *Scipions*, les *Paul Emiles*, les *Cicérons*, les *Catons*, les *Céſars* avaient une autre choſe à faire qu'à combattre les ſuperſtitions de la populace. Quand une vieille erreur eſt établie, la politique s'en ſert comme d'un mords que le vulgaire s'eſt mis lui-même dans la bouche, juſqu'à ce qu'une autre ſuperſtition vienne la détruire, & que la politique profite de cette ſeconde erreur, comme elle a profité de la première.

Queſtions ſur les conquêtes des Romains, & leur décadence.

Pourquoi les Romains qui n'étaient que trois mille habitans, & qui n'avaient qu'un bourg de mille pas de circuit ſous *Romulus*, devinrent ils avec le temps les plus grands conquérans de la terre ? & d'où vient que les Juifs qui prétendent avoir eu ſix cent trente mille ſoldats en ſortant d'Egypte, qui ne marchaient qu'au milieu des miracles, qui combattaient ſous le Dieu des armées, ne purent-ils jamais parvenir à conquérir ſeulement Tyr & Sidon dans leur voiſinage, pas même à être jamais à portée de les attaquer ? Pourquoi ces Juifs furent-ils preſque toujours dans l'eſclavage ? Ils avaient tout l'entou-

Digitized by Google

siasme & toute la férocité qui devaient faire des conquérans; le Dieu des armées étaient toujours à leur tête; & cependant ce sont les Romains éloignés d'eux de dix-huit cents milles, qui viennent à la fin les subjuguer & les vendre au marché.

N'est-il pas clair (humainement parlant & ne considérant que les causes secondes) que si les Juifs qui espéraient la conquête du monde, ont été presque toujours asservis, ce fut leur faute? Et si les Romains dominèrent, ne le méritèrent-ils pas par leur courage & par leur prudence? Je demande très-humblement pardon aux Romains de les comparer un moment avec les Juifs.

Pourquoi les Romains pendant plus de quatre cent cinquante ans ne purent-ils conquérir qu'une étendue de pays d'environ vingt-cinq lieues? N'est-ce point parce qu'ils étaient en très-petit nombre, & qu'ils n'avaient successivement à combattre que de petits peuples comme eux? Mais enfin, ayant incorporé avec eux leurs voisins vaincus, ils eurent assez de force pour résister à *Pyrrhus*.

Alors toutes les petites nations qui les entouraient, étant devenues Romaines, il s'en forma un peuple tout guerrier assez formidable pour détruire Carthage.

Pourquoi les Romains employèrent-il sept cents années à se donner enfin un empire à-peu-près aussi vaste que celui qu'*Alexandre* conquit en sept ou huit années? Est-ce parce qu'ils eurent toujours à combattre des nations belliqueuses, & qu'*Alexandre* eut à faire à des peuples amollis?

Pourquoi cet empire fut-il détruit par des barbares? Ces barbares n'étaient-ils pas plus robustes, plus guerriers que les Romains amollis à leur tour sous *Honorius* & sous ses successeurs? Quand les Cimbres vinrent menacer l'Italie du temps de *Marius*, les Romains durent prévoir que les Cimbres, c'est-à-dire les peuples du nord, déchireraient l'empire lorsqu'il n'y aurait plus de *Marius*.

La faiblesse des empereurs, les factions de leurs ministres & de leurs eunuques, la haine que l'ancienne religion de l'empire portait à la nouvelle, les querelles sanglantes élevées dans le christianisme, les disputes théologiques substituées au maniement des armes, & la mollesse à la valeur, des multitudes

Digitized by Google

de moines remplaçant les agriculteurs & les soldats, tout appelait ces mêmes barbares qui n'avaient pû vaincre la république guerrière, & qui accablèrent Rome languissante, sous des empereurs cruels, efféminés & dévots.

Lorsque les Goths, les Hérules, les Vandales, les Huns, inondèrent l'empire Romain, quelles mesures les deux empereurs prenaient-ils pour détourner ces orages ? La différence de *l'Omoousios* à *l'Omoiousios* mettait le trouble dans l'orient & dans l'occident. Les persécutions théologiques achevaient de tout perdre. *Nestorius* patriarche de Constantinople qui eut d'abord un grand crédit sous *Théodose second*, obtint de cet empereur qu'on persécutât ceux qui pensaient qu'on devait rebaptiser les chrétiens apostats repentans, ceux qui croyaient qu'on devait célébrer la Pâque le 14 de la lune de Mars, ceux qui ne faisaient pas plonger trois fois les baptisés; enfin il tourmenta tant les chrétiens, qu'ils le tourmentèrent à leur tour. Il appela la Ste Vierge *Antropotokos ;* ses ennemis qui voulaient qu'on l'appelât *Theotokos*, & qui sans doute avaient raison, puisque le concile d'Ephèse décida en leur faveur, lui suscitèrent une persécution violente. Ces querelles occupèrent tous les esprits. Mais pendant qu'on disputait, les barbares se partageaient l'Europe & l'Afrique.

Mais pourquoi *Alaric* qui au commencement du cinquième siecle marcha des bords du Danube vers Rome, ne commença-t-il pas par attaquer Constantinople, lorsqu'il était maître de la Thrace ? Comment hazarda-t-il de se trouver pressé entre l'empire d'orient & celui d'occident ? Est-il naturel qu'il voulût passer les Alpes & l'Apennin, lorsque Constantinople tremblante s'offrait à sa conquête ? Les historiens de ces temps-là, aussi mal instruits que les peuples étaient mal gouvernés, ne nous développent point ce mystère ; mais il est aisé de le deviner. *Alaric* avait été général d'armée sous *Théodose premier*, prince violent, dévot & imprudent, qui perdit l'empire en confiant sa défense aux Goths. Il vainquit avec eux son compétiteur *Eugène ;* mais les Goths apprirent par-là qu'ils pouvaient vaincre pour eux-mêmes. *Théodose* soudoyait *Alaric* & ses Goths. Cette paye devint un tribut, quand *Arcadius* fils de *Théodose* fut sur le trône de l'orient. *Alaric* épargna donc son

Digitized by Google

tributaire pour aller tomber sur *Honorius* & sur Rome.

Honorius avait pour général le célèbre *Stilicon*, le seul qui pouvait défendre l'Italie, & qui avait déja arrêté les efforts des barbares. *Honorius* sur de simples soupçons lui fit trancher la tête sans forme de procès. Il était plus aisé d'assassiner *Stilicon* que de battre *Alaric*. Cet indigne empereur retiré à Ravenne, laissa le barbare, qui lui était supérieur en tout, mettre le siége devant Rome. L'ancienne maitresse du monde se racheta du pillage au prix de cinq mille livres pesant d'or, trente mille d'argent, quatre mille robes de soie, trois mille de pourpre, & trois mille livres d'épiceries. Les denrées de l'Inde servirent à la rançon de Rome.

Honorius ne voulut pas tenir le traité. Il envoya quelques troupes qu'*Alaric* extermina. Il entra dans Rome en 409, & un Goth y créa un empereur qui devint son premier sujet. L'année d'après, trompé par *Honorius*, il le punit en saccageant Rome. Alors tout l'empire d'occident fut déchiré; les habitans du nord y pénétrèrent de tous côtés, & les empereurs d'orient ne se maintinrent qu'en se rendant tributaires.

C'est ainsi que *Théodose second* le fut d'*Attila*. L'Italie, les Gaules, l'Espagne, l'Afrique, furent la proie de quiconque voulut y entrer. Ce fut-là le fruit de la politique forcée de *Constantin*, qui avait transféré l'empire Romain en Thrace.

N'y a-t-il pas visiblement une destinée qui fait l'accroissement & la ruine des états? Qui aurait prédit à *Auguste* qu'un jour le capitole serait occupé par un prêtre d'une religion tirée de la religion juive, aurait bien étonné *Auguste*. Pourquoi ce prêtre s'est-il enfin emparé de la ville des *Scipions* & des *Césars?* c'est qu'il l'a trouvée dans l'anarchie. Il s'en est rendu le maître presque sans effort, comme les évêques d'Allemagne vers le treizième siecle devinrent souverains des peuples dont ils étaient pasteurs.

Tout événement en amène un autre auquel on ne s'attendait pas. *Romulus* ne croyait fonder Rome ni pour les princes Goths, ni pour des évêques. *Alexandre* n'imagina pas qu'Alexandrie appartiendrait aux Turcs; & *Constantin* n'avait pas bâti Constantinople pour *Mahomet second*.

Digitized by Google

Des premiers peuples qui écrivirent l'hiſtoire, & des fables des premiers hiſtoriens.

Il eſt inconteſtable que les plus anciennes annales du monde ſont celles de la Chine. Ces annales ſe ſuivent ſans interruption toutes circonſtanciées, toutes ſages, ſans aucun mélange de merveilleux, toutes appuyées ſur des obſervations aſtronomiques depuis quatre mille cent cinquante-deux ans. Elles remontent encore à pluſieurs ſiecles au-delà ſans dates préciſes à la vérité, mais avec cette vraiſemblance qui ſemble approcher de la certitude. Il eſt bien probable que des nations puiſſantes, telles que les Indiens, les Egyptiens, les Chaldéens, les Syriens qui avaient de grandes villes, avaient auſſi des annales.

Les peuples errans doivent être les derniers qui ayent écrit, parce qu'ils ont moins de moyens que les autres d'avoir des archives & de les conſerver, parce qu'ils ont peu de beſoins, peu de loix, peu d'événemens, qu'ils ne ſont occupés que d'une ſubſiſtance précaire, & qu'une tradition orale leur ſuffit. Une bourgade n'eut jamais d'hiſtoire, un peuple errant encore moins, une ſimple ville très-rarement.

L'hiſtoire d'une nation ne peut jamais être écrite que fort tard; on commence par quelques regiſtres très-ſommaires, qui ſont conſervés autant qu'ils peuvent l'être dans un temple ou dans une citadelle. Une guerre malheureuſe détruit ſouvent ces annales, & il faut recommencer vingt fois, comme des fourmis dont on a foulé aux pieds l'habitation; ce n'eſt qu'au bout de pluſieurs ſiecles qu'une hiſtoire un peu détaillée peut ſuccéder à ces regiſtres informes, & cette première hiſtoire eſt toujours mêlée d'un faux merveilleux, par lequel on veut remplacer la vérité qui manque. Ainſi les Grecs n'eurent leur *Hérodote* que dans la quatre-vingtième Olimpiade, plus de mille ans après la première époque rapportée dans les marbres de Paros. *Fabius Pictor*, le plus ancien hiſtorien des Romains, n'écrivit que du temps de la ſeconde guerre contre Carthage, environ cinq cent quarante ans après la fondation de Rome.

Or ſi ces deux nations, les plus ſpirituelles de la terre, les Grecs & les Romains nos maîtres, ont commencé ſi tard leur hiſtoire, ſi nos nations ſeptentrionales n'ont eu aucun hiſto-

Digitized by Google

rien avant *Grégoire de Tours*, croira-t-on de bonne foi que des Tartares vagabonds qui dorment sur la neige, ou des Troglodites qui se cachent dans des cavernes, ou des Arabes errans & voleurs, qui errent dans des montagnes de sable, ayent eu des *Thucidides* & des *Xénophons*? peuvent-ils savoir quelque chose de leurs ancêtres? peuvent-ils acquérir quelque connaissance avant d'avoir eu des villes, avant de les avoir habitées, avant d'y avoir appelé tous les arts dont ils étaient privés?

Si les Samoyèdes, ou les Nazamons, ou les Esquimaux, venaient nous donner des annales antidatées de plusieurs siecles, remplies des plus étonnans faits d'armes, & d'une suite continuelle de prodiges qui étonnent la nature, ne se moquerait-on pas de ces pauvres sauvages? Et si quelques personnes amoureuses du merveilleux ou intéressées à le faire croire, donnaient la torture à leur esprit pour rendre ces sotises vraisemblables, ne se moquerait-on pas de leurs efforts? & s'ils joignaient à leur absurdité l'insolence d'affecter du mépris pour les savans, & la cruauté de persécuter ceux qui douteraient, ne seraient-ils pas les plus exécrables des hommes? Qu'un Siamois vienne me conter les métamorphoses de *Sammonocodom*, & qu'il me menace de me brûler si je lui fais des objections, comment dois-je en user avec ce Siamois?

Les historiens Romains nous content à la vérité, que le Dieu *Mars* fit deux enfans à une vestale, dans un siecle où l'Italie n'avait point de vestales; qu'une louve nourrit ces deux enfans au lieu de les dévorer, comme nous l'avons déja vû, que *Castor* & *Pollux* combattirent pour les Romains; que *Curtius* se jetta dans un goufre, & que le goufre se referma; mais le sénat de Rome ne condamna jamais à la mort ceux qui douterent de tous ces prodiges: il fut permis d'en rire dans le capitole.

Il y a dans l'histoire Romaine des événemens très-possibles, qui sont très-peu vraisemblables. Plusieurs savans hommes ont déja révoqué en doute l'aventure des oies qui sauverent Rome, & celle de *Camille* qui détruisit entierement l'armée des Gaulois. La victoire de *Camille* brille beaucoup, à la vérité, dans *Tite-Live*; mais *Polybe* plus ancien que *Tite-Live*, & plus homme d'état, dit précisément le contraire; il assure que les Gaulois craignant d'être attaqués par les Vénètes, partirent

Digitized by Google

rent de Rome chargés de butin, après avoir fait la paix avec les Romains. A qui croirons-nous de *Tite-live* ou de *Polibe*? au moins nous douterons.

Ne douterons-nous pas encore du ſupplice de *Régulus* qu'on fait enfermer dans un coffre armé en dedans de pointes de fer? Ce genre de mort eſt aſſurément unique. Comment ce même *Polibe* preſque contemporain, *Polybe* qui était ſur les lieux, qui a écrit ſi ſupérieurement la guerre de Rome & de Carthage, aurait-il paſſé ſous ſilence un fait auſſi extraordinaire, auſſi important, & qui aurait ſi bien juſtifié la mauvaiſe foi dont les Romains en uſèrent avec les Carthaginois? Comment ce peuple aurait-il oſé violer ſi barbarement le droit des gens avec *Régulus*, dans le temps que les Romains avaient entre leurs mains pluſieurs principaux citoyens de Carthage ſur leſquels ils auraient pû ſe venger?

Enfin, *Diodore de Sicile* rapporte dans un de ſes fragmens, que les enfans de *Régulus* ayant fort maltraité des priſonniers Carthaginois, le ſénat romain les réprimanda, & fit valoir le droit des gens. N'aurait-il pas permis une juſte vengeance aux fils de *Régulus*, ſi leur père avait été aſſaſſiné à Carthage? L'hiſtoire du ſupplice de *Régulus* s'établit avec le temps, la haine contre Carthage lui donna cours; *Horace* la chanta, & on n'en douta plus.

Si nous jettons les yeux ſur les premiers temps de notre hiſtoire de France, tout en eſt peut-être auſſi faux qu'obſcur & dégoûtant; du moins il eſt bien difficile de croire l'aventure de *Childeric* & d'une *Bazine* femme d'un *Bazin*, & d'un capitaine Romain élu roi des Francs qui n'avaient point encore de rois.

Grégoire de Tours eſt notre *Hérodote*, à cela près que le Tourangeau eſt moins amuſant, moins élégant que le Grec. Les moines qui écrivirent après *Grégoire* furent ils plus éclairés & plus véridiques? ne prodiguèrent-ils pas quelquefois des louanges un peu outrées à des aſſaſſins qui leur avaient donné des terres? Ne chargèrent-ils jamais d'opprobres des princes ſages qui ne leur avaient rien donné?

Je ſais bien que les Francs qui envahirent la Gaule furent plus cruels que les Lombards qui s'emparèrent de l'Italie, & que les Viſigoths qui régnèrent en Eſpagne. On voit autant

Digitized by Google

de meurtres, autant d'assassinats dans les annales des *Clovis*, des *Thierris*, des *Childeberts*, des *Chilperics* & des *Clotaires*, que dans celles des rois de *Juda* & d'*Israël*. Rien n'est assurément plus sauvage que ces temps barbares; cependant, n'est-il pas permis de douter du supplice de la reine *Brunehaut*?

Elle était âgée de près de quatre-vingts ans quand elle mourut en 613 ou 614. *Frédegaire* qui écrivait sur la fin du huitième siecle, cent cinquante ans après la mort de *Brunehaut*, (& non pas dans le septième siecle, comme il est dit dans l'abrégé chronologique par une faute d'impression) *Frédegaire*, dis-je, nous assure que le roi *Clotaire*, prince très-pieux, très-craignant Dieu, humain, patient, débonnaire, fit promener la reine *Brunehaut* sur un chameau autour de son camp, ensuite la fit attacher par les cheveux, par un bras & par une jambe à la queue d'une cavale indomptée, qui la traîna vivante sur les chemins, lui fracassa la tête sur les cailloux, la mit en piéces, après quoi elle fut brûlée & réduite en cendres. Ce chameau, cette cavale indomptée, une reine de quatre-vingts ans attachée par les cheveux & par un pied à la queue de cette cavale, ne sont pas des choses bien communes.

Il est peut-être difficile que le peu de cheveux d'une femme de cet âge puissent tenir à une queue, & qu'on soit lié à la fois à cette queue par les cheveux & par un pied. Et comment eut-on la pieuse attention d'inhumer *Brunehaut* dans un tombeau à Autun, après l'avoir brûlée dans un camp? Les moines *Frédegaire* & *Aimoin* le disent, mais ses moines sont-ils des *de Thou* & des *Hume*s?

Il y a un autre tombeau érigé à cette reine au quinzième siecle dans l'abbaye de *St. Martin d'Autun* qu'elle avait fondée. On a trouvé dans ce sépulcre un reste d'éperon. C'était, dit-on, l'éperon qu'on mit aux flancs de la cavale indomptée. C'est dommage qu'on n'y ait pas trouvé aussi la corne du chameau sur lequel on avait fait monter la reine. N'est-il pas possible que cet éperon y ait été mis par inadvertance, ou plutôt par honneur? Car, au quinzième siecle un éperon doré était une grande marque d'honneur. En un mot, n'est-il pas raisonnable de suspendre son jugement sur cette étrange aventure si mal constatée? Il est vrai que *Pasquier* dit

Digitized by Google

que la mort de *Brunehaut avait été prédite par la ſibylle.*

Tous ces ſiecles de barbarie ſont des ſiecles d'horreurs & de miracles. Mais faudra-t-il croire tout ce que les moines ont écrit ? Ils étaient preſque les ſeuls qui ſuſſent lire & écrire, lorſque *Charlemagne* ne ſavait pas ſigner ſon nom. Ils nous ont inſtruit de la date de quelques grands événemens. Nous croyons avec eux que *Charles Martel* battit les Sarraſins; mais qu'il en ait tué trois cent ſoxante mille dans la bataille, en vérité c'eſt beaucoup.

Ils diſent que *Clovis*, ſecond du nom, devint fou; la choſe n'eſt pas impoſſible; mais que Dieu ait affligé ſon cerveau pour le punir d'avoir pris un bras de *St. Denis* dans l'égliſe de ces moines pour le mettre dans ſon oratoire, cela n'eſt pas ſi vraiſemblable.

Si on n'avait que de pareils contes à retrancher de l'hiſtoire de France, ou plutôt de l'hiſtoire des rois Francs & de leurs maires, on pourrait s'efforcer de la lire. Mais comment ſupporter les menſonges groſſiers dont elle eſt pleine? On y aſſiége continuellement des villes & des fortereſſes qui n'exiſtaient pas. Il n'y avait par-delà le Rhin que des bourgades ſans murs, défendues par des paliſſades de pieux, & par des foſſés. On ſait que ce n'eſt que ſous *Henri l'Oiſeleur*, vers l'an 920, que la Germanie eut des villes murées & fortifiées. Enfin, tous les détails de ces temps-là ſont autant de fables, & qui pis eſt, de fables ennuyeuſes.

Des légiſlateurs qui ont parlé au nom des Dieux.

Tout légiſlateur profane qui oſa feindre que la Divinité lui avait dicté ſes loix, était viſiblement un blaſphémateur, & un traître; un blaſphémateur, puiſqu'il calomniait les Dieux; un traître, puiſqu'il aſſerviſſait ſa patrie à ſes propres opinions. Il y a deux ſortes de loix, les unes naturelles, communes à tous, & utiles à tous. *Tu ne voleras ni ne tueras ton prochain; tu auras un ſoin reſpectueux de ceux qui t'ont donné le jour & qui ont élevé ton enfance; tu ne raviras pas la femme de ton frère; tu ne mentiras pas pour lui nuire; tu l'aideras dans ſes beſoins pour mériter d'en être ſecouru à ton tour :* voilà

Digitized by Google

les loix que la nature a promulguées du fond des îles du Japon aux rivages de notre occident. Ni *Orphée*, ni *Hermès*, ni *Minos*, ni *Licurgue*, ni *Numa* n'avaient beſoin que *Jupiter* vînt au bruit du tonnerre annoncer des vérités gravées dans tous les cœurs.

Si je m'étais trouvé vis-à-vis de quelqu'un de ces grands charlatans dans la place publique, je lui aurais crié, Arrête, ne compromets point ainſi la Divinité; tu veux me tromper, ſi tu la fais deſcendre pour enſeigner ce que nous ſavons tous; tu veux ſans doute la faire ſervir à quelqu'autre uſage : tu veux te prévaloir de mon conſentement à des vérités éternelles, pour arracher de moi mon conſentement à ton uſurpation : je te défère au peuple comme un tyran qui blaſphême.

Les autres loix ſont les politiques : loix purent civiles, éternellement arbitraires, qui tantôt établiſſent des éphores, tantôt des conſuls, des comices par centuries, ou des comices par tribus, un aréopage ou un ſénat, l'ariſtocratie, la démocratie ou la monarchie. Ce ſerait bien mal connaître le cœur humain, de ſoupçonner qu'il ſoit poſſible qu'un légiſlateur profane eût jamais établi une ſeule de ces loix politiques au nom des Dieux, que dans la vue de ſon intérêt. On ne trompe ainſi les hommes que pour ſon profit.

Mais tous les légiſlateurs profanes ont-ils été des fripons, dignes du dernier ſupplice? Non; de même qu'aujourd'hui dans les aſſemblées des magiſtrats, il ſe trouve toujours des ames droites & élevées qui propoſent des choſes utiles à la ſociété, ſans ſe vanter qu'elles lui ont été révélées, de même auſſi parmi les légiſlateurs il s'en eſt trouvé pluſieurs qui ont inſtitué des loix admirables, ſans les attribuer à *Jupiter* ou à *Minerve*. Tel fut le ſénat romain qui donna des loix à l'Europe, à la petite Aſie & à l'Afrique, ſans les tromper; & tel de nos jours a été *Pierre le grand*, qui eut pû en impoſer à ſes ſujets plus facilement qu'*Hermès* aux Egyptiens, *Minos* aux Crétois, & *Zamolxis* aux anciens Scythes.

Le reſte manque. L'éditeur n'a rien oſé ajouter au manuſcrit de . . . . . S'il retrouve la ſuite, il en fera part aux amateurs de l'hiſtoire.

Digitized by Google

ESSAI

SUR LES MŒURS ET L'ESPRIT DES NATIONS, ET SUR LES PRINCIPAUX FAITS DE L'HISTOIRE, DEPUIS CHARLEMAGNE JUSQU'A LOUIS XIII.

AVANT-PROPOS,

Qui contient le plan de cet ouvrage, avec le précis de ce qu'étaient originairement les nations occidentales, & les raisons pour lesquelles on commence cet essai par l'orient.

Vous voulez enfin surmonter le dégoût que vous cause l'histoire moderne, depuis la décadence de l'empire Romain, & prendre une idée générale des nations qui habitent & qui désolent la terre. Vous ne cherchez dans cette immensité que ce qui mérite d'être connu de vous; l'esprit, les mœurs, les usages des nations principales, appuyés des faits qu'il n'est pas permis d'ignorer. Le but de ce travail n'est pas de savoir en quelle année un prince indigne d'être connu succéda à un prince barbare chez une nation grossière. Si on pouvait avoir le malheur de mettre dans sa tête la suite chronologique de toutes les dynasties, on ne saurait que des mots. Autant qu'il faut connaître les grandes actions des souverains qui ont rendu leurs peuples meilleurs & plus heureux, autant on peut ignorer le vulgaire des rois, qui ne pourraient que charger la mémoire. De quoi vous serviraient les détails de tant de petits intérêts qui ne subsistent plus aujourd'hui, de tant de familles éteintes qui

Digitized by Google

ſe ſont diſputé des provinces englouties enſuite dans de grands royaumes? Preſque chaque ville a aujourd'hui ſon hiſtoire vraie ou fauſſe, plus ample, plus détaillée que celle d'*Alexandre*. Les ſeules annales d'un ordre monaſtique contiennent plus de volumes que celles de l'empire Romain.

Dans tous ces recueils immenſes qu'on ne peut embraſſer, il faut ſe borner & choiſir. C'eſt un vaſte magaſin, où vous prendrez ce qui eſt à votre uſage.

L'illuſtre *Boſſuet*, qui dans ſon diſcours ſur une partie de l'hiſtoire univerſelle en a ſaiſi le véritable eſprit, au moins dans ce qu'il dit de l'empire Romain, s'eſt arrêté à *Charlemagne*. C'eſt en commençant à cette époque que votre deſſein eſt de vous faire un tableau du monde; mais il faudra ſouvent remonter à des temps antérieurs. Cet éloquent écrivain en diſant un mot des Arabes qui fondèrent un ſi puiſſant empire & une religion ſi floriſſante, n'en parle que comme d'un déluge de barbares. Il paraît avoir écrit uniquement pour inſinuer que tout a été fait dans le monde pour la nation Juive, que ſi Dieu donna l'empire de l'Aſie aux Babyloniens, ce fut pour punir les Juifs; ſi Dieu fit régner *Cyrus* ce fut pour les venger; ſi Dieu envoya les Romains, ce fut encore pour châtier les Juifs. Cela peut être. Mais les grandeurs de *Cyrus* & des Romains ont encore d'autres cauſes; & *Boſſuet* même ne les a pas omiſes en parlant de l'eſprit des nations.

Il eût été à ſouhaiter qu'il n'eût pas oublié entièrement les anciens peuples de l'orient, comme les Indiens & les Chinois qui ont été ſi conſidérables, avant que les autres nations fuſſent formées.

Nourris des productions de leur terre, vêtus de leurs étoffes, amuſés par les jeux qu'ils ont inventés, inſtruits même par leurs anciennes fables morales, pourquoi négligerions-nous de connaître l'eſprit de ces nations, chez qui les commerçans de notre Europe ont voyagé dès qu'ils ont pû trouver un chemin juſqu'à elles?

En vous inſtruiſant en philoſophe de ce qui concerne ce globe, vous portez d'abord votre vue ſur l'orient, berceau de tous les arts, & qui a tout donné à l'occident.

Les climats orientaux voiſins du midi tiennent tous de la

Digitized by Google

nature, & nous dans notre occident ſeptentrional nous devons tout au temps, au commerce, à une induſtrie tardive. Des forêts, des pierres, des fruits ſauvages, voilà tout ce qu'a produit naturellement l'ancien pays des Celtes, des Allobroges, de Pictes, des Germains, des Sarmates, & des Scythes. On dit que l'île de Sicile produit d'elle-même un peu d'avoine; mais le froment, le ris, les fruits délicieux croiſſaient vers l'Euphrate, à la Chine, & dans l'Inde. Les pays fertiles furent les premiers peuplés, les premiers policés. Tout le levant depuis la Grèce juſqu'aux extrêmités de notre hémiſphère fut longtemps célèbre avant même que nous en ſuſſions aſſez pour connaître que nous étions barbares. Quand on veut ſavoir quelques choſe des Celtes nos ancêtres, il faut avoir recours aux Grecs & aux Romains, nations encore très-poſtérieures aux Aſiatiques.

Stérilité naturelle de nos climats.

Si, par exemple, des Gaulois voiſins des Alpes joints aux habitans de ces montagnes, s'étant établis ſur les bords de l'Eridan, vinrent juſqu'à Rome trois cent ſoixante & un ans après ſa fondation, s'ils aſſiégèrent le capitole, ce ſont les Romains qui nous l'ont appris. Si d'autres Gaulois environ cent ans après entrèrent dans la Theſſalie, dans la Macédoine, & paſſèrent ſur le rivage du Pont-Euxin, ce ſont les Grecs qui nous le diſent, ſans nous dire quels étaient ces Gaulois, ni quel chemin ils prirent. Il ne reſte chez nous aucun monument de ces émigrations qui reſſemblent à celles des Tartares. Elles prouvent ſeulement que la nation était très-nombreuſe, mais non civiliſée. La colonie de Grecs qui fonda Marſeille ſix cents ans avant notre ére vulgaire, ne put polir la Gaule. La langue grecque ne s'étendit pas même au delà de ſon territoire.

Nul ancien monument en Europe.

Gaulois, Allemans, Eſpagnols, Bretons, Sarmates, nous ne ſavons rien de nous avant dix-huit ſiecles, ſinon le peu que nos vainqueurs ont pû nous en apprendre. Nous n'avions pas même de fables, nous n'avions pas oſé imaginer une origine. Ces vaines idées que tout cet occident fut peuplé par *Gomer* fils de *Japhet*, ſont des fables orientales.

Si les anciens Toſcans qui enſeignèrent les premiers Romains, ſavaient quelque choſe de plus que les autres peuples occidentaux; c'eſt que les Grecs avaient envoyé chez eux des

Anciens Toſcans.

Digitized by Google

colonies; ou plutôt c'eſt parce que de tout temps une des propriétés de cette terre a été de produire des hommes de génie, comme le territoire d'Athènes était plus propre aux arts que celui de Thèbes & de Lacédémone. Mais quels monumens avons-nous de l'ancienne Toſcane? Aucun. Nous nous épuiſons en vaines conjectures ſur quelques inſcriptions inintelligibles, que les injures du temps ont épargnées, & qui probablement ſont des premiers ſiecles de la république romaine. Pour les autres nations de notre Europe, il ne nous reſte pas une ſeule inſcription d'elles dans leur ancien langage.

Anciens Eſpagnols. L'Eſpagne maritime fut découverte par les Phéniciens, ainſi que depuis les Eſpagnols ont découvert l'Amérique. Les Tyriens, les Carthaginois, les Romains y trouvèrent tour-à-tour de quoi les enrichir dans les tréſors que la terre produiſait alors. Les Carthaginois y firent valoir des mines, mais moins riches que celles du Mexique & du Pérou; le temps les a épuiſées, comme il épuiſera celles du nouveau monde. *Pline* rapporte que les Romains en tirèrent en neuf ans, huit mille marcs d'or, & environ vingt-quatre mille d'argent. Il faut avouer que ces prétendus deſcendans de *Gomer* avaient bien mal profité des préſens que leur faiſait la terre en tout genre, puiſqu'ils furent ſubjugués par les Carthaginois, par les Romains, par les Vandales, par les Goths, & par les Arabes.

Gaule barbare. Ce que nous ſavons des Gaulois par *Jules Céſar* & par les autres auteurs Romains, nous donne l'idée d'un peuple qui avait beſoin d'être ſoumis par une nation éclairée. Les dialectes du langage celtique, étaient affreuſes. L'empereur *Julien* ſous qui ce langage ſe parlait encore, dit dans ſon miſopogon, qu'il reſſembloit au croaſſement des corbeaux. Les mœurs du temps de *Céſar* étaient auſſi barbares que le langage. Les druïdes, impoſteurs groſſiers faits pour le peuple qu'ils gouvernaient, immolaient des victimes humaines qu'ils brûlaient dans de grandes & hideuſes ſtatues d'oſier. Les druïdeſſes plongeaient des couteaux dans le cœur des priſonniers, & jugeaient de l'avenir à la manière dont le ſang coulait. De grandes pierres un peu creuſées qu'on a trouvées ſur les confins de la Germanie, & de la Gaule, vers Strasbourg, ſont, dit-on, les autels où l'on faiſait ces ſacrifices. Voilà tous les monumens de

Digitized by Google

de l'ancienne Gaule. Les habitans des côtes de la Biſcaye & de la Gaſcogne s'étaient quelquefois nourris de chair humaine. Il faut détourner les yeux de ces temps ſauvages qui ſont la honte de la nature.

Ridicule des hiſtoires anciennes.

Comptons parmi les folies de l'eſprit humain, l'idée qu'on a eu de nos jours de faire deſcendre les Celtes des Hébreux. Ils ſacrifiaient des hommes, dit-on, parce que *Jephté* avait immolé ſa fille. Les druïdes étaient vêtus de blanc pour imiter les prêtres des Juifs; ils avaient comme eux un grand pontife. Leurs druïdeſſes ſont des images de la ſœur de *Moyſe* & de *Débora*. Le pauvre qu'on nourriſſait à Marſeille, & qu'on immolait couronné de fleurs & chargé de malédictions, avait pour origine le *bouc émiſſaire*. On va juſqu'à trouver de la reſſemblance entre trois ou quatre mots celtiques & hébraïques qu'on prononce également mal; & on en conclut que les Juifs & les nations des Celtes ſont la même famille. C'eſt ainſi qu'on inſulte à la raiſon dans des hiſtoires univerſelles, & qu'on étouffe ſous un amas de conjectures forcées, le peu de connaiſſance que nous pourrions avoir de l'antiquité.

Hommes ſacrifiés.

Les Germains avaient à-peu-près les mêmes mœurs que les Gaulois, ſacrifiaient comme eux des victimes humaines, décidaient comme eux leurs petits différens particuliers par le duel, & avaient ſeulement plus de groſſièreté & moins d'induſtrie. *Céſar*, dans ſes mémoires, nous apprend que leurs magiciennes réglaient toujours parmi eux le jour du combat. Il nous dit que quand un de leurs rois, *Arioviſte*, amena cent mille de ſes Germains errans pour piller les Gaules que *Céſar* voulait aſſervir plutôt que piller, il envoya vers ce barbare deux officiers Romains pour entrer en conférence avec lui, qu'*Arioviſte* les fit charger de chaînes, qu'ils furent deſtinés à être ſacrifiés aux Dieux des Germains, & qu'ils allaient l'être lorſqu'il les délivra par ſa victoire.

Germains barbares.

Les familles de tous ces barbares avaient en Germanie pour uniques retraites des cabanes, où d'un côté le pere, la mere, les ſœurs, les freres, les enfans couchaient nuds ſur la paille, & de l'autre côté étaient les animaux domeſtiques. Ce ſont-là pourtant ces mêmes peuples que nous verrons bientôt maîtres de Rome. *Tacite* loue les mœurs des Germains; mais

Digitized by Google

comme *Horace* chantait celles des barbares nommés Getes, l'un & l'autre ignoraient ce qu'ils louaient, & voulaient seulement faire la satyre de Rome. Le même *Tacite*, au milieu de ses éloges, avoue ce que tout le monde savait, que les Germains aimaient mieux vivre de rapine que de cultiver la terre; & qu'après avoir pillé leurs voisins, ils retournaient chez eux manger & dormir. Cependant on ne peut pas toujours vivre de brigandage. Les empereurs Romains continrent ou subjuguèrent ces sauvages; ils furent forcés au travail qu'ils regardaient comme un malheur.

Quand *César* passe en Angleterre, il trouve cette isle plus sauvage encore que la Germanie. Les habitans couvraient à peine leur nudité de quelques peaux de bêtes. Les femmes d'un canton y appartenaient indifféremment à tous les hommes du même canton. Leurs demeures étaient des cabanes de roseaux, & leurs ornemens des figures que les hommes & les femmes s'imprimaient sur la peau en y faisant des piquûres, en y versant le suc des herbes, ainsi que le pratiquent encore les sauvages de l'Amérique.

Que la nature humaine ait été plongée pendant une longue suite de siecles dans cet état si approchant de celui des brutes, & inférieur à plusieurs égards, c'est ce qui n'est que trop vrai. La raison en est, comme on l'a dit, qu'il n'est pas dans la nature de l'homme de *desirer ce qu'on ne connait pas*. Il a fallu par-tout non-seulement un espace de temps prodigieux, mais les circonstances heureuses, pour que l'homme s'élevât au dessus de la vie animale.

Vous avez donc grande raison de vouloir passer tout d'un coup aux nations qui ont été civilisées les premières. Il se peut que long-temps avant les empires de la Chine, & des Indes, il y ait eu des nations instruites, polies, puissantes, que des déluges de barbares auront ensuite replongées dans le premier état d'ignorance & de grossièreté qu'on appelle l'état de pure nature.

La seule prise de Constantinople a suffi pour anéantir l'esprit de l'ancienne Grèce. Le génie des Romains fut détruit par les Goths. Les côtes de l'Afrique autrefois si florissantes, ne sont presque plus que des repaires de brigands. Des chan-

Digitized by Google

gemens encore plus grands ont dû arriver dans des climats moins heureux. Les causes physiques ont dû se joindre aux causes morales ; car si l'océan n'a pû changer entièrement son lit, du moins il est constant qu'il a couvert tour-à-tour, & abandonné de vastes terrains. La nature a dû être exposée à un grand nombre de fléaux & de vicissitudes. Les plus belles terres, les plus fertiles de l'Europe occidentale, toutes les campagnes basses arrosées par les fleuves, ont été couvertes des eaux de la mer pendant une prodigieuse multitude de siecles : c'est ce que vous avez déja vû dans le discours préliminaire. *Changemens dans le globe.*

Nous redirons encore qu'il n'est pas si sûr que les montagnes qui traversent l'ancien & le nouveau monde, ayent été autrefois des plaines couvertes par les mers ; car, 1°. plusieurs de ces montagnes sont élevées de quinze mille pieds & plus au-dessus de l'océan. 2°. S'il eût été un temps où ces montagnes n'eussent pas existé, d'où seraient partis les fleuves qui sont si nécessaires à la vie des animaux ? Ces montagnes sont les réservoirs des eaux, elles ont dans les deux hémisphères des directions diverses ; ce sont, comme dit *Platon*, les os de ce grand animal appelé *la terre*. Nous voyons que les moindres plantes ont une structure invariable. Comment la terre serait-elle exceptée de la loi générale ?

3°. Si les montagnes étaient supposées avoir porté des mers, ce serait une contradiction dans l'ordre de la nature, une violation des loix de la gravitation & de l'hydrostatique. 4°. Le lit de l'océan est creusé, & dans ce creux il n'est point de chaînes de montagnes d'un pôle à l'autre, ni d'orient en occident, comme sur la terre ; il ne faut donc pas conclure que tout ce globe a été long-temps mer, parce que plusieurs parties du globe l'ont été. Il ne faut pas dire que l'eau a couvert les Alpes & les *Cordiliéras*, parce qu'elle a couvert la partie basse de la Gaule, de la Grèce, de la Germanie, de l'Afrique & de l'Inde. Il ne faut pas affirmer que le mont Taurus a été navigable, parce que l'archipel des Philippines & des Moluques a été un continent. Il y a grande apparence que les hautes montagnes ont été toujours à-peu-près ce qu'elles sont. Dans combien de livres n'a-t-on pas dit qu'on a trouvé une ancre de

Digitized by Google

vaiſſeau ſur la cîme des montagnes de la Suiſſe ! Cela eſt pourtant auſſi faux que tous les contes qu'on trouve dans ces livres.

N'admettons en phyſique que ce qui eſt prouvé, & en hiſtoire que tout ce qui eſt de la plus grande probabilité reconnue. Il ſe peut que les pays montagneux ayent éprouvé par les volcans & par les ſecouſſes de la terre, autant de changemens que les pays plats. Mais par-tout où il y a eu des ſources de fleuves il y a eu des montagnes. Mille révolutions locales ont certainement changé une partie du globe, dans le phyſique & dans le moral; mais nous ne les connaiſſons pas; & les hommes ſe ſont aviſés ſi tard d'écrire l'hiſtoire, que le genre humain, tout ancien qu'il eſt, paraît nouveau pour nous.

D'ailleurs, vous commencez vos recherches au temps où le chaos de notre Europe commence à prendre une forme après la chute de l'empire Romain. Parcourons donc enſemble ce globe. Voyons dans quel état il était alors, en l'étudiant de la même manière qu'il paraît avoir été civiliſé, c'eſt-à-dire, depuis les pays orientaux juſqu'aux nôtres; & portons notre première attention ſur un peuple qui avait une hiſtoire ſuivie dans une langue déja fixée, lorſque nous n'avions pas encore l'uſage de l'écriture.

CHAPITRE PREMIER.

De la Chine, de ſon antiquité, de ſes forces, de ſes loix, de ſes uſages & de ſes ſciences.

CH. I. L'EMPIRE de la Chine dès-lors était plus vaſte que celui de *Charlemagne*, ſur-tout en y comprenant la Corée & le Tonquin, provinces alors tributaires des Chinois. Environ trente degrés en longitude & vingt-quatre en latitude, forment ſon étendue. Nous avons remarqué que le corps de cet état ſubſiſte avec ſplendeur depuis plus de quatre mille ans, ſans que les loix, les mœurs, le langage, la manière même de s'habiller, ayent ſouffert d'altération ſenſible.

Digitized by Google

CH. I.

Son hiſtoire inconteſtable, & la ſeule qui ſoit fondée ſur des obſervations céleſtes, remonte, par la chronologie la plus ſûre, juſqu'à une éclipſe, calculée deux mille cent cinquante-cinq ans avant notre ére vulgaire, & vérifiée par les mathématiciens miſſionnaires, qui envoyés dans les derniers ſiecles chez cette nation inconnue, l'ont admirée & l'ont inſtruite. Le pere *Gaubil* a examiné une ſuite de trente-ſix éclipſes de ſoleil, rapportées dans les livres de *Confucius*; & il n'en a trouvé que deux fauſſes & deux douteuſes. Les douteuſes ſont celles qui en effet ſont arrivées, mais qui n'ont pû être obſervées du lieu où l'on ſuppoſe l'obſervateur; & cela même prouve qu'alors les aſtronomes Chinois calculaient les éclipſes, puiſqu'ils ſe trompèrent dans deux calculs.

Eclipſes calculées.

Il eſt vrai qu'*Alexandre* avait envoyé de Babylone en Grèce les obſervations des Chaldéens, qui remontaient un peu plus haut que les obſervations chinoiſes; & c'eſt ſans contredit le plus beau monument de l'antiquité: mais ces éphémérides de Babylone n'étaient point liées à l'hiſtoire des faits: les Chinois au contraire ont joint l'hiſtoire du ciel à celle de la terre, & ont ainſi juſtifié l'une par l'autre.

Deux cent trente ans au-delà du jour de l'éclipſe dont on a parlé, leur chronologie atteint ſans interruption, & par des témoignages authentiques, juſqu'à l'empereur *Hiao*, qui travailla lui-même à réformer l'aſtronomie, & qui, dans un regne d'environ quatre-vingts ans, chercha à rendre les hommes éclairés & heureux. Son nom eſt encore en vénération à la Chine, comme l'eſt en Europe celui des *Titus*, des *Trajans*, & des *Antonins*. S'il fut pour ſon temps un mathématicien habile, cela ſeul montre qu'il était né chez une nation déja très-policée. On ne voit point que les anciens chefs des bourgades germaines ou gauloiſes ayent réformé l'aſtronomie. *Clovis* n'avait point d'obſervatoire.

Avant *Hiao*, on trouve encore ſix rois ſes prédéceſſeurs; mais la durée de leur règne eſt incertaine. Je crois qu'on ne peut mieux faire dans ce ſilence de la chronologie, que de recourir à la regle de *Newton*, qui ayant compoſé une année commune des années qu'ont régné les rois de différens pays, réduit chaque règne à vingt-deux ans ou environ. Sui-

Digitized by Google

CH. I.

vant ce calcul, d'autant plus raisonnable qu'il est plus modéré, ces six rois auront régné à-peu-près cent trente ans; ce qui est bien plus conforme à l'ordre de la nature, que les deux cent quarante ans qu'on donne, par exemple, aux sept rois de Rome; & que tant d'autres calculs, démentis par l'expérience de tous les temps.

Le premier de ces rois, nommé *Fohi*, régnait donc plus de vingt-cinq siecles avant l'ére vulgaire, au temps que les Babyloniens avaient déja une suite d'observations astronomiques; & dès-lors la Chine obéissait à un souverain. Ses quinze royaumes, réunis sous un seul homme, prouvent que long-temps auparavant cet état était très-peuplé, policé, partagé en beaucoup de souverainetés; car jamais un grand état ne s'est formé que de plusieurs petits; c'est l'ouvrage de la politique, du courage, & sur-tout du temps. Il n'y a pas une plus grande preuve d'antiquité.

Il est rapporté dans les cinq Kings, le livre de la Chine le plus ancien & le plus autorisé, que sous l'empereur *Yo*, quatrième successeur de *Fohi*, on observa une conjonction de *Saturne*, *Jupiter*, *Mars*, *Mercure* & *Vénus*. Nos astronomes modernes disputent entr'eux sur le temps de cette conjonction, & ne devraient pas disputer. Mais quand même on se serait trompé à la Chine dans cette observation du ciel, il était beau même de se tromper. Les livres chinois disent expressément que de temps immémorial on savait à la Chine que *Vénus* & *Mercure* tournaient autour du soleil. Il faudrait renoncer aux plus simples lumières de la raison, pour ne pas voir que de telles connaissances supposaient une multitude de siecles antérieurs.

Ce qui rend sur-tout ces premiers livres respectables, & qui leur donne une supériorité reconnue sur tous ceux qui rapportent l'origine des autres nations, c'est qu'on n'y voit aucun prodige, aucune prédiction, aucune même de ces fourberies politiques que nous attribuons aux fondateurs des autres états, excepté peut-être ce qu'on a imputé à *Fohi*, d'avoir fait accroire qu'il avait vû ses loix écrites sur le dos d'un serpent aîlé. Cette imputation même fait voir qu'on connaissait l'écriture avant *Fohi*. Enfin, ce n'est pas à nous, au bout de

Digitized by Google

notre occident, à conteſter les archives d'une nation qui était toute policée, quand nous n'étions que des ſauvages. CH. I.

Un tyran nommé *Chi-Hoangti* ordonna à la vérité qu'on brûlât tous les livres; mais cet ordre inſenſé & barbare avertiſſait de les conſerver avec ſoin, & ils reparurent après lui. Qu'importe après tout que ces livres renferment, ou non, une chronologie toujours ſûre? Je veux que nous ne ſachions pas en quel temps préciſément vécut *Charlemagne*; dès qu'il eſt certain qu'il a fait de vaſtes conquêtes avec de grandes armées, il eſt clair qu'il eſt né chez une nation nombreuſe, formée en corps de peuple par une longue ſuite de ſiecles. Puis donc que l'empereur *Hiao*, qui vivait inconteſtablement plus de deux mille quatre cents ans avant notre ére, conquit tout le pays de la Corée, il eſt indubitable que ſon peuple était de l'antiquité la plus reculée. De plus, les Chinois inventèrent un cicle, un comput qui commence deux mille ſix cent deux ans avant le nôtre. Eſt-ce à nous à leur conteſter une chronologie unanimement reçue chez eux, à nous qui avons ſoixante ſyſtêmes différens pour compter les temps anciens, & qui ainſi n'en avons pas un? *Prodigieuſe antiquité de l'empire de la Chine prouvée.*

Répétons que les hommes ne multiplient pas auſſi aiſément qu'on le penſe. Le tiers des enfans eſt mort au bout de dix ans. Les calculateurs de la propagation de l'eſpèce humaine ont remarqué qu'il faut des circonſtances favorables pour qu'une nation s'accroiſſe d'un vingtième au bout de cent années; & très-ſouvent il arrive que la peuplade diminue au lieu d'augmenter. De ſavans chronologiſtes ont ſupputé qu'une ſeule famille après le déluge, toujours occupée à peupler, & ſes enfans s'étant occupés de même, il ſe trouva en deux cent cinquante ans beaucoup plus d'habitans que n'en contient aujourd'hui l'univers. Il s'en faut beaucoup que le Talmud & les mille & une nuit ayent inventé rien de plus abſurde. Il a déja été dit qu'on ne fait point ainſi des enfans à coup de plume. Voyez nos coloniſes, voyez ces archipels immenſes de l'Aſie dont il ne ſort perſonne: les Maldives, les Philippines, les Moluques, n'ont pas le nombre d'habitans néceſſaire. Tout cela eſt encore une nouvelle preuve de la prodigieuſe antiquité de la population de la Chine. *Ridicule ſuppoſition de la propagation de l'eſpèce humaine.*

Digitized by Google

CH. I.

Elle était au tems de *Charlemagne*, comme long-tems auparavant, plus peuplée encore que vaſte. Le dernier dénombrement dont nous avons connaiſſance, fait ſeulement dans les quinze provinces qui compoſent la Chine proprement dite, monte juſqu'à près de ſoixante millions d'hommes capables d'aller à la guerre; en ne comptant ni les ſoldats vétérans, ni les vieillards au-deſſus de ſoixante ans, ni la jeuneſſe au-deſſous de vingt ans, ni les mandarins, ni la multitude des lettrés, ni les bonzes; encore moins les femmes, qui ſont partout en pareil nombre que les hommes, à un quinzième ou ſeizième près, ſelon les obſervations de ceux qui ont calculé avec le plus d'exactitude ce qui concerne le genre humain. A ce compte, il paraît difficile qu'il y ait moins de cent cinquante millions d'habitans à la Chine: notre Europe n'en a pas beaucoup plus de cent millions, à compter vingt millions en France, vingt-deux en Allemagne, quatre dans la Hongrie, dix dans toute l'Italie juſqu'en Dalmatie, huit dans la Grande-Bretagne & dans l'Irlande, huit dans l'Eſpagne & le Portugal, dix ou douze dans la Ruſſie Européanne, ſix dans la Pologne, autant dans la Turquie d'Europe, dans la Grèce & les iſles, quatre dans la Suède, trois dans la Norvège & le Dannemarck, près de quatre dans la Hollande & les Pays-Bas voiſins.

Population.

On ne doit donc pas être ſurpris, ſi les villes chinoiſes ſont immenſes; ſi Pékin, la nouvelle capitale de l'empire, a près de ſix de nos grandes lieues de circonférence, & renferme environ trois millions de citoyens: ſi Nanquin, l'ancienne métropole, en avait autrefois davantage: ſi une ſimple bourgade nommée Quientzeng, où l'on fabrique la porcelaine, contient environ un million d'habitans.

Le journal de l'empire Chinois, journal le plus authentique & le plus utile qu'on ait dans le monde, puiſqu'il contient le détail de tous les beſoins publics, des reſſources & des intérêts de tous les ordres de l'état. Ce journal, dis-je, rapporte que l'an de notre ére 1725, la femme que l'empereur *Yontchin* déclara impératrice, fit à cette occaſion, ſelon une ancienne coutume, des libéralités aux pauvres femmes de toute la Chine, qui paſſaient ſoixante & dix ans. Le journal compte dans

Libéralités ſingulières.

Digitized by Google

dans la seule province de Kanton quatre-vingt-dix-huit mille deux cent vingt femmes de soixante & dix ans qui reçurent ces présens, quarante mille huit cent quatre-vingt & treize qui passaient quatre-vingt ans, & trois mille quatre cent cinquante-trois qui approchaient de cent années. Combien de femmes ne reçurent pas ce présent? En voilà plus de cent quarante-deux mille qui le reçurent dans une seule province. Ce nombre est de celles qui ne sont plus comptées parmi les personnes utiles. Quelle doit donc être la population de l'état? & si chacune d'elles reçut la valeur de dix livres dans toute l'étendue de l'empire, à quelles sommes dut monter cette libéralité? Ch. I.

Etat des armées.

Les forces de l'état consistent, selon les relations des hommes les plus intelligens qui aient jamais voyagé, dans une milice d'environ huit cent mille soldats bien entretenus : cinq cent soixante & dix mille chevaux sont nourris ou dans les écuries ou dans les pâturages de l'empereur, pour monter les gens de guerre, pour les voyages de la cour, & pour les couriers publics. Plusieurs missionnaires, que l'empereur *Cang-hi* dans ces derniers tems approcha de sa personne par amour pour les sciences, rapportent qu'ils l'ont suivi dans ces chasses magnifiques vers la grande Tartarie, où cent mille cavaliers & soixante mille hommes de pied marchaient en ordre de bataille : c'est un usage immémorial dans ces climats.

TAYLOR

Les villes chinoises n'ont jamais eu d'autres fortifications, que celles que le bons sens inspirait à toutes les nations avant l'usage de l'artillerie; un fossé, un rempart, une forte muraille & des tours; depuis même que les Chinois se servent de canons, ils n'ont point suivi le modèle de nos villes de guerre : mais au-lieu qu'ailleurs on fortifie les places, les Chinois ont fortifié leur empire. La grande muraille qui séparait & défendait la Chine des Tartares, bâtie cent trente-sept ans avant notre ère, subsiste encore dans un contour de cinq cents lieues, s'élève sur des montagnes, descend dans des précipices, ayant presque par-tout vingt de nos pieds de largeur, sur plus de trente de hauteur. Monument supérieur aux pyramides d'Egypte par son utilité, comme par son immensité.

Grande muraille.

Ce rempart n'a pu empêcher les Tartares de profiter dans la suite des tems des divisions de la Chine, & de la subju-

Digitized by Google

Ch. I. guer ; mais la conſtitution de l'état n'en a été ni affaiblie ni changée. Le pays des conquérans eſt devenu une partie de l'état conquis ; & les Tartares Mantchoux, maîtres de la Chine, n'ont fait autre choſe que ſe ſoumettre les armes à la main aux loix du pays, dont ils ont envahi le trône.

Anciens quadriges. On trouve dans le troiſiéme livre de *Confutſée* une particularité qui fait voir combien l'uſage des chariots armés eſt ancien. De ſon tems, les vice-rois ou gouverneurs de provinces étaient obligés de fournir au chef de l'état ou empereur mille chars de guerre à quatre chevaux de front, mille quadriges. *Homère* qui fleurit long-tems avant le philoſophe Chinois, ne parle jamais que de chars à deux ou trois chevaux. Les Chinois avaient ſans doute commencé, & étaient parvenus à ſe ſervir de quadriges. Mais, ni chez les anciens Grecs, du tems de la guerre de Troye, ni chez les Chinois, on ne voit aucun uſage de la ſimple cavalerie. Il paraît pourtant inconteſtable que la méthode de combattre à cheval, précéda celle des chariots. Il eſt marqué que les pharaons d'Egypte avaient de la cavalerie, mais ils ſe ſervaient auſſi de chars de guerre. Cependant il eſt à croire que dans un pays fangeux, comme l'Egypte, & entrecoupé de tant de canaux, le nombre des chevaux fut toujours très-médiocre.

Finances. Quant aux finances, le revenu ordinaire de l'empereur ſe monte, ſelon les ſupputations les plus vraiſemblables, à deux cent millions d'onces d'argent. Il eſt à remarquer que l'once d'argent ne vaut pas cent de nos ſous valeur intrinſéque, comme le dit l'hiſtoire de la Chine ; car il n'y a point de valeur intrinſéque numéraire ; mais à prendre le marc de notre argent à cinquante de nos livres de compte, cette ſomme revient à douze cent cinquante millions de notre monnoie en 1740. Je dis, en ce tems, car cette valeur arbitraire n'a que trop changé parmi nous, & changera peut-être encore : c'eſt à quoi ne prennent pas aſſez garde les écrivains, plus inſtruits des livres que des affaires, qui évaluent ſouvent l'argent étranger d'une manière très-fautive.

Ils ont eu des monnoies d'or & d'argent frappées au marteau, long-tems avant que les dariques fuſſent fabriquées en Perſe. L'empereur *Cang-hi* avait raſſemblé une ſuite de trois

Digitized by Google

mille de ces monnoies, parmi lesquelles il y en avait beaucoup des Indes; autre preuve de l'ancienneté des arts dans l'Asie. Mais depuis long-tems l'or n'est plus une mesure commune à la Chine, il y est marchandise comme en Hollande; l'argent n'y est plus monnoie, le poids & le titre en font le prix: on n'y frappe plus que du cuivre, qui seul dans ce pys a une valeur arbitraire. Le gouvernement dans des tems difficiles a payé en papier, comme on a fait depuis dans plus d'un état de l'Europe; mais jamais la Chine n'a eu l'usage des banques publiques, qui augmentent les richesses d'une nation, en multipliant son crédit. CH. I.

Ce pays favorisé de la nature, possède presque tous les fruits transplantés dans notre Europe, & beaucoup d'autres qui nous manquent. Le bled, le ris, la vigne, les légumes, les arbres de toute espèce y couvrent la terre; mais les peuples n'ont fait du vin que dans les derniers tems, satisfaits d'une liqueur assez forte qu'ils savent tirer du ris.

L'insecte précieux qui produit la soie, est originaire de la Chine; c'est de-là qu'il passa en Perse assez tard, avec l'art de faire des étoffes du duvet qui les couvre; & ces étoffes étaient si rares du tems même de *Justinien*, que la soie se vendait en Europe au poids de l'or. *Manufactures.*

Le papier fin, & d'un blanc éclatant, était fabriqué chez les Chinois de tems immémorial; on en faisait avec des filets de bois de bambou bouilli. On ne connaît pas la première époque de la porcelaine & de ce beau vernis qu'on commence à imiter & à égaler en Europe.

Ils savent depuis deux mille ans fabriquer le verre, mais moins beau & moins transparent que le nôtre.

L'imprimerie fut inventée par eux dans le même tems. On sait que cette imprimerie est une gravure sur des planches de bois, telle que *Guttenberg* la pratiqua le premier à Mayence au quinzième siècle. L'art de graver les caractères sur le bois est plus perfectionné à la Chine; notre méthode d'employer les caractères mobiles & de fonte, beaucoup supérieure à la leur, n'a point encore était adoptée par eux; tant ils sont attachés à toutes leurs anciennes méthodes. *Imprimerie.*

L'usage des cloches est chez eux de la plus haute antiquité.

Digitized by Google

CH. I.

Nous n'en avons eu en France qu'au ſixième ſiècle de notre ére. Ils ont cultivé la chymie; & ſans devenir jamais bons phyſiciens, ils ont inventé la poudre; mais ils ne s'en ſervaient que dans des fêtes, dans l'art des feux d'artifice, où ils ont ſurpaſſé les autres nations. Ce furent les Portugais qui dans ces derniers ſiécles leur ont enſeigné l'uſage de l'artillerie; & ce ſont les jéſuites qui leur ont appris à fondre le canon. Si les Chinois ne s'appliquèrent à inventer ces inſtrumens deſtructeurs, il ne faut pas en louer leur vertu, puiſqu'ils n'en ont pas moins fait la guerre.

Aſtronomie.

Ils ne pouſsèrent loin l'aſtronomie qu'entant qu'elle eſt la ſcience des yeux & le fruit de la patience. Ils obſervèrent le ciel aſſidûment, remarquèrent tous les phénomènes, & les tranſmirent à la poſtérité. Ils diviſèrent, comme nous, le cours du ſoleil en trois cent ſoixante-cinq parties & un quart. Ils connurent, mais confuſément, la préceſſion des équinoxes & des ſolſtices. Ce qui mérite peut-être le plus d'attention, c'eſt que de tems immémorial ils partagent le mois en ſemaines de ſept jours. Les Indiens en uſaient ainſi; la Chaldée ſe conforma à cette méthode, qui paſſa dans le petit pays de la Judée; mais elle ne fut point adoptée en Grèce.

On montre encore les inſtrumens dont ſe ſervit un de leurs fameux aſtronomes mille ans avant notre ére, dans une ville qui n'eſt que du troiſième ordre. Nanquin, l'ancienne capitale, conſerve un globe de bronze, que trois hommes ne peuvent embraſſer, porté ſur un cube de cuivre qui s'ouvre, & dans lequel ont fait entrer un homme pour tourner ce globe, ſur lequel ſont tracés les méridiens & les parallèles.

Pékin a un obſervatoire, rempli d'aſtrolabes & de ſphères armillaires; inſtrumens à la vérité inférieurs aux nôtres pour l'exactitude, mais témoignages célèbres de la ſupériorité des Chinois ſur les autres peuples d'Aſie.

La bouſſole qu'ils connaiſſaient, ne ſervait pas à ſon véritable uſage de guider la route des vaiſſeaux. Ils ne navigeaient que près des côtes. Poſſeſſeurs d'une terre qui fournit tout, ils n'avaient pas beſoin d'aller, comme nous, au bout du monde. La bouſſole, ainſi que la poudre à tirer, était pour eux une ſimple curioſité, & ils n'en étaient pas plus à plaindre.

Digitized by Google

CH. I.

On est étonné que ce peuple inventeur n'ait jamais percé dans la géométrie au-delà des élémens. Il est certain qu'ils connaissaient ces élémens plusieurs siécles avant qu'*Euclide* les eût rédigés chez les Grecs d'Alexandrie. L'empereur *Cang-hi* assura de nos jours au père *Parenin*, l'un des plus savans & des plus sages missionnaires qui ayent approché de ce prince, que l'empereur *Yu* s'était servi des propriétés du triangle rectangle pour lever un plan géographique d'une province, il y a plus de trois mille neuf cent soixante années; & le père *Parenin* lui-même cite un livre écrit onze cents ans avant notre ère, dans lequel il est dit que la fameuse démonstration attribuée en occident à *Pythagore*, était depuis long-tems au rang des théorêmes les plus connus.

Géométrie. Voyez les lettres de Parenin.

On demande pourquoi les Chinois ayant été si loin dans des tems si reculés, sont toujours restés à ce terme, pourquoi l'astronomie est chez eux si ancienne & si bornée, pourquoi dans la musique ils ignorent encore les demi-tons? Il semble que la nature ait donné à cette espèce d'hommes si différente de la nôtre, des organes faits pour trouver tout d'un coup tout ce qui leur était nécessaire, & incapables d'aller au-delà. Nous au contraire, nous avons eu des connaissances très-tard, & nous avons tout perfectionné rapidement. Ce qui est moins étonnant, c'est la crédulité avec laquelle ces peuples ont toujours joint leurs erreurs de l'astrologie judiciaire aux vraies connaissances célestes. Cette superstition a été celle de tous les hommes; & il n'y a pas long-tems que nous en sommes guéris; tant l'erreur semble faite pour le genre humain.

Si on cherche pourquoi tant d'arts & de sciences, cultivés sans interruption depuis si long-tems à la Chine, ont cependant fait si peu de progrès, il y en a peut-être deux raisons: l'une est le respect prodigieux que ces peuples ont pour ce qui leur a été transmis par leurs pères, & qui rend parfait à leurs yeux tout ce qui est ancien; l'autre est la nature de leur langue, premier principe de toutes les connaissances.

L'art de faire connaître ses idées par l'écriture, qui devait n'être qu'une méthode très-simple, est chez eux ce qu'ils ont de plus difficile. Chaque mot a des caractères différens; un savant à la Chine est celui qui connaît le plus de ces carac-

Digitized by Google

CH. I.

tères; quelques-uns ſont arrivés à la vieilleſſe avant que de ſavoir bien écrire.

Ce qu'ils ont le plus connu, le plus cultivé, le plus perfectionné, c'eſt la morale & les loix. Le reſpect des enfans pour leurs pères eſt le fondement du gouvernement chinois. L'autorité paternelle n'y eſt jamais affaiblie. Un fils ne peut plaider contre ſon père qu'avec le conſentement de tous les parens, des amis, & des magiſtrats. Les mandarins lettrés y ſont regardés comme les pères des villes & des provinces, & le roi comme le père de l'empire Cette idée, enracinée dans les cœurs, forme une famille de cet état immenſe.

La Chine monarchie tempérée.

La loi fondamentale étant donc que l'empire eſt une famille, on y a regardé plus qu'ailleurs le bien public comme le premier devoir. De là vient l'attention continuelle de l'empereur & des tribunaux à réparer les grands chemins, à joindre les rivières, à creuſer des canaux, à favoriſer la culture des terres & les manufactures.

Nous traiterons dans un autre chapitre du gouvernement de la Chine. Mais vous remarquerez d'avance que les voyageurs, & ſur-tout les miſſionnaires, ont cru voir par-tout le deſpotiſme. On juge de tout par l'extérieur; on voit des hommes qui ſe proſternent; & dès-lors, on les prend pour des eſclaves. Celui devant qui on ſe proſterne, doit être maître abſolu de la vie & de la fortune de cent millions d'hommes, ſa ſeule volonté doit ſervir de loi. Il n'en eſt pourtant pas ainſi, & c'eſt ce que nous diſcuterons. Il ſuffit de dire ici que dans les plus anciens tems de la monarchie, il fut permis d'écrire ſur une longue table placée dans le palais, ce qu'on trouvait de répréhenſible dans le gouvernement; que cet uſage fut mis en vigueur ſous le règne de *Venti*, deux ſiécles avant notre ére vulgaire, & que dans les tems paiſibles les repréſentations des tribunaux ont toujours eu force de loi. Cette obſervation, importante détruit les imputations vagues qu'on trouve dans *l'eſprit des loix*, contre ce gouvernement le plus ancien qui ſoit au monde.

Tous les vices exiſtent à la Chine comme ailleurs, mais certainement plus reprimés par le frein des loix, parce que les loix ſont toujours uniformes. Le ſavant auteur des mémoires

Digitized by Google

de l'amiral *Anſon* témoigne un grand mépris pour la Chine, ſur ce que le petit peuple de Kanton trompa les Anglais autant qu'il le put. Mais doit-on juger du gouvernement d'une grande nation par les mœurs de la populace des frontières? Et qu'auraient dit de nous les Chinois, s'ils euſſent fait naufrage ſur nos côtes maritimes dans le tems où les loix des nations d'Europe confiſquaient les effets naufragés, & que la coutume permettait qu'on égorgeât les propriétaires? CH. I.

Les cérémonies continuelles, qui chez les Chinois gênent la ſociété, & dont l'amitié ſeule ſe défait dans l'intérieur des maiſons, ont établi dans toute la nation une retenue & une honnêteté qui donne à la fois aux mœurs de la gravité & de la douceur. Ces qualités s'étendent juſqu'aux derniers du peuple. Des miſſionnaires racontent que ſouvent dans les marchés publics, au milieu de ces embarras & de ces confuſions qui excitent dans nos contrées des clameurs ſi barbares & des emportemens ſi fréquens & ſi odieux, ils ont vu les payſans ſe mettre à genoux les uns devant les autres ſelon la coutume du pays, ſe demander pardon de l'embarras dont chacun s'accuſait, s'aider l'un l'autre, & débarraſſer tout avec tranquillité. *Uſages utiles.*

Dans les autres pays les loix puniſſent les crimes; à la Chine, elles font plus; elles récompenſent la vertu. Le bruit d'une action généreuſe & rare ſe répand-il dans une province, le mandarin eſt obligé d'en avertir l'empereur; & l'empereur envoie une marque d'honneur à celui qui l'a ſi bien méritée. Dans nos derniers tems, un pauvre payſan nommé *Chicou*, trouve une bourſe remplie d'or qu'un voyageur a perdue, il la tranſporte juſqu'à la province de ce voyageur, & remet la bourſe au magiſtrat du canton, ſans vouloir rien pour ſes peines. Le magiſtrat, ſous peine d'être caſſé, était obligé d'en avertir le tribunal ſuprême de Pékin; le tribunal obligé d'en avertir l'empereur; & le pauvre payſan fut créé mandarin du cinquième ordre: car il y a des places de mandarins pour les payſans qui ſe diſtinguent par la morale, comme pour ceux qui réuſſiſſent le mieux dans l'agriculture. Il faut avouer que parmi nous on n'aurait diſtingué ce payſan qu'en le mettant à une taille plus forte, parce qu'on aurait jugé qu'il était à ſon aiſe. Cette morale, cette obéiſſance aux *Loi admirable.*

Digitized by Google

CH. I. loix, jointe à l'adoration d'un Etre suprême, forment la religion de la Chine, celle des empereurs & des lettrés. L'empereur est de tems immémorial le premier pontife: c'est lui qui sacrifie au *Tien*, au Souverain du ciel & de la terre. Il doit être le premier philosophe, le premier prédicateur de l'empire: ses édits sont presque toujours des instructions & des leçons de morale.

CHAPITRE SECOND.

De la religion de la Chine. Que le gouvernement n'est point athée; que le christianisme n'y a point été prêché au 7e. siecle. De quelques sectes établies dans le pays.

DANS le siècle passé nous ne connaissions pas assez la Chine. *Vossius* l'admirait en tout avec exagération. *Renaudot* son rival, & l'ennemi des gens de lettres, poussait la contradiction jusqu'à feindre de mépriser les Chinois, & jusqu'à les calomnier. Tâchons d'éviter ces excès.

Confutzée, que nous appellons *Confucius*, qui vivait il y a deux mille trois cents ans, un peu avant *Pythagore*, rétablit cette religion, laquelle consiste à être juste. Il l'enseigna, & la pratiqua dans la grandeur, dans l'abaissement, tantôt premier ministre d'un roi tributaire de l'empereur, tantôt exilé, fugitif & pauvre. Il eut de son vivant cinq mille disciples: & après sa mort des disciples furent les empereurs, les *Colao*, c'est-à-dire, les mandarins, les lettrés, & tout ce qui n'est pas peuple. Il commence par dire dans son livre, que quiconque est destiné à gouverner, doit *rectifier la raison qu'il a reçue du ciel comme on essuie un miroir terni*, qu'il doit *aussi se renouveller soi-même, pour renouveller le peuple par son exemple*. Tout tend a ce but; il n'est point prophète, il ne se dit point inspiré: il ne connaît d'inspiration que l'attention continuelle à réprimer ses passions; il n'écrit qu'en sage. Aussi n'est-il regardé par les Chinois que comme un sage. Sa morale est

Morale de Confutzée.

Digitized by Google

eſt auſſi pure, auſſi ſévère & en même temps auſſi humaine que celle d'*Epictète*. Il ne dit point, ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît ; mais *fais aux autres ce que tu veux qu'on te faſſe*. Il recommande le pardon des injures, le ſouvenir des bienfaits, l'amitié, l'humilité. Ses diſciples étaient un peuple de frères. Le temps le plus heureux & le plus reſpectable qui fut jamais ſur la terre, fut celui où l'on ſuivit ſes loix. CH. II.

Sa famille ſubſiſte encore : & dans un pays où il n'y a d'autre nobleſſe que celle des ſervices actuels, elle eſt diſtinguée des autres familles en mémoire de ſon fondateur. Pour lui, il a tous les honneurs, non pas les honneurs divins qu'on ne doit à aucun homme, mais ceux que mérite un homme qui a donné de la Divinité les idées les plus ſaines que puiſſe former l'eſprit humain ſans révélation : c'eſt pourquoi le pere *le Comte* & d'autres miſſionnaires ont écrit *que les Chinois ont connu le vrai Dieu, quand les autres peuples étaient idolâtres, & qu'ils lui ont ſacrifié dans le plus ancien temple de l'univers.* *Culte de Dieu très-ancien.*

Les reproches d'athéïſme dont on charge ſi libéralement dans notre occident quiconque ne penſe pas comme nous, ont été prodigués aux Chinois. Il faut être auſſi inconſidérés que nous le ſommes dans toutes nos diſputes, pour avoir oſé traiter d'athée un gouvernement dont preſque tous les édits parlent (a) *d'un être ſuprême pere des peuples, récompenſant & puniſſant avec juſtice, qui a mis entre l'homme & lui une correſpondance de prières & de bienfaits, de fautes & de châtimens.*

Le parti oppoſé aux jéſuites a toujours prétendu que le gouvernement de la Chine était athée, parce que les jéſuites en étaient favoriſés. Mais il faut que cette rage de parti ſe taiſe devant le teſtament de l'empereur *Cang-hi*. Le voici.

Je ſuis âgé de ſoixante & dix ans, j'en ai régné ſoixante & un, je dois cette faveur à la protection du ciel, de la terre, de mes ancêtres, & au Dieu de toutes les récoltes de l'empire, je ne puis les attribuer à ma faible vertu.

Il eſt vrai que leur religion n'admet point de peines & de

(a) Voyez l'édit de l'empereur *Yontchin* rapporté dans les mémoires de la Chine, rédigés par le jéſuite *du Halde*.

Digitized by Google

CH. II. récompenſes éternelles ; & c'eſt ce qui fait voir combien cette religion eſt ancienne. *Moyſe* lui-même ne parle point de l'autre vie dans ſes loix Les ſaducéens chez les Juifs ne la crurent jamais ; & ce dogme n'a été heureuſement conſtaté dans l'occident que par le maître de la vie & de la mort.

On a crû que les lettrés Chinois n'avaient pas une idée diſtincte d'un dieu immatériel ; mais il eſt injuſte d'inferer de-là qu'ils ſont athées. Les anciens Egyptiens, ces peuples ſi religieux, n'adoraient pas *Iſis* & *Oſiris* comme de purs eſprits. Tous les dieux de l'antiquité étaient adorés ſous une forme humaine ; & ce qui montre bien à quel point les hommes ſont injuſtes, c'eſt qu'on flétriſſait du nom d'athées chez les Grecs ceux qui n'admettaient pas ces Dieux corporels, & qui adoraient dans la Divinité une nature inconnue, inviſible, inacceſſible à nos ſens.

Le fameux archevêque *Navarette* dit que ſelon tous les interpretes des livres ſacrés de la Chine, *l'ame eſt une partie aërée, ignée, qui en ſe ſéparant du corps ſe réunit à la ſubſtance du ciel.* Ce ſentiment ſe trouve le même que celui des ſtoïciens. C'eſt ce que *Virgile* développe admirablement dans ſon ſixiéme livre de l'Enéïde. Or certainement ni le manuel d'*Epictéte*, ni l'Enéïde ne ſont infectés de l'athéïſme. Tous les premier peres de l'égliſe ont penſé ainſi. Nous avons calomnié les Chinois, uniquement parce que leur métaphyſique n'eſt pas la nôtre. Nous aurions dû admirer en eux deux mérites, qui condamnent à la fois les ſuperſtions des païens, & les mœurs des chrétiens. Jamais la religion des lettrés ne fut déshonorée par des fables, ni ſouillée par des querelles & des guerres civiles.

Gouvernement Chinois accuſé à la fois d'athéiſme & d'idolatrie.

En imputant l'athéïſme au gouvernement de ce vaſte empire, nous avons eu la légéreté de lui attribuer l'idolatrie par une accuſation qui ſe contredit ainſi elle-même. Le grand mal-entendu ſur les rites de la Chine eſt venu de ce que nous avons jugé de leurs uſages par les nôtres : car nous portons au bout du monde les préjugés de notre eſprit contentieux. Une génuflexion, qui n'eſt chez eux qu'une révérence ordinaire, nous a paru un acte d'adoration : nous avons pris une table pour un autel : c'eſt ainſi que nous jugeons de

Digitized by Google

tout. Nous verrons en ſon temps comment nos diviſions & nos diſputes ont fait chaſſer de la Chine nos miſſionnaires. CH. II.

Quelque temps avant *Confucius*, *Laokiun* avait introduit une ſecte, qui croit aux eſprits malins, aux enchantemens, aux preſtiges. Une ſecte ſemblable à celle d'*Epicure* fut reçue & combattue à la Chine cinq cents ans avant JESUS-CHRIST; mais dans le premier ſiecle de notre ére, ce pays fut inondé de la ſuperſtition des bonzes. Ils apportèrent des Indes l'idole de *Fo* ou de *Foé*, adorée ſous différens noms par les Japonois, & les Tartares, prétendu Dieu deſcendu ſur la terre, à qui on rend le culte le plus ridicule, & par conſéquent le plus fait pour le vulgaire. Cette religion, née dans les Indes près de mille ans avant JESUS-CHRIST, a infecté l'Aſie orientale; c'eſt ce Dieu que prêchent les *Bonzes* à la Chine, les *Talapoins* à Siam, les *Lamas* en Tartarie. C'eſt en ſon nom qu'ils promettent une vie éternelle, & que des milliers de bonzes conſacrent leurs jours à des exercices de pénitence, qui effrayent la nature. Quelques-uns paſſent leur vie enchaînés; d'autres portent un carcan de fer, qui plie leur corps en deux, & tient leur front toujours baiſſé à terre. Leur fanatiſme ſe ſubdiviſe à l'infini. Ils paſſent pour chaſſer des démons, pour opérer des miracles; ils vendent au peuple la rémiſſion des péchés. Cette ſecte ſéduit quelquefois des mandarins; & par une fatalité qui montre que la même ſuperſtition eſt de tous les pays, quelques mandarins ſe ſont fait tondre en bonzes par piété. *Secte de Fo.*

Ce ſont eux qui dans la Tartarie ont à leur tête le *Dalailama*, idole vivante qu'on adore, & c'eſt-là peut-être le triomphe de la ſuperſtition humaine.

Ce *Dalailama*, ſucceſſeur & vicaire du Dieu *Fo*, paſſe pour immortel. Les prêtres nourriſſent toujours un jeune *Lama*, déſigné ſucceſſeur ſecret du ſouverain pontife, qui prend ſa place dès que celui-ci, qu'on croit immortel, eſt mort. Les princes Tartares ne lui parlent qu'à genoux. Il décide ſouverainement tous les points de foi ſur leſquels les *Lamas* ſont diviſés. Enfin il s'eſt depuis quelque temps fait ſouverain du Tibet, à l'occident de la Chine. L'empereur reçoit ſes ambaſſadeurs, & lui envoie des préſens conſidérables. *Grand Lama.*

Digitized by Google

CH. II.

Ces sectes sont tolérées à la Chine pour l'usage du vulgaire, comme des alimens grossiers faits pour le nourrir ; tandis que les magistrats & les lettrés, séparés en tout du peuple, se nourrissent d'une substance plus pure ; il semble en effet que la populace ne mérite pas une religion raisonnable. *Confucius* gémissait pourtant de cette foule d'erreurs : il y avait beaucoup d'idolâtres de son temps. La secte de *Laokiun* avait déja introduit les superstitions chez le peuple. *Pourquoi*, dit-il dans un de ses livres, *y a-t-il plus de crime chez la populace ignorante que parmi les lettrés ? C'est que le peuple est gouverné par les bonzes.*

Matérialistes.

Beaucoup de lettrés sont à la vérité tombés dans le matérialisme, mais leur morale n'en a point été altérée. Ils pensent que la vertu est si nécessaire aux hommes, & si aimable par elle-même, qu'on n'a pas même besoin de la connaissance d'un Dieu pour la suivre. D'ailleurs il ne faut pas croire que tous les matérialistes Chinois soient athées ; puisque plusieurs peres de l'église croyaient Dieu & les anges corporels.

Nous ne savons point au fond ce que c'est que la matière ; encore moins connaissons-nous ce qui est immatériel. Les Chinois n'en savent pas sur cela plus que nous, il a suffi aux lettrés d'adorer un être suprême, on n'en peut douter.

Croire Dieu & les esprits corporels est une ancienne erreur métaphysique ; mais ne croire absolument aucun Dieu ce serait une erreur affreuse en morale, une erreur incompatible avec un gouvernement sage. C'est une contradiction digne de nous de s'élever avec fureur, comme on a fait, contre *Bayle*, sur ce qu'il croit possible qu'une société d'athées subsiste ; & de crier avec la même violence que le plus sage empire de l'univers est fondé sur l'athéïsme.

Le pere *Fouquet*, jésuite, qui avait passé vingt-cinq ans à la Chine, & qui en revint ennemi des jésuites, m'a dit plusieurs fois, qu'il y avait à la Chine très-peu de philosophes athées. Il en est de même parmi nous.

Fausse inscription.

On prétend que vers le huitiéme siecle, avant *Charlemagne*, la religion chrétienne était connue à la Chine. On assure que nos missionnaires ont trouvé dans la province de

Digitized by Google

Kingt-ching ou Quen-sir, une inscription en caractères syriaques & Chinois. Ce monument, qu'on voit tout au long dans *Kirker*, atteste qu'un saint homme nommé *Olopüen*, conduit par des nuées bleues, & observant la regle des vents vint de Tacin à la Chine l'an 1092 de l'ére des Séleucides, qui répond à l'an 636 de JESUS-CHRIST; qu'aussi-tot qu'il fut arrivé au fauxbourg de la ville impériale, l'empereur envoya un colao au-devant de lui, & lui fit bâtir une église chrétienne. CH. II.

Il est évident par l'inscription même, que c'est une de ces fraudes pieuses qu'on s'est toujours trop aisément permises. Le sage *Navarette* en convient. Ce pays de *Tacin*, cette *ére des Séleucides*, ce nom d'*Olopüen*, qui est dit-on, chinois, & qui ressemble à un ancien nom espagnol, *ces nuées bleues* qui servent de guides, cette église chrétienne bâtie tout d'un coup à Pékin pour un prêtre de Palestine qui ne pouvait mettre le pied à la Chine sans encourir la peine de mort; tout cela fait voir le ridicule de la supposition. Ceux qui s'efforcent de la soutenir, ne font pas réflexion que les prêtres dont on trouve les noms dans ce prétendu monument, étaient des nestoriens, & qu'ainsi ils ne combattent que pour des hérétiques.

Il faut mettre cette inscription avec celle de *Malabar*, où il est dit que *St. Thomas* arriva dans le pays en qualité de charpentier avec une regle & un pieu, & qu'il porta seul une grosse poutre pour preuve de sa mission. Il y a assez de vérités historiques sans y mêler ces absurdes mensonges.

Juifs à la Chine.

Il est très-vrai qu'au temps de *Charlemagne* la religion chrétienne (ainsi que les peuples qui la professent) avait toujours été absolument inconnue à la Chine. Il y avait des Juifs: plusieurs familles de cette nation non moins errante que superstitieuse, s'y étaient établies deux siecles avant notre ére vulgaire; elles y exerçaient le métier de courtier que les Juifs ont fait dans presque tout le monde.

Je me réserve à jetter les yeux sur Siam, sur le Japon, & sur tout ce qui est situé vers l'orient & le midi, lorsque je serai parvenu au temps où l'industrie des Européans s'est ouvert un chemin facile à ces extrémités de notre hémisphère.

Digitized by Google

CHAPITRE TROISIEME.

Des Indes.

CH. III. EN suivant le cours apparent du soleil, je trouve d'abord l'Inde, ou l'Indoustan, contrée aussi vaste que la Chine, & plus connue par les denrées précieuses que l'industrie des négocians en a tirées dans tous les temps, que par des relations exactes. Ce pays est l'unique dans le monde qui produise ces épiceries, dont la sobriété de ses habitans peut se passer, & qui sont nécessaires à la voracité des peuples septentrionaux.

Une chaîne de montagnes peu interrompue, semble avoir fixé les limites de l'Inde entre la Chine, la Tartarie & la Perse; le reste est entouré de mers. L'Inde en de-çà du Gange fut long-temps soumise aux Persans; & voilà pourquoi *Alexandre*, vengeur de la Grèce & vainqueur de *Darius*, poussa ses conquêtes jusqu'aux Indes tributaires de son ennemi. Depuis *Alexandre*, les Indiens avaient vécu dans la liberté & dans la molleſſe qu'inspirent la chaleur du climat & la richesse de la terre.

Les Grecs y voyageaient avant *Alexandre* pour y chercher la science. C'est-là que le célèbre *Pilpay* écrivit, il y a deux mille trois cents années, ces *Fables morales*, traduites dans presque toutes les langues du monde. Tout a été traité en fables & en allégories chez les orientaux, & particuliérement chez les Indiens. *Pythagore*, disciple des gymnosophistes, serait lui seul une preuve inconteſtable que les véritables sciences étaient cultivées dans l'Inde. Un législateur en politique & en géométrie n'eût pas resté longtemps dans une école où l'on n'aurait enseigné que des mots. Il est très-vraisemblable même que *Pythagore* apprit chez les Indiens les propriétés du triangle rectangle, dont on lui fait honneur. Ce qui était si connu à la Chine, pouvait aisément l'être dans l'Inde. On a écrit

Pythagore n'est pas l'inventeur des propriétés du triangle rectangle.

Digitized by Google

long-temps après lui qu'il avait immolé cent bœufs pour cette découverte. Cette dépense est un peu forte pour un philosophe ; il est digne d'un sage de remercier d'une pensée heureuse l'Etre suprême dont nous vient toute pensée, ainsi que le mouvement & la vie. Mais il est bien plus vraisemblable que *Pythagore* dût ce théorême aux gymnosophistes, qu'il ne l'est qu'il ait immolé cent bœufs. CH. III.

Long-temps avant *Pilpay* les sages de l'Inde avaient traité la morale & la philosophie en fables allégoriques, en paraboles. Voulaient-ils exprimer l'équité d'un de leurs rois, ils disaient *que les Dieux qui président aux divers élémens, & qui sont en discorde entre eux, avaient pris ce roi pour leur arbitre.* Leurs anciennes traditions rapportent un jugement qui est à-peu-près le même que celui de *Salomon.* Ils ont une fable qui est précisément la même que celle de *Jupiter* & d'*Amphytrion* ; mais elle est plus ingénieuse. Un sage découvre qui des deux est le Dieu, & qui est l'homme. Ces traditions montrent combien sont anciennes les paraboles qui font enfans des Dieux les hommes extraordinaires. Les Grecs dans leur mythologie n'ont été que des disciples de l'Inde & de l'Egypte. Toutes ces fables enveloppaient autrefois un sens philosophique : ce sens a disparu, & les fables sont restées.

L'antiquité des arts dans l'Inde a toujours été reconnue de tous les autres peuples. Nous avons encore une relation de deux voyageurs Arabes, qui allèrent aux Indes & à la Chine un peu après le regne de *Charlemagne*, & quatre cents ans avant le célèbre *Marco Paolo.* Ces Arabes prétendent avoir parlé à l'empereur de la Chine qui régnait alors ; ils rapportent que l'empereur leur dit qu'il ne comptait que cinq grands rois dans le monde, & qu'il mettait de ce nombre, *le roi des éléphans & des Indiens, qu'on appelle le roi de la sagesse, parce que la sagesse vient originairement des Indes.*

J'avoue que ces deux Arabes ont rempli leurs récits de fables, comme tous les écrivains orientaux ; mais enfin il résulte que les Indiens passaient pour les premiers inventeurs des arts dans tout l'orient, soit que l'empereur Chinois ait fait cet aveu aux deux Arabes, soit qu'ils ayent parlé d'eux-mêmes.

Il est indubitable que les plus anciennes théogonies furent

Digitized by Google

CH. III. inventées chez les Indiens. Ils ont deux livres écrits, il y a environ cinq mille ans dans leur ancienne langue sacrée, nommée le *Hanscrit* ou le *Sanscrit*. De ces deux livres, le premier est le *Shasta*, & le second le *Védam*. Voici le commencement du *Shasta*.

« L'Eternel absorbé dans la contemplation de son existence, » résolut dans la plénitude des temps, de former des êtres participans de son essence & de sa béatitude... Ces êtres n'étaient pas ; il voulut & ils furent ».

On voit assez que cet exorde véritablement sublime &, qui fut long-temps inconnu aux autres nations, n'a jamais été que faiblement imité par elles.

Ces êtres nouveaux furent les demi-Dieux, les esprits célestes adoptés ensuite par les Chaldéens, & chez les Grecs par *Platon*. Les Juifs les admirent quand ils furent captifs à Babylone. Ce fut là qu'ils apprirent les noms que les Chaldéens avaient donnés aux anges, & ces noms n'étaient pas ceux des Indiens. *Michaël*, *Gabriel*, *Raphaël*, *Israël* même sont des mots chaldéens qui ne furent jamais connus dans l'Inde.

C'est dans le *Shasta* qu'on trouve l'histoire de la chute de ces anges. Voici comme le *Shasta* s'exprime :

« Depuis la création des *Debtalog* (c'est-à-dire des anges) » la joie & l'harmonie environnèrent long-temps le trône de » l'Eternel. Ce bonheur aurait duré jusqu'à la fin des temps, » mais l'envie entra dans le cœur de *Moisaor* & des anges » ses suivans. Ils rejettèrent le pouvoir de perfectibilité, dont » l'Eternel les avait doués dans sa bonté. Ils exercèrent le » pouvoir d'imperfection. Ils firent le mal à la vue de l'Eter- » nel. Les anges fidèles furent saisis de tristesse. La douleur » fut connue pour la première fois ».

Ensuite

a) Le serpent dont il est parlé dans la Genèse devint le principal mauvais ange. On lui donna tantôt le nom de *Sathan*, qui est un mot persan, tantôt celui de *Lucifer* étoile du matin, parce que la vulgate traduisit le mot *Hélel* par celui de *Lucifer*. *Isaïe* insultant à la mort d'un roi de Babylone, lui dit par une figure de réthorique : *comment es-tu tombé du ciel, étoile du matin, Lucifer ?* On a pris ce nom pour celui du diable, & on a appliqué ce passage à la chute des anges. C'est encore

Digitized by Google

CH. III.

Enſuite la rébellion des mauvais anges eſt décrite. Les trois miniſtres de Dieu, qui ſont peut-être l'original de la trinité de *Platon*, précipitent les mauvais anges dans l'abîme. A la fin des temps Dieu leur fait grace & les envoie animer les corps des hommes.

Il n'y a rien dans toute l'antiquité de ſi majeſtueux & de ſi philoſophique. Ces myſtères des bracmanes percèrent enfin juſques dans la Syrie. Il fallait qu'ils fuſſent bien connus, puiſque les Juifs en entendirent parler du temps d'*Hérode*. Ce fut alors qu'on forgea ſuivant ces principes indiens le faux livre d'*Hénoc*, cité par l'apôtre *Jude*, dans lequel il eſt dit quelque choſe de la chute des anges. Cette doctrine devint depuis le fondement de la religion chrétienne.

Les eſprits ont dégénéré dans l'Inde. Probablement le gouvernement Tartare les a hébêtés, comme le gouvernement Turc a déprimé les Grecs & abruti les Egyptiens. Les ſciences ont preſque péri de même chez les Perſes par les révolutions de l'état. Nous avons vû qu'elles ſe ſont fixées à la Chine au même point de médiocrité où elles ont été chez nous au moyen âge, par la même cauſe qui agiſſait ſur nous, c'eſt-à-dire, par un reſpect ſuperſtitieux pour l'antiquité, & par les réglemens mêmes des écoles. Ainſi dans tout pays, l'eſprit humain trouve des obſtacles à ſes progrès.

Cependant, juſqu'au treizième ſiecle de notre ére, l'eſprit vraiment philoſophique ne périt pas abſolument dans l'Inde. *Pachimère*, dans ce treizième ſiecle, traduiſit quelques écrits d'un brame ſon contemporain. Voici comme ce brame Indien s'explique : le paſſage mérite attention.

Belle idée d'un brame.

« J'ai vu toutes les ſectes s'accuſer réciproquement d'im-
» poſture ; j'ai vu tous les mages diſputer avec fureur du
» prèmier principe, & de la dernière fin. Je les ai tous inter-

core le fondement du poëme de *Milton*. Mais *Milton* eſt bien moins raiſonnable que le *Shaſta* indien. Le *Shaſta* ne pouſſe point l'extravagance juſqu'à faire déclarer la guerre à Dieu par les anges ſes créatures & rendre quelque temps la victoire indéciſe. Cet excès était réſervé à *Milton*.

N. B. Tout ce morceau eſt tiré principalement de Mr. *Holwell* qui a demeuré trente ans avec les brames & qui entend très-bien leur langue ſacrée.

Digitized by Google

CH. III.

» rogés, & je n'ai vu dans tous ces chefs de factions qu'une » opiniâtreté inflexible, un mépris ſuperbe pour les autres, » une haine implacable. J'ai donc réſolu de n'en croire au- » cun. Ces docteurs, en cherchant la vérité, ſont comme » une femme qui veut faire entrer ſon amant par une porte » dérobée, & qui ne peut trouver la clef de la porte. Les » hommes dans leurs vaines recherches reſſemblent à celui » qui monte ſur un arbre où il y a un peu de miel, & à » peine en a-t-il mangé, que les ſerpens qui ſont autour de » l'arbre, le dévorent.

Telle fut la manière d'écrire des Indiens. Leur eſprit paraît encore davantage dans les jeux de leur invention. Le jeu que nous appelons *des échecs* par corruption, fut inventé par eux, & nous n'avons rien qui en approche : il eſt allégorique comme leurs fables, c'eſt l'image de la guerre. Les noms de *Shack* qui veut dire *Prince*, & de *pion* qui ſignifie *ſoldat*, ſe ſont conſervés encore dans cette partie de l'orient. Les chiffres dont nous nous ſervons, & que les Arabes ont apporté en Europe vers le temps de *Charlemagne*, nous viennent de l'Inde. Les anciennes médailles, dont les curieux Chinois font tant de cas, ſont une preuve que pluſieurs arts furent cultivés aux Indes avant d'être connus des Chinois.

Chiffres indiens.

Année indienne.

On y a de temps immémorial diviſé la route annuelle du ſoleil en douze parties. L'année des bracmanes, & des plus anciens gymnoſophiſtes, commença toujours quand le ſoleil entrait dans la conſtellation qu'ils nomment *Moſcham* & qui eſt pour nous le bélier. Leurs ſemaines furent toujours de ſept jours : diviſion que les Grecs ne connurent jamais. Leurs jours portent les noms des ſept planètes. Le jour du ſoleil eſt appelé chez eux *Mitradinam :* reſte à ſavoir ſi ce mot *Mitra*, qui chez les Perſes ſignifie auſſi le ſoleil, eſt originairement un terme de la langue des mages, ou de celle des ſages de l'Inde.

Il eſt bien difficile de dire laquelle des deux nations enſeigna l'autre ; mais s'il s'agiſſait de décider entre les Indes & l'Egypte, je croirai toujours les ſciences bien plus anciennes dans les Indes. Ma conjecture eſt fondée ſur ce que le terrain des Indes eſt bien plus aiſément habitable que le terrain voiſin

Digitized by Google

du Nil, dont les débordemens durent long-temps rebuter les premiers colons avant qu'ils eussent dompté ce fleuve en creusant des canaux. Le sol des Indes est d'ailleurs d'une fertilité bien plus variée, & qui a dû exciter davantage la curiosité & l'industrie humaine. CH. III.

L'homme est-il originaire de l'Inde?

Quelques-uns ont cru la race des hommes originaire de l'Indoustan, alléguant que l'animal le plus faible devait naître dans le climat le plus doux, & sur une terre qui produit sans culture les fruits les plus nourrissans, les plus salutaires, comme les dattes & les cocos. Ceux-ci sur-tout donnent aisément à l'homme de quoi le nourrir, le vêtir & le loger. Et de quoi d'ailleurs a besoin un habitant de cette presqu'isle. Tout ouvrier y travaille presque nud, deux aunes d'étoffe tout au plus servent à couvrir une femme qui n'a point de luxe. Les enfans restent entièrement nuds du moment où ils sont nés jusqu'à la puberté. Ces matelas, ces amas de plumes, ces rideaux à double contour, qui chez nous exigent tant de frais & de soins, seraient une incommodité intolérable pour ces peuples qui ne peuvent dormir qu'au frais sur la natte la plus légère. Nos maisons de carnage, qu'on appelle des boucheries, où l'on vend tant de cadavres pour nourrir le nôtre, mettraient la peste dans le climat de l'Inde; il ne faut à ces nations que des nourritures rafraîchissantes & pures; la nature leur a prodigué des forêts de citronniers, d'orangers, de figuiers, de palmiers, de cocotiers, & des campagnes couvertes de riz. L'homme le plus robuste peut ne dépenser qu'un ou deux sous par jour pour ses alimens. Nos ouvriers dépensent plus en un jour qu'un Malabare en un mois. Toutes ces considérations semblent fortifier l'ancienne opinion que le genre humain est originaire d'un pays où la nature a tout fait pour lui, & ne lui a laissé presque rien à faire. Mais cela prouve seulement que les Indiens sont indigènes, & ne prouve point du tout que les autres espèces d'hommes viennent de ces contrées. Les blancs, & les nègres, & les rouges, & les Lappons, & les Samoyèdes, & les Albinos ne viennent certainement pas du même sol. La différence entre toutes ces espèces est aussi marquée qu'entre les chevaux & les chameaux; il n'y a donc qu'un brame mal instruit & entêté, qui puisse

Digitized by Google

CH. III.

prétendre que tous les hommes descendent de l'Indien *Adimo* & de sa femme.

L'Inde au temps de *Charlemagne* n'était connue que de nom ; & les Indiens ignoraient qu'il y eût un *Charlemagne*. Les Arabes seuls maîtres du commerce maritime fournissaient à la fois les denrées des Indes à Constantinople & aux Francs. Venise les allait déja chercher dans Alexandrie. Le débit n'en était pas encore considérable en France chez les particuliers ; elles furent long-temps inconnues en Allemagne, & dans tout le nord. Les Romains avaient fait ce commerce eux-mêmes dès qu'ils furent les maîtres de l'Egypte. Ainsi les peuples occidentaux ont toujours porté dans l'Inde leur or & leur argent, & ont toujours enrichi ce pays déja si riche par lui-même. De-là vient qu'on ne vit jamais les peuples de l'Inde, non plus que les Chinois & les Gangarides, sortir de leurs pays pour aller exercer le brigandage chez d'autres nations, comme les Arabes, soit Juifs, soit Sarrasins, les Tartares & les Romains mêmes, qui postés dans le plus mauvais pays de l'Italie subsistèrent d'abord de la guerre, & subsistent aujourd'hui de la religion.

L'Inde autrefois plus étendue.

Il est inconteſtable que le continent de l'Inde a été autrefois beaucoup plus étendu qu'il ne l'est aujourd'hui. Ces îles, ces immenses archipels qui l'avoisinent à l'orient & au midi, tenaient dans les temps reculés à la terre ferme. On s'en aperçoit encore par la mer même qui les sépare ; son peu de profondeur, les arbres qui croissent sur son fond, semblables à ceux des îles ; les nouveaux terrains qu'elle laisse souvent à découvert, tout fait voir que ce continent a été inondé, & il a dû l'être insensiblement quand l'océan, qui gagne toujours d'un côté ce qu'il perd de l'autre, s'est retiré de nos terres occidentales.

L'Inde dans tous les temps connus commerçante & industrieuse, avait nécessairement une grande police, & ce peuple, chez qui *Pythagore* avait voyagé pour s'instruire, devait avoir de bonnes loix, sans lesquelles les arts ne sont jamais cultivés ; mais les hommes avec des loix sages ont toujours eu des coutumes insensées. Celle qui fait aux femmes un point d'honneur & de religion de se brûler sur le corps de leurs

Digitized by Google

maris, subsistait dans l'Inde de temps immémorial. Les philosophes Indiens se jettaient eux-mêmes dans un bucher, par un excès de fanatisme & de vaine gloire. *Calan*, ou *Calanus*, qui se brûla devant *Alexandre*, n'avait pas le premier donné cet exemple; cette abominable dévotion n'est pas détruite encore. La veuve du roi de Tanjour se brûla en 1735 sur le bûcher de son époux. M. *Dumas*, M. *Dupleix* gouverneur du Pondichéri, ont été témoins de pareils sacrifices; c'est le dernier effort des erreurs qui pervertissent le genre humain. Le plus austère des derviches n'est qu'un lâche en comparaison d'une femme du Malabar. Il semblerait qu'une nation chez qui les philosophes, & même les femmes, se dévouaient ainsi à la mort, dût être une nation guerrière & invincible : cependant depuis l'ancien *Sézac*, quiconque a attaqué l'Inde, l'a aisément vaincue.

CH. III. *Affreuses superstitions.*

Il serait difficile encore de concilier les idées sublimes que les bramins conservent de l'Etre suprême avec leurs superstitions & leur mythologie fabuleuse, si l'histoire ne nous montrait pas de pareilles contradictions chez les Grecs & chez les Romains.

Il y avait des chrétiens sur les côtes de Malabar depuis deux cents ans, au milieu de ces nations idolâtres. Un marchand de Syrie nommé *Mar Thomas*, s'étant établi sur les côtes de Malabar avec sa famille, & ses facteurs, au sixième siecle, y laissa sa religion, qui était le nestorianisme; ces sectaires orientaux, s'étant multipliés se nommèrent les *chrétiens de St. Thomas :* ils vécurent paisiblement parmi les idolâtres. Qui ne veut point remuer est rarement persécuté. Ces chrétiens n'avaient aucune connaissance de l'église latine.

Chrétiens de St. Thomas.

Ce n'est pas certainement le christianisme qui fleurissait alors dans l'Inde, c'est le mahométisme. Il s'y était introduit par les conquêtes des califes, & *Aaron al Rachild*, cet illustre contemporain de *Charlemagne*, dominateur de l'Afrique, de la Syrie, de la Perse & d'une partie de l'Inde, envoya des missionnaires musulmans des rives du Gange aux iles de l'océan indien, & jusques chez des peuplades de négres. Depuis ce temps il y eut beaucoup de musulmans dans l'Inde. On ne dit point que le grand *Aaron* convertit à sa religion les Indiens.

Digitized by Google

Ch. III. par le fer & par le feu, comme *Charlemagne* convertit les Saxons. On ne voit pas non plus que les Indiens ayent refusé le joug & la loi d'*Aaron al Rachild*, comme les Saxons refusèrent de se soumettre à *Charles*.

Les Indiens ont toujours été aussi mous que nos septentrionaux étaient agrestes. La molleſſe inspirée par le climat ne se corrige jamais; mais la dureté s'adoucit.

En général les hommes du midi oriental ont reçu de la nature des mœurs plus douces que les peuples de notre occident; leur climat les dispose à l'abstinence des liqueurs fortes & de la chair des animaux, nourritures qui aigrissent le sang, & portent souvent à la férocité; & quoique la superstition & les irruptions étrangères ayent corrompu la bonté de leur naturel, cependant tous les voyageurs conviennent que le caractère de ces peuples n'a rien de cette inquiétude, de cette pétulance & de cette dureté qu'on a eu tant de peine à contenir chez les nations du nord.

Le physique de l'Inde différant en tant de choses du nôtre, il fallait bien que le moral différât aussi. Leurs vices étaient plus doux que les nôtres. Ils cherchaient en vain des remèdes aux déréglemens de leurs mœurs, comme nous en avons cherché. C'était de temps immémorial une maxime chez eux & chez les Chinois, que le sage viendrait de l'occident. L'Europe au contraire disait que le sage viendrait de l'orient. Toutes les nations ont toujours eu besoin d'un sage.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Des bracmanes; du Védam, & de l'Ezourvédam.

SI l'Inde de qui toute la terre a besoin, & qui seule n'a besoin de personne, doit être par cela même la contrée la plus anciennement policée, elle doit conséquemment avoir eu la plus ancienne forme de religion. Il est très-vraisemblable que cette religion fut long-temps celle du gouvernement Chinois,

Digitized by Google

& qu'elle ne consistait que dans le culte pur d'un être su- CH. IV.
prême dégagé de toute superstition & de tout fanatisme.

Les premiers bracmanes avaient fondé cette religion simple, telle qu'elle fut établie à la Chine par ses premiers rois. Ces bracmanes gouvernaient l'Inde. Lorsque les chefs paisibles d'un peuple spirituel & doux, sont à la tête d'une religion, elle doit être simple & raisonnable, parce que ces chefs n'ont pas besoin d'erreurs pour être obéis. Il est si naturel de croire un Dieu unique, de l'adorer, & de sentir dans le fond de son cœur qu'il faut être juste, que quand des princes annoncent ces vérités, la foi des peuples court au-devant de leurs paroles. Il faut du temps pour établir des loix arbitraires; mais il n'en faut point pour apprendre aux hommes rassemblés à croire un Dieu, & à écouter la voix de leur propre cœur.

Les premiers bracmanes étant donc à la fois rois & pontifes, ne pouvaient guère établir la religion que sur la raison universelle. Il n'en est pas de même dans les pays où le pontificat n'est pas uni à la royauté. Alors les fonctions religieuses qui appartiennent originairement aux peres de famille, forment une profession séparée; le culte de Dieu devient un métier, & pour faire valoir ce métier, il faut souvent des prestiges & des fourberies.

La religion dégénéra donc chez les bracmanes dès qu'ils ne furent plus souverains.

Long-temps avant *Alexandre*, les bracmanes ne régnaient plus dans l'Inde; mais leur tribu qu'on nomme *Caste*, était toujours la plus considérée, comme elle l'est encore aujourd'hui; & c'est dans cette même tribu qu'on trouvait les sages vrais ou faux, que les Grecs appelèrent gymnosophistes. Il est difficile de nier qu'il y eût parmi eux, dans leur décadence, cette espèce de vertu qui s'accorde avec les illusions du fanatisme. Ils reconnaissaient toujours un Dieu suprême à travers la multitude de divinités subalternes que la superstition populaire adoptait dans tous les pays du monde. *Strabon* dit expressément, qu'au fond les bracmanes n'adoraient qu'un seul Dieu. En cela ils étaient semblables à *Confucius*, à *Orphée*, à *Socrate*, à *Platon*, à *Marc-Aurèle*, à *Épictète*, à tous les sages, à tous les hiérophantes des mystères. Les sept années de no-

Digitized by Google

CH. IV.

Ancienne théologie des bracmanes.

viciat chez les bracmanes, la loi du silence pendant ces sept années, étaient en vigueur du temps de *Strabon*. Le célibat pendant ce temps d'épreuve, l'abstinence de la chair des animaux qui servent l'homme, étaient des loix qu'on ne transgressa jamais, & qui subsistent encore chez les brames. Ils croyaient un Dieu créateur, remunérateur & vengeur. Ils croyaient l'homme déchu & dégénéré, & cette idée se trouve chez tous les anciens peuples. *Aurea prima sata est ætas* est la devise de toutes les nations.

Apulée, *Quinte-Curce*, *Clément d'Alexandrie*, *Philostrate*, *Porphyre*, *Pallade*, s'accordent tous dans les éloges qu'ils donnent à la frugalité extrême des bracmanes, à leur vie retirée & pénitente, à leur pauvreté volontaire, à leur mépris de toutes les vanités du monde. *St. Ambroise* préfère hautement leurs mœurs à celles des chrétiens de son temps. Peut-être est-ce une de ces exagérations qu'on se permet quelquefois, pour faire rougir ses concitoyens de leurs désordres; on loue les bracmanes pour corriger les moines: & si *St. Ambroise* avait vécu dans l'Inde, il aurait probablement loué les moines pour faire honte aux bracmanes. Mais enfin il résulte de tant de témoignages, que ces hommes singuliers étaient en réputation de sainteté dans toute la terre.

Cette connaissance d'un Dieu unique dont tous les philosophes leur savaient tant de gré, ils la conservent encore aujourd'hui au milieu des pagodes, & de toutes les extravagances du peuple. Un de nos poëtes a dit dans une de ses épîtres, où le faux domine presque toujours:

L'Inde aujourd'hui voit l'orgueilleux bracmane
Défier, brutalement zélé,
Le diable même en bronze ciselé.

Fausse idée qu'on a des bracmanes en Europe.

Certainement des hommes qui ne croyent point au diable, ne peuvent adorer le diable. Ces reproches absurdes sont intolérables: on n'a jamais adoré le diable en aucun pays du monde: les manichéens n'ont jamais rendu de culte au mauvais principe: on ne lui en rendait aucun dans la religion de *Zoroastre*. Il est temps que nous quittions l'indigne usage de calom-

Digitized by Google

calomnier toutes les sectes, & d'insulter toutes les nations. CH. IV.

Nous avons, comme vous savez, l'*Ezourvédam*, ancien commentaire composé par *Choumontou*, sur ce *Védam*, sur ce livre sacré que les brames prétendent avoir été donné de Dieu aux hommes. Ce commentaire a été redigé par un brame très-savant, qui a rendu beaucoup de services à notre compagnie des Indes; & il l'a traduit lui-même de la langue sacrée en français (*a*).

Dans cet *Ezourvédam*, dans ce commentaire, *Choumontou* combat l'idolatrie; il rapporte les propres paroles du Védam. *Paroles tirées du Védam même.*

C'est l'Etre suprême qui a tout créé, le sensible & l'insensible; il y a eu quatre âges différens; tout périt à la fin de chaque âge, tout est submergé, & le déluge est un passage d'un âge à l'autre, &c.

Lorsque Dieu existait seul, & que nul autre être n'existait avec lui, il forma le dessein de créer le monde; il créa d'abord le tems, ensuite l'eau & la terre: & du mélange des cinq élémens, à savoir, la terre, l'eau, le feu, l'air & la lumière, il en forma les différens corps, & leur donna la terre pour leur base. Il fit ce globe que nous habitons en forme ovale comme un œuf. Au milieu de la terre est la plus haute de toutes les montagnes nommée Mérou, (*c'est l'*Immaüs.) Adimo, *c'est le nom du premier homme sorti des mains de Dieu.* Procriti *est le nom de son épouse. D'*Adimo *nâquit* Brama, *qui fut le législateur des nations & le pere des brames.*

Que de choses curieuses dans ce peu de paroles! on y apperçoit d'abord cette grande vérité, que Dieu est le créateur du monde; on voit ensuite la source primitive de cette ancienne fable des quatre âges, d'or, d'argent, d'airain, & de fer. Tous les principes de la théologie des anciens est renfermée dans le *Védam*. On y voit ce déluge de *Deucalion*, qui ne figure autre chose que la peine extrême qu'on a éprouvée dans tous les tems à dessecher les terres, que la négligence des hommes a laissé long-tems inondées. Toutes les citations du *Védam*, dans ce manuscrit, sont étonnantes; *Le Védam origine des fables de la Grèce.*

(*a*) Ce manuscrit est à la bibliothèque du roi, où chacun peut le consulter.

Digitized by Google

CH. IV.

on y trouve expreſſément ces paroles admirables : *Dieu ne créa jamais le vice, il ne peut en être l'auteur. Dieu qui eſt la ſageſſe & la ſainteté, ne créa jamais que la vertu.*

Voici un morceau des plus ſinguliers du Védam. *Le premier homme étant ſorti des mains de Dieu, lui dit : il y aura ſur la terre différentes occupations, tous ne ſeront pas propres à toutes, comment les diſtinguer entr'eux ? Dieu lui répondit : Ceux qui ſont nés avec plus d'eſprit & de goût pour la vertu que les autres, ſeront les brames. Ceux qui participent le plus du* Roſogoun, *c'eſt-à-dire, de l'ambition, ſeront les guerriers ; ceux qui participent le plus du* Tomogun, *c'eſt-à-dire, de l'avarice, ſeront les marchands. Ceux qui participeront du* Comogun, *c'eſt-à-dire, qui ſeront robuſtes & bornés, ſeront occupés aux œuvres ſerviles.*

On reconnaît dans ces paroles l'origine véritable des quatre caſtes des Indes, ou plutôt les quatre conditions de la ſociété humaine. En effet, ſur quoi peut être fondée l'inégalité de ces conditions, ſinon ſur l'inégalité primitive des talens ? Le *Védam* pourſuit & dit : *L'Etre ſuprême n'a ni corps ni figure*, & l'*Ezourvédam* ajoute : *Tous ceux qui lui donnent des pieds & des mains ſont des inſenſés.* Chumontou cite enſuite ces paroles du Védam. *Dans le tems que Dieu tira toutes choſes du néant, il créa ſéparément un individu de chaque eſpèce, & voulut qu'il portât dans lui ſon germe, afin qu'il pût produire ; il eſt le principe de chaque choſe : le ſoleil n'eſt qu'un corps ſans vie & ſans connaiſſance, il eſt entre les mains de Dieu comme une chandelle entre les mains d'un homme.*

Après cela l'auteur du commentaire combattant l'opinion des nouveaux brames, qui admettaient pluſieurs incarnations dans le Dieu *Brama* & dans le Dieu *Vitſnou*, s'exprime ainſi :

Di-moi donc, homme étourdi & inſenſé, qu'eſt-ce que ce Kochiopo *& cette* Odité, *que tu dis avoir donné naiſſance à ton Dieu ? ne ſont-ils pas des hommes comme les autres ? & ce Dieu qui eſt pur de ſa nature & éternel de ſon eſſence, ſe ſerait-il abaiſſé juſqu'à s'anéantir dans le ſein d'une femme pour s'y revêtir d'une figure humaine ? ne rougis-tu pas de nous préſenter ce Dieu en poſture de ſuppliant devant une de ſes créatures ? as-tu perdu l'eſprit ? ou es-tu venu à ce point d'impiété de ne pas-*

Digitized by Google

rougir de faire jouer à l'Etre suprême le personnage de fourbe & de menteur?.... Cesse de tromper les hommes, ce n'est qu'à cette condition que je continuerai à t'expliquer le Védam ; *car si tu restes dans les mêmes sentimens, tu es incapable de l'entendre, & ce serait le prostituer que de l'enseigner.*

Au livre 3e. de ce commentaire, l'auteur *Chumontou* réfute la fable que les nouveaux brames inventaient sur une incarnation du Dieu *Brama*, qui selon eux parut dans l'Inde sous le nom de *Kopilo*, c'est-à-dire, de pénitent ; ils prétendaient qu'il avait voulu naître de *Déhobuti*, femme d'un homme de bien nommé *Kordomo*.

S'il est vrai, dit le commentateur, *que Brama soit né sur la terre, pourquoi donc portait-il le nom d'Eternel? celui qui est souverainement heureux, & dans qui seul est notre bonheur, aurait-il voulu se soumettre à tout ce que souffre un enfant?* &c.

On trouve ensuite une description de l'enfer toute semblable à celle que les Egyptiens & les Grecs ont donnée depuis sous le nom de Tartare. *Que faut-il faire*, dit-on, *pour éviter l'enfer? Il faut aimer Dieu*, répond le commentateur Chumontou : *il faut faire ce qui nous est ordonné par le* Védam, *& le faire de la façon dont il nous le prescrit.* Il y a, dit-il, *quatre amours de Dieu.* Le premier est de l'aimer pour lui-même, *sans intérêt personnel.* Le second, de l'aimer *par intérêt.* Le troisième, de ne l'aimer que dans les *momens où l'on n'écoute pas ses passions.* Le quatrième, de ne l'aimer que pour *obtenir l'objet de ces passions mêmes :* & ce *quatrième amour n'en mérite pas le nom.*

Tel est le précis des principales singularités du *Védam* ; livre inconnu jusqu'aujourd'hui à l'Europe, & à presque toute l'Asie.

Les brames ont dégénéré de plus en plus. Leur *Cormovédam*, qui est leur rituel, est un ramas de cérémonies superstitieuses, qui font rire quiconque n'est pas né sur les bords du Gange ou de l'Indus, ou plutôt quiconque n'étant pas philosophe s'étonne des sotises des autres peuples, & ne s'étonne point de celles de son pays.

Le détail de ces minuties est immense. C'est un assemblage de toutes les folies que la vaine étude de l'astronomie judi-

Digitized by Google

CH. IV.

ciaire a pu inſpirer à des ſavans ingénieux, mais extravagans ou fourbes. Toute la vie d'un brame eſt conſacrée à ces cérémonies ſuperſtitieuſes. Il y en a pour tous les jours de l'année. Il ſemble que les hommes ſoient devenus faibles & lâches dans l'Inde à meſure qu'ils ont été ſubjugués. Il y a grande apparence qu'à chaque conquête les ſuperſtitions, & les pénitences du peuple vaincu ont redoublé. *Sézac*, *Madiès*, les Aſſyriens, les Perſes, *Alexandre*, les Arabes, les Tartares, & de nos jours *Sha-Nadir*, en venant les uns après les autres ravager ces beaux pays, ont fait un peuple pénitent d'un peuple qui n'a pas ſû être guerrier.

Jamais les pagodes n'ont été plus riches que dans les tems d'humiliation & de misère; toutes ces pagodes ont des revenus conſidérables, & les dévots les enrichiſſent encore de leurs offrandes. Quand un raya paſſe devant une pagode, il deſcend de ſon cheval, de ſon chameau, ou de ſon éléphant, ou de ſon palanquin, & marche à pied juſqu'à ce qu'il ait paſſé le territoire du temple.

Cet ancien commentaire du *Védam* dont je viens de donner l'extrait, me paraît écrit avant les conquêtes d'*Alexandre*; car on n'y trouve aucun des noms que les vainqueurs Grecs impoſèrent aux fleuves, aux villes, aux contrées. L'Inde s'appelle *Zomboudipo*; le mont Immaüs eſt *Mérou*; le Gange eſt nommé *Zanoubi*. Ces anciens noms ne ſont plus connus que des ſavans dans la langue ſacrée.

L'ancienne pureté de la religion des premiers bracmanes ne ſubſiſte plus que chez quelques-uns de leurs philoſophes: & ceux-là ne ſe donnent pas la peine d'inſtruire un peuple qui ne veut pas être inſtruit, & qui ne le mérite pas. Il y aurait même du riſque à vouloir le détromper; les brames ignorans ſe ſoulèveraient; les femmes attachées à leurs pagodes, à leurs petites pratiques ſuperſtitieuſes crieraient à l'impieté. Quiconque veut enſeigner la raiſon à ſes concitoyens, eſt perſécuté, à moins qu'il ne ſoit le plus fort; & il arrive preſque toujours que le plus fort redouble les chaines de l'ignorance au lieu de les rompre.

Peu de chriſtianiſme dans l'Inde.

La religion mahométane ſeule a fait dans l'Inde d'immenſes progrès, ſur-tout parmi les hommes bien élevés, parce que

Digitized by Google

c'eſt la religion du prince, & qu'elle n'enſeigne que l'unité de Dieu conformément à l'ancienne doctrine des premiers bracmanes. Le chriſtianiſme n'a pas eu dans l'Inde de même ſuccès, malgré l'évidence & la ſainteté de ſa doctrine, & malgré les grands établiſſemens des Portugais, des Français, des Anglais, des Hollandais, des Danois. C'eſt même le concours de ces nations qui a nui au progrès de notre culte. Comme elles ſe haïſſent toutes, & que pluſieurs d'entre elles ſe font ſouvent la guerre dans ces climats, elles y ont fait haïr ce qu'elles enſeignent. Leurs uſages d'ailleurs révoltent les Indiens; ils ſont ſcandaliſés de nous voir boire du vin & manger des viandes qu'ils abhorrent. La conformation de nos organes qui fait que nous prononçons ſi mal les langues de l'Aſie, eſt encore un obſtacle preſque invincible; mais le plus grand eſt la différence des opinions qui diviſent nos miſſionnaires. Le catholique y combat l'anglican, qui combat le luthérien combattu par le calviniſte. Ainſi tous contre tous voulant annoncer chacun la vérité, & accuſant les autres de menſonge, ils étonnent un peuple ſimple & paiſible, qui voit accourir chez lui des extrêmités occidentales de la terre des hommes ardens pour ſe déchirer mutuellement ſur les rives du Gange. CH. IV.

Nous avons eu dans ces climats comme ailleurs, des miſſionnaires reſpectables par leur pieté, & auxquels on ne peut reprocher que d'avoir exageré leurs travaux & leurs triomphes. Mais tous n'ont pas été des hommes vertueux & inſtruits, envoyés d'Europe pour changer la croyance de l'Aſie. Le célèbre *Niecamp*, auteur de l'hiſtoire de la miſſion de Tranquebar, avoue, (a) *Que les Portugais remplirent le ſéminaire de Goa de malfaiteurs condamnés au banniſſement; qu'ils en firent des miſſionnaires, & que ces miſſionnaires n'oublièrent pas leur premier métier.* Notre ſainte religion a fait peu de progrès ſur les côtes, & nul dans les états ſoumis immédiatement au grand Mogol. La religion de *Mahomet* & celle de *Brama* partagent encore tout ce vaſte continent. Il n'y a pas encore deux ſiecles que nous appelions toutes ces nations *la paganie*,

(a) Premier tome, pag. 223.

Digitized by Google

CH. IV.

tandis que les Arabes, les Turcs, les Indiens ne nous connaissaient que sous le nom d'idolâtres.

CHAPITRE CINQUIEME.

De la Perse, au tems de Mahomet le prophete, & de l'ancienne religion de Zoroastre.

EN tournant vers la Perse, on y trouve, un peu avant le tems qui me sert d'époque, la plus grande & la plus prompte révolution que nous connaissions sur la terre.

Une nouvelle domination, une religion & des mœurs jusqu'alors inconnues, avaient changé la face de ces contrées; & ce changement s'étendait déjà fort avant en Asie, en Afrique & en Europe.

Pour me faire une idée du mahométisme, qui a donné une nouvelle forme à tant d'empires, je me rappellerai d'abord les parties du monde qui lui furent les premières soumises.

La Perse avait étendu sa domination avant *Alexandre*, de l'Egypte à la Bactriane, au-delà du pays où est aujourd'hui Samarkande, & de la Thrace jusqu'au fleuve de l'Inde.

Divisée & resserrée sous les Séleucides, elle avait repris des accroissemens sous *Arsaces* le Parthien, deux cent cinquante ans avant JESUS-CHRIST. Les Arsacides n'eurent ni la Syrie, ni les contrées qui bordent le Pont-Euxin; mais ils disputèrent avec les Romains de l'empire de l'orient, & leur opposèrent toujours des barrières insurmontables.

Du tems d'*Alexandre Sévère*, vers l'an 226 de notre ére, un simple soldat Persan, qui prit le nom d'*Artaxare*, enleva ce royaume aux Parthes, & rétablit l'empire des Perses, dont l'étendue ne différait guère alors de ce qu'elle est de nos jours.

Vous ne voulez pas examiner ici quels étaient les premiers Babyloniens conquis par les Perses, ni comment ce peuple se vantait de quatre cent mille ans d'observations astronomiques,

Digitized by Google

dont on ne put retrouver qu'une suite de dix-neuf cents années du tems d'*Alexandre*. Vous ne voulez pas vous écarter de votre sujet pour vous rappeler l'idée de la grandeur de Babylone, & de ces monumens plus vantés que solides dont les ruines mêmes sont détruites. Si quelque reste des arts asiatiques mérite un peu notre curiosité, ce sont les ruines de Persépolis décrites dans plusieurs livres, & copiées dans plusieurs estampes. Je sais quelle admiration inspirent ces masures échappées aux flambeaux dont *Alexandre* & la courtisane *Taïs* mirent Persépolis en cendre. Mais était-ce un chef-d'œuvre de l'art qu'un palais bâti au pied d'une chaîne de rochers arides? Les colonnes qui sont encore debout, ne sont assurément ni dans de belles proportions, ni d'un dessein élégant. Les chapiteaux surchargés d'ornemens grossiers ont presque autant de hauteur que le fust même des colonnes. Toutes les figures sont aussi lourdes & aussi sèches que celles dont nos églises gothiques sont encore malheureusement ornées. Ce sont des monumens de grandeur, mais non pas de goût; & tout nous confirme que si on s'arrêtait à l'histoire des arts, on ne trouverait que quatre siecles dans les annales du monde; ceux d'*Alexandre*, d'*Auguste*, des *Médicis* & de *Louis XIV*. CH. V.

Antiquité des Perses.

Cependant les Persans furent toujours un peuple ingénieux. *Locman*, qui est le même qu'*Esope*, était né à Casbin. Cette tradition est bien plus vraisemblable que celle qui le fait originaire d'Ethiopie, pays où il n'y eut jamais de philosophes. Les dogmes de l'ancien *Zerdust*, appelé *Zoroastre* par les Grecs, qui ont changé tous les noms orientaux, subsistaient encore. On leur donne neuf mille ans d'antiquité; car les Persans, ainsi que les Egyptiens, les Indiens, les Chinois, reculent l'origine du monde autant que d'autres la rapprochent. Un second *Zoroastre* sous *Darius* fils d'*Histaspes*, n'avait fait que perfectionner cette antique religion. C'est dans ces dogmes qu'on trouve, ainsi que dans l'Inde, l'immortalité de l'ame, & une autre vie heureuse ou malheureuse. C'est là qu'on voit expressément un enfer. *Zoroastre* dans les écrits que le *Sadder* a rédigés, dit que Dieu lui fit voir ces enfers, & les peines réservées aux méchans; il y voit plusieurs rois, un entr'autres auquel il manquait un pied; il en demande à Dieu la raison.

Immortalité de l'ame.

Digitized by Google

CH. V. *Trait ſingulier du Sadder. Paradis & enfer chez toutes les nations.*

Dieu lui répond : *Ce roi pervers n'a fait qu'une action de bonté en ſa vie. Il vit en allant à la chaſſe un dromadaire qui était lié trop loin de ſon auge, & qui voulant y manger, ne pouvait y atteindre. Il approcha l'auge d'un coup de pied ; j'ai mis ſon pied dans le ciel, tout le reſte eſt ici.* Ce trait peu connu fait voir l'eſpèce de philoſophie qui régnait dans ces tems reculés, philoſophie toujours allégorique, & quelquefois très-profonde.

Vous ſavez que les Babyloniens furent les premiers après les Indiens qui admirent des êtres mitoyens entre la Divinité & l'homme. Les Juifs ne donnèrent des noms aux anges que dans le tems de leur captivité à Babylone. Le nom de *Sathan* paraît pour la première fois dans le livre de *Job* ; ce nom eſt perſan, & on prétend que *Job* l'était. Le nom de *Raphaël* eſt employé par l'auteur, quel qu'il ſoit, de *Tobie*, qui était captif à Ninive, & qui écrivit en chaldéen. Le nom d'*Iſraël* même était chaldéen & ſignifiait *voyant Dieu*. Ce *Sadder* eſt l'abrégé du *Zenda-Veſta* ou du *Zend* l'un des trois plus anciens livres qui ſoient au monde, comme nous l'avons dit dans le diſcours, qui ſert d'introduction à cet ouvrage. Ce mot *Zenda-Veſta* ſignifiait chez les Chaldéens le culte du feu, le *Sadder* eſt diviſé en cent articles que les orientaux appelaient *portes* ou *puiſſances* : il eſt important de les lire, ſi l'on veut connaître quelle était la morale de ces anciens peuples. Notre ignorante crédulité ſe figure toujours que nous avons tout inventé, que tout eſt venu des Juifs & de nous qui avons ſuccédé aux Juifs ; on eſt bien détrompé quand on fouille un peu dans l'antiquité. Voici quelques-unes de ces portes qui ſerviront à nous tirer d'erreur.

Iere. PORTE.

Le décret du très-juſte Dieu eſt que les hommes ſoient jugés par le bien & le mal qu'ils auront fait. Leurs actions ſeront peſées dans les balances de l'équité. Les bons habiteront la lumière. La foi les délivrera de *Sathan*.

Digitized by Google

IV.

Si les vertus l'emportent sur les péchés, le ciel est ton partage : si les péchés l'emportent, l'enfer est ton châtiment.

V.

Qui donne l'aumône est véritablement un homme ; c'est le plus grand mérite dans notre sainte religion, &c.

VI.

Célèbre quatre fois par jour le soleil ; célèbre la lune au commencement du mois.

N. B. Il ne dit point, Adore comme des Dieux le soleil & la lune, mais célèbre le soleil & la lune comme ouvrages du créateur. Les anciens Perses n'étaient point ignicoles, mais déïcoles, comme le prouve invinciblement l'historien de la religion des Perses.

VII.

Di, *Ahunavar* & *Ashim Vûhû*, quand quelqu'un éternue.

N. B. On ne rapporte cet article que pour faire voir de quelle prodigieuse antiquité est l'usage de saluer ceux qui éternuent.

IX.

Fui sur-tout le péché contre nature, il n'y en a point de plus grand.

N. B. Ce précepte fait bien voir combien *Sextus Empiricus* se trompe, quand il dit que cette infamie était permise par les loix de Perse.

XI.

Aye soin d'entretenir le feu sacré, c'est l'ame du monde, &c.

N. B. Ce feu sacré devint un des rites de plusieurs nations.

XII.

N'ensevelis point les morts dans des draps neufs, &c.

N. B. Ce précepte prouve combien se sont trompés tous

Digitized by Google

CH. V. les auteurs qui ont dit que les Perſes n'enſeveliſſaient point leurs morts. L'uſage d'enterrer ou de brûler les cadavres, ou de les expoſer à l'air ſur des collines, a varié ſouvent. Les rites changent chez tous les peuples, la morale ſeule ne change pas.

XIII.

Aime ton pere & ta mere, ſi tu veux vivre à jamais.

N. B. Voyez le décalogue.

XV.

Quelque choſe qu'on te préſente, bénis Dieu.

XIX.

Marie-toi dans ta jeuneſſe; ce monde n'eſt qu'un paſſage; il faut que ton fils te ſuive, & que la chaîne des êtres ne ſoit point interrompue.

XXX.

Il eſt certain que Dieu a dit à *Zoroaſtre*, Quand on ſera dans le doute ſi une action eſt bonne ou mauvaiſe, qu'on ne la faſſe pas.

N. B. Ceci eſt un peu contre la doctrine des opinions probables.

XXXIII.

Que les grandes libéralités ne ſoient répandues que ſur les plus dignes; ce qui eſt confié aux indignes eſt perdu.

XXXV.

Mais s'il s'agit du néceſſaire, quand tu manges, donne auſſi à manger aux chiens.

XL.

Quiconque exhorte les hommes à la pénitence, doit être ſans péché; qu'il ait du zèle, & que ce zèle ne ſoit point trompeur; qu'il ne mente jamais; que ſon caractère ſoit bon,

Digitized by Google

son ame sensible à l'amitié, son cœur & sa langue toujours d'intelligence; qu'il soit éloigné de toute débauche, de toute injustice, de tout péché, qu'il soit un exemple de bonté, de justice devant le peuple de Dieu. CH. V.

N. B. Quel exemple pour les prêtres de tout pays! & remarquez que dans toutes les religions de l'orient le peuple est appelé le peuple de Dieu.

XLI.

Quand les *Fervardagans* viendront, fais les repas d'expiation & de bienveillance, cela est agréable au créateur.

N. B. Ce précepte a quelque ressemblance avec les *Agapes*.

LXVII.

Ne mens jamais, cela est infâme, quand même le mensonge serait utile.

N. B. Cette doctrine est bien contraire à celle du mensonge officieux.

LXIX.

Point de familiarité avec les courtisannes. Ne cherche à séduire la femme de personne.

LXX.

Qu'on s'abstienne de tout vol, de toute rapine.

LXXI.

Que ta main, ta langue & ta pensée soient pures de tout péché. Dans tes afflictions offre à Dieu ta patience; dans le bonheur rends-lui des actions de grâce.

XCI.

Jour & nuit pense à faire du bien, la vie est courte. Si devant servir aujourd'hui ton prochain tu attends à demain, fais pénitence. Célèbre les six *Gahambârs*; car Dieu a créé le monde en six fois dans l'espace d'une année, &c. Dans le

Digitized by Google

CH. V.

temps des six *Gahambars* ne refuse personne. Un jour le grand roi *Giemshid* ordonna au chef de ses cuisines de donner à manger à tous ceux qui se présenteraient ; le mauvais génie ou *Sathan* se présenta sous la forme d'un voyageur : quand il eut dîné, il demanda encore à manger ; *Giemshid* ordonna qu'on lui servît un bœuf ; *Sathan* ayant mangé le bœuf, *Giemshid* lui fit servir des chevaux ; *Sathan* en demanda encore d'autres. Alors le juste Dieu envoya l'ange *Behman*, qui chassa le diable ; mais l'action de *Giemshid* fut agréable à Dieu.

N. B. On reconnaît bien le génie oriental dans cette allégorie.

Baptême des anciens Perses.

Ce sont là les principaux dogmes des anciens Perses. Presque tous sont conformes à la religion naturelle de tous les peuples du monde ; les cérémonies sont par tout différentes ; la vertu est par-tout la même ; c'est qu'elle vient de Dieu, & le reste est des hommes.

Nous remarquerons seulement que les Parsis eurent toujours un baptême, & jamais la circoncision. Le baptême est commun à toutes les anciennes nations de l'orient ; la circoncision des Egyptiens, des Arabes & des Juifs, est infiniment postérieure ; car rien n'est plus naturel que de se laver : il a fallu bien des siecles, avant d'imaginer qu'une opération contre la nature & contre la pudeur pût plaire à l'Etre des êtres.

Nous passons tout ce qui concerne des cérémonies inutiles pour nous, ridicules à nos yeux, liées à des usages que nous ne connaissons plus. Nous supprimons aussi toutes les amplifications orientales, & toutes ces figures gigantesques incohérentes & fausses, si familières à tous ces peuples, chez lesquels il n'y a peut-être jamais eu que l'auteur des fables attribuées à *Esope*, qui ait écrit naturellement.

Nous savons assez que le bon goût n'a jamais été connu dans l'orient, parce que les hommes n'y ayant jamais vécu en société avec les femmes, & ayant presque toujours été dans la retraite, n'eurent pas les mêmes occasions de se former l'esprit, qu'eurent les Grecs & les Romains. Ceux aux Arabes, aux Persans, aux Juifs le soleil & la lune, les mon-

Digitized by Google

tagnes & les vallées, les dragons & les basilics, il ne leur reste plus de poësie. CH. V.

Il suffit de savoir que ces préceptes de *Zoroastre* rapportés dans le *Sadder*, sont de l'antiquité la plus haute; qu'il y est parlé de rois dont *Hérose* lui-même ne fait pas mention.

Nous ne savons pas quel était le premier *Zoroastre*, en quel temps il vivait, si c'est le *Brama* des Indiens, & l'*Abraham* des Juifs: mais nous savons à n'en pouvoir douter, que sa religion enseignait la vertu; c'est le but essentiel de toutes les religions; elles ne peuvent jamais en avoir eu d'autre; car il n'est pas dans la nature humaine, quelque abrutie qu'elle puisse être, de croire à un homme qui viendrait enseigner le crime.

Les dogmes du *Sadder* nous prouvent encore que les Perses n'étaient point idolâtres. Notre ignorante témérité accusa longtemps d'idolatrie les Persans, les Indiens, les Chinois, & jusqu'aux Mahométans, si attachés à l'unité de Dieu, qu'ils nous traitent nous-mêmes d'idolâtres faute d'avoir approfondi nos mystères. Tous nos anciens livres italiens, français, espagnols, appellent les Mahométans *païens*, & leur empire la *paganie*. Nous ressemblions dans ces temps-là aux Chinois, qui se croyaient le seul peuple raisonnable, & qui n'accordaient pas aux autres hommes la figure humaine. La raison est toujours venue tard; c'est une divinité qui n'est apparue qu'à peu de personnes.

Les Juifs imputèrent aux chrétiens des repas de *Thieste*, & des noces d'*Œdipe*, les chrétiens aux païens; toutes les sectes s'accusèrent mutuellement des plus grands crimes: l'univers s'est calomnié.

Les deux principes.

La doctrine des deux principes est de *Zoroastre*. *Orosmade* ou *Oromaze* l'ancien des jours, & *Arimane* le génie des ténèbres, dont l'origine du manichéïsme. C'est l'*Osiris* & le *Typhon* des Egyptiens; c'est la *Pandore* des Grecs, c'est le vain effort de tous les sages pour expliquer l'origine du bien & du mal. Cette théologie des mages fut respectée dans l'orient sous tous les gouvernemens; & au milieu de toutes les révolutions, l'ancienne religion s'était toujours soutenue en Perse. Ni les Dieux des Grecs, ni d'autres divinités n'avaient prévalu.

Digitized by Google

CH. V.

Noushirvan ou *Cosroès le grand*, sur la fin du sixieme siecle, avait étendu son empire dans une partie de l'Arabie pétrée, & de celle qu'on nommait heureuse. Il en avait chassé les Abissins, demi-chrétiens qui l'avaient envahie. Il proscrivit, autant qu'il le put, le christianisme de ses propres états, forcé à cette sévérité par le crime d'un fils de sa femme, qui s'étant fait chrétien, se révolta contre lui.

Les enfans du grand *Noushirvan*, indignes d'un tel pere, désolaient la Perse par des guerres civiles & par des parricides. Les successeurs du législateur *Justinien* avilissaient le nom de l'empire. *Maurice* venait d'être détrôné par les armes de *Phocas*, & par les intrigues du patriarche *Cyriaque* & de quelques évêques, que *Phocas* punit ensuite de l'avoir servi. Le sang de *Maurice* & de ses cinq fils avait coulé sous la main du bourreau; & le pape *Grégoire le grand*, ennemi des patriarches de Constantinople, tâchait d'attirer le tyran *Phocas* dans son parti, en lui prodiguant des louanges, & en condamnant la mémoire de *Maurice*, qu'il avait loué pendant sa vie.

L'empire de Rome en occident était anéanti; un déluge de barbares, Goths, Hérules, Huns, Vandales, Francs, inondait l'Europe, quand *Mahomet* jettait, dans les déserts de l'Arabie, les fondemens de la religion & de la puissance musulmane

CHAPITRE SIXIEME.

De l'Arabie, & de Mahomet.

DE tous les législateurs & de tous les couquérans, il n'en est aucun dont la vie ait été écrite avec plus d'authenticité & dans un plus grand détail par ses contemporains: ôtez de cette vie les prodiges dont cette partie du monde fut toujours infatuée, le reste est d'une vérité reconnue. Il naquit dans la ville de Mecca, que nous nommons la Mecque, l'an 579 de notre ére vulgaire au mois d'Avril. Son père s'ap-

Digitized by Google

pelait *Abdala*, sa mère *Emina* : il n'est pas douteux que sa famille ne fût une des plus considérées de la première tribu, qui était celle des Coracites. Mais la généalogie qui le fait descendre d'*Abraham* en droite ligne, est une de ces fables inventées par ce desir si naturel d'en imposer aux hommes. CH. VI.

Mœurs des Arabes. Les mœurs & les superstitions des premiers âges que nous connaissons, s'étaient conservées dans l'Arabie. On le voit par le vœu que fit son grand-père *Abdala Moutaleb* de sacrifier un de ses enfans. Une prêtresse de la Mecque lui ordonna de racheter ce fils pour quelques chameaux, que l'exagération arabe fait monter au nombre de cent. Cette prêtresse était consacrée au culte d'une étoile qu'on croit avoir été celle de *Sirius* ; car chaque tribu avait son étoile ou sa planète (*a*). On rendait aussi un culte à des génies, à des dieux mitoyens ; mais on reconnaissait un Dieu supérieur ; & c'est en quoi presque tous les peuples se sont accordés.

Enfance de Mahomet. *Abdala Moutaleb* vécut, dit-on, cent dix ans ; son petit-fils *Mahomet* porta les armes dès l'âge de quatorze ans dans une guerre sur les confins de la Syrie ; réduit à la pauvreté, un de ses oncle le donna pour facteur à une veuve nommée *Cadishé*, qui faisait en Syrie un négoce considérable ; il avait alors vingt-cinq ans. Cette veuve épousa bientôt son facteur, & l'oncle de *Mahomet* qui fit ce mariage donna douze onces d'or à son neveu : environ neuf cents francs de notre monnoie furent tout le patrimoine de celui qui devait changer la face de la plus grande & de la plus belle partie du monde. Il vécut obscur avec sa première femme *Cadishé*, jusqu'à l'âge de quarante ans. Il ne déploya qu'à cet âge les talens qui le rendaient supérieur à ses compatriotes. Il avait une éloquence vive & forte, dépouillée d'art & de méthode, telle qu'il la fallait à des Arabes ; un air d'autorité & d'insinuation, animé par des yeux perçans & par une physionomie heureuse, l'intrépidité d'*Alexandre*, sa libéralité, & la sobriété dont *Alexandre* aurait eu besoin pour être un grand-homme en tout.

Marié à vingt-cinq ans.

Son caractère.

L'amour, qu'un tempéramment ardent lui rendait nécessaire

(*a*) Voyez le *Koran* & la préface du *Koran*, écrite par le savant & judicieux *Sale*, qui avoit demeuré vingt-cinq ans en Arabie.

Digitized by Google

CH. VI.

& qui lui donna tant de femmes & de concubines, n'affaiblit ni ſon courage, ni ſon application, ni ſa ſanté. C'eſt ainſi qu'en parlent les contemporains ; & ce portrait eſt juſtifié par ſes actions.

Après avoir bien connu le caractère de ſes concitoyens, leur ignorance, leur crédulité & leur diſpoſition à l'enthouſiaſme, il vit qu'il pouvait s'ériger en prophete. Il forma le deſſein d'abolir dans ſa patrie le ſabiſme, qui conſiſte dans le mélange du culte de Dieu & celui des aſtres, le judaïſme deteſté de toutes les nations, & qui prenait une grande ſupériorité dans l'Arabie, enfin le chriſtianiſme qu'il ne connaiſſait que par les abus de pluſieurs ſectes répandues autour de ſon pays ; il prétendait rétablir le culte ſimple d'*Abraham* ou *Ibrahim*, dont il ſe croyait deſcendu, & rappeler les hommes à l'unité d'un Dieu, dogme qu'il s'imaginait être défiguré dans toutes les religions. C'eſt en effet ce qu'il déclare expreſſément dans le troiſiéme *Sura* ou chapitre de ſon Koran. *Dieu connaît, & vous ne connaiſſez pas.* Abraham *n'était ni Juif ni chrétien, mais il était de la vraie religion. Son cœur était réſigné à Dieu ; il n'était point du nombre des idolâtres.*

D'abord prophete chez lui.

Il eſt à croire que *Mahomet* comme tous les enthouſiaſtes, violemment frappé de ſes idées, les débita d'abord de bonne foi, les fortifia par des réveries, ſe trompa lui-même en trompant les autres, & appuya enfin par des fouberies néceſſaires une doctrine qu'il croyait bonne. Il commença par ſe faire croire dans ſa maiſon, ce qui était probablement le plus difficile ; ſa femme & le jeune *Aly* mari de ſa fille *Fatime* furent ſes premiers diſciples. Ses concitoyens s'élevèrent contre lui ; il devait bien s'y attendre : ſa réponſe aux menaces des Coracites marque à la fois ſon caractère & la manière de s'exprimer commune à ſa nation. *Quand vous viendrez à moi*, dit-il, *avec le ſoleil à la droite & la lune à la gauche, je ne reculerai pas dans ma carrière.*

Ses premiers diſciples.

Il n'avait encore que ſeize diſciples, en comptant quatre femmes, quand il fut obligé de les faire ſortir de la Mecque où ils étaient perſécutés, & de les envoyer prêcher ſa religion en Ethiopie ; pour lui il oſa reſter à la Mecque, où il affronta ſes ennemis, & il fit de nouveaux proſélites qu'il envoya

Digitized by Google

voya encore en Ethiopie au nombre de cent. Ce qui affermit le plus sa religion naissante, ce fut la conversion d'*Omar* qui l'avait long-tems persécuté. *Omar*, qui depuis devint un si grand conquérant, s'écria dans une assemblée nombreuse; *J'atteste qu'il n'y a qu'un Dieu, qu'il n'a ni compagnon, ni associé, & que Mahomet est son serviteur & son prophete.* C. H. VI.

Le nombre de ses ennemis l'emportait encore sur ses partisans. Ses disciples se répandirent dans Médine; ils y formèrent une faction considérable. *Mahomet* persécuté dans la Mecque, & condamné à mort, s'enfuit à Médine. Cette fuite qu'on nomme *Egire*, devint l'époque de sa gloire & de la fondation de son empire. De fugitif il devint conquérant. S'il n'avait pas été persécuté, il n'aurait peut-être pas réussi. Réfugié à Médine, il y persuada le peuple & l'asservit. Il battit d'abord avec cent treize hommes les Mecquois qui étaient venus fondre sur lui au nombre de mille. Cette victoire, qui fut un miracle aux yeux de ses sectateurs, les persuada que Dieu combattait pour eux comme pour lui. Dès la première victoire, ils espérèrent la conquête du monde. *Mahomet* prit la Mecque, vit ses persécuteurs à ses pieds, conquit en neuf ans, par la parole & par les armes, toute l'Arabie, pays aussi grand que la Perse, & que les Perses ni les Romains n'avaient pu conquérir. Il se trouvait à la tête de quarante mille hommes tous enyvrés de son enthousiasme. Dans ses premiers succès, il avait écrit au roi de Perse *Cosroès second*, à l'empereur *Héraclius*, au prince des Coptes gouverneur d'Egypte, au roi des Abissins, à un roi nommé *Mondar*, qui régnait dans une province près du golphe Persique.

Il osa leur proposer d'embrasser sa religion; & ce qui est étrange, c'est que de ces princes il y en eut deux qui se firent mahométans; ce furent le roi d'Abissinie & ce *Mondar*. *Cosroès* déchira la lettre de *Mahomet* avec indignation. *Héraclius* répondit par des présens. Le prince des Coptes lui envoya une fille qui passait pour un chef-d'œuvre de la nature, & qu'on appelait *belle Marie*.

Mahomet au bout de neuf ans se croyant assez fort pour étendre ses conquêtes & sa religion chez les Grecs & chez les Perses, commença par attaquer la Syrie soumise alors à *Héra-* *Il attaque l'empire Romain.*

Digitized by Google

CH. VI. *clius*, & lui prit quelques villes. Cet empereur, entêté de disputes métaphysiques de religion, & qui avait pris le parti des monothelites, essuya en peu de tems deux propositions bien singulières; l'une de la part de *Cosroès second*, qui l'avait long-temps vaincu, & l'autre de la part de *Mahomet*. *Cosroès* voulait qu'*Héraclius* embrassât la religion des mages, & *Mahomet* qu'il se fît musulman.

Ses progrès. Le nouveau prophete donnait le choix à ceux qu'il voulait subjuguer, d'embrasser sa secte, ou de payer un tribut. Ce tribut était réglé par l'alcoran à treize dragmes d'argent par an pour chaque chef de famille. Une taxe si modique est une preuve que les peuples qu'il soumit étaient pauvres. Le tribut a augmenté depuis. De tous les législateurs qui ont fondé des religions, il est le seul qui ait étendu la sienne par les conquêtes. D'autres peuples ont porté leur culte avec le fer & le feu chez des nations étrangères; mais nul fondateur de secte n'avait été conquérant. Ce privilége unique est aux yeux des musulmans l'argument le plus fort, que la Divinité prit soin elle-même de seconder leur prophete.

Sa mort. Enfin *Mahomet*, maître de l'Arabie, & redoutable à tous ses voisins, attaqué d'une maladie mortelle à Médine à l'âge
632. de soixante & trois ans & demi, voulut que ses derniers momens parussent ceux d'un héros & d'un juste : *Que celui à qui j'ai fait violence & injustice paraisse*, s'écria-t-il, *& je suis prêt de lui faire réparation.* Un homme se leva, qui lui redemanda quelque argent; *Mahomet* le lui fit donner, & expira peu de tems après, regardé comme un grand-homme par ceux même qui savaient qu'il était un imposteur, & révéré comme un prophete par tout le reste.

Mahomet savant pour son tems. Ce n'était pas sans doute un ignorant, comme quelques-uns l'ont prétendu. Il fallait bien même qu'il fût très-savant pour sa nation & pour son tems, puisqu'on a de lui quelques aphorismes de médecine, & qu'il réforma le calendrier des Arabes comme *César* celui des Romains. Il se donne à la vérité le titre de prophete non lettré; mais on peut savoir écrire & ne pas s'arroger le nom de savant. Il était poëte; la plupart des derniers versets de ses chapitres sont rimés, le reste est en prose cadencée. La poësie ne servit pas peu à rendre son

Digitized by Google

alcoran respectable. Les Arabes faisaient un très-grand cas de la poésie, & lorsqu'il y avait un poëte dans une tribu, les autres tribus envoyaient une ambassade de félicitation à celle qui avait produit un auteur qu'on regardait comme inspiré, & comme utile. On affichait les meilleures poésies dans le temple de la Mecque ; & quand on y afficha le second chapitre de *Mahomet*, qui commence ainsi : *Il ne faut point douter, c'est ici la science des justes, de ceux qui croyent aux mystères, qui prient quand il le faut, qui donnent avec générosité*, &c. alors le premier poëte de la Mecque, nommé *Abid*, déchira ses propres vers affichés au temple, admira *Mahomet* & se rangea sous sa loi. Voilà des mœurs, des usages, des faits si différens de tout ce qui se passe parmi nous, qu'ils doivent nous montrer combien le tableau de l'univers est varié, & combien nous devons être en garde contre notre habitude de juger de tout par nos usages. CH. VI.

Les Arabes contemporains écrivirent la vie de *Mahomet* dans le plus grand détail. Tout y respire la simplicité barbare des tems qu'on nomme héroïques. Son contract de mariage avec sa première femme *Cadishé* est exprimé en ces mots : *Attendu que Cadishé est amoureuse de Mahomet, & Mahomet pareillement amoureux d'elle.* On voit quels repas apprêtaient ses femmes : on apprend le nom de ses épées, & de ses chevaux. On peut remarquer sur-tout dans son peuple des mœurs conformes à celles des anciens Hébreux, (je ne parle ici que des mœurs) la même ardeur à courir au combat au nom de la Divinité, la même soif du butin, le même partage des dépouilles, & tout se rapportant à cet objet. *Naïveté des écrivains orientaux.*

Mais en ne considérant ici que les choses humaines, & en faisant toujours abstraction des jugemens de Dieu, & de ses voies inconnues, pourquoi *Mahomet* & ses successeurs, qui commencèrent leurs conquêtes précisément comme les Juifs, firent-ils de si grandes choses, & les Juifs de si petites ? Ne serait-ce point parce que les musulmans eurent le plus grand soin de soumettre les vaincus à leur religion, tantôt par la force, tantôt par la persuasion ? Les Hébreux au contraire n'associèrent guères les étrangers à leur culte. Les musulmans Arabes incorporèrent à eux les autres nations ; les Hébreux *Arabes infiniment supérieurs aux Juifs.*

Digitized by Google

CH. VI. s'en tirent toujours séparés. Il paraît enfin que les Arabes eurent un enthousiasme plus courageux, une politique plus généreuse & plus hardie. Le peuple Hébreu avait en horreur les autres nations, & craignait toujours d'être asservi. Le peuple Arabe au contraire voulut attirer tout à lui, & se crut fait pour dominer.

Si ces Ismaëlites ressemblaient aux Juifs par l'enthousiasme & par la soif du pillage, ils étaient prodigieusement supérieurs par le courage, par la grandeur d'ame, par la magnanimité : leur histoire, ou vraie ou fabuleuse avant *Mahomet*, est remplie d'exemples d'amitié tels que la Grèce en inventa dans les fables de *Pilade* & d'*Oreste*, de *Thésée* & de *Pirritoüs*. L'histoire des Barmécides n'est qu'une suite de générosités inouïes qui élèvent l'ame. Ces traits caractérisent une nation. On ne voit au contraire dans toutes les annales du peuple Hébreu aucune action généreuse. Ils ne connaissent ni l'hospitalité, ni la libéralité, ni la clémence. Leur souverain bonheur est d'exercer l'usure avec les étrangers ; & cet esprit d'usure, principe de toute lâcheté, est tellement enraciné dans leurs cœurs, que c'est l'objet continuel des figures qu'ils emploient dans l'espèce d'éloquence qui leur est propre. Leur gloire est de mettre à feu & à sang les petits villages dont ils peuvent s'emparer. Ils égorgent les vieillards & les enfans ; ils ne réservent que les filles nubiles ; ils assassinent leurs maîtres quand ils sont esclaves ; ils ne savent jamais pardonner quand ils sont vainqueurs ; ils sont les ennemis du genre humain. Nulle politesse, nulle science, nul art perfectionné dans aucun tems chez cette nation atroce. Mais dès le second siecle de l'égire, les Arabes deviennent les précepteurs de l'Europe dans les sciences & dans les arts, malgré leur loi qui semble l'ennemie des arts.

Abubéker. La dernière volonté de *Mahomet* ne fut point exécutée. Il avait nommé *Aly* son gendre, époux de *Fatime*, pour l'héritier de son empire. Mais l'ambition, qui l'emporte sur le fanatisme même, engagea les chefs de son armée à déclarer calife, c'est-à-dire, vicaire du prophete, le vieux *Abubéker* son beau-père, dans l'espérance qu'ils pourraient bientôt eux-mêmes partager la succession. *Aly* resta dans l'Arabie, attendant le tems de se signaler.

Digitized by Google

CH. VI.

Cette diviſion fut la première ſemence du grand ſchiſme qui ſépare aujourd'hui les ſectateurs d'*Omar* & ceux d'*Aly*, les Sunni & les Chias, les Turcs & les Perſans modernes.

Abubéker raſſembla d'abord en un corps les feuilles éparſes de l'alcoran. On lut, en préſence de tous les chefs, les chapitres de ce livre, écrits les uns ſur des feuilles de palmier, les autres ſur du parchemin, & on établit ainſi ſon authenticité invariable. Le reſpect ſuperſtitieux pour ce livre alla juſqu'à ſe perſuader que l'original avait été écrit dans le ciel. Toute la queſtion fut de ſavoir s'il avait été écrit de toute éternité, ou ſeulement au tems de *Mahomet*. Les plus dévots ſe déclarèrent pour l'éternité.

Bientôt *Abubéker* mena ſes muſulmans en Paleſtine, & y défit le frère d'*Héraclius*. Il mourut peu après avec la réputation du plus généreux de tous les hommes, n'ayant jamais pris pour lui qu'environ quarante ſous de notre monnoie par jour de tout le butin qu'on partageait, & ayant fait voir combien le mépris des petits intérêts peut s'accorder avec l'ambition que les grands intérêts inſpirent.

Teſtament remarquable d'Abubéker.

Abubéker paſſe chez les *Oſmanlis* pour un grand-homme & pour un muſulman fidèle. C'eſt un des ſaints de l'alcoran. Les Arabes rapportent ſon teſtament conçu en ces termes : *Au nom de Dieu très-miſéricordieux, voici le teſtament d'*Abubéker, *fait dans le tems qu'il allait paſſer de ce monde à l'autre, dans le tems où les infidèles croient, où les impies ceſſent de douter, & où les menteurs diſent la vérité.* Ce début ſemble être d'un homme perſuadé. Cependant *Abubeker*, beau-pere de *Mahomet*, avait vu ce prophete de bien près. Il faut qu'il ait été trompé lui-même par le prophete, ou qu'il ait été le complice d'une impoſture illuſtre qu'il regardait comme néceſſaire. Sa place lui ordonnait d'en impoſer aux hommes pendant ſa vie & à ſa mort.

Omar.

Omar, élu après lui, fut un des plus rapides conquérans qui ayent déſolé la terre. Il prend d'abord Damas, célèbre par la fertilité de ſon territoire, par les ouvrages d'acier les meilleurs de l'univers, par ces étoffes de ſoie qui portent encore ſon nom. Il chaſſe de la Syrie & de la Phénicie les Grecs qu'on appelait Romains. Il reçoit à compoſition, après un

Digitized by Google

CH. VI. long siége, la ville de Jérusalem, presque toujours occupée par des étrangers, qui se succédèrent les uns aux autres depuis que *David* l'eut enlevée à ses anciens citoyens : ce qui mérite la plus grande attention, c'est qu'il laissa aux Juifs & aux chrétiens, habitans de Jérusalem, une pleine liberté de conscience.

Année 15 de l'Hégire, 636 de l'ère vulgaire.

Dans le même tems les lieutenans d'*Omar* s'avançaient en Perse. Le dernier des rois Persans, que nous appellons *Hormisdas IV*, livre bataille aux Arabes à quelques lieues de Madain, devenue la capitale de cet empire. Il perd la bataille & la vie. Les Perses passent sous la domination d'*Omar* plus facilement qu'ils n'avaient subi le joug d'*Alexandre*.

Alors tomba cette ancienne religion des mages, que le vainqueur de *Darius* avait respectée ; car il ne toucha jamais au culte des peuples vaincus.

Des mages. Les mages, adorateurs d'un seul Dieu, ennemis de tout simulacre, révéraient dans le feu qui donne la vie à la nature, l'emblême de la Divinité. Ils regardaient leur religion comme la plus ancienne & la plus pure. La connaissance qu'ils avaient des mathématiques, de l'astronomie & de l'histoire, augmentait leur mépris pour leurs vainqueurs alors ignorans. Ils ne purent abandonner une religion consacrée par tant de siecles pour une secte ennemie qui venait de naître. La plupart se retirèrent aux extrêmités de la Perse & de l'Inde. C'est là qu'ils vivent aujourd'hui sous le nom de *Gaures* ou de *Guèbres*, de *Parsis* ; d'*Ignicoles*, ne se mariant qu'entre eux, entretenant le feu sacré, fidèles à ce qu'ils connaissent de leur ancien culte ; mais ignorans, mépriſés, &, à leur pauvreté près, semblables aux Juifs si long-temps dispersés sans s'allier aux autres nations, & plus encore aux banians, qui ne sont établis & dispersés que dans l'Inde, & en Perse. Il resta un grand nombre de familles Guèbres ou Ignicoles à Hispahan, jusqu'au tems de *Sha-Abbas* qui les bannit, comme *Isabelle* chassa les Juifs d'Espagne. Ils ne furent tolérés dans les fauxbourgs de cette ville que sous ses successeurs. Les Ignicoles maudissent depuis long-tems dans leurs prières *Alexandre* & *Mahomet*. Il est à croire qu'ils y ont joint *Sha-Abbas*.

Tandis qu'un lieutenant d'*Omar* subjugue la Perse, un autre

Digitized by Google

enlève l'Egypte entière aux Romains, & une grande partie de la Libye. C'eſt dans cette conquête qu'eſt brûlée la fameuſe bibliothèque d'Alexandrie, monument des connaiſſances & des erreurs des hommes, commencée par *Ptolomée Philadelphe*, & augmentée par tant de rois. Alors les Sarraſins ne voulaient de ſcience que l'alcoran; mais ils faiſaient déja voir que leur génie pouvait s'étendre à tout. L'entrepriſe de renouveller en Egypte l'ancien canal creuſé par les rois, & rétabli enſuite par *Trajan*, & de rejoindre ainſi le Nil à la mer rouge, eſt digne des ſiecles les plus éclairés. Un gouverneur d'Egypte entreprend ce grand travail ſous le califat d'*Omar*, & en vient à bout. Quelle différence entre le génie des Arabes, & celui des Turcs! Ceux-ci ont laiſſé périr un ouvrage dont la conſervation valait mieux que la conquête d'une grande province.

CH. VI. *Bibliothèque d'Alexandrie brûlée.*

Les amateurs de l'antiquité, ceux qui ſe plaiſent à comparer les génies des nations, verront avec plaiſir comme les mœurs, les uſages du tems de *Mahomet*, d'*Abubéker*, d'*Omar* reſſemblaient aux mœurs antiques dont *Homère* a été le peintre fidèle. On voit les chefs défier à un combat ſingulier les chefs ennemis; on les voit s'avancer hors des rangs & combattre aux yeux des deux armées ſpectatrices immobiles. Ils s'interrogent l'un l'autre, ils ſe parlent, ils ſe bravent, ils invoquent Dieu avant d'en venir aux mains. On livra pluſieurs combats ſinguliers dans ce genre, au ſiége de Damas.

Mœurs des Arabes ſemblables à celles des guerriers de l'Iliade.

Il eſt évident que les combats des Amazones dont parlent *Homère* & *Hérodote*, ne ſont point fondés ſur des fables. Les femmes de la tribu d'*Imiar*, de l'Arabie heureuſe, étaient guerrières, & combattaient dans les armées d'*Abubéker* & d'*Omar*. On ne doit pas croire qu'il y ait jamais eu un royaume des Amazones, où les femmes vécuſſent ſans hommes. Mais dans les tems & dans les pays où l'on menait une vie agreſte & paſtorale, il n'eſt pas ſurprenant que des femmes auſſi durement élevées que les hommes ayent quelquefois combattu comme eux. On voit ſur-tout au ſiége de Damas une de ces femmes de la tribu d'*Imiar*, venger la mort de ſon mari tué à ſes côtés, & percer d'un coup de fléche le commandant de la ville. Rien ne juſtifie plus l'*Arioſte* & le

Digitized by Google

CH. VI.

Taſſe, qui dans leurs poëmes font combattre tant d'héroïnes. L'hiſtoire vous en préſentera plus d'une dans les tems de la chevalerie. Ces uſages toujours très-rares paraiſſent aujourd'hui incroyables, ſur-tout depuis que l'artillerie ne laiſſe plus agir la valeur, l'adreſſe, l'agilité de chaque combattant, & où les armées ſont devenues des eſpèces de machines régulières qui ſe meuvent comme par des reſſorts.

Les diſcours des héros Arabes à la tête des armées, ou dans les combats ſinguliers, ou en jurant des trêves, tiennent tous de ce naturel qu'on trouve dans *Homère*; mais ils ont incomparablement plus d'enthouſiaſme & de ſublime.

Vers l'an 11 de l'égire, dans une bataille entre l'armée d'*Héraclius* & celle des Sarraſins, le général mahométan nommé *Dérar* eſt pris; les Arabes en ſont épouvantés. *Raſi* un de leurs capitaines court à eux, *Qu'importe*, leur dit-il, *que* Dérar *ſoit pris ou mort? Dieu eſt vivant & vous regarde, combattez*; il leur fait tourner tête & remporte la victoire.

Un autre s'écrie, *Voilà le ciel, combattez pour Dieu, & il vous donnera la terre.*

Le général *Kaled* prend dans Damas la fille d'*Héraclius*, & la renvoie ſans rançon; on lui demande pourquoi il en uſe ainſi; c'eſt, dit-il, que j'eſpère reprendre bientôt la fille avec le pere dans Conſtantinople.

Quand le calife *Mohavia* prêt d'expirer, l'an 60 de l'égire, fit aſſurer à ſon fils *Yeſud* le trône des califes, qui juſqu'alors était électif, il dit, *Grand Dieu! ſi j'ai établi mon fils dans le califat, parce que je l'en ai cru digne, je te prie d'affirmer mon fils ſur le trône; mais ſi je n'ai agi que comme pere, je te prie de l'en précipiter.*

Tout ce qui arrive alors, caractériſe un peuple ſupérieur. Les ſuccès de ce peuple conquérant ſemblent dus encore plus à l'enthouſiaſme qui l'anime, qu'à ſes conducteurs: car *Omar* eſt aſſaſſiné par un eſclave Perſe en 653. *Otman* ſon ſucceſſeur l'eſt en 655 dans une émeute. *Aly* ce fameux gendre de *Mahomet* n'eſt élu, & ne gouverne qu'au milieu des troubles. Il meurt aſſaſſiné au bout de cinq ans comme ſes prédéceſſeurs, & cependant les armes muſulmanes ſont toujours heureuſes. Ce calife *Aly*, que les Perſans revèrent aujourd'hui, & dont ils

Digitized by Google

ils suivent les principes en opposition à ceux d'*Omar*, avait transféré le siége des califes de la ville de Médine, où *Mahomet* est enseveli, dans la ville de Couffa, sur les bords de l'Euphrate : à peine en reste-t-il aujourd'hui des ruines. C'est le sort de Babylone, de Séleucie, & de toutes les anciennes villes de la Chaldée, qui n'étaient bâties que de briques. CH. VI.

Il est évident que le génie du peuple Arabe mis en mouvement par *Mahomet*, fit tout de lui-même pendant près de trois siecles, & ressembla en cela au génie des anciens Romains. C'est en effet sous *Valid*, le moins guerrier des califes, que se font les plus grandes conquêtes. Un de ses généraux étend son empire jusqu'à Samarkande en 707. Un autre attaque en même temps l'empire des Grecs vers la mer noire. Un autre en 711 passe d'Egypte en Espagne, soumise aisément tour à tour par les Carthaginois, par les Romains, par les Goths & Vandales, & enfin par ces Arabes qu'on nomme *Maures*. Ils y établirent d'abord le royaume de Cordoue. Le sultan d'Egypte secoue à la vérité le joug du grand calife de Bagdat, & *Abderame* gouverneur de l'Espagne conquise ne reconnaît plus le sultan d'Egypte : cependant tout plie encore sous les armes musulmanes. *Beaux siecles des Arabes.*

Cet *Abdérame*, petit-fils du calife *Hésham*, prend les royaumes de Castille, de Navarre, de Portugal, d'Arragon. Il s'établit en Languedoc ; il s'empare de la Guienne, & du Poitou ; & sans *Charles Martel* qui lui ôta la victoire & la vie, la France était une province mahométane.

Après le regne de dix-neuf califes de la maison des *Ommiades*, commence la dynastie des califes Abassides vers l'an 752 de notre ére. *Abougiafard Almanzor*, second calife Abassside, fixa le siége de ce grand empire à Bagdat au-delà de l'Euphrate dans la Chaldée. Les Turcs disent qu'il en jetta les fondemens. Les Persans assurent qu'elle était très-ancienne, & qu'il ne fit que la réparer. C'est cette ville qu'on appelle quelquefois Babylone, & qui a été le sujet de tant de guerres entre la Perse & la Turquie.

La domination des califes dura six cent cinquante-cinq ans ; despotiques dans la religion, comme dans le gouvernement, ils n'étaient point adorés ainsi que le grand Lama, mais ils avaient

Digitized by Google

VI. une autorité plus réelle, & dans les temps même de leur décadence, ils furent reſpectés des princes qui les perſécutaient. Tous ces ſultans Turcs, Arabes, Tartares, reçurent l'inveſtiture des califes, avec bien moins de conteſtation, que pluſieurs princes chrétiens ne l'ont reçue des papes. On ne baiſait point les pieds du calife, mais on ſe proſternait ſur le ſeuil de ſon palais.

Si jamais puiſſance a menacé toute la terre, c'eſt celle de ces califes ; car ils avaient le droit du trône & de l'autel, du glaive & de l'enthouſiaſme. Leurs ordres étaient autant d'oracles, & leurs ſoldats autant de fanatiques.

Dès l'an 671 ils aſſiégèrent Conſtantinople, qui devait un jour devenir mahométane ; les diviſions, preſque inévitables parmi tant de chefs audacieux n'arrêtèrent pas leurs conquêtes. Ils reſſemblèrent en ce point aux anciens Romains, qui parmi leurs guerres civiles avaient ſubjugué l'Aſie mineure.

A meſure que les mahométans devinrent puiſſans, ils ſe polirent. Ces califes, toujours reconnus pour ſouverains de la religion, & en apparence de l'empire, par ceux qui ne reçoivent plus leurs ordres de ſi loin, tranquilles dans leur nouvelle Babylone, y font bientôt renaître les arts. *Aaron al Rachild*, contemporain de *Charlemagne*, plus reſpecté que ſes prédéceſſeurs, & qui ſut ſe faire obéir juſqu'en Eſpagne & aux Indes, ranima les ſciences, fit fleurir les arts agréables & utiles, attira les gens de lettres; compoſa des vers, & fit ſuccéder dans ſes vaſtes états la politeſſe à la barbarie. Sous lui les Arabes, qui adoptaient déja les chiffres indiens, les apportèrent en Europe. Nous ne connumes en Allemagne & en France le cours des aſtres, que par le moyen de ces mêmes Arabes. Le mot ſeul d'*Almanach* en eſt encore un témoignage.

Aaron el Rachild.

Arts des Arabes.

L'almageſte de *Ptolomée* fut alors traduit du grec en arabe par l'aſtronome *Ben-Honaïn*. Le calife *Almamon* fit meſurer géométriquement un degré du méridien, pour déterminer la grandeur de la terre : opération qui n'a été faite en France que plus de neuf cents ans après ſous *Louis XIV*. Ce même aſtronome *Ben-Honaïn* pouſſa ſes obſervations aſſez loin, reconnut ou que *Ptolomée* avait fixé la plus grande déclinaiſon du ſoleil

Digitized by Google

trop au septentrion, ou que l'obliquité de l'écliptique avait changé. Il vit même que la période de trente-six mille ans qu'on avait assignée au mouvement prétendu des étoiles fixes d'occident en orient, devait être beaucoup raccourcie. CH. VI.

La chymie & la médecine étaient cultivées par les Arabes. La chymie, perfectionnée aujourd'hui par nous, ne nous fut connue que par eux. Nous leur devons de nouveaux remèdes, qu'on nomme les *minoratifs*, plus doux & plus salutaires que ceux qui étaient auparavant en usage dans l'école d'*Hippocrate* & de *Galien*. L'algèbre fut une de leurs inventions. Ce terme le montre encore assez ; soit qu'il dérive du mot *Algiabarat*, soit plutôt qu'il porte le nom du fameux Arabe *Geber* qui enseignait cet art dans notre huitiéme siecle. Enfin, dès le second siecle de *Mahomet*, il fallut que les chrétiens d'occident s'instruisissent chez les musulmans.

Beaux vers arabes.

Une preuve infaillible de la supériorité d'une nation dans les arts de l'esprit, c'est la culture perfectionnée de la poësie. Je ne parle pas de cette poësie enflée & giganteſque, de ce ramas de lieux communs insipides sur le soleil, la lune & les étoiles, les montagnes & les mers : mais de cette poësie sage & hardie, telle qu'elle fleurit du temps d'*Auguste*, telle qu'on l'a vû renaître sous *Louis XIV*. Cette poësie d'image & de sentiment fut connue du temps d'*Aaron al Rachild*. En voici entre autres exemples un qui m'a frappé, & que je rapporte ici parce qu'il est court. Il s'agit de la célèbre disgrace de *Giafar le Barmécide*.

Mortel, faible mortel, à qui le sort prospère
Fait goûter de ses dons les charmes dangereux,
Connai quelle est des rois la faveur passagère,
Contemple *Barmécide*, & tremble d'être heureux.

Ce dernier vers sur-tout est traduit mot à mot. Rien ne me paraît plus beau que *tremble d'être heureux*. La langue arabe avait l'avantage d'être perfectionnée depuis long-temps ; elle était fixée avant *Mahomet*, & ne s'est point altérée depuis. Aucun des jargons qu'on parlait alors en Europe, n'a pas seulement laissé la moindre trace. De quelque côté que nous

Digitized by Google

CH. VII.

nous tournions, il faut avouer que nous n'existons que d'hier. Nous allons plus loin que les autres peuples en plus d'un genre, & c'est peut-être parce que nous sommes venus les derniers.

CHAPITRE SEPTIEME.

De l'alcoran & de la loi musulmane. Examen si la religion musulmane était nouvelle, & si elle a été persécutante.

LE précédent chapitre a pû nous donner quelque connaissance des mœurs de *Mahomet* & de ses Arabes, par qui une grande partie de la terre éprouva une révolution si grande & si prompte. Il faut tracer à présent une peinture fidèle de leur religion.

C'est un préjugé répandu parmi nous, que le mahométisme n'a fait de si grands progrès que parce qu'il favorise les inclinations voluptueuses. On ne fait pas réflexion que toutes les anciennes religions de l'orient ont admis la pluralité des femmes. *Mahomet* réduisit à quatre le nombre illimité jusqu'alors. Il est dit que *David* avait dix-huit femmes, & *Salomon* trois cents avec sept cents concubines. Ces rois buvaient du vin avec leurs compagnes. C'était donc la religion juive qui était voluptueuse, & celle de *Mahomet* était sévère.

Polygamie. C'est un grand problême parmi les politiques, si la polygamie est utile à la société & à la propagation. L'orient a décidé cette question dans tous les siecles, & la nature est d'accord avec les peuples orientaux, dans presque toute espèce animale, chez qui plusieurs femelles n'ont qu'un mâle. Le temps perdu par les grossesses, par les couches, par les incommodités naturelles aux femmes, semble exiger que ce temps soit réparé. Les femmes dans les climats chauds cessent de bonne heure d'être belles & fécondes. Un chef de famille, qui met sa gloire & sa prospérité dans un grand nombre d'enfans, a besoin d'une femme qui remplace une épouse inutile,

Digitized by Google

Les loix de l'occident ſemblent plus favorables aux femmes, celles de l'orient aux hommes & à l'état; il n'eſt point d'objet de légiſlation qui ne puiſſe être un ſujet de diſpute. Ce n'eſt pas ici la place d'une diſſertation ; notre objet eſt de peindre les hommes plutôt que de les juger. CH. VII.

Paradis de Mahomet le même que chez tous les anciens.

On déclame tous les jours contre le paradis ſenſuel de *Mahomet ;* mais l'antiquité n'en avait jamais connu d'autre. *Hercule* épouſa *Hébé* dans le ciel, pour récompenſe des peines qu'il avait éprouvées ſur la terre. Les héros buvaient le nectar avec les Dieux ; & puiſque l'homme était ſuppoſé reſſuſciter avec ſes ſens, il était naturel de ſuppoſer auſſi qu'il goûterait, ſoit dans un jardin, ſoit dans quelque autre globe, les plaiſirs propres aux ſens qui doivent jouir, puiſqu'ils ſubſiſtent. Cette créance même fut celle des peres de l'égliſe du ſecond & du troiſième ſiecle. C'eſt ce qu'atteſtent préciſément *St. Juſtin* dans la ſeconde partie de ſes dialogues : *Jéruſalem*, dit-il, *ſera agrandie & embellie, pour recevoir les ſaints, qui jouiront pendant mille ans de tous les plaiſirs des ſens.*

Cent auteurs qui en ont copié un, ont écrit que c'était un moine *Neſtorien* qui avait compoſé l'alcoran. Les uns ont nommé ce moine *Sergius*, les autres *Boheira.* Mais il eſt évident que les chapitres de l'alcoran furent écrits ſuivant l'occurrence, dans les voyages de *Mahomet*, & dans ſes expéditions militaires. Avait-il toujours ce moine avec lui ? On a crû encore ſur un paſſage équivoque de ce livre, que *Mahomet* ne ſavait ni lire ni écrire. Comment un homme qui avait fait le commerce vingt années, un poëte, un médecin, un légiſlateur, aurait-il ignoré ce que les moindres enfans de ſa tribu apprenaient ?

L'alcoran.

Le *Koram*, que je nomme ici *Alcoran*, pour me conformer à notre vicieux uſage, veut dire, *le livre* ou *la lecture.* Ce n'eſt point un livre hiſtorique dans lequel on ait voulu imiter les livres des Hébreux, & nos évangiles ; ce n'eſt pas non plus un livre purement de loix comme le Lévitique ou le Deuteronome, ni un recueil de pſeaumes & de cantiques, ni une viſion prophétique & allégorique dans le goût de l'Apocalypſe. C'eſt un mélange de tous ces divers genres, un aſſemblage de ſermons dans leſquels on trouve quelques faits hiſ-

Digitized by Google

CH. VII.

toriques, quelques viſions, des révélations, des loix religieuſes & civiles.

Le *Koran* eſt devenu le code de la juriſprudence, ainſi que la loi canonique, chez toutes les nations mahométanes. Tous les interpretes de ce livre conviennent que ſa morale eſt contenue dans ces paroles : *Recherchez qui vous chaſſe ; donnez à qui vous ôte ; pardonnez à qui vous offenſe ; faites du bien à tous ; ne conteſtez point avec les ignorans.*

Il aurait dû bien plutôt recommander de ne point diſputer avec les ſavans : mais dans cette partie du monde on ne ſe doutait pas qu'il y eût ailleurs de la ſcience & des lumières.

Parmi les déclamations incohérentes dont ce livre eſt rempli ſelon le goût oriental, on ne laiſſe pas de trouver des morceaux qui peuvent paraître ſublimes. *Mahomet*, par exemple, parlant de la ceſſation du déluge, s'exprime ainſi : *Dieu dit, Terre, englouti tes eaux : Ciel, puiſe les ondes que tu as verſées : le ciel & la terre obéirent.*

Sa définition de Dieu eſt d'un genre plus véritablement ſublime. On lui demandait quel était cet *Alla* qu'il annonçait ; *C'eſt celui*, répondit-il, *qui tient l'être de ſoi-même, & de qui les autres le tiennent ; qui n'engendre point & qui n'eſt point engendré ; & à qui rien n'eſt ſemblable dans toute l'étendue des êtres.* Cette fameuſe réponſe conſacrée dans tout l'orient, ſe trouve preſque mot à mot dans l'antépénultiéme chapitre du *Koran.*

Il eſt vrai que les contradictions, les abſurdités, les anachroniſmes ſont répandus en foule dans ce livre. On y voit ſurtout une ignorance profonde de la phyſique la plus ſimple & la plus connue. C'eſt là la pierre de touche des livres que les fauſſes religions prétendent écrits par la Divinité ; car Dieu n'eſt ni abſurde, ni ignorant ; mais le peuple qui ne voit pas ces fautes, les adore ; & les imans emploient un déluge de paroles pour les pallier.

Les commentateurs du *Koran* diſtinguent toujours le ſens poſitif & l'allégorique, la lettre & l'eſprit. On reconnaît le génie arabe dans les commentaires comme dans le texte ; un des plus autoriſés commentateurs dit, *que le* Koran *porte tantôt une face d'homme, tantôt une face de bête*, pour ſignifier l'eſprit & la lettre.

Digitized by Google

CH. VII. *Que la religion mahométane était très-ancienne.*

Une choſe qui peut ſurprendre bien des lecteurs, c'eſt qu'il n'y eut rien de nouveau dans la loi de *Mahomet*, ſinon que *Mahomet* était prophete de Dieu.

En premier lieu, l'unité d'un Etre ſuprême créateur & conſervateur était très-ancienne. Les peines & les récompenſes dans une autre vie, la croyance d'un paradis & d'un enfer avaient été admiſes chez les Chinois, les Indiens, les Perſes, les Egyptiens, les Grecs, les Romains, & enſuite chez les Juifs, & ſur-tout chez les chrétiens, dont la religion conſacra cette doctrine.

L'alcoran reconnaît des anges & des génies; & cette créance vient des anciens Perſes. Celle d'une réſurrection & d'un jugement dernier, était viſiblement puiſée dans le Talmud & dans le chriſtianiſme. Les mille ans que Dieu emploîra, ſelon *Mahomet*, à juger les hommes, & la manière dont il y procédera, ſont des acceſſoires qui n'empêchent pas quecette idée ne ſoit entiérement empruntée. Le pont aigu ſur lequel les reſſuſcités paſſeront, & du haut duquel les reprouvés tomberont en enfer, eſt tiré de la doctrine allégorique des mages.

C'eſt chez ces mêmes mages, c'eſt dans leur *Jannat* que *Mahomet* a pris l'idée d'un paradis, d'un jardin, où les hommes revivans avec tous leurs ſens perfectionnés, goûteront par ces ſens mêmes toutes les voluptés qui leur ſont propres, ſans quoi ces ſens leur ſeraient inutiles. C'eſt là qu'il a puiſé l'idée de ſes *Houris*, de ces femmes céleſtes qui ſeront le partage des élus, & que les mages appelaient *Hourani*, comme on le voit dans le *Sadder*. Il n'exclut point les femmes de ſon paradis, comme on le dit ſouvent parmi nous. Ce n'eſt qu'une raillerie ſans fondement, telle que tous les peuples en font les uns des autres. Il promet des jardins, c'eſt le nom du paradis; mais il promet pour ſouveraine béatitude la viſion, la communication de l'Etre ſuprême.

Le dogme de la prédeſtination abſolue & de la fatalité qui ſemble aujourd'hui caractériſer le mahométiſme, était l'opinion de toute l'antiquité; elle n'eſt pas moins claire dans l'Iliade que dans l'alcoran.

A l'égard des ordonnances légales, comme la circonciſion, les ablutions, les prières, le pélérinage de la Mecque, *Maho-*

Digitized by Google

CH. VII.

met ne fit que se conformer pour le fond aux usages reçus. La circoncision était pratiquée de temps immémorial chez les Arabes, chez les anciens Egyptiens, chez les peuples de la Colchide, & chez les Hébreux. Les ablutions furent toujours recommandées dans l'orient, comme un symbole de la pureté de l'ame.

Point de religion sans prières : la loi que *Mahomet* porta de prier cinq fois par jour, était gênante; & cette gêne même fut respectable. Qui aurait osé se plaindre que la créature soit obligée d'adorer cinq fois par jour son créateur?

Quant au pélérinage de la Mecque, aux cérémonies pratiquées dans le *Kaaba*, & sur la pierre noire, peu de personnes ignorent que cette dévotion était chère aux Arabes depuis un grand nombre de siecles. Le *Kaaba* passait pour le plus ancien temple du monde; & quoiqu'on y vénérât alors trois cents idoles, il était principalement sanctifié par la pierre noire, qu'on disait être le tombeau d'*Ismaël*. Loin d'abolir ce pélérinage, *Mahomet*, pour se concilier les Arabes, en fit un précepte positif.

Le jeûne était établi chez plusieurs peuples, particuliérement chez les Juifs & chez les chrétiens. *Mahomet* le rendit très-sévère, en l'étendant a un mois lunaire, pendant lequel il n'est pas permis de boire un verre d'eau, ni de fumer avant le coucher du soleil; & ce mois lunaire arrivant souvent au plus fort de l'été, le jeûne devint par-là d'une si grande rigueur, qu'on a été obligé d'y apporter des adoucissemens, sur-tout à la guerre.

Il n'y a point de religion dans laquelle on n'ait recommandé l'aumône. La mahométane est la seule qui en ait fait un précepte légal, positif, indispensable. L'alcoran ordonne de donner deux & demi pour cent de son revenu, soit en argent, soit en denrées.

Dans toutes ces ordonnances positives, vous ne trouvez rien qui ne soit consacré par les usages le plus antiques. Parmi les préceptes négatifs, c'est-à-dire, ceux qui ordonnent de s'abstenir, vous ne trouverez que la défense générale à toute une nation de boire du vin, qui soit nouvelle & particulière au mahométisme. Cette abstinence dont les musulmans se plaignent

Digitized by Google

gnent & se dispensent souvent dans les climats froids, fut ordonnée dans un climat brûlant, où le vin altérait trop aisément la santé & la raison. Mais d'ailleurs, il n'était pas nouveau que des hommes voués au service de la Divinité, se fussent abstenus de cette liqueur. Plusieurs colléges de prêtres en Egypte, en Syrie, aux Indes, les nazaréens, les récabites chez les Juifs s'étaient imposé cette mortification. CH. VII.

Elle ne fut point révoltante pour les Arabes: *Mahomet* ne prévoyait pas qu'elle deviendrait un jour presque insupportable à ses musulmans dans la Thrace, la Macédoine, la Bosnie & la Servie. Il ne savait pas que les Arabes viendraient un jour jusqu'au milieu de la France, & les Turcs mahométans devant les bastions de Vienne.

Il en est de même de la défense de manger du porc, du sang & des bêtes mortes de maladies; ce sont des préceptes de santé: le porc sur-tout est une nourriture très-dangereuse dans ces climats, aussi bien que dans la Palestine, qui en est voisine. Quand le mahométisme s'est étendu dans les pays plus froids, l'abstinence a cessé d'être raisonnable, & n'a pas cessé de subsister.

La prohibition de tous les jeux de hasard est peut-être la seule loi dont on ne puisse trouver d'exemple dans aucune religion. Elle ressemble à une loi de couvent plutôt qu'à une loi générale d'une nation. Il semble que *Mahomet* n'ait formé un peuple que pour prier, pour pleurer, & pour combattre.

Toutes ces loix, qui à la polygamie près, sont si austères, & sa doctrine qui est si simple, attirèrent bientôt à sa religion le respect & la confiance. Le dogme sur-tout de l'unité d'un Dieu, présenté sans mystère, & proportionné à l'intelligence humaine, rangea sous sa loi une foule de nations, & jusqu'à des nègres dans l'Afrique, & à des insulaires dans l'océan indien.

Cette religion s'appela l'*Islamism*, c'est-à-dire, résignation à la volonté de Dieu; & ce seul mot devait faire beaucoup de prosélites. Ce ne fut point par les armes que l'*Islamism* s'établit dans plus de la moitié de notre hémisphère, ce fut par l'enthousiasme, par la persuasion, & sur-tout par l'exemple des vainqueurs, qui a tant de force sur les vaincus. *Mahomet* dans

Digitized by Google

CH. VII. ſes premiers combats en Arabie contre les ennemis de ſon impoſture, faiſait tuer ſans miſéricorde ſes compatriotes rénitens. Il n'était pas alors aſſez puiſſant pour laiſſer vivre ceux qui pouvaient détruire ſa religion naiſſante. Mais ſi-tôt qu'elle fut affermie dans l'Arabie par la prédication & par le fer, les Arabes franchiſſant les limites de leur pays dont ils n'étaient point ſortis juſqu'alors, ne forcèrent jamais les étrangers à recevoir la religion muſulmane. Ils donnèrent toujours le choix aux peuples ſubjugués d'être muſulmans, ou de payer tribut. Ils voulaient piller, dominer, faire des eſclaves, mais non pas obliger ces eſclaves à croire. Quand il furent enſuite dépoſſédés de l'Aſie par les Turcs & par les Tartares, ils firent des proſélites de leurs vainqueurs mêmes; & des hordes de Tartares devinrent un grand peuple muſulman. Par-là on voit en effet qu'ils ont converti plus de monde qu'ils n'en ont ſubjugué.

Le peu que je viens de dire, dément bien tout ce que nos hiſtoriens, nos déclamateurs & nos préjugés nous diſent; mais la vérité doit les combattre.

Bornons-nous toujours à cette vérité hiſtorique; le légiſlateur des muſulmans, homme puiſſant & terrible, établit ſes dogmes par ſon courage & par ſes armes; cependant, ſa religion devint indulgente & tolérante. L'inſtituteur divin du chriſtianiſme vivant dans l'humilité & dans la paix, prêcha le pardon des outrages; & ſa ſainte & douce religion eſt devenue par nos fureurs la plus intolérante de toutes.

Sectes mahométanes. Les mahométans ont eu comme nous des ſectes & des diſputes ſcholaſtiques; il n'eſt pas vrai qu'il y ait ſoixante & treize ſectes chez eux, c'eſt une de leurs rêveries. Ils ont prétendu que les mages en avaient ſoixante & dix, les Juifs ſoixante & onze, les chrétiens ſoixante & douze, & que les muſulmans, comme plus parfaits, devaient en avoir ſoixante & treize. Etrange perfection, & bien digne des ſcholaſtiques de tous les pays!

Les diverſes explications de l'alcoran formèrent chez eux les ſectes qu'ils nommèrent orthodoxes, & celles qu'ils nomment hérétiques. Les orthodoxes ſont les ſonnites, c'eſt-à-dire les traditioniſtes, docteurs attachés à la tradition la plus an-

Digitized by Google

cienne, laquelle ſert de ſupplément à l'alcoran. Ils ſont diviſés en quatre ſectes, dont l'une domine aujourd'hui à Conſtantinople, une autre en Afrique, une troiſième en Arabie, & une quatrième en Tartarie & aux Indes; elles ſont regardées comme également utiles pour le ſalut. CH. VIII.

Les hérétiques ſont ceux qui nient la prédeſtination abſolue, ou qui diffèrent des ſonnites ſur quelques points de l'école. Le mahométiſme a eu ſes pélagiens, ſes ſcotiſtes, ſes thomiſtes, ſes moliniſtes, ſes janſéniſtes. Toutes ces ſectes n'ont pas produit plus de révolutions que parmi nous. Il faut pour qu'une ſecte faſſe naître de grands troubles, qu'elle attaque les fondemens de la ſecte dominante, qu'elle la traite d'impie, d'ennemie de Dieu & des hommes, qu'elle ait un étendard que les eſprits les plus groſſiers puiſſent appercevoir ſans peine, & ſous lequel les peuples puiſſent aiſément ſe rallier. Telle a été la ſecte d'*Aly*, rivale de la ſecte d'*Omar*; mais ce n'eſt que vers le ſeizième ſiecle que ce grand ſchiſme s'eſt établi; & la politique y a eu beaucoup plus de part que la religion.

CHAPITRE HUITIEME.

De l'Italie & de l'égliſe, avant CHARLEMAGNE. *Comment le chriſtianiſme s'était établi. Examen s'il a ſouffert autant de perſécutions qu'on le dit.*

RIEN n'eſt plus digne de notre curioſité que la manière dont Dieu voulut que l'égliſe s'établit, en faiſant concourir les cauſes ſecondes à ſes décrets éternels. Laiſſons reſpectueuſement ce qui eſt divin à ceux qui en ſont les dépoſitaires, & attachons-nous uniquement à l'hiſtorique. Des diſciples de *Jean* s'établiſſent d'abord dans l'Arabie voiſine de Jéruſalem; mais les diſciples du CHRIST s'étendent par-tout. Les philoſophes platoniciens d'Alexandrie, où il y avait tant de Juifs, ſe joignent aux premiers chrétiens, qui empruntent des ex-

Digitized by Google

CH. VIII.

preſſions de leur philoſophie, comme celle du *Logos*, ſans emprunter toutes leurs idées. Il y avait déja quelques chrétiens à Rome du tems de *Néron* : on les confondait avec les Juifs, parce qu'ils étaient leurs compatriotes, parlant la même langue, s'abſtenant comme eux des alimens défendus par la loi moſaïque. Pluſieurs même étaient circoncis, & obſervaient le ſabbat. Ils étaient encore ſi obſcurs, que ni l'hiſtorien *Joſeph*, ni *Philon* n'en parlent dans aucun de leurs écrits. Cependant on voit évidemment que ces demi-juifs, demi-chrétiens étaient dès le commencement partagés en pluſieurs ſectes, ébionites, marcionites, carpocratiens valentiniens, caïnites. Ceux d'Alexandrie étaient fort différens de ceux de Syrie, les Syriens différaient des Achaïens. Chaque parti avait ſon évangile, & les véritables Juifs étaient les ennemis irréconciliables de tous ces partis.

Juifs toujours privilégiés.

Ces Juifs également rigides & fripons étaient encore dans Rome au nombre de quatre mille. Il y en avait eu huit mille du temps d'*Auguſte* ; mais *Tibère* en fit paſſer la moitié en Sardaigne pour peupler cette iſle, & pour délivrer Rome d'un trop grand nombre d'uſuriers. Loin de les gêner dans leur culte, on ne les laiſſait jouir de la tolérance qu'on prodiguait dans Rome à toutes les religions. On leur permettait des ſynagogues & des juges de leur nation, comme ils en ont aujourd'hui dans Rome chrétienne, où ils ſont en plus grand nombre. On les regardait du même œil que nous voyons les négres, comme une eſpèce d'hommes inférieure. Ceux qui dans les colonies juives n'avaient pas aſſez de talent pour s'appliquer à quelque métier utile, & qui ne pouvaient couper du cuir & faire des ſandales, faiſaient des fables. Ils ſavaient les noms des anges, de la ſeconde femme d'*Adam*, & de ſon précepteur, & ils vendaient aux dames Romaines des philtres pour ſe faire aimer. Leur haine pour les chrétiens, ou galiléens, ou nazaréens, comme on les nommait alors, tenait de cette rage dont tous les ſuperſtitieux ſont animés contre tous ceux qui ſe ſéparent de leur communion. Ils accuſèrent les Juifs chrétiens de l'incendie qui conſuma une partie de Rome ſous *Néron*. Il était auſſi impoſſible d'imputer cet accident aux chrétiens qu'à l'empereur. Ni lui ni les chré-

Digitized by Google

tiens, ni les Juifs n'avaient aucun intérêt à brûler Rome : mais il fallait appaiſer le peuple qui ſe ſoulevait contre des étrangers également haïs des Romains & des Juifs. On abandonna quelques infortunés à la vengeance publique. Il ſemble qu'on n'aurait pas dû compter parmi les perſécutions faites à leur foi, cette violence paſſagère ; elle n'avait rien de commun avec leur religion qu'on ne connaiſſait pas, & que les Romains confondaient avec le judaïſme protégé par les loix autant que mépriſé. CH. VIII.

S'il eſt vrai qu'on ait trouvé en Eſpagne des inſcriptions où *Néron* eſt remercié *d'avoir aboli dans la province une ſuperſtition nouvelle*, l'antiquité de ces monumens eſt plus que ſuſpecte. S'ils ſont authentiques, le chriſtianiſme n'y eſt pas déſigné : & ſi enfin ces monumens outrageans regardent les chrétiens, à qui peut-on les attribuer qu'aux Juifs jaloux établis en Eſpagne, qui abhorraient le chriſtianiſme comme un ennemi né dans leur ſein ?

Nous nous garderons bien de vouloir percer l'obſcurité impénétrable qui couvre le berceau de l'égliſe naiſſante, & que l'érudition même a quelquefois redoublée.

Mais ce qui eſt très-certain, c'eſt qu'il n'y a que l'ignorance, le fanatiſme, l'eſclavage des écrivains copiſtes d'un premier impoſteur, qui ayent pu compter parmi les papes, l'apôtre *Pierre*, *Lin*, *Clet*, & d'autres dans le premier ſiecle.

Il n'y eut aucune hiérarchie pendant près de cent ans parmi les chrétiens. Leurs aſſemblées ſecrètes ſe gouvernaient comme celle des primitifs ou quakers d'aujourd'hui. Ils obſervaient à la lettre le précepte de leur maître, *les princes des nations dominent, il n'en ſera pas ainſi entre vous : quiconque voudra être le premier ſera le dernier.* La hiérarchie ne put ſe former que quand la ſociété devint nombreuſe, & ce ne fut que ſous *Trajan* qu'il y eut des ſurveillans *épiſcopoi* que nous avons traduit par le mot d'*évêque*, des *presbiteroi*, de *piſtoi*, des énergumènes, des cathécumènes. Il n'eſt queſtion du terme *pape* dans aucun des auteurs des premiers ſiecles. Ce mot grec était inconnu dans le petit nombre de demi-juifs, qui prenaient à Rome le nom de chrétiens.

Il eſt reconnu par tous les vrais ſavans que *Simon Barjone*,

CH. VIII. surnommé *Pierre*, n'alla jamais à Rome. On rit aujourd'hui de la preuve que des idiots tirèrent d'une épître attribuée à cet apôtre, né en Galilée. Il dit dans cette épître qu'il eſt à Babylone. Les ſeuls qui parlent de ſon prétendu martyre, ſont des fabuliſtes décriés, un *Hegeſipe*, un *Marcel*, un *Abdias*, copiés depuis par *Euſèbe*. Ils content que *Simon Barjone* & un autre *Simon*, qu'ils appellent *le magicien*, diſputèrent ſous *Néron* à qui reſſuſciterait un mort, & à qui s'éleverait le plus haut dans l'air; que *Simon Barjone* fit tomber l'autre *Simon*, favori de *Néron*, & que cet empereur irrité fit crucifier *Barjone*, lequel par humilité voulut être crucifié la tête en bas. Ces inepties ſont aujourd'hui mépriſées de tous les chrétiens inſtruits; mais depuis *Conſtantin* elles furent autoriſées juſqu'à la renaiſſance des lettres & du bon ſens.

Pour prouver que *Pierre* ne mourut point à Rome, il n'y a qu'à obſerver que la première baſilique bâtie par les chrétiens dans cette capitale, c'eſt celle de *St. Jean de Latran*; c'eſt la première égliſe latine, l'aurait-on dédiée à *Jean* ſi *Pierre* avait été Pape?

La liſte frauduleuſe des prétendus premiers papes eſt tirée d'un livre apocryphe, intitulé *le pontificat de Damaſe*, qui dit en parlant de *Lin*, prétendu ſucceſſeur de *Pierre*, que *Lin* fut pape juſqu'à la treizième année de l'empereur *Néron*. Or c'eſt préciſément cette année 13 qu'on fait crucifier *Pierre*. Il y aurait donc eu deux papes à la fois.

Enfin, ce qui doit trancher toute difficulté aux yeux de tous les chrétiens, c'eſt que ni dans les actes des apôtres, ni dans les épîtres de *Paul*, il n'eſt pas dit un ſeul mot d'un voyage de *Simon Barjone* à Rome. Le terme de ſiége, de pontificat, de papauté attribué à *Pierre* eſt d'un ridicule ſenſible. Quel ſiége qu'une aſſemblée inconnue de quelques pauvres de la populace juive!

C'eſt cependant ſur cette fable que la puiſſance papale eſt fondée & ſe ſoutient encore aujourd'hui après toutes ſes pertes. Qu'on juge après cela comment l'opinion gouverne le monde, & comment le menſonge ſubjugue l'ignorance.

C'eſt ainſi qu'autrefois les annaliſtes barbares de l'Europe comptaient parmi les rois de France un *Pharamond*, & ſon

Digitized by Google

père *Marcomir*, & des rois d'Eſpagne, de Suède, d'Ecoſſe depuis le déluge. Il faut avouer que l'hiſtoire ainſi que la phyſique n'a commencé à ſe débrouiller que ſur la fin du ſeizième ſiecle. La raiſon ne fait que de naître. CH. VIII.

Ce qui eſt encore certain, c'eſt que le génie du ſénat ne fut jamais de perſécuter perſonne pour ſa créance, que jamais aucun empereur ne voulut forcer les Juifs à changer de religion, ni après la révolte ſous *Veſpaſien*, ni après celle qui éclata ſous *Adrien*. On inſulta toujours à leur culte; on s'en moqua; on érigea des ſtatues dans leur temple avant ſa ruine; mais jamais il ne vint dans l'idée d'aucun *Céſar*, ni d'aucun proconſul, ni du ſénat Romain, d'empêcher les Juifs de croire à leur loi. Cette ſeule raiſon ſert à faire voir quelle liberté eut le chriſtianiſme de s'étendre en ſecret, après s'être formé obſcurément dans le ſein du judaïſme. *Examen des perſécutions contre les chrétiens.*

Aucun des *Céſars* n'inquiéta les chrétiens juſqu'à *Domitien*. *Dion Caſſius* dit qu'il y eut ſous cet empereur quelques perſonnes condamnées comme athées, & comme imitant les mœurs des Juifs. Il paraît que cette vexation ſur laquelle on a d'ailleurs ſi peu de lumières, ne fut ni longue, ni générale. On ne ſait préciſément ni pourquoi il y eut quelques chrétiens bannis, ni pourquoi ils furent rappelés. Comment croire *Tertullien*, qui ſur la foi d'*Hegeſipe* rapporte ſérieuſement, que *Domitien* interrogea les petits-fils de l'apôtre *St. Jude* de la race de *David*, dont il redoutait les droits au trône de Judée, & que les voyant pauvres & miſérables, il ceſſa la perſécution? S'il eût été poſſible qu'un empereur Romain craignît des prétendus deſcendans de *David* quand Jéruſalem était détruite, ſa politique n'en eût donc voulu qu'aux Juifs, & non aux chrétiens. Mais comment imaginer que le maître de la terre connue ait eu des inquiétudes ſur les droits de deux petits-fils de *St. Jude* au royaume de la Paleſtine, & les ait interrogés? Voilà malheureuſement comme l'hiſtoire a été écrite par tant d'hommes plus pieux qu'éclairés.

Nerva, *Veſpaſien*, *Tite*, *Trajan*, *Adrien*, les *Antonins*, ne furent point perſécuteurs. *Trajan* qui avait renouvellé les défenſes portées par la loi des douze tables contre les aſſociations particulières, écrit à *Pline : Il ne faut faire aucune recherche contre les chrétiens.* Ces mots eſſentiels, *il ne faut faire aucune*

Digitized by Google

CH. VIII. *recherche* ; prouvent qu'ils purent se cacher, se maintenir avec prudence, quoique souvent l'envie des prêtres, & la haine des Juifs les traînât aux tribunaux & aux supplices. Le peuple les haïssait, & sur-tout le peuple des provinces, toujours plus dur, plus superstitieux, & plus intolérant que celui de la capitale : il excitait les magistrats contre eux, il criait qu'on les exposât aux bêtes dans les cirques. *Adrien* non-seulement défendit à *Fondanus*, proconsul de l'Asie mineure, de les persécuter ; mais son ordonnance porte ; *si on calomnie les chrétiens, châtiez sévérement le calomniateur.*

C'est cette justice d'*Adrien* qui a fait si faussement imaginer qu'il était chrétien lui-même. Celui qui éleva un temple à *Antinoüs*, en aurait-il voulu élever à JESUS-CHRIST ?

Marc-Aurèle ordonna qu'on ne poursuivit point les chrétiens pour cause de religion. *Caracalla*, *Héliogabale*, *Alexandre*, *Philippe*, *Gallien*, les protégèrent ouvertement. Ils eurent donc tout le temps d'étendre & de fortifier leur église naissante. Ils tinrent cinq conciles dans le premier siècle, seize dans le second, & trente-six dans le troisième. Les autels étaient magnifiques dès le temps de ce troisième siecle. L'histoire ecclésiastique en remarque quelques-uns ornés de colonnes d'argent qui pesaient ensemble trois mille marcs. Les calices faits sur le modèle des coupes romaines, & les patenes, étaient d'or pur.

Les chrétiens jouirent d'une si grande liberté, malgré les cris & les persécutions de leurs ennemis, qu'ils avaient publiquement dans plusieurs provinces, des églises élevées sur les débris de quelques temples tombés ou ruinés. *Origène* & *St. Cyprien* l'avouent ; & il faut bien que le repos de l'église ait été long, puisque ces deux grands-hommes reprochent déjà à leurs contemporains le *luxe*, la *mollesse*, l'*avarice*, suite de la félicité & de l'abondance. *St. Cyprien* se plaint expressément que plusieurs évêques imitant mal les saints exemples qu'ils avaient sous leurs yeux, *accumulaient de grandes sommes d'argent, s'enrichissaient par l'usure, & ravissaient des terres par la fraude.* Ce sont ses propres paroles : elles sont un témoignage évident du bonheur tranquille dont on jouissait sous les lois Romaines. L'abus d'une chose en démontre l'existence.

Digitized by Google

CH. VIII.

Si *Décius*, *Maximin*, *Dioclétien* persécutèrent les chrétiens, ce fut pour des raisons d'état : *Dioclétien*, parce qu'ils tenaient le parti de la maison de *Philippe* soupçonné, quoiqu'à tort, d'être chrétien lui-même : *Maximin*, parce qu'ils soutenaient *Gordien*. Ils jouirent de la plus grande liberté pendant vingt années sous *Dioclétien*. Non-seulement ils avaient cette liberté de religion que le gouvernement Romain accorda de tout temps à tous les peuples, sans adopter leurs cultes ; mais ils participaient à tous les droits des Romains. Plusieurs chrétiens étaient gouverneurs de provinces. *Eusèbe* cite deux chrétiens, *Dorothée* & *Gorgonius*, officiers du palais, à qui *Dioclétien* prodiguait sa faveur. Enfin il avait épousé une chrétienne. Tout ce que nos déclamateurs écrivent contre *Dioclétien*, n'est donc qu'une calomnie fondée sur l'ignorance. Loin de les persécuter, il les éleva au point qu'il ne fut plus en son pouvoir de les abattre.

Dioclétien protecteur des chrétiens.

En 303 *César Galérius* qui les haïssait, engage *Dioclétien* à faire démolir l'église cathédrale de Nicomédie élevée vis-à-vis le palais de l'empereur. Un chrétien plus qu'indiscret déchire publiquement l'édit ; on le punit. Le feu consume quelques jours après une partie du palais de *Galérius* ; on en accuse les chrétiens : cependant il n'y eut point de peine de mort décernée contre eux. L'édit portait qu'on brulât leurs temples & leurs livres, qu'on privât leurs personnes de tous les honneurs.

Jamais *Dioclétien* n'avait voulu jusques-là les contraindre en matière de religion. Il avait après sa victoire sur les Perses donné des édits contre les manichéens attachés aux intérêts de la Perse, & secrets ennemis de l'empire Romain. La seule raison d'état fut la cause de ces édits. S'ils avaient été dictés par le zele de la religion, zele que les conquérans ont si rarement, les chrétiens y auraient été enveloppés. Ils ne le furent pas ; ils eurent par conséquent vingt années entières sous *Dioclétien* même pour s'affermir, & ne furent maltraités sous lui que pendant deux années ; encore *Lactance*, *Eusèbe*, & l'empereur *Constantin* lui-même imputent ces violences au seul *Galérius*, & non à *Dioclétien*. Il n'est pas en effet vraisemblable qu'un homme assez philosophe pour renoncer à l'em-

Origine de la persécution.

Digitized by Google

CH. VIII.

pire, l'ait été assez peu pour être un persécuteur fanatique. *Dioclétien* n'était à la vérité qu'un soldat de fortune ; mais c'est cela même qui prouve son extrême mérite. On ne peut juger d'un prince que par ses exploits & par ses loix. Ses actions guerrières furent grandes & ses loix justes. C'est à lui que nous devons la loi qui annulle les contrats de vente, dans lesquelles il y a lésion d'outre moitié. Il dit lui-même que l'humanité dicte cette loi, *humanum est.*

Il fut le père des pupilles trop négligés, il voulut que les capitaux de leurs biens portassent intérêt.

C'est avec autant de sagesse que d'équité qu'en protégeant les mineurs, il ne voulut pas que jamais ces mineurs pussent abuser de cette protection, en trompant leurs débiteurs Il ordonna qu'un mineur qui aurait usé de fraude serait déchu du bénéfice de la loi. Il réprima les délateurs & les usuriers. Tel est l'homme que l'ignorance se représente d'ordinaire comme un ennemi armé sans cesse contre les fidèles, & son regne comme une *St. Barthelemi* continuelle, ou comme la persécution des Albigeois. C'est ce qui est entièrement contraire à la vérité. L'ére des martyrs qui commence à l'avénement de *Dioclétien*, n'aurait donc dû être datée que deux ans avant son abdication, puisqu'il ne fit aucun martyr pendant vingt ans.

Vrais martyrs.

C'est une fable bien mépriſable, qu'il ait quitté l'empire de regret de n'avoir pû abolir le christianisme. S'il l'avait tant persécuté, il aurait au contraire continué à régner pour tâcher de le détruire ; & s'il fut forcé d'abdiquer, comme on l'a dit sans preuve, il n'abdiqua donc pas par dépit & par regret. Le vain plaisir d'écrire des choses extraordinaires, & de grossir le nombre des martyrs, a fait ajouter des persécutions fausses & incroyables à celles qui n'ont été que trop réelles. On a prétendu que du temps de *Dioclétien* en 287, *Maximien-Hercule Césa*r envoya au martyre au milieu des Alpes une légion entière appelée *Thébaine*, composée de six mille six cents hommes tous chrétiens, qui tous se laissèrent massacrer sans murmurer. Cette histoire si fameuse ne fut écrite que près de deux cents ans après par l'abbé *Eucher*, qui la rapporte sur des ouï-dire. Quand même il y aurait eu une

Digitized by Google

légion *Thébaine* ou *Thébéenne*, ce qui eſt très-faux, comment *Maximien-Hercule* aurait-il, comme on le dit, appelé d'orient cette légion pour aller appaiſer dans les Gaules une ſédition réprimée depuis une année entière ? Pourquoi ſe ſerait-il défait de ſix mille ſix cents bons ſoldats dont il avait beſoin pour aller réprimer cette ſédition ? Comment tous étaient-ils chrétiens ſans exception ? Pourquoi les égorger en chemin ? Qui les aurait maſſacrés dans une gorge étroite, entre deux montagnes près de St. Maurice en Valais, où l'on ne peut mettre quatre cents hommes en ordre de bataille, & où une légion réſiſterait aiſément à la plus grande armée ? A quel propos cette boucherie dans un temps où l'on ne perſécutait pas, dans l'époque de la plus grande tranquillité de l'égliſe, tandis que ſous les yeux de *Dioclétien* même, à Nicomédie vis-à-vis ſon palais, les chrétiens avaient un temple ſuperbe ? *La profonde paix & la liberté entière dont nous jouiſſions*, dit Euſébe, *nous fit tomber dans le relâchement.* Cette profonde paix, cette entière liberté s'accorde-t-elle avec le maſſacre de ſix mille ſix cents ſoldats ? Si ce fait incroyable pouvait être vrai, *Euſèbe* l'eût-il paſſé ſous ſilence ? Tant de vrais martyrs ont ſcellé l'évangile de leur ſang, qu'on ne doit point faire partager leur gloire à ceux qui n'ont pas partagé leurs ſouffrances. Il eſt certain que *Dioclétien* les deux dernières années de ſon empire, & *Galérius* quelques années encore après, perſécutèrent violemment les chrétiens de l'Aſie mineure & des contrées voiſines. Mais dans les Eſpagnes, dans les Gaules, dans l'Angleterre, qui étaient alors le partage de *Conſtance Clore*, loin d'être pourſuivis, ils virent leur religion dominante, & *Euſèbe* dit que *Maxence* élu empereur à Rome en 306, ne perſécuta perſonne.

CH. VIII.

Vrais martyrs.

Ils ſervirent utilement *Conſtance Clore* qui les protégea, & dont la concubine *Hélène* embraſſa publiquement le chriſtianiſme. Ils firent donc alors un grand parti dans l'état. Leur argent, & leurs armes contribuèrent à mettre *Conſtantin* ſur le trône. C'eſt ce qui le rendit odieux au ſénat, au peuple Romain, aux prétoriens, qui tous avaient pris le parti de *Maxence* ſon concurrent à l'empire. Nos hiſtoriens appellent *Maxence, Tyran*, parce qu'il fut malheureux. Il eſt pourtant cer-

Digitized by Google

CH. VIII

tain qu'il était véritable empereur ; puisque le sénat, & le peuple Romain l'avaient proclamé.

CHAPITRE NEUVIEME.

Que les fausses légendes des premiers chrétiens n'ont point nui à l'établissement de la religion chrétienne.

JESUS-CHRIST avait permis que les faux évangiles se mêlassent aux véritables dès le commencement du christianisme ; & même pour mieux exercer la foi des fidèles, les évangiles qu'on appelle aujourd'hui *apocryphes*, précédèrent les quatre ouvrages sacrés qui sont aujourd'hui les fondemens de notre foi ; cela est si vrai que les pères des premiers siecles, citent presque toujours quelqu'un de ces évangiles, qui ne subsistent plus. Ni *Barnabé*, ni *Clément*, ni *Ignace*, enfin tous, jusqu'à *Justin* ne citent que ces apocryphes. *Clément*, par exemple, dans le 8me. chap. épit. 2. s'exprime ainsi : *Le Seigneur dit*, dans son évangile ; *si vous ne gardez pas le petit, qui vous confiera le grand ?* Or ces paroles ne sont ni dans *Matthieu*, ni dans *Marc*, ni dans *Luc*, ni dans *Jean*.

Il est bien évident que dans les dix ou douze sectes qui partageaient les chrétiens dès le premier siecle, un parti ne se prévalait pas des évangiles de ses adversaires, à moins que ce ne fût pour les combattre ; chacun n'apportait en preuves que les livres de son parti. Comment donc les pères de notre véritable église, ont-ils pû citer les évangiles qui ne sont point canoniques ? il faut bien que ces écrits fussent regardés alors comme authentiques & comme sacrés.

Ce qui paraîtrait encore plus singulier si on ne savait pas de quels excès la nature humaine est capable, c'est que dans toutes les sectes chrétiennes reprouvées par notre église dominante, il se soit trouvé des hommes, qui ayent souffert la persécution pour leurs évangiles apocryphes. Cela ne prouve

Digitized by Google

que trop que le faux zele èſt martyr de l'erreur, ainſi que le véritable zele eſt martyr de la vérité.

On ne peut diſſimuler les fraudes pieuſes, que malheureuſement les premiers chrétiens de toutes les ſectes employèrent pour ſoutenir notre religion ſainte, qui n'avait pas beſoin de cet appui honteux. On ſuppoſa une lettre de *Pilate* à *Tibère*, dans laquelle *Pilate* dit à cet empereur : « Le Dieu des Juifs » leur ayant promis de leur envoyer ſon ſaint du haut du » ciel, qui ſerait leur roi à bien juſte titre, & ayant promis » qu'il naîtrait d'une vierge, le Dieu des Juifs l'a envoyé en » effet, moi étant préſident en Judée.

On ſuppoſa un prétendu édit de *Tibère*, qui mettait JESUS au rang des Dieux ; on ſuppoſa des lettres de *Séneque* à *Paul*, & de *Paul* à *Séneque*. On ſuppoſa le teſtament des douze patriarches, qui paſſa très long temps pour authentique, & qui fut même traduit en grec par *St. Jean Chryſoſtôme*. On ſuppoſa le teſtament de *Moyſe*, celui d'*Enoch*, celui de *Joſeph* : on ſuppoſa le célèbre livre d'*Enoch* que l'on regarde comme le fondement de tout le chriſtianiſme ; puiſque c'eſt dans ce ſeul livre qu'on rapporte l'hiſtoire de la révolte des anges précipités dans l'enfer, & changés en diables pour tenter les hommes. Ce livre fut forgé dès le temps des apôtres, & avant même qu'on eût les épitres de *St. Jude* qui cite les prophéties de cet *Enoch ſeptième homme après Adam*.

On ſuppoſa une lettre de JESUS-CHRIST à un prétendu roi d'Edeſſe, dans le tems qu'Edeſſe n'avait point de roi & qu'elle appartenait aux Romains.

On ſuppoſa les voyages de *St. Pierre*, l'apocalypſe de *St. Pierre*, les actes de *St. Pierre*, les actes de *St. Paul*, les actes de *Pilate* ; on falſifia l'hiſtoire de *Flavien Joſeph*, & on fut aſſez mal aviſé pour faire dire à ce Juif ſi zélé pour ſa religion juive que JESUS était le CHRIST, le Meſſie.

On écrivit le roman de la querelle de *St. Pierre* avec *Simon* le magicien, d'un mort, parent de *Néron*, qu'ils ſe chargèrent de reſſuſciter, de leur combat dans les airs, du chien de *Simon* qui apportait des lettres à *St. Pierre*, & qui rapportait les réponſes.

On ſuppoſa des vers de ſibylles, qui eurent un cours ſi pro-

Digitized by Google

CH. IX.

digieux qu'il en eſt encore fait mention dans nos hymnes:

Teſte David cum ſibyllâ.

Enfin on ſuppoſa un nombre prodigieux de martyrs que l'on confondit, comme nous l'avons déja dit avec les véritables.

Nous avons encore les actes du martyre de *St. André* l'apôtre, qui ſont reconnus pour faux par les plus pieux & les plus ſavans critiques, de même que les actes du martyre de *St. Clément.*

Euſebe de Céſarée au quatrième ſiecle recueillit une grande partie de ces légendes. C'eſt là qu'on voit d'abord le martyre de *St. Jacques* frère aîné de JESUS-CHRIST, qu'on prétend avoir été un bon Juif, & même récabite, & que les Juifs de Jéruſalem appelaient *Jacques le juſte.* Il paſſait les journées entières à prier dans le temple. Il n'était donc pas de la religion de ſon frère. Il le preſſèrent de déclarer que ſon frère était un impoſteur, mais *Jacques* leur répondit: ſachez qu'il eſt aſſis à la droite de la ſouveraine puiſſance de Dieu, & qu'il doit paraître au milieu des nuées, pour juger de là tout l'univers.

Enſuite vient un *Siméon*, couſin germain de JESUS-CHRIST, fils d'un nommé *Cléophas*, & d'une *Marie*, ſœur de *Marie* mère de JESUS. On le fait libéralement évêque de Jéruſalem. On ſuppoſe qu'il fut déféré aux Romains comme deſcendant en droite ligne du roi *David*; qu'il avait un droit évident au royaume de Jéruſalem auſſi-bien que *St. Jude*; que *Trajan*, qui craignait extrêmement la race de *David*, ne fut pas ſi clément envers *Siméon*, que *Domitien* l'avait été envers les petits-fils de *Jude*, & qu'il ne manqua pas de faire crucifier *Siméon* de peur qu'il ne lui enlevât la Paleſtine. Il fallait que ce couſin germain de JESUS-CHRIST fût bien vieux, puiſqu'il vivait ſous *Trajan* dans la 107eme année de notre ére vulgaire.

On ſuppoſa une longue converſation entre *Trajan* & *St. Ignace* à Antioche. *Trajan* lui dit: *Qui es-tu, eſprit impur, démon infernal? Ignace* lui répondit: *Je ne m'appelle* point *eſprit impur.* Je m'appelle *porte-Dieu.* Cette converſation eſt tout-à-fait vraiſemblable.

Digitized by Google

CH. IX.

Vient enſuite une *Ste Symphoroſe* avec ſes ſept enfans qui allèrent voir familiérement l'empereur *Adrien*, dans le temps qu'il bâtiſſait ſa belle maiſon de campagne à Tibur. *Adrien*, quoiqu'il ne perſécutât jamais perſonne, fit fendre en ſa préſence le cadet des ſept frères, de la tête en bas, & fit tuer les ſix autres avec la mère par des genres différens de mort, pour avoir plus de plaiſir.

Ste. Félicité & ſes ſept enfans, car il en faut toujours ſept, eſt interrogée avec eux, jugée & condamnée par le préfet de Rome dans le champ de Mars, où on ne jugeait jamais perſonne. Le préfet jugeait dans le prétoire; mais on n'y regarde pas de ſi près.

St. Polycarpe étant condamné au feu, on entend une voix du ciel, qui lui dit : *Courage, Polycarpe, ſois ferme*, & auſſitôt les flammes du bucher ſe diviſent & forment un beau dais ſur ſa tête, ſans le toucher.

Un cabaretier chrétien nommé *St. Théodote*, rencontre dans un pré le curé *Fronton*, auprès de la ville d'Ancyre, on ne ſait pas trop dans quelle année, & c'eſt bien dommage; mais c'eſt ſous l'empereur *Dioclétien. Ce pré*, dit la légende recueillie par le révérend père Bollandus, *était d'un verd naiſſant, relevé par les nuances diverſes que formaient les divers coloris des fleurs. Ah ! le beau pré*, s'écria le St. cabaretier, *pour y bâtir une chapelle ! Vous avez raiſon*, dit le curé Fronton, *mais il me faut des reliques. Allez, allez*, reprit Théodote, *je vous en fournirai.* Il ſavait bien ce qu'il diſait. Il y avait dans Ancyre ſept vierges chrétiennes d'environ ſoixante & douze ans chacune. Elles furent condamnées par le gouverneur à être violées par tous les jeunes gens de la ville, ſelon les loix Romaines; car ces légendes ſuppoſent toujours qu'on faiſait ſouffrir ce ſupplice à toutes les filles chrétiennes.

Il ne ſe trouva heureuſement aucun jeune homme qui voulût être leur exécuteur, il n'y eut qu'un jeune ivrogne, qui eut aſſez de courage pour s'attaquer d'abord à *Ste. Técuſe*, la plus jeune de toutes, qui était dans ſa ſoixante & onzième année. *Técuſe* ſe jetta à ſes pieds, lui montra la *peau flaſque de ſes cuiſſes décharnées, & toutes ſes rides pleines de craſſes, &c.* cela déſarma le jeune homme; le gouverneur indigné que

Digitized by Google

CH. IX. les sept vieilles eussent conservé leur pucelage, les fit sur le champ prêtresses de *Diane* & de *Minerve*, & elles furent obligées de servir toutes nues ces deux déesses, dont pourtant les femmes n'approchaient jamais que voilées de la tête aux pieds.

Le cabaretier *Théodote* les voyant ainsi toutes nues, & ne pouvant souffrir cet attentat fait à leur pudeur, pria Dieu avec larmes, qu'il eût la bonté de les faire mourir sur le champ; aussi-tôt le gouverneur les fit jetter dans le lac d'Ancyre une pierre au cou.

La bienheureuse *Técuse* apparut la nuit à *St. Théodote*.

« Vous dormez, mon fils, lui dit-elle, sans penser à nous, » Ne souffrez pas, mon cher *Théodote*, que nos corps soient » mangés par les truites ». *Théodote* rêva un jour entier à cette apparition.

La nuit suivante il alla au lac avec quelques-uns de ses garçons. Une lumière éclatante marchait devant eux, & cependant la nuit était fort obscure. Une pluie épouvantable tomba, & fit enfler le lac. Deux vieillards *dont les cheveux la barbe & les habits étaient blancs comme de la neige, lui apparurent alors, & lui dirent : Marchez, ne craignez rien, voici un flambeau céleste, & vous trouverez auprès du lac, un cavalier céleste, armé de toutes pièces qui vous conduira.*

Aussi-tôt l'orage redoubla. Le cavalier céleste se présenta avec une lance énorme. Ce cavalier était le glorieux martyre *Soziandre* lui-même, à qui Dieu avait ordonné de descendre du ciel sur un beau cheval pour conduire le cabaretier. Il poursuivit les sentinelles du lac la lance dans les reins. Les sentinelles s'enfuirent. *Théodote* trouva le lac à sec, ce qui était l'effet de la pluie ; on emporta les sept vierges, & les garçons cabaretiers les enterrèrent.

La légende ne manque pas de rapporter leurs noms : c'étaient *Ste. Técuse*, *Ste Alexandra*, *Ste. Phainé*, hérétiques, & *Ste Claudia*, *Ste Euphrasie*, *Ste. Matrone*, & *Ste. Julite*, catholiques.

Dès qu'on fut dans la ville d'Ancyre que ces sept pucelles avaient été enterrées, toute la ville fut en allarmes & en combustion, comme vous le croyez bien. Le gouverneur fit appliquer

Digitized by Google

appliquer *Théodote* à la queſtion. *Voyez*, diſait Théodote, *les biens dont* JESUS-CHRIST *comble ſes ſerviteurs, il me donne le courage de ſouffrir la queſtion, & bientôt je ſerai brûlé.* Il le fut en effet. Mais il avait promis des reliques au curé *Fronton* pour mettre dans ſa chapelle, & *Fronton* n'en avait point. *Fronton* monta ſur un âne pour aller chercher ſes reliques à Ancyre, & chargea ſon âne de quelques bouteilles d'excellent vin, car il s'agiſſait d'un cabaretier. Il rencontra des ſoldats qu'il fit boire. Les ſoldats lui racontèrent le martyre de *St. Théodote.* Ils gardaient ſon corps, quoiqu'il eût été réduit en cendres. Il les enyvra ſi bien qu'il eut le temps d'enlever le corps. Il l'enſevelit & bâtit ſa chapelle. *Eh bien*, lui dit St. Théodote, *t'avais-je pas bien dit que tu aurais des reliques.* CH. IX.

Voilà ce que les jéſuites *Bollandus* & *Papebroc*, ne rougirent pas de rapporter dans leur hiſtoire des ſaints. Voilà ce qu'un moine nommé *Dom Ruinart* a l'inſolente imbécillité d'inſérer dans ſes actes ſincères.

Tant de fraudes, tant d'erreurs, tant de bêtiſes dégoûtantes, dont nous ſommes inondés depuis dix-ſept cents années, n'ont pu faire tort à notre religion. Elle eſt ſans doute divine, puiſque dix-ſept ſiecles de friponeries & d'imbécillités n'ont pu la détruire, & nous révérons d'autant plus la vérité que nous mépriſons le menſonge.

CHAPITRE DIXIEME.

Suite de l'établiſſement du chriſtianiſme. Comment CONSTANTIN *en fit la religion dominante. Décadence de l'ancienne Rome.*

LE regne de *Conſtantin* eſt une époque glorieuſe pour la religion chrétienne, qu'il rendit triomphante. On n'avait pas beſoin d'y joindre des prodiges, comme l'apparition du *Labarum* dans les nuées, ſans qu'on diſe ſeulement en quel pays cet étendard apparut. Il ne fallait pas écrire que les gar-

Digitized by Google

CH. X.

des du *Labarum* ne pouvaient jamais être bleſſés. Le bouclier tombé du ciel dans l'ancienne Rome, l'*Oriflamme* apporté à *St. Denys* par un ange, toutes ces imitations du *Palladium* de Troye ne ſervent qu'à donner à la vérité l'air de la fable. De ſavans antiquaires ont ſuffiſamment réfuté ces erreurs que la philoſophie deſavoue, & que la critique détruit. Attachons-nous ſeulement à voir comment Rome ceſſa d'être Rome.

Pour développer l'hiſtoire de l'eſprit humain chez les peuples chrétiens, il fallut remonter juſqu'à *Conſtantin*, & même au-delà. C'eſt une nuit dans laquelle il faut allumer ſoi-même le flambeau dont on a beſoin. On devrait attendre des lumières d'un homme tel qu'*Euſèbe* évêque de Céſarée, confident de *Conſtantin*, ennemi d'*Athanaſe*, homme d'état, homme de lettres, qui le premier fit l'hiſtoire de l'égliſe.

Euſèbe hiſtorien romaneſque.

Mais qu'on eſt étonné quand on veut s'inſtruire dans les écrits de cet homme d'état pere de l'hiſtoire eccléſiaſtique!

On y trouve, à propos de l'empereur *Conſtantin*, que « Dieu » a mis les nombres dans ſon unité, qu'il a embelli le monde » par le nombre de deux, & que par le nombre de trois il » le compoſa de matière & de forme; qu'enſuite ayant doublé » le nombre de deux, il invita les quatre élémens : que c'eſt » une choſe merveilleuſe qu'en faiſant l'addition d'un, de » deux, de trois & de quatre on trouve le nombre de dix, » qui eſt la fin, le terme & la perfection de l'unité; & que » ce nombre dix ſi parfait multiplié par le nombre plus parfait » de trois qui eſt l'image ſenſible de la Divinité, il en réſulte » le nombre des trente jours du mois (*a*).

C'eſt ce même *Euſèbe* qui rapporte la lettre dont nous avons déja parlé, d'un *Abgare* roi d'Edeſſe à JESUS-CHRIST, dans laquelle il lui offre ſa *petite ville qui eſt aſſez propre*, & la réponſe de JESUS-CHRIST au roi *Abgare*.

Il rapporte d'après *Tertullien*, que ſi-tôt que l'empereur *Tibère* eut appris par *Pilate* la mort de JESUS-CHRIST, *Tibère*, qui chaſſait les Juifs de Rome ne manqua pas de propoſer au ſénat d'admettre au nombre des Dieux de l'empire, celui qu'il ne pouvait connaître encore que comme un homme

(*a*) *Euſèbe*, panégyrique de *Conſtantin*, chap. 4 & 5.

Digitized by Google

de Judée, que le sénat n'en voulut rien faire, & que *Tibère* en fut extrêmement courroucé. CH. X.

Il rapporte d'après *Justin* la prétendue statue élevée à *Simon le magicien*; il prend les Juifs thérapeutes pour des chrétiens.

C'est lui qui sur la foi d'*Hegesippe* prétend que les petits-neveux de JESUS-CHRIST par son frère *Jude*, furent déférés à l'empereur *Domitien*, comme des personnages très-dangereux, qui avaient un droit tout naturel au trône de *David*; que cet empereur prit lui-même la peine de les interroger, qu'ils répondirent qu'ils étaient de bons paysans, qu'ils labouraient de leurs mains un champ de trente-neuf arpens, le seul bien qu'ils possédassent.

Il calomnie les Romains autant qu'il le peut, parce qu'il était asiatique. Il osa dire que de son temps le sénat de Rome sacrifiait tous les ans un homme à *Jupiter*. Est-il donc permis d'imputer aux *Titus*, aux *Trajans*, aux divins *Antonins* des abominations dont aucun peuple ne se souillait alors dans le monde connu?

C'est ainsi qu'on écrivait l'histoire dans ces temps où le changement de religion donna une nouvelle face à l'empire Romain. *Grégoire de Tours* ne s'est point écarté de cette méthode, & on peut dire que jusqu'à *Guichardin* & *Machiavel*, nous n'avons pas eu une histoire bien faite. Mais la grossièreté même de tous ces monumens nous fait voir l'esprit du temps dans lequel ils ont été faits, & il n'y a pas jusqu'aux légendes qui ne puissent nous apprendre à connaître les mœurs de nos nations.

Conduite de Constantin.

Constantin, devenu empereur malgré les Romains, ne pouvait être aimé d'eux. Il est évident que le meurtre de *Licinius* son beau-frère assassiné malgré la foi des sermens, *Licinien* son neveu massacré à l'âge de douze ans, *Maximien* son beau-père égorgé par son ordre à Marseille, son propre fils *Crispus* mis à mort après lui avoir gagné des batailles, son épouse *Fausta* étouffée dans un bain, toutes ces horreurs n'adoucirent pas la haine qu'on lui portait. C'est probablement la raison qui fit transférer le siége de l'empire à Bizance. On trouve dans le code Théodosien un édit de *Constantin*, où il

Digitized by Google

CH. X. déclare *qu'il a fondé Conſtantinople par ordre de Dieu.* Il feignait ainſi une révélation pour impoſer ſilence aux murmures. Ce trait ſeul pourrait faire connaître ſon caractère. Notre avide curioſité voudrait pénétrer dans le replis du cœur d'un homme tel que *Conſtantin*, par qui tout changea bientôt dans l'empire Romain; ſéjour du trône, mœurs de la cour, uſages, langage, habillemens, adminiſtration, religion. Comment démêler celui qu'un parti a peint comme le plus criminel des hommes, & un autre comme le plus vertueux? Si on penſe qu'il fit tout ſervir à ce qu'il crut ſon intérêt, on ne ſe trompera pas.

De ſavoir s'il fut cauſe de la ruine de l'empire, c'eſt une recherche digne de votre eſprit. Il paraît évident qu'il fit la décadence de Rome. Mais en tranſportant le trône ſur le Boſphore de Thrace, il poſait dans l'orient des barrières contre les invaſions des barbares qui inondèrent l'empire ſous ſes ſucceſſeurs, & qui trouvèrent l'Italie ſans défenſe. Il ſemble qu'il ait immolé l'occident à l'orient. L'italie tomba quand Conſtantinople s'éleva. Ce ſerait une étude curieuſe & inſtructive que l'hiſtoire politique de ces temps-là. Nous n'avons guères que des ſatyres & des panégyriques. C'eſt quelquefois par les panégyriques même qu'on peut trouver la vérité. Par exemple, on comble d'éloges *Conſtantin* pour avoir fait dévorer par les bêtes féroces dans les jeux du cirque tous les chefs des Francs avec tous les priſonniers qu'il avait faits dans une expédition ſur le Rhin. C'eſt ainſi que furent traités les prédéceſſeurs de *Clovis* & de *Charlemagne.* Les écrivains qui ont été aſſez lâches pour louer des actions cruelles, conſtatent au moins ces actions, & les lecteurs ſages les jugent. Ce que nous avons de plus détaillé ſur l'hiſtoire de cette révolution, eſt ce qui regarde l'établiſſement de l'égliſe & ſes troubles.

Ce qu'il y a de déplorable, c'eſt qu'à peine la religion chrétienne fut ſur le trône, que la ſainteté en fut profanée par des chrétiens, qui ſe livrèrent à la ſoif de la vengeance, lors même que leur triomphe devait leur inſpirer l'eſprit de paix. Ils maſſacrèrent dans la Syrie & dans la Paleſtine tous les magiſtrats qui avaient ſévi contre eux; ils noyèrent la femme & la fille de *Maximin*, ils firent périr dans les tourmens

Digitized by Google

CH. X.

ſes fils & ſes parens. Les querelles, au ſujet de la *Conſubſtantiabilité du Verbe* troublèrent le monde & l'enſanglantèrent. Enfin, *Ammian Marcellin* dit que *les chrétiens de ſon temps ſe déchiraient entre eux comme des bêtes féroces.* Il y avait de grandes vertus qu'*Ammian* ne remarque pas : elles ſont preſque toujours cachées, ſur-tout à des yeux ennemis, & les vices éclatent.

L'égliſe de Rome fut préſervée de ces crimes & de ces malheurs; elle ne fut d'abord ni puiſſante, ni ſouillée; elle reſta long-temps tranquille & ſage au milieu d'un ſénat & d'un peuple idolâtre. Il y avait dans cette capitale du monde connu ſept cents temples grands ou petits dédiés aux Dieux *majorum & minorum gentium*. Ils ſubſiſtèrent juſqu'à *Théodoſe*; & les peuples de la campagne perſiſtèrent long-temps après lui dans leur ancien culte. C'eſt ce qui fit donner aux ſectateurs de l'ancienne religion le nom de *Païens*, *Pagani*, du nom des bourgades appelées *pagi*, dans leſquelles on laiſſa ſubſiſter l'idolatrie, juſqu'au huitième ſiecle.

On ſait aſſez ſur quelle impoſture eſt fondée la donation de *Conſtantin*; mais on ne ſait point aſſez combien cette impoſture a été long-temps accréditée. Ceux qui la niaient, furent ſouvent punis en Italie & ailleurs. Qui croirait qu'en 1478 il y eut des hommes brûlés à Straſbourg pour avoir combattu cette erreur?

Donation de Conſtantin.

Conſtantin donna en effet, non au ſeul évêque de Rome, mais à la cathédrale qui était l'égliſe de St. Jean, mille marcs d'or, & trente mille d'argent, avec quatorze mille ſous de rente, & des terres dans la Calabre. Chaque empereur enſuite augmenta ce patrimoine. Les évêques de Rome en avaient beſoin. Les miſſions qu'ils envoyèrent bientôt dans l'Europe païenne, les évêques chaſſés de leurs ſiéges, auxquels ils donnèrent un aſyle, les pauvres qu'ils nourrirent, les mettaient dans la néceſſité d'être très-riches. Le crédit de la place ſupérieur aux richeſſes, fit bientôt du paſteur des chrétiens de Rome, l'homme le plus conſidérable de l'occident. La piété avait toujours accepté ce miniſtère; l'ambition le brigua. On ſe diſputa la chaire; il y eut deux anti-papes dès le milieu du quatrième ſiecle, & le conſul *Pretextat* idolâtre diſait en 466, *Faites-moi évêque de Rome, & je me fais chrétien.*

Digitized by Google

CH. X. Cependant cet évêque n'avait d'autre pouvoir que celui que peut donner la vertu, le crédit, ou l'intrigue dans des circonstances favorables. Jamais aucun pasteur de l'église n'eut la juriſdiction contentieuſe, encore moins les droits régaliens. Aucun n'eut ce qu'on appelle *jus terrendi*, ni droit de territoire, ni droit de prononcer *do*, *dico*, *addico*. Les empereurs restèrent les juges suprêmes de tout, hors du dogme. Ils convoquèrent les conciles. *Constantin* à Nicée reçut & jugea les accusations que les évêques portèrent les uns contre les autres. Le titre de *Souverain Pontife* resta même attaché à l'empire.

CHAPITRE ONZIEME.

Causes de la chute de l'empire Romain.

SI quelqu'un avait pu raffermir l'empire, ou du moins retarder sa chute, c'était l'empereur *Julien*. Il n'était point un soldat de fortune comme les *Dioclétiens* & les *Théodoses*. Né dans la pourpre, élu par les armées, chéri des soldats, il n'avait point de factions à craindre; on le regardait, depuis ses victoires en Allemagne, comme le plus grand capitaine de son siecle. Nul empereur ne fut plus équitable & ne rendit la justice plus impartialement, non pas même *Marc-Aurèle*. Nul philosophe ne fut plus sobre & plus continent. Il régnait donc par les loix, par la valeur & par l'exemple. Si sa carrière eut été plus longue, il est à présumer que l'empire eut moins chancelé après sa mort.

Deux fléaux détruisirent enfin ce grand colosse, les barbares & les disputes de religion.

Quant aux barbares, il est aussi difficile de se faire une idée nette de leurs incursions que de leur origine. *Procope*, *Jornandès* nous ont débité des fables que tous nos auteurs copient. Mais le moyen de croire que les Huns venus du nord de la Chine ayent passé les Palus-Méotides à gué, à

Digitized by Google

la ſuite d'une biche, & qu'ils ayent chaſſé devant eux comme des troupeaux de moutons des nations belliqueuſes, qui habitaient les pays aujourd'hui nommés la Crimée, une partie de la Pologne, l'Ukraine, la Moldavie, la Valachie. Ces peuples robuſtes & guerriers, tels qu'ils le ſont encore aujourd'hui, étaient connus des Romains ſous le nom général de *Goths*. Comment ces Goths s'enfuirent-ils ſur les bords du Danube dès qu'ils virent paraître les Huns? Comment demandèrent-ils à mains jointes que les Romains daignaſſent les recevoir? Et comment, dès qu'ils furent paſſés, ravagèrent-ils tout juſqu'aux portes de Conſtantinople à main armée?

Tout cela reſſemble à des contes d'*Hérodote*, & à d'autres contes non moins vantés. Il eſt bien plus vraiſemblable que tous ces peuples coururent au pillage les uns après les autres. Les Romains avaient volé les nations, les Goths & les Huns vinrent voler les Romains.

Mais pourquoi les Romains ne les exterminèrent-ils pas comme *Marius* avait exterminé les Cimbres? C'eſt qu'il ne ſe trouvait point de *Marius*, c'eſt que les mœurs étaient changées, c'eſt que l'empire était partagé entre les ariens & les athanaſiens. On ne s'occupait que de deux objets, les courſes du cirque & les trois hypoſtaſes. L'empire Romain avait alors plus de moines que de ſoldats, & ces moines couraient en troupes de ville en ville pour ſoutenir ou pour détruire la conſubſtantialité du verbe. Il y en avait ſoixante & dix mille en Egypte.

Le chriſtianiſme ouvrait le ciel, mais il perdait l'empire: car non-ſeulement les ſectes nées dans ſon ſein ſe combattaient avec le délire des querelles théologiques; mais toutes combattaient encore l'ancienne religion de l'empire; religion fauſſe, religion ridicule ſans doute, mais ſous laquelle Rome avait marché de victoire en victoire pendant dix ſiecles.

Les deſcendans des *Scipions* étant devenus des controverſiſtes, les évêchés étant plus brigués que ne l'avaient été les couronnes triomphales, la conſidération perſonnelle ayant paſſé des *Hortenſius* & des *Cicérons* aux *Cyrilles*, aux *Grégoires*, aux *Ambroiſes*, tout fut perdu; & ſi l'on doit s'étonner

Digitized by Google

CH. XI. de quelque choſe, c'eſt que l'empire Romain ait ſubſiſté encore un peu de temps.

Théodoſe, qu'on appelle *le grand Théodoſe*, paya un tribut au ſuperbe *Alaric* ſous le nom de penſion du tréſor impérial. *Alaric* mit Rome à contribution la première fois qu'il parut devant les murs, & la ſeconde il la mit au pillage. Tel était alors l'aviliſſement de l'empire, que ce goth dédaigna d'être roi de Rome, tandis que le miſérable empereur d'occident *Honorius* tremblait dans Ravenne où il s'était réfugié.

Alaric ſe donna le plaiſir de créer dans Rome un empereur nommé *Attale* qui venait recevoir ſes ordres dans ſon antichambre. L'hiſtoire nous a conſervé deux anecdotes concernant *Honorius* qui montrent bien tout l'excès de la turpitude de ces temps. La première, qu'une des cauſes du mépris où *Honorius* était tombé, c'eſt qu'il était impuiſſant; la ſeconde, c'eſt qu'on propoſa à cet *Attale* empereur, valet d'*Alaric*, de châtrer *Honorius* pour rendre ſon ignominie plus complette.

Après *Alaric* vint *Attila* qui ravageait tout de la Chine juſqu'à la Gaule. Il était ſi grand & les empereurs *Théodoſe*, & *Valentinien III* ſi petits, que la princeſſe *Honoria*, ſœur de *Valentinien III*, lui propoſa de l'épouſer. Elle lui envoya ſon anneau pour gage de ſa foi; mais avant qu'elle eut réponſe d'*Attila* elle était déja groſſe de la façon d'un de ſes domeſtiques.

Lors qu'*Attila* eut détruit la ville d'Aquilée, *Léon* évêque de Rome vint mettre à ſes pieds tout l'or qu'il avait pu recueillir des Romains pour racheter du pillage les environs de cette ville, dans laquelle l'empereur *Valentinien III* était caché. L'accord étant conclu, les moines ne manquèrent pas d'écrire que le pape *Léon* avait fait trembler *Attila*, qu'il était venu à ce hun avec un air & un ton de maître, qu'il était accompagné de *St. Pierre* & de *St. Paul*, armés tous deux d'épées flamboyantes qui étaient viſiblement les deux glaives de l'évêque de Rome. Cette manière d'écrire l'hiſtoire a duré chez les chrétiens juſqu'au ſeizième ſiecle ſans interruption.

Bientôt après des déluges de barbares inondèrent de tous côtés ce qui était échappé aux mains d'*Attila*.

Que

Digitized by Google

CH. XI.

Que faisaient cependant les empereurs ? Ils assemblaient des conciles. C'étaient tantôt pour l'ancienne querelle des partisans d'*Athanase*, tantôt pour les donatistes ; & ces disputes agitaient l'Afrique quand le Vandale *Genseric* la subjugua. C'était ailleurs pour les argumens de *Nestorius*, & de *Cyrille*, pour les subtilités d'*Eutichès*, & la plupart des articles de foi se décidaient quelquefois à grands coups de bâtons, comme il arriva sous *Théodose second* dans un concile convoqué par lui à Ephèse, concile qu'on appelle encore aujourd'hui le brigandage. Enfin pour bien connaître l'esprit de ces malheureux temps, souvenons-nous qu'un moine ayant été rebuté un jour par *Théodose second* qu'il importunait, le moine excommunia l'empereur, & que ce césar fut obligé de se faire relever de l'excommunication par le patriarches de Constantinople.

Pendant ces troubles-là même les Francs envahissaient la Gaule ; les Visigoths s'emparaient de l'Espagne ; les Ostrogoths sous *Théodose* dominaient en Italie, bientôt après chassés par les Lombards. L'empire Romain du temps de *Clovis* n'éxistait plus que dans la Grèce, l'Asie mineure & dans l'Egypte, tout le reste était la proie des barbares ; Scythes, Vandales & Francs se firent chrétiens pour mieux gouverner les provinces chrétiennes assujéties par eux : car il ne faut pas croire que ces barbares fussent sans politique, ils en avaient beaucoup, & en ce point tous les hommes sont à-peu-près égaux. L'intérêt rendit donc chrétiens ces dépréda teurs ; mais ils n'en furent que plus inhumains. Le jésuite *Daniel*, historien français, qui déguise tant de choses, n'ose dissimuler que *Clovis* fut beaucoup plus sanguinaire, & se souilla de plus grands crimes après son baptême, que tandis qu'il était païen. Et ces crimes n'étaient pas de ces forfaits héroïques, qui éblouissent l'imbécillité humaine, c'étaient des vols & des parricides. Il suborna un prince de Cologné qui assassina son père, après quoi il fit massacrer le fils, & tua un roitelet de Cambrai qui lui montrait ses trésors. Un citoyen moins coupable eût été traîné au supplice, & *Clovis* fonda une monarchie.

Digitized by Google

CHAPITRE DOUZIEME.

Suite de la décadence de l'ancienne Rome.

CH. XII. QUAND les Goths s'emparèrent de Rome après les Herules, quand le célèbre *Théodoric* non moins puissant que fut depuis *Charlemagne*, eut établi le siége de son empire à Ravenne au commencement de notre sixième siecle, sans prendre le titre d'empereur d'occident qu'il eût pû s'arroger ; il exerça sur les Romains précisément la même autorité que les *Césars*, conservant le sénat, laissant subsister la liberté des religions, soumettant également aux loix civiles, orthodoxes, ariens, & idolâtres ; jugeant les Goths par les loix gothiques, & les Romains par les loix romaines, présidant par ses commissaires aux élections des évêques, défendant la simonie, appaisant des schismes. Deux papes se disputaient la chaire épiscopale ; il nomma le pape, *Simmaque*, & ce pape *Simmaque* étant accusé, il le fit juger par ses *Missi Dominici*.

Atalaric son petit-fils régla les élections des papes, & de tous les autres métropolitains de ses royaumes, par un édit qui fut observé ; édit rédigé par *Cassiodore* son ministre, qui depuis se retira au Mont-Cassin, & embrassa la regle de *St. Benoît* ; édit auquel le pape *Jean II* se soumit sans difficulté.

Quand *Bélizaire* vint en Italie, & qu'il la remit sous le pouvoir impérial, on sait qu'il exila le pape *Silvérius*, & qu'en cela il ne passa point les bornes de son autorité, s'il passa celles de la justice. *Bélizaire*, & ensuite *Narsès* ayant arraché Rome au joug des Goths, d'autres barbares, Gépides, Francs, Germains, inondèrent l'Italie. Tout l'empire occidental était dévasté & déchiré par des sauvages. Les Lombards établirent leur domination dans toute l'Italie citérieure. *Alboüin* fondateur de cette nouvelle dynastie, n'était qu'un brigand barbare ; mais bientôt les vainqueurs adoptèrent les mœurs, la politesse, la religion des vaincus. C'est ce qui n'était pas arrivé aux pre-

Digitized by Google

miers Francs, aux Bourguignons, qui portèrent dans les Gaules leur langage grossier, & leurs mœurs encore plus agrestes. La nation Lombarde était d'abord composée de païens & d'ariens. Leur roi *Rotharis* publia vers l'an 640 un édit qui donna la liberté de professer toutes sortes de religions, de sorte qu'il y avait dans presque toutes les villes d'Italie un évêque catholique, & un évêque arien, qui laissaient vivre paisiblement les peuples nommés idolâtres, répandus encore dans les villages.

Entière liberté de conscience en Italie, mais courte.

Le royaume de Lombardie s'étendit depuis le Piémont jusqu'à Brindes & à la terre d'Otrante ; il renfermait Bénévent, Bari, Tarente ; mais il n'eut ni la Pouille, ni Rome, ni Ravenne. Ces pays demeurèrent annexés au faible empire d'orient. L'église Romaine avait donc repassé de la domination des Goths à celle des Grecs. Un *Exarque* gouvernait Rome au nom de l'empereur ; mais il ne résidait point dans cette ville presqu'abandonnée à elle-même. Son séjour était à Ravenne, d'où il envoyait ses ordres au duc ou préfet de Rome, & aux sénateurs qu'on appelait encore *Pères conscripts*. L'apparence du gouvernement municipal subsistait toujours dans cette ancienne capitale si déchue, & les sentimens républicains n'y furent jamais éteints. Ils se soutenaient par l'exemple de Venise, république fondée d'abord par la crainte & par la misère, & bientôt élevée par le commerce, & par le courage. Venise était déja si puissance, qu'elle rétablit au huitième siecle l'exarque *Scolasticus* qui avait été chassé de Ravenne.

Quelle était donc aux septième & huitième siecles la situation de Rome ? Celle d'une ville malheureuse, mal défendue par les exarques, continuellement menacée par les Lombards ; & reconnaissant toujours les empereurs pour ses maîtres. Le crédit des papes augmentait dans la désolation de la ville. Ils en étaient souvent les consolateurs & les peres, mais toujours sujets ; il ne pouvaient être consacrés qu'avec la permission expresse de l'exarque. Les formules par lesquelles cette permission était demandée & accordée, subsistent encore. Le clergé Romain écrivait au métropolitain de Ravenne, & demandait la protection de *sa Béatitude* auprès du gouverneur, ensuite le pape envoyait à ce métropolitain sa profession de foi,

Papes ne peuvent être consacrés qu'avec la permission de l'exarque.

Digitized by Google

CH. XII. Le roi Lombard *Aſtolphe* s'empara enfin de tout l'exarcat de Ravenne, en 751, & mit fin à cette vice-royauté impériale qui avait duré cent quatre-vingt-trois ans.

Comme le duché de Rome dépendait de l'exarcat de Ravenne, *Aſtolphe* prétendit avoir Rome par le droit de ſa conquête. Le pape *Etienne II* ſeul défenſeur des malheureux Romains, envoya demander du ſecours à l'empereur *Conſtantin* ſurnommé *Copronyme*. Ce miſérable empereur envoya pour tout ſecours un officier du palais avec une lettre pour le roi Lombard. C'eſt cette faibleſſe des empereurs Grecs qui fut l'origine du nouvel empire d'occident, & de la grandeur pontificale.

Vous ne voyez avant ce temps aucun évêque qui ait aſpiré à la moindre autorité temporelle, au moindre territoire. Comment l'auraient-ils oſé? leur légiſlateur fut un pauvre qui catéchiſa des pauvres. Les ſucceſſeurs de ces premiers chrétiens furent pauvres. Le clergé ne fit un corps que ſous *Conſtantin premier*, mais cet empereur ne ſouffrit pas qu'un évêque fût propriétaire d'un ſeul village. Ce ne peut être que dans des temps d'anarchie que les papes ayent obtenu quelques ſeigneuries. Ces domaines furent d'abord médiocres. Tout s'agrandit & tout tombe avec le temps.

Lorſqu'on paſſe de l'hiſtoire de l'empire Romain à celle des peuples qui l'ont déchiré dans l'occident, on reſſemble à un voyageur, qui au ſortir d'une ville ſuperbe ſe trouve dans des déſerts couverts de ronces. Vingt jargons barbares ſuccèdent à cette belle langue latine, qu'on parlait du fond de l'Illyrie au mont Atlas. Au lieu de ces ſages loix qui gouvernaient la moitié de notre hémiſphère, on ne trouve plus que des coutumes ſauvages. Les cirques, les amphithéâtres élevés dans toutes les provinces ſont changés en maſures couvertes de paille. Ces grands chemins ſi beaux, ſi ſolides, établis du pied du capitole juſqu'au mont Taurus, ſont couverts d'eaux croupiſſantes. La même révolution ſe fait dans les eſprits, & *Grégoire de Tours*, le moine de St. Gal *Frédegaire*, ſont nos *Polybes* & nos *Tite-Lives*. L'entendement humain s'abrutit dans les ſuperſtitions les plus lâches & les plus inſenſées. Ces ſuperſtitions ſont portées au point que des moines deviennent ſeigneurs &

Digitized by Google

princes. Ils ont des eſclaves, & ces eſclaves n'oſent pas même ſe plaindre. L'Europe entière croupit dans cet aviliſſement juſ- CH. XII.
qu'au ſeizième ſiecle, & n'en ſort que par des convulſions terribles.

CHAPITRE TREIZIEME.

Origine de la puiſſance des papes. Digreſſion ſur le ſacre des rois. Lettre de St. Pierre à Pepin, maire de France, devenu roi. Prétendues donation au St. Siége.

IL n'y a que trois manières de ſubjuguer les hommes, celle de les policer en leur propoſant des loix, celle d'employer la religion pour appuyer ces loix, celle enfin d'égorger une partie d'une nation pour gouverner l'autre; je n'en connais pas une quatrième. Toutes les trois demandent des circonſtances favorables. Il faut remonter à l'antiquité la plus reculée pour trouver des exemples de la première; encore ſont-ils ſuſpects. *Charlemagne*, *Clovis*, *Théodoric*, *Albouin*, *Alaric*, ſe ſervirent de la troiſième; les papes employèrent la ſeconde.

Le pape n'avait pas originairement plus de droit ſur Rome, que *St. Auguſtin* n'en aurait eu, par exemple, à la ſouveraineté de la petite ville d'Hippone. Quand même *St. Pierre* aurait demeuré à Rome, comme on l'a dit, ſur ce qu'une de ſes épîtres eſt datée de Babylone, quand même il eût été évêque de Rome, dans un temps où il n'y avait certainement aucun ſiége particulier, ce ſéjour dans Rome ne pouvait donner le trône des *Céſars*; & nous avons vû que les évêques de Rome ne ſe regardèrent pendant ſept ans que comme des ſujets.

Rome tant de fois ſaccagée par les barbares, abandonnée des empereurs, preſſée par les Lombards, incapable de rétablir l'ancienne république, ne pouvait plus prétendre à la grandeur. Il lui fallait du repos: elle l'aurait goûté ſi elle avait pû dès-lors être gouvernée par ſon évêque, comme le furent

Digitized by Google

CH. XIII. depuis tant de villes d'Allemagne ; & l'anarchie eût au moins produit ce bien. Mais il n'était pas encore reçu dans l'opinion des chrétiens, qu'un évêque pût être souverain, quoiqu'on eût dans l'hiſtoire du monde tant d'exemples de l'union du ſacerdoce & de l'empire dans d'autres religions.

Le pape *Grégoire III* recourut le premier à la protection des Francs contre les Lombards, & contre les empereurs. *Zacharie* ſon ſucceſſeur, animé du même eſprit, reconnut *Pepin*, ou *Pipin*, maire du palais, uſurpateur du royaume de France, pour roi légitime. On a prétendu que *Pepin*, qui n'était que premier miniſtre, fit demander d'abord au pape, quel était le vrai roi, ou de celui qui n'en avait que le droit & le nom, ou de celui qui en avait l'autorité & le mérite ? & que le pape décida que le miniſtre devait être roi. Il n'a jamais été prouvé qu'on ait joué cette comédie ; mais ce qui eſt vrai, c'eſt que le pape *Etienne III* appela *Pepin* à ſon ſecours contre les Lombards, qu'il vint en France ſe jetter aux pieds de *Pepin*, & enſuite le couronner avec des cérémonies qu'on appelait *Sacre*. C'était une imitation d'un ancien appareil judaïque. *Samuël* avait verſé de l'huile ſur la tête de *Saül* Les rois Lombards ſe faiſoient auſſi ſacrer ; les ducs de Bénevent même avaient adopté cet uſage. On employait l'huile dans l'inſtallation des évêques ; & on croyait imprimer un caractère de ſainteté au diadême, en y joignant une cérémonie épiſcopale. Un roi Goth, nommé *Vamba*, fut ſacré en Eſpagne avec de l'huile bénite en 674. Mais les Arabes vainqueurs firent bientôt oublier cette cérémonie, que les Eſpagnols n'ont pas renouvellée.

Le pape vient implorer le maire Pepin en 754.

Pepin ne fut donc pas le premier roi ſacré en Europe, comme nous l'écrivons tous les jours. Il avait déja reçu cette onction de l'Anglais *Boniface*, miſſionnaire en Allemagne, & évêque de Mayence, qui ayant voyagé long-temps en Lombardie, le ſacra ſuivant l'uſage de ce pays.

Pepin n'eſt pas le premier roi ſacré en Europe, comme on le dit.

Remarquez attentivement que ce *Boniface* avait été créé évêque de Mayence par *Carloman*, frère de l'uſurpateur *Pepin*, ſans aucun concours du pape, ſans que la cour romaine influât alors ſur la nomination des évêchés dans le royaume des Francs. Rien ne vous convaincra plus que toutes les loix

Digitized by Google

civiles & eccléſiaſtiques ſont dictées par la convenance, que la force les maintient, que la faibleſſe les détruit, & que le temps les change. Les évêques de Rome prétendaient une autorité ſuprême, & ne l'avaient pas. Les papes ſous le joug des rois Lombards auraient laiſſé toute la puiſſance eccléſiaſtique en France au premier Franc qui les aurait délivrés du joug en Italie. CH. XIII.

Second ſacre de Pepin.

Le pape *Etienne* avait plus beſoin de *Pepin*, que *Pepin* n'avait beſoin de lui ; il y paraît bien, puiſque ce fut le prêtre qui vint implorer la protection du guerrier. Le nouveau roi fit renouveller ſon ſacre par l'évêque de Rome dans l'égliſe de *St. Denys* : ce fait paraît ſingulier : on ne ſe fait pas couronner deux fois, quand on croit la première cérémonie ſuffiſante. Il paraît donc que dans l'opinion des peuples, un évêque de Rome était quelque choſe de plus ſaint, de plus autoriſé, qu'un évêque d'Allemagne ; que les moines de *St. Denys*, chez qui ſe faiſait le ſecond ſacre, attachaient plus d'efficacité à l'huile répandue ſur la tête d'un Franc, par un évêque Romain, qu'à l'huile répandue par un miſſionnaire de Mayence, & que le ſucceſſeur de *St. Pierre* avait plus droit qu'un autre de légitimer une uſurpation.

Pepin fut le premier roi ſacré en France, & non le ſeul qui l'y ait été par un pontife de Rome : car *Innocent III* couronna depuis, & ſacra *Louis le jeune* à Reims. *Clovis* n'avait été ni couronné, ni ſacré roi par l'évêque *Remi*. Il y avait long-temps qu'il régnait quand il fut baptiſé. S'il avait reçu l'onction royale, ſes ſucceſſeurs auraient adopté une cérémonie ſi ſolemnelle, devenue bientôt néceſſaire. Aucun ne fut ſacré juſqu'à *Pepin*, qui reçut l'onction dans l'abbaye de *St. Denys*.

Ce ne fut que trois cents ans après *Clovis* que l'archevêque de Reims *Hincmar* écrivit qu'au ſacre de *Clovis* un pigeon avait apporté du ciel une phiole qu'on appelle la *ſainte Ampoule*. Peut-être crut-il fortifier par cette fable le droit de ſacrer les rois, que ces métropolitains commençaient alors à exercer. Ce droit ne s'établit qu'avec le temps, comme tous les autres uſages : & ces prélats long-temps après ſacrèrent tous les rois, depuis *Philippe I* juſqu'à *Henri IV*, qui fut couronné à Char-

Digitized by Google

CH. XIII.

tres, & oint de l'ampoule de *St. Martin*, parce que les ligueurs étaient maîtres de l'ampoule de *St. Remi*.

Il eſt vrai que ces cérémonies n'ajoutent rien aux droits des monarques, mais elles ſemblent ajouter à la vénération des peuples.

Origine du ſacre.

Il n'eſt pas douteux que cette cérémonie du ſacre, auſſi bien que l'uſage d'élever les rois Francs, Goths & Lombards ſur un bouclier, ne vinſſent de Conſtantinople. L'empereur *Cantacuſène* nous apprend lui-même que c'était un uſage immémorial d'élever les empereurs ſur un bouclier ſoutenu par les grands officiers de l'empire & par le patriarche; après quoi l'empereur montait du trône au pupître de l'égliſe, & le patriarche faiſait le ſigne de la croix ſur ſa tête, avec un plumaſſeau trempé dans de l'huile bénite; les diacres apportaient la couronne. Le principal officier, ou le prince du ſang impérial le plus proche, mettait la couronne ſur la tête du nouveau céſar. Le patriarche & le peuple criaient, *Il en eſt digne*. Mais au ſacre des rois d'occident, l'évêque dit au peuple : *Voulez-vous ce roi ?* Et enſuite le roi fait ſerment au peuple après l'avoir fait aux évêques.

Le pape *Etienne* ne s'en tint pas avec *Pepin* à cette cérémonie; il défendit aux Français, ſous peine d'excommunication, de ſe donner jamais des rois d'une autre race. Tandis que cet évêque, chaſſé de ſa patrie, & ſuppliant dans une terre étrangère, avait le courage de donner des loix, ſa politique prenait une autorité qui aſſurait celle de *Pepin*, & ce prince, pour mieux jouir de ce qui ne lui était pas dû, laiſſait au pape des droits qui ne lui appartenaient pas.

Hugues Capet en France, & *Conrad* en Allemagne, firent voir depuis qu'une telle excommunication n'eſt pas une loi fondamentale.

Cependant l'opinion qui gouverne le monde, imprima d'abord dans les eſprits un ſi grand reſpect pour la cérémonie faite par le pape à St. Denys, qu'*Eginhart* ſecrétaire de *Charlemagne*, dit en termes exprès, que le *roi Hilderic fut dépoſé par ordre du pape Etienne*.

Tous ces événemens ne ſont qu'un tiſſu d'injuſtice, de rapine, de fourberie. Le premier des domeſtiques d'un roi de

Franco

Digitized by Google

France dépouillait son maître *Hilderic III*, l'enfermait dans le couvent de St. Bertin, tenait en prison le fils de son maître dans le couvent de Fontenelle en Normandie; un pape venait de Rome consacrer ce brigandage.

Usage de baiser les pieds.

On croirait que c'est une contradiction que ce pape fût venu en France se prosterner aux pieds de *Pepin*, & disposer ensuite de la couronne : mais non; ces prosternemens n'étaient regardés alors que comme le sont aujourd'hui nos révérences. C'était l'ancien usage de l'orient. On saluait les évêques à genoux; les évêques saluaient de même les gouverneurs de leurs diocèses. *Charles* fils de *Pepin* avait embrassé les pieds du pape *Etienne* à St. Maurice en Valais : *Etienne* embrassa ceux de *Pepin*. Tout cela était sans conséquence. Mais peu-à-peu les papes attribuèrent à eux seuls cette marque de respect. On prétend que le pape *Adrien I* fut celui qui exigea qu'on ne parût jamais devant lui sans lui baiser les pieds. Les empereurs & les rois se soumirent depuis comme les autres à cette cérémonie, qui rendait la religion romaine plus vénérable aux peuples.

Donation de Pepin aux papes, très-suspecte.

On nous dit que *Pepin* passa les monts en 754, que le Lombard *Astolphe* intimidé par la seule présence du Franc, céda aussi-tôt au pape tout l'exarcat de Ravenne, que *Pepin* repassa les monts, & qu'à peine s'en fut-il retourné, qu'*Astolphe* au lieu de donner Ravenne au pape, mit le siége devant Rome. Toutes les démarches de ces temps-là étaient si irrégulières, qu'il se pourrait à toute force que *Pepin* eût donné aux papes l'exarcat de Ravenne qui ne lui appartenait point, & qu'il eût même fait cette donation singulière du bien d'autrui, sans prendre aucune mesure pour la faire exécuter. Cependant il est bien peu vraisemblable qu'un homme tel que *Pepin*, qui avait détrôné son roi, n'ait passé en Italie avec une armée que pour y aller faire des présens. Rien n'est plus douteux que cette donation citée dans tant de livres. Le bibliothécaire *Anastase*, qui écrivait cent quarante ans après l'expédition de *Pepin*, est le premier qui parle de cette donation. Mille auteurs l'ont citée, mais les meilleurs publicistes d'Allemagne la refutent aujourd'hui.

Il régnait alors dans les esprits un mélange bizarre de poli-

Digitized by Google

CH. XIII.

tique & de simplicité, de grossiéreté & d'artifice qui caractérise bien la décadence générale. *Etienne* feignit une lettre de *St. Pierre*, adressée du ciel à *Pepin* & à ses enfans; elle mérite d'être rapportée; la voici; « *Pierre* appelé apôtre par » JESUS-CHRIST fils du Dieu vivant, &c... Comme par moi » toute l'église catholique apostolique Romaine, mere de toutes » les autres églises, est fondée sur la pierre, & afin qu'*E-* » *tienne* évêque de cette douce église Romaine, & que la » grace & la vertu soient pleinement accordées du Seigneur » notre Dieu pour arracher l'église de DIEU des mains des per- » sécuteurs. A vous excellens *Pepin*, *Charles*, & *Carloman* » trois rois, & à tous saints évêques & abbés, prêtres & » moines, & même aux ducs, aux comtes, & aux peuples, » moi *Pierre* apôtre, &c... je vous conjure, & la vierge *Ma-* » *rie* qui vous aura obligation, vous avertit, & vous com- » mande, aussi-bien que les trônes, les dominations... Si » vous ne combattez pour moi, je vous déclare par la Ste. Tri- » nité & par mon apostolat, que vous n'aurez jamais de part » au paradis ».

Lettre de St. Pierre.

La lettre eut son effet. *Pepin* passa les Alpes pour la seconde fois. Il assiégea Pavie, & fit encore la paix avec *Astolphe*.

Mais est-il probable qu'il ait passé deux fois les monts uniquement pour donner des villes au pape *Etienne*? Pourquoi *St. Pierre* dans sa lettre ne parle-t-il pas d'un fait si important? Pourquoi ne se plaint-il pas à *Pepin* de n'être pas en possession de l'exarcat? Pourquoi ne le redemande-t-il pas expressément?

Tout ce qui est vrai, c'est que les Francs qui avaient envahi les Gaules, voulurent toujours subjuguer l'Italie, objet de la cupidité de tous les barbares; non que l'Italie soit en effet un meilleur pays que les Gaules, mais alors elle était mieux cultivée; les villes bâties, accrues & embellies par les Romains, subsistaient, & la réputation de l'Italie tenta toujours un peuple pauvre, inquiet & guerrier. Si *Pepin* avait pû prendre la Lombardie, comme fit *Charlemagne*, il l'aurait prise sans doute; & s'il conclut un traité avec *Astolphe*, c'est qu'il y fut obligé. Usurpateur de la France, il n'y était pas affermi. Il avait à combattre des ducs d'Aquitaine & de

Digitized by Google

Gaſcogne, dont les droits ſur ces pays valaient mieux que les ſiens ſur la France. Comment donc aurait-il donné tant de terres aux papes, quand il était forcé de revenir en France, pour y ſoutenir ſon uſurpation? CH. XIII.

Le titre primordial de cette donation n'a jamais paru. On eſt donc réduit à douter. C'eſt le parti qu'il faut prendre ſouvent en hiſtoire comme en philoſophie. Le St. Siége d'ailleurs n'a pas beſoin de ces titres équivoques; le temps lui a donné des droits auſſi réels ſur ſes états, que les autres ſouverains de l'Europe en ont ſur les leurs. Il eſt certain que les pontifes de Rome avaient dès-lors de grands patrimoines dans plus d'un pays; que ces patrimoines étaient reſpectés, qu'ils étaient exempts de tribut. Ils en avaient dans les Alpes, en Toſcane, à Spolette, dans les Gaules, en Sicile, & juſques dans la Corſe, avant que les Arabes ſe fuſſent rendus maîtres de cette île au huitieme ſiecle. Il eſt à croire que *Pepin* fit augmenter beaucoup ce patrimoine dans le pays de la Romagne, & qu'on l'appela le patrimoine de l'exarcat. C'eſt probablement ce mot de *patrimoine* qui fut la ſource de la mépriſe. Les auteurs poſtérieurs ſuppoſèrent dans des temps de ténèbres, que les papes avaient régné dans tous les pays où ils avaient ſeulement poſſédé des villes & des territoires.

Si quelque pape ſur la fin du huitieme ſiecle prétendit être au rang des princes, il paraît que c'eſt *Adrien I.* La monnoie qui fut frappée en ſon nom (ſi cette monnoie fut en effet fabriquée de ſon temps) fait voir qu'il eut les droits régaliens; & l'uſage qu'il introduiſit de ſe faire baiſer les pieds, fortifie encore cette conjecture. Cependant il reconnut toujours l'empereur Grec pour ſon ſouverain. On pouvait très-bien rendre à ce ſouverain éloigné un vain hommage, & s'attribuer une indépendance réelle appuyée de l'autorité du miniſtère eccléſiaſtique.

Voyez par quels degrés la puiſſance pontificale de Rome s'eſt élevée. Ce ſont d'abord des pauvres qui inſtruiſent des pauvres dans les ſouterrains de Rome; ils ſont au bout de deux ſiecles à la tête d'un troupeau conſidérable. Ils ſont riches, reſpectés ſous *Conſtantin*; ils deviennent patriarches de l'occident; ils ont d'immenſes revenus & des terres; enfin ils de-

Digitized by Google

viennent de grands souverains; mais c'est ainsi que tout s'est
CH. XIII. écarté de son origine. Si les fondateurs de Rome, de l'empire des Chinois, de celui des califes, revenaient au monde, ils verraient sur leurs trônes des Goths, des Tartares & des Turcs.

Avant d'examiner comment tout changea en occident par la translation de l'empire, il est nécessaire de vous faire une idée de l'église d'orient. Les disputes de cette église ne servirent pas peu à cette grande révolution.

CHAPITRE QUATORZIEME.

Etat de l'église en orient avant CHARLEMAGNE. *Querelle pour les images. Révolution de Rome commencée.*

QUE les usages de l'église grecque & de la latine ayent été différens comme leurs langues; que la liturgie, les habillemens, les ornemens, la forme des temples, celle de la croix n'ayent pas été les mêmes; que les Grecs prient debout, & les Latins à genoux, ce n'est pas ce que j'examine. Ces différentes coutumes ne mirent point aux prises l'orient & l'occident; elles servaient seulement à nourrir l'aversion naturelle des nations devenues rivales: Les Grecs sur-tout qui n'ont jamais reçu le baptême que par immersion, en se plongeant dans les cuves des baptistères, haïssaient les Latins, qui en faveur des chrétiens septentrionaux introduisirent le baptême par aspersion. Mais ces oppositions n'excitèrent aucun trouble.

La domination temporelle, cet éternel sujet de discorde dans l'occident, fut inconnue aux églises d'orient. Les évêques sous les yeux du maître restèrent sujets, mais d'autres querelles non moins funestes y furent excitées par ces disputes interminables, nées de l'esprit sophistique des Grecs & de leurs disciples.

La simplicité des premiers temps disparut sous le grand nombre de questions que forma la curiosité humaine; car le fonda-

Digitized by Google

teur de la religion n'ayant jamais rien écrit, & les hommes voulant tout savoir, chaque mystère fit naître des opinions, & chaque opinion coûta du sang. CH. XIV

C'est une chose très-remarquable, que de près de quatre-vingts sectes qui avaient déchiré l'église depuis sa naissance, aucune n'avait eu un Romain pour auteur, si on excepte *Novatian*, qu'à peine encore on peut regarder comme un hérétique. Aucun Romain dans les cinq premiers siecles ne fut compté ni parmi les peres de l'église, ni parmi les héresiarques. Il semble qu'ils ne furent que prudens. De tous les évêques de Rome il n'y en eut qu'un seul qui favorisa un de ces systêmes condamnés par l'église, c'est le pape *Honorius I.* On l'accuse encore tous les jours d'avoir été monothélite. On croit par-là flétrir sa mémoire; mais si on se donne la peine de lire sa fameuse lettre pastorale, dans laquelle il n'attribue qu'une volonté, à JESUS-CHRIST, on verra un homme très-sage. *Nous confessons*, dit-il, *une seule volonté dans* JESUS-CHRIST. *Nous ne voyons point que les conciles, ni l'écriture nous autorisent à penser autrement : mais de savoir si à cause des œuvres de divinité & d'humanité qui sont en lui, on doit entendre une opération ou deux, c'est ce que je laisse aux grammairiens, & ce qui n'importe guères.*

Lettre admirable d'un pape qu'on croit hérétique.

Peut-être n'y a-t-il rien de plus précieux dans toutes les lettres des papes que ces paroles. Elles nous convainquent que toutes les disputes des Grecs étaient des disputes de mots, & qu'on aurait dû assoupir ces querelles de sophistes dont les suites ont été si funestes. Si on les avait abandonnées aux grammairiens, comme le veut ce judicieux pontife, l'église eût été dans une paix inaltérable. Mais voulut-on savoir si le fils était consubstantiel au pere, ou seulement de même nature, ou d'une nature inférieure? Le monde chrétien fut partagé; la moitié persécuta l'autre, & en fut persécutée. Voulut-on savoir si la mere de JESUS-CHRIST était la mere de DIEU, ou de JESUS? si le CHRIST avait deux natures & deux volontés dans une même personne, ou deux personnes & une volonté, ou une volonté & une personne? Toutes ces disputes, nées dans Constantinople, dans Antioche, dans Alexandrie, excitèrent des séditions. Un parti anathématisait l'autre; la faction do-

Digitized by Google

CH. XIV.

minante condamnait à l'exil, à la prison, à la mort, & aux peines éternelles après la mort l'autre faction, qui se vengeait à son tour par les mêmes armes.

Point de dispute dogmatique chez les anciens.

De pareils troubles n'avaient point été connus dans le paganisme; la raison en est, que les païens, dans leurs erreurs grossières, n'avaient point de dogmes, & que les prêtres des idoles, encore moins les séculiers, ne s'assemblèrent jamais juridiquement pour disputer.

Dans le huitième siecle, on agita dans les églises d'orient s'il fallait rendre un culte aux images. La loi de *Moyse* l'avait expressément défendu. Cette loi n'avait jamais été révoquée; & les premiers chrétiens, pendant plus de deux cents ans, n'avaient même jamais souffert d'images dans leurs assemblées.

Images.

Peu-à-peu la coutume s'introduisit par-tout d'avoir chez soi des crucifix. Ensuite on eut les portraits vrais ou faux des martyrs ou des confesseurs. Il n'y avait point encore d'autels érigés pour les saints, point de messes célébrées en leur nom. Seulement, à la vue d'un crucifix & de l'image d'un homme de bien, le cœur, qui sur-tout dans ces climats a besoin d'objets sensibles, s'excitait à la piété.

Cet usage s'introduisit dans les églises. Quelques évêques ne l'adoptèrent pas. On voit qu'en 393 *St. Epiphane* arracha d'une église de Syrie une image devant laquelle on priait. Il déclara que la religion chrétienne ne permettait pas ce culte : & sa sévérité ne causa point de schisme.

Enfin cette pratique pieuse dégénéra en abus, comme toutes les choses humaines. Le peuple, toujours grossier, ne distingua point DIEU & les images. Bientôt on en vint jusqu'à leur attribuer des vertus & des miracles. Chaque image guérissait une maladie. On les mêla même aux sortilèges, qui ont presque toujours séduit la crédulité du vulgaire. Je dis non-seulement le vulgaire du peuple, mais celui des princes & des savans.

Guerre civile pour les images.

En 727 l'empereur *Léon* l'Isaurien voulut, à la persuasion de quelques évêques, déraciner l'abus; mais, par un abus peut-être plus grand, il fit effacer toutes les peintures. Il abattit les statues & les représentations de JESUS-CHRIST avec celles des saints; en ôtant ainsi tout d'un coup aux peuples

Digitized by Google

les objets de leur culte, il les révolta; on desobéit : il persécuta; il devient tyran, parce qu'il avait été imprudent. CH. XIV.

Il est honteux pour notre siecle qu'il y ait encore des compilateurs qui répètent cette ancienne fable, que deux Juifs avaient prédit l'empire à *Léon*, & qu'ils avaient exigé de lui qu'il abolît le culte des images; comme s'il eût importé à des Juifs que les chrétiens eussent ou non des figures dans leurs églises. Les historiens qui croyent qu'on peut ainsi prédire l'avenir, sont bien indignes d'écrire ce qui est passé.

Son fils, *Constantin Copronyme*, fit passer en loi civile & ecclésiastique l'abolition des images. Il tint à Constantinople un concile de trois cent trente-huit évêques; ils proscrivirent d'une commune voix ce culte, reçu dans plusieurs églises, & sur-tout à Rome.

Cet empereur eût voulu abolir aussi aisément les moines, qu'il avait en horreur, & qu'il n'appelait que les abominables; mais il ne put y réussir : ces moines, déja fort riches, défendirent plus habilement leurs biens que les images de leurs saints.

Les papes *Grégoire II* & *III*, & leurs successeurs, ennemis secrets des empereurs, & opposés ouvertement à leur doctrine, ne lancèrent pourtant point ces sortes d'excommunications, depuis si fréquemment & si légérement employées. Mais soit que ce vieux respect pour les successeurs des *Césars* contînt encore les métropolitains de Rome, soit plutôt qu'ils vissent combien ces excommunications, ces interdits, ces dispenses du serment de fidélité seraient mépriſées dans Constantinople, où l'église patriarchale s'égalait au moins à celle de Rome, les papes tinrent deux conciles en 728, & en 732, où l'on décida que tout ennemi des images serait excommunié, sans rien de plus, & sans parler de l'empereur. Ils songèrent dès-lors plus à négocier qu'à disputer. *Grégoire II* se rendit maître des affaires dans Rome, pendant que le peuple soulevé contre les empereurs ne payait plus les tributs. *Grégoire III* se conduisit suivant les mêmes principes. Quelques auteurs Grecs postérieurs voulant rendre les papes odieux, ont écrit que *Grégoire II* excommunia & déposa l'empereur, & que tout le peuple Romain reconnut *Grégoire II* pour son souve- *L'évêque de Rome.*

Digitized by Google

CH. XIV. rain. Ces Grecs ne ſongeaient pas que les papes qu'ils voulaient faire regarder comme des uſurpateurs, auraient été dès-lors les princes les plus légitimes. Ils auraient tenu leur puiſſance des ſuffrages du peuple Romain : ils euſſent été ſouverains de Rome à plus juſte titre que beaucoup d'empereurs. Mais il n'eſt ni vraiſemblable, ni vrai, que les Romains menacés par *Léon* l'Iſaurien, preſſés par les Lombards, euſſent élu leur évêque pour ſeul maître, quand ils avaient beſoin de guerriers. Si les papes avaient eu dès-lors un ſi beau droit au rang des *Céſars*, il n'auraient pas depuis transféré ce droit à *Charlemagne*.

CHAPITRE QUINZIEME.

De CHARLEMAGNE. Son ambition, ſa politique. Il dépouille ſes neveux de leurs états. Oppreſſion & converſion des Saxons.

LE royaume de *Pepin*, ou *Pipin*, s'étendait de la Bavière aux Pyrénées & aux Alpes. *Karl* ſon fils, que nous reſpectons ſous le nom de *Charlemagne*, recueillit cette ſucceſſion toute entière; car un de ſes frères était mort après le partage, & l'autre s'était fait moine auparavant au monaſtère de *St. Sylveſtre*. Une eſpèce de piété qui ſe mêlait à la barbarie de ces temps, enferma plus d'un prince dans le cloître; ainſi *Rachis*, roi des Lombards, un *Carloman*, frère de *Pepin*, un duc d'Aquitaine, avaient pris l'habit de bénédictin. Il n'y avait preſque alors que cet ordre dans l'occident. Les couvens étaient riches, puiſſans, reſpectés; c'étaient des aſyles honorables pour ceux qui cherchaient une vie paiſible. Bientôt après ces aſyles furent les priſons des princes détrônés.

Conduite de Charlemagne.

La réputation de *Charlemagne* eſt une des plus grandes preuves que les ſuccès juſtifient l'injuſtice & donnent la gloire. *Pepin* ſon pere avait partagé en mourant ſes états entre ſes deux enfans, *Karlman*, ou *Carloman*, & *Karl*. Une aſſem-

blée

blée ſolemnelle de la nation avait ratifié le teſtament. *Carloman* avait la Provence, le Languedoc, la Bourgogne, la Suiſſe & l'Alſace, & quelques pays circonvoiſins. *Karl* ou *Charles* jouiſſait de tout le reſte. Les deux frères furent toujours en méſintelligence. *Carloman* mourut ſubitement, & laiſſa une veuve & deux enfans en bas âge. *Charles* s'empara d'abord de leur patrimoine. La mère fut obligée de fuir avec ſes enfans chez le roi des Lombards *Déſidérius*, que nous nommons *Didier*, ennemi naturel des Francs; ce *Didier* était beau-père de *Charlemagne*, & ne l'en haïſſait pas moins, parce qu'il le redoutait. On voit évidemment que *Charlemagne* ne reſpecta pas plus le droit naturel & les liens du ſang que les autre conquérans. CH. XV. 771.

Pepin ſon père n'avait pas eu à beaucoup près le domaine direct de tous les états que poſſéda *Charlemagne*. L'Aquitaine, la Bavière, la Provence, la Bretagne, pays nouvellement conquis, rendaient hommage & payaient tribut.

Deux voiſins pouvaient être redoutables à ce vaſte état, les Germains ſeptentrionaux & les Sarraſins. L'Angleterre, conquiſe par les Anglo-Saxons, partagée en ſept dominations, toujours en guerre avec l'Albanie qu'on nomme Ecoſſe, & avec les Danois, était ſans politique & ſans puiſſance. L'Italie, faible & déchirée, n'attendait qu'un nouveau maître qui voulût s'en emparer.

Saxons. Les Germains ſeptentrionaux étaient alors appelés Saxons. On connaiſſait ſous ce nom tous ces peuples qui habitaient les bords du Véſer & ceux de l'Elbe, de Hambourg à la Moravie, & du bas-Rhin à la mer Baltique. Ils étaient païens, *ainſi* que tout le ſeptentrion. Leurs mœurs & leurs loix étaient les mêmes que du temps des Romains. Chaque canton ſe gouvernait en république; mais ils éliſaient un chef pour la guerre. Leurs loix étaient ſimples comme leurs mœurs, leur religion groſſière: ils ſacrifiaient, dans les grands dangers, des hommes à la Divinité, ainſi que tant d'autres nations; car c'eſt le caractères des barbares, de croire la Divinité malfaiſante: les hommes font Dieu à leur image. Les Francs quoique déja chrétiens, eurent ſous *Théodebert* cette ſuperſtition horrible: ils immolèrent des victimes humaines en Italie, au rapport

Digitized by Google

CH. XV. de *Procope*, & vous n'ignorez pas que trop de nations, ainſi que les Juifs, avaient commis ces ſacrilèges par piété. D'ailleurs les Saxons avaient conſervé les anciennes mœurs germaniques, leur ſimplicité, leur ſuperſtition, leur pauvreté. Quelques cantons avaient ſur-tout gardé l'eſprit de rapine, & tous mettaient dans leur liberté leur bonheur & leur gloire. Ce ſont eux qui ſous le nom de Cattes, de Chéruskes & de Bructères, avaient vaincu *Varus*, & que *Germanicus* avait enſuite défaits.

Une partie de ces peuples vers le cinquième ſiecle, appelée par les Bretons inſulaires contre les habitans de l'Ecoſſe, ſubjugua la Bretagne qui touche à l'Ecoſſe, & lui donna le nom d'Angleterre. Ils y avaient déja paſſé au troiſième ſiecle; car au temps de *Conſtantin*, les côtes de cette île étaient appelées les côtes Saxoniques.

Charlemagne, le plus ambitieux, le plus politique, & le plus grand guerrier de ſon ſiecle, fit la guerre aux Saxons trente années avant de les aſſujétir pleinement. Leur pays n'avait point encore ce qui tente aujourd'hui la cupidité des conquérans : les riches mines de Goſlar & de Friedberg, dont on a tiré tant d'argent, n'étaient point découvertes; elles ne le furent que ſous *Henri l'oiſeleur*. Point de richeſſes accumulées par une longue induſtrie, nulle ville digne de l'ambition d'un uſurpateur. Il ne s'agiſſait que d'avoir pour eſclaves des millions d'hommes qui cultivaient la terre ſous un climat triſte, qui nourriſſaient leurs troupeaux, & qui ne voulaient point de maîtres.

La guerre contre les Saxons avait commencé pour un tribut de trois cents chevaux, & de quelques vaches que *Pepin* avait exigé d'eux, & cette guerre dura trente années. Quel droit les Francs avaient-ils ſur eux ? Le même droit que ces Saxons avaient eu ſur l'Angleterre.

Ils étaient mal armés, car je vois dans les capitulaires de *Charlemagne* une défenſe rigoureuſe de vendre des cuiraſſes aux Saxons. Cette différence des armes, jointe à la diſcipline, avait rendu les Romains vainqueurs de tant de peuples : elle fit triompher enfin *Charlemagne*.

Vitikind. Le général de la plupart de ces peuples était ce fameux

Digitized by Google

Vitikind, dont on fait aujourd'hui descendre les principales maisons de l'empire : homme tel qu'*Arminius*, mais qui eut enfin plus de faiblesse. *Charles* prend d'abord la fameuse bourgade d'Eresbourg ; car ce lieu ne méritait ni le nom de ville, ni celui de forteresse. Il fait égorger les habitans ; il y pille & rase ensuite le principal temple du pays, élevé autrefois au Dieu *Tanfana*, principe universel, si jamais ces sauvages ont connu un principe universel. Il était alors dédié au Dieu *Irminsul* ; soit que ce Dieu fût celui de la guerre, l'*Ares* des Grecs, le *Mars* des Romains, soit qu'il eût été consacré au fameux *Herman Arminius*, vainqueur de *Varus* & vengeur de la liberté germanique. CH. XV. 772.

On y massacra les prêtres sur les débris de l'idole renversée. On pénétra jusqu'au Véser avec l'armée victorieuse. Tous ces cantons se soumirent. *Charlemagne* voulut les lier à son joug par le christianisme. Tandis qu'il court à l'autre bout de ses états à d'autres conquêtes, il leur laisse des missionnaires pour les persuader, & des soldats pour les forcer. Presque tous ceux qui habitaient vers le Véser, se trouvèrent en un an chrétiens, mais esclaves. *Saxons convertis à coups de sabre.*

Vitikind, retiré chez les Danois, qui tremblaient déja pour leur liberté & pour leurs Dieux, revient au bout de quelques années. Il ranime ses compatriotes, il les rassemble. Il trouve dans Brême, capitale du pays qui porte ce nom, un évêque, une église, & ses Saxons désespérés, qu'on traîne à des autels nouveaux. Il chasse l'évêque, qui a le temps de fuir & de s'embarquer. Il détruit les christianisme, qu'on n'avait embrassé que par la force. Il vient jusqu'auprès du Rhin, suivi d'une multitude de Germains. Il bat les lieutenans de *Charlemagne*.

Ce prince accourt : il défait à son tour *Vitikind* ; mais il traite de révolte cet effort courageux de liberté. Il demande aux Saxons tremblans qu'on lui livre leur général ; & sur la nouvelle qu'ils l'ont laissé retourner en Dannemarck, il fait massacrer quatre mille cinq cents prisonniers au bord de la petite rivière d'Alre. Si ces prisonniers avaient été des sujets rebelles, un tel châtiment aurait été une sévérité horrible ; mais traiter ainsi des hommes qui combattaient pour leur liberté & pour leurs loix, c'est l'action d'un brigand, que d'illustres

Digitized by Google

CH. XV.

succès & des qualités brillantes ont d'ailleurs fait grand-homme.

Il fallut encore trois victoires avant d'accabler ces peuples sous le joug. Enfin, le sang cimenta le christianisme & la servitude. *Vitikind* lui-même, lassé de ses malheurs, fut obligé de recevoir le baptême, & de vivre désormais tributaire de son vainqueur.

Colonies.

Charles pour mieux s'assurer du pays, transporta environ dix mille familles saxonnes en Flandre, en France & dans
803 & 804. Rome. Il établit des colonies de Francs dans les terres des vaincus. On ne voit depuis lui aucun prince en Europe qui transporte ainsi des peuples malgré eux. Vous verrez de grandes émigrations, mais aucun souverain qui établisse ainsi des colonies suivant l'ancienne méthode romaine; c'est la preuve de la politique & de l'excès du despotisme, de contraindre ainsi des hommes à quitter le lieu de leur naissance. *Charles* joignit à cette politique la cruauté de faire poignarder par des espions les Saxons qui voulaient retourner à leur culte. Souvent les conquérans ne sont cruels que dans la guerre: la paix amène des mœurs & des loix plus douces. *Charlemagne* au contraire fit des loix qui tenaient de l'inhumanité de ses conquêtes.

Ayant vû comment ce conquérant traita les Germains, observons comment il se conduisit avec les Arabes d'Espagne. Il arrivait déja parmi eux ce qu'on vit bientôt après en Allemagne, en France & en Italie. Les gouverneurs se rendaient indépendans. Les émirs de Barcelone & ceux de Sarragosse s'étaient mis sous la protection de *Pepin*. L'émir de Sarragosse, nommé *Ibnal Arabi*, c'est-à-dire, *Ibnal* l'Arabe, en 778 vient jusqu'à Paderborn prier *Charlemagne* de le soutenir contre son souverain. Le prince Français prit le parti de ce musulman; mais il se donna bien garde de le faire chrétien. D'autres intérêts, d'autres soins. Il s'allie avec des Sarrasins contre des Sarrasins; mais après quelques avantages sur les frontières d'Espagne, son arrière-garde est défaite à Roncevaux, vers les montagnes des Pyrénées, par les chrétiens mêmes de ces montagnes, mêlés aux musulmans. C'est-là que périt *Roland* son neveu. Ce malheur est l'origine de ces fables qu'un moine

Digitized by Google

écrivit au onzième siecle, sous le nom de l'archevêque *Turpin*, & qu'ensuite l'imagination de l'*Arioste* a embellies. On ne sait point en quel temps *Charles* essuya cette disgrace ; & on ne voit point qu'il ait tiré vengeance de sa défaite. Content d'assurer ses frontières contre des ennemis trop aguerris, il n'embrasse que ce qu'il peut retenir, & regle son ambition sur les conjonctures qui la favorisent. CH. XV.

CHAPITRE SEIZIEME.

CHARLEMAGNE empereur d'occident.

C'EST à Rome & à l'empire d'occident que cette ambition aspirait La puissance des rois de Lombardie était le seul obstacle ; l'église de Rome, & toutes les églises sur lesquelles elle influait ; les moines, déja puissans, les peuples, déja gouvernés par eux, tout appelait *Charlemagne* à l'empire de Rome. Le pape *Adrien*, né Romain, homme d'un génie adroit & ferme, applanit la route. D'abord il l'engage à répudier la fille du roi Lombard *Didier*, chez qui l'infortunée belle-sœur de *Charles* s'était réfugiée avec ses enfans.

Les mœurs & les loix de ce temps-là n'étaient pas gênantes, du moins pour les princes. *Charles* avait épousé cette fille du roi Lombard dans le temps qu'il avait déja, dit-on, une autre femme. Il n'était pas rare d'en avoir plusieurs à la fois. *Grégoire de Tours* rapporte que les rois *Gontran*, *Caribert*, *Sigebert*, *Chilperic* avaient plus d'une épouse. *Charles* répudie la fille de *Didier* sans aucune raison, sans aucune formalité. *Polygamie.*

Le roi Lombard qui voit cette union fatale du roi & du pape contre lui, prend un parti courageux. Il veut surprendre Rome, & s'assurer de la personne du pape ; mais l'évêque habile fait tourner la guerre en négociation. *Charles* envoie des ambassadeurs pour gagner du temps. Il redemande au roi de Lombardie sa belle-sœur & ses deux neveux. Non-seulement

Digitized by Google

CH. XVI. *Didier* refuſe ce ſacrifice, mais il veut faire ſacrer rois ces deux enfans, & leur faire rendre leur héritage. *Charlemagne* vient de Thionville à Genève, tient dans Genève un de ces parlemens qui en tout pays ſouſcrivirent toujours aux volontés d'un conquérant habile. Il paſſe le Mont-Cenis, il entre dans la Lombardie. *Didier* après quelques défaites s'enferme dans Pavie ſa capitale; *Charlemagne* l'y aſſiége au milieu de l'hyver. La ville, réduite à l'extrêmité, ſe rend après un ſiége de ſix mois. Ainſi finit ce royaume des Lombards, qui avaient détruit en Italie la puiſſance Romaine, & qui avaient ſubſtitué leurs loix à celles des empereurs. *Didier*, le dernier de ces rois, fut conduit en France dans le monaſtère de Corbie, où il vécut & mourut captif & moine, tandis que ſon fils allait inutilement demander des ſecours dans Conſtantinople à ce fantôme d'empire Romain, détruit en occident par ſes ancêtres. Il faut remarquer que *Didier* ne fut pas le ſeul ſouverain que *Charlemagne* enferma; il traita ainſi un ducde Bavière & ſes enfans.

Fin du royaume Lmobard. 774.

La belle-ſœur de *Charles* & ſes deux enfans furent remis entre les mains du vainqueur. Les hiſtoriens ne nous apprennent point s'ils furent auſſi confinés dans un monaſtère, ou mis à mort.

Rome. *Charlemagne* n'oſait pas encore ſe faire ſouverain de Rome; il ne prit que le titre de roi d'Italie, tel que le portaient les Lombards. Il ſe fit couronner comme eux dans Pavie d'une couronne de fer, qu'on garde encore dans la petite ville de Monza. La juſtice s'adminiſtrait toujours à Rome, au nom de l'empereur Grec. Les papes recevaient de lui la confirmation de leur élection. C'était l'uſage que le ſénat écrivît à l'empereur ou à l'exarque de Ravenne, quand il y en avait un: *Nous vous ſupplions d'ordonner la conſécration de notre père & paſteur.* On en donnait part au métropolitain de Ravenne. L'élu était obligé de prononcer deux profeſſions de foi. Il y a loin de là à la tiare; mais eſt-il quelque grandeur qui n'ait eu de faibles commencemens?

Charlemagne patrice. *Charlemagne* prit ainſi que *Pepin*, le titre de *Patrice*, que *Théodoric* & *Attila* avaient auſſi daigné prendre: ainſi ce nom d'empereur, qui dans ſon origine ne déſignait qu'un général

Digitized by Google

d'armée, signifiait encore le maître de l'orient & de l'occident. Tout vain qu'il était, on le respectait, on craignait de l'usurper; on n'affectait que celui de *Patrice*, qui autrefois voulait dire sénateur Romain. CH. XVI.

Les papes, déja très-puissans dans l'église, très-grands seigneurs à Rome, & possesseurs de plusieurs terres, n'avaient dans Rome même qu'une autorité précaire & chancelante. Le préfet, le peuple, le sénat, dont l'ombre subsistait, s'élevaient souvent contre eux. Les inimitiés des familles qui prétendaient au pontificat, remplissaient Rome de confusion.

Charlemagne empereur.

Les deux neveux d'*Adrien* conspirèrent contre *Léon III* son successeur, élu pape selon l'usage par le peuple & le clergé Romain. Ils l'accusent de beaucoup de crimes; ils animent les Romains contre lui: on traîne en prison, on accable de coups à Rome celui qui était si respecté par-tout ailleurs. Il s'évade, il vient se jetter aux genoux du patrice *Charlemagne* à Paderborn. Ce prince qui agissait déja en maître absolu, le renvoya avec une escorte & des commissaires pour le juger. Ils avaient ordre de le trouver innocent. Enfin *Charlemagne*, maître de l'Italie, comme de l'Allemagne & de la France, juge du pape, arbitre de l'Europe, vient à Rome à la fin de l'année 799. L'année commençait alors à Noël chez les Romains. *Léon III* le proclame empereur d'occident pendant la messe le jour de Noël en 800. Le peuple joint ses acclamations à cette cérémonie. *Charles* feint d'être étonné, mais il n'en fait pas moins valoir l'autorité de son nouvel empire. Ces droits étaient légitimes, puisqu'enfin les suffrages de tout un peuple sont le premier des droits.

Voilà donc le fils d'un domestique, d'un de ces capitaines Francs que *Constantin* avait condamnés aux bêtes, élevé à la dignité de *Constantin*. D'un côté un Franc, de l'autre une famille thrace partagent l'empire Romain. Tel est le jeu de la fortune.

On a écrit, on écrit encore, que *Charles* avant même d'être empereur, avait confirmé la donation de l'exarcat de Ravenne, qu'il y avait ajouté la Corse, la Sardaigne, la Ligurie, Parme, Mantoue, les duchés de Spolette & de Bénévent, la Sicile, Venise, & qu'il déposa l'acte de cette donation sur le

Digitized by Google

——— tombeau dans lequel on prétend que reposent les cendres de
CH. XVI. *St. Pierre* & de *St. Paul.*

Donation de Charlemagne très-douteuse.

On pourrait mettre cette donation à côté de celle de *Constantin.* On ne voit point que jamais les papes ayent possédé aucun de ces pays jusqu'au temps d'*Innocent III.* S'ils avaient eu l'exarcat, ils auraient été souverains de Ravenne & de Rome; mais dans le testament de *Charlemagne* qu'*Eginhart* nous a conservé, ce monarque nomme à la tête des villes métropolitaines qui lui appartiennent, Rome & Ravenne, auxquelles il fait des présens. Il ne put donner ni la Sicile, ni la Corse, ni la Sardaigne qu'il ne possédait pas, ni le duché de Bénévent, dont il avait à peine la souveraineté, encore moins Venise qui ne le reconnaissait pas pour empereur. Le duc de Venise reconnaissait alors pour la forme l'empereur d'orient, & en recevait le titre d'*Hippatos.* Les lettres du pape *Adrien* parlent des patrimoines de Spolette, & de Bénévent; mais ces patrimoines ne se peuvent entendre que des domaines que les papes possédaient dans ces deux duchés. *Grégoire VII* lui-même avoue dans ses lettres que *Charlemagne* donnait douze cents livres de pension au St. Siége. Il n'est guères vraisemblable qu'il eût donné un tel secours à celui qui aurait possédé tant de belles provinces. Le St. Siége n'eut Bénévent que long-temps après, par la concession qu'on croit que l'empereur *Henri le noir* lui en fit vers l'an 1047. Cette concession se réduisit à la ville, & ne s'étendit point jusqu'au duché. Il ne fut point question de confirmer le don de *Charlemagne.*

Ce qu'on peut recueillir de plus probable au milieu de tant de doutes, c'est que du temps de *Charlemagne*, les papes obtinrent en propriété une partie de la Marche d'Ancone, outre les villes, les châteaux & les bourgs qu'ils avaient dans les autres pays. Voici sur quoi je pourrais me fonder. Lorsque l'empire d'occident se renouvella dans la famille des *Othons* au dixième siecle, *Othon III* assigna particulièrement au St. Siége la Marche d'Ancone, en confirmant toutes les concessions faites à cette église: on prétend que l'acte est faux. Il paraît donc que *Charlemagne* avait donné cette Marche, & que les troubles survenus depuis en Italie avaient empêché les papes d'en jouir. Nous verrons qu'ils perdirent

ensuite

Digitized by Google

ensuite le domaine utile de ce petit pays sous l'empire de la maison de Suabe. Nous les verrons tantôt grands terriens, tantôt dépouillés presque de tout, comme plusieurs autres souverains. Qu'il nous suffise de savoir qu'ils possèdent aujourd'hui la souveraineté reconnue d'un pays de cent quatre-vingts grands milles d'Italie en longueur, des portes de Mantoue aux confins de l'Abbruzze le long de la mer Adriatique, & qu'ils en ont plus de cent milles en largeur, depuis Civita-Vecchia jusqu'au rivage d'Ancone d'une mer à l'autre. Il a fallu négocier toujours, & souvent combattre pour s'assurer cette domination. CH. XVI.

Tandis que *Charlemagne* devenait empereur d'occident, régnait en orient cette impératrice *Irène*, fameuse par son courage & par ses crimes, qui avait fait mourir son fils unique, après lui avoir arraché les yeux. Elle eut voulu perdre *Charlemagne*; mais trop faible pour lui faire la guerre, elle voulut, dit-on, l'épouser, & réunir les deux empires. Tandis qu'on ménageait ce mariage, une révolution chasse *Irène* d'un trône qui lui avait tant coûté. *Charles* n'eut donc que l'empire d'occident. Il ne posséda presque rien dans les Espagnes; car il ne faut pas compter pour domaine le vain hommage de quelques *Sarrasins*. Il n'avait rien sur les côtes d'Afrique. Tout le reste était sous sa domination. 802.

S'il eut fait de Rome sa capitale, si ses successeurs y eussent fixé leur principal séjour, & sur-tout si l'usage de partager ses états à ses enfans n'eut point prévalu chez les barbares, il est vraisemblable qu'on eut vu renaître l'empire Romain. Tout concourut depuis à démembrer ce vaste corps, que la valeur & la fortune de *Charlemagne* avaient formé; mais rien n'y contribua plus que ses descendans.

Il n'avait point de capitale: seulement Aix-la-Chapelle était le séjour qui lui plaisait le plus. Ce fut là qu'il donna des audiences, avec le faste le plus imposant, aux ambassadeurs des califes, & à ceux de Constantinople. D'ailleurs, il était toujours en guerre ou en voyage, ainsi que vécut *Charles-Quint* long-temps après lui. Il partagea ses états, & même de son vivant, comme tous les rois de ce temps-là.

Mais enfin, quand de ses fils qu'il avait désignés pour

Digitized by Google

CH. XVI. *Charlemagne ordonne à son fils de se couronner lui même.*

régner, il ne reste plus que ce *Louis*, si connu sous le nom de *Débonnaire*, auquel il avait déja donné le royaume d'Aquitaine, il l'associa à l'empire dans Aix-la-Chapelle, & lui commanda de prendre lui-même sur l'autel la couronne impériale, pour faire voir au monde que cette couronne n'était due qu'à la valeur du pere & au mérite du fils, & comme s'il eut presenti qu'un jour les ministres de l'autel voudraient disposer de ce diadême.

Il avait raison de déclarer son fils empereur de son vivant; car cette dignité, acquise par la fortune de *Charlemagne*, n'était point assurée au fils par le droit d'héritage; mais en laissant l'empire à *Louis*, & en donnant l'Italie à *Bernard* fils de son fils *Pepin*, ne déchirait-il pas lui-même cet empire, qu'il voulait conserver à sa postérité? N'était-ce pas armer nécessairement ses successeurs les uns contre les autres? Etait-il à présumer que le neveu roi d'Italie obéirait à son oncle empereur, ou que l'empereur voudrait bien n'être pas le maître en Italie?

Charlemagne mourut en 814, avec la réputation d'un empereur aussi heureux qu'*Auguste*, aussi guerrier qu'*Adrien*, mais non tel que les *Trajans* & les *Antonins*, auxquels nul souverain n'a été comparable.

Il y avait alors en orient un prince qui l'égalait en gloire comme en puissance; c'était le célèbre calife *Aaron al Rachild*, qui le surpassa beaucoup en justice, en science, en humanité.

J'ose presque ajouter à ces deux hommes illustres le pape *Adrien*, qui dans un rang moins élevé, dans une fortune presque privée, & avec des vertus moins héroïques, montra une prudence à laquelle ses successeurs ont dû leur aggrandissement.

La curiosité des hommes, qui pénétre dans la vie privée des princes, a voulu savoir jusqu'au détail de la vie de *Charlemagne*, & au secret de ses plaisirs. On a écrit qu'il avait poussé l'amour des femmes jusqu'à jouir de ses propres filles. On en a dit autant d'*Auguste*; mais qu'importe au genre humain le détail de ces faiblesses, qui n'ont influé en rien sur les affaires publiques? L'église a mis au nombre des saints cet

Digitized by Google

homme qui répandit tant de ſang, qui dépouilla ſes neveux, & qui fut ſoupçonné d'inceſte. CH. XVI.

J'enviſage ſon regne par un endroit plus digne de l'attention d'un citoyen. Les pays qui compoſent aujourd'hui la France & l'Allemagne juſqu'au Rhin, furent tranquilles pendant près de cinquante ans, & l'Italie pendant treize, depuis ſon avénement à l'empire. Point de révolution, point de calamité pendant ce demi-ſiecle, qui par-là eſt unique. Un bonheur ſi long ne ſuffit pas pourtant pour rendre aux hommes la politeſſe & les arts. La rouille de la barbarie était trop forte, & les âges ſuivant l'épaiſſirent encore.

CHAPITRE DIX-SEPTIEME.

Mœurs, gouvernement & uſages vers le temps de CHARLEMAGNE.

JE m'arrête à cette célèbre époque pour conſidérer les uſages, les loix, la religion, les mœurs qui régnaient alors. Les Francs avaient toujours été des barbares, & le furent encore après *Charlemagne*. Remarquons attentivement que *Charlemagne* paraiſſait ne ſe point regarder comme un Franc. La race de *Clovis* & de ſes compagnons Francs fut toujours diſtincte des Gaulois. L'Allemand *Pepin* & *Carl* ſon fils, furent diſtincts des Francs. Vous en trouverez la preuve dans le capitulaire de *Carl* ou *Charlemagne*, concernant ſes métairies, article 4. *Si les Francs commettent quelque delit dans nos poſſeſſions, qu'ils ſoient jugés ſuivant leur loi.* Il ſemble par cet ordre que les Francs alors n'étaient pas regardés comme la nation de *Charlemagne*. A Rome la race *Carlovingienne* paſſa toujours pour allemande. Le pape *Adrien IV*, dans ſa lettre aux archevêques de Mayence, de Cologne & de Trèves, s'exprime en ces termes remarquables : *L'empire fut transféré des Grecs aux Allemands, leur roi ne fut empereur qu'après avoir été couronné par le pape.... tout ce que l'empereur poſ-*

Digitized by Google

CH. XVII.

ſède il le tient de nous. Et comme ZACHARIE *donna l'empire Grecs aux Allemands, nous pouvons donner celui des Allemands aux Grecs.*

Cependant en France le nom de *Franc* prévalut toujours. La race de *Charlemagne* fut ſouvent appelée *Franca* dans Rome même & à Conſtantinople. La cour grecque déſignait même du temps des *Othons* les empereurs d'occident par le nom d'uſurpateurs Francs, barbares Francs, elle affectait pour ces Francs un mépris qu'elle n'avait pas.

Le regne ſeul de *Charlemagne* eut une lueur de politeſſe qui fut probablement le fruit du voyage de Rome, ou plutôt de ſon génie.

Barbarie de ces ſiecles.

Ses prédéceſſeurs ne furent illuſtres que par des dépréda-tions. Ils détruiſirent des villes, & n'en fondèrent aucune. Les Gaulois avaient été heureux d'être vaincus par les Romains. Marſeille, Arles, Autun, Lyon, Trèves étaient des villes floriſſantes qui jouiſſaient paiſiblement de leurs loix municipales, ſubordonnées aux ſages loix romaines. Un grand commerce les animait. On voit par une lettre d'un proconſul à *Théodoſe*, qu'il y avait dans Autun vingt-cinq mille chefs de famille; mais dès que les Bourguignons, les Goths, les Francs arrivent dans la Gaule, on ne voit plus de grandes villes peuplées. Les cirques, les amphithéâtres conſtruits par les Romains juſqu'au bord du Rhin, ſont démolis ou négligés. Si la criminelle & malheureuſe reine *Brunehaut* conſerve quelques lieues de ces grands chemins qu'on n'imita jamais, on en eſt encore étonné.

Qui empêchait ces nouveaux venus de bâtir des édifices réguliers ſur les modèles romains? Ils avaient la pierre, le marbre, & de plus beaux bois que nous. Les laines fines couvraient les troupeaux anglais & eſpagnols comme aujourd'hui. Cependant, les beaux draps ne ſe fabriquaient qu'en Italie. Pourquoi le reſte de l'Europe ne faiſait-il venir aucune des denrées de l'Aſie? Pourquoi toutes les commodités qui adouciſſent l'amertume de la vie, étaient elles inconnues, ſinon parce que les ſauvages qui paſſèrent le Rhin, rendirent les autres peuples ſauvages? Qu'on en juge par ces loix ſaliques, ripuaires, bourguignonnes que *Charlemagne* lui-même con-

Digitized by Google

firma, ne pouvant les abroger. La pauvreté & la rapacité avaient évalué à prix d'argent la vie des hommes, la mutilation des membres, le viol, l'inceſte, l'empoiſonnement. Quiconque avait quatre cents ſous, c'eſt-à-dire, quatre cents écus du temps à donner, pouvait tuer impunément un évêque. Il en coûtait deux cents ſous pour la vie d'un prêtre, autant pour le viol, autant pour avoir empoiſonné avec des herbes. Une ſorcière qui avait mangé de la chair humaine, en était quitte pour deux cents ſous; & cela prouve qu'alors les ſorcières ne ſe trouvaient pas ſeulement dans la lie du peuple, comme dans nos derniers ſiecles, mais que ces horreurs extravagantes étaient pratiquées chez les riches. Les combats & les épreuves décidaient, comme nous le verrons, de la poſſeſſion d'un héritage, de la validité d'un teſtament. La juriſprudence était celle de la férocité & de la ſuperſtition.

CH. XVII.

Loix de ces ſauvages.

Qu'on juge des mœurs des peuples par celles des princes. Nous ne voyons aucune action magnanime. La religion chrétienne qui devait humaniſer les hommes, n'empêche point le roi *Clovis* de faire aſſaſſiner les petits *Régas* ſes voiſins & ſes parens. Les deux enfans de *Clodomir* ſont maſſacrés dans Paris en 533 par un *Childebert*, & un *Clotaire* ſes oncles, qu'on appelle rois de France; & *Clodoald* le frère de ces innocens égorgés, eſt invoqué ſous le nom de *St. Cloud*, parce qu'on l'a fait moine. Un jeune barbare, nommé *Chram*, fait la guerre à *Clotaire* ſon pere, *Réga* d'une partie de la Gaule. Le pere fait brûler ſon fils avec tous ſes amis priſonniers en 559.

Mœurs atroces.

Sous un *Chilperic*, roi de Soiſſons en 562, les ſujets eſclaves déſertent ce prétendu royaume, laſſés de la tyrannie de leur maître, qui prenait leur pain & leur vin, ne pouvant prendre l'argent qu'ils n'avaient pas. Un *Sigebert*, un autre *Chilperic* ſont aſſaſſinés. *Brunehaut*, d'arienne devenue catholique, eſt accuſée de mille meurtres; & un *Clotaire II* non moins barbare qu'elle, la fait traîner, dit-on, à la queue d'un cheval dans ſon camp, & la fait mourir par ce nouveau genre de ſupplice en 616. Si cette aventure n'eſt pas vraie, il eſt du moins prouvé qu'elle a été crue comme une choſe ordinaire, & cette opinion même atteſte la barbarie du temps.

Digitized by Google

CH. XVII. Il ne reſte de monumens de ces âges affreux que des fondations de monaſtères, & un confus ſouvenir de miſère & de brigandages. Figurez-vous des déſerts où les loups, les tigres & les renards égorgent un bétail épars & timide; c'eſt le portrait de l'Europe pendant tant de ſiecles.

Premiers rois Francs ne ſont pas reconnus rois par les empereurs.

Il ne faut pas croire que les empereurs reconnuſſent pour rois ces chefs ſauvages qui dominaient en Bourgogne, à Soiſſons, à Paris, à Metz, à Orléans. Jamais ils ne leur donnèrent le titre de *Baſileus*. Ils ne le donnèrent pas même à *Dagobert II* qui réuniſſait ſous ſon pouvoir toute la France occidentale juſqu'auprès du Véſer. Les hiſtoriens parlent beaucoup de la magnificence de ce *Dagobert*, & ils citent en preuve l'orfevre *St. Eloy*, qui arriva, dit-on, à la cour avec une ceinture garnie de pierreries, c'eſt-à-dire, qu'il vendait des pierreries, & qu'il les portait à ſa ceinture. On parle des édifices magnifiques qu'il fit conſtruire. Où ſont-ils? La vieille égliſe de *St. Paul* n'eſt qu'un petit monument gothique. Ce qu'on connaît de *Dagobert*, c'eſt qu'il avait à la fois trois épouſes, qu'il aſſemblait des conciles, & qu'il tyranniſait ſon pays.

Sous lui, un marchand de Sens nommé *Samon*, va trafiquer en Germanie. Il paſſe juſques chez les *Slaves*, barbares qui dominaient vers la Pologne & la Bohême. Ces autres ſauvages ſont ſi étonnés de voir un homme qui a fait tant de chemin pour leur apporter les choſes dont ils manquent, qu'ils le font roi. Ce *Samon* fit, dit-on, la guerre à *Dagobert*; & ſi le roi des Francs eut trois femmes, le nouveau roi Slavon en eut quinze.

Maires du palais.

C'eſt ſous ce *Dagobert* que commence l'autorité des *maires du palais*. Après lui viennent les rois fainéans, la confuſion, le deſpotiſme de ces maires. C'eſt du temps de ces maires, au commencement du huitième ſiecle, que les Arabes vainqueurs de l'Eſpagne, pénètrent juſqu'à Toulouſe, prennent la Guyenne, ravagent tout juſqu'à la Loire, & ſont prêts d'enlever les Gaules entières aux Francs qui les avaient enlevées aux Romains. Jugez en quel état devaient être alors les peuples, l'égliſe, & les loix.

Les évêques n'eurent aucune part au gouvernement juſqu'à

Digitized by Google

Pepin ou *Pipin*, pere de *Charles Martel*, & grand-pere de l'autre *Pepin* qui se fit roi. Les évêques n'assistaient point aux assemblées de la nation Franque. Ils étaient tous ou Gaulois ou Italiens, peuples regardés comme serfs. En vain l'évêque *Remi* qui baptisa *Clovis*, avait écrit à ce roi Sicambre cette fameuse lettre où l'on trouve ces mots : *Gardez-vous bien sur-tout de prendre la préséance sur les évêques ; prenez leurs conseils ; tant que vous serez en intelligence avec eux, votre administration sera facile.* Ni *Clovis* ni ses successeurs ne firent du clergé un ordre de l'état. Le gouvernement ne fut que militaire. On ne peut le mieux comparer qu'à celui d'Alger & de Tunis, gouvernés par un chef & une milice. Seulement les rois consultaient quelquefois les évêques quand ils avaient besoin d'eux.

CH. XVII.

Le clergé ne fait un ordre dans l'état que sous Pepin.

Lettre remarquable.

Mais quand les majordômes, ou maires de cette milice, usurpèrent insensiblement le pouvoir, ils voulurent cimenter leur autorité par le crédit des prélats & des abbés, en les appelant aux assemblées du champ de Mai.

Ce fut, selon les annales de Metz, en 692 que le maire *Pepin I* du nom procura cette prérogative au clergé ; époque bien négligée par la plupart des historiens, mais époque très-considérable, & premier fondement du pouvoir temporel des évêques & des abbés en France & en Allemagne.

CHAPITRE DIX-HUITIEME.

Suite des usages du temps de CHARLEMAGNE, & avant lui. S'il était despotique, & le royaume héréditaire.

ON demande si *Charlemagne*, ses prédécesseurs & ses successeurs étaient despotiques, & si leur royaume était héréditaire par le droit de ces temps-là ? Il est certain que par le fait *Charlemagne* était despotique, & que par conséquent son royaume fut héréditaire, puisqu'il déclare son fils empereur en plein parlement. Le droit est un peu plus incertain que le fait ; voici sur quoi tous les droits étaient alors fondés.

Digitized by Google

CH. XVIII. Les habitans du nord & de la Germanie étaient originairement des peuples chaſſeurs ; & les Gaulois, ſoumis par les Romains, étaient agriculteurs, ou bourgeois. Des peuples chaſſeurs, toujours armés, doivent néceſſairement ſubjuguer des laboureurs & des paſteurs, occupés toute l'année de leurs travaux continuels & pénibles, & encore plus aiſément des bourgeois paiſibles dans leurs foyers. Ainſi les Tartares ont aſſervi l'Aſie ; ainſi les Goths ſont venus à Rome. Toutes les hordes de Tartares & de Goths, de Huns, de Vandales & des Francs, avaient des chefs. Ces chefs d'émigrans étaient élus à la pluralité des voix, & cela ne pouvait être autrement ; car quel droit pourrait avoir un voleur de commander à ſes camarades ? Un brigand habile, hardi, & ſur-tout heureux, dut à la longue acquérir beaucoup d'empire ſur des brigands ſubordonnés, moins habiles, moins hardis, & moins heureux que lui. Ils avaient tous également part au butin ; & c'eſt la loi la plus inviolable de tous les premiers peuples conquérans. Si on avait beſoin de preuves pour faire connaître cette première loi des barbares, on la trouverait aiſément dans l'exemple de ce guerrier Franc, qui ne voulut jamais permettre que *Clovis* ôtât du butin général un vaſe de l'égliſe de Reims, & qui fendit le vaſe à coups de haché, ſans que le chef oſât l'en empêcher.

Clovis devint deſpotique à meſure qu'il devint puiſſant ; c'eſt la marche de la nature humaine. Il en fut ainſi de *Charlemagne ;* il était fils d'un uſurpateur. Le fils du roi légitime était raſé & condamné à dire ſon bréviaire dans un couvent de Normandie. Il était donc obligé à de très-grands ménagemens devant une nation de guerriers aſſemblée en parlement. *Nous vous avertiſſons*, dit-il dans un de ſes capitulaires, *qu'en conſidération de notre humilité & de notre obéiſſance à vos conſeils que nous vous rendons par la crainte de Dieu, vous nous conſerviez l'honneur que Dieu nous a accordé, comme vos ancêtres l'ont fait à l'égard de nos ancêtres.*

Ses ancêtres ſe réduiſaient à ſon père, qui avait envahi le royaume ; lui-même avait uſurpé le partage de ſon frère, & avait dépouillé ſes neveux. Il flattait les ſeigneurs en parlement :

Digitized by Google

ment : mais le parlement diſſous, malheur à quiconque eût bravé ſes volontés. CH. XVIII.

Quant à la ſucceſſion, il eſt naturel qu'un chef de conquérans les ait engagé à élire ſon fils pour ſon ſucceſſeur. Cette coutume d'élire, devenue avec le temps plus légale & plus conſacrée, ſe maintient juſqu'à nos jours dans l'empire d'Allemagne. L'élection était ſi bien regardée comme un droit du peuple conquérant, que lorſque *Pepin* uſurpa le royaume des Francs ſur le roi dont il était le domeſtique, le pape *Etienne*, avec lequel cet uſurpateur était d'accord, prononça une excommunication contre ceux qui éliraient pour roi un autre qu'un deſcendant de la race de *Pepin* ; cette excommunication était à la vérité un grand exemple de ſuperſtition, comme l'entrepriſe de *Pepin* était un exemple d'audace. Mais cette ſuperſtition même eſt une preuve du droit d'élire ; elle fait voir encore que la nation conquérante éliſait parmi les deſcendans d'un chef celui qui lui plaiſait davantage. Le pape ne dit pas, Vous élirez les premiers nés de la maiſon de *Pepin*, mais, Vous ne choiſirez pas ailleurs que dans ſa maiſon.

Charlemagne dit dans un capitulaire : *Si de l'un des trois princes mes enfans il naît un fils, tel que la nation le veuille pour ſuccéder à ſon pere, nous voulons que ſes oncles y conſentent.* Il eſt évident par ce titre & par pluſieurs autres, que la nation des Francs eut, du moins en apparence, le droit de l'élection. Cet uſage a été d'abord celui de tous les peuples, dans toutes les religions, & dans tous les pays. On le voit s'établir chez les Juifs, chez les autres aſiatiques, chez les Romains ; les premiers ſucceſſeurs de *Mahomet* ſont élus ; les ſoudans d'Egypte, les premiers miramolins ne regnent que par ce droit ; & ce n'eſt qu'avec le temps qu'un état devient purement héréditaire. Le courage, l'habileté & le beſoin font toutes les loix. *Code diplomatique*, pag. 4.

Digitized by Google

CHAPITRE DIX-NEUVIEME.

Suite des uſages du temps de CHARLEMAGNE. *Commerce, finances, ſciences.*

CH. XIX. CHarles *Martel*, uſurpateur & ſoutien du pouvoir ſuprême dans une grande monarchie, vainqueur des conquérans Arabes qu'il repouſſa juſqu'en Gaſcogne, n'eſt cependant appelé que *ſous-roitelet*, *ſubregulus*, par le pape *Grégoire II* qui implore ſa protection contre les rois Lombards. Il ſe diſpoſe à aller ſecourir l'égliſe Romaine; mais il pille en attendant les égliſes des Francs, il donne les biens des couvens à ſes capitaines, il tient ſon roi *Thierri* en captivité. *Pepin* fils de *Charles Martel*, de *Subregulus* ſe fait roi, & reprend l'uſage des parlemens Francs. Il a toujours des troupes aguerries ſous le drapeau, & c'eſt à cet établiſſement que *Charlemagne* doit toutes ſes conquêtes. Ces troupes ſe levaient par des ducs gouverneurs des provinces, comme elles ſe lèvent aujourd'hui chez les Turcs par les béglierbeys. Ces ducs avaient été inſtitués en Italie par *Dioclétien*. Les comtes, dont l'origine me paraît du temps de *Théodoſe*, commandaient ſous les ducs, & aſſemblaient les troupes chacun dans ſon canton. Les métairies, les bourgs, les villages fourniſſaient un nombre de ſoldats proportionné à leurs forces. Douze métairies donnaient un cavalier armé d'un caſque & d'une cuiraſſe; les autres ſoldats n'en portaient point : mais tous avaient le bouclier quarré long, la hache d'armes, le javelot & l'épée. Ceux qui ſe ſervaient de flèches, étaient obligés d'en avoir au moins douze dans leur carquois. La province qui fourniſſait la milice, lui diſtribuait du blé & les proviſions néceſſaires pour ſix mois : le roi en fourniſſait pour le reſte de la campagne. On faiſait la revue au premier de Mars ou au premier de Mai. C'eſt d'ordinaire dans ces temps qu'on tenait les parlemens.

Milices.

Armes. Dans les ſiéges, on employait le bélier, la baliſte, la tortue,

Digitized by Google

& la plupart des machines des Romains. Les seigneurs nommés *Barons*, *Leudes*, *Richeomes*, composaient avec leurs suivans le peu de cavalerie qu'on voyait alors dans les armées. Les musulmans d'Afrique & d'Espagne avaient plus de cavaliers. CH. XIX.

Charles avait des forces navales, c'est-à-dire de grands bateaux aux embouchures de toutes les grandes rivières de son empire; avant lui on ne les connaissait pas chez les barbares; après lui on les ignora long-temps. Par ce moyen & par sa police guerrière, il arrêta ces inondations des peuples du nord; il les contint dans leurs climats glacés; mais sous ses faibles descendans ils se répandirent dans l'Europe. *Forces navales.*

Les affaires générales se réglaient dans des assemblées qui représentaient la nation. Sous lui ses parlemens n'avaient d'autre volonté que celle d'un maître qui savait commander & persuader.

Il fit fleurir le commerce, parce qu'il était le maître des mers; ainsi les marchands des côtes de Toscane & ceux de Marseille allaient trafiquer à Constantinople chez les chrétiens, & au port d'Alexandrie chez les musulmans, qui les recevaient, & dont ils tiraient les richesses de l'Asie. *Commerce.*

Venise & Gènes, si puissantes depuis par le négoce, n'attiraient pas encore à elles les richesses des nations; mais Venise commençait à s'enrichir & à s'aggrandir. Rome, Ravenne, Milan, Lyon, Arles, Tours, avaient beaucoup de manufactures d'étoffes de laine. On damasquinait le fer à l'exemple de l'Asie: on fabriquait le verre; mais les étoffes de soie n'étaient tissues dans aucune ville de l'empire d'occident.

Les Vénitiens commençaient à les tirer de Constantinople; mais ce ne fut que près de quatre cents ans après *Charlemagne* que les princes Normands établirent à Palerme une manufacture de soie. Le linge était peu commun *St. Boniface* dans une lettre à un évêque d'Allemagne, lui mande qu'il lui envoie du drap à longs poils pour se laver les pieds. Probablement ce manque de linge était la cause de toutes ces maladies de la peau, connues sous le nom de *lèpre*, si générales alors; car les hôpitaux nommés *léproseries* étaient déja très-nombreux.

La monnoie avait à-peu-près la même valeur que celle de *Monnoie.*

Digitized by Google

CH. XIX.

l'empire Romain depuis *Conſtantin*. Le ſou d'or était le *ſolidum Romanum*. Ce ſou d'or équivalait à quarante deniers d'argent. Ces deniers, tantôt plus forts, tantôt plus faibles, peſaient, l'un portant l'autre, trente grains.

Le ſou d'or vaudrait aujourd'hui en 1740 environ quinze francs, le denier d'argent trente ſous de compte.

Il faut toujours, en liſant les hiſtoires, ſe reſſouvenir qu'outre ces monnoies réelles d'or & d'argent, on ſe ſervait dans le calcul d'une autre denomination. On s'exprimait ſouvent en monnoie de compte, monnoie fictice, qui n'était, comme aujourd'hui, qu'une manière de compter.

Les Aſiatiques & & les Grecs comptaient par mines & par talens, les Romains par grands ſeſterces, ſans qu'il eût aucune monnoie qui valût un grand ſeſterce ou un talent.

La livre numéraire du temps de *Charlemagne*, était réputée le poids d'une livre d'argent de douze onces. Cette livre ſe diviſait numériquement, comme aujourd'hui, en vingt parties. Il y avait à la vérité des ſous d'argent ſemblables à nos écus, dont chacun peſait la 20e, la 22e ou 24e partie d'une livre de douze onces : & ce ſou ſe diviſait, comme le nôtre, en douze deniers. Mais *Charlemagne* ayant ordonné que le ſou d'argent ſerait préciſément la 20e partie de douze onces, on s'accoutuma à regarder dans les comptes numéraires vingt ſous comme une livre.

Pendant deux ſiecles les monnoies reſtèrent ſur le pied où *Charlemagne* les avait miſes ; mais petit à petit les rois, dans leurs beſoins, tantôt chargèrent les ſous d'alliage, tantôt en diminuèrent le poids ; de ſorte que, par un changement qui eſt peut-être la honte des gouvernemens de l'Europe, ce ſou, qui était autrefois ce qu'eſt à-peu-près un écu d'argent, n'eſt plus qu'une légère pièce de cuivre avec un 11e d'argent tout au plus ; & la livre, qui était le ſigne repréſentatif de douze onces d'argent, n'eſt plus en France que le ſigne repréſentatif de vingt de nos ſous de cuivre. Le denier, qui était la deux cent vingt-quatriéme partie d'une livre d'argent, n'eſt plus que le tiers de cette vile monnoie qu'on appelle un liard. Suppoſé donc qu'une ville de France dût à une autre cent vingt ſous ou ſolides de rente, elle s'acquitterait aujourd'hui

Digitized by Google

de sa dette en payant ce que nous appelons un écu de six francs. CH. XIX.

La livre de compte des Anglais, celle des Hollandais, ont moins varié. Une livre sterling d'Angleterre vaut environ vingt-deux francs de France, & une livre de compte hollandaise vaut environ douze francs de France; ainsi les Hollandais se sont moins écartés que les Français de la loi primitive, & les Anglais encore moins.

Toutes les fois donc que l'histoire nous parle de monnoie sous le nom de livres, nous n'avons qu'à examiner ce que valait la livre au temps & dans le pays dont on parle, & la comparer à la valeur de la nôtre. Nous devons avoir la même attention en lisant l'histoire grecque & romaine. C'est, par exemple, un très-grand embarras pour le lecteur, d'être obligé de réformer toujours les comptes qui se trouvent dans l'histoire ancienne d'un célèbre professeur de l'université de Paris, dans l'histoire ecclésiastique de *Fleuri*, & dans tant d'autres auteurs utiles. Quand ils veulent exprimer en monnoie de France les talens, les mines, les sesterces, ils se servent toujours de l'évaluation que quelques savans ont faite avant la mort du grand *Colbert*. Mais le marc de huit onces, qui valait vingt-six francs & dix sous dans les premiers temps du ministère de *Colbert*, vaut depuis long-temps quarante-neuf livres dix sols: ce qui fait une différence de près de la moitié. Cette différence qui a été quelquefois beaucoup plus grande, pourra augmenter ou être réduite. Il faut songer à ces variations; sans quoi on aurait une idée très-fausse des forces des anciens états, de leur commerce, de la paye de leurs soldats, & de toute leur économie.

Il paraît qu'il y avait alors huit fois moins d'espèces circulaires en Italie & vers les bords du Rhin, qu'il ne s'en trouve aujourd'hui. On n'en peut guères juger que par le prix des denrées nécessaires à la vie; & je trouve la valeur de ces denrées, du temps de *Charlemagne*, huit fois moins chère qu'elle ne l'est de nos jours. Vingt-quatre livres de pain blanc valaient un denier d'argent, par les capitulaires. Ce denier était la quarantiéme partie d'un sou d'or, qui valait environ quinze à seize livres de notre monnoie d'aujourd'hui. Ainsi la livre

Digitized by Google

CH. XIX. de pain revenait à un liard & quelque choſe, ce qui eſt en effet la huitième partie de notre prix ordinaire.

Dans les pays ſeptentrionaux l'argent était beaucoup plus rare : le prix d'un bœuf y fut fixé, par exemple, à un ſou d'or. Nous verrons dans la ſuite comment le commerce & les richeſſes ſe ſont étendues de proche en proche.

Sciences. Les ſciences & les beaux arts ne pouvaient avoir que des commencemens bien faibles dans ces vaſtes pays tout ſauvages encore. *Eginhart* ſecrétaire de *Charlemagne* nous apprend, que ce conquérant ne ſavait pas ſigner ſon nom. Cependant il conçut par la force de ſon génie combien les belles-lettres étaient néceſſaires. Il fit venir de Rome des maîtres de grammaire & d'arithmétique. Les ruines de Rome fourniſſent tout à l'occident qui n'eſt pas encore formé. *Alcuin* cet Anglais alors fameux, & *Pierre de Piſe* qui enſeigna un peu de grammaire à *Charlemagne*, avaient tous deux étudié à Rome.

Il y avait des chantres dans les égliſes de France ; & ce qui eſt à remarquer, c'eſt qu'ils s'appelaient *Chantres Gaulois*. La race des conquérans Francs n'avait cultivé aucun art. Ces Gaulois prétendaient, comme aujourd'hui, diſputer du chant avec les Romains. La muſique grégorienne, qu'on attribue à *St. Grégoire* ſurnommé *le grand*, n'était pas ſans mérite, & avait quelque dignité dans ſa ſimplicité. Les chantres Gaulois, qui n'avaient point l'uſage des anciennes notes alphabétiques, avaient corrompu ce chant, & prétendaient l'avoir embelli. *Charlemagne* dans un de ſes voyages en Italie les obligea de ſe conformer à la muſique de leurs maîtres. Le pape *Adrien* leur donna des livres de chant notés ; & deux muſiciens Italiens furent établis pour enſeigner la note alphabétique, l'un dans Metz, l'autre dans Soiſſons. Il fallut encore envoyer des orgues de Rome.

Il n'y avait point d'horloge ſonnante dans les villes de ſon empire, & il n'y en eut que vers le treizième ſiecle. De-là vient l'ancienne coutume qui ſe conſerve encore en Allemagne, en Flandre, en Angleterre, d'entretenir des hommes qui avertiſſent de l'heure pendant la nuit. Le préſent que le calife *Aaron al Rachild* fit à *Charlemagne* d'une horloge ſonnante, fut regardé comme une merveille. A l'égard des ſciences

Digitized by Google

de l'esprit, de la saine philosophie, de la physique, de l'astronomie, des principes de la médecine, comment auraient-elles pû être connues ? Elles ne viennent que de naître parmi nous. CH. XIX.

On comptait encore par nuits, & de-là vient qu'en Angleterre on dit encore *sept nuits*, pour signifier une semaine, & *quatorze nuits* pour deux semaines. La langue romance commençait à se former du mélange du latin avec le tudesque. Ce langage est l'origine du français, de l'espagnol, & de l'italien. Il dura jusqu'au temps de *Frédéric II*, & on le parle encore dans quelques villages des Grisons, & vers la Suisse.

Les vêtemens, qui ont toujours changé en occident depuis la ruine de l'empire Romain, étaient courts, excepté aux jours de cérémonie, où la saye était couverte d'un manteau souvent doublé de pelleterie. On tirait comme aujourd'hui ces fourrures du nord, & sur-tout de la Russie. La chaussure des Romains s'était conservée. On remarque que *Charlemagne* se couvrait les jambes de bandes entrelâcées en forme de brodequins, comme en usent encore les montagnards d'Ecosse, seul peuple chez qui l'habillement guerrier des Romains s'est conservé.

CHAPITRE VINGTIEME.

De la religion du temps de CHARLEMAGNE.

SI nous tournons à présent les yeux sur les biens que fit la religion, sur les maux que les hommes s'attirèrent quand ils en firent un instrument de leurs passions, sur les usages consacrés, sur les abus de ces usages ; la querelle des *Iconoclastes* & des *Iconolatres* est d'abord ce qui présente le plus grand objet.

L'impératrice *Irène*, tutrice de son malheureux fils *Constantin Porphirogénète*, pour se frayer un chemin à l'empire, flatte le peuple & les moines, à qui le culte des images, proscrit par tant d'empereurs depuis *Léon l'Isaurien*, plaisait encore.

Digitized by Google

CH. XX. Elle y était elle-même attachée, parce que son mari les avait eues en horreur. On avait persuadé à *Irène* que pour gouverner son époux il fallait mettre sous le chevet de son lit les images de certaines saintes. La crédulité entre même dans les esprits politiques. L'empereur son mari avait puni les auteurs de cette superstition. *Irène*, après la mort de son mari, donne un libre cours à son goût & à son ambition. Voila ce qui assemble en 786 le second concile de Nicée, septiéme concile œcuménique, commencé d'abord à Constantinople. Elle fait élire pour patriarche un laïc, secrétaire d'état, nommé *Taraise*. Il y avait eu autrefois quelques exemples de séculiers élevés ainsi à l'évêché, sans passer par les autres grades; mais alors cette coutume ne subsistait plus.

Second concile de Nicée.

Ce patriarche ouvrit le concile. La conduite du pape *Adrien* est très-remarquable. Il n'anathématise pas ce secrétaire d'état qui se fait patriarche; il proteste seulement avec modestie dans ses lettres à *Irène* contre le titre de patriarche universel; mais il insiste qu'on lui rende les patrimoines de la Sicile. Il redemande hautement ce peu de bien, tandis qu'il arrachait, ainsi que ses prédécesseurs, le domaine utile de tant de belles terres qu'il assure avoir été données par *Pepin* & par *Charlemagne*. Cependant le concile œcuménique de Nicée, auquel préside nt les légats du pape & ce ministre patriarche, rétablit le culte des images.

C'est une chose avouée de tous les sages critiques, que les peres de ce concile, qui étaient au nombre de trois cent cinquante, y rapportèrent beaucoup de pièces évidemment fausses; beaucoup de miracles, dont le récit scandaliserait dans nos jours; beaucoup de livres apocryphes. Ces pièces fausses ne firent point de tort aux vraies, sur lesquelles on décida.

Anathématisé par le concile de Francfort.

Mais quand il fallut faire recevoir ce concile par *Charlemagne* & par les églises de France, quel fut l'embarras du pape? *Charles* s'était déclaré hautement contre les images. Il venait de faire écrire les livres qu'on nomme *Carolins*, dans lesquels ce culte est anathématisé. Ces livres sont écrits dans un latin assez pur; ils font voir que *Charlemagne* avait réussi à faire revivre les lettres; mais ils font voir aussi qu'il n'y a jamais eu de

Digitized by Google

de dispute théologique sans invectives. Le titre même est une injure. *Au nom de notre Seigneur & Sauveur* JESUS-CHRIST, *commence le livre de l'illustrissime & excellentissime* Charles, &c. *contre le synode impertinent & arrogant, tenu en Grèce pour adorer des images.* Le livre était attribué par le titre au roi *Charles*, comme on met sous le nom des rois les édits qu'ils n'ont point rédigés : il est certain que tous les peuples des royaumes de *Charlemagne* regardaient les Grecs comme des idolâtres. CH. XX.

Ce prince en 794 assembla un concile à Francfort, auquel il présida selon l'usage des empereurs & des rois : concile composé de trois cents évêques ou abbés tant d'Italie que de France, qui rejettèrent d'un consentement unanime le service (*servitium*) & l'adoration des images. Ce mot équivoque d'adoration était la source de tous ces différens ; car si les homme définissaient les mots dont ils se servent, il y aurait moins de disputes ; & plus d'un royaume a été bouleversé pour un malentendu.

Tandis que le pape *Adrien* envoyait en France les actes du second concile de Nicée, il reçoit les livres Carolins, opposés à ce concile ; & on le presse au nom de *Charles* de déclarer hérétiques l'empereur de Constantinople & sa mère. On voit assez par cette conduite de *Charles*, qu'il voulait se faire un nouveau droit de l'hérésie prétendue de l'empereur, pour lui enlever Rome sous couleur de justice. *Habileté du pape.*

Le pape, partagé entre le concile de Nicée qu'il adoptait, & *Charlemagne* qu'il ménageait, prit, me semble, un tempérament politique, qui devrait servir d'exemple dans toutes ces malheureuses disputes qui ont toujours divisé les chrétiens. Il explique les livres *Carolins* d'une manière favorable au concile de Nicée, & par-là réfute le roi sans lui déplaire ; il permet qu'on ne rende point de culte aux images ; ce qui était très raisonnable chez les Germains, à peine sortis de l'idolatrie, & chez les Francs encore grossiers, qui n'avaient ni sculpteurs ni peintres. Il exhorte en même temps à ne point briser ces mêmes images. Ainsi il satisfait tout le monde, & laisse au temps à confirmer ou à abolir un culte encore douteux. Attentif à ménager les hommes & à faire servir la religion à ses

Digitized by Google

intérêts, il écrit à *Charlemagne* : « Je ne peux déclarer *Irène* & Ch. XX. » ſon fils hérétiques, après le concile de Nicée ; mais je les » déclarerai tels s'ils ne me rendent les biens de Sicile ».

Grande diſpute ſur le St. Eſprit.

On voit la même politique intéreſſée de ce pape dans une diſpute encore plus délicate, & qui ſeule eût ſuffi en d'autres temps pour allumer des guerres civiles. On avait voulu ſavoir ſi le *St. Eſprit* procède du *Père* & du *Fils*, ou du *Père* ſeulement.

On avait d'abord dans l'orient ajouté au premier concile de Nicée qu'il procédait du *Père*, enſuite en Eſpagne, & puis en France, & en Allemagne, on ajouta qu'il procédait du *Père* & du *Fils* : c'était la croyance de preſque tout l'empire de *Charles*. Ces mots du ſymbole *qui ex patre filioque procedit*, étaient ſacrés pour les Français ; mais ces mêmes mots n'avaient jamais été adoptés à Rome. On preſſe, de la part de *Charlemagne*, le pape de ſe déclarer. Cette matière éclaircie avec le temps par les lumières de l'égliſe, ſemblait alors très-obſcure. On citait des paſſages des pères, & ſur-tout celui de *St. Grégoire* de Nice, où il eſt dit, *qu'une perſonne eſt cauſe, & l'autre vient de cauſe ; l'une ſort immédiatement de la première, l'autre en ſort par le moyen du Fils ; par lequel moyen le Fils ſe réſerve la propriété d'unique, ſans exclure l'Eſprit ſaint de la relation du Père.*

Ces autorités ne parurent pas alors aſſez claires. *Adrien I* ne décida rien : il ſavait qu'on pouvait être chrétien ſans pénétrer dans la profondeur de tous les myſtères. Il répond qu'il ne condamne point le ſentiment du roi, mais ne change rien au ſymbole de Rome, Il appaiſe la diſpute en ne la jugeant pas, & en laiſſant à chacun ſes uſages. Il traite, en un mot, les affaires ſpirituelles en prince ; & trop de princes les ont traitées en évêques.

Fauſſes décretales.

Dès-lors la politique profonde des papes établiſſait peu-à-peu leur puiſſance. On fait bientôt après un recueil de faux actes connus aujourd'hui ſous le nom de *fauſſes décretales*. C'eſt, dit-on, un Eſpagnol nommé *Iſidor Mercator* ou *Piſcator*, ou *Peccator*, qui les digère. Ce ſont les évêques Allemans, dont la bonne foi fut trompée, qui les répandent & les font valoir. On prétend avoir aujourd'hui des preuves in-

Digitized by Google

CH. XX.

conteſtables qu'elles furent compoſées par un *Algeram* abbé de Senones, évêque de Metz; elles ſont en manuſcrit dans la bibliothèque du Vatican. Mais qu'importe leur auteur? Dans ces fauſſes décrétales on ſuppoſe d'anciens canons, qui ordonnent qu'on ne tiendra jamais un ſeul concile provincial ſans la permiſſion du pape, & que toutes les cauſes eccléſiaſtiques reſſortiront à lui. On y fait parler les ſucceſſeurs immédiats des apôtres; on leur ſuppoſe des écrits. Il eſt vrai que tout étant de ce mauvais ſtyle du huitième ſiecle, tout étant plein de fautes contre l'hiſtoire & la géographie, l'artifice était groſſier; mais c'était des hommes groſſiers qu'on trompait. On avait forgé dès la naiſſance du chriſtianiſme, comme on l'a déja dit, de faux évangiles, les *vers ſibyllins*, les livres d'*Hermas*, les *conſtitutions apoſtoliques*; & mille autres écrits que la ſaine critique a réprouvés.

Ces fauſſes décrétales ont abuſé les hommes pendant huit ſiecles; & enfin, quand l'erreur a été reconnue, les uſages établis par elle ont ſubſiſté dans une partie de l'égliſe: l'antiquité leur a tenu lieu de vérité.

Dès ces temps les évêques d'occident étaient des ſeigneurs temporels, & poſſédaient pluſieurs terres en fief; mais aucun n'était ſouverain indépendant. Les rois de France nommaient ſouvent aux évêchés; plus hardis en cela & plus politiques que les empereurs des Grecs, & les rois de Lombardie, qui ſe contentaient d'interpoſer leur autorité dans les élections.

Gouvernement eccléſiaſtique.

Les premières égliſes chrétiennes s'étaient gouvernées en républiques ſur le modèle des ſynagogues. Ceux qui préſidaient à ces aſſemblées, avaient pris inſenſiblement le titre d'évêque, d'un mot grec, dont les Grecs appelaient les gouverneurs de leurs colonies. Les anciens de ces aſſemblées ſe nommaient prêtres, qui ſignifie en grec *vieillard*.

Fauſſe loi.

Charlemagne dans ſa vieilleſſe accorda aux évêques un droit dont ſon propre fils devint la victime. Ils firent accroire à ce prince que dans le code rédigé ſous *Théodoſe*, une loi portait que ſi de deux ſéculiers en procès, l'un prenait un évêque pour juge, l'autre était obligé de ſe ſoumettre à ce jugement ſans en pouvoir appeler. Cette loi, qui jamais n'avait été exécutée, paſſe chez tous les critiques pour ſuppoſée. C'eſt

Digitized by Google

CH. XX. la dernière du code Théodosien ; elle est sans date, sans nom de consuls. Elle a excité une guerre civile sourde entre les tribunaux de la justice & les ministre du sanctuaire ; mais comme en ce temps-là tout ce qui n'était pas clergé, était en occident d'une ignorance profonde, il faut s'étonner qu'on n'ait pas donné encore plus d'empire à ceux qui seuls étant un peu instruits, semblaient seuls mériter de juger les hommes.

Moines riches. Ainsi que les évêques disputaient l'autorité aux séculiers, les moines commençaient à la disputer aux évêques, qui pourtant étaient leurs maîtres par les canons. Ces moines étaient déja trop riches pour obéir. Cette célèbre formule de *Marculfe* était déja bien souvent mise en usage : *Moi, pour le repos de mon ame, & pour n'être pas placé après ma mort parmi les boucs, je donne à tel monastère, &c.* On crut dès le premier siecle de l'église que le monde allait finir ; on se fondait sur un passage de *St. Luc*, qui met ces paroles dans la bouche de JESUS-CHRIST : « Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune » & dans les étoiles ; les nations seront consternées ; la mer » & les fleuves feront un grand bruit ; les hommes sécheront » de frayeur dans l'attente de la révolution de l'univers, les » puissances des cieux seront ébranlées, & alors ils verront » le fils de l'homme venant dans une nuée avec une grande » puissance & une grande majesté. Lorsque vous verrez arri- » ver ces choses, sachez que le royaume de Dieu est proche. » Je vous dis en vérité, en vérité, que cette génération ne » finira point sans que ces choses soient accomplies ».

Fin du monde annoncée. Plusieurs personnages pieux ayant toujours pris à la lettre cette prediction, qui selon les commentateurs regarde Jérusalem, pensaient que l'univers allait être détruit, & attendaient le jugement dernier, où JESUS-CHRIST devait venir dans les nuées. On se fondait aussi sur l'épître de *St. Paul* à ceux de Thessalonique, qui dit : *Nous qui sommes vivans nous serons emportés dans l'air, au devant de* JESUS. De là toutes ces suppositions de tant de prodiges apperçus dans les airs. Chaque génération croyait être celle qui devait voir la fin du monde, & cette opinion se fortifiant dans les siecles suivans, on donnait ses terres aux moines, comme si elles eussent dû être préservées dans la conflagration générale. Beaucoup de char-

Digitized by Google

tes de donation commencent par ces mots *Adventante mundi vespero.* CH. XX.

Des abbés bénédictins, long-temps avant *Charlemagne*, étaient assez puissans pour se révolter. Un abbé de Fontenelle avait osé se mettre à la tête d'un parti contre *Charles Martel*, & assembler des troupes. Le héros fit trancher la tête au religieux; exécution qui ne contribue pas peu à toutes ces révélations que tant de moines eurent depuis de la damnation de *Charles Martel.* *Abbés seigneurs.*

Avant ce temps, on voit un abbé de St. Remi de Reims, & l'évêque de cette ville, susciter une guerre civile contre *Childebert* au sixième siecle : crime qui n'appartient qu'aux hommes puissans.

Les évêques & les abbés avaient beaucoup d'esclaves. On reproche à l'abbé *Alcuin* d'en avoir eu jusqu'à vingt mille. Ce nombre n'est pas incroyable : *Alcuin* possédait plusieurs abbayes, dont les terres pouvaient être habitées par vingt mille hommes. Ces esclaves, connus sous le nom de *serfs*, ne pouvaient se marier ni changer de demeure sans la permission de l'abbé. Ils étaient obligés de marcher cinquante lieues avec leurs charettes, quand il l'ordonnait. Ils travaillaient pour lui trois jours de la semaine, & il partageait tous les fruits de la terre.

On ne pouvait à la vérité reprocher à ces bénédictins de violer par leurs richesses, leur vœu de pauvreté; car ils ne font point expressément ce vœu; ils ne s'engagent, quand ils sont reçus dans l'ordre, qu'à obéir à leur abbé. On leur donna même souvent des terres incultes, qu'ils défrichèrent de leurs mains, & qu'ils firent ensuite cultiver par des serfs. Ils formèrent des bourgades, des petites villes même autour de leurs monastères. Ils étudièrent; ils furent les seuls qui conservèrent les livres en les copiant; & enfin dans ces temps barbares où les peuples étaient si misérables, c'était une grande consolation de trouver dans les cloîtres une retraite assurée contre la tyrannie.

En France & en Allemagne plus d'un évêque allait au combat avec ses serfs. *Charlemagne* dans une lettre à *Frostide* une de ses femmes, lui parle d'un évêque qui a vaillamment

Digitized by Google

CH. XX. combattu auprès de lui, dans une bataille contre les Avares, peuples descendus des Scythes, qui habitaient vers le pays qu'on nomme à présent l'Autriche. Je vois de son temps quatorze monastères qui doivent fournir des soldats. Pour peu qu'un abbé fût guerrier, rien ne l'empêchait de les conduire lui-même. Il est vrai qu'en 803 un parlement se plaignit à *Charlemagne* du trop grand nombre de prêtres qu'on avait tués à la guerre. Il fut défendu alors, mais inutilement, aux ministres de l'autel d'aller aux combats.

Clercs. Il n'était pas permis de se dire clerc sans l'être, de porter la tonsure sans appartenir à un évêque. De tels clercs s'appelaient *Acéphales*. On les punissait comme vagabonds. On ignorait cet état aujourd'hui si commun, qui n'est ni séculier ni ecclésiastique. Le titre d'abbé, qui signifie père, n'appartenait qu'aux chefs des monastères.

Les abbés avaient dès-lors le bâton pastoral que portaient les évêques, & qui avait été autrefois la marque de la dignité pontificale dans Rome païenne. Telle était la puissance de ces abbés sur les moines, qu'ils condamnaient quelquefois aux peines afflictives les plus cruelles. Ils prirent le barbare usage des empereurs Grecs, de faire brûler les yeux; & il fallut qu'un concile leur défendît cet attentat, qu'ils commençaient à regarder comme un droit.

CHAPITRE VINGT-UNIEME.

Suite des rites religieux du temps de CHARLEMAGNE.

D. la messe. LA messe était différente de ce qu'elle est aujourd'hui, & plus encore de ce qu'elle était dans les premiers temps. Elle fut d'abord une cène, un festin nocturne; ensuite la majesté du culte augmentant avec le nombre des fideles, cette assemblée de nuit se changea en une assemblée du matin: la messe devint à-peu-près ce qu'est la grand'messe aujourd'hui. Il n'y eut jusqu'au cinquième siecle qu'une messe commune

Digitized by Google

dans chaque égliſe. Le nom de *Synaxe* qu'elle a chez les Grecs, & qui ſignifie *aſſemblée*, les formules qui ſubſiſtent & qui s'adreſſent à cette aſſemblée, tout fait voir que les meſſes privées durent être long-temps inconnues. Ce ſacrifice, cette aſſemblée, cette commune prière avait le nom de *Miſſa* chez les Latins, parce que ſelon quelques-uns on renvoyait, *mittebantur*, les pénitens qui ne communiaient pas; & ſelon d'autres, parce que la communion était envoyée, *miſſa erat*, à ceux qui ne pouvaient venir à l'égliſe. CH. XXI.

Il ſemble qu'on devrait ſavoir la date préciſe des établiſſemens de nos rites; mais aucune n'eſt connue. On ne ſait en quel temps commença la meſſe telle qu'on la dit aujourd'hui; on ignore l'origine préciſe du baptême par aſperſion, de la confeſſion auriculaire, de la communion avec du pain azime, & ſans vin; on ne ſait qui donna le premier nom de ſacrement au mariage, à la confirmation, à l'onction qu'on adminiſtre aux malades.

Quand le nombre des prêtres fut augmenté, on fut obligé de dire des meſſes particulières. Les hommes puiſſans eurent des aumôniers; *Agobard* évêque de Lyon s'en plaint au neuvième ſiecle. *Denys le petit* dans ſon recueil des canons, & beaucoup d'autres, confirment que tous les fidèles communiaient à la meſſe publique. Ils apportaient de ſon temps le pain & le vin que le prêtre conſacrait; chacun recevait le pain dans ſes mains. Ce pain était fermenté comme le pain ordinaire; il y avait très-peu d'égliſes où le pain ſans levain fût en uſage; on donnait ce pain aux enfans comme aux adultes. La communion ſous les deux eſpèces était un uſage univerſel ſous *Charlemagne*; il ſe conſerva toujours chez les Grecs, & dura chez les Latins juſqu'au douzième ſiecle. On voit même que dans le treizième il était encore pratiqué quelquefois. L'auteur de la rélation de la victoire que remporta *Charles d'Anjou* ſur *Mainfroi* en 1264, rapporte que ſes chevaliers communièrent avec le pain & le vin avant la bataille. L'uſage de tremper le pain dans le vin s'était établi avant *Charlemagne*: celui de ſuccer le vin avec un chalumeau ou un ſciphon de métal, ne s'introduiſit qu'environ deux cents ans après, & fut bientôt aboli. Tous ces rites, toutes ces pra-

Meſſes.

Communion.

Digitized by Google

Ch. XXI. tiques changèrent selon la conjoncture des temps, & selon la prudence des pasteurs.

L'église latine était la seule qui priât dans une langue étrangère inconnue au peuple. Les inondations des barbares qui avaient introduit dans l'Europe leurs idiomes, en étaient cause. Les Latins étaient encore les seuls qui conférassent le baptême par la seule aspersion ; indulgence très-naturelle pour des enfans nés dans les climats rigoureux du septentrion, & convenance décente dans le climat chaud d'Italie. Les cérémonies du baptême des adultes, & de celui qu'on donnait aux enfans, n'étaient pas les mêmes. Cette différence était indiquée par la nature.

Confession. La confession auriculaire s'était introduite, dit-on, dès le sixième siecle. Les évêques exigèrent d'abord que les chanoines se confessassent à eux deux fois l'année, par les canons du concile d'Attigny en 763, & c'est la première fois qu'elle fut commandée expressément. Les abbés soumirent leurs moines à ce joug ; & les séculiers peu-à-peu le portèrent. La confession publique ne fut jamais en usage dans l'occident ; car lorsque les barbares embrassèrent le christianisme, les abus & les scandales qu'elle entraînait après elle, l'avaient abolie en orient, sous le patriarche *Nectaire*, à la fin du quatrième siecle ; mais souvent les pécheurs publics faisaient des pénitences publiques dans les églises d'occident, sur-tout en Espagne, où l'invasion des Sarrasins redoublait la ferveur des chrétiens humiliés. Je ne vois aucune trace jusqu'au douzième siecle de la formule de la confession, ni des confessionaux établis dans les églises, ni de la nécessité préalable de se confesser immédiatement avant la communion.

Vous observerez que la confession auriculaire n'était point reçue aux huitiéme & neuvième siecles dans les pays au-delà de la Loire, dans le Languedoc, dans les Alpes. *Alcuin* s'en plaint dans ses lettres. Les peuples de ces contrées semblent avoir eu toujours quelques dispositions à s'en tenir aux usages de la primitive église, & à rejetter les dogmes & les coutumes que l'église plus étendue jugea convenable d'adopter.

Carêmes. Aux huitième & neuvième siecles il y avait trois carêmes, comme dans l'église grecque, & on se confessait d'ordinaire à ces

Digitized by Google

ces trois temps de l'année. Les commandemens de l'église, qui ne sont bien connus qu'après le quatrième concile de Latran en 1215, imposèrent la nécessité de faire une fois l'année ce qui semblait auparavant plus arbitraire. CH. XXI.

Au temps de *Charlemagne* il y avait des confesseurs dans les armées. *Charles* en avait un pour lui en titre d'office ; il s'appelait *Valdon*, & était abbé d'Augi près de Constance.

Laïcs ont droit de confesser.

Il était permis de se confesser à un laïc, & même à une femme en cas de nécessité. Cette permission dura très-long-temps. C'est pourquoi *Joinville* dit qu'il confessa en Afrique un chevalier, & qu'il lui donna l'absolution selon le pouvoir qu'il en avait. *Ce n'est pas tout-à-fait un sacrement*, dit St. Thomas, *mais c'est comme sacrement.*

Ancienneté de la confession.

On peut regarder la confession comme le plus grand frein des crimes secrets. Les sages de l'antiquité avaient embrassé l'ombre de cette pratique salutaire. On s'était confessé dans les expiations chez les Egyptiens, & chez les Grecs, & dans presque toutes les célébrations de leurs mystères. *Marc-Aurèle* en s'associant aux mystères de *Cérès Eleusine*, se confessa à l'*hiérophante*.

Cet usage si saintement établi chez les chrétiens, fut malheureusement depuis l'occasion de quelques funestes abus. La faiblesse du sexe rendit quelquefois les femmes plus dépendantes de leurs confesseurs que de leurs époux. Presque tous ceux qui confessèrent les reines se servirent de cet empire secret & sacré pour entrer dans les affaires d'état. Lorsqu'un religieux domina sur la conscience d'un souverain, tous ses confrères s'en prévalurent, & plusieurs employèrent le crédit du confesseur pour se venger de leurs ennemis. Enfin, il arriva que dans les divisions entre les empereurs & les papes, dans les factions des villes, les prêtres ne donnaient pas l'absolution à ceux qui n'étaient pas de leur parti. C'est ce qu'on a vu en France du temps du roi *Henri IV*. Presque tous les confesseurs refusaient d'absoudre les sujets qui reconnaissaient leur roi. La facilité de séduire les jeunes personnes, & de les porter au crime dans le tribunal même de la pénitence, fut encore un écueil très-dangereux. Telle est la déplorable condition des hommes, que les remèdes les plus divins ont été tournés en poison.

Digitized by Google

CH. XXI.

Peuples nommés idolâtres.

La religion chrétienne ne s'était point encore étendue au nord plus loin que les conquêtes de *Charlemagne*. La Scandinavie, le Danemarck, qu'on appelait le *pays des Normans*, avaient un culte que nous appellons ridiculement *idolatrie*. La religion des idolâtres serait celle qui attribuerait la puissance divine à des figures, à des images; ce n'était pas celle des Scandinaves; ils n'avaient ni peintre ni sculpteur. Ils adoraient *Odin*, & ils se figuraient qu'après leur mort le bonheur de l'homme consistait à boire dans la salle d'*Odin* de la bierre dans le crâne de ses ennemis. On a encore de leurs anciennes chansons traduites, qui expriment cette idée. Il y avait long-temps que les peuples du nord croyaient une autre vie. Les druïdes avaient enseigné aux Celtes qu'ils renaîtraient pour combattre, & les prêtres de la Scandinavie persuadaient aux hommes qu'ils boiraient de la bierre après leur mort.

La Pologne n'était ni moins barbare, ni moins grossière. Les Moscovites, aussi sauvages que le reste de la grande Tartarie, en savaient à peine assez pour être païens; mais tous ces peuples vivaient en paix dans leur ignorance: heureux d'être inconnus à *Charlemagne*, qui vendait si cher la connaissance du christianisme!

Angleterre.

Les Anglais commençaient à recevoir la religion chrétienne. Elle y avait été apportée un peu auparavant par *Constance Clore*, protecteur secret de cette religion alors persécutée. Elle n'y domina point; l'ancien culte du pays eut le dessus encore longtemps. Quelques missionnaires des Gaules cultivèrent grossièrement un petit nombre de ces insulaires. Le fameux *Pélage*, trop zélé défenseur de la nature humaine, était né en Angleterre; mais il n'y fut point élevé, & il faut le compter parmi les Romains.

L'Irlande, qu'on appelait *Ecosse*, & l'Ecosse connue alors sous le nom d'*Albanie*, ou du *pays des Pictes*, avait reçu aussi quelques semences du christianisme, étouffées toujours par l'ancien culte, qui dominait. Le moine *Colomban*, né en Irlande, était du sixième siecle; mais il paraît par sa retraite en France, & par les monastères qu'il fonda en Bourgogne, qu'il y avait peu à faire & beaucoup à craindre pour ceux qui cherchaient en Irlande & en Angleterre de ces établissemens riches & tran-

Digitized by Google

quilles, qu'on trouvait ailleurs à l'abri de la religion.

CH. XXI.

Après une extinction presque totale du christianisme dans l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande, la tendresse conjugale l'y fit renaître. *Ethelbert*, l'un des rois barbares Anglo-Saxons de l'Eptarchie d'Angleterre, qui avait son petit royaume dans la province de Kent, où est Cantorbéri, voulut s'allier avec un roi de France. Il épousa la fille de *Childebert* roi de Paris. Cette princesse chrétienne, qui passa la mer avec un évêque de Soissons, disposa son mari à recevoir le baptême, comme *Clotilde* avait soumis *Clovis*. Le pape *Grégoire le grand* envoya *Augustin* que les Anglais nomment *Austin*, avec d'autres moines Romains en 598. Ils firent peu de conversions ; car il faut au moins entendre la langue du pays, pour en changer la religion ; mais, favorisés par la reine, ils bâtirent un monastère.

Ce fut proprement la reine qui convertit le petit royaume de Cantorbéri. Ses sujets barbares, qui n'avaient point d'opinions, suivirent aisément l'exemple de leurs souverains. Cet *Augustin* n'eut pas de peine à se faire déclarer primat par *Grégoire le grand*. Il eût voulu même l'être des Gaules ; mais *Grégoire* lui écrivit qu'il ne pouvait lui donner de juridiction que sur l'Angleterre. Il fut donc premier archevêque de Cantorbéri, premier primat de l'Angleterre. Il donna à l'un de ses moines le titre d'évêque de Londres, à l'autre celui de Rochester. On ne peut mieux comparer ces évêques, qu'à ceux d'Antioche & de Babylone, qu'on appelle évêques *in partibus infidelium*. Mais avec le temps; la hiérarchie d'Angleterre se forma. Les monastères sur-tout étaient très riches au huitième & au neuvième siecle. Ils mettaient au catalogue des saints tous les grands seigneurs qui leur avaient donné des terres; d'où vient que l'on trouve parmi leurs saints de ce temps-là, sept rois, sept reines, huit princes, seize princesses. Leurs chroniques disent que dix rois & onze reines finirent leurs jours dans des cloîtres. Il est croyable que ces dix rois & ces onze reines se firent seulement revêtir à leur mort d'habits religieux, & peut-être porter, à leurs dernières maladies, dans des couvens : mais non pas qu'en effet il ayent en santé renoncé aux affaires publiques, pour vivre en cénobites.

Digitized by Google

CHAPITRE VINGT-DEUXIEME.

Suite des uſages du temps de CHARLEMAGNE. *De la juſtice; des loix. Coutumes ſingulières. Epreuves.*

CH. XXII. *Comtes.*

DES comtes nommés par le roi rendaient ſommairement la juſtice. Ils avaient leurs diſtricts aſſignés. Ils devaient être inſtruits des loix, qui n'étaient ni ſi difficiles ni ſi nombreuſes que les nôtres. La procédure était ſimple : chacun plaidait ſa cauſe en France & en Allemagne. Rome ſeule, & ce qui en dépendait, avait encore retenu beaucoup de loix & de formalités de l'empire Romain. Les loix lombardes avaient lieu dans le reſte de l'Italie citérieure.

Chaque comte avait ſous lui un lieutenant, nommé *Viguier*, ſept aſſeſſeurs, *Scabini*, & un greffier, *Notarius*. Les comtes publiaient dans leur juriſdiction l'ordre des marches pour la guerre, enrôlaient les ſoldats ſous des centeniers, les menaient aux rendez-vous, & laiſſaient alors leurs lieutenans faire les fonctions de juge.

Les rois envoyaient des commiſſaires avec lettres expreſſes, *Miſſi Dominici*, qui examinaient la conduite des comtes. Ni ces commiſſaires, ni ces comtes ne condamnaient preſque jamais à la mort, ni à aucun ſupplice; car ſi on en excepte la Saxe, où *Charlemagne* fit des loix de ſang, preſque tous les délits ſe rachetaient dans le reſte de ſon empire. Le ſeul crime de rébellion était puni de mort, & les rois s'en réſervaient le jugement. La loi ſalique, celle des Lombards, celle des Ripuaires avaient évalué à prix d'argent la plupart des autres attentats, ainſi que nous l'avons vû.

Leur juriſprudence, qui paraît humaine, était peut-être en effet plus cruelle que la nôtre. Elle laiſſait la liberté de mal faire à quiconque pouvait la payer. La plus douce loi eſt celle qui mettant le frein le plus terrible à l'iniquité, prévient ainſi le plus de crimes ; mais on ne connaiſſait pas encore

Digitized by Google

la queſtion, la torture, uſage dangereux qui, comme on ſait, ne ſert que trop ſouvent à perdre l'innocent, & à ſauver le coupable. CH. XXII.

Les loix ſaliques furent remiſes en vigueur par *Charlemagne*. Parmi ces *loix ſaliques*, il s'en trouve une qui marque bien expreſſément dans quel mépris étaient tombés les Romains chez les peuples barbares. Le Franc qui avait tué un citoyen Romain, ne payait que mille cinquante deniers; & le Romain payait pour le ſang d'un Franc deux mille cinq cents deniers. *Loix.*

Dans les cauſes criminelles indéciſes, on ſe purgeait par ſerment. Il fallait non-ſeulement que la partie accuſée jurât, mais elle était obligée de produire un certain nombre de témoins qui juraient avec elle. Quand les deux parties oppoſaient ſerment à ſerment, on permettait quelquefois le combat; tantôt à fer émoulu, tantôt à outrance.

(*a*) Ces combats étaient appelés, *le jugement de Dieu*; c'eſt auſſi le nom qu'on donnait à une des plus déplorables folies de ce gouvernement barbare. Les accuſés étaient ſoumis à l'épreuve de l'eau froide, de l'eau bouillante ou du fer ardent. Le célèbre *Etienne Baluze* a raſſemblé toutes les anciennes cérémonies de ces épreuves. Elles commençaient par la meſſe; on y communiait l'accuſé. On béniſſait l'eau froide, on l'exorciſait. Enſuite l'accuſé était jetté, garotté, dans l'eau. S'il tombait au fond, il était réputé innocent. S'il ſurnageait, il était jugé coupable. Mr. de *Fleuri* dans ſon *hiſtoire eccléſiaſtique* dit que c'était une manière ſûre de ne trouver perſonne criminel. J'oſe croire que c'était une manière de faire périr beaucoup d'innocens. Il y a bien des gens qui ont la poitrine aſſez large & les poûmons aſſez légers, pour ne point enfoncer, lorſqu'une groſſe corde qui les lie par pluſieurs tours, fait avec leur corps un volume moins peſant qu'une pareille quantité d'eau. Cette malheureuſe coutume, proſcrite depuis dans les grandes villes, s'eſt conſervée juſqu'à nos jours dans beaucoup de provinces. On y a très-ſouvent aſſujéti, même par ſentence de juge, ceux qu'on *Duels, jugemens de Dieu.*

(*a*) Voyez le chapitre des duels.

Digitized by Google

faisait passer pour sorciers ; car rien ne dure si long-temps que la superstition : & il en a coûté la vie à plus d'un malheureux.

CH. XII.

Le jugement de Dieu par l'eau chaude s'exécutait en faisant plonger le bras nud de l'accusé dans une cuve d'eau bouillante. Il fallait prendre au fond de la cuve un anneau béni. Le juge, en présence des prêtres & du peuple, enfermait dans un sac le bras du patient, scellait le sac de son cachet ; & si trois jours après il ne paraissait sur le bras aucune marque de brûlure, l'innocence était reconnue.

Epreuves. Tous les historiens rapportent l'exemple de la reine *Teutberge*, bru de l'empereur *Lothaire* petit-fils de *Charlemagne*, accusée d'avoir commis un inceste avec son frère moine & sous-diacre. Elle nomma un champion qui se soumit pour elle à l'épreuve de l'eau bouillante, en présence d'une cour nombreuse. Il prit l'anneau béni sans se brûler. Il est certain qu'on a des secrets pour soutenir l'action du feu sans péril pendant quelques secondes. J'en ai vû des exemples. Ces secrets étaient alors d'autant plus communs qu'ils étaient plus nécessaires. Mais il n'en est point pour nous rendre absolument impassibles. Il y a grande apparence que dans ces étranges jugemens on faisait subir l'épreuve d'une manière plus ou moins rigoureuse selon qu'on voulait condamner ou absoudre.

Cette épreuve de l'eau bouillante était destinée particulièrement à la conviction de l'adultère. Ces coutumes sont plus anciennes, & se sont étendues plus loin qu'on ne pense. Les femmes accusées chez les Juifs, étaient soumises par la loi de *Moyse* à l'épreuve des *eaux de jalousie*. Elle buvaient en présence des prêtres d'une eau dans laquelle on jettait un peu de cendre consacrée. Cette eau salutaire à l'innocence faisait enfler & crever sur le champ les coupables.

Epreuves des Juifs.

Epreuves paienn.s. Les savans n'ignorent pas qu'en Sicile, dans le temple des Dieux Paliques, on écrivait son serment qu'on jettait dans un bassin d'eau, & que si le serment surnageait, l'accusé était absous. Le temple de Trezène était fameux par de pareilles épreuves. On trouve encore au bout de l'orient dans le Malabar & dans le Japon des usages semblables, fondés sur la simplicité des premiers temps, & sur la superstition commune à

Digitized by Google

toutes les nations. Ces épreuves étaient autrefois si autorisées en Phénicie, qu'on voit dans le pentateuque, que lorsque les Juifs errèrent dans le désert, ils faisaient boire d'une eau mêlée avec de la cendre à leurs femmes soupçonnées d'adultère. Les coupables ne manquaient pas d'en crever, mais les femmes fidèles à leurs maris buvaient impunément. CH. XXII.

La troisième épreuve était celle d'une barre de fer ardent, qu'il fallait porter dans la main l'espace de neuf pas. Il était plus difficile de tromper dans cette épreuve que dans les autres; aussi je ne vois personne qui s'y soit soumis dans ces siecles grossiers. On veut savoir qui de l'église grecque ou de la latine établit ces usages la première. On voit des exemples de ces épreuves à Constantinople jusqu'au treizième siecle; & *Pachimère* dit qu'il en a été témoin. Il est vraisemblable que les Grecs communiquèrent aux Latins ces superstitions orientales.

A l'égard des loix civiles, voici ce qui me paraît de plus remarquable. Un homme qui n'avait point d'enfans, pouvait en adopter. Les époux pouvaient se répudier en justice, & après le divorce il leur était permis de passer à d'autres noces. Nous avons dans *Marculfe* le détail de ces loix.

Mais ce qui paraîtra peut-être plus étonnant, & ce qui n'en est pas moins vrai, c'est qu'au livre deuxième de ces formules de *Marculfe*, on trouve que rien n'était plus permis ni plus commun que de déroger à cette fameuse *loi salique*, par laquelle les filles n'héritaient pas. On amenait sa fille devant le comte ou le commissaire, & on disait : « Ma chere » fille, un usage ancien & impie ôte parmi nous toute portion paternelle aux filles; mais ayant considéré cette impiété, j'ai vû que comme vous m'avez été donnés tous de » Dieu également, je dois vous aimer de même; ainsi, ma » chère fille, je veux que vous héritiez par portion égale avec » vos frères dans toutes mes terres, &c. » *La loi salique regardée comme barbare.*

On ne connaissait point chez les Francs, qui vivaient suivant la *loi salique* & *ripuaire*, cette distinction de nobles & de roturiers, de nobles de nom & d'armes, & de nobles *ab avo*, ou gens vivant noblement. Il n'y avait que deux ordres de citoyens, les libres & les serfs, à-peu-près comme au-

Digitized by Google

jourd'hui dans les empires mahométans & à la Chine. Le terme *nobilis* n'eſt employé qu'une ſeule fois dans les capitulaires au livre cinquième, pour ſignifier les officiers, les comtes, les centeniers.

CH. XXII.

Toutes les villes d'Italie & de France étaient gouvernées ſelon leur droit municipal. Les tributs qu'elles payaient au ſouverain, conſiſtaient en *foderum*, *paratam*, *manſionaticum*, fourages, vivres, meubles de ſéjour. Les empereurs & les rois entretinrent long-temps leurs cours avec leurs domaines, & ces droits payés en nature quand ils voyageaient. Il nous reſte un capitulaire de *Charlemagne* concernant ſes métairies. Il entre dans le plus grand détail. Il ordonne qu'on lui rende un compte exact de ſes troupeaux. Un des grands biens de la campagne conſiſtait en abeilles. Enfin les plus grandes choſes, & les plus petites de ce temps-là nous font voir des loix, des mœurs, & des uſages dont à peine il reſte des traces.

CHAPITRE VINGT-TROISIEME.

LOUIS le faible, ou le débonnaire, dépoſé par ſes enfans & par des prélats.

L'HISTOIRE des grands évènemens de ce monde n'eſt guères que l'hiſtoire des crimes. Il n'eſt point de ſiecle que l'ambition des ſéculiers & des eccléſiaſtiques n'ait rempli d'horreurs.

A peine *Charlemagne* eſt-il au tombeau, qu'une guerre civile déſole ſa famille & l'empire.

Le Débonnaire fait crever les yeux à ſon neveu Bernard.

Les archevêques de Milan & de Crémone allument les premiers feux. Leur prétexte eſt que *Bernard*, roi d'Italie, eſt le chef de la maiſon Carlovingienne, le fils de l'aîné de *Charlemagne*. On voit aſſez la véritable raiſon dans cette fureur de remuer, & dans cette frénéſie d'ambition, qui s'autoriſe toûjours des loix mêmes faites pour la réprimer. Un évêque d'Orléans entre dans leurs intrigues ; l'oncle & le neveu lèvent

Digitized by Google

vent des armées. On eſt prêt d'en venir aux mains à Châlons sur Saone; mais le parti de l'empereur gagne par argent & par promeſſes la moitié de l'armée d'Italie. On négocie, c'eſt-à-dire, on veut tromper. Le roi eſt aſſez imprudent pour venir dans le camp de ſon oncle. *Louis*, qu'on a nommé *le débonnaire*, parce qu'il était faible, & qui fut cruel par faibleſſe, fait crever les yeux à ſon neveu, qui lui demandait grâce à genoux. Le malheureux roi meurt dans les tourmens du corps & de l'eſprit, trois jours après cette exécution cruelle. Il fut enterré à Milan, & on grava ſur ſon tombeau : *Ci gît Bernard de ſainte mémoire.* Il ſemble que le nom de *ſaint* en ce temps-là ne fut qu'un titre honorifique. Alors *Louis* fait tondre & enfermer dans un monaſtère trois de ſes frères, dans la crainte qu'un jour le ſang de *Charlemagne*, trop reſpecté en eux, ne ſuſcitât des guerres. Ce ne fut pas tout. L'empereur fait arrêter tous les partiſans de *Bernard*, que ce roi avait nommés ſous l'eſpoir de ſa grâce. Ils éprouvent le même ſupplice que le roi. Les eccléſiaſtiques ſont exceptés de la ſentence. On les épargne, eux qui étaient les auteurs de la guerre. La dépoſition ou l'exil ſont leur ſeul châtiment. *Louis* ménageait l'égliſe; & l'égliſe lui fit bientôt ſentir qu'il eût dû être moins cruel & plus ferme.

CH. XXIII.

819.

Saint : *nom honorifique.*

Dès l'an 817 *Louis* avait ſuivi le mauvais exemple de ſon père, en donnant des royaumes à ſes enfans; & n'ayant ni le courage d'eſprit de ſon père, ni l'autorité que ce courage donne, il s'expoſait à l'ingratitude. Oncle barbare & frère trop dur, il fut un père trop facile.

Ayant aſſocié à l'empire ſon fils aîné *Lothaire*, donné l'Aquitaine au ſecond nommé *Pepin*, la Bavière à *Louis* ſon troiſième fils, il lui reſtait un jeune enfant d'une nouvelle femme. C'eſt ce *Charles le chauve*, qui fut depuis empereur. Il voulut après le partage, ne pas laiſſer ſans états cet enfant d'une femme qu'il aimait.

Une des ſources du malheur de *Louis le faible*, & de tant de déſaſtres plus grands qui depuis ont affligé l'Europe, fut cet abus qui commençait à naître, d'accorder de la puiſſance dans le monde à ceux qui ont renoncé au monde.

Vala, abbé de Corbie, ſon parent par bâtardiſe, commença

L'abbé Vala.

Digitized by Google

CH. XXIII. cette scène mémorable. C'était un homme furieux par zèle ou par esprit de faction, ou par tous les deux ensemble, & l'un de ces chefs de parti qu'on a vû si souvent faire le mal en prêchant la vertu, & troubler tout par l'esprit de la regle. Dans un parlement, tenu en 820 à Aix-la-Chapelle, parlement où étaient entrés les abbés, parce qu'ils étaient seigneurs de grandes terres, ce *Vala* reproche publiquement à l'empereur tous les désordres de l'état. « C'est vous, lui dit-il, » qui en êtes coupable ». Il parle ensuite en particulier à chaque membre du parlement avec plus de sédition. Il ose accuser l'impératrice *Judith* d'adultère. Il veut prévenir & empêcher les dons que l'empereur veut faire à ce fils qu'il a eu de l'impératrice. Il déshonore & trouble la famille royale, & par conséquent l'état, sous prétexte du bien de l'état même.

Abbés séditieux.

Enfin l'empereur irrité renvoie *Vala* dans son monastère, dont il n'eût jamais dû sortir. Il se résout, pour satisfaire sa femme, à donner à son fils une petite partie de l'Allemagne vers le Rhin, le pays des Suisses & la Franche-Comté.

Si dans l'Europe les lois avaient été fondées sur la puissance paternelle, si les esprits eussent été pénétrés de la nécessité du respect filial comme du premier de tous les devoirs, ainsi que je l'ai remarqué de la Chine, les trois enfans de l'empereur, qui avaient reçu de lui des couronnes, ne se seraient point révoltés contre leur père qui donnait un héritage à un enfant du second lit.

D'abord ils se plaignirent : aussitôt l'abbé de Corbie se joint à l'abbé de *St. Denis*, plus factieux encore, & qui ayant les abbayes de St. Médard, de Soissons & de St Germain-des-Prés pouvaient lever des troupes, & en leva ensuite. Les évêques de Vienne, de Lyon, d'Amiens, unis à ces moines, poussent les princes à la guerre civile, en déclarant rebelles à Dieu, & à l'église, ceux qui ne seront pas de leur parti. En vain le *Débonnaire*, au lieu d'assembler des armées, convoque quatre conciles, dans lesquels on fait de bonnes & d'inutiles lois. Ses trois fils prennent les armes. C'est, je crois, la première fois qu'on a vû trois enfans soulevés ensemble contre leur pere. L'empereur arme à la fin. On voit deux camps remplis d'évêques, d'abbés & de moines. Mais du côté

Evêques contre l'empereur.

Digitized by Google

des princes est le pape *Grégoire IV* dont le nom donne un grand poids à leur parti. C'était déja l'intérêt des papes d'abaisser les empereurs. Déja un *Etienne* prédécesseur de *Grégoire* s'était installé dans la chaire pontificale sans l'agrément de *Louis le débonnaire*. Brouiller le père avec les enfans, semblait le moyen de s'agrandir sur leurs ruines. Le pape *Grégoire* vient donc en France, & menace l'empereur de l'excommunier. Cette cérémonie d'excommunication n'emportait pas encore l'idée qu'on voulut lui attacher depuis. On n'osait pas prétendre qu'un excommunié dût être privé de ses biens par la seule excommunication. Mais on croyait rendre un homme exécrable, & rompre par ce glaive tous les liens qui peuvent attacher les hommes à lui. CH. XXIII.

Ces évêques du parti de l'empereur se servent de leur droit, & font dire courageusement au pape : SI EXCOMMUNICATURUS VENIET, EXCOMMUNICATUS ABIBIT : *S'il vient pour excommunier, il retournera excommunié lui-même.* ils lui écrivent avec fermeté, en le traitant à la vérité de pape, mais en même temps de frère. *Grégoire*, plus fier encore, leur mande : « Le terme de frère sent trop l'égalité, tenez-vous-en à » celui de pape ; reconnaissez ma supériorité : sachez que l'au» torité de ma chaire est au-dessus de celle du trône de » *Louis* ». Enfin il élude dans cette lettre le serment qu'il a fait à l'empereur. 829. *Evêques des Francs résistent au pape.*

La guerre tourne en négociation. Le pontife se rend arbitre. Il va trouver l'empereur dans son camp. Il y a le même avantage que *Louis* avait eu autrefois sur *Bernard*. Il séduit ses troupes, ou il souffre qu'elles soient séduites. Il trompe *Louis*, ou il est trompé lui-même par les rebelles au nom desquels il porte la parole. A peine le pape est-il sorti du camp, que la nuit même la moitié des troupes impériales passe du côté de *Lothaire* son fils. Cette désertion arriva près de Bâle, sur les confins de l'Alsace ; & la plaine où le pape avait négocié, s'appelle encore le *champ du mensonge* ; nom qui pourait être commun à plusieurs lieux où l'on a négocié. Alors le monarque malheureux se rend prisonnier à ses fils rebelles, avec sa femme *Judith*, objet de leur haine. Il leur livre son fils *Charles*, âgé de dix ans, prétexte innocent de la guerre. *Champ du mensonge.*

Digitized by Google

CH. XXIII. Dans des temps plus barbares, comme sous *Clovis* & ses enfans, ou dans des pays tels que Constantinople, je ne serais point surpris qu'on eût fait périr *Judith* & son fils, & même l'empereur. Les vainqueurs se contentèrent de faire raser l'impératrice, de la mettre en prison en Lombardie, de renfermer le jeune *Charles* dans le couvent de Prum, au milieu de la forêt des Ardennes, & de détrôner leur père. Il me semble, qu'en lisant le désastre de ce père trop bon, on ressent au moins une satisfaction secrete, quand on voit que ses fils ne furent guères moins ingrats envers cet abbé *Vala*, le premier auteur de ces troubles, & envers le pape qui les avait si bien soutenus. Le pontife retourna à Rome, méprisé des vainqueurs, & *Vala* se renferma dans un monastère en Italie.

Lothaire, d'autant plus coupable qu'il était associé à l'empire, traîne son père prisonnier à Compiégne. Il y avait alors un abus funeste introduit dans l'église, qui défendait de porter les armes, & d'exercer les fonctions civiles pendant le temps de la pénitence publique. Ces pénitences étaient rares, & ne tombaient guères que sur quelques malheureux de la lie du peuple. On résolut de faire subir à l'empereur ce supplice infamant, sous le voile d'une humiliation chrétienne & volontaire, & de lui imposer une pénitence perpétuelle, qui le dégraderait pour toujours.

Louis le faible en pénitence. 829. *Louis* est intimidé : il a la lâcheté de condescendre à cette proposition, qu'on a la hardiesse de lui faire. Un archevêque de Reims, nommé *Ebbon*, tiré de la condition servile malgré les lois, élevé à cette dignité par *Louis* même, dépose ainsi son souverain & son bienfaiteur. On fait comparaître le souverain, entouré de trente évêques, de chanoines, de moines, dans l'église de Notre-Dame de Soissons. Son fils *Lothaire* présent, y jouit de l'humiliation de son père. On fait étendre un cilice devant l'autel. L'archevêque ordonne à l'empereur d'ôter son baudrier, son épée, son habit, & de se prosterner sur ce cilice. *Louis*, le visage contre terre, demande lui-même la pénitence publique, qu'il ne méritait que trop en s'y soumettant. L'archevêque le force de lire à haute voix un écrit, dans lequel il s'accuse de sacrilège & d'homicide. Le malheureux lit posément la liste de ses crimes,

Digitized by Google

parmi lesquels il est spécifié qu'il avait fait marcher ses troupes en carême, & indiqué un parlement un jeudi saint. On dresse un procès-verbal de toute cette action : monument encore subsistant d'insolence & de bassesse. Dans ce procès-verbal on ne daigne pas seulement nommer *Louis* du nom d'empereur : il y est appelé DOMINUS LUDOVICUS, *noble homme, vénérable homme.* CH. XXIII.

On tâche toujours d'appuyer par des exemples les entreprises extraordinaires. Cette pénitence de *Louis* fut autorisée par le souvenir d'un certain roi Visigoth nommé *Vamba*, qui régnait en Espagne en 681. C'est le même qui avait été oint à son couronnement. Il devint imbécille & soumis à la pénitence publique dans un concile de Tolède. Il s'était mis dans un cloître. Son successeur *Hervique* avait reconnu qu'il tenait sa couronne des évêques. Ce fait était cité, comme si un exemple pouvait justifier un attentat. On alléguait encore la pénitence de l'empereur *Théodose* ; mais elle fut bien différente. Il avait fait massacrer quinze mille citoyens à Thessalonique, non pas dans un mouvement de colère, comme on le dit tous les jours très-faussement dans de vains panégyriques, mais après une longue délibération. Ce crime réfléchi pouvait attirer sur lui la vengeance des peuples, qui ne l'avaient pas élu pour en être égorgés. *St. Ambroise* fit une très-belle action en lui refusant l'entrée de l'église, & *Théodose* en fit une très-sage d'appaiser un peu la haine de l'empire, en s'abstenant d'entrer dans l'église pendant huit mois ; faible & misérable satisfaction pour le forfait le plus horrible, dont jamais un souverain se soit souillé. *Exemple de pénitence.*

Louis fut enfermé un an dans une cellule du couvent de *St. Médard* de Soissons, vêtu du sac de pénitent, sans domestique, sans consolation, mort pour le reste du monde. S'il n'avait eu qu'un fils, il était perdu pour toujours, mais ses trois enfans disputant ses dépouilles, leur désunion rendit au père sa liberté & sa couronne. *Louis en prison.*

Transféré à *St. Denys*, deux de ses fils, *Louis* & *Pepin*, vinrent le rétablir, & remettre entre ses bras sa femme & son fils *Charles*. L'assemblée de Soissons est anathématisée par une autre à Thionville, mais il n'en coûta à l'archevêque de Reims

Digitized by Google

CH. XXIII.

que la perte de son siége ; encore fut-il jugé & déposé dans la sacristie : l'empereur l'avait été en public aux pieds de l'autel. Quelques évêques furent déposés aussi. L'empereur ne put ou n'osa les punir davantage.

Mort de Louis le faible. 20 Juin 840.

Bientôt après un de ces mêmes enfans qui l'avaient rétabli, *Louis de Bavière*, se révolte encore. Le malheureux père mourut de chagrin dans une tente auprès de Mayence, en disant : *Je pardonne à Louis, mais qu'il sache qu'il m'a donné la mort.*

Il confirma, dit-on, solemnellement par son testament la donation de *Pepin* & *de Charlemagne* à l'église de Rome.

Les mêmes doutes s'élèvent tant sur cette confirmation, que sur les dons qu'elle ratifie. Il est difficile de croire que *Charlemagne* & son fils ayent donné aux papes Venise, la Sicile, la Sardaigne, & la Corse, pays sur lesquels ils n'avaient tout au plus que la prétention disputée du domaine suprême. Et dans quel temps *Louis* eût-il donné la Sicile qui appartenait aux empereurs Grecs, & qui était infestée par les descentes continuelles des Arabes ?

CHAPITRE VINGT-QUATRIEME.

Etat de l'Europe après la mort de LOUIS *le débonnaire, ou le faible. L'Allemagne pour toujours séparée de l'empire Franc ou Français.*

APrès la mort du fils de *Charlemagne*, son empire éprouva ce qui était arrivé à celui d'*Alexandre*, & que nous verrons bientôt être la destinée de celui des califes. Fondé avec précipitation, il s'écroula de même : les guerres intestines le divisèrent.

Il n'est pas surprenant que des princes qui avaient détrôné leur père, se soient voulu exterminer l'un l'autre. C'était à qui dépouillerait son frère. *Lothaire* empereur, voulait tout. *Charles le chauve*, roi de France, & *Louis*, roi de Bavière,

Digitized by Google

s'uniſſent contre lui. Un fils de *Pepin*, ce roi d'Aquitaine fils du *Débonnaire*, & devenu roi après la mort de ſon père, ſe joint à *Lothaire*. Ils déſolent l'empire : ils l'épuiſent de ſoldats. Enfin, deux rois contre deux rois, dont trois ſont frères, & dont l'autre eſt leur neveu, ſe livrent une bataille à Fontenai dans l'Auxerrois, dont l'horreur eſt digne des guerres civiles. Pluſieurs auteurs aſſurent qu'il y périt cent mille hommes, Il eſt vrai que ces auteurs ne ſont pas contemporains, & que du moins il eſt permis de douter que tant de ſang ait été répandu. L'empereur *Lothaire* fut vaincu. Cette bataille, comme tant d'autres, ne décida de rien. Il faut obſerver ſeulement que les évêques qui avaient combattu dans l'armée de *Charles* & de *Louis*, firent jeûner leurs troupes & prier Dieu pour les morts, & qu'il eût été plus chrétien de ne les point tuer que de prier pour eux. *Lothaire* donna alors au monde l'exemple d'une politique toute contraire à celle de *Charlemagne*.

CH. XXIV.

841.

842.

Le vainqueur des Saxons les avait aſſujétis au chriſtianiſme comme à un frein néceſſaire. Quelques révoltes, & de fréquens retours à leur culte, avaient marqué leur horreur pour une religion qu'ils regardaient comme leur châtiment. *Lothaire*, pour ſe les attacher, leur donne une liberté entière de conſcience. La moitié du pays redevint idolâtre, mais fidèle à ſon roi. Cette conduite & celle de *Charlemagne* ſon grand-père, firent voir aux hommes combien diverſement les princes plient la religion à leurs intérêts. Ces intérêts ſont toujours la deſtinée de la terre. Un Franc, un Salien avait fondé le royaume de France ; un fils du maire, ou majordôme *Pepin*, avait fondé l'empire Franc. Trois frères le diviſent à jamais. Ces trois enfans dénaturés, *Lothaire*, *Louis de Bavière* & *Charles le chauve*, après avoir verſé tant de ſang à Fontenai, démembrent enfin l'empire de *Charlemagne* par la fameuſe paix de Verdun. *Charles II*, ſurnommé *le chauve*, eut la France ; *Lothaire* l'Italie, la Provence, le Dauphiné, le Languedoc, la Suiſſe, la Lorraine, l'Alſace, la Flandre ; *Louis de Bavière*, ou *le Germanique*, eut l'Allemagne.

Germanie & France ſéparées en 843.

C'eſt à cette époque que les ſavans dans l'hiſtoire, commencent à donner le nom de Français aux Francs ; c'eſt alors

Digitized by Google

CH. XXIV.

que l'Allemagne a ſes lois particulières ; c'eſt l'origine de ſon droit public, & en même temps l'origine de la haine entre les Français & les Allemands. Chacun des trois frères fut troublé dans ſon partage, par des querelles eccléſiaſtiques, autant que par les diviſions qui arrivent toujours entre des ennemis qui ont fait la paix malgré eux.

C'eſt au milieu de ces diſcordes que *Charles le chauve*, premier roi de la ſeule France, & *Louis le Germanique* premier roi de la ſeule Allemagne, aſſemblèrent un concile à Aix-la-Chapelle contre *Lothaire*, & ce *Lothaire* eſt le premier empereur Franc privé de l'Allemagne & de la France.

Empereurs dépoſés par évêques.

Les prélats d'un commun accord, déclarèrent *Lothaire* déchu de ſon droit à la couronne, & ſes ſujets déliés du ſerment de fidélité : *Promettez-vous de mieux gouverner que lui?* diſent-ils aux deux frères : *Charles & Louis : Nous le promettons*, répondirent les deux rois : *Et nous*, dit l'évêque qui préſidait, *nous vous permettons par l'autorité divine, & nous vous commandons de régner à ſa place.* Ce commandement ridicule n'eut alors aucune ſuite.

En voyant les évêques donner ainſi les couronnes, on ſe tromperait ſi on croyait qu'ils fuſſent alors tels que des électeurs de l'empire. Ils étaient puiſſans à la vérité, mais aucun n'était ſouverain. L'autorité de leur caractère & le reſpect des peuples étaient des inſtrumens dont les rois ſe ſervaient à leur gré. Il y avait dans ces eccléſiaſtiques bien plus de faibleſſe que de grandeur, à décider ainſi du droit des rois ſuivant les ordres du plus fort.

On ne doit pas être ſurpris, que quelques années après un archevêque de Sens, avec vingt autres évêques, ait oſé, dans des conjonctures pareilles, dépoſer *Charles le chauve*, roi de France. Cet attentat fut commis pour plaire à *Louis de Bavière*. Ces monarques, auſſi méchans rois que frères dénaturés, ne pouvant ſe faire périr l'un & l'autre, ſe faiſaient anathématiſer tour-à-tour. Mais ce qui ſurprend, c'eſt l'aveu que fait *Charles le chauve* dans un écrit qu'il daigna publier contre l'archevêque de Sens : *Au moins cet archevêque ne devait pas me dépoſer avant que j'euſſe comparu devant les évêques qui m'avaient ſacré roi ; il fallait qu'auparavant j'euſſe ſubi leur jugement*

Digitized by Google

gement, ayant toujours été prêt à me soumettre à leurs corrections paternelles & à leur châtiment. La race de *Charlemagne*, réduite à parler ainsi, marchait visiblement à sa ruine. Ch. XXIV.

Je reviens à *Lothaire*, qui avait toujours un grand parti en Germanie, & qui était maître paisible en Italie. Il passe les Alpes, fait couronner son fils *Louis*, qui vient juger dans Rome le pape *Sergius II.* Le pontife comparaît, répond juridiquement aux accusations d'un évêque de Metz, se justifie, & prête ensuite serment de fidélité à ce même *Lothaire* déposé par ses évêques. *Lothaire* même fit cette célebre & inutile ordonnance, que pour éviter les séditions trop fréquentes, le pape *ne serait plus élu par le peuple*, & que l'on avertira l'empereur de la vacance du saint siége.

Ordonnance que le pape ne serait plus élu par le peuple, mais par l'empereur.

On s'étonne de voir l'empereur tantôt si humble, & tantôt si fier; mais il avait une armée auprès de Rome quand le pape lui jura obéissance, & n'en avait point à Aix-la-Chapelle quand les évêques le détrônèrent.

Leur sentence ne fut qu'un scandale de plus ajouté aux désolations de l'Europe. Les provinces depuis les Alpes au Rhin ne savaient plus à qui elles devaient obéir. Les villes changeaient chaque jour de tyrans, les campagnes étaient ravagées tour-à-tour par différens partis. On n'entendait parler que de combats; & dans ces combats il y avait toujours des moines, des abbés, des évêques qui périssaient les armes à la main. *Hugues*, un des fils de *Charlemagne*, forcé jadis à être moine, devenu depuis abbé de Saint-Quentin, fut tué devant Toulouse avec l'abbé de *Ferrière*: deux évêques y furent faits prisonniers.

Cet incendie s'arrêta un moment, pour recommencer avec fureur. Les trois frères, *Lothaire*, *Charles* & *Louis*, firent de nouveaux partages, qui ne furent que de nouveaux sujets de divisions & de guerre.

L'empereur *Lothaire*, après avoir bouleversé l'Europe sans succès & sans gloire, se sentant affaibli, vint se faire moine dans l'abbaye de Prum. Il ne vécut dans le froc que six jours, & mourut imbécille après avoir régné en tyran. 855.

A la mort de ce troisième empereur d'occident, il s'éleva de nouveaux royaumes en Europe, comme des mon-

Digitized by Google

CH. XXIV. ceaux de terre après les secousses d'un grand tremblement.

Un autre *Lothaire*, fils de cet empereur, donna le nom de *Lotharinge* à une assez grande étendue de pays, nommé depuis par contraction *Lorraine*, entre le Rhin, l'Escaut, la Meuse & la mer. Le Brabant fut appelé *la basse Lorraine*; le reste fut connu sous le nom de *la haute*. Aujourd'hui de cette haute *Lorraine* il ne reste qu'une petite province de ce nom, engloutie depuis peu dans le royaume de France.

Un second fils de l'empereur *Lothaire*, nommé *Charles*, eut la Savoie, le Dauphiné, une partie du Lyonnais, de la Provence & du Languedoc. Cet état composa le royaume d'Arles, du nom de la capitale, ville autrefois opulente & embellie par les Romains, mais alors petite, pauvre, ainsi que toutes les villes en-deça des Alpes.

Un barbare, qu'on nomme *Salomon*, se fit bientôt après roi de la Bretagne, dont une partie était encore païenne; mais tous ces royaumes tombèrent presque aussi promptement qu'ils furent élevés.

Le fantôme d'empire romain subsistait. *Louis*, second fils de *Lothaire*, qui avait eu en partage une partie de l'Italie, fut proclamé empereur par l'évêque de Rome *Sergius II*, en 855. Il ne résidait point à Rome; il ne possédait pas la neuvième partie de l'empire de *Charlemagne*, & n'avait en Italie qu'une autorité contestée par les papes & par les ducs de Bénévent, qui possédaient alors un état considerable.

Charles le chauve achète l'empire du pape.

Après sa mort, arrivée en 875, si la loi salique avait été en vigueur dans la maison de *Charlemagne*, c'était à l'aîné de la maison qu'appartenait l'empire. *Louis de Germanie* aîné de la maison de *Charlemagne*, devait succéder à son neveu mort sans enfans; mais des troupes & de l'argent firent les droits de *Charles le chauve*. Il ferma les passages des Alpes à son frère, & se hâta d'aller à Rome avec quelques troupes. *Reginus*, les annales de Metz & de Fulde, assurent qu'il acheta l'empire du pape *Jean VIII*. Le pape non-seulement se fit payer, mais profitant de la conjoncture, il donna l'empire en souverain, & *Charles* le reçut en vassal, protestant qu'il le tenait du pape, ainsi qu'il avait protesté auparavant en France en 850, qu'il devait subir le jugement des évêques; laissant toujours avilir sa dignité pour en jouir.

Digitized by Google

CH. XXIV.

Sous lui l'empire romain était donc composé de la France & de l'Italie. On dit qu'il mourut empoisonné par son médecin, un Juif nommé *Sédécias*; mais personne n'a jamais dit par quelle raison ce médecin commit ce crime. Que pouvait-il gagner en empoisonnant son maître? Auprès de qui eût-il trouvé une plus belle fortune? Aucun auteur ne parle du supplice de ce médecin. Il faut donc douter de l'empoisonnement, & faire réflexion seulement que l'Europe chrétienne était si ignorante, que les rois étaient obligés de chercher pour leurs médecins des Juifs & des Arabes.

Le chauve empoisonné à ce qu'on dit.

On voulait toujours saisir cette ombre d'empire romain; & *Louis le bègue*, roi de France, fils de *Charles le chauve*, le disputait aux autres descendans de *Charlemagne*; c'était toujours au pape qu'on le demandait. Un duc de Spolette, un marquis de Toscane, investis de ces états par *Charles le chauve*, se saisirent du pape *Jean VIII*, & pillèrent une partie de Rome, pour le forcer, disaient-ils, à donner l'empire au roi de Bavière, *Carloman*, l'aîné de la race de *Charlemagne*. Non-seulement le pape *Jean VIII* était ainsi persécuté dans Rome par des Italiens; mais il venait en 877 de payer vingt-cinq mille livres pesant d'argent aux mahométans, possesseurs de la Sicile & du Garillan; c'était l'argent dont *Charles le chauve* avait acheté l'empire. Il passa bientôt des mains du pape en celles des Sarrasins; & le pape même s'obligea par un traité authentique, à leur en payer autant tous les ans.

Rome toujours pillée.

Tribut payé par le pape aux mahométans.

Cependant ce pontife, tributaire des musulmans & prisonnier dans Rome, s'échappe, s'embarque, passe en France. Il vient sacrer empereur *Louis le bègue* dans la ville de Troye, à l'exemple de *Léon III*, d'*Adrien* & d'*Etienne III* persécutés chez eux, & donnant ailleurs des couronnes.

Sous *Charles le gros*, empereur & roi de France, la désolation de l'Europe redoubla. Plus le sang de *Charlemagne* s'éloignait de sa source, & plus il dégénérait. *Charles le gros* fut déclaré incapable de régner, par une assemblée de seigneurs Français & Allemands, qui le déposèrent auprès de Mayence dans une diète convoquée par lui-même. Ce ne sont point ici des évêques, qui en servant la passion d'un prince, sem-

Charles le gros déposé. 887.

Digitized by Google

blent disposer d'une couronne ; ce furent les principaux seiCH. XXIV. gneurs, qui crurent avoir le droit de nommer celui qui devait les gouverner, & combattre à leur tête. On dit que le cerveau de *Charles le gros* était affaibli. Il le fut toujours sans doute, puisqu'il se mit au point d'être détrôné sans résistance, de perdre à la fois l'Allemagne, la France & l'Italie, & de n'avoir enfin pour subsistance que la charité de l'archevêque de Mayence, qui daigna le nourrir. Il paraît bien qu'alors l'ordre de la succession était compté pour rien, puisqu'*Arnould*, bâtard de *Carloman*, fils de *Louis le bègue*, fut déclaré empereur, & qu'*Eudes* ou *Odon*, comte de Paris, fut roi de France. Il n'y avait alors ni droit de naissance, ni droit d'élection reconnu. L'Europe était un chaos dans lequel le plus fort s'élevait sur les ruines du plus faible, pour être ensuite précipité par d'autres. Toute cette histoire n'est que celle de quelques capitaines barbares, qui disputaient avec des évêques la domination sur des serfs imbécilles. Il manquait aux hommes deux choses nécessaires pour se soustraire à tant d'horreurs, la raison & le courage.

Un bâtard empereur.

CHAPITRE VINGT-CINQUIEME.

Des Normans vers le neuvième siecle.

Normans bêtes féroces, égorgent d'autres bêtes.

Tout étant divisé, tout était malheureux & faible. Cette confusion ouvrit un passage aux peuples de la Scandinavie & aux habitans des bords de la mer Baltique. Ces sauvages, trop nombreux, n'ayant à cultiver que des terres ingrates, manquans de manufactures, & privés des arts, ne cherchaient qu'à se répandre loin de leur patrie. Le brigandage & la piraterie leur étaient nécessaires, comme le carnage aux bêtes féroces. En Allemagne on les appelait *Normans*, *hommes du nord*, sans distinction, comme nous disons encore en général les *corsaires de Barbarie*. Dès le quatrième siecle ils se mêlèrent aux flots des autres barbares, qui portèrent la dé-

Digitized by Google

CH. XXV.

solation jusqu'à Rome & en Afrique. On a vû que resserrés sous *Charlemagne*, ils craignirent l'esclavage. Dès le temps le *Louis le débonnaire* ils commencèrent leurs courses. Les forêts dont ces pays étaient hérissés, leur fournissaient assez de bois pour construire leurs barques à deux voiles & à rames. Environ cent hommes tenaient dans ces bâtimens, avec leurs provisions de bierre, de biscuit de mer, de fromage, & de viande fumée. Ils côtoyaient les terres, descendaient où ils ne trouvaient point de résistance, & retournaient chez eux avec leur butin, qu'ils partageaient ensuite selon les lois du brigandage, ainsi qu'il se pratique en Barbarie. Dès l'an 843 ils entrèrent en France par l'embouchure de la rivière de Seine, & mirent la ville de Rouen au pillage. Une autre flotte entra par la Loire, & dévasta tout jusqu'en Touraine. Ils emmenaient en esclavage les hommes; ils partageaient entre eux les femmes & les filles, prenant jusqu'aux enfans pour les élever dans leur métier de pirates. Les bestiaux, les meubles, tout était emporté. Ils vendaient quelquefois sur une côte ce qu'ils avaient pillé sur une autre. Leurs premiers gains excitèrent la cupidité de leurs compatriotes indigens. Les habitans des côtes germaniques & gauloises se joignirent à eux, ainsi que tant de renégats de Provence & de Sicile ont servi sur les vaisseaux d'Alger.

En 844 ils couvrirent la mer de vaisseaux. On les vit descendre presqu'à la fois en Angleterre, en France & en Espagne. Il faut que le gouvernement des Français & des Anglais fût moins bon que celui des mahométans, qui régnaient en Espagne; car il n'y eut nulle mesure prise par les Français ni par les Anglais, pour empêcher ces irruptions; mais en Espagne les Arabes gardèrent leurs côtes, & repoussèrent enfin les pirates.

Ils désolent l'Allemagne, l'Angleterre & la France.

En 845 les Normans pillèrent Hambourg, & pénétrèrent avant dans l'Allemagne. Ce n'était plus alors un ramas de corsaires sans ordre: c'était une flotte de six cents bateaux, qui portait une armée formidable. Un roi de Danemarck, nommé *Eric*, était à leur tête. Il gagna deux batailles avant de se rembarquer. Ce roi des pirates, après être retourné chez lui avec les dépouilles allemandes, envoie en France un des

Digitized by Google

Ch. XXV. chefs des corſaires, à qui les hiſtoires donnent le nom de *Régnier*. Il remonte la Seine avec cent vingt voiles. Il n'y a point d'apparence que ces cent vingt voiles portaſſent dix mille hommes. Cependant, avec un nombre probablement inférieur, il pille Rouen une ſeconde fois, & vient juſqu'à Paris. Dans de pareilles invaſions, quand la faibleſſe du gouvernement n'a pourvu à rien, la terreur du peuple augmente le péril, & le plus grand nombre fuit devant le plus petit. Les Pariſiens, qui ſe défendirent dans d'autres temps avec tant de courage, abandonnèrent alors leur ville, & les Normans n'y trouvèrent que des maiſons de bois, qu'ils brûlèrent. Le malheureux roi *Charles le chauve*, retranché à St. Denys avec peu de troupes, au lieu de s'oppoſer à ces barbares, acheta de quatorze mille marcs d'argent la retraite qu'ils daignèrent faire. Il eſt croyable que ces marcs étaient ce qu'on a appelé long-temps des marques, *marcas*, qui valaient environ un de nos demi-écus. On eſt indigné quand on lit dans nos auteurs que pluſieurs de ces barbares furent punis de mort ſubite pour avoir pillé l'égliſe de *St. Germain-des-Prés*. Ni les peuples, ni leurs ſaints ne ſe défendirent ; mais les vaincus ſe donnent toujours la honteuſe conſolation de ſuppoſer des miracles opérés contre leurs vainqueurs.

Sottiſes de nos légendaires.

Charles le chauve, en achetant ainſi la paix, ne faiſait que donner à ces pirates de nouveaux moyens de faire la guerre, & s'ôter celui de la ſoutenir. Les Normans ſe ſervirent de cet argent pour aller aſſiéger Bourdeaux, qu'ils pillèrent. Pour comble d'humiliation & d'horreur, un deſcendant de *Charlemagne*, *Pepin*, roi d'Aquitaine, n'ayant pû leur réſiſter, s'unit avec eux ; & alors la France vers l'an 858 fut entièrement ravagée. Les Normans, fortifiés de tout ce qui ſe joignait à eux, déſolèrent long-temps l'Allemagne, la Flandre, l'Angleterre. Nous avons vû depuis peu des armées de cent mille hommes pouvoir à peine prendre deux villes après des victoires ſignalées ; tant l'art de fortifier les places & de préparer des reſſources a été perfectionné ; mais alors des barbares, combattant d'autres barbares déſunis, ne trouvaient, après le premier ſuccès, preſque rien qui arrêtât leurs courſes. Vaincus quelquefois, ils reparaiſſaient avec de nouvelles forces.

Digitized by Google

CH. XXV.

Godefroy, prince de Danemarck, à qui *Charles le gros* céda enfin une partie de la Hollande en 882, pénètre de la Hollande en Flandre; ses Normans passent de la Somme à l'Oise sans résistance, prennent & brûlent Pontoise, & arrivent par eau & par terre devant Paris.

Les Parisiens, qui s'attendaient alors à l'irruption des barbares, n'abandonnèrent point la ville, comme autrefois. Le comte de Paris, *Odon* ou *Eudes*, que sa valeur éleva depuis sur le trône de France, mit dans la ville un ordre qui anima les courages, & qui leur tint lieu de tours & de remparts. 885. *Belle résistance des Parisiens.*

Sigefroy, chef des Normans, pressa le siége avec une fureur opiniâtre, mais non destituée d'art. Les Normans se servirent du bélier pour battre les murs. Cette invention est presque aussi ancienne que celle des murailles; car les hommes sont aussi industrieux pour détruire que pour édifier. Je ne m'écarterai ici qu'un moment de mon sujet pour observer que le cheval de Troye n'était précisément que la même machine, laquelle on armait d'une tête de cheval de métal, comme on y mit depuis une tête de bélier, & c'est ce que *Pausanias* nous apprend dans sa description de la Grèce. Ils firent brêche, & donnèrent trois assauts. Les Parisiens les soutinrent avec un courage inébranlable. Ils avaient à leur tête non-seulement le comte *Eudes*, mais encore leur évêque *Goslin*, qui chaque jour, après avoir donné la bénédiction à son peuple, se mettait sur la brêche, le casque en tête, un carquois sur le dos, & une hache à sa ceinture, & ayant planté la croix sur le rempart, combattait à sa vue. Il paraît que cet évêque avait dans la ville autant d'autorité pour le moins que le comte *Eudes*, puisque ce fut à lui que *Sigefroy* s'était d'abord adressé, pour entrer par sa permission dans Paris. Ce prélat mourut de ses fatigues au milieu du siége, laissant une mémoire respectable & chère; car s'il arma des mains que la religion réservait seulement au ministère de l'autel, il les arma pour cet autel même & pour ses citoyens, dans la cause la plus juste, & pour la défense la plus nécessaire, première loi naturelle, qui est toujours au-dessus des lois de convention. Ses confrères ne s'étaient armés que dans des guerres civiles & contre des chrétiens. Peut-être si l'apothéose est due à quelques *Evêque courageux & grand-homme.*

Digitized by Google

CH. XXV.

hommes, eût-il mieux valu mettre dans le ciel ce prélat qui combattit & mourut pour son pays, que tant d'hommes obscurs, dont la vertu, s'ils en ont eu, a été pour le moins inutile au monde.

Les Normans tinrent la ville assiégée une année & demie: les Parisiens éprouvèrent toutes les horreurs qu'entraînent dans un long siége la famine & la contagion qui en sont les suites, & ne furent point ébranlés. Au bout de ce temps, l'empereur *Charles le gros*, roi de France, parut enfin à leur secours sur le mont de *Mars*, qu'on appelle aujourd'hui *Montmartre*; mais il n'osa pas attaquer les Normans: il ne vint que pour acheter encore une trêve honteuse. Ces barbares quittèrent Paris pour aller assiéger Sens & piller la Bourgogne, tandis que *Charles* alla dans Mayence assembler ce parlement qui lui ôta un trône dont il était si indigne.

Les Normans continuèrent leurs dévastations; mais quoiqu'ennemis du nom chrétien, il ne leur vint jamais en pensée de forcer personne à renoncer au christianisme. Ils étaient à-peu-près tels que les Francs, les Goths, les Alains, les Huns, les Hérules, qui, en cherchant au cinquième siecle de nouvelles terres, loin d'imposer une religion aux Romains, s'accommodèrent aisément de la leur: ainsi les Turcs en pillant l'empire des califes, se sont soumis à la religion mahométane.

Enfin *Rolon* ou *Raoul*, le plus illustre de ces brigands du nord, après avoir été chassé du Danemarck, ayant rassemblé en Scandinavie tous ceux qui voulurent s'attacher à sa fortune, tenta de nouvelles aventures, & fonda l'espérance de sa grandeur sur la faiblesse de l'Europe. Il aborda l'Angleterre, où ses compatriotes étaient déja établis; mais après deux victoires inutiles, il tourna du côté de la France, que d'autres Normands savaient ruiner, mais qu'ils ne savaient pas asservir.

Rolon s'établit à Rouen.

Rolon fut le seul de ces barbares qui cessa d'en mériter le nom en cherchant un établissement fixe. Maître de Rouen sans peine, au lieu de la détruire, il en fit relever les murailles & les tours. Rouen devint sa place d'armes; de là il volait tantôt en Angleterre, tantôt en France, faisant la guerre avec politi-

Digitized by Google

politique, comme avec fureur. La France était expirante sous le regne de *Charles le simple*, roi de nom, & dont la monarchie était encore plus démembrée par les ducs, par les comtes & par les barons ses sujets, que par les Normans. *Charles le gros* n'avait donné que de l'or aux barbares : *Charles le simple* offrit à *Rolon* sa fille & des provinces. CH. XXV.

Raoul demanda d'abord la Normandie ; & on fut trop heureux de la lui céder. Il demanda ensuite la Bretagne ; on disputa ; mais il fallut la céder encore avec des clauses que le plus fort explique toujours à son avantage. Ainsi la Bretagne, qui était tout-à-l'heure un royaume, devint un fief de la Neustrie ; & la Neustrie, qu'on s'accoutuma bientôt à nommer Normandie du nom de ses usurpateurs, fut un état séparé, dont les ducs rendaient un vain hommage à la couronne de France. 912. *Bassesse de la cour de France.*

L'archevêque de Rouen sut persuader à *Rolon* de se faire chrétien. Ce prince embrassa volontiers une religion qui affermissait sa puissance.

Les véritables conquérans sont ceux qui savent faire des lois. Leur puissance est stable, les autres sont des torrens qui passent. *Rolon* paisible, fut le seul législateur de son temps dans le continent chrétien. On sait avec quelle inflexibilité il rendit la justice. Il abolit le vol chez ses Danois, qui n'avaient jusques-là vécu que de rapine. Long-temps après lui, son nom prononcé était un ordre aux officiers de justice d'accourir pour réprimer la violence ; & de-là est venu cet usage de la clameur de *Haro*, si connue en Normandie. Le sang des Danois & des Francs, mêlés ensemble, produisit ensuite dans ce pays ces héros qu'on verra conquérir l'Angleterre, Naples & Sicile.

Digitized by Google

CHAPITRE VINGT-SIXIEME.

De l'Angleterre vers le neuvième ſiecle. ALFRED *le grand.*

CH. XXVI. LES Anglais, ce peuple devenu puiſſant, célèbre par le commerce & par la guerre, gouverné par l'amour de ſes propres lois, & de la vraie liberté qui conſiſte à n'obéir qu'aux lois, n'étaient rien alors de ce qu'ils ſont aujourd'hui.

Ils n'étaient échappés du joug des Romains que pour tomber ſous celui de ces Saxons, qui, ayant conquis l'Angleterre vers le ſixième ſiecle, furent conquis au huitième par *Charlemagne* dans leur propre pays natal. Ces uſurpateurs partagèrent l'Angleterre en ſept petits cantons malheureux, qu'on
828. appela royaumes. Ces ſept provinces s'étaient enfin réunies ſous le roi *Egbert* de la race Saxonne, lorſque les Normans vinrent ravager l'Angleterre, auſſi bien que la France. On prétend qu'en 852 ils remontèrent la Tamiſe avec trois cents voiles. Les Anglais ne ſe défendirent guères mieux que les Francs. Ils payèrent, comme eux, leurs vainqueurs. Un roi, nommé *Ethelbert*, ſuivit le malheureux exemple de *Charles le chauve*. Il donna de l'argent; la même faute eut la même punition. Les pirates ſe ſervirent de cet argent pour mieux ſubjuguer le pays. Ils conquirent la moitié de l'Angleterre. Il fallait que les Anglais, nés courageux, & défendus par leur ſituation, euſſent dans leur gouvernement des vices bien eſſentiels, puiſqu'ils furent toujours aſſujétis par des peuples qui ne devaient pas aborder impunément chez eux. Ce qu'on raconte des horribles dévaſtations qui déſolèrent cette île, ſurpaſſe encore ce qu'on vient de voir en France. Il y a des temps où la terre entière n'eſt qu'un théâtre de carnage, & ces temps ſont trop fréquens.

Le lecteur reſpire enfin un peu, lorſque dans ces horreurs il voit s'élever quelque grand homme qui tire ſa patrie de la ſervitude, & qui la gouverne en bon roi.

Digitized by Google

Je ne sais s'il y a jamais eu sur la terre un homme plus digne des respects de la postérité qu'*Alfred le grand*, qui rendit ces services à sa patrie, supposé que tout ce qu'on raconte de lui soit véritable. CH. XXVI.

Il succédait à son frère *Ethelred I* qui ne lui laissa qu'un droit 872.
contesté sur l'Angleterre, partagée plus que jamais en souverainetés, dont plusieurs étaient possédées par les Danois. De nouveaux pirates venaient encore, presque chaque année, disputer aux premiers usurpateurs le peu de dépouilles qui pouvaient rester.

Alfred, n'ayant pour lui qu'une province de l'ouest, fut vaincu d'abord en bataille rangée par ces barbares, & abandonné de tout le monde. Il ne se retira point à Rome dans le collége anglais, comme *Butred* son oncle, devenu roi d'une petite province, & chassé par les Danois; mais seul & sans secours, il voulut périr ou venger sa patrie. Il se cacha six mois chez un berger dans une chaumière environnée de marais. Le seul comte de *Dévon*, qui défendait encore un faible château, savait son secret. Enfin, ce comte ayant rassemblé des troupes, & gagné quelque avantage, *Alfred*, couvert des haillons d'un berger, osa se rendre dans le camp des Danois, en jouant de la harpe: voyant ainsi par ses yeux la situation du camp & ses défauts, instruit d'une fête que les barbares devaient célébrer, il court au comte de *Dévon* qui avait des milices prêtes; il revient aux Danois avec une petite troupe, mais déterminée: il les surprend, & remporte une victoire complette. La discorde divisait alors les Danois. *Alfred* sut négocier comme combattre; &, ce qui est étrange, les Anglais & les Danois le reconnurent unanimement pour roi. Il n'y avait plus à réduire que Londres; il la prit, la fortifia, l'embellit, équipa des flottes, contint les Danois d'Angleterre, s'opposa aux descentes des autres, & s'appliqua ensuite, pendant douze années d'une possession paisible, à policer sa patrie. Ses loix furent douces, mais sévèrement exécutées. C'est lui qui fonda les jurés, qui partagea l'Angleterre en shires ou comtés, & qui le premier encouragea ses sujets à commercer. Il prêta des vaisseaux & de l'argent à des hommes entreprenans & sages, qui allèrent jusqu'à Alexandrie; & de

Digitized by Google

CH. XXVI.

là, passant l'isthme de Suez, trafiquèrent dans la mer de Perse. Il institua des milices; il établit divers conseils, mit par-tout la regle & la paix qui en est la suite.

Qui croirait même que cet *Alfred*, dans des temps d'une ignorance générale, osa envoyer un vaisseau pour tenter de trouver un passage aux Indes par le nord de l'Europe & de l'Asie? on a la relation de ce voyage écrite en anglo-saxon & traduite en latin à Coppenhague, à la prière du comte de *Plelo*, ambassadeur de *Louis XV*. *Alfred* est le premier auteur de ces tentatives hardies que les Anglais, les Hollandais & les Russes ont faites dans nos derniers temps. On voit par-là combien ce prince était au-dessus de son siecle.

Il n'est point de véritablement grand-homme, qui n'ait un bon esprit. *Alfred* jetta les fondemens de l'académie d'Oxford. Il fit venir des livres de Rome. L'Angleterre toute barbare, n'en avait presque point. Il se plaignait qu'il n'y eût pas alors un prêtre Anglais qui sût le latin. Pour lui, il le savait. Il était même assez bon géomètre pour ce temps-là. Il possédait l'histoire. On dit même qu'il faisait des vers en anglo-saxon. Les momens qu'il ne donnait pas aux soins de l'état, il les donnait à l'étude. Un sage œconomie le mit en état d'être libéral. On voit qu'il rebâtit plusieurs églises, mais aucun monastère. Il pensait sans doute que dans un état désolé qu'il fallait repleupler, il eût mal servi sa patrie, en favorisant trop ces familles immenses sans père & sans enfans, qui se perpétuent aux dépens de la nation: aussi ne fut-il pas au nombre des saints; mais l'histoire, qui d'ailleurs ne lui reproche ni défaut ni faiblesse, le met au premier rang des héros utiles au genre-humain, qui sans ces hommes extraordinaires, eût toujours été semblable aux bêtes farouches.

Digitized by Google

CHAPITRE VINGT-SEPTIEME.

De l'Eſpagne & des muſulmans Maures, aux huitième & neuvième ſiecles.

CH. XXVII.

L'Eſpagne qui reſiſta aux Romains ne réſiſta point aux barbares.

Vous avez vû des états bien malheureux & bien mal gouvernés ; mais l'Eſpagne, dont il faut tracer le tableau, fut plongée long-temps dans un état plus déplorable. Les barbares dont l'Europe fut inondée au commencement du cinquième ſiecle, ravagèrent l'Eſpagne comme les autres pays ; pourquoi l'Eſpagne qui s'était ſi bien défendue contre les Romains, céda-t-elle tout-d'un-coup aux barbares ? C'eſt qu'elle était compoſée de patriotes lorſque les Romains l'attaquèrent ; mais ſous le joug des Romains, elle ne fut plus compoſée que d'eſclaves, maltraités par des maîtres amollis ; elle fut donc tout-d'un-coup la proie des Suèves, des Alains, des Vandales ; aux Vandales ſuccédèrent les Viſigoths, qui commencèrent à s'établir dans l'Aquitaine, & dans la Catalogne ; tandis que les Oſtrogoths détruiſaient le ſiége de l'empire Romain en Italie. Ces Oſtrogoths & ces Viſigoths étaient, comme on ſait, chrétiens ; non pas de la communion romaine, non pas de la communion des empereurs d'orient qui régnaient alors, mais de celle qui avait été long temps reçue de l'égliſe grecque, & qui croyait au CHRIST ſans le croire égal à Dieu. Les Eſpagnols, au contraire, étaient attachés au rite Romain ; ainſi les vainqueurs étaient d'une religion, & les vaincus d'une autre, ce qui appéſantiſſait encore l'eſclavage. Les diocèſes étaient partagés en évêques ariens, & en évêques athanaſiens, comme en Italie ; partage qui augmentait encore les malheurs publics. Les rois Viſigoths voulurent faire en Eſpagne, ce que fit, comme nous l'avons vû, le roi Lombard *Lotharis* en Italie, & ce qu'avait fait *Conſtantin* à ſon avenement a l'empire ; c'était de réunir par la liberté de conſcience les peuples diviſés par les dogmes.

Ariens en Eſpagne.

Digitized by Google

CH. XXVII.

Le roi Visigoth *Leuvigilde* prétendit réunir ceux qui croyaient à la consubstantiabilité, & ceux qui n'y croyaient pas. Son fils *Herminigilde* se révolta contre lui ; il y avait encore alors un roitelet Suève, qui possédait la Galice, & quelques places aux environs. Le fils rébelle se ligua avec ce Suève, & fit long-temps la guerre à son père ; enfin, n'ayant jamais voulu se soumettre, il fut vaincu, pris dans Cordoue, & tué par un officier du roi. L'église Romaine en a fait un saint, ne considérant en lui que la religion romaine, qui fut le prétexte de sa révolte.

Révolte de St. Herminigilde.

Cette mémorable aventure arriva en 584, & je ne la rapporte que comme un des exemples de l'état funeste où l'Espagne était réduite.

Ce royaume des Visigoths n'était point héréditaire ; les évêques qui eurent d'abord en Espagne la même autorité qu'ils acquirent en France du temps des Carlovingiens, faisaient & défaisaient les rois, avec les principaux seigneurs. Ce fut une nouvelle source de troubles continuels ; par exemple, ils élurent le bâtard *Liuva*, au mépris de ses frères légitimes ; & ce *Liuva* ayant été assassiné par un capitaine Goth nommé *Vitteric*, ils élurent ce *Vitteric* sans difficulté.

Un de leurs meilleurs rois nommé *Vamba*, dont nous avons déja parlé, étant tombé malade, fut revêtu d'un sac de pénitent, & se soumit à la pénitence publique, qui devait, dit-on, le guérir ; il guérit en effet, mais en qualité de pénitent, on lui déclara qu'il n'était pas capable des fonctions de la royauté, & il fut mis sept jours dans un monastère. Cet exemple fut cité en France, à la déposition de *Louis le faible.*

Imbécillité du roi Vamba.

Ce n'était pas ainsi que se laissaient traiter les premiers conquérans Goths, qui subjuguèrent les Espagnes ; ils fondèrent un empire qui s'étendit de la Provence & du Languedoc à Ceuta & à Tanger en Afrique ; mais cet empire si mal gouverné, périt bientôt. Il y eut tant de rébellions en Espagne, qu'enfin le roi *Vitiza* désarma une partie des sujets, & fit abattre les murailles de plusieurs villes. Par cette conduite, il forçait à l'obéissance, mais il se privait lui-même de secours & de retraites. Pour mettre le clergé dans son parti,

Digitized by Google

CH. XXVII.

il rendit dans une assemblée de la nation un édit, par lequel il était permis aux évêques & aux prêtres de se marier.

Histoire du comte Julien & de Florinde, très-suspecte.

Rodrigue, dont il avait assassiné le pere, l'assassina à son tour, & fut encore plus méchant que lui. Il ne faut pas chercher ailleurs la cause de la supériorité des musulmans en Espagne. Je ne sais s'il est bien vrai que *Rodrigue* eût violé *Florinde*, nommée la *Cava* ou la *Méchante*, fille malheureusement célèbre du comte *Julien* : & si ce fut pour venger son honneur que ce comte appela les Maures. Peut-être l'aventure de la *Cava* est copiée en partie sur celle de *Lucrèce* ; & ni l'une ni l'autre ne paraît appuyée sur des monumens bien authentiques. Il paraît que pour appeler les Africains, on n'avait pas besoin du prétexte d'un viol, qui est d'ordinaire aussi difficile à prouver qu'à faire. Déja sous le roi *Vamba*, le comte *Hervig*, depuis roi, avait fait venir une armée de Maures. *Opas*, archevêque de Seville, qui fut le principal instrument de la grande révolution, avait des intérêts plus chers à soutenir que la pudeur d'une fille. Cet évêque, fils de l'usurpateur *Vitiza* détrôné & assassiné par l'usurpateur *Rodrigue*, fut celui dont l'ambition fit venir les Maures pour la seconde fois. Le comte *Julien*, gendre de *Vitiza*, trouvait dans cette seule alliance assez de raisons pour se soulever contre le tyran. Un autre évêque nommé *Torizo*, entre dans la conspiration d'*Opas* & du comte. Y a-t-il apparence que deux évêques se fussent ligués ainsi avec les ennemis du nom chrétien, s'il ne s'était agi que d'une fille ?

Deux évêques appellent les musulmans en Espagne.

Quoi qu'il en soit, les mahométans étaient maîtres, comme ils le sont encore, de toute cette partie de l'Afrique qui avait appartenu aux Romains. Ils venaient d'y jeter les premiers fondemens de la ville de Maroc, près du mont Atlas. Le calife *Valid Almanzor*, maître de cette belle partie de la terre, résidait à Damas en Syrie. Son vice-roi *Muzza*, qui gouvernait l'Afrique, fit par un de ses lieutenans la conquête de toute l'Espagne. Il y envoya d'abord son général *Tarif*, qui gagna en 714 cette célèbre bataille dans les plaines de Xerès, où *Rodrigue* perdit la vie. On prétend que les Sarrasins ne tinrent pas leurs promesses à *Julien*, dont ils se défiaient sans doute. L'archevêque *Opas* fut plus satisfait d'eux. Il prêta serment

Digitized by Google

CH. XXVII.

de fidélité aux mahométans, & conserva sous eux beaucoup d'autorité sur les églises chrétiennes, que les vainqueurs toléraient.

Veuve d'un roi d'Espagne, épouse d'un mahométan.

Pour le roi *Rodrigue*, il fut si peu regretté, que sa veuve *Egilone* épousa publiquement le jeune *Abdalis*, fils du conquérant *Muzza*, dont les armes avaient fait périr son mari, & réduit en servitude son pays & sa religion.

Les vainqueurs n'abusèrent point du succès de leurs armes; ils laissèrent aux vaincus leurs biens, leurs loix, leur culte, satisfaits d'un tribut & de l'honneur de commander. Non-seulement la veuve du roi *Rodrigue* épousa le jeune *Abdalis*, mais à son exemple le sang des Maures & des Espagnols se mêla souvent. Les Espagnols si scrupuleusement attachés depuis à leur religion, la quittèrent en assez grand nombre, pour qu'on leur donnât alors le nom de *Mosarabes*, qui signifiait, dit-on, moitié Arabes, au-lieu de celui de Visigoths que portait auparavant leur royaume. Ce nom de Mosarabes n'était point outrageant, puisque les Arabes étaient les plus clémens de tous les conquérans de la terre, & qu'ils apportèrent en Espagne de nouvelles sciences & de nouveaux arts.

L'Espagne avait été soumise en quatorze mois à l'empire des califes, à la réserve des cavernes & des rochers de l'Asturie. Le Goth, *Pélage Teudomer*, parent du dernier roi *Rodrigue*, caché dans ces retraites, y conserva sa liberté. Je ne sais comment on a pû donner le nom de roi à ce prince, qui en était peut être digne, mais dont toute la royauté se borna à n'être point captif. Les historiens Espagnols, & ceux qui les ont suivis, lui font remporter de grandes victoires, imaginent des miracles en sa faveur, lui établissent une cour, lui donnent son fils *Favilla* & son gendre *Alphonse* pour successeurs tranquilles dans ce prétendu royaume. Mais comment dans ce temps-là même les mahométans, qui sous *Abdérame*, vers l'an 734 subjuguèrent la moitié de la France, auraient-ils laissé subsister derrière les Pyrénées ce royaume des Asturies? C'était beaucoup pour les chrétiens de pouvoir se réfugier dans ces montagnes & d'y vivre de leurs courses, en payant tribut aux mahométans. Ce ne fut que vers l'an 759, que les chrétiens commencèrent à tenir tête à leurs vainqueurs,

Digitized by Google

queurs, affaiblis par les victoires de *Charles Martel* & par leurs diviſions; mais eux-mêmes, plus diviſés entre eux que les mahométans, retombèrent bientôt ſous le joug. *Mauregat*, à qui il a plû aux hiſtoriens de donner le titre de roi, eut la permiſſion de gouverner les Aſturies & quelques terres voiſines, en rendant hommage & en payant tribut. Il ſe ſoumit ſur-tout à fournir cent belles filles tous les ans pour le ſerrail d'*Abdérame*. Ce fut long-temps la coutume des Arabes, d'exiger de pareils tributs, & aujourd'hui les caravanes, dans les préſens qu'ils font aux Arabes du déſert, offrent toujours des filles nubiles. CH. XXVI. 783.

On donne pour ſucceſſeur à ce *Mauregat* un diacre nommé *Vérémon*, chef de ces montagnards réfugiés, faiſant le même hommage & payant le même nombre de filles qu'il était obligé de fournir ſouvent. Eſt-ce là un royaume, & ſont-ce là des rois?

Après la mort de cet *Abdérame*, les émirs des provinces d'Eſpagne voulurent être indépendans. On a vu dans l'article de *Charlemagne*, qu'un d'eux, nommé *Ibna*, eut l'imprudence d'appeler ce conquérant à ſon ſecours. S'il y avait eu alors un véritable royaume chrétien en Eſpagne, *Charles* n'eût-il pas protégé ce royaume par ſes armes, plutôt que de ſe joindre à des mahométans? Il prit cet émir ſous ſa protection, & ſe fit rendre hommage des terres qui ſont entre l'Ebre & les Pyrénées, que les muſulmans gardèrent. On voit en 794 le Maure *Abutar* rendre hommage à *Louis le débonnaire*, qui gouvernait l'Aquitaine ſous ſon père, avec le titre de roi.

Quelques temps après, les diviſions augmentèrent chez les Maures d'Eſpagne. Le conſeil de *Louis le débonnaire* en profita, ſes troupes aſſiégèrent deux ans Barcelone, & *Louis* y entra en triomphe en 796. Voilà le commencement de la décadence des Maures. Ces vainqueurs n'étaient plus ſoutenus par les Africains & par les califes dont ils avaient ſecoué le joug. Les ſucceſſeurs d'*Abdérame*, ayant établi le ſiége de leur royaume à Cordoue, étaient mal obéis des gouverneurs des autres provinces.

Alphonſe, de la race de *Pélage*, commença, dans ces con-

Digitized by Google

CH. XXVII.

jonctures heureuſes, à rendre conſidérables les chrétiens Eſpagnols retirés dans les Aſturies. Il refuſa le tribut ordinaire à des maîtres contre leſquels il pouvait combattre; & après quelques victoires, il ſe vit maître paiſible des Aſturies & de Léon au commencement du neuvieme ſiecle.

Alphonſe le chaſte, pourquoi?

C'eſt par lui qu'il faut commencer de retrouver en Eſpagne des rois chrétiens. Cet *Alphonſe* était artificieux & cruel. On l'appelle *le chaſte*, parce qu'il fut le premier qui refuſa les cent filles aux Maures. On ne ſonge pas qu'il ne ſoutint point la guerre pour avoir refuſé ce tribut, mais que voulant ſe ſouſtraire à la domination des Maures, & ne plus être tributaire, il fallait bien qu'il refuſât les cent filles ainſi que le reſte.

Les ſuccès d'*Alphonſe*, malgré beaucoup de traverſes, enhardirent les chrétiens de Navarre à ſe donner un roi. Les Arragonais levèrent l'étendard ſous un comte: ainſi ſur la fin de *Louis le débonnaire*, ni les Maures, ni les Français n'eurent plus rien dans ces contrées ſtériles; mais le reſte de l'Eſpagne obéiſſait aux rois muſulmans. Ce fut alors que les Normands ravagèrent les côtes de l'Eſpagne; mais étant repouſſés, ils retournèrent piller la France & l'Angleterre.

On ne doit point être ſurpris que les Eſpagnols des Aſturies, de Léon, d'Arragon, ayent été alors des barbares. La guerre qui avait ſuccédé à la ſervitude, ne les avait pas polis. Ils étaient dans une ſi profonde ignorance, qu'un *Alphonſe*, roi de Léon & des Aſturies, ſurnommé *le grand*, fut obligé de livrer l'éducation de ſon fils à des précepteurs mahométans.

Je ne ceſſe d'être étonné, quand je vois quels titres les hiſtoriens prodiguent aux rois. Cet *Alphonſe* qu'ils appellent *le grand*, fit crever les yeux à ſes quatre frères; ſa vie n'eſt qu'un tiſſu de cruautés & de perfidies. Ce roi finit par faire révolter contre lui ſes ſujets, & fut obligé de céder ſon petit royaume à ſon fils *Don Garcie* l'an 910.

Ce titre de *Don* était un abrégé de *Dominus*, titre qui parut trop ambitieux à l'empereur *Auguſte*, parce qu'il ſignifiait *Maître*, & que depuis on donna aux bénédictins, & aux ſeigneurs Eſpagnols, & enfin aux rois de ce pays. Les ſeigneurs de fief commencèrent alors à prendre le titre de *rich-*

Digitized by Google

homes, *ricos hombres*; riche signifiait poſſeſſeur des terres; car dans ces temps-là il n'y avait point parmi les chrétiens d'Eſpagne d'autres richeſſes. La grandeſſe n'était point encore connue. Le titre de grand ne fut en uſage que trois ſiécles après, ſous *Alphonſe le ſage*, dixieme du nom, roi de Caſtille dans le temps que l'Eſpagne commençait à devenir floriſſante. CH. XXVII.

CHAPITRE VINGT-HUITIEME.

Puiſſance des muſulmans en Aſie & en Europe aux huitieme & neuvieme ſiecles. L'Italie attaquée par eux. Conduite magnanime du pape. LÉON IV.

LES mahométans qui poſſédaient cette partie de l'Eſpagne qui confine à la France, s'étendaient par-tout ailleurs. Si j'enviſage leur religion, je la vois embraſſée par toutes les Indes, & par les côtes orientales de l'Afrique, où ils trafiquaient. Si je regarde leurs conquêtes, d'abord le calife *Aaron al Rachild*, ou *le ſage*, impoſe un tribut de ſoixante & dix mille écus d'or par an à l'impératrice *Irène*. L'empereur *Nicéphore* ayant enſuite refuſé de payer le tribut, *Aaron* prend l'iſle de Chypre, & vient ravager la Grèce. *Almamon* ſon petit-fils, prince d'ailleurs ſi recommandable par ſon amour pour les ſciences & par ſon ſavoir, s'empare par ſes lieutenans de l'île de Crete en 826. Les muſulmans bâtirent Candie, qu'ils ont repriſe de nos jours. *Aaron al Rachild.*

En 828 les mêmes Africains qui avaient ſubjugué l'Eſpagne & fait des incurſions en Sicile, reviennent encore déſoler cette île fertile, encouragés par un Sicilien nommé *Euphemius*, qui ayant, à l'exemple de ſon empereur *Michel*, épouſé une religieuſe, pourſuivi par les lois que l'empereur s'était rendues favorables, fit à-peu-près en Sicile ce que le comte *Julien* avait fait en Eſpagne.

Ni les empereurs Grecs, ni ceux d'occident, ne purent alors chaſſer de Sicile les muſulmans : tant l'orient & l'occi-

Digitized by Google

dent étaient mal gouvernés. Ces conquérans allaient se rendre maîtres de l'Italie, s'ils avaient été unis; mais leurs fautes sauvèrent Rome, comme celles des Carthaginois la sauvèrent autrefois. Ils partent de Sicile en 846 avec une flotte nombreuse. Ils entrent par l'embouchure du Tibre : & ne trouvant qu'un pays presque désert, ils vont assiéger Rome. Ils prirent les dehors, & ayant pillé la riche église de *Saint Pierre* hors des murs, ils levèrent le siége pour aller combattre une armée de Français qui venait secourir Rome sous un général de l'empereur *Lothaire*. L'armée française fut battue, mais la ville rafraîchie fut manquée; & cette expédition, qui devait être une conquête, ne devint, par leur mésintelligence, qu'une incursion de barbares. Ils revinrent bientôt après avec une armée formidable, qui semblait devoir détruire l'Italie & faire une bourgade mahométane de la capitale du christianisme. Le pape *Léon IV* prenant dans ce danger une autorité que les généraux de l'empereur *Lothaire* semblaient abandonner, se montra digne, en défendant Rome, d'y commander en souverain. Il avait employé les richesses de l'église à réparer les murailles, à élever des tours, à tendre des chaînes sur le Tibre. Il arma les milices à ses dépens, engagea les habitans de Naples & de Gayette à venir défendre les côtes & le port d'Ostie, sans manquer à la sage précaution de prendre d'eux des ôtages, sachant bien que ceux qui sont assez puissans pour nous secourir, le sont assez pour nous nuire. Il visita lui-même tous les postes, & reçut les Sarrasins à leur descente, non pas en équipage de guerrier, ainsi qu'en avait usé *Goslin* évêque de Paris dans une occasion encore plus pressante, mais comme un pontife qui exhortait un peuple chrétien, & comme un roi qui veillait à la sûreté de ses sujets. Il était né Romain. Le courage des premiers âges de la république revivait en lui dans un temps de lâcheté & de corruption, tel qu'un des beaux monumens de l'ancienne Rome qu'on trouve quelquefois dans les ruines de la nouvelle. Son courage & ses soins furent secondés. On reçut les Sarrasins courageusement à leur descente; & la tempête ayant dissipé la moitié de leurs vaisseaux, une partie de ces conquérans, échappés au naufrage, fut mise à la

CH. XXVIII.

Pape Léon.

849.

Digitized by Google

CH. XXVIII.

chaîne. Le pape rendit sa victoire utile, en faisant travailler aux fortifications de Rome & à son embellissement les mêmes mains qui devaient les détruire. Les mahométans restèrent cependant maîtres du Garillan entre Capoue & Gayette, mais plutôt comme une colonie de corsaires indépendans, que comme des conquérans disciplinés.

Je vois donc au neuvième siecle les musulmans redoutables à la fois à Rome & à Constantinople, maîtres de la Perse, de la Syrie, de l'Arabie, de toutes les côtes d'Afrique jusqu'au mont Atlas, des trois quarts de l'Espagne. Mais ces conquérans ne forment pas une nation, comme les Romains, qui étendus presqu'autant qu'eux, n'avaient fait qu'un seul peuple.

Sous le fameux calife *Almamon*, vers l'an 815, un peu après la mort de *Charlemagne*, l'Egypte était indépendante, & le Grand-Caire fut la résidence d'un autre calife. Le prince de la Mauritanie Tangitane, sous le titre de *Miramolin*, était maître absolu de l'empire de Maroc. La Nubie & la Libie obéissaient à une autre calife. Les *Abdérames*, qui avaient fondé le royaume de Cordoue, ne purent empêcher d'autres mahométans de fonder celui de Tolède. Toutes ces nouvelles dynasties révéraient dans le calife le successeur de leur prophete. Ainsi que les chrétiens allaient en foule en pélérinage à Rome, les mahométans de toutes les parties du monde allaient à la Mecque, gouverné par un shérif que nommait le calife, & c'était principalement par ce pélérinage que le calife, maître de la Mecque, était vénérable à tous les princes de sa croyance. Mais ces princes, distinguant la religion de leurs intérêts, dépouillaient le calife en lenr rendant hommage.

Digitized by Google

CHAPITRE VINGT-NEUVIEME.

De l'empire de Conſtantinople, aux huitième & neuvième ſiecles.

CH. XXIX. TAndis que l'empire de *Charlemagne* ſe démembrait, que les inondations des Sarraſins & des Normands déſolaient l'occident, l'empire de Conſtantinople ſubſiſtait comme un grand arbre, vigoureux encore, mais déja vieux, dépouillé de quelques racines, & aſſailli de tous côtés par la tempête. Cet empire n'avait plus rien en Afrique; la Syrie & une partie de l'Aſie mineure lui était enlevées. Il défendait contre les muſulmans ſes frontières vers l'orient de la mer noire; & tantôt vaincu, tantôt vainqueur, il aurait pû au moins ſe fortifier contre eux par cet uſage continuel de la guerre. Mais du côté du Danube & vers le bord occidental de la mer noire d'autres ennemis le ravageaient. Une nation de Scythes, nommés les Abares ou Avares, les Bulgares, autres Scythes, dont la Bulgarie tient ſon nom, déſolaient tous ces beaux climats de la Romanie, où *Adrien* & *Trajan* avaient conſtruit de ſi belles villes, & ces grands-chemins deſquels il ne ſubſiſte plus que quelques chauſſées.

Les Arabes ſur-tout, répandus dans la Hongrie & dans l'Autriche, ſe jettaient tantôt ſur l'empire d'orient, tantôt ſur celui de *Charlemagne*. Ainſi des frontières de la Perſe à celles de la France, la terre était en proie à des incurſions preſque continuelles.

Horreurs abominables des empereurs chrétiens grecs.

Si les frontières de l'empire Grec étaient toujours reſſerrées & toujours déſolées, la capitale était le théâtre des révolutions & des crimes. Un mélange de l'artifice des Grecs & de la férocité des Thraces, formait le caractère qui régnait à la cour. En effet, quel ſpectacle nous préſente Conſtantinople? *Maurice* & ſes cinq enfans maſſacrés: *Phocas* aſſaſſiné pour prix de ſes meurtres & de ſes inceſtes: *Conſtantin* empoiſonné par l'impératrice *Martine*, à qui on arrache la langue, tandis qu'on

Digitized by Google

coupe le nez à *Héracléonas* ſon fils : *Conſtans* qui fait égorger ſon frère : *Conſtans* aſſommé dans un bain par ſes domeſtiques : *Conſtantin Pogonate* qui fait crever les yeux à ſes deux frères : *Juſtinien II* ſon fils prêt à faire à Conſtantinople ce que *Théodoſe* fit à Theſſalonique, ſurpris, mutilé & enchaîné par *Léonce*, au moment qu'il allait faire égorger les principaux citoyens : *Léonce* bientôt traité lui-même comme il avait traité *Juſtinien II*; ce *Juſtinien* rétabli, faiſant couler ſous ſes yeux dans la place publique le ſang de ſes ennemis, & périſſant enfin ſous la main d'un bourreau : *Philippe Bardanès* détrôné & condamné à perdre les yeux : *Léon l'Iſaurien* & *Conſtantin Copronime* morts à la vérité dans leur lit, mais après un regne ſanguinaire, auſſi malheureux pour le prince que pour les ſujets : l'impératrice *Irène*, la première femme qui monta ſur le trône des *Céſars*, & la première qui fit périr ſon fils pour régner : *Nicéphore* ſon ſucceſſeur, déteſté de ſes ſujets, pris par les Bulgares, décollé, ſervant de pâture aux bêtes, tandis que ſon crâne ſert de coupe à ſon vainqueur : enfin *Michel Curopalate*, contemporain de *Charlemagne*, confiné dans un cloître, & mourant ainſi moins cruellement, mais plus honteuſement que ſes prédéceſſeurs. C'eſt ainſi que l'empire eſt gouverné pendant trois cens ans. Quelle hiſtoire de brigands obſcurs, punis en place publique pour leurs crimes, eſt plus horrible & plus dégoûtante ? CH. XXIX.

Cependant il faut pourſuivre : il faut voir au neuvième ſiecle *Léon l'Arménien*, brave guerrier, mais ennemi des images, aſſaſſiné à la meſſe dans le temps qu'il chantait une antienne : ſes aſſaſſins s'applaudiſſant d'avoir tué un hérétique, vont tirer de priſon un officier nommé *Michel le bègue*, condamné à la mort par le ſénat, & qui au lieu d'être exécuté, reçut la pourpre impériale. Ce fut lui qui étant amoureux d'une religieuſe, ſe fit prier par le ſenat de l'épouſer, ſans qu'aucun évêque oſât être d'un ſentiment contraire. Ce fait eſt d'autant plus digne d'attention, que preſqu'en même-temps on voit *Euphemius* en Sicile, pourſuivi criminellement pour un ſemblable mariage; & quelque temps après on condamne à Conſtantinople le mariage très-légitime de l'empereur *Léon le philoſophe*. Où eſt donc le pays où l'on trouve alors des lois & des mœurs ? Ce n'eſt pas dans notre occident.

Digitized by Google

CH. XXIX.

Cette ancienne querelle des images troublait toujours l'empire. La cour était tantôt favorable, tantôt contraire à leur culte. *Michel le bègue* commença par les consacrer, & finit par les abattre.

Son successeur *Théophile*, qui régna environ douze ans, depuis 829 jusqu'à 842, se déclara contre ce culte : on a écrit qu'il ne croyait point la résurrection, qu'il niait l'existence des démons, & qu'il n'admettait pas JESUS-CHRIST pour DIEU. Il se peut faire qu'un empereur pensât ainsi ; mais faut-il croire, je ne dis pas sur les princes seulement, mais sur les particuliers, des ennemis qui sans prouver aucun fait, décrient la religion & les mœurs des hommes qui n'ont pas pensé comme eux ?

Ce *Théophile* fils de *Michel le bègue*, fut presque le seul empereur qui eût succédé paisiblement à son père depuis deux siecles. Sous lui les adorateurs des images furent plus persécutés que jamais. On connaît aisément par ces longues persécutions, que tous les citoyens étaient divisés.

Il est remarquable, que deux femmes ayent rétabli les images. L'une est l'impératrice *Irène*, veuve de *Léon IV* ; & l'autre l'impératrice *Théodora*, veuve de *Théophile*.

Théodora persécutrice sanguinaire.

Théodora, maîtresse de l'empire d'orient sous le jeune *Michel* son fils, persécuta à son tour les ennemis des images. Elle porta son zèle, ou sa politique, plus loin. Il y avait encore dans l'Asie mineure un grand nombre de manichéens qui vivaient paisibles, parce que la fureur d'enthousiasme, qui n'est guères que dans les sectes naissantes, était passée. Ils étaient riches par le commerce. Soit qu'on en voulût à leurs opinions ou à leurs biens, on fit contre eux des édits sévères, qui furent exécutés avec cruauté. La persécution leur rendit leur premier fanatisme. On en fit périr des milliers dans les supplices. Le reste désespéré se révolta. Il en passa plus de quarante mille chez les musulmans ; & ces machinéens, auparavant si tranquilles, devinrent des ennemis irréconciliables, qui joints aux Sarrasins ravagèrent l'Asie mineure jusqu'aux portes de la ville impériale, dépeuplée par une peste horrible en 842, & devenue un objet de pitié.

846.

La

Digitized by Google

La peſte proprement dite, eſt une maladie particulière aux peuples de l'Afrique, comme la petite vérole. C'eſt de ces pays qu'elle vient toujours par des vaiſſeaux marchands. Elle inonderait l'Europe ſans les ſages précautions qu'on prend dans nos ports; & probablement l'inattention du gouvernement laiſſa entrer la contagion dans la ville impériale. CH. XXIX.

Cette même inattention expoſa l'empire à un autre fléau. Les Ruſſes s'embarquèrent vers le port qu'on nomme aujourd'hui Azoph ſur la mer noire, & vinrent ravager tous les rivages du Pont-Euxin. Les Arabes d'un autre côté pouſſèrent encore leurs conquêtes par-delà l'Arménie, & dans l'Aſie mineure. Enfin *Michel le jeune*, après un regne cruel & infortuné, fut aſſaſſiné par *Baſile*, qu'il avait tiré de la plus baſſe condition pour l'aſſocier à l'empire. 867.

L'adminiſtration de *Baſile* ne fut guères plus heureuſe. C'eſt ſous ſon regne qu'eſt l'époque du grand ſchiſme qui diviſa l'égliſe grecque de la latine. C'eſt cet aſſaſſin qu'on regarda comme juſte, quand il fit dépoſer le patriarche *Photius*.

Les malheurs de l'empire ne furent pas beaucoup réparés ſous *Léon*, qu'on appela *le philoſophe;* non qu'il fût un *Antonin*, un *Marc-Aurèle*, un *Julien*, un *Aaron* ou *Richild*, un *Alfred*, mais parce qu'il était ſavant. Il paſſe pour avoir le premier ouvert un chemin aux Turcs, qui ſi long-temps après ont pris Conſtantinople.

Les Turcs qui combattirent depuis les Sarraſins, & qui mêlés à eux, furent leur ſoutien & les deſtructeurs de l'empire Grec, avaient-ils déja envoyé des colonies dans ces contrées voiſines du Danube? On n'a guères d'hiſtoires véritables de ces émigrations des barbares.

Il n'y a que trop d'apparence que les hommes ont ainſi vécu long-temps. A peine un pays était un peu cultivé, qu'il était envahi par une nation affamée, chaſſée à ſon tour par une autre. Les Gaulois n'étaient-ils pas deſcendus en Italie? n'avaient-ils pas couru juſques dans l'Aſie mineure? Vingt peuples de la grande Tartarie n'ont-ils pas cherché de nouvelles terres? Les Suiſſes n'avaient-ils pas mis le feu à leurs bourgades, pour aller ſe tranſplanter en Languedoc, quand *Céſar* les contraignit de retourner labourer leurs terres? & qu'étaient

Digitized by Google

CH. XXIX.

Pharamond & *Clovis* ſinon des barbares tranſplantés, qui ne trouvèrent point de *Céſar?*

Malgré tant de déſaſtres, Conſtantinople fut encore long-temps la ville chrétienne la plus opulente, la plus peuplée, la plus recommandable par les arts. Sa ſituation ſeule, par laquelle elle domine ſur deux mers, la rendait néceſſairement commerçante. La peſte de 842, toute deſtructive qu'elle avait été, ne fut qu'un fléau paſſager. Les villes de commerce, & où la cour réſide, ſe repeuplent toujours par l'affluence des voiſins. Les arts méchaniques & les beaux arts mêmes ne périſſent point dans une vaſte capitale qui eſt le ſéjour des riches.

Toutes ces révolutions ſubites du palais, les crimes de tant d'empereurs égorgés les uns par les autres, ſont des orages qui ne tombent guères ſur des hommes cachés, qui cultivent en paix des profeſſions qu'on n'envie point.

Les richeſſes n'étaient point épuiſées : on dit qu'en 857 *Théodora* mere de *Michel*, en ſe démettant malgré elle de la régence, & traitée à-peu-près par ſon fils comme *Marie de Médicis* le fut de nos jours par *Louis XIII*, fit voir à l'empereur qu'il y avait dans le tréſor cent neuf mille livres peſant d'or, & trois cent mille livres d'argent.

Un gouvernement ſage pouvait donc encore maintenir l'empire dans ſa puiſſance. Il était reſſerré, mais non tout-à-fait démembré; changeant d'empereurs, mais toujours uni ſous celui qui ſe revêtait de la pourpre; enfin plus riche, plus plein de reſſources, plus puiſſant que celui d'Allemagne. Cependant il n'eſt plus, & l'empire d'Allemagne ſubſiſte encore.

Les horribles révolutions qu'on vient de voir effrayent & dégoûtent; cependant il faut convenir que depuis *Conſtantin* ſurnommé *le grand*, l'empire de Conſtantinople n'avait guère été autrement gouverné; & ſi vous en exceptez *Julien*, & deux ou trois autres, quel empereur ne ſouilla pas le trône d'abominations & de crimes?

Digitized by Google

CHAPITRE TRENTIEME.

De l'Italie, des papes, du divorce de LOTHAIRE *roi de Lorraine, & des autres affaires de l'égliſe aux huitième & neuvième ſiecles.*

CH. XXX.

POUR ne pas perdre le fil qui lie tant d'événemens, ſouvenons-nous avec quelle prudence les papes ſe conduiſirent ſous *Pepin* & ſous *Charlemagne*, comme ils aſſoupirent habilement les querelles de religion, & comme chacun d'eux établit ſourdement les fondemens de la grandeur pontificale.

Leur pouvoir était déja très-grand, puiſque *Grégoire IV* rebâtit le port d'Oſtie, & que *Léon IV* fortifia Rome à ſes dépens. Mais tous les papes ne pouvaient être de grands hommes, & toutes les conjonctures ne pouvaient leur être favorables. Chaque vacance de ſiége cauſait les mêmes troubles que l'élection d'un roi en produit en Pologne. Le pape élu avait à ménager à la fois le ſénat Romain, le peuple & l'empereur. La nobleſſe Romaine avait grande part au gouvernement; elle éliſait alors deux conſuls tous les ans. Elle créait un préfet, qui était une eſpèce de tribun du peuple. Il y avait un tribunal de douze ſénateurs; & c'était ces ſénateurs qui nommaient les principaux officiers du duché de Rome. Ce gouvernement municipal avait tantôt plus, tantôt moins d'autorité. Les papes avaient à Rome plutôt un grand crédit qu'une puiſſance légiſlative.

Gouvernement de Rome.

S'ils n'étaient pas ſouverains de Rome, ils ne perdaient aucune occaſion d'agir en ſouverains de l'égliſe d'occident. Les évêques ſe conſtituaient juges des rois, & les papes juges des évêques. Tant de conflits d'autorité, ce mélange de religion, de ſuperſtition, de faibleſſe, de méchanceté dans toutes les cours, l'inſuffiſance des loix, tout cela ne peut être mieux connu que par l'aventure du mariage & du divorce de *Lothaire* roi de Lorraine, neveu de *Charles le chauve*.

Digitized by Google

CH. XXX.

Polygamie très-ordinaire en Europe chez les princes.

Aventure d'un roi de Lorraine & de sa femme.

Charlemagne avait répudié une de ses femmes, & en avait épousé une autre, non-seulement avec l'approbation du pape *Etienne*, mais sur ses pressantes sollicitations. Les rois Francs, *Gontran*, *Caribert*, *Sigebert*, *Chilperic*, *Dagobert*, avaient eu plusieurs femmes à la fois sans qu'on eût murmuré; & si c'était un scandale, il était sans trouble. Le temps change tout. *Lothaire* marié avec *Teutberge*, fille d'un duc de la Bourgogne Transjurane, prétend la répudier pour un inceste avec son frère, dont elle est accusée, & épouser sa maitresse *Valrade*. Toute la suite de cette aventure est d'une singularité nouvelle. D'abord la reine *Teutberge* se justifie par l'épreuve de l'eau bouillante. Son avocat plonge la main dans un vase, au fond duquel il ramasse impunément un anneau béni. Le roi se plaint qu'on a employé la fourberie dans cette épreuve. Il est bien sûr que si elle fut faite, l'avocat de la reine était instruit du secret de préparer la peau à soutenir l'action de l'eau bouillante, secret qui consiste, dit-on, à se frotter long-temps d'esprit de vitriol & d'alun avec du jus d'oignon. Aucune académie des sciences n'a de nos jours tenté de connaître sur ces épreuves ce que savent les charlatans.

861. Le succès de cette épreuve passait pour un miracle, pour le jugement de Dieu même; & cependant *Teutberge*, que le ciel justifie, avoue à plusieurs évêques, en présence de son confesseur, qu'elle est coupable. Il n'y a guères d'apparence qu'un roi qui voulait se séparer de sa femme sur une imputation d'adultère, eût imaginé de l'accuser d'un inceste avec son frère, si le fait n'avait pas été public. On ne va pas supposer un crime si recherché, si rare, si difficile à prouver: il faut d'ailleurs que dans ces temps-là ce qu'on appelle aujourd'hui honneur, ne fut point du tout connu. Le roi & la reine se couvrent tous deux de honte, l'un par son accusation, l'autre par son aveu. Deux conciles nationaux sont assemblés, qui permettent le divorce.

Nicolas I juge un roi.

Le pape *Nicolas I* casse les deux conciles. Il dépose *Gontier* archevêque de Cologne, qui avait été le plus ardent dans l'affaire du divorce. *Gontier* écrit aussi-tôt à toutes les églises: « Quoique le seigneur *Nicolas*, qu'on nomme pape, & qui » se compte pape & empereur, nous ait excommuniés, nous

Digitized by Google

» avons réſiſté à ſa folie ». Enſuite dans ſon écrit, s'adreſſant au pape même : « Nous ne recevons point, dit-il, votre » maudite ſentence : nous la mépriſons ; nous vous rejettons » vous-même de notre communion, nous contentant de celle » des évêques nos frères que vous mépriſez, &c. CH. XXX.

Un frère de l'archevêque de Cologne porta lui-même cette proteſtation à Rome, & la mit l'épée à la main ſur le tombeau où les Romains prétendent que repoſent les cendres de *St. Pierre*. Mais bientôt après l'état politique des affaires ayant changé, ce même archevêque changea auſſi. Il vint au mont Caſſin ſe jetter aux genoux du pape *Adrien II* ſucceſſeur de *Nicolas*. « Je déclare, dit-il, devant Dieu & devant ſes ſaints, à vous, » monſeigneur *Adrien*, ſouverain pontife, aux évêques qui » vous ſont ſoumis, & à toute l'aſſemblée, que je ſupporte » humblement la ſentence de dépoſition donnée canoniquement » contre moi par le pape *Nicolas*, &c. » On ſent combien un exemple de cette eſpèce affermiſſait la ſupériorité de l'égliſe Romaine, & les conjonctures rendaient ces exemples fréquens.

Excommunications.

Ce même *Nicolas I* excommunie la ſeconde femme de *Lothaire*, & ordonne à ce prince de reprendre la première. Toute l'Europe prend part à ces événemens. L'empereur *Louis II* frère de *Charles le chauve*, & oncle de *Lothaire*, ſe déclare d'abord violemment pour ſon neveu contre le pape. Cet empereur qui réſidait alors en Italie, menace *Nicolas I* ; il y a du ſang répandu, & l'Italie eſt en allarmes. On négocie, on cabale de tous côtés. *Teutberge* va plaider à Rome ; *Valrade* ſa rivale entreprend le voyage, & n'oſe l'achever. *Lothaire* excommunié s'y tranſporte, & va demander pardon à *Adrien* ſucceſſeur de *Nicolas*, dans la crainte où il eſt que ſon oncle *le chauve* armé contre lui au nom de l'égliſe, ne s'empare de ſon royaume de Lorraine. *Adrien II* en lui donnant la communion dans Rome, lui fait jurer qu'il n'a point uſé des droits du mariage avec *Valrade*, depuis l'ordre que le pape *Nicolas* lui avait donné de s'en abſtenir. *Lothaire* fait ſerment, communie, & meurt quelque temps après. Tous les hiſtoriens ne manquent pas de dire qu'il eſt mort en punition de ſon parjure, & que les domeſtiques qui ont juré avec lui, ſont morts dans l'année.

Digitized by Google

CH. XXX.

Le droit qu'exercèrent en cette occaſion *Nicolas I* & *Adrien II*, était fondé ſur les fauſſes décrétales déja regardées comme un code univerſel. Le contrat civil qui unit deux époux, étant devenu un ſacrement, était ſoumis au jugement de l'égliſe.

Cette aventure eſt le premier ſcandale touchant le mariage des têtes couronnées en occident. On a vu depuis les rois de France *Robert*, *Philippe I*, *Philippe-Auguſte* excommuniés par les papes pour des cauſes à-peu-près ſemblables, ou même pour des mariages contractés entre parens très-éloignés. Les évêques nationaux prétendirent long-temps devoir être les juges de ces cauſes. Les pontifes de Rome les évoquèrent toujours à eux.

On n'examine point ici ſi cette nouvelle juriſprudence eſt utile ou dangereuſe ; on n'écrit ni comme juriſconſulte, ni comme controverſiſte : mais toutes les provinces chrétiennes ont été troublées par ces ſcandales. Les anciens Romains, & les peuples orientaux furent plus heureux en ce point. Les droits des peres de famille, le ſecret de leur lit n'y furent jamais en proie à la curioſité publique. On ne connaît point chez eux de pareils procès au ſujet d'un mariage ou d'un divorce.

Ce deſcendant de *Charlemagne* fut le premier qui alla plaider à trois cents lieues de chez lui devant un juge étranger, pour ſavoir quelle femme il devait aimer. Les peuples furent ſur le point d'être les victimes de ce différent. *Louis le débonnaire* avait été le premier exemple du pouvoir des évêques ſur les empereurs. *Lothaire de Lorraine* fut l'époque du pouvoir des papes ſur les évêques. Il réſulte de toute l'hiſtoire de ces temps-là, que la ſociété avait peu de regles certaines chez les nations occidentales, que les états avaient peu de loix, & que l'égliſe voulait leur en donner.

Digitized by Google

CHAPITRE TRENTE-UNIEME.

De Photius, & du ſchiſme entre l'orient & l'occident.

LA plus grande affaire que l'égliſe eut alors & qui en eſt encore une très-importante aujourd'hui, fut l'origine de la ſéparation totale des Grecs & des Latins. La chaire patriarchale de Conſtantinople étant, ainſi que le trône, l'objet de l'ambition, était ſujette aux mêmes révolutions. L'empereur *Michel III* mécontent du patriarche *Ignace*, l'obligea à ſigner lui-même ſa dépoſition, & mit à ſa place *Photius*, eunuque du palais, homme d'une grande qualité, d'un vaſte génie, & d'une ſcience univerſelle. Il était grand-écuyer & miniſtre d'état. Les évêques, pour l'ordonner patriarche, le firent paſſer en ſix jours par tous les degrés. Le premier jour on le fit moine, parce que les moines étaient alors regardés comme faiſant partie de la hiérarchie. Le ſecond jour il fut lecteur, le troiſième ſous-diacre, puis diacre, prêtre, & enfin patriarche, le jour de Noël en 858. CH. XXXI. 858.

Le pape *Nicolas* prit le parti d'*Ignace*, & excommunia *Photius*. Il lui reprochait ſur tout d'avoir paſſé de l'état de laïc à celui d'évêque avec tant de rapidité; mais *Photius* répondait avec raiſon que *St Ambroiſe*, gouverneur de Milan, & à peine chrétien, avait joint la dignité d'évêque à celle de gouverneur plus rapidement encore. *Photius* excommunia donc le pape à ſon tour, & le déclara dépoſé. Il prit le titre de patriarche œcuménique, & accuſa hautement d'héréſie les évêques d'occident de la communion du pape. Le plus grand reproche qu'il leur faiſait, roulait ſur la proceſſion du Père & du Fils. *Des hommes*, dit-il dans une de ſes lettres, *ſortis des ténèbres de l'occident, ont tout corrompu par leur ignorance. Le comble de leur impiété eſt d'ajouter de nouvelles paroles au ſacré ſymbole autoriſé par tous les conciles, en diſant que le St. Eſprit ne procède pas du Pere ſeulement, mais encore du Fils, ce qui eſt renoncer au chriſtianiſme.* *Mépris des Grecs pour l'égliſe latine.*

Digitized by Google

CH. XXXI. On voit par ce passage & par beaucoup d'autres, quelle supériorité les Grecs affectaient en tout sur les Latins. Ils prétendaient que l'église romaine devait tout à la grecque, jusqu'aux noms des usages, des cérémonies, des mystères, des dignités. *Baptême*, *eucharistie*, *liturgie*, *diocèse*, *paroisse*, *évêque*, *prêtre*, *diacre*, *moine*, *église*, tout est grec. Ils regardaient les Latins comme des disciples ignorans, révoltés contre leurs maîtres, dont ils ne savaient pas même la langue. Ils nous accusaient d'ignorer le catéchisme, enfin de n'être pas chrétiens.

Les autres sujets d'anathème étaient, que les Latins se servaient alors communément de pain non-levé pour l'eucharistie, mangeaient des œufs & du fromage en carême, & que leurs prêtres ne se faisaient point raser la barbe. Etranges raisons pour brouiller l'occident avec l'orient!

Mais quiconque est juste avouera que *Photius* était non-seulement le plus savant homme de l'église, mais un grand évêque. Il se conduisit comme *St. Ambroise*, quand *Basile*
867. assassin de l'empereur *Michel* se présenta dans l'église de Sophie: *Vous êtes indigne d'approcher des saints mystères*, lui dit-il à haute voix, *vous qui avez les mains encore souillées du sang de votre bienfaiteur*. *Photius* ne trouva pas un *Théodose* dans *Basile*. Ce tyran fit une chose juste par vengeance. Il rétablit *Ignace* dans le siége patriarchal, & chassa *Photius*. Rome profita de
869. cette conjoncture pour faire assembler à Constantinople le huitième concile écuménique, composé de trois cents évêques. Les légats du pape présidèrent, mais il ne savaient pas le grec, & parmi les autres évêques très-peu savaient le latin. *Photius* y fut universellement condamné comme intrus, & soumis à la pénitence publique. On signa pour les cinq patriarches avant de signer pour le pape; ce qui est fort extraordinaire: car puisque les légats eurent la première place, ils devaient signer les premiers. Mais en tout cela les questions qui partageaient l'orient & l'occident, ne furent point agitées; on ne voulait que déposer *Photius*.

Quelque temps après, le vrai patriarche, *Ignace*, étant mort, *Photius* eut l'adresse de se faire rétablir par l'empereur *Basile*. Le pape *Jean VIII* le reçut à sa communion, le reconnut, lui

Digitized by Google

lui écrivit ; & malgré ce huitième concile œcuménique, qui avait anathématisé ce patriarche, le pape envoya ses légats à un autre concile à Constantinople, dans lequel *Photius* fut reconnu innocent par quatre cents évêques, dont trois cents l'avaient auparavant condamné. Les légats de ce même siége de Rome, qui l'avaient anathématisé, servirent eux-mêmes à casser le huitième concile œcuménique. CH. XXXI. 879.

Combien tout change chez les hommes ! combien ce qui était faux, devient vrai selon les temps ! Les légats de *Jean VIII* s'écrient en plein concile ; *Si quelqu'un ne reconnaît pas Photius, que son partage soit avec Judas.* Le concile s'écrie, *Longues années au patriarche Photius, & au patriarche Jean.* *Variations remarquables.*

Enfin à la suite des actes du concile on voit une lettre du pape à ce savant patriarche, dans laquelle il lui dit ; *Nous pensons comme vous ; nous tenons pour transgresseurs de la parole de Dieu, nous rangeons avec Judas, ceux qui ont ajouté au symbole, que le St. Esprit procède du Père & du Fils ; mais nous croyons qu'il faut user de douceur avec eux, & les exhorter à renoncer à ce blasphéme.*

Il est donc clair que l'église romaine & la grecque pensaient alors différemment de ce qu'on pense aujourd'hui. L'église romaine adopta depuis la procession du Père & du Fils ; & il arriva même qu'en 1274 l'empereur des Grecs, *Michel Paléologue*, implorant contre les Turcs une nouvelle croisade, envoya au second concile de Lyon, son patriarche & son chancelier, qui chantèrent avec le concile en latin, *qui ex patre filioque procedit.* Mais l'église grecque retourna encore à son opinion, & sembla la quitter encore dans la réunion passagère qui se fit avec *Eugène IV.* Que les hommes apprennent de-là à se tolérer les uns les autres. Voilà des variations & des disputes sur un point fondamental, qui n'ont ni excité de troubles, ni rempli les prisons, ni allumé les buchers. *Tolérance nécessaire.*

On a blâmé les déférences du pape *Jean VIII* pour le patriarche *Photius* ; on n'a pas assez songé que ce pontife avait alors besoin de l'empereur *Basile.* Un roi de Bulgarie, nommé *Bogoris*, gagné par l'habileté de sa femme qui était chrétienne, s'était converti, à l'exemple de *Clovis* & du roi

Digitized by Google

CH. XXXI.

Egbert. Il s'agiſſait de ſavoir de quelle patriarchat cette nouvelle province chrétienne dépendrait. Conſtantinople & Rome ſe la diſputaient. La déciſion dépendait de l'empereur *Baſile.* Voilà en partie le ſujet des complaiſances qu'eut l'évêque de Rome pour celui de Conſtantinople.

Il ne faut pas oublier que dans ce concile, ainſi que dans le précédent, il y eut des *Cardinaux.* On nommait ainſi des prêtres & des diacres qui ſervaient de conſeils aux métropolitains. Il y en avait à Rome comme dans d'autres égliſes. Ils étaient déja diſtingués : mais ils ſignaient après les évêques & les abbés.

Le pape donna par ſes lettres & par ſes légats le titre de *votre ſainteté* au patriarche *Photius.* Les autres patriarches ſont auſſi appelés *papes* dans ce concile. C'eſt un nom grec, commun à tous les prêtres, & qui peu-à-peu eſt devenu le titre diſtinctif du métropolitain de Rome.

L'égliſe de Conſtantinople diſpute la ſupériorité à celle de Rome.

Il paraît que *Jean VIII* ſe conduiſait avec prudence ; car ſes ſucceſſeurs s'étant brouillés avec l'empire grec, & ayant adopté le huitième concile œcuménique de 869 & rejetté l'autre qui abſolvait *Photius*, la paix établie par *Jean VIII* fut alors rompue. *Photius* éclata contre l'égliſe romaine, la traita d'hérétique au ſujet de cet article du *filioque procedit*, des œufs en carême, de l'euchariſtie faite avec du pain ſans levain, & de pluſieurs autres uſages. Mais le grand point de la diviſion était la primatie. *Photius* & ſes ſucceſſeurs voulaient être les premiers évêques du chriſtianiſme, & ne pouvaient ſouffrir que l'evêque de Rome, d'une ville qu'ils regardaient alors comme barbare, ſéparée de l'empire par ſa rébellion, & en proie à qui voudrait s'en emparer, jouît de la préſéance ſur l'évêque de la ville impériale. Le patriarche de Conſtantinople avait alors dans ſon diſtrict toutes les égliſes de la Sicile & de la Pouille ; & le St. ſiége en paſſant ſous une domination étrangère, avait perdu à la fois dans ces provinces ſon patrimoine & ſes droits de métropolitain. L'égliſe grecque mépriſait l'égliſe romaine. Les ſciences floriſſaient à Conſtantinople, mais à Rome tout tombait juſqu'à la langue latine ; & quoiqu'on y fût plus inſtruit que dans tout le reſte de l'occident, ce peu de ſcience ſe reſſentait de ces temps malheureux. Les Grecs ſe vengeaient

Digitized by Google

bien de la supériorité que les Romains avaient eu sur eux depuis le temps de *Lucrèce* & de *Cicéron* jusqu'à *Corneille Tacite*. Ils ne parlaient des Romains qu'avec ironie. L'évêque *Luitprand*, envoyé depuis en ambassade à Constantinople par les *Othons*, rapporte que les Grecs n'appelaient *St. Grégoire le grand*, que *Grégoire dialogue*, parce qu'en effet ses dialogues sont d'un homme trop simple. Le temps a tout changé. Les papes sont devenus de grands souverains, Rome le centre de la politesse & des arts, l'église latine savante; & le patriarche de Constantinople n'est plus qu'un esclave, évêque d'un peuple esclave. CH. XXXI.

Photius, qui eut dans sa vie plus de revers que de gloire, fut dépose par des intrigues de cour, & mourut malheureux; mais ses successeurs, attachés à ses prétentions, les soutinrent avec vigueur.

Le pape *Jean VIII* mourut encore plus malheureusement. Les annales de *Fulde* disent qu'il fut assassiné à coups de marteau. Les temps suivans nous feront voir le siége pontifical souvent ensanglanté, & Rome toujours un grand objet pour les nations, mais toujours à plaindre. 882.

Le dogme ne troubla point encore l'église d'occident; à peine a-t-on conservé la mémoire d'une petite dispute excitée en 814 par un bénédictin nommé *Jean Godescald* sur la prédestination & sur la grace: l'événement fit voir combien il est dangereux de traiter ces matières, & sur-tout de disputer contre un adversaire puissant. Ce moine prenant à la lettre plusieurs expressions de *St. Paul* & de *St. Augustin*, enseignait la prédestination absolue & éternelle du petit nombre des élus & du grand nombre des réprouvés. L'archevêque de Reims, *Hincmar*, homme violent dans les affaires ecclésiastiques comme dans les civiles, lui dit, *qu'il était prédestiné à être condamné & à être fouetté*. En effet il le fit anathématiser dans un petit concile en 850. On l'exposa tout nud en présence de l'empereur *Charles le chauve*, & il fut fouetté depuis les épaules jusqu'aux jambes par des moines. *Moine fouetté pour la grace.*

Cette dispute impertinente dans laquelle les deux partis ont également tort, ne s'est que trop renouvellée. Vous verrez chez les Hollandais un synode de Dordrecht, composé des partisans

Digitized by Google

Ch. XXXI. de l'opinion de *Godeſcald*, faire pis que fouetter les ſectateurs d'*Hincmar*. Vous verrez au contraire en France les jéſuites du parti d'*Hincmar* pourſuivre autant qu'ils le pourront les janſéniſtes attachés aux dogmes de *Godeſcald*; & ces querelles qui ſont la honte des nations policées, ne finiront que quand il y aura plus de philoſophes que de docteurs.

Convulſionnaire. Je ne ferai aucune mention d'une folie épidémique, qui ſaiſit le peuple de Dijon en 844 à l'occaſion d'un *St. Bénigne*, qui donnait, diſait-on, des convulſions à ceux qui priaient ſur ſon tombeau: je ne parlerais pas, dis-je, de cette ſuperſtition populaire, ſi elle ne s'était renouvellée de nos jours avec fureur dans des circonſtances toutes pareilles. Les mêmes folies ſemblent deſtinées à reparaître de temps en temps ſur la ſcène du monde, mais auſſi le bon ſens eſt le même dans tous les temps: & on n'a rien dit de ſi ſage ſur les miracles modernes opérés au tombeau de je ne ſais quel diacre de Paris, que ce que dit en 844 un évêque de Lyon ſur ceux de Dijon. « Voilà un » étrange ſaint, qui eſtropie ceux qui ont recours à lui: il me » ſemble que les miracles devraient être faits pour guérir les » maladies, & non pour en donner ».

Ces minuties ne troublaient point la paix en occident, & les querelles théologiques y étaient alors comptées pour rien, parce qu'on ne penſait qu'à s'aggrandir. Elles avaient plus de poids en orient, parce que les prélats n'y ayant jamais eu de puiſſance temporelle, cherchaient à ſe faire valoir par les guerres de plume. Il y a encore une autre cauſe de la paix théologique en occident, c'eſt l'ignorance qui au moins produiſit ce bien parmi les maux infinis dont elle était cauſe.

CHAPITRE TRENTE-DEUXIEME.

Etat de l'empire d'occident, à la fin du neuvième ſiecle.

L'EMPIRE d'occident ne ſubſiſta plus que de nom. *Arnould*, *Arnolfe* ou *Arnold*, bâtard de *Carloman*, ſe rendit
888. maître de l'Allemagne; mais l'Italie était partagée entre deux ſei-

Digitized by Google

gneurs, tous deux du sang de *Charlemagne* par les femmes : l'un était un duc de Spolette, nommé *Gui*; l'autre *Bérenger*, duc de Frioul : tous deux investis de ces duchés par *Charles le chauve*, tous deux prétendans à l'empire aussi bien qu'au royaume de France. *Arnould*, en qualité d'empereur, regardait aussi la France comme lui appartenant de droit : tandis que la France, détachée de l'empire, était partagée entre *Charles le simple* qui la perdait, & le roi *Eudes*, grand oncle de *Hugues Capet*, qui l'usurpait. C. II. XXXII.

Un *Boson*, roi d'Arles, disputait encore l'empire. Le pape *Formose*, évêque peu accrédité de la malheureuse Rome, ne pouvait que donner l'onction sacrée au plus fort. Il couronna ce *Gui de Spolette*. L'année d'après il couronna *Bérenger* vainqueur; & il fut forcé de sacrer enfin cet *Arnould* qui vint assiéger Rome & la prit d'assaut. Le serment équivoque, que reçut *Arnould*, des Romains, prouve que déja les papes prétendaient à la souveraineté de Rome. Tel était ce serment : « Je » jure par les saints mystères, que sauf mon honneur, ma loi » & ma fidélité à monseigneur *Formose* pape, je serai fidèle à » l'empereur *Arnould*. » 894.

Papes veulent régner à Rome.

Les papes étaient alors en quelque sorte semblables aux califes de Bagdat, qui révérés dans tous les états musulmans comme les chefs de la religion, n'avaient plus guères d'autre droit que celui de donner les investitures des royaumes à ceux qui les demandaient les armes à la main; mais il y avait entre ces califes & ces papes cette différence, que les califes étaient tombés du premier trône de la terre, & que les papes s'élevaient insensiblement.

Il n'y avait réellement plus d'empire, ni de droit ni de fait. Les Romains, qui s'étaient donnés à *Charlemagne* par acclamation, ne voulaient plus reconnaître des bâtards, des étrangers, à peine maîtres d'une partie de la Germanie.

Les Romains ne veulent plus d'empereur.

Le peuple Romain dans son abaissement, dans son mélange avec tant d'étrangers, conservait encore, comme aujourd'hui, cette fierté secrete que donne la grandeur passée. Il trouvait insupportable que des Bructères, des Cattes, des Marcomans, se fissent les successeurs des *Césars*, & que les rives du Mein & la forêt Hercinie fussent le centre de l'empire de *Titus* & de *Trajan*.

Digitized by Google

CH XXXII.

On frémissait à Rome d'indignation, & on riait en même temps de pitié, lorsqu'on apprenait qu'après la mort d'*Arnould*, son fils *Hiludovic*, que nous appellons *Louis*, avait été dés-
900. gné empereur des Romains à l'âge de trois ou quatre ans, dans un village barbare, nommé Fourkem, par quelques leuds & évêques Germains. Cet enfant ne fut jamais compté parmi les empereurs; mais on le regardait dans l'Allemagne comme celui qui devait succéder à *Charlemagne* & aux *Césars*. C'était en effet un étrange empire Romain que ce gouvernement qui n'avait alors ni les pays entre le Rhin & la Meuse, ni la France, ni la Bourgogne, ni l'Espagne, ni rien enfin dans l'Italie, & pas même une maison dans Rome qu'on pût dire appartenir à l'empereur.

Du temps de ce *Louis*, dernier prince Allemand du sang de *Charlemagne* par bâtardise, mort en 912, l'Allemagne fut ce qu'était la France, une contrée dévastée par les guerres civiles & étrangères, sous un prince élu en tumulte & mal obéi.

Tout est révolution dans les gouvernemens : c'en est une frappante que de voir une partie de ces Saxons sauvages, traités par *Charlemagne* comme les Ilotes par les Lacédémoniens, donner ou prendre au bout de cent douze ans cette même dignité, qui n'était plus dans la maison de leur vainqueur. *Othon*, duc de Saxe, après la mort de *Louis*, met, dit-on, par son crédit
912. la couronne d'Allemagne sur la tête de *Conrad* duc de Franconie; & après la mort de *Conrad*, le fils du duc *Othon* de
919. Saxe, *Henri l'oiseleur*, est élu. Tous ceux qui s'étaient faits princes héréditaires en Germanie, joints aux évêques, faisaient ces élections, & y appelaient alors les principaux citoyens des bourgades.

Digitized by Google

CHAPITRE TRENTE-TROISIEME.

Des fiefs & de l'empire.

LA force qui a tout fait dans ce monde, avait donné l'Italie, & les Gaules aux Romains. Les barbares usurpèrent leurs conquêtes. Le pere de *Charlemagne* usurpa les Gaules sur les rois Francs. Les gouverneurs sous la race de *Charlemagne* usurpèrent tout ce qu'ils purent. Les rois Lombards avaient déja établi des fiefs en Italie. Ce fut le modèle sur lequel se réglèrent les ducs & les comtes dès le temps de *Charles le chauve*. Peu-à-peu leurs gouvernemens devinrent des patrimoines. Les évêques de plusieurs grands siéges, déja puissans par leur dignité, n'avaient plus qu'un pas à faire pour être princes : & ce pas fut bientôt fait. De-là vient la puissance séculière des évêques de Mayence, de Cologne, de Trèves, de Vurtzbourg, & de tant d'autres en Allemagne & en France. Les archevêques de Reims, de Lyon, de Beauvais, de Langres, de Laon, s'attribuèrent les droits régaliens. Cette puissance des ecclésiastiques ne dura pas en France : mais en Allemagne elle est affermie pour long-temps. Enfin les moines eux-mêmes devinrent princes, les abbés de Fulde, de St. Gal, de Kempten, de Corbie, &c. étaient de petits rois dans les pays où quatre-vingts ans auparavant ils défrichaient de leurs mains quelques terres que des propriétaires charitables leur avaient données. Tous ces seigneurs, ducs, comtes, marquis, évêques, abbés, rendaient hommage au souverain. On a long-temps cherché l'origine de ce gouvernement féodal. Il est à croire qu'il n'en a point d'autres que l'ancienne coutume de toutes les nations, d'imposer un hommage & un tribut au plus faible. On sait qu'ensuite les empereurs Romains donnèrent des terres à perpétuité à de certaines conditions. On en trouve des exemples dans les vies d'*Alexandre Sévère* & de *Probus*. Les Lombards furent les premiers qui érigèrent des duchés rele-

CH. XXXIII.

Evêques & abbes princes.

Digitized by Google

CH. XXXIII.

vans en fief de leur royaume. Spolette & Bénévent furent ſous les rois Lombards des duchés héréditaires.

Avant *Charlemagne*, *Taſſillon* poſſédait le duché de Bavière à condition d'un hommage; & ce duché eût appartenu à ſes deſcendans, ſi *Charlemagne*, ayant vaincu ce prince, n'eût dépouillé le père & les enfans.

Bientôt point de villes libres en Allemagne, ainſi point de commerce, point de grandes richeſſes. Les villes au-delà du Rhin n'avaient pas même de murailles. Cet état, qui pouvait être ſi puiſſant, était devenu ſi faible par le nombre & la diviſion de ſes maîtres, que l'empereur *Conrad* fut obligé de promettre un tribut annuel aux Hongrois, Huns ou Pannoniens, ſi bien contenus par *Charlemagne*, & ſoumis depuis par les empereurs de la maiſon d'*Autriche*. Mais alors ils ſemblaient être ce qu'ils avaient été ſous *Attila*. Ils ravageaient l'Allemagne, les frontières de la France. Ils deſcendaient en Italie par le Tyrol, après avoir pillé la Bavière, & revenaient enſuite avec les dépouilles de tant de nations.

C'eſt au regne de *Henri l'oiſeleur* que ſe débrouilla un peu le chaos de l'Allemagne. Ses limites étaient alors le fleuve de l'Oder, la Bohême, la Moravie, la Hongrie, les rivages du Rhin, de l'Eſcaut, de la Moſelle, de la Meuſe, & vers le ſeptentrion la Poméranie & le Holſtein étaient ſes barrières.

Il faut que *Henri l'oiſeleur* fût un des rois des plus dignes de régner. Sous lui les ſeigneurs de l'Allemagne ſi diviſés, ſont
920 réunis. Le premier fruit de cette réunion eſt l'affranchiſſement du tribut qu'on payait aux Hongrois, & une grande victoire remportée ſur cette nation terrible. Il fit entourer de murailles la plûpart des villes d'Allemagne. Il inſtitua des milices. On lui attribua même l'invention de quelques jeux militaires qui donnaient quelques idées des tournois. Enfin l'Allemagne reſpirait, mais il ne paraît pas qu'elle prétendît être l'empire Romain. L'archevêque de Mayence avait ſacré *Henri l'oiſeleur*. Aucun légat du pape, aucun envoyé des Romains n'y avait aſſiſté. L'Allemagne ſembla pendant tout ce regne oublier l'Italie.

Il n'en fut pas ainſi ſous *Othon le grand*, que les princes Allemans, les évêques & les abbés élurent unanimement après la

Digitized by Google

la mort de *Henri* son pere. L'héritier reconnu d'un prince puissant, qui a fondé ou rétabli un état, est toujours plus puissant que son pere, s'il ne manque pas de courage; car il entre dans une carrière déja ouverte : il commence où son prédécesseur a fini. Ainsi *Alexandre* avait été plus loin que *Philippe* son pere, *Charlemagne* plus loin que *Pepin*, & *Othon le grand* passa de beaucoup *Henri l'oiseleur*. CH. XXXIII.

CHAPITRE TRENTE-QUATRIEME.

D'OTHON le grand, au dixième siecle.

OTHON qui rétablit une partie de l'empire de *Charlemagne*, étendit comme lui la religion chrétienne en Germanie par des victoires. Il força les Danois les armes à la main à payer tribut, & à recevoir le baptême qui leur avait été prêché un siecle auparavant, & qui était presqu'entièrement aboli. 948.

Ces Danois ou Normans qui avaient conquis la Neustrie & l'Angleterre, ravagé la France & l'Allemagne, reçurent des loix d'*Othon*. Il établit des évêques en Danemarck, qui furent alors soumis à l'archevêque de Hambourg métropolitain des églises barbares, fondées depuis peu dans le Holstein, dans la Suède, dans le Danemarck. Tout ce christianisme consistait à faire le signe de la croix. Il soumit la Bohême après une guerre opiniâtre. C'est depuis lui que la Bohême, & même le Danemarck, furent reputés provinces de l'empire; mais les Danois secouèrent bientôt le joug.

Othon s'était ainsi rendu l'homme le plus considérable de l'occident, & l'arbitre des princes. Son autorité était si grande, & l'état de la France si déplorable alors, que *Louis d'outremer* fils de *Charles le simple*, descendant de *Charlemagne*, était venu en 948 à un concile d'évêques que tenait *Othon* près de Mayence; ce roi de France dit ces propres mots rédigés dans les actes. « J'ai été reconnu roi, & sacré, par les suffrages de *L'empereur semble juger les rois.*

Digitized by Google

CH. XXXIV.

» tous les seigneurs, & de toute la nobleſſe de France. *Hugues* » toutefois m'a chaſſé, m'a pris frauduleuſement, & m'a retenu » priſonnier un an entier, & je n'ai pu obtenir ma liberté » qu'en lui laiſſant la ville de Laon qui reſtait ſeule à la reine » *Gerberge*, pour y tenir ſa cour avec mes ſerviteurs. Si on » prétend que j'aie commis quelque crime qui méritât un tel » traitement, je ſuis prêt à m'en purger au jugement d'un » concile, & ſuivant l'ordre du roi *Othon*, ou par le combat » ſingulier ».

Ce diſcours important prouve à la fois bien des choſes; les prétentions des empereurs de juger les rois, la puiſſance d'*Othon*, la faibleſſe de la France, la coutume des combats ſinguliers, & enfin l'uſage qui s'établiſſait de donner les couronnes, non par le droit du ſang, mais par les ſuffrages des ſeigneurs, uſage bientôt aboli en France.

Tel était le pouvoir d'*Othon le grand*, quand il fût invité à paſſer les Alpes par les Italiens mêmes, qui toujours factieux & faibles, ne pouvaient ni obéir à leurs compatriotes, ni être libres, ni ſe défendre à la fois contre les Sarraſins & les Hongrois, dont les incurſions infeſtaient encore leur pays.

L'Italie, qui dans ſes ruines étaient toujours la plus riche & la plus floriſſante contrée de l'occident, était déchirée ſans ceſſe par des tyrans. Mais Rome dans ces diviſions donnait encore le mouvement aux autres villes d'Italie. Qu'on ſonge à ce qu'était Paris dans le temps de la Fronde, & plus encore ſous *Charles l'inſenſé*, & à ce qu'était Londres ſous l'infortuné *Charles I*, ou dans les guerres civiles des *Yorck* & des *Lancaſtre*, on aura quelque idée de l'état de Rome au dixième ſiecle. La chaire pontificale était opprimée, déshonorée & ſanglante. L'élection des papes ſe faiſait d'une manière dont on n'a guères d'exemples, ni avant, ni après.

Digitized by Google

CHAPITRE TRENTE-CINQUIEME.

*De la papauté au dixième ſiecle, avant qu'*OTHON *le grand ſe rendit maître de Rome.*

CH. XXXV.

LES ſcandales & les troubles inteſtins qui affligèrent Rome & ſon égliſe au dixième ſiecle, & qui continuèrent long-temps après, n'étaient arrivés ni ſous les empereurs Grecs & Latins, ni ſous les rois Goths, ni ſous les rois Lombards, ni ſous *Charlemagne*. Ils ſont viſiblement la ſuite de l'anarchie; & cette anarchie eut ſa ſource dans ce que les papes avaient fait pour la prévenir, dans la politique qu'ils avaient eue d'appeler les Francs en Italie. S'ils avaient en effet poſſédé toutes les terres qu'on prétend que *Charlemagne* leur donna, ils auraient été plus grands ſouverains qu'ils ne le ſont aujourd'hui. L'ordre & la regle euſſent été dans les élections, & dans le gouvernement, comme on les y voit. Mais on leur diſputa tout ce qu'ils voulurent avoir : l'Italie fut toujours l'objet de l'ambition des étrangers : le ſort de Rome fut toujours incertain. Il ne faut jamais perdre de vue que le grand but des Romains était de rétablir l'ancienne république, que des tyrans s'élevaient dans l'Italie & dans Rome, que les élections des évêques ne furent preſque jamais libres, & que tout était abandonné aux factions.

Malheurs de Rome.

Le pape *Formoſe*, fils du prêtre *Léon*, étant évêque de Porto, avait été à la tête d'une faction contre *Jean VIII*, & deux fois excommunié par ce pape; mais ces excommunications, qui furent bientôt après ſi terribles aux têtes couronnées, le furent ſi peu pour *Formoſe*, qu'il ſe fit élire pape en 890.

Scandales de Rome.

Etienne VI ou *VII* auſſi fils de prêtre, ſucceſſeur de *Formoſe*, homme qui joignait l'eſprit du fanatiſme à celui de la faction, ayant toujours été l'ennemi de *Formoſe*, fit exhumer ſon corps qui était embaumé, & l'ayant revêtu des habits pontificaux, le fit comparaître dans un concile aſſemblé pour juger ſa mé-

Le pape Formoſe exhumé & condamné.

Digitized by Google

CH. XXXV. 897. moire. On donna au mort un avocat ; on lui fit son procès en forme ; le cadavre fut déclaré coupable d'avoir changé d'évêché, & d'avoir quitté celui de Porto pour celui de Rome ; & pour réparation de ce crime, on lui trancha la tête par la main du bourreau ; on lui coupa trois doigts ; & on le jetta dans le Tibre.

Le pape *Etienne VI* se rendit si odieux par cette farce aussi horrible que folle, que les amis de *Formose* ayant soulevé les citoyens, le chargèrent de fers, & l'étranglèrent en prison.

La faction ennemie de cet *Etienne* fit repêcher le corps de *Formose*, & le fit enterrer pontificalement une seconde fois.

Une prostituée gouverne Rome. 907. Cette querelle échauffait les esprits. *Sergius III* qui remplissait Rome de ses brigues pour se faire pape, fut exilé par son rival *Jean IX*, ami de *Formose* ; mais reconnu pape après la mort de *Jean IX*, il condamna *Formose* encore. Dans ces troubles, *Théodora* mere de *Marozie*, qu'elle maria depuis au marquis de Toscanelle, & d'une autre *Théodora*, toutes trois célèbres par leurs galanteries, avait à Rome la principale autorité. *Sergius* n'avait été élu que par les intrigues de *Théodora* la mere. Il eut, étant pape, un fils de *Marozie*, qu'il éleva publiquement dans son palais. Il ne paraît pas qu'il fut haï des Romains, qui naturellement voluptueux, suivaient ses exemples plus qu'ils ne les blâmaient.

Son amant est fait pape par elle. 912. Après sa mort, les deux sœurs *Marozie* & *Théodora* procurèrent la chaire de Rome à un de leurs favoris, nommé *Landon* ; mais ce *Landon* étant mort, la jeune *Théodora* fit élire pape son amant *Jean X*, évêque de Bologne, puis de Ravenne, & enfin de Rome. On ne lui reprocha point, comme à *Formose*, d'avoir changé d'évêché. Ces papes, condamnés par la postérité comme évêques peu religieux, n'étaient point d'indignes princes, il s'en faut beaucoup. Ce *Jean X*, que l'amour fit pape, était un homme de génie & de courage ; il fit ce que tous les papes ses prédécesseurs n'avaient pu faire ; il chassa les Sarrasins de cette partie de l'Italie, nommée le *Garillan*.

Pour réussir dans cette expédition, il eut l'adresse d'obtenir des troupes de l'empereur de Constantinople, quoique cet empereur eut à se plaindre autant des Romains rebelles que des Sarrasins. Il fit armer le comte de Capoue. Il obtint des

Digitized by Google

milices de Toscane, & marcha lui-même à la tête de cette armée, menant avec lui un jeune fils de *Marozie* & du marquis *Adelbert*. Ayant chassé les mahométans du voisinage de Rome, il voulait aussi délivrer l'Italie des Allemands & des autres étrangers. CH. XXXV.

L'Italie était envahie presqu'à la fois par les *Bérengers*, par un roi de Bourgogne, par un roi d'Arles. Il les empêcha tous de dominer dans Rome. Mais au bout de quelques années *Guido*, frère uterin de *Hugo* roi d'Arles, tyran de l'Italie, ayant épousé *Marozie*, toute-puissante à Rome, cette même *Marozie* conspira contre le pape si long-temps amant de sa sœur. Il fut surpris, mis aux fers, & étouffé entre deux matelas.

Marozie, maitresse de Rome, fit élire pape un nommé *Léon*, qu'elle fit mourir en prison au bout de quelques mois. Ensuite, ayant donné le siége de Rome à un homme obscur, qui ne vécut que deux ans, elle mit enfin sur la chaire pontificale *Jean XI* son propre fils, qu'elle avait eu de son adultère avec *Sergius III*. *Marozie fait pape son bâtard fils d'un autre pape.* 929. 931.

Jean XI n'avait que vingt-quatre ans quand sa mere le fit pape; elle ne lui conféra cette dignité qu'à condition qu'il s'en tiendrait uniquement aux fonctions d'évêque, & qu'il ne serait que le chapelain de sa mere.

On prétend que *Marozie* empoisonna alors son mari *Guido*, marquis de *Toscanelle*. Ce qui est vrai, c'est qu'elle épousa le frère de son mari, *Hugo*, roi de Lombardie, & le mit en possession de Rome, se flattant d'être avec lui impératrice; mais un fils du premier lit de *Marozie* se mit alors à la tête des Romains contre sa mere, chassa *Hugo* de Rome, renferma *Marozie* & le pape son fils dans le môle d'*Adrien*, qu'on appelle aujourd'hui le château St. Ange. On prétend que *Jean XI* y mourut empoisonné.

Un *Etienne VIII*, Allemand de naissance, élu en 939, fut par cette naissance seule si odieux aux Romains, que dans une sédition le peuple lui balafra le visage au point qu'il ne put jamais depuis paraître en public.

Quelque temps après un petit-fils de *Marozie*, nommé *Octavien Sporto*, fut élu pape à l'âge de dix-huit ans par le crédit 956.

Digitized by Google

CH. XXXV.

de sa famille. Il prit le nom de *Jean XII* en mémoire de *Jean XI* son oncle. C'est le premier pape qui ait changé son nom à son avénement au pontificat. Il n'était point dans les ordres que sa famille le fit pontife. Cet *Octavien Sporco* était patrice de Rome, & ayant la même dignité qu'avait eu *Charlemagne*, il réunissait par le siége pontifical les droits des deux puissances, & le pouvoir le plus légitime. Mais il était jeune, livré à la débauche, & n'était pas d'ailleurs un puissant prince.

On s'étonne que sous tant de papes si scandaleux & si peu puissans, l'église romaine ne perdit ni ses prérogatives, ni ses prétentions : mais alors presque toutes les autres églises étaient ainsi gouvernées. Le clergé d'Italie pouvait mépriser de tels papes, mais il respectait la papauté, d'autant plus qu'il y aspirait : enfin, dans l'opinion des hommes la place était sacrée, quand la personne était odieuse.

Jean XII appelle les Allemands en Italie ; c'est la source de tous les malheurs de ce pays.

Pendant que Rome & l'église étaient ainsi déchirées, *Bérenger* qu'on appelle *le jeune*, disputait l'Italie à *Hugues* d'Arles. Les Italiens, comme le dit *Luitprand* contemporain, voulaient toujours avoir deux maîtres pour n'en avoir réellement aucun : fausse & malheureuse politique, qui les faisait changer de tyrans & de malheurs. Tel était l'état déplorable de ce beau pays, lorsqu'*Othon le grand* y fut appelé par les plaintes de presque toutes les villes, & même par ce jeune pape *Jean XII*, réduit à faire venir les Allemands qu'il ne pouvait souffrir.

CHAPITRE TRENTE-SIXIEME.

*Suite de l'empire d'*OTHON*, & de l'état de l'Italie.*

961. 962. OTHON entra en Italie, & il s'y conduisit comme *Charlemagne*. Il vainquit *Bérenger*, qui en affectait la souveraineté. Il se fit sacrer & couronner empereur des Romains par les mains du pape, prit le nom de *César* & d'*Auguste*, & obligea

Digitized by Google

le pape à lui faire ſerment de fidélité ſur le tombeau, dans lequel on dit que repoſe le corps de *St. Pierre*. On dreſſa un inſtrument authentique de cet acte. Le clergé & la noblesſe Romaine ſe ſoumettent à ne jamais élire de pape qu'en préſence des commiſſaires de l'empereur. Dans cet acte, *Othon* confirme les donations de *Pepin*, de *Charlemagne*, de *Louis le débonnaire*, ſans ſpécifier quelles ſont ces donations ſi conteſtées; « ſauf en tout notre puiſſance, dit-il, & celle » de notre fils & de nos deſcendans ». Cet inſtrument, écrit en lettres d'or, ſouſcrit par ſept évêques d'Allemagne, cinq comtes, deux abbés & pluſieurs prélats Italiens, eſt gardé encore au château St. Ange, à ce que dit *Baronius*. La date eſt du 13 Février 962. CH. XXXVI.

Mais comment l'empereur *Othon* pouvait-il donner par cet acte, confirmatif de celui de *Charlemagne*, la ville même de Rome, que jamais *Charlemagne* ne donna? Comment pouvait-il faire préſent du duché de Bénévent qu'il ne poſſédait pas, & qui appartenait encore à ſes ducs? Comment aurait-il donné la Corſe & la Sicile que les Sarraſins occupaient? Ou *Othon* fut trompé, ou cet acte eſt faux, il en faut convenir.

On dit, & *Mezerai* le dit après d'autres, que *Lothaire* roi de France, & *Hugues Capet* depuis roi, aſſiſtèrent à ce couronnement. Les rois de France étaient en effet alors ſi faibles, qu'ils pouvaient ſervir d'ornement au ſacre d'un empereur; mais le nom de *Lothaire* & de *Hugues Capet* ne ſe trouve pas dans les ſignatures vraies ou fauſſes de cet acte.

Quoi qu'il en ſoit, l'imprudence de *Jean XII* d'avoir appelé les Allemands à Rome, fut la ſource de toutes les calamités dont Rome & l'Italie furent affligées pendant tant de ſiecles.

Le pape s'étant ainſi donné un maître, quand il ne voulait qu'un protecteur, lui fut bientôt infidèle. Il ſe ligua contre l'empereur avec *Bérenger* même, réfugié chez des mahométans qui venaient de ſe cantonner ſur les côtes de Provence. Il fit venir le fils de *Bérenger* à Rome, tandis qu'*Othon* était à Pavie. Il envoya chez les Hongrois, pour les ſolliciter à rentrer en Allemagne; mais il n'était pas aſſez puiſſant pour ſoutenir cette action hardie, & l'empereur l'était aſſez pour le punir.

Digitized by Google

C. H. XXXVI. *Othon dépose le pape qui l'avait appelé à son secours.*

Othon revint donc de Pavie à Rome, & s'étant assuré de la ville, il tint un concile, dans lequel il fit juridiquement le procès au pape. On assembla les seigneurs Allemands & Romains, quarante évêques, dix-sept cardinaux dans l'église de *St. Pierre*; & là en présence de tout le peuple, on accusa le St. Pere d'avoir joui de plusieurs femmes, & sur-tout d'une nommée *Etiennette*, concubine de son pere, qui était morte en couche. Les autres chefs d'accusation étaient, d'avoir fait évêque de Todi un enfant de dix ans, d'avoir vendu les ordinations & les bénéfices, d'avoir fait crever les yeux à son parrain, d'avoir châtré un cardinal, & ensuite de l'avoir fait mourir; enfin de ne pas croire en JESUS-CHRIST, & d'avoir invoqué le diable : deux choses qui semblent se contredire. On mêlait donc, comme il arrive presque toujours, de fausses accusations à de véritables; mais on ne parla point du tout de la seule raison pour laquelle le concile était assemblé. L'empereur craignait sans doute de réveiller cette révolte & cette conspiration dans laquelle les accusateurs mêmes du pape avaient trempé. Ce jeune pontife, qui avaient alors vingt-sept ans, parut déposé pour ses inceſtes & ses scandales, & le fut en effet, pour avoir voulu, ainsi que tous les Romains, détruire la puissance allemande dans Rome.

Othon ne put se rendre maître de sa personne; ou s'il le put, il fit une faute en le laissant libre. A peine avait-il fait élire le pape *Léon VIII* qui, si l'on en croit le discours d'*Adalbert* évêque d'Orléans, n'était ni ecclésiastique, ni même chrétien : à peine en avait-il reçu l'hommage, & avait-il quitté Rome, dont probablement il ne devait pas s'écarter, que *Jean XII* eut le courage de faire soulever les Romains : & opposant alors concile à concile, on déposa *Léon VIII*. On ordonna que *jamais l'inférieur ne pourrait ôter le rang à son supérieur.*

Vengeance du pape Jean XII.

Le pape, par cette décision, n'entendait pas seulement que jamais les évêques & les cardinaux ne pourraient déposer le pape; mais on désignait aussi l'empereur, que les évêques de Rome regardaient toujours comme un séculier, qui devait à l'église l'hommage & les serments qu'il exigeait d'elle. Le cardinal nommé *Jean*, qui avait écrit & lu les accusations contre le

Digitized by Google

le pape, eut la main droite coupée. On arracha la langue, on coupa le nez & deux doigts à celui qui avait servi de greffier au concile de déposition. CH. XXXVI.

Au reste, dans tous ces conciles, où présidaient la faction & la vengeance, on citait toujours l'évangile & les pères, on implorait les lumières du St. Esprit, on parlait en son nom, on faisait même des réglemens utiles ; & qui lirait ces actes sans connaître l'histoire, croirait lire les actes des saints. Si JESUS-CHRIST était alors revenu au monde, qu'aurait-il dit en voyant tant d'hypocrisie, & tant d'abominations dans son église ? *Hypocrisie commune.*

Tout cela se faisait presque sous les yeux de l'empereur ; & qui sait jusqu'où le courage & le ressentiment du jeune pontife, le soulévement des Romains en sa faveur, la haine des autres villes d'Italie contre les Allemands, eussent pû porter cette révolution ? Mais le pape *Jean XII* fut assassiné trois 964. mois après, entre les bras d'une femme mariée, par les mains du mari qui vengeait sa honte. Il mourut de ses blessures au bout de huit jours. On a écrit que ne croyant pas à la religion dont il était pontife, il ne voulut pas recevoir en mourant le viatique.

Ce pape ou plutôt ce patrice, avait tellement animé les Romains, qu'ils osèrent, même après sa mort, soutenir un siége, & ne se rendirent qu'à l'extrêmité. *Othon*, deux fois vainqueur de Rome, fut le maître de l'Italie comme de l'Allemagne.

Le pape *Léon*, créé par lui, le sénat, les principaux du peuple, le clergé de Rome, solemnellement assemblés dans St. Jean de Latran, confirmèrent à l'empereur le droit de se choisir un successeur au royaume d'Italie, d'établir le pape, & de donner l'investiture aux évêques. Après tant de traités & de sermens formés par la crainte, il fallait des empereurs qui demeurassent à Rome pour les faire observer.

A peine l'empereur *Othon* était retourné en Allemagne, que les Romains voulurent être libres. Ils mirent en prison leur nouveau pape créature de l'empereur, Le préfet de Rome, les tribuns, le sénat voulurent faire revivre les anciennes lois ; mais ce qui dans un temps est une entreprise de héros,

Digitized by Google

devient dans d'autres une révolte de séditieux. *Othon* revolé
CH. XXXVI. en Italie, fait pendre une partie du sénat : & le préfet de Rome, qui avait voulu être un *Brutus*, fut fouetté dans les
966. carrefours, promené nud sur un âne, & jetté dans un cachot, où il mourut de faim.

CHAPITRE TRENTE-SEPTIEME.

Des empereurs OTHON *II & III, & de Rome.*

TEL fut à-peu-près l'état de Rome sous *Othon le grand*, *Othon II & Othon III.* Les Allemans tenaient les Romains subjugués, & les Romains brisaient leurs fers dès qu'ils le pouvaient.

Un pape élu par l'ordre de l'empereur, ou nommé par lui, devenait l'objet de l'exécration des Romains. L'idée de rétablir la république, vivait toujours dans leurs cœurs, mais cette noble ambition ne produisait que des misères humiliantes & affreuses.

Crimes & malheurs dans Rome. *Othon II* marche à Rome comme son père. Quel gouvernement ! quel empire ! & quel pontificat ! Un consul nommé *Crescentius*, fils du pape *Jean X*, & de la fameuse *Marozie*, prenant avec ce titre de consul la haine de la royauté, souleva Rome contre *Othon II.* Il fit mourir en prison *Benoit VI*, créature de l'empereur ; & l'autorité d'*Othon*, quoiqu'éloigné, ayant dans ces troubles donné avant son arrivée la chaire romaine au chancelier de l'empire en Italie, qui fut pape sous le nom de *Jean XIV*, ce malheureux pape fut une nouvelle victime que le parti Romain immola. Le pape *Boniface VII* créature du consul *Crescentius*, déja souillé du sang de *Benoit VI*, fit encore périr *Jean XIV.* Les temps de *Caligula*, de *Néron*, de *Vitellius*, ne produisirent ni des infortunes plus déplorables, ni de plus grandes barbaries ; mais les attentats & les malheurs de ces papes sont obscurs comme eux. Ces tragédies sanglantes se jouaient sur le théâtre de

Digitized by Google

Rome, mais petit & ruiné ; & celles des *Céſars* avaient pour théâtre le monde connu. CH. XXXVII.

Cependant, *Othon II* arrive à Rome en 981. Les papes autrefois avaient fait venir les Francs en Italie, & s'étaient ſouſtraits à l'autorité des empereurs d'orient. Que font-ils maintenant ? Ils eſſayent de retourner en apparence à leurs anciens maîtres ; & ayant imprudemment appelé les empereurs Saxons, ils veulent les chaſſer. Ce même *Boniface VII* était allé à Conſtantinople preſſer les empereurs *Baſile* & *Conſtantin* de venir rétablir le trône des *Céſars*. Rome ne ſavait ni ce qu'elle était, ni à qui elle était. Le conſul *Creſcentius* & le ſénat voulaient rétablir la république. Le pape ne voulait en effet ni république ni maître. *Othon II* voulait régner. Il entre donc dans Rome ; il y invite à dîner les principaux ſénateurs, & les partiſans du conſul : & ſi l'on en croit *Geofroy* de Viterbe, il les fait tous égorger au milieu d'un repas. Voilà le pape délivré par ſon ennemi des ſénateurs républicains. Mais il faut ſe délivrer de ce tyran. Ce n'eſt pas aſſez des troupes de l'empereur d'orient, qui viennent dans la Pouille, le pape y joint les Sarraſins. Si le maſſacre des ſénateurs dans ce repas ſanglant rapporté par *Geofroy* eſt véritable, il valait mieux ſans doute avoir les mahométans pour protecteurs, que ce Saxon ſanguinaire pour maître. Il eſt vaincu par les Grecs ; il l'eſt par les muſulmans ; il tombe captif entre leurs mains, mais il leur échape ; & profitant de la diviſion de ſes ennemis, il rentre encore dans Rome, où il meurt en 983.

Barbarie d'Othon II.

Après ſa mort le conſul *Creſcentius* maintint quelque temps l'ombre de la république Romaine. Il chaſſa du ſiége pontifical *Grégoire V* neveu de l'empereur *Othon III.* Mais enfin Rome fut encore aſſiégée & priſe. *Creſcentius*, attiré hors du château St. Ange ſur l'eſpérance d'un accommodement & ſur la foi des ſermens de l'empereur, eut la tête tranchée. Son corps fut pendu par les pieds : & le nouveau pape, élu par les Romains ſous le nom de *Jean XV*, eut les yeux crevés & le nez coupé. On le jetta en cet état du haut du château St. Ange dans la place.

Son neveu pape ; autre pape chaſſé & maltraité.

Les Romains renouvellèrent alors à *Othon III* les ſermens faits à *Othon I* & à *Charlemagne* ; & il aſſigna aux papes les

Digitized by Google

terres de la marche d'Ancône pour soutenir leur dignité.

CH. XXXVII.

Romains toujours opposés aux empereurs.

Après les trois *Othons*, ce combat de la nomination allemande & de la liberté italique resta long-temps dans les mêmes termes. Sous les empereurs *Henri II de Bavière*, & *Conrad II le salique*, dès qu'un empereur était occupé en Allemagne, il s'élevait un parti en Italie. *Henri II* y vint, comme les *Othons*, dissiper des factions, confirmer aux papes les donations des empereurs, & recevoir les mêmes hommages. Cependant la papauté était à l'encan, ainsi que presque tous les autres évêchés.

Benoît VIII, *Jean XIX*, l'achetèrent publiquement l'un après l'autre : ils étaient frères de la maison des marquis de *Toscanelle*, toujours puissante à Rome depuis le temps des *Marozie* & des *Théodora*.

1034. Après leur mort, pour perpétuer le pontificat dans leur maison, on acheta encore les suffrages pour un enfant de douze ans. C'était *Benoît IX* qui eut l'évêché de Rome de la même manière qu'on voit encore aujourd'hui tant de familles acheter, mais en secret, des bénéfices pour des enfans.

Triumvirat de papes.

Ce désordre n'eut point de bornes. On vit sous le pontificat de ce *Benoit IX* deux autres papes élus à prix d'argent, & trois papes dans Rome s'excommunier réciproquement ; mais par une conciliation heureuse, qui étouffa une guerre civile, ces trois papes s'accordèrent à partager les revenus de l'église, & à vivre en paix chacun avec sa maîtresse.

Ce triumvirat pacifique & singulier ne dura qu'autant qu'ils eurent de l'argent ; & enfin, quand ils n'en eurent plus, chacun vendit sa part de la papauté au diacre *Gratien*, homme de qualité, fort riche. Mais comme le jeune *Benoit IX* avait été élu long-temps avant les deux autres, on lui laissa par un accord solemnel la jouissance du tribut que l'Angleterre payait alors à Rome, qu'on appelait le *denier de St. Pierre*, à quoi un roi Danois d'Angleterre, nommé *Etelvolfe*, *Edelvolf*, ou *Ethelulfe*, s'était soumis en 852.

Ce *Gratien* qui prit le nom de *Grégoire VI*, jouissait paisiblement du pontificat, lorsque l'empereur *Henri III* fils de *Conrad II le salique*, vint à Rome.

Jamais empereur n'y exerça plus d'autorité. Il exila *Grégoire*

Digitized by Google

VI, & nomma pape *Suidger* son chancelier, évêque de Bamberg, sans qu'on osât murmurer. CH. XXXVII.

Après la mort de cet allemand, qui parmi les papes est appelé *Clément II*, l'empereur, qui était en Allemagne, y créa pape un Bavarois nommé *Popon* : c'est *Damaze II* qui avec le brevet de l'empereur alla se faire reconnaître à Rome. Il fut introniſé malgré ce *Benoit IX* qui voulait encore rentrer dans la chaire pontificale après l'avoir vendue. 1048.

Ce Bavarois étant mort vingt-trois jours après son introniſation, l'empereur donna la papauté à son cousin *Brunon* de la maison de *Lorraine*, qu'il transféra de l'évêché de Toul à celui de Rome par une autorité absolue. Si cette autorité des empereurs avait duré, les papes n'eussent été que leurs chapelains, & l'Italie eût été esclave.

Ce pontife prit le nom de *Léon IX* ; on l'a mis au rang des saints. Nous le verrons à la tête d'une armée combattre les princes Normands fondateurs du royaume de Naples, & tomber captif entre leurs mains.

Il y aurait eu des empereurs, s'ils avaient demeuré à Rome.

Si les empereurs eussent pû demeurer à Rome, on voit par la faibleſſe des Romains, par les diviſions de l'Italie, & par la puiſſance de l'Allemagne, qu'ils eussent été toujours les souverains des papes, & qu'en effet il y aurait eu un empire Romain. Mais ces rois électifs d'Allemagne ne pouvaient se fixer à Rome loin des princes Allemands trop redoutables à leurs maîtres. Les voiſins étaient toujours prêts d'envahir les frontières. Il fallait combattre tantôt les Danois, tantôt les Polonais & les Hongrois. C'est ce contrepoids qui sauva quelque temps l'Italie d'un joug contre lequel elle se serait en vain débattue.

La cour de Conſtantinople mépriſe la cour romaine.

Jamais Rome & l'égliſe latine ne furent plus mépriſées à Conſtantinople que dans ces temps malheureux. *Luitprand* l'ambaſſadeur d'*Othon I* auprès de l'empereur *Nicéphore Phocas*, nous apprend que les habitans de Rome n'étaient point appelés Romains, mais Lombards, dans la ville impériale. Les évêques de Rome n'y étaient regardés que comme des brigands ſchiſmatiques. Le ſejour de *St. Pierre* à Rome était conſidéré comme une fable abſurde fondée uniquement sur ce que *St. Pierre* avait dit dans une de ses épitres, qu'il était à Babylone,

Digitized by Google

CH. XXXVII.

& qu'on s'était aviſé de prétendre que Babylone ſignifiait Rome : on ne faiſait guères plus de cas à Conſtantinople des empereurs Saxons, qu'on traitait de barbares.

Cependant la cour de Conſtantinople ne valait pas mieux que celle des empereurs Germanique. Mais il y avait dans l'empire Grec plus de commerce, d'induſtrie, de richeſſes, que dans l'empire Latin : tout était déchû dans l'Europe occidentale, depuis les temps brillans de *Charlemagne*. La férocité & la débauche, l'anarchie & la pauvreté étaient dans tous les états. Jamais l'ignorance ne fut plus univerſelle. Il ne ſe faiſait pourtant pas plus de miracles que dans d'autres temps ; il y en a eu dans chaque ſiecle, & ce n'eſt guères que depuis l'établiſſement des académies des ſciences dans l'Europe, qu'on ne voit plus de miracles chez les nations éclairées ; & que ſi l'on en voit, la ſaine phyſique les réduit bientôt à leur valeur.

CHAPITRE TRENTE-HUITIEME.

De la France, vers le temps de HUGUES CAPET.

PENDANT que l'Allemagne commençait à prendre ainſi une nouvelle forme d'adminiſtration, & que Rome & l'Italie n'en avaient aucune, la France devenait, comme l'Allemagne, un gouvernement entiérement féodal.

Ce royaume s'étendait des environs de l'Eſcaut & de la Meuſe juſqu'à la mer Britannique & des Pyrénées au Rhône. C'était alors ſes bornes ; car quoique tant d'hiſtoriens prétendent que ce grand fief de la France allait par-delà les Pyrénées juſqu'à l'Ebre, il ne paraît point du tout que les Eſpagnols de ces provinces entre l'Ebre & les Pyrénées fuſſent ſoumis au faible gouvernement de France en combattant contre les mahométans.

Anarchie féodale en France.

La France, dans laquelle ni la Provence ni le Dauphiné n'étaient compris, était un aſſez grand royaume ; mais il s'en fallait beaucoup que le roi de France fût un grand ſouverain.

Digitized by Google

Louis, le dernier des descendans de *Charlemagne*, n'avait plus pour tout domaine que les villes de Laon & de Soissons, & qnelques terres qn'on lui contestait. L'hommage rendu par la Normandie ne servait qu'à donner au roi un vassal qui aurait pû soudoyer son maître. Chaque province avait ou ses comtes ou ses ducs héréditaires; celui qui n'avait pû se saisir que de deux ou trois bourgades, rendait hommage aux usurpateurs d'une province; & qui n'avait qu'un château, relevait de celui qui avait usurpé une ville. De tout cela s'était fait cet assemblage monstrueux de membres qui ne formaient point un corps. CH. XXXVIII.

Le temps & la nécessité établirent que les seigneurs des grands fiefs marcheraient avec des troupes au secours du roi. Tel seigneur devait quarante jours de service, tel autre vingt-cinq. Les arrière-vassaux marchaient aux ordres de leurs seigneurs immédiats. Mais si tous ces seigneurs particuliers servaient l'état quelques jours, ils se faisaient la guerre entre eux presque toute l'année. En vain les conciles, qui dans ces temps de crimes ordonnèrent souvent des choses justes, avaient réglé qu'on ne se battrait point depuis le jeudi jusqu'au point du jour du lundi, & dans les temps de Pâques & dans d'autres solemnités, ces réglemens n'étant point appuyés d'une justice coërcitive, étaient sans vigueur. Chaque château était la capitale d'un petit état de brigands; chaque monastère était en armes: leurs avocats, qu'on appelait avoyers, institués dans les premiers temps pour présenter leurs requêtes au prince & ménager leurs affaires, étaient les généraux de leurs troupes: les moissons étaient ou brûlées, ou coupées avant le temps, ou défendues l'épée à la main; les villes presque réduites en solitude, & les campagnes dépeuplées par de longues famines.

Il semble que ce royaume, sans chef, sans police, sans ordre, dût être la proie de l'étranger; mais une anarchie presque semblable dans tous les royaumes, fit sa sûreté; & quand sous les *Othons* l'Allemagne fut plus à craindre, les guerres intestines l'occupèrent.

C'est de ces temps barbares que nous tenons l'usage de rendre hommage pour une maison & pour un bourg au seigneur d'un autre village. Un praticien, un marchand qui se trouve *Coutumes féodales.*

Digitized by Google

CH. XXXVIII.

poſſeſſeur d'un ancien fief, reçoit & fait hommage d'un autre bourgeois ou d'un pair du royaume qui aura acheté un arrière-fief dans ſa cenſive. Les lois de fiefs ne ſubſiſtent plus; mais ces vieilles coutumes de mouvances, d'hommages, de redevances ſubſiſtent encore : dans la plupart des tribunaux on admet cette maxime, *Nulle terre ſans ſeigneur :* comme ſi ce n'était pas aſſez d'appartenir à la patrie.

Armées. Quand la France, l'Italie & l'Allemagne furent ainſi partagées ſous un nombre innombrable de petits tyrans, les armées, dont la principale force avait été l'infanterie ſous *Charlemagne*, ainſi que ſous les Romains, ne furent plus que de la cavalerie. On ne connut plus que les gens d'armes; les gens de pied n'avaient pas ce nom, parce qu'en comparaiſon des hommes de cheval ils n'étaient point armés.

Les moindres poſſeſſeurs de châtellenies ne ſe mettaient en campagne qu'avec le plus de chevaux qu'ils pouvaient; & le faſte conſiſtait alors à mener avec ſoi des écuyers, qu'on appela *vaſlets*, du mot *vaſſalet*, petit vaſſal. L'honneur étant donc mis à ne combattre qu'à cheval, on prit l'habitude de porter une armure complette de fer, qui eût accablé un homme à pied de ſon poids. Les braſſars, les cuiſſars furent une partie de l'habillement. On prétend que *Charlemagne* en avait eu; mais ce fut vers l'an 1000 que l'uſage en fut commun.

Quiconque était riche, devint preſqu'invulnérable à la guerre; & c'était alors qu'on ſe ſervit plus que jamais de maſſues, pour aſſommer ces chevaliers que les pointes ne pouvaient percer. Le plus grand commerce alors fut en cuiraſſes, en boucliers, en caſques ornés de plumes.

Les payſans qu'on traînait à la guerre, ſeuls expoſés & mépriſés, ſervaient de pionniers plutôt que de combattans. Les chevaux, plus eſtimés qu'eux, furent bardés de fer, leur tête fut armée de chamfreins.

Lois. On ne connut guère alors de lois que celles que les plus puiſſans firent pour le ſervice des fiefs. Tous les autres objets de la juſtice diſtributive furent abandonnés au caprice des maîtres-d'hôtel, prévôts, baillis, nommés par les poſſeſſeurs des terres.

Les ſénats de ces villes, qui ſous *Charlemagne* & ſous les Romains

Digitized by Google

Romains avaient joui du gouvernemens municipal, furent abolis presque par-tout. Le mot de *Senior*, *Seigneur*, affecté long-temps à ces principaux du sénat des villes, ne fut plus donné qu'aux posſeſſeurs des fiefs. CH. XXXVIII.

Le terme de pair commençait alors à s'introduire dans la langue gallo-tudeſque, qu'on parlait en France. On ſait qu'il venait du mot latin *par*, qui ſignifie *égal* ou *confrère*. On ne s'en était ſervi que dans ce ſens ſous la première & la ſeconde race des rois de France. Les enfans de *Louis le débonnaire* s'appellèrent *Pares* dans une de leurs entrevues, l'an 851, & long-temps auparavant *Dagobert* donne le nom de *Pairs* à des moines. *Godegrand*, évêque de Metz, du temps de *Charlemagne*, appelle *Pairs* des évêques & des abbés, ainſi que le marque le ſavant *Du Cange*. Les vaſſaux d'un même ſeigneur s'accoutumèrent donc à s'appeler *Pairs*. *Pairs.*

Alfred le grand avait établi en Angleterre les jurés : c'était des pairs dans chaque profeſſion. Un homme dans une cauſe criminelle choiſiſſait douze hommes de ſa profeſſion pour être juges. Quelques vaſſaux en France en uſèrent ainſi ; mais le nombre des pairs n'était pas pour cela déterminé à douze. Il y en avait dans chaque fief autant que de barons, qui relevaient du même ſeigneur, & qui étaient pairs entre eux, mais non pairs de leur ſeigneur féodal.

Les princes qui rendaient un hommage immédiat à la couronne, tels que les ducs de Guyenne, de Normandie, de Bourgogne, les comtes de Flandres, de Toulouſe, étaient donc en effet des pairs de France.

Hugues Capet n'était pas le moins puiſſant. Il poſſédait depuis long-temps le duché de France, qui s'étendait juſqu'en Touraine. Il était comte de Paris. De vaſtes domaines en Picardie & en Champagne lui donnaient encore une grande autorité dans ces provinces. Son frère avait ce qui compoſe aujourd'hui le duché de Bourgogne. Son grand-pere *Robert* & ſon grand-oncle *Eudes* ou *Odon*, avaient tous deux porté la couronne du temps de *Charles le ſimple*. *Hugues* ſon pere, ſurnommé l'abbé, à cauſe des abbayes de *St. Denys*, de *St. Martin de Tours*, de *St. Germain-des-Prés*, & de tant d'autres qu'il poſſédait, avait ébranlé & gouverné la France. Ainſi l'on peut dire que depuis *Hugues Capet.*

Digitized by Google

CH. XXXVIII.

l'année 910 où le roi *Eudes* commença son regne, sa maison a gouverné presque sans interruption : & que si on excepte *Hugues* l'abbé, qui ne voulut pas prendre la couronne royale, elle forme une suite de souverains de plus de huit cent cinquante ans : filiation unique parmi les rois.

987.

Hugues Capet s'empare du royaume à force ouverte.

On sait comment *Hugues Capet*, duc de France, comte de Paris, enleva la couronne au duc *Charles* oncle du dernier roi *Louis V.* Si les suffrages eussent été libres, le sang de *Charlemagne* respecté, & le droit de succession aussi sacré qu'aujourd'hui, *Charles* aurait été roi de France. Ce ne fut point un parlement de la nation qui le priva du droit de ses ancêtres ; comme l'ont dit tant d'historiens, ce fut ce qui fait & défait les rois, la force aidée de la prudence.

Tandis que *Louis* ce dernier roi du sang *Carlovingien*, était prêt à finir, à l'âge de vingt-trois ans, sa vie obscure par une maladie de langueur, *Hugues Capet* assemblait déja ses forces ; & loin de recourir à l'autorité d'un parlement, il sut dissiper avec ses troupes un parlement qui se tenait à Compiégne pour assurer la succession à *Charles*. La lettre de *Gerbert* depuis archevêque de Reims & pape sous le nom de *Sylvestre II*, déterrée par *Ducheſne*, en est un témoignage authentique.

Charles duc de Brabant & de Hainaut, états qui composaient la basse Lorraine, succomba sous un rival plus puissant & plus heureux que lui ; trahi par l'évêque de *Laon*, surpris & livré à *Hugues Capet*, il mourut captif dans la tour d'Orléans ; & deux enfans mâles qui ne purent le venger, mais dont l'un eut cette basse Lorraine, furent les derniers princes de la postérité masculine de *Charlemagne*. *Hugues Capet*, devenu roi de ces pairs n'en eut pas un plus grand domaine.

Digitized by Google

CHAPITRE TRENTE-NEUVIEME.

Etat de la France aux dixième & onzième siecles. Excommunication du roi ROBERT.

CH. XXXIX.

LA France démembrée, languit dans des malheurs obscurs depuis *Charles le gros* jusqu'à *Philippe I* arrière-petit-fils de *Hugues Capet*, près de deux cent cinquante années. Nous verrons si les croisades, qui signalèrent le regne de *Philippe I* à la fin du onzième siecle, rendirent la France plus florissante. Mais dans l'espace de temps dont je parle, tout ne fut que confusion, tyrannie, barbarie & pauvreté. Chaque seigneur un peu considérable, faisait battre monnoie, mais c'était à qui l'altérerait. Les belles manufactures étaient en Grèce & en Italie. Les Français ne pouvaient les imiter dans les villes sans priviléges, & dans un pays sans union.

De tous les événemens de ce temps, le plus digne de l'attention d'un citoyen, est l'excommunication du roi *Robert*. Il avait épousé *Berthe* sa cousine au quatrième degré; mariage en soi légitime, & de plus nécessaire au bien de l'état. Nous avons vu de nos jours des particuliers épouser leurs niéces, & acheter au prix ordinaire les dispenses à Rome, comme si Rome avait des droits sur des mariages qui se font à Paris. Le roi de France n'éprouva pas autant d'indulgence. L'église romaine, dans l'avilissement & les scandales où elle était plongée, osa imposer au roi une pénitence de sept ans, lui ordonna de quitter sa femme, l'excommunia en cas de refus. Le pape interdit tous les évêques qui avaient assisté à ce mariage, & leur ordonna de venir à Rome lui demander pardon. Tant d'audace paraît incroyable; mais l'ignorante superstition de ces temps peut l'avoir soufferte, & la politique peut l'avoir causée. *Grégoire V* qui fulmina cette excommunication, était Allemand, & gouverné par *Gerbert*, ci-devant archevêque de Reims, ennemi de la maison de France. L'empereur *Othon III* peu ami de *Robert*, assista lui-même au concile où l'excommunication fut prononcée. 999.

Digitized by Google

CH. XXXIX.

Tout cela fait croire que la raiſon d'état eut autant de part à cet attentat que le fanatiſme.

Superſtition horrible, mais non prouvée.

Les hiſtoriens diſent que cette excommunication fit en France tant d'effet, que tous les courtiſans du roi & ſes propres domeſtiques l'abandonnèrent, & qu'il ne lui reſta que deux ſerviteurs, qui jettaient au feu le reſte de ſes repas, ayant horreur de ce qu'avait touché un excommunié. Quelque dégradée que fut alors la raiſon humaine, il n'y a pas d'apparence que l'abſurdité put aller ſi loin. Le premier auteur qui rapporte cet excès de l'abrutiſſement de la cour de France, eſt le cardinal *Pierre Damien*, qui n'écrivit que ſoixante-cinq ans après. Il rapporte qu'en punition de cet inceſte prétendu, la reine accoucha d'un monſtre; mais il n'y eut rien de monſtrueux dans toute cette affaire, que l'audace du pape, & la faibleſſe du roi qui ſe ſépara de ſa femme.

Les excommunications, les interdits ſont des foudres qui n'embraſent un état que quand ils trouvent des matières combuſtibles. Il n'y en avait point alors; mais peut-être *Robert* craignit-il qu'il ne s'en formât.

Autres ſuperſtitions.

La condeſcendance du roi *Robert* enhardit tellement les papes, que ſon petit-fils *Philippe I* fut excommunié comme lui. D'abord le fameux *Grégoire VII* le menaça de le dépoſer en 1075 s'il ne ſe juſtifiait de l'accuſation de ſimonie devant ſes nonces. Un autre pape l'excommunia en effet. *Philippe* s'était dégoûté de ſa femme, & était amoureux de *Bertrade*, épouſe du comte d'*Anjou*. Il ſe ſervit du miniſtère des lois pour caſſer ſon mariage, ſous prétexte de parenté: & *Bertrade* ſa maitreſſe fit caſſer le ſien avec le comte d'*Anjou*, ſous le même prétexte.

Le roi & ſa maitreſſe furent enſuite mariés ſolemnellement par les mains d'un évêque de Bayeux. Ils étaient condamnables; mais ils avaient au moins rendu ce reſpect aux lois, de ſe ſervir d'elles pour couvrir leurs fautes. Quoi qu'il en ſoit, un pape avait excommunié *Robert*, pour avoir épouſé ſa parente, & un autre pape excommunia *Philippe* pour avoir quitté ſa parente. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt qu'*Urbain II* qui prononça cette ſentence, la prononça dans les propres états du roi, à Clermont en Auvergne, où il venait

Digitized by Google

CH. XXXIX.

chercher un aſyle, & dans ce même concile où nous verrons qu'il prêcha la croiſade.

Cependant, il ne paraît point que *Philippe* excommunié ait été en horreur à ſes ſujets; c'eſt une raiſon de plus pour douter de cet abandon général où l'on dit que le roi *Robert* avait été réduit.

Une Ruſſe épouſe du roi Henri I.

Ce qu'il y eut d'aſſez remarquable, c'eſt le mariage du roi *Henri* pere de *Philippe*, avec une princeſſe de Ruſſie, fille d'un duc nommé *Jaraslau*. On ne ſait ſi cette Ruſſie était la Ruſſie noire, la blanche, ou la rouge. Cette princeſſe était-elle née idolâtre, ou chrétienne, ou grecque? Changea-t-elle de religion pour épouſer un roi de France? Comment dans un temps où la communication entre les états de l'Europe était ſi rare, un roi de France eut-il connaiſſance d'une princeſſe du pays des anciens Scythes? Qui propoſa cet étrange mariage? L'hiſtoire de ces temps obſcurs ne ſatisfait à aucune de ces queſtions.

Il eſt à croire que le roi des Français *Henri I* rechercha cette alliance, afin de ne pas s'expoſer à des querelles eccléſiaſtiques. De toutes les ſuperſtitions de ces temps-là, ce n'était pas la moins nuiſible au bien des états, que celle de ne pouvoir épouſer ſa parente au ſeptième degré. Preſque tous les ſouverains de l'Europe étaient parens de *Henri*. Quoi qu'il en ſoit, *Anne* fille d'un *Jaraslau*, duc inconnu d'une Ruſſie ignorée, fut reine de France; & il eſt à remarquer qu'après la mort de ſon mari, elle n'eut point la régence, & n'y prétendit point. Les lois changent ſelon les temps. Ce fut le comte de Flandre, un des vaſſaux du royaume, qui en fut régent. La reine veuve ſe remaria à un comte de *Crépi*. Tout cela ſerait ſingulier aujourd'hui, & ne le fut point alors.

En général, ſi on compare ces ſiecles au nôtre, ils paraiſſent l'enfance du genre humain, dans tout ce qui regarde le gouvernement, la religion, le commerce, les arts, les droits des citoyens.

C'eſt ſur-tout un ſpectacle étrange que l'aviliſſement, le ſcandale de Rome, & ſa puiſſance d'opinion ſubſiſtant dans les eſprits au milieu de ſon abaiſſement, cette foule de papes créés par les empereurs, l'eſclavage de ces pontifes, leur

Digitized by Google

CH. XXXIX.

pouvoir immense dès qu'ils sont maîtres, & l'excessif abus de ce pouvoir. *Sylvestre II*, *Gerbert*, ce savant du dixième siecle, qui passa pour un magicien, parce qu'un Arabe lui avait enseigné l'arithmétique, & quelques élémens de géométrie, ce précepteur d'*Othon III* chassé de son archevêché de Reims du temps du roi *Robert*, nommé pape par l'empereur *Othon III*, conserve encore la réputation d'un homme éclairé, & d'un pape sage. Cependant, voici ce que rapporte la chronique d'*Adémar*, *Chabanois*, son contemporain & son admirateur.

Un seigneur de France *Guy*, vicomte de Limoges, dispute quelques droits de l'abbaye de Brantôme à un *Grimoad* évêque d'Angoulême; l'évêque l'excommunie; le vicomte fait mettre l'évêque en prison. Ces violences réciproques étaient très-communes dans toute l'Europe, où la violence tenait lieu de loi.

Etrange jugement de Rome contre un seigneur Français.

Le respect pour Rome était alors si grand dans cette anarchie universelle, que l'évêque sorti de sa prison, & le vicomte de Limoges allèrent tous deux de France à Rome plaider leur cause devant le pape *Sylvestre II* en plein consistoire. Le croira-t-on? Ce seigneur fut condamné à être tiré à quatre chevaux; & la sentence eût été exécutée, s'il ne se fut évadé. L'excès commis par ce seigneur, en faisant emprisonner un évêque qui n'était pas son sujet, ses remords, sa soumission pour Rome, la sentence aussi barbare qu'absurde du consistoire, peignent parfaitement le caractère de ces temps agrestes.

Au reste, le roi des Français *Henri I* fils de *Robert*, ni *Philippe I* fils de *Henri*, ne furent connus par aucun événement mémorable; mais de leur temps, leurs vassaux & arrière-vassaux conquirent des royaumes.

Nous allons voir comment quelques aventuriers de la province de Normandie, sans biens, sans terres, & presque sans soldats, fondèrent la monarchie des deux Siciles, qui depuis fut un si grand sujet de discorde entre les empereurs de la dynastie de Suabe & les papes, entre les maisons d'Anjou & d'Arragon, entre celles d'Autriche & de France.

Digitized by Google

CHAPITRE QUARANTIEME.

Conquête de Naples & Sicile par des gentilshommes Normans.

CH. XL.

QUAND *Charlemagne* prit le nom d'empereur, ce nom ne lui donna que ce que ses armes pouvaient lui assurer. Il se prétendait dominateur suprême du duché de Bénévent, qui composait alors une grande partie des états connus aujourd'hui sous le nom de royaume de Naples. Les ducs de Bénévent, plus heureux que les rois Lombards, lui résistèrent ainsi qu'à ses successeurs. La Pouille, la Calabre, la Sicile furent en proie aux incursions des Arabes. Les empereurs Grecs & Latins se disputaient en vain la souveraineté de ces pays. Plusieurs seigneurs particuliers en partageaient les dépouilles avec les Sarrasins. Les peuples ne savaient à qui ils appartenaient, ni s'ils étaient de la communion romaine, ou de la grecque, ou mahométans. L'empereur *Othon I* exerça son autorité dans ces pays en qualité du plus fort. Il érigea Capoue en principauté. *Othon II* moins heureux, fut battu par les Grecs, & par les Arabes réunis contre lui. Les empereurs d'orient restèrent alors en possession de la Pouille & de la Calabre qu'ils gouvernaient par un Catapan. Des seigneurs avaient usurpé Salerne. Ceux qui possédaient Bénévent & Capoue, envahissaient ce qu'ils pouvaient des terres du Catapan; & le Catapan les dépouillait à son tour. Naples & Cayette étaient de petites républiques comme Sienne & Luques : l'esprit de l'ancienne Grèce semblait s'être réfugié dans ces deux petits territoires. Il y avait de la grandeur à vouloir être libres, tandis que tous les peuples d'alentour étaient des esclaves qui changeaient de maîtres. Les mahométans cantonnés dans plusieurs châteaux, pillaient également les Grecs & les Latins : les églises des provinces du Catapan étaient soumises au métropolitain de Constantinople, les autres à celui de Rome. Les mœurs se ressentaient du mélange de tant de peuples, de tant de gouvernemens & de religions. L'esprit

Anarchie dans la Pouille, ou Appulie.

Digitized by Google

CH. XL.

naturel des habitans ne jettait aucune étincelle. On ne reconnaissait plus le pays qui avait produit *Horace* & *Cicéron*, & qui devait faire naître *le Tasse*. Voilà dans quelle situation était cette fertile contrée aux dixième & onzième siecles, de Gayette & du Garillan jusqu'à Otrante.

Beaux exploits de gentilshommes Normans.

Le goût des pélérinages & des aventures de chevalerie régnait alors. Les temps d'anarchie sont ceux qui produisent l'excès de l'héroïsme; son essor est plus retenu dans les gouvernemens réglés. Cinquante ou soixante Français étant partis en 983 des côtes de Normandie pour aller à Jérusalem, passèrent à leur retour sur la mer de Naples, & arrivèrent dans Salerne, dans le temps que cette ville assiégée par les mahométans venait de se racheter à prix d'argent. Ils trouvent les Salertins occupés à rassembler le prix de leur rançon, & les vainqueurs livrés dans leur camp à la sécurité d'une joie brutale & de la débauche. Cette poignée d'étrangers reproche aux assiégés la lâcheté de leur soumission, & dans l'instant marchant avec audace au milieu de la nuit, suivis de quelques Salertins qui osent les imiter, ils fondent dans le camp des Sarrasins, les étonnent, les mettent en fuite, les forcent de remonter en désordre sur leurs vaisseaux, & non-seulement sauvent les trésors de Salerne, mais ils y ajoutent les dépouilles des ennemis.

Le prince de Salerne, étonné, veut les combler de présens, & est encore plus étonné qu'ils les refusent; ils sont traités long-temps à Salerne comme des héros libérateurs le méritaient. On leur fait promettre de revenir. L'honneur attaché à un événement si surprenant, engage bientôt d'autres Normans à passer à Salerne & à Bénévent. Les Normans reprennent l'habitude de leurs pères, de traverser les mers pour combattre. Ils servent tantôt l'empereur Grec, tantôt les princes du pays, tantôt les papes. Il ne leur importe pour qui ils se signalent, pourvu qu'ils recueillent le fruit de leurs travaux. Il s'était élevé un duc à Naples, qui avait asservi la république naissante. Ce duc de Naples est trop heureux de faire alliance avec ce petit nombre de Normans, qui le secourent contre un duc de Bénévent. Ils fondent la ville d'Aversa entre ces deux territoires vers l'an 1030. C'est la première souveraineté acquise par leur valeur.

Bientôt

Digitized by Google

CH. XL. *Les fils de Tancrede.*

Bientôt après arrivent trois fils de *Tancrède de Hauteville*, du territoire de Coutance, *Guillaume* surnommé *fier-à-bras*, *Drogon* & *Humfroi*. Rien ne reſſemble plus aux temps fabuleux. Ces trois frères avec les Normans d'Averſe, accompagnent le Catapan dans la Sicile; *Guillaume fier-à-bras* tue le général Arabe, donne aux Grecs la victoire; & la Sicile allait retourner aux Grecs, s'ils n'avaient pas été ingrats. Mais le Catapan craignit ces Français qui le défendaient; il leur fit des injuſtices, & il s'attira leur vengeance. Ils tournent leurs armes contre lui. Trois à quatre cents Normans s'emparent de preſque toute la Pouille. Le fait paraît incroyable; mais les 1041. aventuriers du pays ſe joignaient à eux, & devenaient de bons ſoldats ſous de tels maîtres; les Calabrois qui cherchaient la fortune par le courage devenaient autant de Normans. *Guillaume fier-à-bras* ſe fait lui-même comte de la Pouille, ſans conſulter ni empereur, ni pape, ni ſeigneurs voiſins. Il ne conſulta que ſes ſoldats, comme ont fait tous les premiers rois de tous les pays. Chaque capitaine Normand eut une ville ou village pour ſon partage.

Fier-à-bras étant mort, ſon frère *Drogon* eſt élu ſouverain 1046. de la Pouille. Alors *Robert Guiſcard* & ſes deux jeunes frères quittent encore Coutance pour avoir part à tant de fortune. Le vieux *Tancrède* eſt étonné de ſe voir pere d'une race de conquérans. Le nom des Normans faiſait trembler tous les voiſins de la Pouille, & même les papes. *Robert Guiſcard* & ſes frères, ſuivis d'une foule de leurs compatriotes, vont par petites troupes en pélérinage à Rome. Ils marchent inconnus le bourdon à la main, & arrivent enfin dans la Pouille.

L'empereur *Henri III* aſſez fort alors pour régner dans Rome, ne le fut pas aſſez pour s'oppoſer d'abord à ces conquérans. Il 1047. leur donna ſolemnellement l'inveſtiture de ce qu'ils avaient envahi. Ils poſſédaient alors la Pouille entière, le comté d'Averſe, la moitié du Bénéventin.

Voilà donc cette maiſon devenue bientôt après maiſon royale, fondatrice des royaumes de Naples & de Sicile, feudataire de l'empire. Comment s'eſt-il pu faire que cette portion de l'empire en ait été ſi-tôt détachée, & ſoit devenue un fief de l'evêché de Rome, dans le temps que les papes ne

Digitized by Google

CH. XL. poſſédaient preſque point de terrain, qu'ils n'étaient point maîtres à Rome, qu'on ne les reconnaiſſait pas même dans la Marche d'Ancone qu'*Othon le grand* leur avait, dit-on, donnée? Cet événement eſt preſque auſſi étonnant que les conquêtes des gentilshommes Normans. Voici l'explication de cette énigme. Le pape *Léon IX* voulut avoir la ville de Bénévent qui appartenait aux princes de la race des rois de Lombards
1053. dépoſſédés par *Charlemagne*. L'empereur *Henri III* lui donna en effet cette ville en échange du fief de Bamberg en Allemagne. Les ſouverains pontifes ſont maîtres aujourd'hui de Bénévent en vertu de cette donation. Les nouveaux princes Normans étaient des voiſins dangereux. Il n'y a point de conquêtes ſans de très-grandes injuſtices : ils en commettaient, & l'empereur aurait voulu avoir des vaſſaux moins redoutables. *Léon IX* après les avoir excommuniés, ſe mit en tête de les aller combattre avec une armée d'Allemands que *Henri III* lui fournit.
1053. L'hiſtoire ne dit point comment les dépouilles devaient être partagées. Elle dit ſeulement que l'armée était nombreuſe, que le pape y joignit des troupes italiennes qui s'enrôlèrent comme pour une guerre ſainte, & que parmi les capitaines il y eut beaucoup d'évêques. Les Normans qui avaient toujours vaincu en petit nombre, étaient quatre fois moins forts que le pape : mais ils étaient accoutumés à combattre. *Robert Guiſcard*, ſon frère *Humfroi*, le comte d'Averſe *Richard*, (chacun était à la tête d'une troupe aguerrie,) taillèrent en pièces l'armée allemande, & firent diſparaître l'italienne. Le pape s'enfuit à Civitade dans la Capitanate près du champ de bataille, les Normans le ſuivent, le prennent, l'amènent priſonnier dans cette même ville de Bénévent qui était le premier ſujet de cette entrepriſe.

Le pape fait priſonnier par les princes Normans.

On a fait un ſaint de ce pape *Léon IX*. Apparemment qu'il fit pénitence d'avoir fait inutilement répandre tant de ſang, & d'avoir mené tant d'eccléſiaſtiques à la guerre. Il eſt sûr qu'il s'en repentit, ſur-tout quand il vit avec quel reſpect le traitèrent ſes vainqueurs, & avec quelle inflexibilité ils le gardèrent priſonnier une année entière. Ils rendirent Bénévent aux princes Lombards, & ce ne fut qu'après l'extinction de cette maiſon que les papes eurent enfin la ville.

Digitized by Google

On conçoit aiſément que les princes Normans étaient plus piqués contre l'empereur qui avait fourni une armée redoutable, que contre le pape qui l'avait commandée. Il fallait s'affranchir pour jamais des prétentions ou des droits de deux empires entre leſquels ils ſe trouvaient. Ils continuent leurs conquêtes; ils s'emparent de la Calabre & de Capoue pendant la minorité de *Henri IV*, & tandis que le gouvernement des Grecs eſt plus faible qu'une minorité.

C'étaient les enfans de *Tancrède de Hauteville* qui conquéraient la Calabre; c'étaient les deſcendans des premiers libérateurs qui conquéraient Capoue. Ces deux dynaſties victorieuſes n'eurent point de ces querelles qui diviſent ſi ſouvent les vainqueurs & qui les affaibliſſent. L'utilité de l'hiſtoire demande ici que je m'arrête un moment, pour obſerver que *Richard d'Averſe* qui ſubjugua Capoue, ſe fit couronner avec les mêmes cérémonies du ſacre & de l'huile ſainte qu'on avait employées pour l'uſurpateur *Pepin* pere de *Charlemagne*. Les ducs de Bénévent s'étaient toujours fait ſacrer ainſi. Les ſucceſſeurs de *Richard* en usèrent de même. Rien ne fait mieux voir que chacun établit les uſages à ſon choix.

Origine de l'hommage des rois de Naples aux papes.

Robert Guiſcard duc de la Pouille & de la Calabre, *Richard* comte d'Averſe & de Capoue, tous deux par le droit de l'épée, tous deux voulant être indépendans des empereurs, mirent en uſage pour leurs ſouverainetés une précaution que beaucoup de particuliers prenaient dans ces temps de troubles & de rapines pour leurs biens de patrimoine : on les donnait à l'égliſe ſous le nom d'offrande, d'*oblata*, & on en jouiſſait moyennant une légère redevance. C'était la reſſource des faibles dans les gouvernemens orageux de l'Italie. Les Normans quoique puiſſans l'employèrent comme une ſauve-garde contre des empereurs qui pouvaient devenir plus puiſſans. *Robert Guiſcard* & *Richard de Capoue* excommuniés par le pape *Léon IX*, l'avaient tenu en captivité. Ces mêmes vainqueurs excommuniés par *Nicolas II*, lui rendirent hommage.

Robert Guiſcard & le comte de Capoue mirent donc ſous 1059.
la protection de l'égliſe entre les mains de *Nicolas II*, non-ſeulement tout ce qu'ils avaient pris, mais tout ce qu'ils pourraient prendre. Le duc *Robert* fit hommage de la Sicile même

Digitized by Google

CH. XL.

qu'il n'avait point encore. Il se déclara feudataire du St. Siége pour tous ses états, promit une redevance de douze deniers par chaque charue, ce qui était beaucoup. Cet hommage était un acte de piété politique qui pouvait être regardé comme le denier de *St. Pierre* que payait l'Angleterre au St. Siége, comme les deux livres d'or que lui donnèrent les premiers rois de Portugal, enfin comme la soumission volontaire de tant de royaumes à l'église.

Naples vassale de l'empire, puis de l'église Romaine.

Mais selon toutes les lois du droit féodal établies en Europe, ces princes vassaux de l'empire ne pouvaient choisir un autre suzerain. Ils devenaient coupables de félonie envers l'empereur; ils le mettaient en droit de confisquer leurs états. Les querelles qui survinrent entre le sacerdoce & l'empire, & encore plus les propres forces des princes Normans, mirent les empereurs hors d'état d'exercer leurs droits. Ces conquérans en se faisant vassaux des papes devinrent les protecteurs & souvent les maîtres de leurs nouveaux suzerains. Le duc *Robert* ayant reçu un étendard du pape, & devenu capitaine de l'église de son ennemi qu'il était, passe en Sicile avec son frère *Roger*: ils font la conquête de cette île sur les Grecs & sur les Arabes
1067. qui la partageaient alors. Les Mahométans & les Grecs se soumirent à condition qu'ils conserveraient leurs religions & leurs usages.

Il fallait achever la conquête de tout ce qui compose aujourd'hui le royaume de Naples. Il restait encore des princes de Salerne, descendans de ceux qui avaient les premiers attiré les Normans dans ces pays. Les Normans enfin les chassèrent; le duc *Robert* leur prit Salerne : ils se réfugièrent dans la campagne de Rome sous la protection de *Grégoire VII*, de ce même pape qui faisait trembler les empereurs. *Robert*, ce vassal & ce défenseur de l'église, les y poursuit. *Grégoire VII* ne manque pas de l'excommunier, & le fruit de l'excommunication est la conquête de tout le Bénéventin que fait *Robert* après la mort du dernier duc de Bénévent de la race Lombarde.

Grégoire VII, que nous verrons si fier & si terrible avec les empereurs & les rois, n'a plus que des complaisances
1077. pour l'excommunié *Robert*. Il lui donne l'absolution, & en

Digitized by Google

reçoit la ville de Bénévent, qui depuis ce temps-là eſt toujours demeurée au St. Siége. CH. XL.

Bientôt après éclatent les grandes querelles dont nous parlerons entre l'empereur *Henri IV* & ce même *Grégoire VII*. *Henri* s'était rendu maître de Rome & aſſiégeait le pape dans ce château qu'on a depuis appelé le château St. Ange. *Robert* 1084. accourt alors de la Dalmatie où il faiſait des conquêtes nouvelles, délivre le pape malgré les Allemands & les Romains réunis contre lui, ſe rend maître de ſa perſonne & l'emmène à *Grégoire VII meurt captif.* Salerne, où ce pape qui dépoſait tant de rois mourut le captif & le protégé d'un gentilhomme Normand.

Il ne faut point être étonné ſi tant de romans nous repréſentent des chevaliers errans devenus de grands ſouverains par leurs exploits & entrans dans la famille des empereurs. C'eſt préciſément ce qui arriva à *Robert Guiſcard*, & ce que nous verrons plus d'une fois du temps des croiſades. *Robert* maria ſa fille à *Conſtantin* fils de l'empereur de Conſtantinople *Michel Ducas*. Ce mariage ne fut pas heureux. Il eut bientôt ſa fille & ſon gendre à venger, & réſolut d'aller détrôner l'empereur d'orient après avoir humilié celui d'occident.

La cour de Conſtantinople n'était qu'un continuel orage. *Michel Ducas* fut chaſſé du trône par *Nicéphore* ſurnommé *Botoniate*. *Conſtantin* gendre de *Robert* fut fait eunuque; & enfin *Alexis Comnène*, qui eut depuis tant à ſe plaindre des croiſés, monta ſur le trône. *Robert* pendant ces révolutions s'avançait déja 1084. par la Dalmatie, par la Macédoine, & portait la terreur juſqu'à Conſtantinople. *Bohémond* ſon fils d'un premier lit, ſi fameux dans les croiſades, l'accompagnait à cette conquête d'un empire. Nous voyons par-là combien *Alexis Comnène* eut raiſon de craindre les croiſés, puiſque *Bohémond* commença par vouloir le détrôner.

La mort de *Robert* dans l'île de Corfou mit fin à ſes entre- 1085. priſes. La princeſſe *Anne Comnène* fille de l'empereur *Alexis*, laquelle écrivit une partie de cette hiſtoire, ne regarde *Robert* que comme un brigand, & s'indigne qu'il ait eu l'audace de marier ſa fille au fils d'un empereur. Elle devait ſonger que l'hiſtoire même de l'empire lui fourniſſait des exemples de fortunes plus conſidérables, & que tout cède dans le monde à la force & à la puiſſance.

Digitized by Google

CHAPITRE QUARANTE-UNIEME.

De la Sicile en particulier, & du droit de légation dans cette île.

CH. XLI. L'IDÉE de conquérir l'empire de Conſtantinople s'évanouit avec la vie de *Robert*; mais les établiſſemens de ſa famille s'affermirent en Italie. Le comte *Roger* ſon frère reſta maître de la Sicile. Le duc *Roger* ſon fils demeura poſſeſſeur de preſque tous les pays qui ont le nom de royaume de Naples. *Bohémond* ſon autre fils alla depuis conquérir Antioche, après avoir inutilement tenté de partager les états du duc *Roger* ſon frère.

Pourquoi ni le comte *Robert* ſouverain de Sicile, ni ſon neveu *Roger* duc de la Pouille, ne prirent-ils point dès-lors le titre de rois? Il faut du temps à tout. *Roger Guiſcard* le premier conquérant avait été inveſti comme duc par le pape *Nicolas II.* *Roger* ſon frère avait été inveſti par *Robert Guiſcard* en qualité de comte de Sicile. Toutes ces cérémonies ne donnaient que des noms & n'ajoutaient rien au pouvoir. Mais ce comte de Sicile eut un droit qui s'eſt conſervé toujours, & qu'aucun roi de l'Europe n'a eu : il devint un ſecond pape dans ſon île.

Origine des droits eccléſiaſtiques des rois de Sicile.

Les papes s'étaient mis en poſſeſſion d'envoyer dans toute la chrétienté des légats qu'on nommait *à latere*, qui exerçaient une juriſdiction ſur toutes les égliſes, en exigeaient des décimes, donnaient les bénéfices, exerçaient & étendaient le pouvoir pontifical autant que les conjonctures & les intérêts des rois le permettaient. Le temporel preſque toujours mêlé au ſpirituel leur était ſoumis; ils attiraient à leur tribunal les cauſes civiles. Pour peu que le ſacré s'y joignit au profane, mariages, teſtamens, promeſſes par ſerment, tout était de leur reſſort. C'étaient des proconſuls que l'empereur eccléſiaſtique des chrétiens déléguait dans tout l'occident. C'eſt par-là que Rome toujours faible, toujours dans l'anarchie, eſclave quel-

Digitized by Google

quefois des Allemands, & en proie à tous les fléaux, continua d'être la maitreſſe des nations. C'eſt par-là que l'hiſtoire de chaque peuple eſt toujours l'hiſtoire de Rome. CH. XLI.

Urbain II envoya un légat en Sicile dès que le comte *Roger* eut enlevé cette île aux Mahométans & aux Grecs, & que l'égliſe latine y fut établie. C'était de tous les pays celui qui ſemblait en effet avoir le plus de beſoin d'un légat, pour y régler la hiérarchie, chez un peuple dont la moitié était muſulmane, & dont l'autre était de la communion grecque. Cependant ce fut le ſeul pays où la légation fut proſcrite pour toujours. Le comte *Roger* bienfaiteur de l'égliſe latine, à laquelle il rendait la Sicile, ne put ſouffrir qu'on envoyât un roi ſous le nom de légat dans le pays de ſa conquête.

Le pape *Urbain* uniquement occupé des croiſades, & voulant ménager une famille de héros ſi néceſſaire à cette grande entrepriſe, accorda la dernière année de ſa vie en 1098 une bulle au comte *Roger*, par laquelle il révoqua ſon légat, & créa *Roger* & ſes ſucceſſeurs légats nés du St. Siége en Sicile, leur attribuant tous les droits & toute l'autorité de cette dignité qui était à la fois ſpirituelle & temporelle. C'eſt-là ce fameux droit qu'on appelle la *monarchie de Sicile*, c'eſt-à-dire, le droit attaché à cette monarchie, droit que depuis les papes ont voulu anéantir & que les rois de Sicile ont maintenu. Si cette prérogative eſt incompatible avec la hiérarchie chrétienne, il eſt évident qu'*Urbain* ne put pas la donner; ſi c'eſt un objet de diſcipline que la religion ne réprouve pas, il eſt auſſi évident que chaque royaume eſt en droit de ſe l'attribuer. Ce privilége au fonds n'eſt que le droit de *Conſtantin* & de tous les empereurs de préſider à toute la police de leurs états; cependant il n'y a eu dans toute l'Europe catholique qu'un gentilhomme Normand qui ait ſu ſe donner cette prérogative aux portes de Rome.

Le fils de ce comte *Roger* recueillit tout l'héritage de la maiſon normande; il ſe fit couronner & ſacrer roi de Sicile & de la Pouille. Naples qui était alors une petite ville, n'était point encore à lui & ne pouvait donner le nom au royaume. Elle s'était toujours maintenue en république ſous un duc qui relevait des empereurs de Conſtantinople; & ce duc avait

1130. *Premier roi de Naples & Sicile.*

Digitized by Google

CH. XLI. jusqu'alors échappé par des présens à l'ambition de la famille conquérante.

Ce premier roi *Roger* fit hommage au St. Siége. Il y avait alors deux papes : l'un le fils d'un juif nommé *Léon*, qui s'appelait *Anaclet*, & que *St. Bernard* appelle *Judaicam sobolem*, race hébraïque : l'autre s'appelait *Innocent II.* Le roi *Roger* reconnut *Anaclet*, parce que l'empereur *Lothaire II* reconnaissait *Innocent ;* & ce fut à cet *Anaclet* qu'il rendit son vain hommage.

St. Bernard déclare la suzeraineté du pape une usurpation.

Les empereurs ne pouvaient regarder les conquérans Normans que comme des usurpateurs. Aussi *St. Bernard* qui entrait dans toutes les affaires des papes & des rois, écrivait contre *Roger* aussi bien que contre ce fils d'un Juif qui s'était fait élire pape à prix d'argent. *L'un*, dit-il, *a usurpé la chaire de St. Pierre, l'autre a usurpé la Sicile, c'est à César à les punir.* Il était donc évident alors que la suzeraineté du pape sur ces deux provinces, n'était qu'une usurpation.

Le roi *Roger* soutenait *Anaclet*, qui fut toujours reconnu dans Rome. *Lothaire* prend cette occasion pour enlever aux Normans leurs conquêtes. Il marche vers la Pouille avec le pape *Innocent II.* Il paraît bien que ces Normans avaient eu raison de ne pas vouloir dépendre des empereurs, & de mettre entre l'empire & Naples une barrière. *Roger* à peine roi fut sur le point de tout perdre. Il assiégeait Naples quand l'empereur s'avance contre lui. Il perd des batailles ; il perd presque toutes ses provinces dans le continent. *Innocent II* l'excommunie & le poursuit. *St. Bernard* était avec l'empereur & le pape. Il voulut en vain ménager un accommodement. *Roger* vaincu
1137. se retire en Sicile. L'empereur meurt. Tout change alors. Le roi *Roger* & son fils reprennent leurs provinces. Le pape *Innocent II* reconnu enfin dans Rome, ligué avec les princes à qui *Lothaire* avait donné ces provinces, ennemi implacable
1137. du roi, marche comme *Léon IX* à la tête d'une armée. Il
Autre pape pris par les princes Normans. est vaincu & pris comme lui. Que peut-il faire alors ? Il fait comme ses prédécesseurs : il donne des absolutions & des investitures, & il se fait des protecteurs contre l'empire, de cette même maison normande contre laquelle il avait appelé l'empire à son secours.

Bientôt

Digitized by Google

CH. XLI.

Bientôt après le roi ſubjugue Naples, & le peu qui reſtait encore pour arrondir ſon royaume de Gayette juſqu'à Brindes : la monarchie ſe forme telle qu'elle eſt aujourd'hui. Naples devient la capitale tranquille du royaume, & les arts commencent à renaître un peu dans ces belles provinces.

Après avoir vû comment des gentilshommes de Coutance fondèrent le royaume de Naples & de Sicile, il faut voir comment un duc de Normandie pair de France conquit l'Angleterre. C'eſt une choſe bien frappante que toutes ces invaſions, toutes ces émigrations, qui continuèrent depuis la fin du quatrième ſiecle juſqu'au commencement du quatorzième, & qui finirent par les croiſades. Toutes les nations de l'Europe ont été mêlées, & il n'y en a eu preſque aucune qui n'ait eu ſes uſurpateurs.

CHAPITRE QUARANTE-DEUXIEME.

Conquête de l'Angleterre par GUILLAUME *duc de Normandie.*

TANDIS que les enfans de *Tancrède de Hauteville* fondaient ſi loin des royaumes, les ducs de leur nation en acquéraient un qui eſt devenu plus conſidérable que les deux Siciles. La nation Britannique était, malgré ſa fierté, deſtinée à ſe voir toujours gouvernée par des étrangers. Après la mort d'*Alfred*, arrivée en 900, l'Angleterre retomba dans la confuſion & la barbarie. Les anciens Anglo-Saxons ſes premiers vainqueurs, & les Danois ſes uſurpateurs nouveaux, s'en diſputaient toujours la poſſeſſion ; & de nouveaux pirates Danois venaient encore ſouvent partager les dépouilles. Ces pirates continuaient d'êtres ſi terribles, & les Anglais ſi faibles, que vers l'année 1000 on ne put ſe racheter d'eux qu'en payant quarante-huit mille livres ſterling. On impoſa, pour lever cette ſomme, une taxe qui dura depuis aſſez long-temps en Angleterre, ainſi que la plupart des autres taxes, qu'on

Digitized by Google

CH. XLII. continue toujours de lever après le besoin. Ce tribut humiliant fut appelé argent danois, *Danngelt*.

Canut roi de Danemarck, qu'on a nommé *le grand*, & qui n'a fait que de grandes cruautés, remit sous sa domination en 1017 le Danemarck & l'Angleterre. Les naturels Anglais furent traités alors comme des esclaves. Les auteurs de ce temps avouent que quand un Anglais rencontrait un Danois, il fallait qu'il s'arrêtât jusqu'à ce que le Danois eût passé.

Edouard le saint ou le confesseur. La race de *Canut* ayant manqué en 1041, les états du royaume, reprenant leur liberté, déférèrent la couronne à *Edouard*, un descendant des anciens Anglo-Saxons, qu'on appelle *le saint* & *le confesseur*. Une des grandes fautes, ou un des grands malheurs de ce roi, fut de n'avoir point d'enfans de sa femme *Edithe*, fille du plus puissant seigneur du royaume. Il haïssait sa femme, ainsi que sa propre mere, pour des raisons d'état, & les fit éloigner l'une & l'autre. La stérilité de son mariage servit à sa canonisation. On prétendit qu'il avait fait vœu de chasteté : vœu téméraire dans un mari, & absurde dans un roi qui avait besoin d'héritiers. Ce vœu, s'il fut réel, prépara de nouveaux fers à l'Angleterre.

Ecrouelles. Au reste les moines ont écrit que cet *Edouard* fut le premier roi de l'Europe qui eut le don de guérir les écrouelles. Il avait déja rendu la vue à sept ou huit aveugles, quand une pauvre femme attaquée d'une humeur froide se présenta devant lui; il la guérit incontinent en faisant le signe de la croix, & la rendit féconde de stérile qu'elle était auparavant. Les rois d'Angleterre se sont attribués depuis le privilége, non pas de rendre les stériles fécondes, non pas de guérir les aveugles, mais de toucher les écrouelles qu'ils ne guérissaient pas.

St. Louis en France, comme suzerain des rois d'Angleterre, toucha les écrouelles, & ses successeurs jouirent de cette prérogative. *Guillaume III* la négligea en Angleterre; & un temps viendra que la raison qui commence à faire quelques progrès en France, abolira cette coutume.

Vous voyez toujours les usages & les mœurs de ces temps-là absolument différens des nôtres. *Guillaume* duc de Normandie, qui conquit l'Angleterre, loin d'avoir aucun droit sur ce

Digitized by Google

royaume, n'en avait pas même sur la Normandie, si la naissance donnait les droits. Son père le duc *Robert*, qui ne s'était jamais marié, l'avait eu de la fille d'un pelletier de Falaise, que l'histoire appelle *Harlot*, terme qui signifiait & signifie encore aujourd'hui en anglais *concubine* ou *femme publique*. L'usage des concubines permis dans tout l'orient & dans la loi des Juifs, ne l'était pas dans la nouvelle loi. Il était autorisé par la coutume. On rougissait si peu d'être né d'une pareille union, que souvent *Guillaume* en écrivant, signait *le bâtard Guillaume*. Il est resté une lettre de lui au comte *Alain* de Bretagne, dans laquelle il signe ainsi. Les bâtards héritaient souvent; car dans tous les pays où les hommes n'étaient pas gouvernés par des lois fixes, publiques & reconnues, il est clair que la volonté d'un prince puissant était le seul code. *Guillaume* fut déclaré, par son père & par les états, héritier du duché, & il se maintint ensuite par son habileté & par sa valeur, contre tous ceux qui lui disputèrent son domaine. Il régnait paisiblement en Normandie, & la Bretagne lui rendait hommage. Lorsqu'*Edouard le confesseur* étant mort, il prétendit au royaume d'Angleterre, le droit de succession ne paraissait alors établi dans aucun état de l'Europe. La couronne d'Allemagne était élective: l'Espagne était partagée entre les chrétiens & les musulmans. La Lombardie changeait chaque jour de maître. La race *Carlovingienne*, détrônée en France, faisait voir ce que peut la force contre le droit du sang. *Edouard le confesseur* n'avait point joui du trône à titre d'héritage. *Harold* successeur d'*Edouard* n'était point de sa race; mais il avait le plus incontestable de tous les droits, les suffrages de toute la nation. *Guillaume le bâtard* n'avait pour lui ni le droit d'élection, ni celui d'héritage, ni même aucun parti en Angleterre. Il prétendit que dans un voyage qu'il fit autrefois dans cette île, le roi *Edouard* avait fait en sa faveur un testament que personne ne vit jamais. Il disait encore qu'autrefois il avait délivré de prison *Harold*, & qu'*Harold* lui avait cédé ses droits sur l'Angleterre. Il appuya ses faibles raisons d'une forte armée.

CH. XLII. *Guillaume le bâtard.*

Nul droit de succession alors.

Les barons de Normandie, assemblés en forme d'états, refusèrent de l'argent à leur duc pour cette expédition: parce

Digitized by Google

CH. XLII.

que, s'il ne réussissait pas, la Normandie en resterait appauvrie, & qu'un heureux succès la rendrait province d'Angleterre; mais plusieurs Normans hazardèrent leur fortune avec leur duc. Un seul seigneur nommé *Fiz-Othbern*, équipa quarante vaisseaux à ses dépens. Le comte de Flandre, beau-père du duc *Guillaume*, le secourut de quelque argent. Le pape *Alexandre II* entra dans ses intérêts. Il excommunia tous ceux qui s'opposaient aux desseins de *Guillaume*. C'était se jouer de la religion; mais les peuples étaient accoutumés à ces profanations, & les princes en profitaient. *Guillaume* partit de St. Valeri avec une flotte nombreuse; on ne sait combien il avait de vaisseaux, ni de soldats. Il aborda sur les côtes de Sussex: & bientôt après se donna dans cette province la fameuse bataille de Hastings, qui décida seule du sort de l'Angleterre. Les anciennes chroniques nous apprennent qu'au premier rang de l'armée Normande, un écuyer nommé *Taillefer*, monté sur un cheval armé, chanta la chanson de *Roland*, qui fut si long-temps dans la bouche des Français, sans qu'il en soit resté le moindre fragment. Ce *Taillefer* après avoir entonné la chanson que les soldats répétaient, se jetta le premier parmi les Anglais, & fut tué. Le roi *Harold* & le duc de Normandie quittèrent leurs chevaux, & combattirent à pied; la bataille dura six heures. La gendarmerie à cheval, qui commençait à faire ailleurs toute la force des armées, ne parait pas avoir été employée dans cette journée. Les troupes de part & d'autre étaient composées de fantassins. *Harold* & deux de ses frères y furent tués. Le vainqueur s'approcha de Londres, portant devant lui une bannière bénite que le pape lui avait envoyée. Cette bannière fut l'étendard auquel tous les évêques se rallièrent en sa faveur. Ils vinrent aux portes avec le magistrat de Londres lui offrir la couronne, qu'on ne pouvait refuser au vainqueur.

14 Octob. 1066.

Bataille de Hastings.

Chanson de Roland.

Quelques auteurs appellent ce couronnement une élection libre, un acte d'autorité du parlement d'Angleterre. C'est précisément l'autorité des esclaves faits à la guerre, qui accordaient à leurs maîtres le droit de les fustiger.

Guillaume ayant reçu une bannière du pape pour cette expédition, lui envoya en récompense l'étendard du roi *Harold*

Digitized by Google

tué dans la bataille, & une partie du petit tréſor que pouvait avoir alors un roi Anglais. C'était un préſent conſidérable pour ce pape *Alexandre II* qui diſputait encore ſon ſiége à *Honorius II*, & qui ſur la fin d'une longue guerre civile dans Rome, était réduit à l'indigence. Ainſi un barbare fils d'une proſtituée, meurtrier d'un roi légitime, partage les dépouilles de ce roi avec un autre barbare ; car ôtez les noms de duc de Normandie, de roi d'Angleterre & de pape, tout ſe réduit à l'action d'un voleur Normand, & d'un receleur Lombard : & c'eſt au fond à quoi toute uſurpation ſe réduit. CH. XLII.

Véritable idée des conquêtes.

Guillaume ſut gouverner comme il ſut conquérir. Pluſieurs révoltes étouffées, des irruptions des Danois rendues inutiles, des loix rigoureuſes durement exécutées, ſignalèrent ſon regne. Anciens Bretons, Danois, Anglo-Saxons, tous furent confondus dans le même eſclavage. Les Normans qui avaient eu part à ſa victoire, partagèrent par ſes bienfaits les terres des vaincus. De-là toutes ces familles Normandes, dont les deſcendans, ou du moins les noms, ſubſiſtent encore en Angleterre. Il fit faire un dénombrement exact de tous les biens des ſujets de quelque nature qu'ils fuſſent. On prétend qu'il en profita pour ſe faire en Angleterre un revenu de quatre cent mille livres ſterling, ce qui ferait aujourd'hui environ cinq millions ſterling, & plus de cent millions de France. Il eſt évident qu'en cela les hiſtoriens ſe ſont trompés. L'état d'Angleterre d'aujourd'hui, qui comprend l'Ecoſſe & l'Irlande, n'a pas un plus gros revenu, ſi vous en déduiſez ce qu'on paye pour les anciennes dettes du gouvernement. Ce qui eſt ſûr, c'eſt que *Guillaume* abolit toutes les lois du pays, pour y introduire celle de Normandie. Il ordonna qu'on plaidât en normand ; & depuis lui, tous les actes furent expédiés en cette langue juſqu'à *Edouard III*. Il voulut que la langue des vainqueurs fût la ſeule du pays. Des écoles de la langue normande furent établies dans toutes les villes & les bourgades. Cette langue était le français mêlé d'un peu de danois : idiôme barbare, qui n'avait aucun avantage ſur celui qu'on parlait en Angleterre. On prétend qu'il traitait non-ſeulement la nation vaincue avec dureté, mais qu'il affectait encore des caprices tyranniques. On en donne pour exemple la *loi du couvre-feu*, par laquelle il fallait, au

Gouvernement de Guillaume le bâtard.

TAYLOR INST. OXFORD

Digitized by Google

Ch. XLII. son de la cloche, éteindre le feu dans chaque maison à huit heures du soir. Mais cette loi, bien loin d'être tyrannique, n'est qu'une ancienne police établie presque dans toutes les villes du nord ; elle s'est long-temps conservée dans les cloîtres. Les maisons étaient bâties de bois, & la crainte du feu était un objet des plus importans de la police générale.

On lui reproche encore d'avoir détruit tous les villages qui se trouvaient dans un circuit de quinze lieues, pour en faire une forêt, dans laquelle il pût goûter le plaisir de la chasse. Une telle action est trop insensée pour être vraisemblable. Les historiens ne font pas attention qu'il faut au moins vingt années pour qu'un nouveau plant d'arbres devienne une forêt propre à la chasse. On lui fait semer cette forêt en 1080. Il avait alors soixante-trois ans. Quelle apparence y a-t-il qu'un homme raisonnable ait à cet âge détruit des villages, pour semer quinze lieues en bois, dans l'espérance d'y chasser un jour ?

Ridicule tyrannie imputée à Guillaume.

Le conquérant de l'Angleterre fut la terreur du roi de France *Philippe I*, qui voulut abaisser trop tard un vassal si puissant, & qui se jetta sur le Maine, dépendant alors de la Normandie. *Guillaume* repassa la mer, reprit le Maine & contraignit le roi de France à demander la paix.

Grégoire VII veut l'hommage de l'Angleterre.

Les prétentions de la cour de Rome n'éclatèrent jamais plus singulièrement qu'avec ce prince. Le pape *Grégoire VII* prit le temps qu'il faisait la guerre à la France, pour demander qu'il lui rendît hommage du royaume d'Angleterre. Cet hommage était fondé sur cet ancien denier de *St. Pierre*, que l'Angleterre payait à l'église de Rome : il revenait à environ vingt sous de notre monnaie par chaque maison ; offrande regardée en Angleterre comme une forte aumône, & à Rome comme un tribut. *Guillaume le conquérant* fit dire au pape, qu'il pourrait bien continuer l'aumône ; mais au lieu de faire hommage, il fit défense en Angleterre de reconnaître d'autre pape que celui qu'il approuverait. La proposition de *Grégoire VII* devint par-là ridicule à force d'être audacieuse C'est ce même pape qui bouleversait l'Europe pour élever le sacerdoce au-dessus de l'empire ; mais avant de parler de cette querelle mémorable, & des croisades qui prirent nais-

Digitized by Google

sance dans ces temps, il faut voir en peu de mots en quel état étaient les autres pays de l'Europe. CH. XLII.

CHAPITRE QUARANTE-TROISIEME.

De l'état de l'Europe aux dixième & onzième siecles.

LA Moscovie, ou plutôt la Zrovie, avait commencé à connaître un peu de christianisme vers la fin du dixième siècle. Les femmes étaient destinées à changer la religion des royaumes. Une sœur des empereurs *Basile* & *Constantin*, mariée à un grand duc ou grand knes de Moscovie, nommé *Volodimer*, obtint de son mari qu'il se fit baptiser. Les Moscovites, quoiqu'esclaves de leur maître, ne suivirent qu'avec le temps son exemple; & enfin, dans ces siecles d'ignorance, ils ne prirent guères du rite grec que les superstitions. *Le nord de l'Europe commence à être chrétien.*

Au reste, les ducs de Moscovie ne se nommaient pas encore czars, ou tsars, ou tchards; ils n'ont pris ce titre que quand ils ont été les maîtres des pays vers Casan appartenant à des tsars. C'est un terme slavon imité du persan; & dans la bible slavone, le roi *David* est appelé le *csar David*.

Environ dans ce temps-là, une femme attira encore la Pologne au christianisme. *Micislas* duc de Pologne, fut converti par sa femme, sœur du duc de Bohême. J'ai déja remarqué que les Bulgares avaient reçu la foi de la même manière. *Giselle*, sœur de l'empereur *Henri II*, fit encore chrétien son mari roi de Hongrie, dans la première année du onzième siecle; ainsi il est très-vrai que la moitié de l'Europe doit aux femmes son christianisme.

La Suède, chez qui il avait été prêché dès le neuvième siecle, était redevenue idolâtre. La Bohême, & tout ce qui est au nord de l'Elbe, renonça au christianisme en 1013. Toutes les côtes de la mer Baltique vers l'orient étaient païennes. Les Hongrois en 1047 retournèrent au paganisme.

Digitized by Google

CH. XLIII. Mais toutes ces nations étaient beaucoup plus loin encore d'être polies que d'être chrétiennes.

La Suède, probablement depuis long-temps épuisée d'habitans par ces anciennes émigrations dont l'Europe fut inondée, paraît dans les huitième, neuvième, dixième & onzième siecles comme ensevelie dans sa barbarie, sans guerre & sans commerce avec ses voisins; elle n'a part à aucun grand événement, & n'en fut probablement que plus heureuse.

La Pologne, beaucoup plus barbare que chrétienne, conserva jusqu'au treizième siecle toutes les coutumes des anciens Sarmates comme celle de tuer leurs enfans qui naissaient imparfaits, & les vieillards invalides. *Albert* surnommé *le grand*, dans ces siecles d'ignorance, alla en Pologne pour y déraciner ces coutumes affreuses qui durèrent jusqu'au milieu du treizième siecle, & on n'en put venir à bout qu'avec le temps. Tout le reste du nord vivait dans un état sauvage; état de la nature humaine quand l'art ne l'a pas changée.

L'empire de Constantinople n'était ni plus resserré, ni plus agrandi que nous l'avons vû au neuvième siecle. A l'occident, il se défendait contre les Bulgares; à l'orient & au nord & au midi, contre les Turcs & les Arabes.

On a vû en général ce qu'était l'Italie: des seigneurs particuliers partageaient tout le pays depuis Rome jusqu'à la mer de la Calabre, & les Normans en avaient la plus grande partie. Florence, Milan, Pavie, se gouvernaient par leurs magistrats sous des comtes ou sous des ducs nommés par les empereurs. Bologne était plus libre.

La maison de *Maurienne*, dont descendent les ducs de Savoye, rois de Sardaigne, commençait à s'établir. Elle possédait comme fief de l'empire la comté héréditaire de Savoye & de Maurienne, depuis qu'un *Berthol*, tige de cette maison, avait eu en 888 le petit démembrement du royaume de Bourgogne. Il y eut cent seigneurs en France beaucoup plus considérables que les comtes de Savoye; mais tous ont été enfin accablés sous le pouvoir du seigneur dominant; tous ont cédé l'un après l'autre à des maisons nouvelles élevées par la faveur des rois. Il ne reste plus de trace de leur ancienne grandeur. La maison de *Maurienne* cachée dans ses mon-

Digitized by Google

montagnes, s'est agrandie de siecle en siecle, & est devenue égale aux plus grands monarques. CH. XLIII.

Les Suisses & les Grisons, qui composaient un état quatre fois plus puissant que la Savoye, & qui était comme elle, un démembrement de la Bourgogne, obéissaient aux baillis que les empereurs nommaient.

Venise & Gènes.

Deux villes maritimes d'Italie commençaient à s'élever, non par ces invasions subites qui ont fait les droits de presque tous les princes qui ont passé en revue, mais par une industrie sage qui dégénéra aussi bientôt en esprit de conquête. Ces deux villes étaient Gènes & Venise. Gènes célèbre du temps des Romains, regardait *Charlemagne* comme son restaurateur. Cet empereur l'avait rebâtie quelque temps après que les Goths l'avaient détruite. Gouvernée par des comtes sous *Charlemagne* & ses premiers descendans, elle fut saccagée au dixième siecle par les mahométans, & presque tous ses citoyens furent emmenés en servitude. Mais comme c'était un port commerçant, elle fut bientôt repeuplée. Le négoce qui l'avait fait fleurir, servit à la rétablir. Elle devint alors une république. Elle prit l'île de Corse sur les Arabes, qui s'en étaient emparés. Les papes exigèrent un tribut pour cette île, non-seulement parce qu'ils y avaient possédé autrefois des patrimoines, mais parce qu'ils se prétendaient suzerains de tous les royaumes conquis sur les infidèles. Les Génois payèrent ce tribut au commencement de l'onzième siecle; mais bientôt après ils s'en affranchirent sous le pontificat de *Lucius II.* Enfin leur ambition croissant avec leurs richesses, de marchands ils voulurent devenir conquérans.

Commencemens de Venise.

La ville de Venise, bien moins ancienne que Gènes, affectait le frivole honneur d'une plus ancienne liberté, & jouissait de la gloire solide d'une puissance bien supérieure. Ce ne fut d'abord qu'une retraite de pêcheurs & de quelques fugitifs, qui s'y réfugièrent au commencement du cinquième siecle, quand les Huns & les Goths ravageaient l'Italie. Il n'y avait pour toute ville que des cabanes sur le Rialto. Le nom de Venise n'était point encore connu. Ce Rialto, bien loin d'être libre, fut pendant trente années une simple bourgade appartenante à la ville de Padoue, qui la gouvernait

Digitized by Google

CH. XLIII. par des consuls. La vicissitude des choses a mis depuis Padoue sous le joug de Venise.

Il n'y a aucune preuve que sous les rois Lombards Venise ait eu une liberté reconnue. Il est plus vraisemblable que ses habitans furent oubliés dans leurs marais.

Le Rialto & les petites îles voisines ne commencèrent qu'en 709 à se gouverner par leurs magistrats. Ils furent alors indépendans de Padoue, & se regardèrent comme une république.

Premier doge. C'est en 709 qu'ils eurent leur premier doge, qui ne fut qu'un tribut du peuple élu par des bourgeois. Plusieurs familles qui donnèrent leur voix à ce premier doge, subsistent encore. Elles sont les plus anciens nobles de l'Europe, sans en excepter aucune maison, & prouvent que la noblesse peut s'acquérir autrement qu'en possédant un château, ou en payant des parentes à un souverain.

Héraclée capitale de l'état Vénitien. Héraclée fut le premier siége de cette république jusqu'à la mort de son troisième doge. Ce ne fut que vers la fin du neuvième siecle que ces insulaires, retirés plus avant dans leurs lagunes, donnèrent à cet assemblage de petites îles qui formèrent une ville, le nom de Venise, du nom de cette côte qu'on appelait *terræ-Venetorum.* Les habitans de ces marais ne pouvaient subsister que par leur commerce. La nécessité fut l'origine de leur puissance. Il n'est pas assurément bien décidé que cette république fût alors indépendante. On voit que *Bérenger*, reconnu quelque temps empereur en Italie, accorda l'an 950 au doge le privilége de battre monnoie. Ces doges mêmes étaient obligés d'envoyer aux empereurs en redevance un manteau de drap d'or tous les ans: & *Othon III* leur remit en 998 cette espèce de petit tribut. Mais ces légères marques de vassalité, n'ôtaient rien à la véritable puissance de Venise; car tandis que les Vénitiens payaient un manteau d'étoffe d'or aux empereurs, ils acquirent par leur argent & par leurs armes toute la province d'Istrie, & presque toutes les côtes de Dalmatie, Spalatro, Raguze, Narenza. Leur doge prenait vers le milieu du dixième siecle le titre de *duc de Dalmatie*; mais ces conquêtes enrichissaient moins Venise que le commerce, dans lequel elle surpassait

Digitized by Google

encore les Génois ; car tandis que les barons d'Allemagne & de France bâtiſſaient des donjons & opprimaient les peuples, Veniſe attirait leur argent, en leur fourniſſant toutes les denrées de l'orient. La Méditerranée était déja couverte de leur vaiſſeaux, & elle s'enrichiſſait de l'ignorance & de la barbarie des nations ſeptentrionales de l'Europe. CH. XLIII.

CHAPITRE QUARANTE-QUATRIEME.

De l'Eſpagne & des mahométans de ce royaume, juſqu'au commencement du douziéme ſiecle.

L'Eſpagne était toujours partagée entre les mahométans & les chrétiens ; mais les chrétiens n'en avaient pas la quatriéme partie, & ce coin de terre était la contrée la plus ſtérile. L'Aſturie, dont les princes prenaient le titre de *roi de Léon* ; une partie de la vieille Caſtille, gouvernée par des comtes ; Barcelone & la moitié de la Catalogne, auſſi ſous un comte ; la Navarre, qui avait un roi ; une partie de l'Arragon, unie quelque temps à la Navarre ; voilà ce qui compoſait les états des chrétiens. Les Maures poſſédaient le Portugal, la Murcie, l'Andalouſie, Valence, Grenade, Tortoſe, & s'étendaient au milieu des terres par-delà les montagnes de la Caſtille & de Sarragoſſe. Le ſéjour des rois mahométans était toujours à Cordoue. Ils y avaient bâti cette grande moſquée, dont la voûte eſt ſoutenue de trois cent ſoixante-cinq colonnes de marbre précieux, & qui porte encore parmi les chrétiens le nom de la *Meſquita*, Moſquée, quoiqu'elle ſoit devenue cathédrale.

Politeſſe des Maures en Eſpagne.

Les arts y fleuriſſaient : les plaiſirs recherchés, la magnificence, la galanterie régnaient à la cour des rois Maures. Les tournois, les combats à la barrière ſont peut-être de l'invention de ces Arabes. Ils avaient des ſpectacles, des théâtres, qui tout groſſiers qu'ils étaient, montraient du moins que les autres peuples étaient moins polis que ces mahomé-

Digitized by Google

CH. XLIV.

tans. Cordoue était le seul pays de l'occident où la géométrie, l'astronomie, la chymie, la médecine fussent cultivées. *Sanche le gros*, roi de Léon, fut obligé de s'aller mettre à Cordoue en 956 entre les mains d'un fameux médecin Arabe, qui invité par le roi, voulut que le roi vînt à lui.

Cordoue est un pays de délices, arrosé par le Guadalquivir, où des forêts de citronniers, d'orangers, de grenadiers parfument l'air, & où tout invite à la mollesse. Le luxe & le plaisir corrompirent enfin les rois musulmans. Leur domination fut au dixième siecle comme celle de presque tous les princes chrétiens, partagée en petits états. Tolède, Murcie, Valence, Huesca même, eurent leurs rois. C'était le temps d'accabler cette puissance divisée; mais les chrétiens d'Espagne étaient plus divisés encore. Ils se faisaient une guerre continuelle, se réunissaient pour se trahir, & s'alliaient souvent avec les musulmans. *Alphonse V* roi de Léon, donna même l'année 1000 sa sœur *Thérese* en mariage au sultan *Abdala* roi de Tolède.

Mariage des mahométans avec des chrétiennes.

Les jalousies produisent plus de crimes entre les petits princes qu'entre les grands souverains. La guerre seule peut décider du sort des vastes états; mais les surprises, les perfidies, les assassinats, les empoisonnemens sont plus communs entre des rivaux voisins, qui ayant beaucoup d'ambition & peu de ressources, mettent en œuvre tout ce qui peut suppléer à la force. C'est ainsi qu'un *Sancho Garcias* comte de Castille empoisona sa mère à la fin du dixième siecle, & que son fils *Don Garcie* fut poignardé par trois seigneurs du pays dans le temps qu'il allait se marier.

Enfin en 1035 *Ferdinand* fils de *Sanche*, roi de Navarre & d'Arragon, réunit sous sa puissance la vieille Castille, dont sa famille avait hérité par le meurtre de ce *Don Garcie*, & le royaume de *Léon*, dont il dépouilla son beau-frère qu'il tua dans une bataille.

1036.

Alors la Castille devint un royaume, & Léon en fut une province. Ce *Ferdinand*, non content d'avoir ôté la couronne de *Léon* & la vie à son beau-frère, enleva aussi la Navarre à son propre frère, qu'il fit assassiner dans une bataille qu'il lui livra. C'est ce *Ferdinand* à qui les espagnols ont prodigué

Digitized by Google

le nom de *grand*, apparemment pour déshonorer ce titre trop prodigué aux usurpateurs. CH. XLIV.

Son père *Don Sanche*, surnommé aussi *le grand*, pour avoir succédé aux comtes de Castille, & pour avoir marié un de ses fils à la princesse des Asturies, s'était fait proclamer empereur, & *Don Ferdinand* voulut aussi prendre ce titre. Il est sûr qu'il n'est, ni ne peut être de titre affecté aux souverains; que ceux qu'ils veulent prendre, & que l'usage leur donne. Le nom d'empereur signifiait par-tout l'héritier des *Césars* & le maître de l'empire Romain, ou du moins celui qui prétendait l'être. Il n'y a pas d'apparence que cette appellation pût être le titre distinctif d'un prince mal affermi, qui gouvernait la quatrième partie de l'Espagne.

L'empereur *Henri III* mortifia la fierté castillane, en demandant à *Ferdinand* l'hommage de ses petits états comme d'un fief de l'empire. Il est difficile de dire quelle était la plus mauvaise prétention, celle de l'empereur Allemand, ou celle de l'espagnol. Ces idées vaines n'eurent aucun effet, & l'état de *Ferdinand* resta un petit royaume libre.

C'est sous le regne de ce *Ferdinand* que vivait *Rodrigue le Cid.* surnommé *le Cid*, qui en effet épousa depuis *Chimène*, dont il avait tué le père. Tous ceux qui ne connaissent cette histoire que par la tragédie si célèbre dans le siecle passé, croyent que le roi *Don Ferdinand* possédait l'Andalousie.

Les fameux exploits du *Cid* furent d'abord d'aider *Don Sanche*, fils aîné de *Ferdinand*, à dépouiller ses frères & sœurs de l'héritage que leur avait laissé leur père. Mais *Don Sanche* ayant été assassiné dans une de ces expéditions injustes, ses 1073. frères rentrèrent dans leurs états.

Alors il y eut près de vingt rois en Espagne, soit chrétiens, soit musulmans; & outre ces vingt rois un nombre considérable de seigneurs indépendans & pauvres, qui venaient à cheval, armés de toutes pièces, & suivis de quelques écuyers, offrir leurs services aux princes ou aux princesses qui étaient en guerre. Cette coutume, déja répandue en Europe, ne fut nulle part plus accréditée qu'en Espagne. Les princes à qui ces chevaliers s'engageaient, leur ceignaient le baudrier, & leur faisaient présent d'une épée, dont

Digitized by Google

CH. XLIV.

ils leur donnaient un coup léger sur l'épaule. Les chevaliers chrétiens ajoutèrent d'autres cérémonies à l'acolade. Ils faisaient la veille des armes devant un autel de la vierge. Les musulmans se contentaient de se faire ceindre un cimeterre. Ce fut là l'origine des chevaliers errans, & de tant de combats particuliers. Le plus célèbre fut celui qui se fit après la mort du roi *Don Sanche*, assassiné en assiégeant sa sœur *Ouraca* dans la ville de Zamore. Trois chevaliers soutinrent l'innocence de l'infante contre *Don Diègue de Lare* qui l'accusait. Ils combattirent l'un après l'autre en champ clos, en présence des juges nommés de part & d'autre. *Don Diègue* renversa & tua deux des chevaliers de l'infante ; & le cheval du troisième ayant les rênes coupées, & emportant son maître hors des barrières, le combat fut jugé indécis.

Parmi tant de chevaliers, le *Cid* fut celui qui se distingua le plus contre les musulmans. Plusieurs chevaliers se rangèrent sous sa bannière : & tous ensemble avec leurs écuyers & leurs gendarmes composaient une armée couverte de fer, montée sur les plus beaux chevaux du pays. Le *Cid* vainquit plus d'un petit roi Maure : & s'étant ensuite fortifié dans la ville d'Alcasar, il s'y forma une souveraineté.

Enfin il persuada à son maître *Alphonse VI* roi de la vieille Castille, d'assiéger la ville de Tolède, & lui offrit tous ses chevaliers pour cette entreprise. Le bruit de ce siége & la réputation du *Cid* appellèrent de l'Italie & de la France beaucoup de chevaliers & de princes. *Raimond* comte de Toulouse, & deux princes du sang de France de la branche de Bourgogne, vinrent à ce siége. Le roi mahométan nommé *Hiaja*, était fils d'un des plus généreux princes dont l'histoire ait conservé le nom. *Almamon* son père avait donné dans Tolède un asyle à ce même roi *Alphonse* que son frère *Sanche* persécutait alors. Ils avaient vécu long-temps ensemble dans une amitié peu commune ; & *Almamon*, loin de le retenir, quand après la mort de *Sanche* il devint roi, & par conséquent à craindre, lui avait fait part de ses trésors. On dit même qu'ils s'étaient séparés en pleurant. Plus d'un chevalier mahométan sortit des murs pour reprocher au roi *Alphonse* son ingratitude envers son bienfaiteur ; & il y eut

Digitized by Google

plus d'un combat singulier sous les murs de Tolède. CH. XLIV.

Le siége dura une année. Enfin Tolède capitula, mais à condition que l'on traiterait les musulmans comme ils en avaient usé avec les chrétiens, qu'on leur laisserait leur religion & leurs lois : promesse qu'on tint d'abord, & que le temps fit violer. Toute la Castille neuve se rendit ensuite au *Cid*, qui en prit possession au nom d'*Alphonse* ; & Madrid, petite place qui devait un jour être la capitale de l'Espagne, fut pour la première fois au pouvoir des chrétiens. 1085. *Tolède prise sur les Maures.*

Plusieurs familles vinrent de France s'établir dans Tolède. On leur donna des priviléges qu'on appelle même encore en Espagne *franchises*. Le roi *Alphonse* fit aussi-tôt une assemblée d'évêques, laquelle sans le concours du peuple autrefois nécessaire, élut pour évêque de Tolède un prêtre nommé *Bernard*, à qui le pape *Urbain II* conféra la primatie d'Espagne à la prière du roi. La conquête fut presque toute pour l'église ; mais le primat eut l'imprudence d'en abuser, en violant les conditions que le roi avait jurées aux Maures. La grande mosquée devait rester aux mahométans. L'archevêque pendant l'absence du roi, en fit une église, & excita contre lui une sédition. *Alphonse* revint à Tolède, irrité contre l'indiscrétion du prélat. Il appaisa le soulèvement, en rendant la mosquée aux Arabes, & en menaçant de punir l'archevêque. Il engagea les musulmans à lui demander eux-mêmes la grâce du prélat chrétien ; & ils furent contens & soumis.

Alphonse augmenta encore par un mariage les états qu'il gagnait par l'épée du *Cid*. Soit politique, soit goût, il épousa *Zaïd* fille de *Benadat* nouveau roi Maure d'Andalousie, & reçut en dot plusieurs villes. On ne dit point que cette épouse d'*Alphonse* ait embrassé le christianisme. Les Maures passaient encore pour une nation supérieure : on se tenait honoré de s'allier à eux. Le surnom de *Rodrigue* était maure ; & de-là vient qu'on appela les Espagnols *Marranes*. *Alphonse roi d'Espagne épouse une mahométane ; usage commun.*

On reproche à ce roi *Alphonse* d'avoir conjointement avec son beau-père appelé en Espagne d'autres mahométans d'Afrique. Il est difficile de croire qu'il ait fait une si étrange faute contre la politique ; mais les rois se conduisent quelquefois contre la vraisemblance. Quoi qu'il en soit, une armée de Maures

Digitized by Google

CH. XLIV. vient fondre d'Afrique en Eſpagne, & augmenter la confuſion où tout était alors. Le *Miramolin* qui régnait à Maroc envoie ſon général *Abénada* au ſecours du roi d'Andalouſie. Ce général trahit non-ſeulement ce roi même à qui il était envoyé, mais encore le *Miramolin* au nom duquel il venait. Enfin le *Miramolin* irrité vient lui-même combattre ſon général perfide, qui faiſait la guerre aux autres mahométans, tandis que les chrétiens étaient auſſi diviſés entre eux.

Le Cid. L'Eſpagne était ainſi déchirée par les mahométans & les chrétiens, lorſque *le Cid Don Rodrigue* à la tête de ſa chevalerie ſubjugua le royaume ee Valence. Il y avait en Eſpagne peu de rois plus puiſſans que lui : mais il n'en prit pas le nom, ſoit qu'il préférât le titre de *Cid*, ſoit que l'eſprit de chevalerie le rendît fidèle au roi *Alphonſe* ſon maître. Cependant il gouverna Valence avec l'autorité d'un ſouverain, recevant des ambaſſadeurs, & reſpecté de toutes les nations. De tous ceux qui ſe ſont élevés par leur courage ſans rien uſurper, il n'y en a pas eu un ſeul qui ait eu autant de puiſſance & de gloire que *le Cid*.

Après ſa mort, arrivée l'an 1096, les rois de Caſtille & d'Arragon continuèrent toujours leurs guerres contre les Maures ; l'Eſpagne ne fut jamais plus ſanglante & plus déſolée. Triſte effet de l'ancienne conſpiration de l'archevêque *Opas* & du comte *Julien*, qui faiſait, au bout de quatre cents ans, & fit encore long-temps après, les malheurs de l'Eſpagne.

C'était donc depuis le milieu du onzième ſiecle juſqu'à la fin que *le Cid* ſe rendit ſi célèbre en Europe ; c'était le temps brillant de la chevalerie ; mais c'était auſſi le temps des emportemens audacieux de *Grégoire VII*, des malheurs de l'Allemagne & de l'Italie, & de la première croiſade.

CHA-

Digitized by Google

CHAPITRE QUARANTE-CINQUIEME.

De la religion & de la superstition aux dixième & onzième siecles.

CH. XLV.

Hérétiques brûlés sous le roi Robert, & en sa présence.

LES hérésies semblent être le fruit d'un peu de science & de loisir. On a vû que l'état où était l'église au dixième siecle, ne permettait guères le loisir ni l'étude. Tout le monde était armé, & on ne se disputait que des richesses. Cependant en France, du temps du roi *Robert*, il y eut quelques prêtres, & entr'autres un nommé *Etienne*, confesseur de la reine *Constance*, accusés d'hérésie. On ne les appela manichéens, que pour leur donner un nom plus odieux ; car ni eux ni leurs juges ne pouvaient guères connaître la philosophie du Persan *Manès*. C'était probablement des enthousiastes, qui tendaient à une perfection outrée, pour dominer sur les esprits. C'est le caractère de tous les chefs de sectes. On leur imputa des crimes horribles, & des sentimens dénaturés, dont on charge toujours ceux dont on ne connaît pas les dogmes. Ils furent juridiquement accusés de réciter les litanies à l'honneur des diables, d'éteindre ensuite les lumières, de se mêler indifféremment, & de brûler le premier des enfans qui naissaient de ces incestes, pour en avaler les cendres. Ce sont à-peu-près les reproches qu'on faisait aux premiers chrétiens. Je crois que cette calomnie des païens contre eux était fondée sur ce que les chrétiens faisaient quelquefois la cène, en mangeant du pain fait en forme de petit enfant, pour représenter JESUS-CHRIST, comme il se pratique encore dans quelques églises grecques. Les hérétiques dont je parle étaient sur-tout accusés d'enseigner que DIEU n'est point venu sur la terre, qu'il n'a pû naître d'une vierge, qu'il n'est ni mort, ni ressuscité. En ce cas ils n'étaient pas chrétiens. Je vois que les accusations de cette espèce se contredisent toujours.

1028.

Fausses accusations.

Ceux qu'on appelait manichéens, ceux qu'on nomma depuis Albigeois, Vaudois, Lollars, & qui reparurent si sou-

Digitized by Google

vent ſous tant d'autres noms, étaient des reſtes des premiers chrétiens des Gaules, attachés à pluſieurs anciens uſages que la cour Romaine changea depuis, & à des opinions vagues que cette cour conſtata avec le temps : par exemple, ces premiers chrétiens n'avaient point connu les images. La confeſſion auriculaire ne leur avait pas d'abord été commandée. Il ne faut pas croire que du temps de *Clovis*, & avant lui, on fût parfaitement inſtruit dans les Alpes du dogme de la tranſſubſtantiation, & de pluſieurs autres. On vit, au huitième ſiecle, *Claude*, archevêque de Turin, adopter la plûpart des ſentimens qui ſont aujourd'hui le fondement de la religion proteſtante, & prétendre que ces ſentimens étaient ceux de la primitive égliſe. Il y a preſque toujours un petit troupeau ſéparé du grand ; & depuis le commencement de l'onzième ſiecle, ce petit troupeaux fut diſperſé, ou égorgé, quand il voulut trop paraître.

CH. XLV. *Origine des communions de l'Europe ſéparées de Rome.*

Le roi *Robert* & ſa femme *Conſtance* ſe tranſportèrent à Orléans, où ſe tenaient quelques aſſemblées de ceux qu'on appelait manichéens. Les évêques firent brûler treize de ces malheureux. Le roi, la reine aſſiſtèrent à ce ſpectacle indigne de leur majeſté. Jamais avant cette exécution on n'avait en France livré au dernier ſupplice aucun de ceux qui dogmatiſent ſur ce qu'ils n'entendent point. Il eſt vrai que *Priſcillien* au quatrième ſiecle avait été condamné à la mort dans Trèves avec ſept de ſes diſciples. Mais la ville de Trèves, qui était alors dans les Gaules, n'eſt plus annexée à la France depuis la décadence de la famille de *Charlemagne*. Ce qu'il faut obſerver, c'eſt que *St. Martin* de Tours ne voulut point communiquer avec les évêques qui avaient demandé le ſang de *Priſcillien*. Il diſait hautement qu'il était horrible de condamner des hommes à la mort parce qu'ils ſe trompent. Il ne ſe trouva point de *St. Martin* du temps du roi *Robert*.

Bel exemple de tolérance mal imité.

Il s'élevait alors quelques légers nuages ſur l'euchariſtie ; mais ils ne formaient point encore d'orages. Ce ſujet de querelle qui ne devait être qu'un ſujet d'adoration & de ſilence, avait échappé à l'imagination ardente des chrétiens Grecs. Il fut probablement négligé, parce qu'il ne laiſſait nulle priſe à cette métaphyſique, cultivée par les docteurs depuis qu'ils

Digitized by Google

eurent adopté les idées de *Platon*. Ils avaient trouvé de quoi exercer cette philoſophie dans l'explication de la trinité, dans la conſubſtantialité du verbe, dans l'union des deux natures & des deux volontés, enfin dans l'abîme de la prédeſtination. La queſtion, ſi du pain & du vin ſont changés en la ſeconde perſonne de la trinité, & par conſéquent en DIEU ? ſi on mange & on boit cette ſeconde perſonne réellement ou ſeulement par la foi ? cette queſtion, dis-je, était d'un autre genre, qui ne paraiſſait pas ſoumis à la philoſophie de ces temps. Auſſi on ſe contenta de faire la cène le ſoir dans les premiers âges du chriſtianiſme, & de communier à la meſſe ſous les deux eſpèces au temps dont je parle, ſans que les peuples euſſent une idée fixe & déterminée ſur ce myſtère. CH. XLV.

Euchariſtie : ignorance & diſputes.

Il paraît que dans beaucoup d'égliſes, & ſur-tout en Angleterre, on croyait qu'on ne mangeait & qu'on ne buvait JESUS-CHRIST que ſpirituellement. On trouve dans la bibliothèque Bodléienne une homélie du dixième ſiecle, dans laquelle ſont ces propres mots : « C'eſt véritablement par la conſécration le » corps & le ſang de JESUS-CHRIST, non corporellement, » mais ſpirituellement. Le corps dans lequel JESUS-CHRIST » ſouffrit & le corps euchariſtique ſont entièrement différens. » Le premier était compoſé de chair & d'os animés par une » ame raiſonnable ; mais ce que nous nommons euchariſtie, » n'a ni ſang, ni os, ni ame. Nous devons donc l'entendre » dans un ſens ſpirituel ».

Jean Scot, ſurnommé *Erigène*, parce qu'il était d'Irlande, avait long-temps auparavant, ſous le regne de *Charles le chauve*, & même, à ce qu'il dit, par ordre de cet empereur, ſoutenu à-peu-près la même opinion.

Ratram ne croit pas la préſence réelle.

Du temps de *Jean Scot*, *Ratram* moine de Corbie & d'autres avaient écrit ſur ce myſtère d'une manière à faire penſer qu'ils ne croyaient pas ce qu'on appela depuis la *préſence réelle*. Car *Rotram* dans ſon écrit adreſſé à l'empereur *Charles le chauve*, dit en termes exprès : « C'eſt le corps de JESUS-CHRIST » qui eſt vû, reçu, & mangé, non par les ſens corporels, » mais par les yeux de l'eſprit fidèle ». *Il eſt évident*, ajoute-t-il, *qu'il n'y a aucun changement dans le pain & dans le vin ; ils ne ſont donc que ce qu'ils étaient auparavant.* Il finit par

Digitized by Google

Ch. XLV. dire, après avoir cité St. Auguſtin, *que le pain appelé corps, & le vin appelé ſang, ſont une figure, parce que c'eſt un myſtère.*

De quelque manière que *Ratram* s'entendit & qu'on l'entendit, on écrivit contre lui : & à-peu-près dans le même temps un autre moine bénédictin nommé *Paſcaſe Ratbert* paſſa pour être le premier qui développa le ſentiment commun en termes exprès, en diſant, *que le pain était le véritable corps qui était ſorti de la Vierge, & le vin avec l'eau, le véritable ſang coulé du côté, réellement, & non pas en figure.* Cette diſpute produiſit celle des ſtercoriſtes ou ſtercoraniſtes, qui oſant examiner phyſiquement un objet de la foi, prétendirent qu'on digerait le pain & le vin ſacrés, & qu'ils ſuivaient le ſort ordinaire des alimens.

Comme ces queſtions ſe traitaient en latin, & que les laïcs alors occupés uniquement de la guerre, prenaient peu de part aux diſputes de l'école, elles ne produiſirent heureuſement aucun trouble. Les peuples n'avaient qu'une idée vague & obſcure de la plupart des myſtères : ils ont toujours reçu leurs dogmes comme la monnoie, ſans examiner le poids & le titre.

Bérenger enſeigne que Dieu n'eſt pas dans le pain conſacré.

Enfin *Bérenger*, archidiacre d'Angers, enſeigna vers 1050 par écrit & dans la chaire, que le corps véritable de JESUS-CHRIST n'eſt point & ne peut être ſous les apparence du pain & du vin.

Il affirmait que ce qui aurait donné une indigeſtion, s'il avait été mangé en trop grande quantité, ne pouvait être qu'un aliment; que ce qui aurait enivré, ſi on en avait trop bu, était une liqueur réelle, qu'il n'y avait point de blancheur ſans un objet blanc, point de rondeur ſans un objet rond; qu'il eſt phyſiquement impoſſible que le même corps puiſſe être en mille lieux à la fois. Ses propoſitions révoltèrent d'autant plus, que *Bérenger*, ayant une très-grande réputation, avait d'autant plus d'ennemis. Celui qui ſe diſtingua le plus contre lui, fut *Lanfranc*, de race Lombarde, né à Pavie, qui était venu chercher une fortune en France. Il balançait la réputation de *Bérenger*. Voici comme il s'y prenait pour le confondre dans ſon traité *de corpore Domini.*

Digitized by Google

« On peut dire avec vérité que le corps de notre Seigneur
» dans l'eucharistie est le même qui est sorti de la Vierge, CH. XLV.
» & que ce n'est pas le même. C'est le même quant à l'es- *Réfutation*
» sence & aux propriétés de la véritable nature, & ce n'est *de Béren-*
» pas le même quant aux espèces du pain & du vin; de sorte *ger.*
» qu'il est le même quant à la substance, & qu'il n'est pas le
» même quant à la forme ».

Ce sentiment de *Lanfranc* parut être en général celui de l'église. *Bérenger* n'avait raisonné qu'en philosophe. Il s'agissait d'un objet de la foi, d'un mystère que l'église reconnaissait comme incompréhensible. Il était du corps de l'église; il était payé par elle; il devait donc avoir la même foi qu'elle, & soumettre sa raison comme elle. Il fut condamné au concile de Paris en 1050, condamné encore à Rome en 1079, & obligé de prononcer sa rétractation; mais cette rétractation forcée ne fit que graver plus avant ces sentimens dans son cœur. Il mourut dans son opinion, qui ne fit alors ni schisme ni guerre civile. Le temporel seul était le grand objet qui occupait l'ambition des hommes. L'autre source qui devait faire verser tant de sang, n'était pas encore ouverte.

C'est après la dispute & la condamnation de *Bérenger* que l'église institua l'usage de l'élévation de l'hostie, afin que le peuple en l'adorant ne doutât pas de la réalité qu'on avait combattue; mais le terme de transsubstantiation ne fut pas encore attaché à ce mystère; il ne fut adopté qu'en 1215 dans un concile de Latran.

L'opinion de *Scot*, de *Ratram*, de *Bérenger* ne fut pas ensevelie; elle se perpétua chez quelques ecclésiastiques; elle passa aux Vaudois, aux Albigeois, aux Hussites, aux protestans, comme nous le verrons.

Vous avez dû observer que dans toutes les disputes qui ont animé les chrétiens les uns contre les autres depuis la naissance de l'église, Rome s'est toujours décidée pour l'opinion qui soumettait le plus l'esprit humain, & qui anéantissait le plus le raisonnement: je ne parle ici que de l'historique; je mets à part l'inspiration de l'église & son infaillibilité, qui ne sont pas du ressort de l'histoire. Il est certain qu'en faisant du mariage un sacrement, on faisait de la fidélité des époux un

Digitized by Google

devoir plus saint, & de l'adultère une faute plus odieuse; que
CH. XLV. la croyance d'un Dieu réellement présent dans l'eucharistie, passant dans la bouche & dans l'estomac d'un communiant, le remplissait d'une terreur religieuse. Quel respect ne devait-on pas avoir pour ceux qui changeaient d'un mot le pain en Dieu, & sur-tout pour le chef d'une religion qui opérait un tel prodige ? Quand la simple raison humaine combattit ces mystères, elle affaiblit l'objet de sa vénération; & la multiplicité des prêtres en rendant le prodige trop commun, le rendit moins respectable aux peuples.

Purgatoire, fête des morts. Il ne faut pas omettre l'usage qui commença à s'introduire dans l'onzième siecle, de racheter par les aumônes & par les prières des vivans les peines des morts, de délivrer leurs ames du purgatoire, & l'établissement d'une fête solemnelle consacrée à cette piété.

L'opinion d'un purgatoire, ainsi que d'un enfer, est de la plus haute antiquité; mais elle n'est nulle part si clairement exprimée que dans le sixième livre de l'Enéide de *Virgile*, dans lequel on retrouve la plupart des mystères de la religion des gentils.

Ergo exercentur pœnis, veterumque malorum
Supplicia expendunt, &c.

Cette idée fut peu-à-peu sanctifiée dans le christianisme, & on la porta jusqu'à croire que l'on pouvait par des prières modérer les arrêts de la providence, & obtenir de DIEU la grace d'un mort condamné dans l'autre vie à des peines passagères.

Le cardinal *Pierre Damien*, celui-là même qui conte que la femme du roi *Robert* accoucha d'un oye, rapporte qu'un pélerin revenant de Jérusalem, fut jetté par la tempête dans une île, où il trouva un bon hermite, lequel lui apprit que cette île était habitée par les diables; que son voisinage était tout couvert de flammes, dans lesquelles les diables plongeaient les ames des trépassés; que ces mêmes diables ne cessaient de crier & de heurler contre *St. Odilon* abbé de Cluni, leur ennemi mortel. Les prières de cet *Odilon*, disaient-ils, & celles de ses moines, nous enlèvent toujours quelque ame.

Digitized by Google

Ce rapport ayant été fait à *Odilon*, il inſtitua dans ſon couvent de Cluni, la fête des morts. Il n'y avait dans cette fête qu'un grand fond d'humanité & de piété ; & ces ſentimens pouvaient ſervir d'excuſe à la fable du pélerin. L'égliſe adopta bientôt cette ſolemnité, & en fit une fête d'obligation. On attacha de grandes indulgences aux prières pour les morts ; ſi on s'en était tenu là, ce n'eût été qu'une dévotion, mais bientôt elle dégénéra en abus : on vendit cher les indulgences ; les moines mendians, ſur-tout, ſe firent payer pour tirer les ames du purgatoire ; ils ne parlèrent que d'apparitions de trépaſſés, d'ames plaintives qui venaient demander du ſecours, de morts ſubites & de châtimens éternels de ceux qui en avaient refuſé ; le brigandage ſuccéda à la piété crédule, & ce fut une des raiſons qui dans la ſuite des temps fit perdre à l'égliſe romaine la moitié de l'Europe. CH. XLV.

Epreuves ; fables.

On croit bien que l'ignorance de ces ſiecles affermiſſait les ſuperſtitions populaires. J'en rapporterai quelques exemples, qui ont long-temps exercé la crédulité humaine. On prétend que l'empereur *Othon III* fit périr ſa femme *Marie d'Arragon*, pour cauſe d'adultère. Il eſt très-poſſible qu'un prince cruel & dévot, tel qu'on peint *Othon III*, envoie au ſupplice ſa femme moins débauchée que lui. Mais vingt auteurs ont écrit, & *Maimbourg* a répété après eux, & d'autres ont répété après *Maimbourg*, que l'impératrice ayant fait des avances à un jeune comte Italien, qui les refuſa par vertu, elle accuſa ce comte auprès de l'empereur de l'avoir voulu ſéduire, & que le comte fut puni de mort. La veuve du comte, dit-on, vint, la tête de ſon mari à la main, demander juſtice & prouver ſon innocence. Cette veuve demande d'être admiſe à l'épreuve du fer ardent. Elle tint, tant qu'on voulut, une barre de fer toute rouge dans ſes mains ſans ſe brûler ; & ce prodige ſervant de preuve juridique, l'impératrice fut condamnée à être brûlée vive.

Mainbourg aurait dû faire réflexion que cette fable eſt rapportée par des auteurs qui ont écrit très long-temps après le regne d'*Othon III*, qu'on ne dit pas ſeulement les noms de ce comte Italien & de cette veuve qui maniait ſi impunément des barres de fer rouge ; il eſt même très douteux qu'il y ait

Digitized by Google

jamais eu une *Marie d'Arragon*, femme d'*Othon III*. Enfin, quand même des auteurs contemporains auraient authentiquement rendu compte d'un tel évènement, ils ne mériteraient pas plus de croyance que les ſorciers qui dépoſent en juſtice qu'ils ont aſſiſté au ſabat.

CH. XLV.

L'aventure de la barre de fer doit faire révoquer en doute le ſupplice de la prétendue impératrice *Marie d'Arragon* rapporté dans tant de dictionnaires & d'hiſtoires, où dans chaque page le menſonge eſt joint à la vérité.

Le ſecond évènement eſt du même genre. On prétend que *Henri II* ſucceſſeur d'*Othon III*, éprouva la fidélité de ſa femme *Cunegunda*, en la faiſant marcher pieds nuds ſur neuf ſocs de charue rougis au feu. Cette hiſtoire, rapportée dans tant de martyrologes, mérite la même réponſe que celle de la femme d'*Othon*.

Petrus. Igneus. *Didier* abbé du Mont Caſſin, & pluſieurs autres écrivains, rapportent un fait à-peu-près ſemblable. En 1063 des moines de Florence, mécontens de leur évêque, allèrent crier à la ville & à la campagne : « Notre évêque eſt un ſimoniaque & » un ſcélérat » : & ils eurent, dit-on, la hardieſſe de promettre qu'ils prouveraient cette accuſation par l'épreuve du feu. On prit donc jour pour cette cérémonie, & ce fut le mercredi de la première ſemaine du carême. Deux buchers furent dreſſés, chacun de dix pieds de long ſur cinq de large; ſéparés par un ſentier d'un pied & demi de largeur, rempli de bois ſec. Les deux buchers ayant été allumés, & cet eſpace réduit en charbons, le moine, *Pierre Aldobrandin*, paſſe à travers ſur ce ſentier à pas graves & meſurés; & revient même prendre au milieu des flammes ſon manipule qu'il avait laiſſé tomber. Voilà ce que pluſieurs hiſtoriens diſent, qu'on ne peut nier qu'en renverſant tous les fondemens de l'hiſtoire; mais il eſt ſûr qu'on ne peut le croire ſans renverſer tous les fondemens de la raiſon.

Il ſe peut faire ſans doute qu'un homme paſſe très rapidement entre deux buchers, & même ſur des charbons, ſans être tout-à-fait brûlé ; mais y paſſer & y repaſſer d'un pas grave pour reprendre ſon manipule, c'eſt une de ces aventures de la *Légende dorée*, dont il n'eſt plus permis de parler à des hommes raiſonnables.

La

Digitized by Google

La dernière épreuve que je rapporterai, eſt celle dont on ſe ſervit pour décider en Eſpagne, après la priſe de Tolède, ſi on devait réciter l'office romain, ou celui qu'on appelait moſarabique ? On convint d'abord unanimement de terminer la querelle par le duel. Deux champions armés de toutes pièces combattirent dans toutes les regles de la chevalerie. *Don Ruis de Martanza*, chevalier du miſſel moſarabique, fit perdre les arçons à ſon adverſaire, & le renverſa mourant. Mais la reine, qui avait beaucoup d'inclination pour le miſſel romain, voulut qu'on tentât l'épreuve du feu. Toutes les lois de la chevalerie s'y oppoſaient. Cependant on jetta au feu les deux miſſels, qui probablement furent brûlés ; & le roi, pour ne mécontenter perſonne, convint que quelques égliſes prieraient DIEU ſelon le rituel romain, & que d'autres garderaient le moſarabique. CH. XLV. *Combat pour le miſſel.*

Tout ce que la religion a de plus auguſte, était défiguré dans preſque tout l'occident par les coutumes les plus ridicules. La fête des fous, celle des ânes étaient établies dans la plupart des égliſes. On créait aux jours ſolemnels un évêque des fous ; on faiſait entrer dans la nef un âne en chappe, & en bonnet quarré. L'âne était revéré en mémoire de celui qui porta JESUS-CHRIST. *La fête des fous.*

Les danſes dans l'égliſe, les feſtins ſur l'autel, les diſſolutions, les farces obſcènes étaient les cérémonies de ces fêtes, dont l'uſage extravagant dura environ ſept ſiecles dans pluſieurs diocèſes. A n'enviſager que les coutumes que je viens de rapporter, on croirait voir le portrait des Négres, & des Hottentots ; & il faut avoüer qu'en plus d'une choſe nous n'avons pas été ſupérieurs à eux.

Rome a ſouvent condamné ces coutumes barbares, auſſi bien que le duel & les épreuves. Il y eut toujours dans les rites de l'égliſe romaine, malgré tous les troubles & tous les ſcandales, plus de décence, plus de gravité qu'ailleurs, & on ſentait qu'en tout cette égliſe, quand elle était libre & bien gouvernée, était faite pour donner des leçons aux autres.

Digitized by Google

CHAPITRE QUARANTE-SIXIEME.

De l'empire, de l'Italie, de l'empereur HENRI *IV & de* GREGOIRE *VII. De Rome & de l'empire dans l'onzième siecle. De la donation de la comtesse* MATHILDE. *De la fin malheureuse de l'empereur* HENRI *IV & du pape* GREGOIRE *VII.*

CH. XLVI. IL est temps de revenir aux ruines de Rome & à cette ombre du trône des *Césars*, qui reparaissait en Allemagne.

On ne savait encore qui dominerait dans Rome, & quel serait le sort de l'Italie. Les empereurs Allemans se croyaient de droit maîtres de tout l'occident ; mais à peine étaient-ils souverains en Allemagne, où le grand gouvernement féodal des seigneurs & des évêques commençait à jetter de profondes racines. Les princes Normans, conquérans de la Pouille & de la Calabre, formaient une nouvelle puissance. L'exemple des Vénitiens inspirait aux grandes villes d'Italie l'amour de la liberté. Les papes n'étaient pas encore souverains & voulaient l'être.

Le droit des empereurs de nommer les papes commençait à s'affermir ; mais on sent bien que tout devait changer à la première circonstance favorable. Elle arriva bientôt, à la minorité
1056. de l'empereur *Henri IV*, reconnu du vivant de *Henri III* son père, pour son successeur.

Dès le temps même de *Henri III* la puissance impériale diminuait en Italie. Sa sœur, comtesse ou duchesse de Toscane, mère de cette véritable bienfaitrice des papes, la comtesse *Mathilde d'Este*, contribua plus que personne à soulever l'Italie contre son frère. Elle possédait avec le marquisat de Mantoue la Toscane & une partie de la Lombardie. Ayant eu l'imprudence de venir à la cour d'Allemagne, on l'arrêta long-temps prisonnière. Sa fille la comtesse *Mathilde* hérita de son ambition & de sa haine pour la maison impériale.

Pendant la minorité de *Henri IV*, les brigues, l'argent &

Digitized by Google

les guerres civiles firent plusieurs papes. Enfin on élut en 1054 *Alexandre II*, sans consulter la cour impériale. En vain cette cour nomma un autre pape : son parti n'était pas le plus fort en Italie. *Alexandre II* l'emporta, & chassa de Rome son compétiteur. CH. XLVI.

Henri IV, devenu majeur, se vit empereur d'Italie & d'Allemagne presque sans pouvoir. Une partie des princes séculiers & ecclésiastiques de sa patrie se liguèrent contre lui : & l'on sait qu'il ne pouvait être maître de l'Italie qu'à la tête d'une armée, qui lui manquait. Son pouvoir était peu de chose, son courage était au-dessus de sa fortune.

Quelques auteurs rapportent qu'étant accusé dans la diète de Vurtzbourg d'avoir voulu faire assassiner les ducs de Souabe & de Carinthie, il offrit de se battre en duel contre l'accusateur, qui était un simple gentilhomme. Le jour fut déterminé pour le combat : & l'accusateur, en ne paraissant pas, justifia l'empereur. 1073.

Dès que l'autorité d'un prince est contestée, ses mœurs sont toujours attaquées. On lui reprochait publiquement d'avoir des maitresses, tandis que les moindres clercs en avaient impunément. Il voulait se séparer de sa femme, fille d'un marquis de Ferrare, avec laquelle il disait n'avoir jamais pû consommer son mariage. Quelques emportemens de sa jeunesse aigrissaient encore les esprits, & sa conduite affaiblissait son pouvoir.

Quel était Grégoire VII.

Il y avait alors à Rome un moine de Cluni, devenu cardinal, homme inquiet, ardent, entreprenant, qui savait mêler quelquefois l'artifice à l'ardeur de son zèle pour les prétentions de l'église. *Hildebrand* était le nom de cet homme audacieux, qui fut depuis ce célèbre *Grégoire VII*, né à Soane en Toscane, de parens inconnus, élevé à Rome, reçu moine de Cluni sous l'abbé *Odilon*, député depuis à Rome pour les intérêts de son ordre, employé après par les papes dans toutes ces affaires qui demandent de la souplesse & de la fermeté, & déja célèbre en Italie par un zèle intrépide. La voix publique le désignait pour le successeur d'*Alexandre II*, dont il gouvernait le pontificat. Tous les portraits ou flatteurs ou odieux que tant d'écrivains ont faits de lui, se trouvent dans le tableau

Digitized by Google

CH. XLVI.

d'un peintre Napolitain, qui peignit *Grégoire* tenant une houlette dans une main & un fouet dans l'autre, foulant des sceptres à ses pieds, & ayant à côté de lui les filets & les poissons de *St. Pierre*.

1073. *Le pape ose citer devant lui l'empereur Henri IV.*

Grégoire engagea le pape *Alexandre* à faire un coup d'éclat inouï, à sommer le jeune *Henri* de venir comparaître à Rome devant le tribunal du St. Siége. C'est le premier exemple d'une telle entreprise. Et dans quel temps la hazarde-t-on ? Lorsque Rome était toute accoutumée par *Henri III*, père de *Henri IV*, à recevoir ses évêques sur un simple ordre de l'empereur. C'était précisément cette servitude dont *Grégoire* voulait secouer le joug. Et pour empêcher les empereurs de donner des lois dans Rome, il voulait que le pape en donnât aux empereurs. Cette hardiesse n'eut point de suite. Il semble qu'*Alexandre II* était un enfant perdu, qu'*Hildebrand* détachait contre l'empire avant d'engager la bataille. La mort d'*Alexandre* suivit bientôt ce premier acte d'hostilité.

1073. *Hardiesse de Grégoire VII.*

Hildebrand eut le crédit de se faire élire & introniser par le peuple Romain sans attendre la permission de l'empereur. Bientôt il obtint cette permission, en promettant d'être fidèle. *Henri IV* reçut ses excuses. Son chancelier d'Italie alla confirmer à Rome l'élection du pape ; & *Henri*, que tous ses courtisans avertissaient de craindre *Grégoire VII*, dit hautement que ce pape ne pouvait être ingrat à son bienfaiteur ; mais à peine *Grégoire* est-il assuré du pontificat, qu'il déclare excommunié tous ceux qui recevront des bénéfices des mains de laïcs, & tout laïc qui les conférera. Il avait conçu le dessein d'ôter à tous les collateurs séculiers le droit d'investir les ecclésiastiques. C'était mettre l'église aux prises avec tous les rois. Son humeur violente éclate en même temps contre *Philippe I* roi de France. Il s'agissait de quelques marchands Italiens que les Français avaient rançonnés. Le pape écrit une lettre circulaire aux évêques de France : » Votre roi, leur dit-il, » est moins roi que tyran ; il passe sa vie dans l'infamie & dans » le crime »; & après ces paroles indiscretes, suit la menace ordinaire de l'excommunication.

Bientôt après, tandis que l'empereur *Henri* est occupé dans une guerre civile contre les Saxons, le pape lui envoie deux

Digitized by Google

légats pour lui ordonner de venir répondre aux accusations intentées contre lui d'avoir donné l'investiture des bénéfices, & pour l'excommunier en cas de refus. Les deux porteurs d'un ordre si étrange trouvent l'empereur vainqueur des Saxons, comblé de gloire & plus puissant qu'on ne l'espérait. On peut se figurer avec quelle hauteur un empereur de vingt-cinq ans, victorieux & jaloux de son rang, reçut une telle ambassade. Il n'en fit pas le châtiment exemplaire, que l'opinion de ces temps-là ne permettait pas, & n'opposa en apparence que du mépris à l'audace : il abandonna ces légats indiscrets aux insultes des valets de sa cour. CH. XLVI. 1076.

Presqu'au même temps le pape excommunia encore ces Normans, princes de la Pouille & de la Calabre; (comme nous l'avons dit précédemment.) Tant d'excommunications à la fois paraîtraient aujourd'hui le comble de l'imprudence : mais qu'on fasse réflexion que *Grégoire VII* en menaçant le roi de France, adressait sa bulle au duc d'Aquitaine vassal du roi, aussi puissant que le roi même ; que, quand il éclatait contre l'empereur, il avait pour lui une partie de l'Italie, la comtesse *Mathilde*, Rome, & la moitié de l'Allemagne ; qu'à l'égard des Normans, ils étaient dans ce temps-là ses ennemis déclarés : alors *Grégoire VII* paraîtra plus violent & plus audacieux qu'insensé. Il sentait qu'en élevant sa dignité au-dessus de l'empereur & de tous les rois, il serait secondé des autres églises flattées d'être les membres d'un chef qui humiliait la puissance séculière. Son dessein était formé non-seulement de secouer le joug des empereurs, mais de mettre Rome, empereurs & rois sous le joug de la papauté. Il pouvait lui en coûter la vie, il devait même s'y attendre, & le péril donne de la gloire.

Henri IV trop occupé en Allemagne, ne pouvait passer en Italie. Il parut se venger d'abord moins comme un empereur Allemand que comme un seigneur Italien. Au lieu d'employer un général & une armée, il se servit, dit-on, d'un bandit nommé *Cencius*, très-considéré par ses brigandages, qui saisit le pape dans Ste. Marie Majeure dans le temps qu'il officiait ; des satellites déterminés frappèrent le pontife & l'ensanglantèrent. On le mena prisonnier dans une tour dont *Cencius* s'était rendu maître. *Grégoire VII en prison.*

Digitized by Google

CH. XLVI.

Henri IV agit un peu plus en prince, en convoquant à Vorms un concile d'évêques, d'abbés & de docteurs, dans lequel il fit déposer le pape. Toutes les voix, à deux près, concoururent à la déposition. Mais il manquait à ce concile, des troupes pour l'aller faire respecter à Rome. *Henri* ne fit que commettre son autorité, en écrivant au pape qu'il le déposait, & au peuple Romain qu'il lui défendait de reconnaître *Grégoire*.

Déposé. 1076

Déposant.

Dès que le pape eut reçu ces lettres inutiles, il parla ainsi dans un concile à Rome : « De la part de Dieu tout-puissant, » & par notre autorité, je défends à *Henri*, fils de notre em» pereur *Henri*, de gouverner le royaume Teutonique & l'Ita» lie : j'absous tous les chrétiens du serment qu'ils lui ont fait » ou feront : & je défends que qui que ce soit le serve jamais » comme roi ». On sait que c'est-là le premier exemple d'un pape qui prétend ôter la couronne à un souverain. Nous avons vû auparavant des évêques déposer *Louis le débonnaire ;* mais il y avait au moins un voile à cet attentat. Ils condamnaient *Louis*, en apparence seulement, à la pénitence publique ; & personne n'avait jamais osé parler depuis la fondation de l'église comme *Grégoire VII*. Les lettres circulaires du pape respirèrent le même esprit que sa sentence. Il y redit plusieurs fois que les évêques sont au-dessus des rois & faits pour les juger : expressions non moins adroites que hardies, qui devaient ranger sous son étendard tous les prélats du monde.

Il y a grande apparence que quand *Grégoire VII* déposa ainsi son souverain par de simples paroles, il savait bien qu'il serait secondé par les guerres civiles d'Allemagne, qui recommencèrent avec plus de fureur. Un évêque d'Utrecht avait servi à faire condamner *Grégoire*. On prétendit que cet évêque mourant d'une mort soudaine & douloureuse, s'était repenti de la déposition du pape comme d'un sacrilége. Les remords vrais ou faux de l'évêque en donnèrent au peuple. Ce n'était plus le temps où l'Allemagne était unie sous les *Othons*. *Henri IV* se vit entouré près de Spire par l'armée des confédérés, qui se prévalaient de la bulle du pape. Le gouvernement féodal devait alors amener de pareilles révolutions. Chaque prince Allemand était jaloux de la puissance impériale, comme le haut

Digitized by Google

baronage en France était jaloux de celle de son roi. Le feu des guerres civiles couvait toujours, & une bulle lancée à propos pouvait l'allumer. CH. XLVI.

Les princes confédérés ne donnèrent la liberté à *Henri IV* qu'à condition qu'il vivrait en particulier & en excommunié dans Spire, sans faire aucune fonction ni de chrétien, ni de roi, en attendant que le pape vint présider dans Augsbourg à une assemblée de princes & d'évêques, qui devait le juger. *Henri IV persécuté.*

Il paraît que des princes qui avaient le droit d'élire l'empereur, avaient aussi celui de le déposer; mais vouloir faire présider le pape à ce jugement, c'était le reconnaître pour juge naturel de l'empereur & de l'empire. Ce fut le triomphe de *Grégoire VII* & de la papauté. *Henri IV* réduit à ces extrémités, augmenta encore beaucoup le triomphe.

Il voulut prévenir ce jugement fatal d'Augsbourg : & par une résolution inouie, passant les Alpes du Tyrol avec peu de domestiques, il alla demander au pape son absolution. *Grégoire VII* était alors avec la comtesse *Mathilde* dans la ville de Canosse, l'ancien Canusium, sur l'Apennin près de Reggio, fortereſſe qui passait alors pour imprenable. Cet empereur, déja célèbre par des batailles gagnées, se présente à la porte de la fortereſſe, sans gardes, sans suite. On l'arrête dans la seconde enceinte. On le dépouille de ses habits. On le revêt d'un cilice. Il reste pieds nuds dans la cour : c'était au mois de Janvier 1077. On le fit jeûner trois jours, sans l'admettre à baiser les pieds du pape, qui pendant ce temps était enfermé avec la comtesse *Mathilde*, dont il était depuis long-temps le directeur. Il n'est pas surprenant que les ennemis de ce pape lui ayent reproché sa conduite avec *Mathilde*. Il est vrai qu'il avait soixante-deux ans; mais il était directeur, *Mathilde* était femme, jeune & faible. Le langage de la dévotion, qu'on trouve dans les lettres du pape à la princesse, comparé avec les emportemens de son ambition, pouvait faire soupçonner que la religion servait de masque à toutes ses passions. Mais aucun fait, aucun indice n'a jamais fait tourner ces soupçons en vraisemblance. Les hypocrites voluptueux n'ont ni un enthousiasme si permanent, ni un zèle si intrépide. *Grégoire* était austère, & c'était par-là qu'il était dangereux. *Demande pardon au pape à genoux.*

Digitized by Google

CH. XLVI. Enfin, l'empereur eut la permiſſion de ſe proſterner aux pieds du pontife, qui voulut bien l'abſoudre, en le faiſant jurer qu'il attendrait le jugement juridique du pape à Augſbourg, & qu'il lui ſerait en tout parfaitement ſoumis. Quelques évêques, & quelques ſeigneurs Allemans du parti de *Henri*, firent la même ſoumiſſion. *Grégoire VII* ſe croyait alors, non ſans vraiſemblance, le maître des couronnes de la terre, écrivit dans pluſieurs lettres que ſon devoir était d'abaiſſer les rois.

L'Italie prend parti contre le pape. La Lombardie, qui tenait encore pour l'empereur, fut ſi indignée de l'aviliſſement où il s'était réduit, qu'elle fut prête de l'abandonner. On y haïſſait *Grégoire VII* beaucoup plus qu'en Allemagne. Heureuſement pour l'empereur, cette haine des violences du pape l'emporta ſur l'indignation qu'inſpirait la baſſeſſe du prince. Il en profita : & par un changement de fortune nouveau pour des empereurs Teutoniques, il ſe trouva enfin très-fort en Italie, quand l'Allemagne l'abandonnait. Toute la Lombardie fut en armes contre le pape, tandis que *Grégoire VII* ſoulevait l'Allemagne contre l'empereur.

D'un côté, ce pape agiſſait ſous main pour faire élire un autre *Céſar* en Allemagne : & *Henri* n'omettait rien pour faire
1078. élire un autre pape par les Italiens. Les Allemans élurent donc pour empereur *Rodolphe* duc de Souabe : & d'abord *Grégoire VII* écrivit qu'il jugerait entre *Henri* & *Rodolphe*, & qu'il donnerait la couronne à celui qui lui ſerait le plus ſoumis. *Henri* s'étant plus fié à ſes troupes qu'au St. Père, mais ayant eu quelques mauvais ſuccès, le pape plus fier, excommunia encore *Henri* en 1080. « Je lui ôte la couronne, dit-il, & je » donne le royaume Teutonique à *Rodolphe* » : & pour faire croire qu'il donnait en effet les empires, il fit préſent à ce *Rodolphe* d'une couronne d'or, où ce vers était gravé :

Grégoire VII donne l'empire.

Petra dedit Petro, Petrus diadema Rodolpho.

La pierre a donné à Pierre la couronne, & Pierre la donne à Rodolphe.

Ce vers raſſemble à la fois un jeu de mots puéril & une fierté qui étaient également la ſuite de l'eſprit du temps.

Henri IV donne la papauté. Cependant, en Allemagne le parti de *Henri* ſe fortifiait. Ce même prince, qui couvert d'un cilice & pieds nuds, avait attendu

Digitized by Google

attendu trois jours la miséricorde de celui qu'il croyait son sujet, prit deux résolutions plus hardies, de déposer le pape, & de combattre son compétiteur. Il rassemble à Brixen dans le Tyrol une vingtaine d'évêques, qui chargés de la procuration des prélats de Lombardie, excommunient & déposent *Grégoire VII, comme fauteur des tyrans, simoniaque, sacrilege & magicien.* On élit pour pape dans cette assemblée *Guibert*, archevêque de Ravenne. Tandis que ce nouveau pape court en Lombardie exciter les peuples contre *Grégoire*, *Henri IV* à la tête d'une armée, vâ combattre son rival *Rodolphe.* Est-ce excès d'enthousiasme, est-ce ce qu'on appelle fraude pieuse, qui portait alors *Grégoire VII* à prophétiser que *Henri* serait vaincu & tué dans cette guerre? *Que je ne sois point pape*, dit-il dans sa lettre aux évêques Allemands de son parti, *si cela n'arrive avant la St. Pierre.* La saine raison nous apprend que quiconque prédit l'avenir, est un fourbe ou un insensé. Mais considérons quelles erreurs régnaient dans les esprits des hommes. L'astrologie judiciaire fut toujours la superstition des savans. On reproche à *Grégoire* d'avoir cru aux astrologues. L'acte de sa déposition à Brixen porte, qu'il se mêlait de deviner, d'expliquer les songes; & c'est sur ce fondement qu'on l'accusait de magie. On l'a traité d'imposteur au sujet de cette fausse & étrange prophétie. Il se peut faire qu'il ne fut que crédule.

CH. XLVI.

1080.

Grégoire VII accusé de magie.

Sa prédiction retomba sur *Rodolphe* sa créature. Il fut vaincu. *Godefroi de Bouillon* neveu de la comtesse *Mathilde*, le même qui depuis conquit Jérusalem, tua dans la mêlée cet empereur que le pape se vantait d'avoir nommé. Qui croirait qu'alors le pape, au lieu de rechercher *Henri*, écrivit à tous les évêques Teutoniques, qu'il fallait élire un autre souverain, à condition qu'il rendrait hommage au pape comme son vassal? De telles lettres prouvent que la faction contre *Henri* en Allemagne était encore très-puissante.

1080.

C'était dans ce temps même que ce pape ordonnait à ses légats en France d'exiger en tribut un denier d'argent par an pour chaque maison, ainsi qu'en Angleterre.

Il traitait l'Espagne plus despotiquement; il prétendait en être le seigneur suzerain & domanial; & il dit dans sa seizième

Prétentions absurdes de Grégoire VII.

Digitized by Google

CH. XLVI.

épître, qu'il vaut mieux qu'elle appartienne aux Sarrasins, que de ne pas rendre hommage au St. Siége.

Il écrivit au roi de Hongrie *Salomon*, roi d'un pays à peine chrétien : « Vous pouvez apprendre des anciens de votre pays » que le royaume de Hongrie appartient à l'église romaine ».

Quelque téméraires que paraissent les entreprises, elles sont toujours la suite des opinions dominantes. Il faut certainement que l'ignorance eut mis alors dans beaucoup de têtes, que l'église était la maitresse des royaumes, puisque le pape écrivait toujours de ce style.

Grande & vraie donation au siege de Rome.

Son inflexibilité avec *Henri* n'était pas non plus sans fondement. Il avait tellement prévalu sur l'esprit de la comtesse *Mathilde*, qu'elle avait fait une donation authentique de ses états au St. Siége, s'en réservant seulement l'usufruit sa vie durant. On ne sait s'il y eut un acte, un contrat de cette concession. La coutume était de mettre sur l'autel une motte de terre quand on donnait ses biens à l'église : des témoins tenaient lieu de contrat. On prétend que *Mathilde* donna deux fois tous ses biens au St. Siége.

La vérité de cette donation, confirmée depuis par son testament, ne fut point révoquée en doute par *Henri IV*. C'est le titre le plus authentique que les papes ayent réclamé. Mais ce titre même fut un nouveau sujet de querelles. La comtesse *Mathilde* possédait la Toscane, Mantoue, Parme, Reggio, Plaisance, Ferrare, Modène, une partie de l'Ombrie & du duché de Spolette, Vérone, presque tout ce qui est appelé aujourd'hui le patrimoine de *St. Pierre*, de Viterbe jusqu'à Orviette, avec une partie de la Marche d'Ancone.

Henri III avait donné cette Marche d'Ancone aux papes ; mais cette concession n'avait pas empêché la mère de la comtesse *Mathilde* de se mettre en possession des villes qu'elle avait cru lui appartenir. Il semble que *Mathilde* voulut réparer après sa mort le tort qu'elle faisait au St. Siége pendant sa vie. Mais elle ne pouvait donner les fiefs qui étaient inaliénables ; & les empereurs prétendirent que tout son patrimoine était fief de l'empire. C'était donner des terres à conquérir, & laisser des guerres après elle. *Henri IV* comme héritier & comme seigneur suzerain, ne vit dans une telle donation que la violation des

Digitized by Google

droits de l'empire. Cependant à la longue il a fallu céder au St. Siége une partie de ces états. CH. XLVI.

Henri IV. pourſuivant ſa vengeance, vint enfin aſſiéger le pape dans Rome. Il prend cette partie de la ville en deçà du Tibre, qu'on appelle la Léonine. Il négocie avec les citoyens, tandis qu'il menace le pape : il gagne les principaux de Rome par argent. Le peuple ſe jette aux genoux de *Grégoire*, pour le prier de détourner les malheurs d'un ſiége & de fléchir ſous l'empereur. Le pontife inébranlable répond qu'il faut que l'empereur renouvelle ſa pénitence, s'il veut obtenir ſon pardon. 1083. *Rome priſe par Henri IV.*

Cependant, le ſiége traînait en longueur. *Henri IV*, tantôt préſent au ſiége, tantôt forcé de courir éteindre des révoltes en Allemagne, prit enfin la ville d'aſſaut. Il eſt ſingulier que les empereurs d'Allemagne ayent pris tant de fois Rome, & n'y ayent jamais régné. Reſtait *Grégoire VII* à prendre. Réfugié dans le château St. Ange, il y bravait & excommuniait ſon vainqueur. 1083.

Rome était bien punie de l'intrépidité de ſon pape. *Robert Guiſcard* duc de la Pouille, l'un de ces fameux Normans dont j'ai parlé, prit le temps de l'abſence de l'empereur, pour venir délivrer le pontife ; mais en même temps il pilla Rome, également ravagée & par les impériaux qui aſſiégeaient le pontife, & par les Napolitains qui le délivraient. *Grégoire VII* mourut quelques temps après à Salerne, le 24 de Mai 1085, laiſſant une mémoire chère & reſpectable au clergé Romain, qui partagea ſa fierté, odieuſe aux empereurs, & à tout bon citoyen qui conſidère les effets de ſon ambition inflexible. L'égliſe dont il fut le vengeur & la victime, l'a mis au nombre des ſaints, comme les peuples de l'antiquité déïfiaient leurs défenſeurs.

La comteſſe *Mathilde*, privée du pape *Grégoire*, ſe remaria bientôt après avec le jeune prince *Guelfe* fils de *Guelfe* duc de Bavière. On vit alors de quelle imprudence était ſa donation. Elle avait quarante-deux ans, & elle pouvait encore avoir des enfans qui euſſent hérité d'une guerre civile.

La mort de *Grégoire VII* n'éteignit point l'incendie qu'il avait allumé. Ses ſucceſſeurs ſe gardèrent bien de faire approuver

Digitized by Google

CH. XLVI. leurs élections par l'empereur. L'égliſe était loin de rendre hommage : elle en exigeait ; & l'empereur excommunié n'était pas d'ailleurs compté au rang des hommes. Un moine, abbé du Mont Caſſin, élu pape après le moine *Hildebrand*, & penſant en tout comme lui, mais qui ne fit que paſſer, *Urbain II*, né en France dans l'obſcurité, qui ſiégea onze ans, furent de nouveaux ennemis de l'empereur.

Fonds de la querelle entre l'empire & le ſacerdoce.

Il me paraît ſenſible que le vrai fonds de la querelle était que les papes & les Romains ne voulaient point d'empereurs à Rome ; & le prétexte, qu'on voulait rendre ſacré, était que les papes, dépoſitaires des droits de l'égliſe, ne pouvaient ſouffrir que des princes profanes inveſtiſſent les évêques par la croſſe & l'anneau. Il était bien clair que les évêques, ſujets des princes & enrichis par eux, devaient un hommage des terres qu'ils tenaient de leurs bienfaits. Les empereurs & les rois ne prétendaient pas donner le St. Eſprit ; mais ils voulaient l'hommage du temporel qu'ils avaient donné. La forme d'une croſſe & d'un anneau étaient des acceſſoires à la queſtion principale. Mais il arriva ce qui arrive preſque toujours dans les diſputes ; on négligea le fonds, & on ſe battit pour une cérémonie indifférente.

Henri IV, toujours excommunié & toujours perſécuté ſur ce prétexte par tous les papes de ſon temps, éprouva les malheurs que peuvent cauſer les guerres de religion & les guerres civiles. *Urbain II* ſuſcita contre lui ſon propre fils *Conrad* ; & après la mort de ce fils dénaturé, ſon frère, qui fut depuis l'empereur *Henri V* fit la guerre à ſon père. Ce fut pour la ſeconde fois depuis *Charlemagne* que les papes contribuèrent à mettre les armes aux mains des enfans contre leurs peres.

1106. *Henri IV*, trompé par *Henri* ſon fils, comme *Louis le débonnaire* l'avait été par les ſiens, fut enfermé dans Mayence. Deux légats l'y dépoſent : deux députés de la diète, envoyés par ſon fils, lui arrachent les ornemens impériaux.

Mort affreuſe de Henri IV.

7 Aout. Bientôt après, échappé de ſa priſon, pauvre, errant & ſans ſecours, il mourut à Liége plus miſérable encore que *Grégoire VII*, & plus obſcurément ; après avoir ſi long-temps tenu les yeux de l'Europe ouverts ſur ſes victoires, ſur ſes grandeurs, ſur ſes infortunes, ſur ſes vices & ſes vertus. Il

Digitized by Google

s'écriait en mourant, DIEU *des vengeances, vous vengerez ce parricide.* De tout temps les hommes ont imaginé que DIEU exauçait les malédictions des mourans, & sur-tout des pères. Erreur utile & respectable, si elle arrêtait le crime. Une autre erreur plus généralement répandue parmi nous faisait croire que les excommuniés étaient damnés. Le fils d'*Henri IV* mit le comble à son impiété, en affectant la piété atroce de déterrer le corps de son père inhumé dans la cathédrale de Liége, & de le faire porter dans une cave à Spire. Ce fut ainsi qu'il consomma son hypocrisie dénaturée. CH. XLVI. *Privé de sépulture.*

Arrêtez-vous un moment près du cadavre exhumé de ce célèbre empereur *Henri IV*, plus malheureux que notre *Henri IV* roi de France. Cherchez d'où viennent tant d'humiliations & d'infortunes d'un côté, & tant d'audace de l'autre, tant de choses horribles réputées sacrées, tant de princes immolés à la religion. Vous en verrez l'unique origine dans la populace ; c'est elle qui donne le mouvement à la superstition. C'est pour les forgerons & les bucherons de l'Allemagne que l'empereur avait paru pieds nuds devant l'évêque de Rome. C'est le commun peuple esclave de la superstition qui veut que ses maîtres en soient esclaves. Dès que vous avez souffert que vos sujets soient aveuglés par le fanatisme, ils vous forcent à paraître fanatique comme eux ; & si vous secouez le joug qu'ils portent & qu'ils aiment, ils se soulèvent. Vous avez cru que plus les chaînes de la religion, qui doivent être douces, seraient pesantes & dures, plus vos peuples seraient soumis. Vous vous êtes trompé ; ils se servent de ces chaînes pour vous gêner sur le trône ou pour vous en faire descendre. *Réflexion trop vraie.*

Digitized by Google

CHAPITRE QUARANTE-SEPTIEME.

De l'empereur HENRI *V & de Rome, juſqu'à* FRÉDERIC *I.*

CH. XLVII.

Henri V ayant condamné ſon père, l'imite.

CE même *Henri V*, qui avait détrôné & exhumé ſon père, une bulle du pape à la main, ſoutint les mêmes droits de *Henri IV* contre l'égliſe, dès qu'il fut maître.

Déja les papes ſavaient ſe faire un appui des rois de France contre les empereurs. Les prétentions de la papauté attaquaient, il eſt vrai, tous les ſouverains; mais on ménageait par des négociations ceux qu'on inſultait par des bulles. Les rois de France ne prétendaient rien à Rome. Ils étaient voiſins & jaloux des empereurs qui voulaient dominer ſur les rois. Ils étaient donc les alliés naturels des papes. Auſſi *Paſcal II* vint en France, & implora le ſecours du roi *Philippe I.* Ses ſucceſſeurs en uſèrent ſouvent de même. Les domaines que poſſédait le St. Siége, le droit qu'il réclamait en vertu des prétendues donations de *Pepin* & de *Charlemagne*, la donation réelle de la comteſſe *Mathilde*, ne faiſaient point encore du pape un ſouverain puiſſant. Toutes ces terres étaient ou conteſtées ou poſſédées par d'autres. L'empereur ſoutenait, non ſans raiſon, que les états de *Mathilde* lui devaient revenir comme un fief de l'empire; ainſi les papes combattaient pour
1107. le ſpirituel & pour le temporel. *Paſcal II* n'obtint du roi *Philippe* que la permiſſion de tenir un concile à Troyes. Le gouvernement était trop faible, trop diviſé pour lui donner des troupes.

Henri V ayant terminé par des traités une guerre de peu de durée contre la Pologne, ſut tellement intéreſſer les princes de l'empire à ſoutenir ſes droits, que ces mêmes princes, qui avaient aidé à détrôner ſon père en vertu des bulles des papes, ſe réunirent avec lui pour faire annuller dans Rome ces mêmes bulles.

Il deſcend donc des Alpes avec une armée, & Rome fut

Digitized by Google

encore teinte de sang pour cette querelle de la crosse & de l'anneau. Les traités, les parjures, les excommunications & les meurtres se suivirent avec rapidité. *Pascal II* ayant solemnellement rendu les investitures avec serment sur l'évangile, fit annuller son serment par les cardinaux; nouvelle manière de manquer à sa parole. Il se laissa traiter de lâche & de prévaricateur en plein concile, afin d'être forcé à reprendre ce qu'il avait donné. Alors nouvelle irruption de l'empereur à Rome; car presque jamais ces *Césars* n'y allèrent que pour des querelles ecclésiastiques, dont la plus grande était le couronnement. Enfin après avoir créé, déposé, chassé, rappelé des papes, *Henri V* aussi souvent excommunié que son père, & inquiété comme lui par ses grands vassaux d'Allemagne, fut obligé de terminer la guerre des investitures, en renonçant à cette crosse & à cet anneau. Il fit plus; il se désista solemnellement du droit que s'étaient attribué les empereurs, ainsi que les rois de France, de nommer aux évêchés, ou d'interposer tellement leur autorité dans les élections, qu'ils en étaient absolument les maîtres.

CH. XLVII.

1111. *Henri V cède enfin aux papes.*

1122.

Il fut donc décidé dans un concile tenu à Rome, que les rois ne donneraient plus aux bénéficiers canoniquement élus les investitures par un bâton recourbé, mais par une baguette. L'empereur ratifia en Allemagne les décrets de ce concile: ainsi finit cette guerre sanglante & absurde. Mais le concile, en décidant avec tant de mesures, avec quelle espèce de bâton on donnerait les évêchés, se garda bien d'entamer la question, si l'empereur devait confirmer l'élection du pape? si le pape était son vassal? si tous les biens de la comtesse *Mathilde* appartenaient à l'église ou à l'empire? Il semblait qu'on tînt en réserve ces alimens d'une guerre nouvelle.

Après la mort de *Henri V*, qui ne laissa point d'enfans, l'empire toujours électif, est conféré par dix électeurs à un prince de la maison de Saxe: c'est *Lothaire II.* Il y avait bien moins d'intrigues & de discorde pour le trône impérial que pour la chaire pontificale; car quoiqu'en 1059 un concile tenu par *Nicolas II* eut ordonné que le pape serait élu par les cardinaux évêques, nulle forme, nulle regle certaine n'était encore introduite dans les élections. Ce vice essentiel du gouvernement avait pour origine une institution respectable. Les premiers

1125.

Elections des papes, source de guerres civiles.

Digitized by Google

CH. XLVII.

chrétiens tous égaux & tous obscurs, liés ensemble par la crainte commune des magistrats, gouvernaient secretement leur société pauvre & sainte à la pluralité des voix. Les richesses ayant pris depuis la place de l'indigence, il ne resta de la primitive église que cette liberté populaire devenue quelquefois licence. Les cardinaux, évêques, prêtres & clercs qui formaient le conseil des papes, avaient une grande part à l'élection; mais le reste du clergé voulait jouir de son ancien droit; le peuple croyait son suffrage nécessaire; & toutes ces voix réunies n'étaient rien au jugement des empereurs.

1130. *Pierre de Léon*, petit-fils d'un Juif très-opulent, fut élu par une faction; *Innocent II* le fut par une autre. Ce fut encore une guerre civile. Le fils du Juif, comme le plus riche, resta maître de Rome, & fut protégé par *Roger* roi de Sicile, (comme nous l'avons vu au Chap. XLI.) l'autre, plus habile & plus heureux, fut reconnu en France & en Allemagne.

C'est ici un trait d'histoire qu'il ne faut pas négliger. Cet *Innocent II*, pour avoir le suffrage de l'empereur, lui cède, à lui & à ses enfans, l'usufruit de tous les domaines de la comtesse *Mathilde*, par un acte daté du 13 Juin 1133. Enfin celui qu'on appelait le pape Juif étant mort, après avoir siégé huit ans, *Innocent II* fut possesseur paisible; il y eut quelques années de trêve entre l'empire & le sacerdoce. L'enthousiasme des croisades, qui était alors dans sa force, entraînait ailleurs les esprits.

Amour de la liberté, c'est-à-dire, des loix en Italie.

Mais Rome ne fut pas tranquille. L'ancien amour de la liberté reproduisait de temps en temps quelques racines. Plusieurs villes d'Italie avaient profité de ces troubles pour se mettre en républiques, comme Florence, Sienne, Bologne, Milan, Pavie. On avait les grands exemples de Gênes, de Venise, de Pise; & Rome se souvenait d'avoir été la ville des *Scipions*. Le peuple rétablit une ombre de sénat, que les cardinaux avaient aboli. On créa un patrice au lieu de deux consuls. Le nouveau sénat signifia au pape *Lucius II* que la souveraineté résidait
1144. dans le peuple Romain, & que l'évêque ne devait avoir soin que de l'église.

Ces sénateurs s'étant retranchés au capitole, le pape *Lucius* les assiégea en personne. Il y reçut un coup de pierre à la tête, & en mourut quelques jours après.

En

Digitized by Google

En ce temps *Arnaud de Breſcia*, un de ces hommes à enthouſiaſme, dangereux aux autres & à eux-mêmes, prêchait de ville en ville contre les richeſſes immenſes des eccléſiaſtiques & contre leur luxe. Il vint à Rome, où il trouva les eſprits diſpoſés à l'entendre. Il ſe flattait de réformer les papes, & de contribuer à rendre Rome libre. *Eugène III*, auparavant moine à Citeaux & à Clairvaux, était alors pontife. *St. Bernard* lui écrivait : « Gardez-vous des Romains : ils ſont odieux au ciel » & à la terre, impies envers DIEU, ſéditieux entre eux, jaloux de leurs voiſins, cruels envers les étrangers : ils n'aiment » perſonne, & ne ſont aimés de perſonne ; & voulant ſe » faire craindre de tous, ils craignent tout le monde, &c. » Si on comparait ces antithèſes de *St. Bernard* avec la vie de tant de papes, on excuſerait un peuple qui portant le nom de Romain, cherchait à n'avoir point de maître.

CH. XLVII.

Portrait des Romains par St. Bernard.

Le pape *Eugène III* fut ramener ce peuple, accoutumé à tous les jougs. Le ſénat ſubſiſta encore quelques années. Mais *Arnaud de Breſcia*, pour fruit de ſes ſermons, fut brûlé à Rome ſous *Adrien IV*, deſtinée ordinaire des réformateurs qui ont plus d'indiſcrétion que de puiſſance.

1155.

Je crois devoir obſerver que cet *Adrien IV*, né Anglais, était parvenu à ce faîte des grandeurs du plus vil état où les hommes puiſſent naître. Fils d'un mendiant, & mendiant lui-même, errant de pays en pays avant de pouvoir être reçu valet chez des moines de Valence en Dauphiné, il était enfin devenu pape.

On n'a jamais que les ſentimens de ſa fortune préſente. *Adrien IV* eut d'autant plus d'élévation dans l'eſprit, qu'il était parvenu d'un état plus abject. L'égliſe romaine a toujours eu cet avantage de pouvoir donner au mérite ce qu'ailleurs on donne à la naiſſance : & on peut même remarquer que parmi les papes ceux qui ont montré le plus de hauteur, ſont ceux qui naquirent dans la condition la plus vile. Aujourd'hui en Allemagne il y a des couvens où l'on ne reçoit que des nobles. L'eſprit de Rome a plus de grandeur & moins de vanité.

Digitized by Google

CHAPITRE QUARANTE-HUITIEME.

De FRÉDERIC BARBEROUSSE. *Cérémonies du couronnement des empereurs & des papes. Suite de la liberté italique contre la puissance allemande. Belle conduite du pape* ALEXANDRE III *vainqueur de l'empereur par la politique, & bienfaiteur du genre-humain.*

CH. XLVIII. 1152. RÉGNAIT alors en Allemagne *Frédéric I*, qu'on nomme communément *Barberousse*, élu après la mort de *Conrad III* son oncle, non-seulement par les seigneurs Allemans, mais aussi par les Lombards, qui donnèrent cette fois leur suffrage. *Frédéric* était un homme comparable à *Othon* & à *Charlemagne*. Il fallut aller prendre à Rome cette couronne impériale, que les papes donnaient à la fois avec fierté & avec regret, voulant couronner un vassal, & affligés d'avoir un maître. Cette situation toujours équivoque des papes, des empereurs, des Romains & des principales villes d'Italie, faisait répandre du sang à chaque couronnement d'un *César*. La coutume était que quand l'empereur s'approchait pour se faire couronner, le pape se fortifiait, le peuple se cantonnait, l'Italie était en armes. L'empereur promettait qu'il n'attenterait ni à la vie, ni aux membres, ni à l'honneur du pape, des cardinaux & des magistrats: le pape de son côté faisait le même serment à l'empereur & à ses officiers. Telle était alors la confuse anarchie de l'occident chrétien, que les deux premiers personnages de cette petite partie du monde, l'un se vantant d'être le successeur des *Césars*, l'autre le successeur de JESUS-CHRIST, & l'un devant donner l'onction sacrée à l'autre; tous deux étaient obligés de jurer qu'ils ne seraient point assassins pour le temps de la cérémonie. Un chevalier armé de toutes pièces, fit ce serment au pontife *Adrien IV* au nom de l'empereur, & le pape fit son serment devant le chevalier.

Sermens réciproques des empereurs & papes de ne se point faire assassiner.

Le couronnement ou exaltation des papes était accompa-

Digitized by Google

gné alors de cérémonies aussi extraordinaires, & qui tenaient de la simplicité plus encore que de la barbarie. On posait d'abord le pape élu, sur une chaise percée, appelée *Stercorarium*, ensuite sur un siége de porphire, sur lequel on lui donnait deux clefs; de-là sur un troisième siége, où il recevait douze pierres de couleur. Toutes ces coutumes que le temps avait introduites, ont été abolies par le temps. Quand l'empereur *Frédéric* eut fait son serment, le pape *Adrien IV* vint le trouver à quelques milles de Rome.

CH. XLVIII. *Cérémonies singulières.*

Il était établi par le cérémonial romain, que l'empereur devait se posterner devant le pape, lui baiser les pieds, lui tenir l'étrier; & conduire la haquenée blanche du St Père par la bride l'espace de neuf pas Romains. Ce n'était pas ainsi que les papes avaient reçu *Charlemagne*. L'empereur *Fréderic* trouva le cérémonial outrageant, & refusa de s'y soumettre. Alors tous les cardinaux s'enfuirent, comme si le prince par un sacrilège avait donné le signal d'une guerre civile. Mais la chancellerie romaine, qui tenait registre de tout, lui fit voir que ses prédécesseurs avaient rendu ces devoirs. Je ne sais si aucun autre empereur que *Lothaire II* successeur de *Henri V* avait mené le cheval du pape par la bride. La cérémonie de baiser les pieds, qui était d'usage, ne révoltait point la fierté de *Fréderic*; & celle de la bride & de l'étrier l'indignait, parce qu'elle parut nouvelle. Son orgueil accepta enfin ces deux prétendus affronts, qu'il n'envisagea que comme de vaines marques d'humilité chrétienne, & que la cour de Rome regardait comme des preuves de sujétion.

Les députés du peuple Romain, devenus aussi plus hardis depuis que presque toutes les villes de l'Italie avaient sonné le tocsin de la liberté, voulurent traiter de leur côté avec l'empereur; mais ayant commencé leur harangue en disant: » Grand » roi, nous vous avons fait citoyen & notre prince, d'étran» ger que vous étiez »: l'empereur fatigué de tous côtés de tant d'orgueil, leur imposa silence, & leur dit en propres mots: « Rome n'est plus ce qu'elle a été; il n'est pas vrai que vous » m'ayez appelé & fait votre prince: *Charlemagne & Othon* » vous ont conquis par la valeur: je suis votre maître par » une possession légitime ». Il les renvoya ainsi, & fut inau-

Digitized by Google

guré hors des murs par le pape, qui lui mit le sceptre & l'épée en mains & la couronne sur la tête.

CH. XLVIII.

1155. 18 Juin.

On savait si peu ce que c'était que l'empire, toutes les prétentions était si contradictoires, que d'un côté le peuple Romain se souleva, & il y eut beaucoup de sang versé, parce que le pape avait couronné l'empereur sans l'ordre du sénat & du peuple; & de l'autre côté le pape *Adrien* écrivait dans toutes ses lettres, qu'il avait conféré à *Fréderic* le bénéfice de l'empire Romain, *Beneficium imperii Romani*. Ce mot de *beneficium* signifiait un fief à la lettre. Il fit de plus exposer en public à Rome un tableau qui représentait *Lothaire II* aux genoux du pape *Alexandre II*, tenant les mains jointes entre celles du pontife, ce qui était la marque distinctive de la vassalité. L'inscription du tableau était:

Empire, bénéfice à la collation du pape.

Rex venit ante fores, jurans prius urbis honores:
Post homo fit papæ, sumit quo dante coronam.

« Le roi jure à la porte le maintien des honneurs de Rome, » & devient vassal du pape, qui lui donne la couronne ».

Fréderic, étant à Besançon, (car ce que nous nommons la Franche-Comté, reste du royaume de Bourgogne, appartenait à *Fréderic* par son mariage) apprit ces attentats, & s'en plaignit. Un cardinal présent répondit: « Eh de qui tient-il » donc l'empire, s'il ne le tient du pape »? *Othon* comte Palatin fut prêt de le percer de l'épée de l'empire, qu'il tenait à la main. Le cardinal s'enfuit, le pape négocia. Les Allemans tranchaient tout alors par le glaive, & la cour Romaine se sauvait par des équivoques.

Papes donnant des couronnes, & n'en ont point.

Roger, vainqueur en Sicile des musulmans, & au royaume de Naples des chrétiens, avait en baisant les pieds du pape *Urbain II* son prisonnier, obtenu de lui l'investiture, & avait fait modérer la redevance à six cents *besans d'or* ou *squifates*, monnoie qui vaut environ dix livres de France d'aujourd'hui. Le pape *Adrien*, en 1156, assiégé par *Guillaume*, lui céda jusqu'à des prétentions ecclésiastiques. Il consentit qu'il n'y eût jamais dans l'île de Sicile ni légation ni appellation au St. Siége, que quand le roi le voudrait ainsi. C'est depuis ce temps

Digitized by Google

CH. XLVIII.

que les rois de Sicile, seuls rois vassaux des papes, sont eux-mêmes d'autres papes dans cette île. Les pontifes de Rome, ainsi adorés & maltraités, ressemblaient, si on ose le dire, aux idoles que les Indiens battent pour en obtenir des bienfait.

Adrien VI fait les rois de Sicile papes chez eux.

Adrien IV se dédommageait avec les autres rois qui avaient besoin de lui. Il écrivait ainsi au roi d'Angleterre *Henri II.* « On ne doute pas, &, vous le savez, que l'Irlande & toutes » les îles qui ont reçu la foi, appartiennent à l'église de Rome: » or si voulez entrer dans cette île pour en chasser les » vices, y faire observer les lois, & faire payer le denier de » *St. Pierre* par an pour chaque maison, nous vous l'accordons » avec plaisir ».

Il donne l'Irlande.

Si quelques réflexions me sont permises dans cet essai sur l'histoire de ce monde, je considère qu'il est bien étrangement gouverné. Un mendiant d'Angleterre, devenu évêque de Rome, donne de son autorité l'île d'Irlande à un homme qui veut l'usurper. Les papes avaient soutenu des guerres pour cette investiture par la crosse & l'anneau, & *Adrien IV* avait envoyé au roi *Henri II* un anneau en signe de l'investiture de l'Irlande. Un roi qui eût donné un anneau en conférant une prébende, eût été sacrilége.

Grandes actions de Barberousse.

L'intrépide activité de *Fréderic Barberousse* suffisait à peine pour subjuguer & les papes qui contestaient l'empire, & Rome qui refusait le joug, & toutes les villes d'Italie qui voulaient la liberté. Il fallait réprimer en même temps la Bohême qui l'inquiétait, les Polonais qui lui faisaient la guerre. Il vint à bout de tout. La Pologne vaincue fut érigée par lui en royaume tributaire. Il pacifia la Bohême, érigée déja en royaume 1158.
par *Henri IV* en 1086. On dit que le roi de Danemarck reçut de lui l'investiture. Il s'assûra de la fidélité des princes de l'empire, en se rendant redoutable aux étrangers, & revola dans l'Italie, qui fondait sa liberté sur les embarras du monarque. Il la trouva toute en confusion, moins encore par ces efforts des villes pour leur liberté, que par cette fureur de parti, qui troublait, comme vous l'avez vû, toutes les élections des papes.

Schisme à Rome.

Après la mort d'*Adrien IV*, deux factions élisent en tumulte 1160.
ceux qu'on nomme *Victor II* & *Alexandre III.* Il fallait bien que les alliés de l'empereur reconnussent le même pape que

Digitized by Google

lui, & que les rois jaloux de l'empereur reconnuſſent l'autre.
CH. XLVIII. Le ſcandale de Rome était donc néceſſairement le ſignal de la diviſion de l'Europe. *Victor II* fut le pape de *Frédéric Barberouſſe*. L'Allemagne, la Bohême, la moitié de l'Italie lui adhérèrent. Le reſte reconnut *Alexandre*. Ce fut en l'honneur de cet *Alexandre* que les Milanais, ennemis de l'empereur, bâtirent Alexandrie. Les partiſans de *Frédéric* voulurent en vain qu'on la nommât *Céſarée*; mais le nom du pape prévalut, & elle fut nommée *Alexandrie de la paille*; ſurnom qui fait ſentir la différence de cette petite ville, & des autres de ce nom, bâties autrefois en l'honneur du véritable *Alexandre*.

Pape habile triomphe de Barberouſſe guerrier. Heureux ce ſiecle s'il n'eût produit que de telles diſputes! Mais les Allemans voulaient toujours dominer en Italie, & les Italiens voulaient être libres. Ils avaient certes un droit plus naturel à la liberté qu'un Allemand n'en avait d'être leur maître.

Les Milanais donnent l'exemple. Les bourgeois, devenus ſoldats, ſurprennent vers Lodi les troupes de l'empereur & les battent. S'ils avaient été ſecondés par les autres villes, l'Italie
1162. prenait une face nouvelle. Mais *Frédéric* rétablit ſon armée. Il aſſiége Milan. Il condamne par un édit les citoyens à la ſervitude, fait raſer les murs & les maiſons, & ſemer du ſel ſur leurs ruines. C'était bien juſtifier les papes que d'en uſer ainſi.
1162. Breſcia, Plaiſance, furent démantelées par le vainqueur. Les autres villes qui avaient aſpiré à la liberté, perdirent leurs priviléges. Mais le pape *Alexandre*, qui les avait toutes excitées, revint à Rome après la mort de ſon rival. Il rapporta avec lui la guerre civile. *Frédéric* fit élire un autre pape, celui-ci mort, & en fit nommer encore un autre. Alors *Alexandre III* ſe réfugie en France, aſyle naturel de tout pape ennemi d'un empereur; mais le feu qu'il a allumé, reſte dans toute ſa force. Les villes d'Italie ſe liguent enſemble pour le maintien de leur liberté. Les Milanais rebâtiſſent Milan malgré l'empereur. Le pape enfin en négociant fut plus fort que l'empereur en combattant. Il fallut que *Frédéric Barberouſſe* pliât. Veniſe eut
1177. l'honneur de la réconciliation. L'empereur, le pape, une foule de princes & de cardinaux ſe rendirent dans cette ville, déja maîtreſſe de la mer, & une des merveilles du monde. L'empereur y finit la querelle en reconnaiſſant le pape, en baiſant

Digitized by Google

ſes pieds, & en tenant ſon étrier ſur le rivage de la mer. Tout fut à l'avantage de l'égliſe. *Fréderic Barberouſſe* promit de reſtituer ce qui appartenait au St. Siége ; cependant les terres de la comteſſe *Mathilde* ne furent pas ſpécifiées. L'empereur fit une trêve de ſix ans avec les villes d'Italie. Milan qu'on rebâtiſſait, Pavie, Breſcia & tant d'autres remercièrent le pape de leur avoir rendu cette liberté précieuſe pour laquelle elles combattaient ; & le St. Père, pénétré d'une joie pure, s'écriait : « Dieu a voulu qu'un vieillard & qu'un prêtre trioms phât, ſans combattre, d'un empereur puiſſant & terrible ».

CH. XLVIII. 1177.

Il eſt très-remarquable que dans ces longues diſſenſions le pape *Alexandre III*, qui avait fait ſouvent cette cérémonie d'excommunier l'empereur, n'alla jamais juſqu'à le dépoſer. Cette conduite ne prouve-t-elle pas non-ſeulement beaucoup de ſageſſe dans ce pontife, mais une condamnation générale des excès de *Grégoire VII* ?

Après la pacification de l'Italie, *Fréderic Barberouſſe* partit pour les guerres des croiſades, & mourut, pour s'être baigné dans le Cidnus, de la maladie dont *Alexandre le grand* avait échappé autrefois ſi difficilement, pour s'être jetté tout en ſueur dans ce fleuve. Cette maladie était probablement une pleuréſie.

1190.

Fréderic fut de tous les empereurs celui qui porta le plus loin ſes prétentions. Il avait fait décider à Bologne en 1158 par les docteurs en droit, que l'empire du monde entier lui appartenait, & que l'opinion contraire était une héréſie. Ce qui était plus réel, c'eſt qu'à ſon couronnement à Rome le ſénat & le peuple lui prêtèrent ſerment de fidélité. Serment devenu inutile quand le pape *Alexandre III* triompha de lui dans le congrès de Veniſe. L'empereur de Conſtantinople *Iſaac l'Ange* ne lui donnait que le titre d'avocat de l'égliſe romaine ; & Rome fit tout le mal qu'elle put à ſon avocat.

Pour le pape *Alexandre*, il vécut encore quatre ans dans un repos glorieux, chéri dans Rome & dans l'Italie. Il établit dans un nombreux concile, que déſormais, pour être élu pape canoniquement, il ſuffirait d'avoir les deux tiers des voix des ſeuls cardinaux. Mais cette regle ne put prévenir les ſchiſmes qui furent depuis cauſés par ce qu'on appelle en

Digitized by Google

Italie *la rabbia papale*. L'élection d'un pape fut presque toujours accompagnée d'une guerre civile pendant plus de deux siecles.

CH. XLVIII.

CHAPITRE QUARANTE-NEUVIEME.

De l'empereur HENRI VI & de Rome.

LA querelle de Rome & de l'empire, plus ou moins envenimée, subsistait toujours. On a écrit que *Henri VI* fils de l'empereur *Fréderic Barberousse*, ayant reçu à genoux la couronne impériale de *Célestin III*, ce pape âgé de plus de quatre-vingt-quatre ans, la fit tomber d'un coup de pied de la tête de l'empereur. Ce fait n'est pas vraisemblable ; mais c'est assez qu'on l'ait cru pour faire voir jusqu'où l'animosité était poussée. Si le pape en eût usé ainsi, cette indécence n'eût été qu'un trait de faiblesse.

1191.

Empereur vassal de pape.

Ce couronnement de *Henri VI* présente un plus grand objet & de plus grands intérêts. Il voulait régner dans les deux Siciles ; il se soumettait, quoiqu'empereur, à recevoir l'investiture du pape pour des états dont on avait fait d'abord hommage à l'empire, & dont il se croyait à la fois le suzerain & le propriétaire. Il demande à être le vassal lige du pape, & le pape le refuse. Les Romains ne voulaient point de *Henri VI* pour voisin, ni Naples pour maître ; mais il le fut malgré eux. Il semble qu'il y ait des peuples faits pour servir toujours & pour attendre quel sera l'étranger qui voudra les subjuguer. Il ne restait de la race légitime des conquérans Normans que la princesse *Constance* fille du roi *Roger I*, mariée à *Henri VI*. *Tancrède* bâtard de cette race, avait été reconnu roi par le peuple & par le St. Siége. Qui devait l'emporter ; ou ce *Tancrède* qui avait le droit de l'élection, ou *Henri* qui avait le droit de sa femme ? les armes devaient décider. En vain après la mort de *Tancrède* les deux Siciles proclamèrent son jeune fils : il fallait que *Henri* prévalut.

1193.

Une

Digitized by Google

Une des plus grandes lâchetés qu'un souverain puisse commettre servit à ses conquêtes. L'intrepide roi d'Angleterre *Richard cœur de lion*, en revenant de sa croisade, fait naufrage près de la Dalmatie; il passe sur les terres d'un duc d'Autriche. Ce duc viole l'hospitalité, charge de fers le roi d'Angleterre, le vend à l'empereur *Henri VI* comme les Arabes vendent leurs esclaves. *Henri* en tire une grosse rançon, & avec cet argent va conquérir les deux Siciles; il fait exhumer le corps du roi *Tancrède*, & par une barbarie aussi atroce qu'inutile, le bourreau coupe la tête au cadavre. On crève les yeux au jeune roi son fils, on le fait eunuque, on le confine dans une prison à Coire chez les Grisons. On enferme ses sœurs en Alsace avec leur mère. Les partisans de cette famille infortunée, soit barons, soit évêques, périssent dans les supplices. Tous les trésors sont enlevés & portés en Allemagne. CH. XLIII. *Empereur Henri VI très-cruel.* 1194.

Ainsi passèrent Naples & Sicile aux Allemands, après avoir été conquises par des Français. Ainsi vingt provinces ont été sous la domination de souverains que la nature a placés à trois cents lieues d'elles: éternel sujet de discorde, & preuve de la sagesse d'une loi telle que la *Salique*, loi qui serait encore plus utile à un petit état qu'à un grand. *Henri VI* alors fut beaucoup plus puissant que *Fréderic Barberousse*. Presque despotique en Allemagne, souverain en Lombardie, à Naples, en Sicile, fuzerain de Rome, tout tremblait sous lui. Sa cruauté le perdit; sa propre femme *Constance*, dont il avait exterminé la famille, conspira contre ce tyran, & enfin, dit-on, le fit empoisonner. 1198.

A la mort de *Henri VI*, l'empire d'Allemagne est divisé. La France ne l'était pas; c'est que les rois de France avaient été assez prudens ou assez heureux pour établir l'ordre de la succession. Mais ce titre d'empire que l'Allemagne affectait, servait à rendre la couronne élective. Tout évêque & tout grand seigneur donnait sa voix. Ce droit d'élire & d'être élu, flattait l'ambition des princes, & fit quelquefois les malheurs de l'état.

Le jeune *Fréderic II* fils de *Henri VI*, sortait du berceau. 1198.
Une faction l'élit empereur, & donne à son oncle *Philippe* le titre de *roi des Romains*. Un autre parti couronne *Othon de*

Digitized by Google

Ch. XLIX. *Saxe.* Les papes tirèrent bien un autre fruit des divisions de l'Allemagne, que les empereurs n'avaient fait de celles d'Italie.

Innocent III pape puissant.

Innocent III, fils d'un gentilhomme d'Agnani près de Rome, bâtit enfin l'édifice de la puissance temporelle, dont ses prédécesseurs avaient amassé les matériaux pendant quatre cents ans. Excommunier *Philippe*, vouloir détrôner le jeune *Frédéric*, prétendre exclure à jamais du trône d'Allemagne & d'Italie cette maison de *Suabe* si odieuse aux papes, se constituer juge des rois, c'était le style devenu ordinaire depuis *Grégoire VII.* Mais *Innocent III* ne s'en tint pas à ces formules. L'occasion était trop belle; il obtint ce qu'on appelle le patrimoine de *St. Pierre* si long-temps contesté. C'était une partie de l'héritage de la fameuse comtesse *Mathilde.*

La Romagne, l'Ombrie, la Marche d'Ancone, Orbitello, Viterbe, reconnurent le pape pour souverain. Il domina en effet d'une mer à l'autre. La république romaine n'en avait pas tant conquis dans ses quatre premiers siecles; & ces pays ne lui valaient pas ce qu'ils valaient aux papes. *Innocent III* conquit même Rome: le nouveau sénat plia sous lui: il fut le sénat du pape, & non des Romains. Le titre de consul fut aboli. Les pontifes de Rome commencèrent alors à être rois en effet; & la religion les rendait, suivant les occurrences, les maîtres des rois. Mais cette grande puissance temporelle en Italie ne fut pas de durée.

C'était un spectacle intéressant que ce qui se passait alors entre les chefs de l'église, la France, l'Allemagne, & l'Angleterre. Rome donnait toujours le mouvement à toutes les affaires de l'Europe. Vous avez vu les querelles du sacerdoce & de l'empire jusqu'au pape *Innocent III*, & jusqu'aux empereurs *Philippe*, *Henri* & *Othon*, pendant que *Fréderic II* était jeune encore. Il faut jetter les yeux sur la France & sur l'Angleterre, & sur les intérêts que ces royaumes avaient à démêler avec l'Allemagne.

Digitized by Google

CHAPITRE CINQUANTIEME.

Etat de la France & de l'Angleterre, pendant le douzième ſiecle, juſqu'au regne de ST. LOUIS *&* JEAN *ſans terre, & de Henri III. Grand changement dans l'adminiſtration publique en Angleterre & en France. Meurtre de* Thomas Becquet *archevêque du Cantorbéri. L'Angleterre devenue province du domaine de Rome, &c. Le pape* INNOCENT III *joue les rois de France & d'Angleterre.*

CH. L. *Gouvernement féodal.*

LE gouvernement féodal était en vigueur dans preſque toute l'Europe, & les lois de la chevalerie par-tout, à-peu-près, les mêmes. Il était ſur-tout établi dans l'empire, en France, en Angleterre, en Eſpagne, par les lois des fiefs, que ſi le ſeigneur d'un fief diſait à ſon homme-lige : « Venez-vous-en » avec moi, car je veux guerroyer le roi mon ſeigneur qui » me dénie juſtice » : l'homme-lige devait d'abord aller trouver le roi, & lui demander s'il était vrai qu'il eut refuſé juſtice à ce ſeigneur ? En cas de refus l'homme-lige devait marcher contre le roi au ſervice de ce ſeigneur, le nombre de jours preſcrits, ou perdre ſon fief. Un tel réglement pouvait être intitulé, *Ordonnance pour faire la guerre civile.*

L'empereur *Frédéric Barberouſſe* abolit en 1198 cette loi établie par l'uſage, & l'uſage l'a conſervée malgré lui dans l'empire toutes les fois que les grands vaſſaux ont été aſſez puiſſans pour faire la guerre à leur chef. Elle fut en vigueur en France juſqu'au temps de l'extinction de la maiſon de *Bourgogne*. Le gouvernement féodal fit bientôt place en Angleterre à la liberté, il a cédé en Eſpagne au pouvoir abſolu.

Dans les premiers temps de la race de *Hugues*, nommée improprement *Capétienne*, du ſobriquet donné à ce roi, tous les petits vaſſaux combattaient contre les grands, & les rois avaient ſouvent les armes à la main contre les barons du duché de France. La race des anciens pirates Danois qui régnait en Normandie & en Angleterre, favoriſait toujours ce déſordre.

Digitized by Google

CH. L. C'eſt ce qui fit que *Louis le gros* eut tant de peine à ſoumettre un ſire de *Couci*, un baron de *Corbeil*, un ſire de *Montlhéri*, un ſire du *village de Puiſet*, un ſeigneur de *Baudouin*, de *Chateau-fort* : on ne voit pas même qu'il ait oſé & pu faire condamner à mort ces vaſſaux. Les choſes ſont bien changées en France.

L'Angleterre dès le temps de *Henri I* fut gouvernée comme la France. On comptait en Angleterre, ſous le roi *Etienne* fils de *Henri I*, mille châteaux fortifiés. Les rois de France & d'Angleterre ne pouvaient rien alors ſans le conſentement & le ſecours de cette multitude de barons : & c'était, comme on l'a déja vu, le regne de la confuſion.

Louis le jeune renonce à ſa femme & à des provinces.

Le roi de France *Louis le jeune* acquit un grand domaine par un mariage; mais il le perdit par un divorce. *Eleonor* ſa femme, héritière de la Guienne & du Poitou, lui fit des affronts qu'un mari devait ignorer. Fatiguée de l'accompagner dans ces croiſades illuſtres & malheureuſes, elle ſe dédommagea des ennuis que lui cauſait, à ce qu'elle diſait, un roi qu'elle traitait toujours de moine. Le roi fit caſſer ſon mariage ſous prétexte de parenté. Ceux qui ont blâmé ce prince de ne pas retenir la dot en répudiant ſa femme, ne ſongent pas qu'alors un roi de France n'était pas aſſez puiſſant pour commettre une telle injuſtice. Mais ce divorce eſt un des plus grands objets du droit public que les hiſtoriens auraient bien dû approfondir. Le mariage fut caſſé à Beaujenci par un concile d'évêques de France, ſur le vain prétexte qu'*Eléonor* était arrière-couſine de *Louis* : encore fallut-il que des ſeigneurs Gaſcons fiſſent ſerment que les deux époux étaient parens, comme ſi on ne pouvait connaître que par un ſerment une telle vérité. Il n'eſt que trop certain que ce mariage était nul par les lois ſuperſtitieuſes de ces temps d'ignorance. Si le mariage était nul, les deux princeſſes qui en étaient nées, étaient donc bâtardes; elles furent pourtant mariées en qualité de filles très-légitimes. Le mariage d'*Eléonor* leur mere fut donc toujours réputé valide, malgré la déciſion du concile. Ce concile ne prononça donc pas la nullité, mais la caſſation, le divorce; & dans ce procès de divorce, le roi ſe garda bien d'accuſer ſa femme d'adultère : ce fut proprement une répudiation en plein concile, ſur le plus frivole des motifs.

1152.

Digitized by Google

Il reste à savoir comment, selon la loi du christianisme, *Eléonor* & *Louis* pouvaient se remarier. Il est assez connu par *St. Matthieu* & par *St. Luc*, qu'un homme ne peut ni se marier après avoir répudié sa femme, ni épouser une répudiée. Cette loi est émanée expressément de la bouche du CHRIST, & cependant elle n'a jamais été observée. Que de sujets d'excommunications, d'interdits, de troubles & de guerres, si les papes alors avaient voulu se mêler d'une pareille affaire dans laquelle ils sont entrés tant de fois ! CH. L.

Un descendant du conquérant *Guillaume*, *Henri II*, depuis roi d'Angleterre, déja maître de la Normandie, du Maine, de l'Anjou, de la Touraine, moins difficile que *Louis le jeune*, crut pouvoir sans honte épouser une femme galante, qui lui donnait la Guienne & le Poitou. Bientôt après, il fut roi d'Angleterre : & le roi de France en reçut l'hommage-lige, qu'il eut voulu rendre au roi Anglais pour tant d'états.

Le gouvernement féodal déplaisait également aux rois de France, d'Angleterre & d'Allemagne. Ces rois s'y prirent presque de même, & presqu'en même temps, pour avoir des troupes indépendamment de leurs vassaux. Le roi *Louis le jeune* donna des priviléges à toutes les villes de son domaine, à condition que chaque paroisse marcherait à l'armée, sous la bannière du saint de son église, comme les rois marchaient eux-mêmes sous la bannière de *St. Denys*. Plusieurs serfs, alors affranchis, devinrent citoyens ; & les citoyens eurent le droit d'élire leurs officiers municipaux, leurs échevins & leurs maires.

C'est vers les années 1137 & 1138 qu'il faut fixer cette époque du rétablissement de ce gouvernement municipal des cités & des bourgs. *Henri II* roi d'Angleterre, donna les mêmes priviléges à plusieurs villes pour en tirer de l'argent, avec lequel il pourrait lever des troupes.

Les empereurs en usèrent à-peu-près de même en Allemagne. Spire, par exemple, acheta en 1166 le droit de se choisir des bourguemaîtres, malgré l'évêque qui s'y opposa. La liberté, naturelle aux hommes, renâquit du besoin d'argent où étaient les princes. Mais cette liberté n'était qu'une moindre servitude en comparaison de ces villes d'Italie qui alors s'érigèrent en république.

Digitized by Google

Gu. Li. L'Italie citérieure se formait sur le plan de l'ancienne Grèce. La plupart de ces grandes villes libres & confédérées semblaient devoir former une république respectable ; mais de petits & de grands tyrans la détruisirent bientôt.

Les papes avaient à négocier à la fois avec chacune de ces villes, avec le royaume de Naples, l'Allemagne, la France, l'Angleterre & l'Espagne. Tous eurent avec les papes des démêlés, & l'avantage demeura toujours au pontife.

Le roi *Louis le jeune* en 1142 ayant donné l'exclusion à un de ses sujets, nommé *Pierre la Châtre*, pour l'évêché de Bourges, l'évêque, élu malgré lui, & soutenu par Rome, mit en interdit les domaines royaux de son évêché : de-là suit une guerre civile ; mais elle ne finit que par une négociation, en reconnaissant l'évêque & en priant les papes de faire lever l'interdit.

Roi d'Angleterre qui renonce au droit de régale. Les rois d'Angleterre eurent bien d'autres querelles avec l'église. Un des rois dont la mémoire est le plus respectée chez les Anglais, est *Henri I*, le troisième roi depuis la conquête, qui commença à régner en 1100. Ils lui savent bon gré d'avoir aboli la loi du couvre-feu, qui les gênait. Il fixa dans ses états les mêmes poids & les mêmes mesures, ouvrage d'un sage législateur, qui fut aisément exécuté en Angleterre, & toujours inutilement proposé en France. Il confirma les lois de *St. Edouard*, que son père *Guillaume le conquérant* avait abrogées. Enfin, pour mettre le clergé dans ses intérêts, il renonça au droit de régale qui lui donnait l'usufruit des bénéfices vacans : droit que les rois de France ont conservé.

Il signa sur-tout une charte, remplie de priviléges qu'il accordait à la nation : première origine des libertés d'Angleterre, tant accrues dans la suite. *Guillaume le conquérant* son père avait traité les Anglais en esclaves, qu'il ne craignait pas. Si *Henri* son fils les ménagea tant, c'est qu'il en avait besoin. Il était cadet, il ravissait le sceptre à son aîné *Robert*. Voilà la source de tant d'indulgence. Mais tout adroit & tout maître qu'il était, il ne put empêcher son clergé & Rome de s'élever contre lui pour ces mêmes investitures. Il fallut qu'il s'en désistât, & qu'il se contentât de l'hommage que les évêques lui faisaient pour le temporel.

1103.

Digitized by Google

La France était exempte de ces troubles ; la cérémonie de la crosse n'y avait pas lieu, & on ne peut attaquer tout le monde à la fois. CH. L.

Il s'en fallait peu que les évêques Anglais ne fussent princes temporels dans leurs évêchés : du moins les plus grands vassaux de la couronne ne les surpassaient pas en grandeur & en richesses. Sous *Etienne*, successeur de *Henri I*, un évêque de Salisburi, nommé *Roger*, marié & vivant publiquement avec celle qu'il reconnaissait pour sa femme, fait la guerre au roi son souverain ; & dans un de ses châteaux pris pendant cette guerre, on trouva, dit-on, quarante mille marcs d'argent : si ce sont des marcs, des demi-livres, c'est une somme exorbitante ; si ce sont des marques, des écus, c'est encore beaucoup dans un temps où l'espèce était si rare.

Après ce regne d'*Etienne*, troublé par des guerres civiles, l'Angleterre prenait une nouvelle face sous *Henri II* qui réunissait la Normandie, l'Anjou, la Touraine, la Saintonge, le Poitou, la Guienne avec l'Angleterre, excepté Cornouaille non encore soumise. Tout y était tranquille, lorsque ce bonheur fut troublé par la grande querelle du roi & de *Thomas Becquet*, qu'on appelle *St. Thomas de Cantorbéri*.

Histoire de Thomas ou St. Thomas de Cantorbéri.

Ce *Thomas Becquet*, avocat élevé par le roi *Henri II* à la dignité de chancelier, & enfin à celle d'archevêque de Cantorbéri, primat d'Angleterre & légat du St. Siége, devint l'ennemi de la première personne de l'état, dès qu'il fut la seconde. Un prêtre commit un meurtre. Le primat ordonna qu'il serait seulement privé de son bénéfice. Le roi indigné lui reprocha qu'un laïc en cas pareil étant puni de mort, c'était inviter les ecclésiastiques au crime que de proportionner si peu la peine au délit. L'archevêque soutint qu'aucun ecclésiastique ne pouvait être puni de mort, & renvoya ses lettres de chancelier pour être entièrement indépendant. Le roi dans un parlement proposa qu'aucun évêque n'allât à Rome, qu'aucun sujet n'appelât au St. Siége, qu'aucun vassal & officier de la couronne ne fut excommunié & suspendu de ses fonctions, sans permission du souverain ; qu'enfin les crimes du clergé fussent soumis aux juges ordinaires. Tous les pairs séculiers passèrent ces propositions. *Thomas Becquet* les rejetta d'abord.

Digitized by Google

CH. L. Enfin il signa des lois si justes; mais il s'accusa auprès du pape d'avoir trahi les droits de l'église, & promit de n'avoir plus de telles complaisances.

Accusé devant les pairs d'avoir malversé pendant qu'il était chancelier, il refusa de répondre, sous prétexte qu'il était archevêque. Condamné à la prison, comme séditieux, par les pairs ecclésiastiques & séculiers, il s'enfuit en France, & alla trouver *Louis le jeune*, ennemi naturel du roi d'Angleterre. Quand il fut en France, il excommunia la plupart des seigneurs qui composaient le conseil de *Henri*. Il lui écrivait, *Je vous dois, à la vérité, révérence comme à mon roi, mais je vous dois châtiment comme à mon fils spirituel.* Il le menaçait dans sa lettre d'être changé en bête comme *Nabucodonosor*, quoiqu'après tout il n'y eut pas un grand rapport entre *Nabucodonosor* & *Henri II.*

Le roi d'Angleterre fit tout ce qu'il put pour engager l'archevêque à rentrer dans son devoir. Il prit dans un de ses voyages *Louis le jeune* son seigneur suzerain pour arbitre : « Que » l'archevêque, dit-il à *Louis* en propres mots, agisse avec moi » comme le plus saint de ses prédécesseurs en a usé avec le » moindre des miens, & je serai satisfait ». Il se fit une paix simulée entre le roi & le prélat. *Becquet* revint donc en Angleterre; mais il n'y revint que pour excommunier tous les
1170. ecclésiastiques, évêques, chanoines, curés, qui s'étaient déclarés contre lui. Ils se plaignirent au roi, qui était alors en Normandie. Enfin *Henri II* outré de colère, s'écria : « Est-il » possible qu'aucun de mes serviteurs ne me vengera de ce » brouillon de prêtre » ?

Ces paroles plus qu'indiscrètes semblaient mettre le poignard à la main de quiconque croirait le servir en assassinant celui qui ne devait être puni que par des lois.

Thomas assassiné. 1170. Quatre de ses domestiques allèrent à Kenterburi, que nous nommons Cantorbéri; ils assommèrent à coups de massue l'archevêque au pied de l'autel. Ainsi un homme qu'on aurait pu traiter de rebelle, devint un martyr; & le roi fut chargé de la honte & de l'horreur de ce meurtre.

L'histoire ne dit point quelle justice on fit de ces quatre assassins : il semble qu'on n'en ait fait que du roi.

On

Digitized by Google

On a déja vû comme *Adrien IV* donna à *Henri II* la permiſſion d'uſurper l'Irlande. Le pape *Alexandre III* ſucceſſeur d'*Adrien IV*, confirma cette permiſſion, à condition que le roi ferait ſerment qu'il n'avait jamais commandé cet aſſaſſinat, & qu'il irait pieds nuds recevoir la diſcipline ſur le tombeau de l'archevêque par la main des chanoines. Il eût été bien grand de donner l'Irlande, ſi *Henri* avait eu le droit de s'en emparer, & le pape celui d'en diſpoſer. Mais il était plus grand de forcer un roi puiſſant & coupable à demander pardon de ſon crime. CH. L. *Le pape donne l'Irlande au roi Henri, pourvu qu'il ſe faſſe fouetter par pénitence.* 1172.

Le roi alla donc conquérir l'Irlande ; c'était un pays ſauvage qu'un comte de *Pembroke* avait déja ſubjugué en partie avec douze cents hommes ſeulement. Ce comte de *Pembroke* voulait retenir ſa conquête. *Henri II* plus fort que lui, & muni d'une bulle du pape, s'empara aiſément de tout. Ce pays eſt toujours reſté ſous la domination de l'Angleterre, mais inculte, pauvre & inutile, juſqu'à-ce qu'enfin dans le dix-huitième ſiecle l'agriculture, les manufactures, les arts, les ſciences, tout s'y eſt perfectionné, & l'Irlande quoique ſubjuguée, eſt devenue une des plus floriſſantes provinces de l'Europe.

Henri II, contre lequel ſes enfans ſe révoltaient, accomplit ſa pénitence après avoir ſubjugué l'Irlande. Il renonça ſolemnellement à tous les droits de la monarchie qu'il avait ſoutenus contre *Becquet*. Les Anglais condamnent cette renonciation, & même ſa pénitence. Il ne devait certainement pas céder ſes droits, mais il devait ſe repentir d'un aſſaſſinat ; l'intérêt du genre humain demande un frein qui retienne les ſouverains, & qui mette à couvert la vie des peuples. Ce frein de la religion aurait pû être par une convention univerſelle dans la main des papes, comme nous l'avons déja remarqué. Ces premiers pontifes en ne ſe mêlant des querelles temporelles que pour les appaiſer, en avertiſſant les rois & les peuples de leurs devoirs, en reprenant leurs crimes, en réſervant les excommunications pour les grands attentats, auraient toujours été regardés comme des images de DIEU ſur la terre ; mais les hommes ſont réduits à n'avoir pour leur défenſe que les lois & les mœurs de leur pays : lois ſouvent mépriſées, & mœurs ſouvent corrompues. 1174.

Digitized by Google

CH. L.

Richard cœur de lion.

L'Angleterre fut tranquille ſous *Richard cœur de lion*, fils & ſucceſſeur de *Henri II.* Il fut malheureux par les croiſades : mais ſon pays ne le fut pas. *Richard* eut avec *Philippe-Auguſte* quelques-unes de ces guerres, inévitables entre un ſuzerain & un vaſſal puiſſant. Elles ne changèrent rien à la fortune de leurs états. Il faut regarder toutes les guerres pareilles entre les princes chrétiens comme des temps de contagion, qui dépeuplent des provinces ſans en changer les limites, les uſages & les mœurs. Ce qu'il y eut de plus remarquable dans ces guerres, c'eſt que *Richard* enleva à *Philippe-Auguſte* ſon chartrier qui le ſuivait par-tout ; il contenait un détail des revenus du prince, une liſte de ſes vaſſaux, un état des ſerfs & des affranchis. Le roi de France fut obligé de faire un nouveau chartrier, dans lequel ſes droits furent plutôt augmentés que diminués.

1194. *Evêque portant les armes.*

Un autre fait digne d'attention, c'eſt la captivité d'un évêque de Beauvais, pris les armes à la main par le roi *Richard*. Le pape *Céleſtin III* redemande l'évêque : » Vous devez me rendre » mon fils, " écrivait-il à *Richard* : mais le roi, en envoyant au pape la cuiraſſe de l'évêque, lui répondit par les paroles de l'hiſtoire de *Joſeph* : « Connaiſſez-vous la tunique de votre „ fils » ?

Il faut obſerver encore à l'égard de cet évêque guerrier, que ſi les lois des fiefs n'obligeaient pas les évêques à ſe battre, elles les obligeaient pourtant d'amener leurs vaſſaux au rendez-vous des troupes.

Philippe-Auguſte ſaiſit le temporel des évêques d'Orléans & d'Auxerre, pour n'avoir pas rempli cet abus, devenu un devoir. Ces évêques condamnés commencèrent par mettre le royaume en interdit, & finirent par demander pardon.

Jean ſans terre. 1199.

Nous verrons dans les croiſades les autres aventures de *Richard cœur de lion*. *Jean ſans terre*, ſon frère, qui lui ſuccéda, devait être le plus grand terrien de l'Europe ; car outre les domaines de ſon père, il eut encore la Bretagne, qu'il uſurpa ſur le prince *Artur* ſon neveu, à qui cette province était échue par ſa mère. Mais pour avoir voulu ravir ce qui ne lui appartenait pas, il perdit tout ce qu'il avait, & devint enfin un grand exemple qui doit intimider les mauvais rois. Il commença par

Digitized by Google

s'emparer de la Bretagne, qui appartenait à son neveu *Artur*. Il le prit dans un combat, il le fit enfermer dans la tour de Rouen, sans qu'on ait jamais pû savoir ce que devint ce jeune prince. L'Europe accusa avec raison le roi *Jean* de la mort de son neveu. CH. L.

Les pairs de France font le procès au roi d'Angleterre.

Qui sont ces pairs?

Heureusement pour l'instruction de tous les rois, on peut dire que ce premier crime fut la cause de tous ses malheurs. Les lois féodales, qui d'ailleurs faisaient naître tant de désordres, furent signalées ici par un exemple mémorable de justice. La comtesse de Bretagne, mère d'*Artur*, fit présenter à la cour des pairs de France une requête, signée des barons de Bretagne. Le roi d'Angleterre fut sommé par les pairs de comparaître. La citation lui fut signifiée à Londres par des sergens-d'armes. Le roi accusé envoya un évêque demander à *Philippe-Auguste* un sauf-conduit. Qu'il vienne, dit le roi, il le peut. Y aura-t-il sûreté pour le retour? demande l'évêque. Oui, si le jugement des pairs le permet, répondit le roi. L'accusé n'ayant point comparu, les pairs de France le condamnèrent à mort, & déclarèrent toutes ses terres situées en France acquises & confisquées au roi. Mais qui étaient ces pairs qui condamnèrent un roi d'Angleterre à mort? ce n'étaient point les ecclésiastiques, lesquels ne peuvent assister à un jugement criminel. On ne dit point qu'il y eût alors à Paris un comte de Toulouse, & jamais on ne vit aucun acte de pairs signé par ces comtes. *Baudouin IX* comte de Flandres était alors à Constantinople où il briguait les débris de l'empire d'orient. Le comte de Champagne était mort, & la succession était disputée. C'était l'accusé lui-même qui était duc de Guienne & de Normandie. L'assemblée des pairs fut composée des hauts barons relevans immédiatement de la couronne. C'est un point très-important que nos historiens auraient dû examiner, au lieu de ranger à leur gré des armées en bataille, & de s'appesantir sur les siéges de quelques châteaux qui n'existent plus. 1203.

On ne peut douter que l'assemblée des pairs barons Français qui condamna le roi d'Angleterre, ne fût celle-là même qui était convoquée alors à Melun pour régler les lois féodales *Stabilimentum feudorium*. *Eudes* duc de Bourgogne y pré-

Digitized by Google

sidait sous le roi *Philippe-Auguste*. On vit encore au bas des
CH. L. chartes de cette assemblée les noms d'*Hervé* comte de Nevers, de *Renaud* comte de Boulogne, de *Gaucher* comte de St. Paul, de *Gui de Dampierre*. Et ce qui est très remarquable, on n'y trouve aucun grand officier de la couronne.

Philippe se mit bientôt en devoir de recueillir le fruit du crime du roi son vassal. Il paraît que le roi *Jean* était du naturel des rois tyrans & lâches. Il se laissa prendre la Normandie, la Guienne, le Poitou, & se retira en Angleterre, où il était haï & mépriſé. Il trouva d'abord quelque ressource dans la fierté de la nation Anglaise, indignée de voir son roi condamné en France; mais les barons d'Angleterre se lassèrent bientôt de donner de l'argent à un roi qui n'en savait pas user. Pour comble de malheur, *Jean* se brouilla avec la cour de Rome pour un archevêque de Cantorbéri, que le pape voulait nommer de son autorité malgré les lois.

1212. *Innocent III*, cet homme sous lequel le St Siége fut si formidable, mit l'Angleterre en interdit, & défendit à tous les sujets de *Jean* de lui obéir. Cette foudre ecclésiastique était en effet terrible, parce que le pape la remettait entre les mains de *Philippe-Auguste*, auquel il transféra le royaume d'Angleterre en héritage perpétuel, l'assûrant de la remission de tous ses péchés, s'il réussissait à s'emparer de ce royaume. Il accorda même pour ce sujet les mêmes indulgences qu'à ceux qui allaient à la terre sainte. Le roi de France ne publia pas alors qu'il n'appartenait pas au pape de donner des couronnes. Lui-même avait été excommunié quelques années auparavant, en 1199, & son royaume avait aussi été mis en interdit par ce même pape *Innocent III*, parce qu'il avait voulu changer de femme. Il avait déclaré alors les censures de Rome insolentes & abusives. Il avait saisi le temporel de tout évêque & de tout prêtre assez mauvais Français pour obéir au pape. Il pensa tout différemment quand il se vit l'exécuteur d'une bulle qui lui donnait l'Angleterre. Alors il reprit sa femme, dont le divorce lui avait attiré tant d'excommunications, & ne songea qu'à exécuter la sentence de Rome. Il employa une année à faire construire dix-sept cents vaisseaux, (c'est-à-dire mille sept cent grandes barques,) & à préparer la plus

Innocent III met l'Angleterre en interdit, & la donne au roi de France.

Digitized by Google

belle armée qu'on eût jamais vue en France. La haine qu'on portait en Angleterre au roi *Jean*, valait au roi *Philippe* encore une autre armée. *Philippe-Auguſte* était prêt de partir : & *Jean* de ſon côté faiſait un dernier effort pour le recevoir. Tout haï qu'il était d'une partie de la nation, l'éternelle émulation des Anglais contre la France, l'indignation contre le procédé du pape, ſes prérogatives de la couronne toujours puiſſantes, lui donnèrent enfin pour quelques ſemaines une armée de près de ſoixante mille hommes, à la tête de laquelle il s'avança juſqu'à Douvres pour recevoir celui qui l'avait jugé en France, & qui devait le détrôner en Angleterre. CH. L.

L'Europe s'attendait donc à une bataille déciſive entre les deux rois, lorſque le pape les joua tous deux, & prit adroitement pour lui ce qu'il avait donné à *Philippe*. Un ſous-diacre ſon domeſtique, nommé *Pandolfe*, légat en France & en Angleterre, conſomma cette ſingulière négociation. Il paſſe à Douvres, ſous prétexte de négocier avec les barons en faveur du roi de France. Il voit le roi *Jean* : « Vous êtes perdu, lui » dit-il : l'armée françaiſe va mettre à la voile, la vôtre va » vous abandonner : vous n'avez qu'une reſſource, c'eſt de » vous en rapporter entièrement au St Siége. » *Jean* y conſentit, en fit ſerment, & ſeize barons jurèrent la même choſe ſur l'ame du roi. Etrange ſerment, qui les obligeait à faire ce qu'ils ne ſavaient pas qu'on leur propoſerait. L'artificieux Italien intimida tellement le prince, diſpoſa ſi bien les barons, qu'enfin le 15 Mai 1213, dans la maiſon des chevaliers du temple au fauxbourg de Douvres, le roi à genoux, mettant ſes mains entre celles du légat, prononça ces paroles : 1213.

» Moi *Jean*, par la grace de DIEU, roi d'Angleterre & ſei- *Angleterre cédée ſolemnellement au pape.*
» gneur d'Hibernie, pour l'expiation de mes péchés, & de ma
» pure volonté, & de l'avis de mes barons, je donne à l'é-
» gliſe de Rome, au pape *Innocent*, & à ſes ſucceſſeurs, les
» royaumes d'Angleterre & d'Irlande, avec tous leurs droits :
» je les tiendrai comme vaſſal du pape : je ſerai fidèle à DIEU,
» à l'égliſe romaine, au pape mon ſeigneur & à ſes ſucceſſeurs
» légitimement élus. Je m'oblige de lui payer une redevance de
» mille marcs d'argent par an, ſavoir ſept cents pour le royaume
» d'Angleterre & trois cents pour l'Hibernie.

Digitized by Google

CH. L. Alors on mit de l'argent entre les mains du légat comme premier payement de la redevance. On lui remit la couronne & le ſceptre. Le diacre Italien foula l'argent aux pieds, & garda la couronne & le ſceptre cinq jours. Il rendit enſuite ces ornemens au roi, comme un bienfait du pape leur commun maître.

Rome ſe moque de Philippe-Auguſte. *Philippe-Auguſte* n'attendait à Boulogne que le retour du légat pour ſe mettre en mer. Le légat revient à lui pour lui apprendre qu'il ne lui eſt plus permis d'attaquer l'Angleterre, devenue fief de l'égliſe romaine, & que le roi *Jean* eſt ſous la protection de Rome.

Le préſent que le pape avait fait de l'Angleterre à *Philippe*, pouvait alors lui devenir funeſte. Un autre excommunié, neveu du roi *Jean*, s'était ligué avec lui pour s'oppoſer à la France, qui devenait trop à craindre. Cet excommunié était l'empereur *Othon IV*, qui diſputait à la fois l'empire au jeune *Fréderic II* fils de *Henri VI*, & l'Italie au pape. C'eſt le ſeul empereur d'Allemagne qui ait jamais donné une bataille en perſonne contre un roi de France.

CHAPITRE CINQUANTE-UNIEME.

D'OTHON IV & de PHILIPPE-AUGUSTE, au treizième ſiecle. De la bataille de Bouvines. De l'Angleterre & de la France, juſqu'à la mort de LOUIS VIII père de ST. LOUIS. Puiſſance ſingulière de la cour de Rome : pénitence plus ſingulière de LOUIS VIII, &c.

QUOIQUE le ſyſtême de la balance de l'Europe n'ait été développé que dans les derniers temps, cependant il paraît qu'on s'eſt réuni toujours autant qu'on a pû contre les puiſſances prépondérantes. L'Allemagne, l'Angleterre & les Pays-Bas armèrent contre *Philippe-Auguſte*, ainſi que nous les avons vû ſe réunir contre *Louis XIV*. *Ferrand* comte de Flandres ſe joignit à l'empereur *Othon IV*. Il était vaſſal de *Phi-*

Digitized by Google

lippe ; mais c'était par cette raiſon même qu'il ſe déclara contre lui auſſi bien que le comte de Boulogne. Ainſi *Philippe*, pour avoir voulu accepter le préſent du pape, ſe mit au point d'être opprimé. Sa fortune & ſon courage le firent ſortir de ce péril avec la plus grande gloire qu'ait jamais mérité un roi de France. CH. LI.

Entre Lille & Tournai eſt un petit village nommé Bouvines, près duquel *Othon IV*, à la tête d'une armée qu'on dit forte de plus de cent mille combattans, vint attaquer le roi, qui n'en avait guères que la moitié. On commençait alors à ſe ſervir d'arbalêtes. Cette arme était en uſage à la fin du douzième ſiecle. Mais ce qui décidait d'une journée, c'était cette peſante cavalerie toute couverte de fer. L'armure complette du chevalier était une prérogative d'honneur, à laquelle les écuyers ne pouvaient prétendre ; il ne leur était pas permis d'être invulnérables. Tout ce qu'un chevalier avait à craindre, était d'être bleſſé au viſage quand il levait la viſière de ſon caſque ; ou dans le flanc au défaut de la cuiraſſe, quand il était abattu & qu'on avait levé ſa chemiſe de mailles ; enfin ſous les aiſſelles, quand il levait le bras. 1215.

Il y avait encore des troupes de cavalerie, tirées du corps des communes, moins bien armées que les chevaliers. Pour l'infanterie, elle portait des armes défenſives à ſon gré, & les offenſives étaient l'épée, la flèche, la maſſue, la fronde.

Ce fut un évêque qui rangea en bataille l'armée de *Philippe-Auguſte :* il s'appelait *Guerin*, & venait d'être nommé à l'évêché de Senlis. Cet évêque de Beauvais, ſi long-temps priſonnier du roi *Richard* d'Angleterre, ſe trouva auſſi à cette bataille. Il s'y ſervit toujours d'une maſſue, diſant qu'il ſerait irrégulier s'il verſait le ſang humain. On ne ſait point comment l'empereur & le roi diſpoſèrent leurs troupes. *Philippe* avant le combat fit chanter le pſeaume *Exſurgat Deus, & diſſipentur inimici ejus :* comme ſi *Othon* avait combattu contre DIEU. Auparavant les Français chantaient des vers en l'honneur de *Charlemagne* & de *Roland*. L'étendard impérial d'*Othon* était ſur quatre roues. C'était une longue perche qui portait un dragon de bois peint, & ſur le dragon s'élevait un aigle de bois doré. L'étendard royal de France était un bâton doré avec un

Armée du roi commandée par un évêque.

Digitized by Google

CH. LI.

drapeau de soie blanche semé de fleurs de lis : ce qui n'avait été long-temps qu'une imagination de peintre, commençait à servir d'armoiries aux rois de France. D'anciennes couronnes des rois Lombards, dont on voit des estampes fidèles dans *Muratori*, sont surmontées de cet ornement, qui n'est autre chose que le fer d'une lance lié avec deux autres fers recourbés.

Outre l'étendard royal, *Philippe-Auguste* fit porter l'oriflamme de *St. Denis*. Lorsque le roi était en danger, on haussait ou baissait l'un ou l'autre de ces étendards. Chaque chevalier avait aussi le sien, & les grands chevaliers faisaient porter un autre drapeau qu'on nommait bannière. Ce terme de bannière si honorable était pourtant commun aux drapeaux de l'infanterie, presque toute composée de serfs. Le cri de guerre des Français était, *Mon joie St. Denis*. Le cri des Allemans était, *Kyrie eleison*.

Une preuve que les chevaliers bien armés ne couraient guères d'autre risque que d'être démontés, & n'étaient blessés que par un très-grand hasard, c'est que le roi *Philippe-Auguste*, renversé de son cheval, fut long-temps entouré d'ennemis, & reçut des coups de toute espèce d'armes sans verser une goute de sang.

Un seul chevalier tué dans la bataille.

On raconte même qu'étant couché par terre, un soldat Allemand voulut lui enfoncer dans la gorge un javelot à double crochet, & n'en put jamais venir à bout. Aucun chevalier ne périt dans la bataille, sinon *Guillaume de Longchamp*, qui malheureusement mourut d'un coup dans l'œil, adressé par la visière de son casque.

On compte du côté des Allemans vingt-cinq chevaliers-bannerets & sept comtes de l'empire prisonniers, mais aucun de blessé.

L'empereur *Othon* perdit la bataille. On tua, dit-on, trente mille Allemans, nombre probablement exagéré. On ne voit pas que le roi de France fit aucune conquête du côté de l'Allemagne après la victoire de Bouvines; mais il en eut bien plus de pouvoir sur ses vassaux.

Celui qui perdit le plus à cette bataille, fut *Jean d'Angleterre*, dont l'empereur *Othon* semblait la dernière ressource.

Cet

Digitized by Google

Cet empereur mourut bientôt après en 1218 comme un pénitent. Il se faisait, dit-on, fouler aux pieds de ses garçons de cuisine & fouetter par des moines, selon l'opinion des princes de ce temps-là, qui pensaient expier par quelques coups de discipline le sang de tant de milliers d'hommes. CH. LI.

Il n'est point vrai, comme tant d'auteurs l'ont écrit, que *Philippe* reçut le jour de la victoire de Bouvines la nouvelle d'une autre bataille, gagnée par son fils *Louis VIII* contre le roi *Jean*. Au contraire *Jean* avait eu quelque succès en Poitou. Mais destitué du secours de ses alliés, il fit une trêve avec *Philippe*. Il en avait besoin. Ses propres sujets d'Angleterre devenaient ses plus grands ennemis. Il était méprisé, parce qu'il s'était fait vassal de Rome. Les barons le forcèrent de signer cette fameuse charte qu'on appelle la *Charte des libertés d'Angleterre*. 1215.

Grande charte.

Le roi *Jean* se crut plus lézé en laissant par cette charte à ses sujets les droits les plus naturels, qu'il ne s'était cru dégradé en se faisant sujet de Rome; il se plaignit de cette charte comme du plus grand affront fait à sa dignité: cependant qu'y trouve-t-on en effet d'injurieux à l'autorité royale? Qu'à la mort d'un comte, son fils majeur, pour entrer en possession du fief, payera au roi cent marcs d'argent, & un baron cent schellings; qu'aucun bailli du roi ne pourra prendre les chevaux des paysans, qu'en payant cinq sous par jour par cheval? Qu'on parcoure toute la charte, on trouvera seulement que les droits du genre-humain n'y ont pas été assez défendus. On verra que les communes qui portaient le plus grand fardeau, & qui rendaient les plus grands services, n'avaient nulle part à ce gouvernement, qui ne pouvait fleurir sans elles. Cependant *Jean* se plaignit; il demanda justice au pape son nouveau souverain.

Ce pape *Innocent III* qui avait excommunié le roi, excommunie alors les pairs d'Angleterre. Les pairs outrés font ce qu'avait fait ce même pontife. Ils offrent la couronne d'Angleterre à la France. *Philippe-Auguste*, vainqueur de l'Allemagne, possesseur de presque tous les états de *Jean* en France, appelé au royaume d'Angleterre, se conduisit en grand politique. Il engagea les Anglais à demander son fils *Louis* pour roi. Alors

Digitized by Google

CH. LI. les légats de Rome vinrent lui représenter en vain que *Jean* était feudataire du St. Siége. *Louis* de concert avec son père, lui parle ainsi en présence du légat : « Monsieur, suis votre homme-» lige pour li fiefs que m'avez baillez en France; mais ne vos » appartient de décider du fait du royaume d'Angleterre : & si » le faites, me pourvoirai devant mes pairs ».

Louis VIII va conquérir l'Angleterre. Après avoir parlé ainsi, il partit pour l'Angleterre, malgré les défenses publiques de son père, qui le secourait en secret d'hommes & d'argent. *Innocent III* excommunia en vain le père
1216. & le fils. Les évêques de France déclarèrent nulle l'excommunication du père. Remarquons pourtant qu'ils n'osèrent infirmer celle de *Louis* : c'est-à-dire, qu'ils avouaient que les papes avaient le droit d'excommunier les princes. Ils ne pouvaient disputer ce droit aux papes, puisqu'ils se l'arrogeaient eux-mêmes; mais ils se réservaient encore celui de décider si l'excommunication du pape était juste ou injuste. Les princes étaient alors bien malheureux, exposés sans cesse à l'excommunication chez eux & à Rome : mais les peuples étaient plus malheureux encore : l'anathême retombait toujours sur eux, & la guerre les dépouillait.

Le fils de *Philippe-Auguste* fut reconnu roi solemnellement dans Londres. Il ne laissa pas d'envoyer des ambassadeurs plaider sa cause devant le pape. Ce pontife jouissait de l'honneur qu'avait autrefois le sénat romain, d'être juge des rois. Il mou-
1216. rut avant de rendre son arrêt définitif.

Mort de Jean sans terre. *Jean sans terre*, errant de ville en ville dans son pays, mourut dans le même temps, abandonné de tout le monde, dans un bourg de la province de Norfolck. Un pair de France avait autrefois conquis l'Angleterre, & l'avait gardée : un roi de France ne la garda pas.

Louis VIII après la mort de *Jean d'Angleterre*, du vivant même de *Philippe-Auguste*, fut obligé de sortir de ce même pays qui l'avait demandé pour roi; & au lieu de défendre sa conquête; il alla se croiser contre les Albigeois, qu'on égorgeait alors en exécution des sentences de Rome.

Louis VIII abandonne l'Angleterre. Il ne régna qu'une seule année en Angleterre : les Anglais le forcèrent de rendre à leur roi *Henri III*, dont ils n'étaient pas encore mécontens, le trône qu'ils avaient ôté à *Jean* père

Digitized by Google

de ce *Henri III.* Ainsi *Louis* ne fut que l'instrument dont ils s'étaient servis pour se venger de leur monarque. Le légat de Rome qui était à Londres, régla en maître les conditions auxquelles *Louis* sortit d'Angleterre. Ce légat l'ayant excommunié pour avoir osé régner à Londres malgré le pape, lui imposa pour pénitence de payer à Rome le dixième de deux années de ses revenus. Ses officiers furent taxés au vingtième, & les chapelains qui l'avaient accompagné furent obligés d'aller demander à Rome leur absolution. Ils firent le voyage; on leur ordonna d'aller se présenter dans Paris à la porte de la cathédrale, aux quatre grandes fêtes, nuds pieds & en chemise, tenant en main des verges dont les chanoines devaient les fouetter. Une partie de ces pénitences fut, dit-on, accomplie.

CH. LI.

Louis VIII excommunié, & ses chapelains fouettés.

Cette scène incroyable se passait pourtant sous un roi habile & courageux, sous *Philippe-Auguste*, qui souffrait cette humiliation de son fils & de sa nation. Le vainqueur de Bouvines ne finit pas glorieusement sa carrière illustre. Il avait augmenté son royaume de la Normandie, du Maine, du Poitou, le reste des biens appartenans à l'Angleterre était encore défendu par beaucoup de seigneurs.

1223.

Du temps de *Louis VIII*, une partie de la Guienne était Française, l'autre était Anglaise. Il n'y eut alors rien de grand ni de décisif.

Le testament de *Lonis VIII*, fait en 1225, mérite seulement quelque attention. Il lègue cent sous à chacune des deux mille léproseries de son royaume. Les chrétiens, pour fruit de leurs croisades, ne remportèrent enfin que la lépre. Il faut que le peu d'usage du linge & la malpropreté du peuple eût bien augmenté le nombre des lépreux. Ce nom de léproserie n'était pas donné indifféremment aux autres hôpitaux; car on voit par le même testament, que le roi légue cent livres de compte à deux cents hôtels-Dieu. Le legs que fit *Louis VIII* de trente mille livres une fois payées à son épouse la célèbre reine de Castille, revenait à cinq cent quarante mille livres d'aujourd'hui. J'insiste souvent sur ces prix des monnoies; c'est, me semble, le pouls d'un état, & une manière assez sûre de reconnaître ses forces. Par exemple, il est clair que *Philippe-Auguste* fut le plus puissant prince de son temps, si in-

Testament de Louis VIII.

Digitized by Google

CH. LI.

dépendamment des pierreries qu'il laiſſa, les ſommes ſpécifiées dans ſon teſtament montent à près de neuf cent mille marcs de huit onces, qui valent à préſent quarante-cinq millions à cinquante livres de compte le marc. Mais il faut qu'il y ait quelque erreur de calcul dans ce teſtament : il n'eſt point du tout vraiſemblable qu'un roi de France, qui n'avait de revenu que celui de ſes domaines particuliers, ait pû laiſſer alors une ſomme ſi conſidérable. La puiſſance de tous les rois de l'Europe conſiſtait alors à voir marcher un grand nombre de vaſſaux ſous leurs ordres, & non à poſſéder aſſez de tréſors pour les aſſervir.

Conte ridicule d'une fille.

C'eſt ici le lieu de relever un étrange conte que font tous nos hiſtoriens. Ils diſent que *Louis VIII* étant au lit de la mort, les médecins jugèrent qu'il n'y avait d'autre remède pour lui que l'uſage des femmes ; qu'ils mirent dans ſon lit une jeune fille, mais que le roi la chaſſa, aimant mieux mourir, diſent-ils, que de commettre un péché mortel. Le père *Daniel*, dans ſon hiſtoire de France, a fait graver cette aventure à la tête de la vie de *Louis VIII* comme le plus bel exploit de ce prince.

Cette fable a été appliquée à pluſieurs autres monarques. Elle n'eſt, comme tous les autres contes de ces temps-là, que le fruit de l'ignorance. Mais on devrait ſavoir aujourd'hui que la jouiſſance d'une fille n'eſt point un remède pour un malade ; & après tout, ſi *Louis VIII* n'avait pû réchapper que par cet expédient, il avait *Blanche* ſa femme qui était fort belle, & en état de lui ſauver la vie. Le père *Daniel* prétend donc que *Louis VIII* mourut glorieuſement, en ne ſatisfaiſant pas la nature, & en combattant les hérétiques. Il eſt vrai qu'avant ſa mort il alla en Languedoc pour s'emparer d'une partie du comté de Toulouſe que le jeune *Amauri* comte de *Montfort*, fils de l'uſurpateur, lui vendit. Mais acheter un pays d'un homme à qui ce pays n'appartient pas, eſt-ce là combattre pour la foi ? Un eſprit juſte, en liſant l'hiſtoire, n'eſt preſque occupé qu'à la réfuter.

Digitized by Google

CHAPITRE CINQUANTE-DEUXIEME.

De l'empereur FRÉDERIC *II, de ses querelles avec les papes, & de l'empire Allemand. Des accusations contre* FRÉDERIC *II. Du livre* de Tribus Impostoribus. *Du concile général de Lyon, &c.*

VERS le commencement du treizième siecle, tandis que *Philippe-Auguste* régnait encore, que *Jean sans terre* était dépouillé par *Louis VIII*; qu'après la mort de *Jean* & de *Philippe-Auguste*, *Louis VIII* chassé d'Angleterre, régnait en France, & laissait l'Angleterre à *Henri III*: dans ces temps, dis-je, les croisades, les persécutions contre les Albigeois épuisaient toujours l'Europe. L'empereur *Frédéric II* faisait saigner les playes mal fermées de l'Allemagne & de l'Italie. La querelle de la couronne impériale & de la mitre de Rome, les factions des *Guelfes* & des *Gibelins*, les haines des Allemans & des Italiens, troublaient le monde plus que jamais. CH. LII.

Frédéric II fils de *Henri VI*, & neveu de *Philippe*, jouissait de l'empire qu'*Othon IV* son compétiteur avait abandonné avant de mourir. Les empereurs étaient alors bien plus puissans que les rois de France; car outre la Souabe & les grandes terres que *Frédéric* possédait en Allemagne, il avait aussi Naples & Sicile par héritage. La Lombardie lui appartenait par cette longue possession des empereurs; mais cette liberté dont les villes d'Italie étaient alors idolâtres respectait peu la possession des *Césars* Allemans. C'était en Allemagne un temps d'anarchie & de brigandage, qui dura long-temps. Ce brigandage s'était tellement accru, que les seigneurs comptaient parmi leurs droits celui d'être voleurs de grand chemin dans leurs territoires, & de faire de la fausse monnoie. *Frédéric II* les contraignit dans la diète d'Egra en 1219 de faire serment de ne plus exercer de pareils droits: & pour leur donner l'exemple, il renonça à celui que ses prédécesseurs s'é- *Droit de vol.*

Digitized by Google

CH. LII.

taient attribué de s'emparer de toute la dépouille des évêques à leur décès. Cette rapine était alors autorisée par-tout, & même en Angleterre.

Droit de cuissage.

Les usages les plus ridicules & les plus barbares étaient alors établis. Les seigneurs avaient imaginé le droit de cuissage, de markette, de prélibation; c'était celui de coucher la première nuit avec les nouvelles mariées leurs vassales roturières. Des évêques, des abbés eurent ce droit en qualité de hauts barons; & quelques-uns se sont fait payer au dernier siecle par leurs sujets la renonciation à ce droit étrange, qui s'étendit en Ecosse, en Lombardie, en Allemagne & dans les provinces de France. Voilà les mœurs qui régnaient dans le temps des croisades.

L'Italie était moins barbare, mais n'était pas moins malheureuse. La querelle de l'empire & du sacerdoce avait produit les factions *Guelfe* & *Gibeline* qui divisaient les villes & les familles.

Milan, Brescia, Mantoue, Vicence, Padoue, Trévize, Ferrare, & presque toutes les villes de la Romagne, sous la protection du pape, étaient liguées entr'elles contre l'empereur.

Il avait pour lui Crémone, Bergame, Modène, Parme, Reggio, Trente. Beaucoup d'autres villes étaient partagées entre les factions *Guelfe* & *Gibeline*. L'Italie était le théâtre non d'une guerre, mais de cent guerres civiles, qui en aiguisant les esprits & les courages, n'accoutumaient que trop les nouveaux potentats Italiens à l'assassinat & à l'empoisonnement.

Frédéric II était né en Italie. Il aimait ce climat agréable, & ne pouvait souffrir ni le pays, ni les mœurs de l'Allemagne dont il fut absent quinze années entières. Il paraît évident que son grand dessein était d'établir en Italie le trône des nouveaux *Césars*. Cela seul eût pû changer la face de l'Europe. C'est le nœud secret de toutes les querelles qu'il eut avec les papes. Il employa tour-à-tour la souplesse & la violence, & le St. Siége le combattit avec les mêmes armes.

Honorius III & *Grégoire IX* ne peuvent d'abord lui résister qu'en l'éloignant, & en l'envoyant faire la guerre dans la terre sainte. Tel était le préjugé du temps, que l'empereur fut

Digitized by Google

obligé de se vouer à cette entreprise, de peur de n'être pas regardé par les peuples comme chrétien. Il fit le vœu par politique; & par politique, il différa le voyage. CH. LII. 1228.

Grégoire IX l'excommunie selon l'usage ordinaire. *Fréderic* part, & tandis qu'il fait une croisade à Jérusalem, le pape en fait une contre lui dans Rome. Il revient après avoir négocié avec les soudans, se battre contre le St. Siége. Il trouve dans le territoire de Capoue son propre beau-père *Jean de Brienne* roi titulaire de Jérusalem, à la tête des soldats du pontife qui portaient le signe des deux clefs sur l'épaule. Les gibelins de l'empereur portaient le signe de la croix, & les croix mirent bientôt les clefs en fuite. *Fréderic II* excommunié.

Il ne restait guère alors d'autre ressource à *Grégoire IX* que de soulever *Henri* roi des Romains, fils de *Fréderic II*, contre son père, ainsi que *Grégoire VII*, *Urbain II* & *Paschal II* avaient armé les enfans de *Henri IV*. Mais *Fréderic*, plus heureux que *Henri IV*, se saisit de son fils rebelle, le dépose dans la célèbre diète de Mayence, & le condamne à une prison perpétuelle. 1235.

Il était plus aisé à *Fréderic II* de faire condamner son fils dans une diète d'Allemagne, que d'obtenir de l'argent & des troupes de cette diète pour aller subjuguer l'Italie. Il eut toujours assez de force pour l'ensanglanter, & jamais assez pour l'asservir. Les *Guelfes*, ces partisans de la papauté, & encore plus de la liberté, balancèrent toujours le pouvoir des *Gibelins* partisans de l'empire.

La Sardaigne était encore un sujet de guerre entre l'empire & le sacerdoce, & par conséquent d'excommunications. L'empereur s'empara en 1238 de presque toute l'île. Alors *Grégoire IX* accusa publiquement *Fréderic II* d'incrédulité. « Nous » avons des preuves, dit-il dans sa lettre circulaire du premier Juillet 1239, qu'il dit publiquement, que l'univers a » été trompé par trois imposteurs, MOYSE, JESUS-CHRIST » & MAHOMET. Mais il place JESUS-CHRIST fort au-dessous » des autres; car il dit, ils ont vécu pleins de gloire, & l'autre n'a été qu'un homme de la lie du peuple, qui prêchait » à ses pareils. L'empereur, ajoute-t-il, soutient qu'un DIEU » unique & créateur ne peut être né d'une femme, & sur- *Prétendu livre des trois imposteurs.*

Digitized by Google

» tout d'une vierge ». C'eſt ſur cette lettre du pape *Grégoire* CH. LII. *IX* qu'on crut dès ce temps-là qu'il y avait un livre intitulé, *de tribus impoſtoribus :* on a cherché ce livre de ſiecle en ſiecle, & on ne l'a jamais trouvé.

Ces accuſations, qui n'avaient rien de commun avec la Sardaigne, n'empêchèrent pas que l'empereur ne la gardât : les diviſions entre *Fréderic* & le St. Siége n'eurent jamais la religion pour objet ; & cependant les papes l'excommuniaient, publiaient contre lui des croiſades, & le dépoſaient. Un cardinal nommé *Jacques*, évêque de Paleſtrine, apporta en France au jeune *Louis IX* des lettres de ce pape *Grégoire*, par leſquelles ſa ſainteté, ayant dépoſé *Fréderic II*, transférait de ſon autorité l'empire à *Robert* comte d'Artois, frère du jeune roi de France. C'était mal prendre ſon temps : la France & l'Angleterre étaient en guerre : les barons de France ſoulevés dans la minorité de *Louis*, étaient encore puiſſans dans ſa majorité. On prétend qu'ils répondirent, qu'un frère d'un roi de France n'avait pas beſoin d'un empire, & que le pape avait moins de religion que *Fréderic II.* Une telle réponſe eſt trop peu vraiſemblable pour être vraie.

Rien ne fait mieux connaître les mœurs & les uſages de ce temps, que ce qui ſe paſſa au ſujet de cette demande du pape.

St. Louis ſollicité en vain par les papes de favoriſer leurs prétentions.

Il s'adreſſa aux moines de Citeaux, chez leſquels il ſavait que *St. Louis* devait venir en pélérinage avec ſa mère. Il écrivit au chapitre : « Conjurez le roi qu'il prenne la protection du pape contre le fils de *Satan Fréderic ;* il eſt néceſ» ſaire que le roi me reçoive dans ſon royaume, comme *Alé*» *xandre III* y fut reçu contre la perſécution de *Fréderic I*, » & *St. Thomas* de Cantorbéri contre celle de *Henri II* roi » d'Angleterre ».

Le roi alla en effet à Citeaux, où il fut reçu par cinq cents moines, qui le conduiſirent au chapitre : là ils ſe mirent tous à genoux devant lui, & les mains jointes le prièrent de laiſſer paſſer le pape en France. *Louis* ſe mit auſſi à genoux devant les moines, leur promit de défendre l'égliſe ; mais il leur dit expreſſément, qu'il ne pouvait recevoir le pape ſans le conſentement des barons du royaume, dont un roi de France devait ſuivre les avis. *Grégoire* meurt : mais l'eſprit de Rome vit

Digitized by Google

CH. LII.

vit toujours. *Innocent IV* l'ami de *Fréderic* quand il était cardinal, devient néceſſairement ſon ennemi dès qu'il eſt ſouverain pontife. Il fallait à quelque prix que ce fut affaiblir la puiſſance impériale en Italie, & réparer la faute qu'avait fait *Jean XII* d'appeler à Rome les Allemands.

Innocent IV dépoſe l'empereur Fréderic II.

Innocent IV après bien des négociations inutiles, aſſemble dans Lyon ce fameux concile, qui a cette inſcription encore aujourd'hui dans la bibliothèque du Vatican : *Treizième concile général, premier de Lyon. Fréderic II y eſt déclaré ennemi de l'égliſe, & privé du Siége impérial.*

Il ſemble bien hardi de dépoſer un empereur dans une ville impériale; mais Lyon était ſous la protection de la France, & ſes archevêques s'étaient emparés des droits régaliens. *Fréderic II* ne négligea pas d'envoyer à ce concile, où il devait être accuſé, des ambaſſadeurs pour le défendre.

Accuſations abſurdes contre Fréderic II.

Le pape, qui ſe conſtituait juge à la tête du concile, fit auſſi la fonction de ſon propre avocat; & après avoir beaucoup inſiſté ſur les droits temporels de Naples & de Sicile, ſur le patrimoine de la comteſſe *Mathilde*, il accuſa *Fréderic* d'avoir fait la paix avec les mahométans, d'avoir eu des concubines mahométanes, de ne pas croire en JESUS-CHRIST, & d'être hérétique. Comment peut-on être à la fois hérétique & incrédule? & comment dans ces ſiecles pouvait-on former ſi ſouvent de telles accuſations? Les papes *Jean XII*, *Etienne VIII*, & les empereurs *Fréderic I*, *Fréderic II*, le chancelier *des Vignes*, *Mainfroi* régent de Naples, beaucoup d'autres eſſuient cette imputation. Les ambaſſadeurs de l'empereur parlèrent en ſa faveur avec fermeté, & accuſèrent le pape à leur tour de rapine & d'uſure. Il y avait à ce concile des ambaſſadeurs de France & d'Angleterre. Ceux-ci ſe plaignirent bien autant des papes que le pape ſe plaignit de l'empereur. « Vous tirez par vos Italiens, » dirent-ils, plus de ſoixante mille marcs par an du royaume » d'Angleterre : vous nous avez en dernier lieu envoyé un légat » qui a donné tous les bénéfices à des Italiens. Il extorque » de tous les religieux des taxes exceſſives, & il excommunie » quiconque ſe plaint de ſes vexations. Remédiez-y promptement, car nous ne ſouffrirons pas plus long-temps ces » avanies ».

Accuſations différentes contre la cour de Rome.

Digitized by Google

CH. LII.

Le pape rougit, ne répondit rien, & prononça la dépoſition de l'empereur. Il eſt très à remarquer qu'il fulmina cette ſentence, non pas, dit-il, de l'approbation du concile, mais en préſence du concile. Tous les pères tenaient des cierges allumés, quand le pape prononçait. Ils les éteignirent enſuite. Une partie ſigna l'arrêt, une autre partie ſortit en gémiſſant.

N'oublions pas que dans ce concile le pape demanda un ſubſide à tous les eccléſiaſtiques. Tous gardèrent le ſilence; aucun ne parla ni pour approuver ni pour rejetter le ſubſide, excepté un Anglais nommé *Meſpham* doyen de Lincoln. Il oſa dire que le pape rançonnait trop l'égliſe. Le pape le dépoſa de ſa ſeule autorité, & les eccléſiaſtiques ſe turent. *Innocent IV* parlait donc & agiſſait en ſouverain de l'égliſe, & on le ſouffrait.

Deſpotiſme du pape ſur le clergé.

Juſte colère de l'empereur.

Frederic II ne ſouffrit pas du moins que l'évêque de Rome agit en ſouverain des rois. Cet empereur était à Turin, qui n'appartenait point encore à la maiſon de *Savoye*. C'était un fief de l'empire, gouverné par le marquis de *Suze*. Il demanda une caſſette : on la lui apporta. Il en tira la couronne impériale. « Ce pape & ce concile, dit-il, ne me l'ont pas ravie; ». & avant qu'on m'en dépouille, il y aura bien du ſang » répandu ». Il ne manqua pas d'écrire d'abord à tous les princes d'Allemagne & de l'Europe par la plume de ſon fameux chancelier *Pierre des Vignes*, tant accuſé d'avoir compoſé le livre des *trois impoſteurs* : « Je ne ſuis pas le premier, diſait-il dans ſes lettres, « que le clergé ait ainſi indignement traité, » & je ne ſerai pas le dernier. Vous en êtes cauſe, en » obéiſſant à ces hypocrites, dont vous connaiſſez l'ambition » ſans bornes. Combien, ſi vous vouliez, découvririez-vous » dans la cour de Rome d'infamies qui font frémir la pudeur? » Livrés au ſiecle, enivrés de délices, l'excès de leurs richeſſes » étouffe en eux tout ſentiment de religion. C'eſt une œuvre » de charité de leur ôter ces richeſſes pernicieuſes qui les » accablent : & c'eſt à quoi vous devez travailler tous avec » moi, &c ».

Cependant le pape, ayant déclaré l'empire vacant, écrivit à ſept princes ou évêques : c'étaient les ducs de Bavière, de Saxe, d'Autriche & de Brabant, les archevêques de Saltzbourg,

Digitized by Google

de Cologne & de Mayence. Voilà ce qui a fait croire que sept électeurs étaient alors solemnellement établis. Mais les autres princes de l'empire & les autres évêques prétendaient aussi avoir le même droit. CH. LII.

Les empereurs & les papes tâchaient ainsi de se faire déposer mutuellement. Leur grande politique consistait à exciter des guerres civiles.

Rome arme souvent les fils contre les pères.

On avait déja élu roi des Romains en Allemagne *Conrad* fils de *Fréderic II*, mais il fallait, pour plaire au pape, choisir un autre empereur. Ce nouveau *César* ne fut choisi ni par les ducs de Saxe, ou de Brabant, ou de Bavière, ou d'Autriche, ni par aucun prince de l'empire. Les évêques de Strasbourg, de Vurtzbourg, de Spire, de Metz, avec ceux de Mayence, de Cologne & de Trèves, créèrent cet empereur. Ils choisirent un landgrave de Thuringe, qu'on appela le *roi des prêtres*.

Croisade contre l'empereur.

Quel étrange empereur de Rome qu'un landgrave qui recevait la couronne seulement de quelques évêques de son pays ! Alors le pape fait renouveller la croisade contre *Fréderic*. Elle était prêchée par les *frères prêcheurs*, que nous appellons *dominicains*, & par les *frères mineurs* que nous appellons *cordeliers* ou *franciscains*. Cette nouvelle milice des papes commençait à s'établir en Europe. Le St. Siége ne s'en tint pas à ces mesures. Il ménagea des conspirations contre la vie d'un empereur qui savait résister aux conciles, aux moines, aux croisades ; du moins l'empereur se plaignit que le pape suscitait des assassins contre lui, & le pape ne répondit point à ces plaintes.

Les mêmes prélats qui s'étaient donné la liberté de faire un *César*, en firent encore un autre après la mort de leur Thuringien, & ce fut un comte de Hollande. La prétention de l'Allemagne sur l'empire Romain ne servit donc jamais qu'à la déchirer. Ces mêmes évêques qui élisaient des empereurs, se divisèrent entr'eux : leur comte de Hollande fut tué dans cette guerre civile.

Fréderic II avait à combattre les papes depuis l'extrêmité de la Sicile jusqu'à celle de l'Allemagne. On dit qu'étant dans la Pouille, il découvrit que son médecin, séduit par le pape 1249.

Digitized by Google

CH. LII.

Innocent IV, voulait l'empoisonner. Le fait me paraît douteux; mais dans les doutes que fait naître l'histoire de ces temps, il ne s'agit que du plus ou du moins de crimes.

Fréderic, voyant avec horreur qu'il lui était impossible de confier sa vie à des chrétiens, fut obligé de prendre les mahométans pour sa garde. On prétend qu'ils ne le garantirent pas des fureurs de *Mainfroi* son bâtard, qui l'étouffa, dit-on, dans sa dernière maladie. Le fait me paraît faux. Ce grand & malheureux empereur, roi de Sicile dès le berceau, ayant porté trente-huit ans la vaine couronne de Jérusalem, & celle des *Césars* cinquante-quatre ans, (puisqu'il avait été déclaré roi des Romains en 1196) mourut âgé de cinquante-sept ans
1250. dans le royaume de Naples, & laissa le monde aussi troublé à sa mort qu'à sa naissance. Malgré tant de troubles, ses royaumes de Naples & de Sicile furent embellis & policés par ses soins. Il y bâtit des villes, y fonda des universités, y fit fleurir un peu les lettres. La langue italienne commençait à se former alors, c'était un composé de la langue romance & du latin. On a des vers de *Fréderic II* en cette langue. Mais les traverses qu'il essuya nuisirent aux sciences autant qu'à ses desseins.

Depuis la mort de *Fréderic II* jusqu'en 1268, l'Allemagne fut sans chef, non pas comme l'avait été la Grèce, l'ancienne Gaule, l'ancienne Germanie, & l'Italie avant qu'elle fut soumise aux Romains : l'Allemagne ne fut ni une république, ni un pays partagé entre plusieurs souverains, mais un corps sans tête, dont les membres se déchiraient.

C'était une belle occasion pour les papes ; mais ils n'en profitèrent pas. On leur arracha Brescia, Crémone, Mantoue, & beaucoup de petites villes. Il eut fallu alors un pape guerrier pour les reprendre ; mais rarement un pape eut ce caractère. Ils ébranlaient à la vérité le monde avec leurs bulles. Ils donnaient des royaumes avec des parchemins. Le pape en 1247 déclara de sa propre autorité *Haquin* roi de Norvège, en le faisant enfant légitime de bâtard qu'il était. Un légat du pape couronna ce roi *Haquin*, & reçut de lui un tribut de quinze mille marcs d'argent, & cinq cents marcs (ou marques) des églises de Norvège ; ce qui était peut-être la moitié de l'argent comptant qui roulait dans un pays si peu riche.

Digitized by Google

CH. LII. 1251.

Le même pape *Innocent IV* créa auſſi un certain *Mandog* roi de Lithuanie, mais roi relevant de Rome. *Nous recevons*, dit-il dans ſa bulle du 15 Juillet 1251, *ce nouveau royaume de Lithuanie au droit & à la propriété de St. Pierre, vous prenant ſous notre protection, vous, votre femme & vos enfans.* C'était imiter en quelque ſorte la grandeur de l'ancien ſénat de Rome, qui accordait des titres de rois & de tétrarques. La Lithuanie ne fut pas cependant un royaume; elle ne put même encore être chrétienne que plus d'un ſiecle après.

Les papes parlaient donc en maîtres du monde, & ne pouvaient être maîtres chez eux : il ne leur en coûtait que du parchemin pour donner ainſi des états; mais ce n'était qu'à force d'intrigues qu'ils pouvaient ſe reſſaiſir d'un village auprès de Mantoue ou de Ferrare.

Voilà quelle était la ſituation des affaires de l'Europe : l'Allemagne & l'Italie déchirées, la France encore faible, l'Eſpagne partagée entre les chrétiens & les muſulmans : ceux-ci entièrement chaſſés d'Italie; l'Angleterre commençant à diſputer ſa liberté contre ſes rois; le gouvernement féodal établi par-tout; la chevalerie à la mode; les prêtres devenus princes & guerriers; une politique preſqu'en tout différente de celle qui anime aujourd'hui l'Europe. Il ſemblait que les pays de la communion romaine fuſſent une grande république dont l'empereur & les papes voulaient être les chefs; & cette république, quoique diviſée, s'était accordée long-temps dans les projets des croiſades, qui ont produit de ſi grandes & de ſi infames actions, de nouveaux royaumes, de nouveaux établiſſemens, de nouvelles misères, & enfin beaucoup plus de malheur que de gloire.

Digitized by Google

CHAPITRE CINQUANTE-TROISIEME.

De l'orient au temps des croisades, & de l'état de la Paleſtine.

CH. LIII. *Commencement des Turcs.*

LES religions durent toujours plus que les empires. Le mahométiſme floriſſait, & l'empire des califes était détruit par la nation des Turcomans. On ſe fatigue à rechercher l'origine de ces Turcs. Elle eſt la même que celle de tous les peuples conquérans. Ils ont tous été d'abord des ſauvages, vivans de rapine. Les Turcs habitaient autrefois au-delà du Taurus & de l'Immaüs, & bien loin, dit-on, de l'Araxe. Ils étaient compris parmi ces Tartares que l'antiquité nommait Scythes. Ce grand continent de la Tartarie, bien plus vaſte que l'Europe, n'a jamais été habité que par des barbares. Leurs antiquités ne méritent guères mieux une hiſtoire ſuivie que les loups & les tigres de leurs pays. Ces peuples du nord firent de tout temps des invaſions vers le midi. Ils ſe répandirent vers le onzième ſiecle du côté de la Moſcovie. Ils inondèrent les bords de la mer Caſpienne. Les Arabes ſous les premiers ſucceſſeurs de *Mahomet* avaient ſoumis preſque toute l'Aſie mineure, la Syrie & la Perſe : les Turcomans vinrent enfin, qui ſoumirent les Arabes.

Un calife de la dynaſtie des Abaſſides, nommé *Motaſſem*, fils du grand *Almamon*, & petit-fils du célèbre *Aaron al Rachild*, protecteur comme eux de tous les arts, contemporain de notre *Louis le débonnaire* ou *le faible*, poſa les premières pierres de l'édifice ſous lequel ſes ſucceſſeurs furent enfin écraſés. Il fit venir une milice de Turcs pour ſa garde. Il n'y a jamais eu un plus grand exemple du danger des troupes étrangères. Cinq à ſix cents Turcs à la ſolde de *Motaſſem* ſont l'origine de la puiſſance ottomane, qui a tout englouti, de l'Euphrate juſqu'au bout de la Grèce ; & a de nos jours mis le ſiége devant Vienne. Cette milice Turque augmentée avec le temps devint funeſte à ſes maîtres. De nouveaux Turc arrivent

Digitized by Google

qui profitèrent des guerres civiles excitées pour le califat. Les califes Abaſſides de Bagdat perdirent bientôt la Syrie, l'Egypte, l'Afrique, que les califes Fatimites leur enlevèrent. Les Turcs dépouillèrent & Fatimites & Abaſſides. CH. LIII.

Togrul Beg, ou *Ortogrul Beg*, de qui on fait deſcendre la race des Ottomans, entra dans Bagdat, à-peu-près comme tant d'empereurs ſont entrés dans Rome. Il ſe rendit maître de la ville & du calife, en ſe proſternant à ſes pieds. *Ortogrul* conduiſit le calife *Caiem* à ſon palais en tenant la bride de ſa mule; mais plus habile ou plus heureux que les empereurs Allemans ne l'ont été dans Rome, il établit ſa puiſſance, & ne laiſſa au calife que le ſoin de commencer le vendredi les prières à la moſquée, & l'honneur d'inveſtir de leurs états tous les tyrans mahométans qui ſe faiſaient ſouverains. *Décadence des califes.* 1050.

Il faut ſe ſouvenir que comme ces Turcomans imitaient les Francs, les Normans & les Goths dans leurs irruptions, ils les imitaient auſſi en ſe ſoumettant aux lois, aux mœurs & à la religion des vaincus. C'eſt ainſi que d'autres Tartares en ont uſé avec les Chinois; & c'eſt l'avantage que tout peuple policé, quoique le plus faible, doit avoir ſur le barbare, quoique le plus fort.

Ainſi les califes n'étaient plus que les chefs de la religion, tels que le dairi pontife du Japon, qui commanda en apparence aujourd'hui au Cubosama, & qui lui obéit en effet; tels que le sherif de la Mecque, qui appelle le ſultan Turc ſon vicaire; tels enfin qu'étaient les papes ſous les rois Lombards. Je ne compare point ſans doute la religion mahométane avec la chrétienne, je compare les révolutions. Je remarque que les califes ont été les plus puiſſans ſouverains de l'orient, tandis que les pontifes de Rome n'étaient rien. Le califat eſt tombé ſans retour; & les papes ſont peu-à-peu devenus de grands ſouverains, affermis, reſpectés de leurs voiſins, & qui ont fait de Rome la plus belle ville de la terre.

Il y avait donc au temps de la première croiſade un calife à Bagdat qui donnait des inveſtitures, & un ſultan Turc qui régnait. Pluſieurs autres uſurpateurs Turcs & quelques Arabes, étaient cantonnés en Perſe, dans l'Arabie, dans l'Aſie mineure. Tout était diviſé, & c'eſt ce qui pouvait rendre les croiſades

Digitized by Google

CH. LIII. heureuſes. Mais tout était armé, & ces peuples devaient combattre ſur leur terrain avec un grand avantage.

Décadence de Conſtantinople. L'empire de Conſtantinople ſe ſoutenait : tous ſes princes n'avaient pas été indignes de régner. *Conſtantin Porphirogénète*, fils de *Léon le philoſophe*, & philoſophe lui-même, fit renaître, comme ſon père, des temps heureux. Si le gouvernement tomba dans le mépris ſous *Romain* fils de *Conſtantin*, il devint reſpectable aux nations ſous *Nicéphore Phocas*, qui avait repris Candie en 961 avant d'être empereur. Si *Jean Zimiſcès* aſſaſſina ce *Nicéphore*, & ſouilla de ſang le palais, s'il joignit l'hypocriſie à ſes crimes, il fut d'ailleurs le défenſeur de l'empire contre les Turcs & les Bulgares. Mais ſous *Michel Paphlagonate* on avait perdu la Sicile : ſous *Romain Diogène* preſque tout ce qui reſtait vers l'orient, excepté la province de Pont, & cette province, qu'on appelle aujourd'hui Turcomanie, tomba bientôt après ſous le pouvoir du Turc *Soliman*, qui maître de la plus grande partie de l'Aſie mineure, établit le ſiége de ſa domination à Nicée, & menaçait de-là Conſtantinople au temps où commencèrent les croiſades.

L'empire Grec était donc borné alors preſqu'à la ville impériale, du côté des Turcs; mais il s'étendait dans toute la Grèce, la Macédoine, la Theſſalie, la Thrace, l'Illyrie, l'Epire, & avait même encore l'île de Candie. Les guerres continuelles, quoique toujours malheureuſes contre les Turcs, entretenaient un reſte de courage. Tous les riches chrétiens d'Aſie, qui n'avaient pas voulu ſubir le joug mahométan, s'étaient retirés dans la ville impériale, qui par-là même s'enrichit des dépouilles des provinces. Enfin malgré tant de pertes, malgré les crimes & les révolutions du palais, cette ville, à la vérité déchue, mais immenſe, peuplée, opulente & reſpirant les délices, ſe regardait comme la première du monde. Les habitans s'appelaient *Romains*, & non *Grecs*. Leur état était l'empire Romain : & les peuples d'occident, qu'ils nommaient *Latins*, n'étaient à leurs yeux que des barbares révoltés.

Tableau de la Paleſtine. La Paleſtine n'était que ce qu'elle eſt aujourd'hui, le plus mauvais pays de tous ceux qui ſont habités dans l'Aſie. Cette petite province eſt dans ſa longueur d'environ quarante-cinq lieues, & de trente à trente-cinq en largeur. Elle eſt couverte

Digitized by Google

verte presque par-tout de rochers arides, sur lesquels il n'y a pas une ligne de terre. Si ce coin de terre était cultivé, on pourrait la comparer à la Suisse. La rivière du Jourdain, large d'environ cinquante pieds dans le milieu de son cours, ressemble à la rivière d'Aar chez les Suisses, qui coule dans une vallée plus fertile que d'autres cantons. La mer de Tibériade n'est pas comparable au lac de Genève. Les voyageurs qui ont bien examiné la Suisse & la Palestine, donnent tous la préférence à la Suisse, sans aucune comparaison. Il est vraisemblable que la Judée fut plus cultivée autrefois quand elle était possédée par les Juifs. Ils avaient été forcés de porter un peu de terre sur les rochers pour y planter des vignes. Ce peu de terre, liée avec les éclats des rochers, était soutenu par de petits murs dont on voit encore des restes de distance en distance. CH. LIII.

Tout ce qui est situé vers le midi, consiste en déserts de sables salés du côté de la Méditerranée & de l'Egypte, & en montagnes affreuses, jusqu'à Esiongaber vers la mer rouge. Ces sables & ces rochers habités aujourd'hui par quelques Arabes voleurs, sont l'ancienne patrie des Juifs. Ils s'avancèrent un peu au nord dans l'Arabie pétrée. Le petit pays de Jérico qu'ils envahirent, est un des meilleurs qu'ils possédèrent : le terrain de Jérusalem est bien plus aride ; il n'a pas même l'avantage d'être situé sur une rivière. Il y a très-peu de pâturages : les habitans n'y purent jamais nourrir de chevaux : les ânes firent toujours la monture ordinaire. Les bœufs y sont maigres ; les moutons y réussissent mieux ; les oliviers en quelques endroits y produisent un fruit d'une bonne qualité. On y voit encore quelques palmiers ; & ce pays que les Juifs améliorèrent avec beaucoup de peine, quand leur condition toujours malheureuse le leur permit, fut pour eux une terre délicieuse, en comparaison des déserts de Sina, de Paran & de Cadés-Barné.

St. Jérôme qui vécut si long-temps à Bethléem, avoue qu'on souffrait continuellement la sécheresse & la soif dans ce pays de montagnes arides, de cailloux & de sables, où il pleut rarement, où l'on manque de fontaines, & où l'industrie est obligée d'y suppléer à grands fraix par des citernes.

Digitized by Google

CH. LIII.

La Paleſtine, malgré le travail des Hébreux, n'eut jamais de quoi nourrir ſes habitans; & de même que les treize cantons envoient le ſuperflu de leurs peuples ſervir dans les armées des princes qui peuvent les payer, les Juifs allaient faire le métier de courtiers en Aſie & en Afrique. A peine Alexandrie était-elle bâtie, qu'ils s'y étaient établis. Les Juifs commerçans n'habitaient guères Jéruſalem, & je doute que dans le temps le plus floriſſant de ce petit état, il y ait jamais eu des hommes auſſi opulens que le ſont aujourd'hui pluſieurs Hébreux d'Amſterdam, de la Haye, de Londres, de Conſtantinople.

Lorſqu'*Omar*, l'un des premiers ſucceſſeurs de *Mahomet*, s'empara des fertiles pays de la Syrie, il prit la contrée de la Paleſtine; & comme Jéruſalem eſt une ville ſainte pour les mahométans, il y entra chargé d'une haire, & d'un ſac de pénitent, & n'exigea que le tribut de treize drachmes par tête, ordonné par le pontife. C'eſt ce que rapporte *Nicetas Coniates*. *Omar* enrichit Jéruſalem d'une magnifique moſquée de marbre, couverte de plomb, ornée en dedans d'un nombre prodigieux de lampes d'argent, parmi leſquelles il y en avait beaucoup d'or pur. Quand enſuite les Turcs déja mahométans s'emparèrent du pays vers l'an 1055, ils reſpectèrent la moſquée, & la ville reſta toujours peuplée de ſept à huit mille habitans. C'était ce que ſon enceinte pouvait alors contenir, & ce que tout le territoire d'alentour pouvait nourrir. Ce peuple ne s'enrichiſſait guères d'ailleurs que des pélérinages des chrétiens & des muſulmans. Les uns allaient viſiter la moſquée, les autres l'endroit où l'on prétend que JESUS fut enterré. Tous payaient une petite redevance à l'émir Turc qui réſidait dans la ville, & à quelques imans qui vivaient de la curioſité des pélérins.

Digitized by Google

CHAPITRE CINQUANTE-QUATRIEME.

De la première croisade, jusqu'à la prise de Jérusalem.

CH. LIV.

Un fanatique auteur des croisades.

TEL était l'état de l'Asie mineure, lorsqu'un pélérin d'Amiens suscita les croisades. Il n'avait d'autre nom que *Coucoupétre* ou *Cucupiétre*, comme le dit la fille de l'empereur *Comnène*, qui le vit à Constantinople. Nous le connaissons sous le nom de *Pierre l'Hermite*. Ce Picard parti d'Amiens pour aller en pélérinage vers l'Arabie, fut cause que l'occident s'arma contre l'orient, & que des millions d'Européans périrent en Asie. C'est ainsi que sont enchaînés les événemens de l'univers. Il se plaignit amèrement à l'évêque secret, qui résidait dans le pays, avec le titre de patriarche de Jérusalem, des vexations que souffraient les pélérins ; les révélations ne lui manquèrent pas. *Guillaume* de Tyr assure que JESUS-CHRIST apparut à l'Hermite. *Je serai avec toi*, lui dit-il, *il est temps de secourir mes serviteurs.* A son retour à Rome, il parla d'une manière si vive, & fit des tableaux si touchans, que le pape *Urbain II* crut cet homme propre à seconder le grand dessein que les papes avaient depuis long-temps d'armer la chrétienté contre le mahométisme. Il envoya *Pierre* de province en province communiquer par son imagination forte l'ardeur de ses sentimens & semer l'enthousiasme.

Urbain II tint ensuite vers Plaisance un concile en rase campagne, où se trouvèrent plus de trente mille séculiers outre les ecclésiastiques. On y proposa la manière de venger les chrétiens. L'empereur des Grecs *Alexis Comnène*, père de cette princesse qui écrivit l'histoire de son temps, envoya à ce concile des ambassadeurs pour demander quelque secours contre les musulmans, mais ce n'était ni du pape, ni des Italiens qu'il devait l'attendre. Les Normans enlevaient alors Naples & Sicile aux Grecs ; & le pape, qui voulait être au moins seigneur suzerain de ces royaumes, étant d'ailleurs rival de l'é- 1094.

Digitized by Google

CH. LIV.

gliſe grecque, devenait néceſſairement par ſon état, l'ennemi déclaré des empereurs d'orient, comme il était l'ennemi couvert des empereurs Teutoniques. Le pape, loin de ſecourir les Grecs, voulait ſoumettre l'orient aux Latins.

Au reſte, le projet d'aller faire la guerre en Paleſtine, fut vanté par tous les aſſiſtans au concile de Plaiſance, & ne fut embraſſé par perſonne. Les principaux ſeigneurs Italiens avaient chez eux trop d'intérêts à ménager, & ne voulaient point quitter un pays délicieux pour aller ſe battre vers l'Arabie pétrée.

1095. *Croiſade déclarée.* On fut donc obligé de tenir un autre concile à Clermont en Auvergne. Le pape y harangua dans la grande place. On avait pleuré en Italie ſur les malheurs des chrétiens de l'Aſie. On s'arma en France. Ce pays était peuplé d'une foule de nouveaux ſeigneurs, inquiets, indépendans, aimant la diſſipation & la guerre, plongés pour la plûpart dans les crimes que la débauche entraîne, & dans une ignorance qui égalait leurs débauches. Le pape propoſait la rémiſſion de tous leurs péchés, & leur ouvrait le ciel, en leur impoſant pour pénitence de ſuivre la plus grande de leurs paſſions, de courir au pillage. On prit donc la croix à l'envi. Les égliſes & les cloîtres achetèrent alors à vil prix beaucoup de terres des ſeigneurs, qui crurent n'avoir beſoin que d'un peu d'argent & de leurs armes pour aller conquérir des royaumes en Aſie.

Armement prodigieux. *Godefroi de Bouillon*, par exemple, duc de Brabant, vendit ſa terre de Bouillon au chapitre de Liége, & Stenay à l'évêque de Verdun. *Baudouin*, frère de *Godefroi*, vendit au même évêque le peu qu'il avait en ce pays-là. Les moindres ſeigneurs châtelains partirent à leurs frais; les pauvres gentilshommes ſervirent d'écuyers aux autres. Le butin devait ſe partager ſelon les grades, & ſelon les dépenſes des croiſés. C'était une grande ſource de diviſion, mais c'était auſſi un grand motif. La religion, l'avarice, & l'inquiétude encourageaient également ces émigrations. On enrôla une infanterie innombrable, & beaucoup de ſimples cavaliers ſous mille drapeaux différens. Cette foule de croiſés ſe donna rendez-vous à Conſtantinople. Moines, femmes, marchands, vivandiers, ouvriers, tout partit, comptant ne trouver ſur la route que

Digitized by Google

des chrétiens, qui gagneraient des indulgences en les nourrissant. Plus de quatre-vingt mille de ces vagabons se rangèrent sous le drapeau de *Coucoupêtre*, que j'appellerai toujours l'*Hermite Pierre*. Il marchait en sandales & ceint d'une corde, à la tête de l'armée. Nouveau genre de vanité ! Jamais l'antiquité n'avait vû de ces émigrations d'une partie du monde dans l'autre, produites par un enthousiasme de religion. Cette fureur épidémique parut alors pour la première fois, afin qu'il n'y eût aucun fléau possible qui n'eût affligé l'espèce humaine. CH. LIV.

La première expédition de ce général hermite, fut d'assiéger une ville chrétienne en Hongrie, nommée *Malavilla*, parce que l'on avait refusé des vivres à ces soldats de JESUS-CHRIST, qui malgré leur sainte entreprise, se conduisaient en voleurs de grand chemin. La ville fut prise d'assaut, livrée au pillage, les habitans égorgés. L'*Hermite* ne fut plus alors le maître de ses croisés, excités par la soif du brigandage. Un des lieutenans de l'*Hermite*, nommé *Gautier sans argent*, qui commandait la moitié des troupes, agit de même en Bulgarie. On se réunit bientôt contre ces brigands, qui furent presque tous exterminés, & l'*Hermite* arriva enfin devant Constantinople, avec vingt mille personnes mourant de faim.

Un prédicateur Allemand nommé *Godescald*, qui voulut jouer le même rôle, fut encore plus maltraité. Dès qu'il fut arrivé avec ses disciples dans cette même Hongrie où ses prédécesseurs avaient fait tant de désordres, la seule vue de la croix rouge qu'ils portaient, fut un signal auquel ils furent tous massacrés.

Une autre horde de ces aventuriers, composée de plus de deux cent mille personnes, tant femmes que prêtres, paysans, écoliers, croyant qu'elle allait défendre JESUS-CHRIST, s'imagina qu'il fallait exterminer tous les Juifs qu'on rencontrerait. Il y en avait beaucoup sur les frontières de France : tout le commerce était entre leurs mains. Les chrétiens, croyant venger DIEU, firent main basse sur tous ces malheureux. Il n'y eut jamais depuis *Adrien* un si grand massacre de cette nation. Ils furent égorgés à Verdun, à Spire, à Vorms, à Cologne, à Mayence : & plusieurs se tuèrent eux-mêmes, après avoir fendu le ventre à leurs femmes, pour ne pas tomber en-

Juifs massacrés sur la route par les croisés.

Digitized by Google

tre les mains des barbares. La Hongrie fut encore le tombeau de cette troisieme armée de croisés.

CH. LIV.

Hermite sans armée.

Cependant l'*Hermite Pierre* trouva devant Constantinople d'autres vagabons Italiens & Allemans, qui se joignirent à lui, & ravagèrent les environs de la ville. L'empereur *Alexis Comnene*, qui régnait, était assurément sage & modéré. Il se contenta de se défaire au plutôt de pareils hôtes. Il leur fournit des bateaux pour les transporter au-delà du Bosphore. Le général *Pierre* se vit enfin à la tête d'une armée chrétienne contre les musulmans. *Soliman*, soudan de Nicée, tomba avec ses Turcs aguerris sur cette multitude dispersée. *Gautier sans argent* y périt avec beaucoup de pauvre noblesse. L'*Hermite* retourna cependant à Constantinople, regardé comme un fanatique qui s'était fait suivre par des furieux.

Il n'en fut pas de même des chefs des croisés, plus politiques, moins enthousiastes, plus accoutumés au commandement, & conduisant des troupes un peu plus réglées. *Godefroi de Bouillon* menait soixante & dix mille hommes de pied & dix mille cavaliers couverts d'une armure complette, sous plusieurs bannières de seigneurs tous rangés sous la sienne.

Princes croisés.

Cependant *Hugues*, frère du roi de France *Philippe I*, marchait par l'Italie avec d'autres seigneurs qui s'étaient joints à lui. Il allait tenter la fortune. Presque tout son établissement consistait dans le titre de frère d'un roi très-peu puissant par lui-même. Ce qui est plus étrange, c'est que *Robert* duc de Normandie, fils aîné de *Guillaume* conquérant de l'Angleterre, quitta cette Normandie, où il était à peine affermi. Chassé d'Angleterre par son cadet *Guillaume le roux*, il lui engagea encore la Normandie pour subvenir aux frais de son armement. C'était, dit-on, un prince voluptueux & superstitieux. Ces deux qualités, qui ont leur source dans la faiblesse, l'entraînèrent à ce voyage.

Le vieux *Raimond*, comte de Toulouse, maître du Languedoc & d'une partie de la Provence, qui avait déja combattu contre les musulmans en Espagne, ne trouva ni dans son âge ni dans les intérêts de sa patrie aucune raison contre l'ardeur d'aller en Palestine. Il fut un des premiers qui s'arma & passa les Alpes, suivi, dit-on, de près de cent mille hommes. Il

Digitized by Google

ne prévoyait pas que bientôt on prêcherait une croisade contre sa propre famille. CH. LIV.

Le plus politique de tous ces croisés, & peut-être le seul, fut *Bohémond*, fils de ce *Robert Guiscard* conquérant de la Sicile. Toute cette famille de Normans, transplantée en Italie, cherchait à s'agrandir, tantôt aux dépens des papes, tantôt sur les ruines de l'empire Grec. Ce *Bohémond* avait lui-même long-temps fait la guerre à l'empereur *Alexis* en Epire & en Grèce; & n'ayant pour tout héritage que la petite principauté de Tarente & son courage, il profita de l'enthousiasme épidémique de l'Europe, pour rassembler sous sa bannière jusqu'à dix mille cavaliers bien armés & quelque infanterie, avec lesquels il pouvait conquérir des provinces, soit sur les chrétiens, soit sur les mahométans.

La princesse *Anne Comnène* dit que son père fut allarmé de ces émigrations prodigieuses, qui fondaient dans son pays. On eût cru, dit-elle, que l'Europe, arrachée de ses fondemens, allait tomber sur l'Asie. Qu'aurait-ce donc été, si près de trois cent mille hommes, dont les uns avaient suivi l'*Hermite Pierre*, les autres le prêtre *Godescald*, n'avaient déja disparu?

Intérêt des papes aux croisades.

On proposa au pape de se mettre à la tête de ces armées immenses qui restaient encore. C'était la seule manière de parvenir à la monarchie universelle, devenue l'objet de la cour romaine. Cette entreprise demandait le génie d'un *Mahomet* ou d'un *Alexandre*. Les obstacles étaient grands, & *Urbain* ne vit que les obstacles.

Grégoire VII avait autrefois conçu ce projet des croisades. Il aurait armé l'occident contre l'orient, il aurait commandé à l'église grecque comme à la latine. Les papes auraient vû sous leurs lois l'un & l'autre empire. Mais du temps de *Grégoire VII* une telle idée n'était encore que chimérique. L'empire de Constantinople n'était pas encore assez accablé, la fermentation du fanatisme n'était pas assez violente dans l'occident. Les esprits ne furent bien disposés que du temps d'*Urbain II*.

Le pape & les princes croisés avaient dans ce grand appareil leurs vues différentes, & Constantinople les redoutait toutes. On haïssait les Latins, qu'on y regardait comme des hérétiques & des barbares.

Digitized by Google

CH. LIV.

Ce que les Grecs craignaient le plus, & avec raison, c'était ce *Bohémond* & ses Napolitains, ennemis de l'empire. Mais quand même les intentions de *Bohémond* eussent été pures, de quel droit tous ces princes d'occident venaient-ils prendre pour eux des provinces que les Turcs avaient arrachées aux empereurs Grecs?

Caractère des principaux croisés.

On peut juger d'ailleurs quelle était l'arrogance féroce des seigneurs croisés, par le trait que rapporte la princesse *Anne Comnène*, de je ne sais quel comte Français qui vint s'asseoir à côté de l'empereur sur son trône dans une cérémonie publique. *Baudouin* frère de *Godefroi de Bouillon*, prenant par la main cet homme indiscret pour le faire retirer, le comte dit tout haut dans son jargon barbare: » Voilà un plaisant » rustre que ce Grec, de s'asseoir devant des gens comme » nous ». Ces paroles furent interprétées à *Alexis*, qui ne fit que sourire. Une ou deux indiscrétions pareilles suffirent pour décrier une nation. *Alexis* fit demander à ce comte qui il était. « Je suis, répondit-il, de la race la plus noble. J'al- » lais tous les jours dans l'église de ma seigneurie, où s'as- » semblaient tous les braves seigneurs qui voulaient se bat- » tre en duel & qui priaient JESUS-CHRIST & la Ste Vierge » de leur être favorables. Aucun d'eux n'osa jamais se battre » contre moi ».

Il était moralement impossible que de tels hôtes n'exigeassent des vivres avec dureté, & que les Grecs n'en refusassent avec malice. C'était un sujet de combats continuels entre les peuples & l'armée de *Godefroi*, qui parut la première après les brigandages des croisés de *Pierre l'Hermite*. *Godefroi* en vint jusqu'à attaquer les fauxbourgs de Constantinople, & l'empereur les défendit en personne. L'évêque du Puy en Auvergne, nommé *Monteil*, légat du pape dans les armées de la croisade, voulait absolument qu'on commençât les entreprises contre les infidèles par le siége de la ville où résidait le premier prince des chrétiens. Tel était l'avis de *Bohémond*, qui était alors en Sicile, & qui envoyait couriers sur couriers à *Godefroi* pour l'empêcher de s'accorder avec l'empereur. *Hugues*, frère du roi de France, eut alors l'imprudence de quitter la Sicile, où il était avec *Bohémond*, & de passer

Digitized by Google

passer presque seul sur les terres d'*Alexis*. Il joignit à cette indiscrétion celle de lui écrire des lettres pleines d'une fierté peu séante à qui n'avait point d'armée. Le fruit de ces démarches fut d'être arrêté quelque temps prisonnier. Enfin la politique de l'empereur Grec vint à bout de détourner tous ces orages. Il fit donner des vivres. Il engagea tous les seigneurs à lui prêter hommage pour les terres qu'ils conquéreraient. Il les fit tous passer en Asie les uns après les autres, après les avoir comblés de présens. *Bohémond* qu'il redoutait le plus, fut celui qu'il traita avec le plus de magnificence. Quand ce prince vint lui rendre hommage à Constantinople, & qu'on lui fit voir les raretés du palais, *Alexis* ordonna qu'on remplît un cabinet de meubles précieux, d'ouvrages d'or & d'argent, de bijoux de toute espèce, entassés sans ordre, & de laisser la porte du cabinet entr'ouverte. *Bohémond* vit en passant ces trésors, auxquels les conducteurs affectaient de ne faire nulle attention. « Est-il possible, s'écria-t-il, qu'on néglige de si » belles choses? Si je les avais, je me croirais le plus puissant » des princes ». Le soir même l'empereur lui envoya tout le cabinet. Voilà ce que rapporte sa fille, témoin oculaire. C'est ainsi qu'en usait ce prince, que tout homme désintéressé appellera sage & magnifique, mais que la plupart des historiens des croisades ont traité de perfide, parce qu'il ne voulut pas être l'esclave d'une multitude dangereuse.

CH. LIV.

Magnificence de l'empereur Alexis.

Enfin, quand il s'en fut heureusement débarrassé, & que tout fut passé dans l'Asie mineure, on fit la revue près de Nicée, & il se trouva cent mille cavaliers & six cents mille hommes de pied en comptant les femmes. Ce nombre, joint avec les premiers croisés qui périrent sous l'*Hermite* & sous d'autres, fait environ onze cent mille. Il justifie ce qu'on dit des armées des rois de Perse, qui avaient inondé la Grèce, & ce qu'on raconte des transplantations de tant de barbares. Les Français enfin, & sur-tout *Raimond de Toulouse*, se trouvèrent par-tout sur le même terrain que les Gaulois méridionaux avaient parcouru treize cents ans auparavant, quand ils allèrent ravager l'Asie mineure & donner leur nom à la province de Galatie.

Les historiens nous informent rarement comment on nourrissait ces multitudes. C'était une entreprise qui demandait autant

Digitized by Google

CH. LIV. de soins que la guerre même. Venise ne voulut pas d'abord s'en charger. Elle s'enrichissait plus que jamais par son commerce avec les mahométans, & craignait de perdre les priviléges qu'elle avait chez eux. Les Génois, les Pisans & les Grecs équipèrent des vaisseaux chargés de provisions, qu'ils vendaient aux croisés en côtoyant l'Asie mineure. La fortune des Génois s'en accrut, & on fut étonné bientôt après de voir Gènes devenue une puissance.

Le vieux Turc *Soliman* soudan de Syrie, qui était sous les califes de Bagdat ce que les maires avaient été sous la race de *Clovis*, ne put avec le secours de son fils résister au premier torrent de tous ces princes croisés. Leurs troupes étaient mieux choisies que celles de *Pierre l'Hermite*, & disciplinées autant que le permettait la licence & l'enthousiasme.

1097. On prit Nicée; on battit deux fois les armées commandées par le fils de *Soliman*. Les Turcs & les Arabes ne soutinrent point dans ces commencemens le choc de ces multitudes couvertes de fer, & de leurs grands chevaux de bataille, & des forêts de lances auxquelles ils n'étaient point accoutumés.

1098. *Prise de Jérusalem.* *Bohémond* eut l'adresse de se faire céder par les croisés le fertile pays d'Antioche. *Baudouin* alla jusqu'en Mésopotamie s'emparer de la ville d'Edesse, & s'y forma un petit état. Enfin on mit le siége devant Jérusalem, dont le calife d'Egypte s'était saisi par ses lieutenans. La plupart des historiens disent que l'armée des assiégeans, diminuée par les combats, par les maladies & par les garnisons mises dans les villes conquises, était réduite à vingt mille hommes de pied & à quinze cents chevaux, & que Jérusalem, pourvue de tout, était défendue par une garnison de quarante mille soldats. On ne manque pas d'ajouter qu'il y avait outre cette garnison vingt mille habitans déterminés. Il n'y a point de lecteur sensé qui ne voie qu'il n'est guères possible qu'une armée de vingt mille hommes en assiége une de soixante mille dans une place fortifiée; mais les historiens ont toujours voulu du merveilleux.

Ce qui est vrai, c'est qu'après cinq semaines de siége la ville fut emportée d'assaut, & que tout ce qui n'était pas chrétien, fut massacré. L'*Hermite Pierre*, de général devenu chapelain, se trouva à la prise & au massacre. Quelques

Digitized by Google

chrétiens que les musulmans avaient laissé vivre dans la ville, conduisirent les vainqueurs dans les caves les plus reculées, où les mères se cachaient avec leurs enfans : & rien ne fut épargné. Presque tous les historiens conviennent qu'après cette boucherie, les chrétiens tout dégoûtans de sang allèrent en procession à l'endroit qu'on dit être le sépulcre de JÉSUS-CHRIST, & y fondirent en larmes. Il est très-vraisemblable qu'ils y donnèrent des marques de religion; mais cette tendresse qui se manifesta par des pleurs, n'est guères compatible avec cet esprit de vertige, de fureur, de débauche & d'emportement. Le même homme peut être furieux & tendre, mais non dans le même temps. CH. LIV. 1099.

Elmacim rapporte qu'on enferma les Juifs dans la synagogue qui leur avait été accordée par les Turcs, & qu'on les y brûla tous. Cette action est croyable après la fureur avec laquelle on les avait exterminés sur la route.

Jérusalem fut prise par les croisés le 5 Juillet 1099, tandis qu'*Alexis Comnène* était empereur d'orient, *Henri IV* d'occident, & qu'*Urbain II* chef de l'église romaine vivait encore. Il mourut avant d'avoir appris ce triomphe de la croisade dont il était l'auteur.

Les seigneurs, maîtres de Jérusalem, s'assemblaient déja pour donner un roi à la Judée. Les ecclésiastiques, suivans l'armée, se rendirent dans l'assemblée, & osèrent déclarer nulle l'élection qu'on allait faire, parce qu'il fallait, disaient-ils, faire un patriarche avant de faire un souverain.

Cependant *Godefroi de Bouillon* fut élu, non pas roi, mais duc de Jérusalem. Quelques mois après arriva un légat nommé *Damberto*, qui se fit nommer patriarche par le clergé; & la première chose que fit ce patriarche, ce fut de prétendre le petit royaume de Jérusalem pour lui-même au nom du pape. Il fallut que *Godefroi de Bouillon*, qui avait conquis la ville au prix de son sang, la cédât à cet évêque. Il se réserva le port de Joppé & quelques droits dans Jérusalem. Sa patrie qu'il avait abandonnée valait bien au-delà de ce qu'il avait acquis en Palestine.

Digitized by Google

CHAPITRE CINQUANTE-CINQUIEME.

Croiſades depuis la priſe de Jéruſalem. LOUIS le jeune prend la croix. St. Bernard, *qui d'ailleurs fait des miracles, prédit des victoires, & on eſt battu. SALADIN prend Jéruſalem, ſes exploits, ſa conduite. Quel fut le divorce de LOUIS VII dit LE JEUNE, &c.*

CH. LV. *Emigrations.*

DEPUIS le quatrième ſiecle le tiers de la terre eſt en proie à des émigrations preſque continuelles. Les Huns venus de la Tartarie Chinoiſe s'établiſſent enfin ſur les bords du Danube, & de là ayant pénétré ſous *Attila* dans les Gaules & en Italie, ils reſtent fixés en Hongrie. Les Herules, les Goths, s'emparent de Rome. Les Vandales vont des bords de la mer Baltique ſubjuguer l'Eſpagne & l'Afrique. Les Bourguignons envahiſſent une partie des Gaules : les Francs paſſent dans l'autre. Les Maures aſſerviſſent les Viſigoths conquérans de l'Eſpagne, tandis que d'autres Arabes étendaient leurs conquêtes dans la Perſe, dans l'Aſie mineure, en Syrie, en Egypte. Les Turcs viennent du bord oriental de la mer Caſpienne, & partagent les états conquis par les Arabes. Les croiſés de l'Europe inondent la Syrie en bien plus grand nombre que toutes ces nations enſemble n'en ont jamais eu dans leurs émigrations, tandis que le Tartare *Gengis-Kan* ſubjugue la haute Aſie. Cependant au bout de quelque temps il n'eſt reſté aucune trace des conquêtes des croiſés. *Gengis*, au contraire, ainſi que les Arabes, les Turcs, & les autres, ont fait de grands établiſſemens loin de leur patrie. Il ſera peut-être aiſé de découvrir les raiſons du peu de ſuccès des croiſés.

Les mêmes circonſtances produiſent les mêmes effets. On a vu que quand les ſucceſſeurs de *Mahomet* eurent conquis tant d'états, la diſcorde les diviſa. Les croiſés éprouvèrent un ſort à-peu-près ſemblable. Ils conquirent moins, & furent diviſés plutôt. Voilà déja trois petits états chrétiens formés tout d'un coup en Aſie, Antioche, Jéruſalem & Edeſſe. Il s'en forma

Digitized by Google

quelques années après un quatrième ; ce fut celui de Tripoli de Syrie, qu'eut le jeune *Bertrand*, fils du comte de Toulouse. Mais pour conquérir Tripoli, il fallut avoir recours aux vaisseaux des Vénitiens. Ils prirent alors part à la croisade, & se firent céder une partie de cette nouvelle conquête. CH. LV.

De tous ces nouveaux princes qui avaient promis de faire hommage de leurs acquisitions à l'empereur Grec, aucun ne tint sa promesse, & tous furent jaloux les uns des autres. En peu de temps, ces nouveaux états divisés & subdivisés, passèrent en beaucoup de mains différentes. Il s'éleva, comme en France, de petits seigneurs, des comtes de Joppé, des marquis de Galilée, de Sidon, d'Acre, de Césarée. *Soliman* qui avait perdu Antioche & Nicée, tenait toujours la campagne, habitée d'ailleurs par des colons musulmans ; & sous *Soliman*, & après lui, on vit dans l'Asie un mélange de chrétiens, de Turcs, d'Arabes, se faisant tous la guerre. Un château turc était voisin d'un château chrétien, de même qu'en Allemagne les terres des protestans & des catholiques sont enclavées les unes dans les autres.

De ce million de croisés bien peu restaient alors. Au bruit de leurs succès, grossis par la renommée, de nouveaux essains partirent encore de l'occident. Ce prince *Hugues*, frère de *Philippe I*, ramena une nouvelle multitude, grossie par des Italiens & des Allemans. On en compta trois cent mille ; mais en réduisant ce nombre aux deux tiers, ce sont encore deux cent mille hommes qu'il en coûta à la chrétienté. Ceux-là furent traités vers Constantinople à-peu-près comme les suivans de *Pierre l'Hermite*. Ceux qui abordèrent en Asie, furent détruits par *Soliman* ; & le prince *Hugues* mourut presqu'abandonné dans l'Asie mineure.

Ce qui prouve encore, ce me semble, l'extrême faiblesse de la principauté de Jérusalem, c'est l'établissement de ces religieux soldats, templiers & hospitaliers. Il faut bien que ces moines, fondés d'abord pour servir les malades, ne fussent pas en sûreté, puisqu'ils prirent les armes. D'ailleurs, quand la société générale est bien gouvernée, on ne fait guères d'associations particulières.

Les religieux consacrés au service des blessés, ayant fait

Digitized by Google

CH. LV. vœu de se battre, vers l'an 1118, il se forma tout d'un coup
Templiers. une milice semblable, sous le nom de *Templiers*, qui prirent ce titre, parce qu'ils demeuraient auprès de cette église qui avait, disait-on, été autrefois le *temple de Salomon.* Ces établissemens ne sont dus qu'à des Français, ou du moins à des habitans d'un pays annexé depuis à la France. *Raimond Dupuy*, premier grand-maître & instituteur de la milice des hospitaliers, était de Dauphiné.

A peine ces deux ordres furent-ils établis par les bulles des papes, qu'ils devinrent riches & rivaux. Ils se battirent les uns contre les autres aussi souvent que contre les musulmans. Bientôt après, un nouvel ordre s'établit encore en faveur des pauvres Allemans abandonnés dans la Palestine : & ce fut
Chevaliers Teutons. l'ordre des moines teutoniques, qui devint après en Europe une milice de conquérans.

Enfin, la situation des chrétiens était si peu affermie, que *Baudouin*, premier roi de Jérusalem, qui régna après la mort de *Godefroi* son frère, fut pris presqu'aux portes de la ville par un prince Turc.

Les conquêtes des chrétiens s'affaiblissaient tous les jours. Les premiers conquérans n'étaient plus ; leurs successeurs étaient amollis. Déja l'état d'Edesse était repris par les Turcs en 1140, & Jérusalem menacée. Les empereurs Grecs ne voyant dans les princes d'Antioche leurs voisins que de nouveaux usurpateurs, leur faisaient la guerre, non sans justice. Les chrétiens d'Asie, prêts d'être accablés de tous côtés, sollicitèrent en Europe une nouvelle croisade générale.

St. Bernard & ses prophéties. La France avait commencé la première inondation : ce fut à elle qu'on s'adressa pour la seconde. Le pape *Eugène III* n'aguères disciple de *St. Bernard*, fondateur de Clairvaux, choisit avec raison son premier maître, pour être l'organe d'un nouveau dépeuplement. Jamais religieux n'avait mieux concilié le tumulte des affaires avec l'austérité de son état : aucun n'était arrivé comme lui à cette considération purement personnelle, qui est au-dessus de l'autorité même. Son contemporain l'abbé *Suger* était premier ministre de France ; son disciple était pape ; mais *Bernard*, simple abbé de Clairvaux, était l'oracle de la France & de l'Europe.

Digitized by Google

CH. LV. 1146.

A Vézelai en Bourgogne fut dreſſé un échaffaud dans la place publique, où *Bernard* parut à côté de *Louis le jeune* roi de France. Il parla d'abord, & le roi parla enſuite. Tout ce qui était préſent, prit la croix. *Louis* la prit le premier des mains de *St. Bernard*. Le miniſtre *Suger* ne fut point d'avis que le roi abandonnât le bien certain qu'il pouvait faire à ſes états, pour tenter en Syrie des conquêtes incertaines : mais l'éloquence de *Bernard*, & l'eſprit du temps, ſans lequel cette éloquence n'était rien, l'emportèrent ſur les conſeils du miniſtre.

Louis le jeune.

On nous peint *Louis le jeune* comme un prince plus rempli de ſcrupules que de vertus. Dans une de ces petites guerres civiles que le gouvernement féodal rendait inévitables en France, les troupes du roi avaient brûlé l'égliſe de Vitry, & le peuple réfugié dans cette égliſe avait péri dans les flammes. On perſuada aiſément au roi qu'il ne pouvait expier qu'en Paleſtine ce crime, qu'il eut mieux réparé en France par une adminiſtration ſage. Sa jeune femme, *Eléonor de Guienne*, ſe croiſa avec lui, ſoit qu'elle l'aimât alors, ſoit qu'il fut de la bienſéance de ces temps d'accompagner ſon mari dans de telles guerres.

Bernard s'était acquis un crédit ſi ſingulier, que dans une nouvelle aſſemblée à Chartres on le choiſit lui-même pour le chef de la croiſade. Ce fait paraît preſqu'incroyable; mais tout eſt croyable de l'emportement religieux des peuples. *St. Bernard* avait trop d'eſprit pour s'expoſer au ridicule qui le menaçait. L'exemple de l'*Hermite Pierre* était récent. Il refuſa l'emploi de général, & ſe contenta de celui de prophete.

De France il court en Allemagne. Il y trouve un autre moine qui prêchait la croiſade. Il fit taire ce rival, qui n'avait pas la miſſion du pape. Il donne enfin lui-même la croix rouge à l'empereur *Conrad III*, & il promet publiquement de la part de DIEU des victoires contre les infidèles. Bientôt après un de ſes diſciples, nommé *Philippe*, écrivit en France que *Bernard* avait fait beaucoup de miracles en Allemagne. Ce n'étaient pas à la vérité des morts reſſuſcités; mais les aveugles avaient vu, les boiteux avaient marché, les malades avaient été guéris. On peut compter parmi ces prodiges, qu'il prêchait par-tout en français aux Allemans.

Digitized by Google

CH. LV.

L'espérance d'une victoire certaine entraîna à la suite de l'empereur & du roi de France la plupart des chevaliers de leurs états. On compta, dit-on, dans chacune des deux armées soixante & dix mille gens-d'armes, avec une cavalerie légère prodigieuse; on ne compta point les fantassins. On ne peut guères réduire cette seconde émigration à moins de trois cent mille personnes, qui jointes aux treize cent mille que nous avons précédemment trouvés, fait jusqu'à cette époque seize cent mille habitans transplantés. Les Allemans partirent les premiers, les Français ensuite. Il est naturel que de ces multitudes qui passent sous un autre climat, les maladies en emportent une grande partie. L'intempérance sur-tout causa la mortalité dans l'armée de *Conrad* vers les plaines de Constantinople. Dè-là ces bruits répandus dans l'occident, que les Grecs avaient empoisonné les puits & les fontaines. Les mêmes excès que les premiers croisés avaient commis, furent renouvellés par les seconds, & donnèrent les mêmes allarmes à *Manuel Comnène*, qu'ils avaient données à son grand-père *Alexis*.

Nouvelles fautes des croisés.

Conrad, après avoir passé le Bosphore, se conduisit avec l'imprudence attachée à ces expéditions. La principauté d'Antioche subsistait. On pouvait se joindre à ces chrétiens de Syrie, & attendre le roi de France. Alors le grand nombre devait vaincre. Mais l'empereur Allemand, jaloux du prince d'Antioche & du roi de France, s'enfonça au milieu de l'Asie mineure. Un sultan d'Icone, plus habile que lui, attira dans des rochers cette pesante cavalerie allemande, fatiguée, rebutée, incapable d'agir dans ce terrain. Les Turcs n'eurent que la peine de tuer. L'empereur blessé, & n'ayant plus auprès de lui que quelques troupes fugitives, se sauva vers Antioche, & de-là fit le voyage de Jérusalem en pélérin, au lieu d'y paraître en général d'armée. Le fameux *Fréderic-Barberousse*, son neveu & son successeur à l'empire d'Allemagne, le suivait dans ces voyages, apprenant chez les Turcs à exercer un courage que les papes devaient mettre à de plus grandes épreuves.

L'entreprise de *Louis le jeune* eut le même succès. Il faut avouer que ceux qui l'accompagnaient, n'eurent pas plus de prudence

Digitized by Google

prudence que les Allemans, & eurent beaucoup moins de justice. A peine fut-on arrivé dans la Thrace, qu'un évêque de Langres proposa de se rendre maître de Constantinople. Mais la honte d'une telle action était trop sûre, & le succès trop incertain. L'armée française passa l'Hellespont sur les traces de l'empereur *Conrad*. CH. LV. 1147.

Il n'y a personne, je crois, qui n'ait observé que ces puissantes armées de chrétiens firent la guerre dans ces mêmes pays où *Alexandre* remporta toujours la victoire avec bien moins de troupes contre des ennemis incomparablement plus puissans que ne l'étaient alors les Turcs & les Arabes. Il fallait qu'il y eût dans la discipline militaire de ces princes croisés un défaut radical, qui devait nécessairemene rendre leur courage inutile. Ce défaut était probablement l'esprit d'indépendance que le gouvernement féodal avait établi en Europe. Des chefs sans expérience & sans art conduisaient dans des pays inconnus des multitudes déréglées. Le roi de France surpris comme l'empereur dans des rochers vers Laodicée, fut battu comme lui ; mais il essuya dans Antioche des malheurs domestiques plus sensibles que les calamités. *Raimond* prince d'Antioche, chez lequel il se réfugia avec la reine *Eléonor* sa femme, fit publiquement l'amour à cette princesse. On dit même qu'elle oubliait toutes les fatigues d'un si cruel voyage avec un jeune Turc d'une rare beauté, nommé *Saladin*.

Louis enleva sa femme d'Antioche, & la conduisit à Jérusalem, en danger d'être pris avec elle, soit par les musulmans, soit par les troupes du prince d'Antioche. Il eut du moins la satisfaction d'accomplir son vœu, & de pouvoir un jour dire à *St. Bernard* qu'il avait vû Bethléem & Nazareth. Mais pendant ce voyage, ce qui lui restait de soldats fut battu & dispersé de tous côtés. Enfin trois mille français désertèrent à la fois, & se firent mahométans pour avoir du pain. *Désastres de Louis le jeune.* 1148.

La conclusion de cette croisade fut, que l'empereur *Conrad* retourna presque seul en Allemagne. Le roi *Louis le jeune* ne ramena en France que sa femme & quelques courtisans. A son retour il fit casser son mariage avec *Eléonor de Guienne*, sous prétexte de parenté, car l'adultère, ainsi qu'on l'a déja remarqué, n'annullait point le sacrement du mariage ;

Digitized by Google

CH. LV. mais par la plus absurde des lois, le crime d'avoir épousé son arrière-cousine annullait ce sacrement. *Louis* n'était pas assez puissant pour garder la dot en renvoyant la personne; il perdit la Guienne, cette belle province de France, après avoir perdu en Asie la plus florissante armée que son pays eût encore mise sur pied. Mille familles désolées éclatèrent en vain contre les prophéties de *St. Bernard*, qui en fut quitte pour se comparer à *Moyse*, lequel, disait-il avait comme lui promis de la part de DIEU aux Israëlites de les conduire dans une terre heureuse, & qui vit périr la première génération dans les déserts.

CHAPITRE CINQUANTE-SIXIEME.

De SALADIN.

Alliance du roi chrétien de Jérusalem avec un soudan.

APRÈS ces malheureuses expéditions, les chrétiens de l'Asie furent plus divisés que jamais entr'eux. La même fureur régnait chez les musulmans. Le prétexte de la religion n'avait plus de part aux affaires politiques. Il arriva même vers l'an 1166 qu'*Amauri* roi de Jérusalem se ligua avec le soudan d'Egypte contre les Turcs. Mais à peine le roi de Jérusalem avait-il signé ce traité, qu'il le viola. Les chrétiens possédait encore Jérusalem, & disputaient quelques territoires de la Syrie aux Turcs & aux Tartares. Tandis que l'Europe était épuisée pour cette guerre, tandis qu'*Andronic Manuel* montait sur le trône chancelant de Constantinople par le meurtre de son neveu, que *Fréderic Barberousse* & les papes tenaient l'Italie en armes, la nature produisit un de ces accidens qui devraient faire rentrer les hommes en eux-mêmes, & leur montrer le peu qu'ils sont, & le peu qu'ils se disputent. Un tremblement de terre plus étendu que celui qui s'est fait sentir en 1755, renversa la plupart des villes de Syrie & de ce petit état de Jérusalem; la terre engloutit en cent endroits les animaux & les hommes. On prêcha aux Turcs que DIEU pu-

1182. *Horrible tremblement de terre.*

Digitized by Google

niſſait les chrétiens ; on prêcha aux chrétiens que DIEU ſe déclarait contre les Turcs, & on continua de ſe battre ſur les débris de la Syrie. CH. LV.

Au milieu de tant de ruines s'élevait le grand *Salaheddin*, qu'on nommait en Europe *Saladin*. C'était un Perſan d'origine, du petit pays des Curdes, nation toujours guerrière & toujours libre. Il fut au rang de ces capitaines qui s'emparaient des terres des califes, & aucun ne fut auſſi puiſſant que lui. Il conquit en peu de temps l'Egypte, la Syrie, l'Arabie, la Perſe & la Méſopotamie. *Saladin* maître de tant de pays, ſongea bientôt à conquérir le royaume de Jéruſalem. de violentes factions déchiraient ce petit état, & hâtaient ſa ruine. *Gui de Luſignan*, couronné roi, mais à qui on diſputait la couronne, raſſembla dans la Galilée tous ces chrétiens diviſés que le péril réuniſſait, & marcha contre *Saladin* ; l'évêque de Ptolémaïs portant la chappe par-deſſus ſa cuiraſſe, & tenant entre ſes bras une croix qu'on perſuada aux chrétiens être la même qui avait été l'inſtrument de la mort de JESUS-CHRIST. Cependant tous les chrétiens furent tués ou pris. Le roi captif, qui ne s'attendait qu'à la mort, fut étonné d'être traité par *Saladin* comme aujourd'hui les priſonniers de guerre le ſont par les généraux les plus humains. *Saladin.* *Le roi de Jéruſalem captif de Saladin.*

Saladin préſenta de ſa main à *Luſignan* une coupe de liqueur rafraîchie dans de la neige. Le roi, après avoir bû, voulut donner ſa coupe à un de ſes capitaines, nommé *Renaud de Châtillon*. C'était une coutume inviolable, établie chez les muſulmans, & qui ſe conſerve encore chez quelques Arabes, de ne point faire mourir les priſonniers auxquels ils avaient donné à boire & à manger. Ce droit de l'ancienne hoſpitalité était ſacré pour *Saladin*. Il ne ſouffrit pas que *Renaud de Châtillon* bût après le roi. Ce capitaine avait violé pluſieurs fois ſa promeſſe. Le vainqueur avait juré de le punir ; & montrant qu'il ſavait ſe venger comme pardonner, il abattit d'un coup de ſabre la tête de ce perfide. Arrivé aux portes de Jéruſalem, qui ne pouvait plus ſe défendre, il accorda à la reine femme de *Luſignan* une capitulation, qu'elle n'eſpérait pas. Il lui permit de ſe retirer où elle voudrait. Il n'exigea aucune rançon des grecs qui demeuraient dans la ville. Lorſ- 1187. *Généroſité de Saladin.*

Digitized by Google

Ch. LVI.

qu'il fit ſon entrée dans Jéruſalem, pluſieurs femmes vinrent ſe jetter à ſes pieds, en lui demandant les unes leurs maris, les autres leurs enfans, ou leurs pères qui étaient dans ſes fers. Il les leur rendit avec une généroſité qui n'avait pas encore eu d'exemple dans cette partie du monde. *Saladin* fit laver avec de l'eau-roſe, par les mains même des chrétiens, la moſquée qui avait été changée en égliſe. Il y plaça une chaire magnifique, à laquelle *Noradin* ſoudan d'Alep avait travaillé lui-même, & fit graver ſur la porte ces paroles : « Le roi *Saladin*, ſerviteur » de DIEU, mit cette inſcription après que DIEU eut pris » Jéruſalem par ſes mains ».

Il purifie la moſquée.

Il établit des écoles muſulmanes ; mais malgré ſon attachement à ſa religion, il rendit aux chrétiens orientaux l'égliſe du ſaint ſépulcre. Il faut ajouter que *Saladin*, au bout d'un an, rendit la liberté à *Gui de Luſignan*, en lui faiſant jurer qu'il ne porterait jamais les armes contre ſon libérateur. *Luſignan* ne tint pas ſa parole.

Pendant que l'Aſie mineure avait été le théâtre du zele, de la gloire, des crimes & des malheurs de tant de milliers de croiſés, la fureur d'annoncer la religion les armes à la main s'était répandue dans le fond du nord.

Croiſade dans le nord.

Nous avons vû, il n'y a qu'un moment, *Charlemagne* convertir l'Allemagne ſeptentrionale avec le fer & le feu. Nous avons vû enſuite les Danois idolâtres faire trembler l'Europe, conquérir la Normandie, ſans tenter jamais de faire recevoir l'idolatrie chez les vaincus. A peine le chriſtianiſme fut affermi dans le Danemarck, dans la Saxe & dans la Scandinavie, qu'on y prêcha une croiſade contre les païens du nord qu'on appelait *Sclaves*, ou *Slaves*, & qui ont donné le nom à ce pays qui touche à la Hongrie, & qu'on appelle Sclavonie. Les chrétiens s'armèrent contre eux depuis Brême juſqu'au fond de la Scandinavie. Plus de cent mille croiſés portèrent la deſtruction chez ces peuples. On tua beaucoup de monde ; on ne convertit perſonne. On peut encore ajouter la perte de ces cent mille hommes aux ſeize cent mille que le fanatiſme de ces temps-là coûtait à l'Europe.

Cependant il ne reſtait aux chrétiens d'Aſie qu'Antioche Tripoli, Joppé, & la ville de Tyr. *Saladin* poſſédait tout le reſ-

Digitized by Google

te, soit par lui-même, soit par son gendre le sultan d'Iconium ou de Cogni. CH. LVI.

Au bruit des victoires de *Saladin*, toute l'Europe fut troublée. Le pape *Clément III* remua la France, l'Allemagne, l'Angleterre. *Philippe-Auguste* qui régnait alors en France, & le vieux *Henri III* roi d'Angleterre, suspendirent leurs différens, & mirent toute leur rivalité à marcher à l'envi au secours de l'Asie. Ils ordonnèrent chacun dans leurs états, que tous ceux qui ne se croiseraient point, payeraient le dixième de leurs revenus & de leurs biens meubles pour les frais de l'armement. C'est ce qu'on appelle *la dixme Saladine*. Taxe qui servait de trophée à la gloire du conquérant. *Dixme Saladine.*

Cet empereur *Frédéric Barberousse*, si fameux par les persécutions qu'il essuya des papes & qu'il leur fit souffrir, se croisa presqu'au même temps. Il semblait être chez les chrétiens d'Asie ce que *Saladin* était chez les Turcs : politique, grand capitaine, éprouvé par la fortune, il conduisait une armée de cent cinquante mille combattans. Il prit le premier la précaution d'ordonner qu'on ne reçût aucun croisé qui n'eût au moins cent cinquante francs d'argent comptant, afin que chacun pût par son industrie prévenir les horribles disettes qui avaient contribué à faire périr les armées précédentes.

Il lui fallut d'abord combattre les Grecs. La cour de Constantinople, fatiguée d'être continuellement menacée par les Latins, fit enfin une alliance avec *Saladin*. Cette alliance révolta l'Europe ; mais il est évident qu'elle était indispensable ; on ne s'allie point avec un ennemi naturel sans nécessité. Nos alliances d'aujourd'hui avec les Turcs, moins nécessaires peut-être, ne causent pas tant de murmures. *Frédéric* s'ouvrit un passage dans la Thrace, les armes à la main, contre l'empereur *Isaac l'Ange :* & victorieux des Grecs, il gagna deux batailles contre le sultan de Cogni ; mais s'étant baigné tout en sueur dans les eaux d'une rivière qu'on croit être le Cidnus, il en mourut, & ses victoires furent inutiles. Elles avaient coûté cher sans doute, puisque son fils le duc de Souabe ne put rassembler de ces cent cinquante mille hommes que sept à huit mille tout au plus. Il les conduisit à Antioche, & joignit ces débris à ceux du roi de Jérusa- *L'empereur de Constantinople allié de Saladin.*

Digitized by Google

CH. LVI. lem, *Gui de Luſignan*, qui voulait encore attaquer ſon vainqueur *Saladin*, malgre la foi des ſermens & malgré l'inégalité des armes.

Après pluſieurs combats dont aucun ne fut déciſif, ce fils de *Fréderic Barberouſſe*, qui eût pû être empereur d'occident, perdit la vie près de Ptolémaïs. Ceux qui ont écrit qu'il mourut martyr de la chaſteté, & qu'il eût pû réchapper par l'uſage des femmes, ſont à la fois des panégyriſtes bien hardis & des phyſiciens peu inſtruits. On en dit autant depuis du roi de France *Louis VIII.*

Philippe-Auguſte & Richard cœur de lion.

L' Aſie mineure était un gouffre où l'Europe venait ſe précipiter. Non-ſeulement cette armée immenſe de l'empereur *Fréderic* était perdue; mais des flottes d'Anglais, de Français, d'Italiens, d'Allemands, précédant encore l'arrivée de *Philippe-Auguſte* & de *Richard cœur de lion*, avaient amené de nouveaux croiſés & de nouvelles victimes.

Le roi de France & le roi d'Angleterre arrivèrent enfin en Syrie devant Ptolémaïs. Preſque tous les chrétiens de l'orient s'étaient raſſemblés pour aſſiéger cette ville. *Saladin* était embarraſſé vers l'Euphrate dans une guerre civile. Quand les deux rois eurent joint leurs forces à celles des chrétiens d'orient, on compta plus de trois cent mille combattans.

1160. Ptolémaïs à la vérité fut priſe; mais la diſcorde qui devait néceſſairement diviſer deux rivaux de gloire & d'intérêt, tels que *Philippe* & *Richard*, fit plus de mal que ces trois cent mille hommes ne firent d'exploits heureux. *Philippe*, fatigué de ces diviſions, & plus encore de la ſupériorité & de l'aſcendant que prenait en tout *Richard* ſon vaſſal, retourna dans ſa patrie, qu'il n'eût pas dû quitter peut-être, mais qu'il eût dû revoir avec plus de gloire.

Richard demeuré maître du champ d'honneur, mais non de cette multitude de croiſés, plus diviſés entr'eux que ne l'avaient été les deux rois, déploya vainement le courage le plus héroïque. *Saladin* qui revenait vainqueur de la Méſopotamie, livra bataille aux croiſés près de Céſarée. *Richard* eut la gloire de déſarmer *Saladin*: ce fut preſque tout ce qu'il gagna dans cette expédition mémorable.

Les fatigues, les maladies, les petits combats, les querelles

Digitized by Google

CH. LVI.

continuelles ruinèrent cette grande armée : & *Richard* s'en retourna, avec plus de gloire à la vérité que *Philippe-Auguſte*, mais d'une manière bien moins prudente. Il partit avec un ſeul vaiſſeau : & ce vaiſſeau ayant fait naufrage ſur les côtes de Veniſe, il traverſa déguiſé & mal accompagné la moitié de l'Allemagne. Il avait offenſé en Syrie par ſes hauteurs un duc d'Autriche, & il eut l'imprudence de paſſer par ſes terres. Ce duc d'Autriche le chargea de chaînes & le livra au barbare & lâche empereur *Henri VI*, qui le garda en priſon comme un ennemi qu'il aurait pris en guerre, & qui exigea de lui, dit-on, cent mille marcs d'argent pour ſa rançon. Mais cent mille marcs feraient aujourd'hui, en 1760, cinq de nos millions, & alors l'Angleterre n'était pas en état de payer cette ſomme ; c'était probablement cent mille marques (*marcas*) qui revenaient à cent mille écus.

1191

1193.

Saladin qui avait fait un traité avec *Richard*, par lequel il laiſſait aux chrétiens le rivage de la mer depuis Tyr juſqu'à Joppé, garda fidèlement ſa parole. Il mourut trois ans après à Damas, admiré des chrétiens mêmes. Il avait fait porter dans ſa dernière maladie, au lieu du drapeau qu'on élevait devant ſa porte, le drap qui devait l'enſevelir ; & celui qui tenait cet étendard de la mort, criait à haute voix : » Voilà » tout ce que *Saladin*, vainqueur de l'orient, remporte de ſes » conquêtes ». On dit qu'il laiſſa par ſon teſtament des diſtributions égales d'aumônes aux pauvres mahométans, Juifs & chrétiens : voulant faire entendre par cette diſpoſition, que tous les hommes ſont frères, & que pour les ſecourir il ne faut pas s'informer de ce qu'ils croyent, mais de ce qu'ils ſouffrent.

Mort de Saladin : ſon teſtament.

1195.

L'ardeur des croiſades ne s'amortiſſait pas : & les guerres de *Philippe-Auguſte* contre l'Angleterre & contre l'Allemagne n'empêchèrent pas qu'un grand nombre de ſeigneurs Français ne ſe croiſât encore. Le principal auteur de cette émigration fut un prince Flamand, ainſi que *Godefroi de Bouillon*, chef de la première ; c'était *Baudouin*, comte de Flandres. Quatre mille chevaliers, neuf mille écuyers, & vingt mille hommes de pied, compoſèrent cette croiſade nouvelle, qu'on peut appeler la cinquième.

Digitized by Google

CH. LVI. *Veniſe gagne aux croiſades.*

Veniſe devenait de jour en jour une république redoutable, qui appuyait ſon commerce par la güere. Il fallut s'adreſſer à elle préférablement à tous les rois de l'Europe. Elle s'était miſe en état d'équiper des flottes, que les rois d'Angleterre, d'Allemange, de France ne pouvaient alors fournir. Ces républicains induſtrieux, gagnèrent à cette croiſade de l'argent & des terres. Premiérement, ils ſe firent payer quatre-vingt-cinq mille écus d'or pour tranſporter ſeulement l'armée dans le trajet. Secondement, ils ſe ſervirent de cette armée même, à laquelle ils joignirent cinquante galères, pour faire d'abord des conquêtes en Dalmatie. 1202.

Le pape *Innocent III* les excomunia; ſoit pour la forme, ſoit qu'il craignît déja leur grandeur. Ces croiſés excommuniés n'en prirent pas moins Zara & ſon territoire, qui accrut les forces de Veniſe.

Cette croiſade fut différente de toutes les autres, en ce qu'elle trouva Conſtantinople diviſée, & que les précédentes avaient eu en tête des empereurs affermis. Les Vénitiens, le comte de Flandres, le marquis de Montferrat joint à eux, enfin les principaux chefs toûjours politiques quand la multitude eſt effrenée, virent que le temps était venu d'exécuter l'ancien projet contre l'empire des Grecs. Ainſi les chrétiens dirigèrent leur croiſade contre le premier prince de la chrétienté.

Fin du tome premier.

TABLE

Digitized by Google

TABLE

Des Chapitres contenus dans ce volume.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Introduction. . . . . . Page 1.
Des différentes races d'hommes. . . . . . 3.
De l'antiquité des nations. . . . . . 6.
De la connaissance de l'ame. . . . . . 8.
De la religion des premiers hommes. . . . . . 9.
Des usages & des sentimens communs à presque toutes les nations anciennes. . . . . . 14.
Des sauvages . . . . . 17.
De l'Amérique. . . . . . 23.
De la théocratie. . . . . . 25.
Des Chaldéens. . . . . . 27.
Des Babyloniens devenus Persans. . . . . . 32.
De la Syrie. . . . . . 36.
Des Phéniciens, & de Sanchoniaton. . . . . 38.
Des Scythes & des Gétes. . . . . . 41.
De l'Arabie. . . . . . 43.
De Bram, Abram, Abraham. . . . . 46.
De l'Inde. . . . . . 49.
De la Chine. . . . . . 55.
De l'Egypte. . . . . . 60.
De la langue des Egyptiens, & de leurs symboles. 63.
De leurs monumens. . . . . . 66.
De leurs rites, & de la circoncision. . . . . . 67.

Digitized by Google

De leurs mystères. . . . . . Pag. 70.
Des Grecs, de leurs anciens déluges, de leurs alphabets, & de leur génie. . . . . . 71.
Des législateurs Grecs, de Minos, *d'*Orphée, *de l'immortalité de l'ame.* . . . . . 75.
Des sectes des Grecs. . . . . . 77.
De Zaleucus *& de quelques autres législateurs.* . 79.
De Bacchus. . . . . 81.
Des métamorphoses chez les Grecs, recueillies par Ovide. 84.
De l'idolatrie. . . . . . 85.
Des oracles. . . . . . 88.
Des sibylles chez les Grecs, & de leur influence sur les autres nations. . . . . . 92.
Des miracles. . . . . . 97.
Des temples. . . . . . 101.
De la magie. . . . . . 105.
Des victimes humaines. . . . . . 107.
Des mystères de Cérès Eleusine. . . . . 111.
Des Juifs, au temps où ils commencèrent à être connus. 115.
Des Juifs en Egypte. . . . . . 116.
De Moyse *considéré simplement comme chef d'une nation.* 117.
Des Juifs après Moyse, *jusqu'à* Saül. . . . . 121.
Des Juifs depuis Saül. . . . . 124.
Des prophetes Juifs. . . . . . 129.
Des prières des Juifs . . . . . 134.
De Joseph, *historien des Juifs.* . . . . . 136.
D'un mensonge de cet historien, concernant Alexandre *& les Juifs* . . . . . 139.
Des préjugés populaires auxquels les écrivains sacrés ont daigné se conformer par condescendance. . . . . 140.
Des agens, des génies, des diables, chez les anciennes na-

Digitized by Google

tions & chez les Juifs. . . . . . Pag. 144.
Si les Juifs ont enſeigné les autres nations, ou s'ils ont été enſeignés par elles. . . . . . 150.
Des Romains. Commencemens de leur empire & de leur religion: leur tolérance. . . . . . 152.
Queſtions ſur leurs conquêtes & leur décadence. . . 155.
Des premiers peuples qui écrivirent l'hiſtoire, & des fables des premiers hiſtoriens. . . . . . 159.
Des légiſlateurs qui ont parlé au nom des Dieux. 163.

AVANT-PROPOS, *Qui contient le plan de cet ouvrage, avec le précis de ce qu'étaient anciennement les nations occidentales, & les raiſons pour leſquelles on commence cet Eſſai par l'Orient.* . . . . . 165.

CHAP. I. *De la Chine, de ſon antiquité, de ſes forces, de ſes loix, de ſes uſages & de ſes ſciences.* . . 172.
CH. II. *De la religion de la Chine. Que le gouvernement n'eſt point athée; que le chriſtianiſme n'y a point été prêché au ſeptième ſiecle. De quelques ſectes établies dans le pays.* . . . . . 184.
CH. III. *Des Indes.* . . . . . 190.
CH. IV. *Des Bracmanes; du Védam & de l'Ezourvédam.* 198.
CH. V. *De la Perſe, au temps de* Mahomet *le prophete, & de l'ancienne religion de* Zoroaſtre. . . . . 206.
CH. VI. *De l'Arabie, & de* Mahomet. . . . . 214.
CH. VII. *De l'alcoran & de la loi muſulmane. Examen ſi la religion muſulmane était nouvelle, & ſi elle a été perſécutante* . . . . . 228.
CH. VIII. *De l'Italie & de l'égliſe, avant* CHARLEMAGNE. *Comment le chriſtianiſme s'était établi. Examen s'il a ſouffert autant de perſécutions qu'on le dit.* 235.

Digitized by Google

CHAP. IX. *Que les fausses légendes des premiers chrétiens n'ont point nui à l'établissement de la religion chrétienne* . . . . . Pag. 244.

CH. X. *Suite de l'établissement du christianisme. Comment* CONSTANTIN *en fit la religion dominante. Décadence de l'ancienne Rome.* . . . . 249.

CH. XI. *Causes de la chute de l'empire Romain.* . . 254.

CH. XII. *Suite de la décadence de l'ancienne Rome.* 258.

CH. XIII. *Origine de la puissance des papes. Digression sur le sacre des rois. Lettre de* Saint-Pierre *à* PEPIN, *maire de France, devenu roi. Prétendues donations au Saint-Siége* . . . . . 261.

CH. XIV. *Etat de l'église en Orient avant* CHARLEMAGNE. *Querelle pour les images. Révolution de Rome commencée* . . . . . 268.

CH. XV. *De* CHARLEMAGNE. *Son ambition, sa politique. Il dépouille ses neveux de leurs états. Oppression & conversion des Saxons, &c.* . . . . . 272.

CH. XVI. CHARLEMAGNE *empereur d'Occident.* . . 277.

CH. XVII. *Mœurs, gouvernement & usages vers le temps de* CHARLEMAGNE . . . . . 283.

CH. XVIII. *Suite des usages du temps de* CHARLEMAGNE, *& avant lui. S'il était despotique, & le royaume héréditaire.* . . . . . 287.

CH. XIX. *Suite des usages du temps de* CHARLEMAGNE. *Commerce, finances, sciences.* . . . . . 290.

CH. XX. *De la religion du temps de* CHARLEMAGNE. 295.

CH. XXI. *Suite des rites religieux du temps de* CHARLEMAGNE. . . . . 302.

CH. XXII. *Suite des usages du temps de* CHARLEMAGNE.

Digitized by Google

De la justice, des loix. Coutumes singulières. Epreuves . . . . . Pag. 308.

CHAP. XXIII. LOUIS le faible, *ou* le débonnaire, *déposé par ses enfans & par des prélats* . . . . . 312.

CH. XXIV. *Etat de l'Europe après la mort de* LOUIS le débonnaire *ou* le faible. *L'Allemagne pour toujours séparée de l'empire Franc ou Français* . . . . . 318.

CH. XXV. *Des Normans vers le neuvième siecle.* 324.

CH. XXVI. *De l'Angleterre vers le neuvième siecle.* ALFRED le grand. . . . . 330.

CH. XXVII. *De l'Espagne & des musulmans Maures, aux huitième & neuvième siecles.* . . . . 333.

CH. XXVIII. *Puissance des musulmans en Asie & en Europe, aux huitième & neuvième siecles. L'Italie attaquée par eux. Conduite magnanime du pape* LÉON IV. . . . . 339.

CH. XXIX. *De l'empire de Constantinople, aux huitième & neuvième siecles.* . . . . . 342.

CH. XXX. *De l'Italie, des papes, du divorce de* LOTHAIRE, *roi de Lorraine, & des autres affaires de l'église, aux huitième & neuvième siecles.* . . . . . 347.

CH. XXXI. *De* Photius, *& du schisme entre l'Orient & l'Occident.* . . . . . 351.

CH. XXXII. *Etat de l'empire d'occident, à la fin du neuvième siecle.* . . . . . 356.

CH. XXXIII. *Des fiefs de l'empire.* . . . . . 359.

CH. XXXIV. *D'*OTHON le grand, *au dixième siecle.* 361.

CH. XXXV. *De la papauté au dixième siecle, avant que*

Digitized by Google

OTHON le grand *se rendit maître de Rome* . . . . . Pag. 363.
CHAP. XXXVI. *Suite de l'empire d'*OTHON, *& de l'état de l'Italie.* . . . . . 366.
CH. XXXVII. *Des empereurs* OTHON II & III, *& de Rome.* . . . . . 370.
CH. XXXVIII. *De la France, vers le temps de* HUGUES CAPET . . . . . 374.
CH. XXXIX. *Etat de la France aux dixième & onzième siecles. Excommunication du roi* ROBERT. 379.
CH. XL. *Conquête de Naples & Sicile par des gentilshommes Normans.* . . . . . 383.
CH. XLI. *De la Sicile en particulier, & du droit de légation dans cette île.* . . . 390.
CH. XLII. *Conquête de l'Angleterre par* GUILLAUME *duc de Normandie.* . . . . . 393.
CH XLIII. *De l'état de l'Europe aux dixième & onzième siecles.* . . . . . 399.
CH. XLIV. *De l'Espagne & des mahométans de ce royaume, jusqu'au commencement du douzième siecle* . . . . . 403.
CH. XLV. *De la religion & de la superstition aux dixième & onzième siecles.* . . . . . 409.
CH. XLVI. *De l'empire, de l'Italie, de l'empereur* HENRI IV, *& de* GRÉGOIRE VII. *De Rome & de l'empire dans l'onzième siecle. De la donation de la comtesse* MATHILDE. *De la fin malheureuse de l'empereur* HENRI IV *& du pape* GRÉGOIRE VII. . . . . 418.
CH. XLVII. *De l'empereur* HENRI V. *De Rome, jusqu'à* FRÉDÉRIC I. . . . . 430.

Digitized by Google

CHAP. XLVIII. *De* FRÉDÉRIC BARBEROUSSE. *Cérémonie du couronnement des empereurs & des papes. Suite de la liberté italique, contre la puissance allemande. Belle conduite du pape* ALEXANDRE III, *vainqueur de l'empereur par la politique, & bienfaiteur du genre humain*..... Pag. 434.

CH. XLIX. *De l'empereur* HENRI VI, *& de Rome.* 440.

CH. L. *Etat de la France & de l'Angleterre, pendant le douzième siecle, jusqu'au regne de* SAINT-LOUIS, *& de* JEAN sans terre, *& de* HENRI III. *Grand changement dans l'administration publique en Angleterre & en France. Meurtre de* Thomas Becquet, *archevêque de Cantorbéri. L'Angleterre devenue province du domaine de Rome, &c. Le pape* INNOCENT III *joue les rois de France & d'Angleterre, & de* PHILIPPE-AUGUSTE,

CH. LI. *au treizième siecle. De la bataille de Bouvines. De l'Angleterre & de la France, jusqu'à la mort de* LOUIS VIII, *père de* SAINT-LOUIS. *Puissance singulière de la cour de Rome : pénitence plus singulière de* LOUIS VIII, *&c*..... 454.

CH. LII. *De l'empereur* FRÉDÉRIC II. *De ses querelles avec les papes, & de l'empire Allemand. Des accusations contre* FRÉDÉRIC II. *Du livre de* Tribus Impostoribus. *Du concile général de Lyon, &c*..... 461.

CH. LIII. *De l'orient, au temps des croisades, & de l'état*

Digitized by Google

de la Paleſtine..... Pag. 470.

CHAP. LIV. *De la première croiſade, juſqu'à la priſe de Jéruſalem*..... 475.

CH. LV. *Croiſades depuis la priſe de Jéruſalem.* Louis le jeune *prend la croix.* St. Bernard, *qui d'ailleurs fait des miracles, prédit des victoires, & on eſt battu.* SALADIN *prend Jéruſalem, ſes exploits, ſa conduite. Quel fut le divorce de* Louis VII *dit* le jeune, *&c.*.... 484.

CH. LVI. *De* SALADIN..... 490.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google